



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

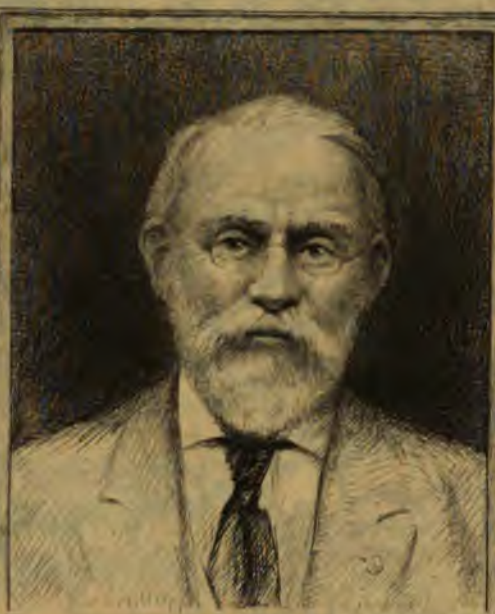
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







SILAS WRIGHT DUNNING  
BEQUEST  
UNIVERSITY of MICHIGAN  
GENERAL LIBRARY





Handwritten marks and scribbles in the top left corner.



De  
611  
.N7  
S8





BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ NIVERNAISE  
DES  
LETTRES, SCIENCES ET ARTS.

---

NEVERS,  
IMPRIMERIE G. VALLIÈRE,

PLACE DE LA HALLE ET RUE DU REMPART.

---

**BULLETIN**  
**DE LA**  
**SOCIÉTÉ NIVERNAISE**  
**DES**  
**LETTRES, SCIENCES ET ARTS.**

---

TROISIÈME SÉRIE. — TOME III<sup>e</sup>. — XIII<sup>e</sup> VOLUME DE LA COLLECTION.



**A NEVERS**  
**CHEZ MAZERON, LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ, RUE DU COMMERCE,**  
**ET CHEZ M. MORIN-BOUTILIER, LIBRAIRE, AVENUE DE LA GARE.**

---

**1890**





Running  
myhoff  
18603  
5-1-27

# SOCIÉTÉ NIVERNAISE

DES LETTRES, SCIENCES ET ARTS.

---

## COMPOSITION DU BUREAU.

MM. René DE LESPINASSE, *président*.  
l'abbé BOUTILLIER, *vice-président*.  
Henri DE FLAMARE, *secrétaire*.  
Florimond GAUTRON, *pro-secrétaire*.  
BRICHETEAU, *trésorier*.  
DUMINY, *bibliothécaire et archiviste*.  
CANAT ✱, *conservateur du musée de la Porte du Croux*.  
LUTZ père, *architecte*.

## MEMBRES D'HONNEUR.

Mgr l'ÉVÊQUE DE NEVERS.  
MM. le PRÉFET DE LA NIÈVRE.  
le PRÉSIDENT DU TRIBUNAL CIVIL.  
DE TOYTOT ✱, *président honoraire du tribunal civil*.

## LISTE DES MEMBRES TITULAIRES.

MM.

ASSIGNY (Henry d') ✱, à Nevers. — 7 juillet 1868.  
ASSIGNY (Frédéric d'), château de Sury, par Saint-Benin-d'Azy. —  
4 avril 1878.  
BARRAU (Léon d'Abbadie de), château du Chazeau, par Imphy. —  
24 juin 1886.  
BAUDOT, à Lanty, par Rémilly. — 29 novembre 1888.  
BORNIOL (Henri de), 70, rue des Saints-Pères, à Paris. — 30 avril 1885.  
BEAUCHÈNE (Paul de), 23, rue du Cirque, à Paris.  
BERTAUX (Prosper), directeur d'assurances, à Nevers. — 9 juillet 1874.

MM.

- BERTHIER-BIZY (baron Charles de), à Nevers. — 5 mars 1874.  
BERTHIER-BIZY (le comte Gaspard de), château de Bizy, par Guérigny.  
— 31 octobre 1889.  
BLANC (Hippolyte) ✱, ancien chef de division au ministère des cultes, à Chamenay, par Fourchambault. — 30 mars 1882.  
BLANDIN (Frédéric), ingénieur civil (E. C.), à Nevers. — 4 février 1869.  
BLAUDIN-VALIÈRE (Albert), à Nevers. — 7 mars 1872.  
BOGROS (l'abbé), curé de Marzy. — 9 mai 1872.  
BOTTIAT, archiprêtre de la cathédrale, à Nevers. — 27 avril 1882.  
BONNEAU DU MARTRAY ✱, ingénieur en chef, à Dijon. — 7 octobre 1875.  
BONNEJOY (docteur), à Chars - en - Vexin (Seine - et - Oise). — 28 février 1888.  
BOURGOING (baron Pierre de), conseiller général, au château de Mouron.  
— 27 juin 1889.  
BOUTEYRE (Roger de), à Munot par La Charité. — 31 décembre 1885.  
BOUTILLIER (l'abbé), chanoine honoraire, curé de Coulanges-les-Nevers.  
— 6 décembre 1861.  
BOUTROUX (Paul), propriétaire à Nevers. — 31 juillet 1884.  
BOUVEAULT ✱ A., architecte du département, à Nevers. — 3 avril 1862.  
BRICHETEAU, banquier à Nevers. — 4 novembre 1880.  
BRIÈRE (comte de la), à Imphy. — 31 octobre 1889.  
BRUNEAU (l'abbé), curé de Maux, par Moulins-Engilbert. — 26 juin 1884.  
BUSQUET, directeur des mines, à La Machine. — 6 novembre 1873.  
CADEAU (l'abbé), curé de Livry. — 27 octobre 1881.  
CANAT (Henri) ✱, ancien directeur des domaines, à Nevers. — 4 novembre 1880.  
CHABANNES (comte Henri de), conseiller d'arrondissement, au château d'Argoulais par Château-Chinon. — 26 janvier 1888.  
CHAMBURE (Henri de), château de la Chaux, par Saulieu (Côte-d'Or). — 6 novembre 1873.  
CHAPOY (l'abbé), curé d'Aunay. — 30 août 1872.  
CHARANT (colonel de) O. ✱, conseiller d'arrondissement, rue d'Auvergne, à Nevers. — 27 juillet 1882.  
CHARBONNIER, gérant du *Journal de la Nièvre*. — 7 octobre 1880.  
CHARPENTIER (docteur), à Prémery. — 20 avril 1871.  
CHARRIER (abbé Jules), curé d'Alluy, par Châtillon.  
CHASTELLUX (le comte de), château de Chastellux-sur-Cure (Yonne).  
— Février 1885.  
CHEMINADE (Emmanuel), à Nevers. — 26 novembre 1885.

MM.

- CHEVALIER-LAGÉNISSIERE, président du tribunal civil de Mâcon. — 5 décembre 1872.
- COL (Charles), rue de la Banque, à Nevers. — 25 janvier 1883.
- DAMAS-D'ANLEZY (comte Pierre de), conseiller d'arrondissement, château d'Anlezy. — 31 octobre 1889.
- DAVANTURE ☿, adjudant de gendarmerie, Nevers.
- DAUPHIN, notaire à Nevers. — 31 octobre 1889.
- DEBOURGES (G.), avocat, 5, rue de Rémigny, à Nevers. — 22 février 1883.
- DREUILLE (comte Raoul de), château de Lépaup, par Donzy. — 1<sup>er</sup> mai 1879.
- DEBY (l'abbé), licencié ès-lettres, professeur au petit séminaire de Saint-Cyr. — 28 février 1889.
- DELAMALLE (Jacques), 104, boulevard Haussmann, Paris.
- DELOST (l'abbé), chanoine honoraire, curé de Château-Chinon. — 4 mars 1869.
- DESMOULINS, avoué à Nevers. — 27 juin 1889.
- DESVEAUX, colonel d'artillerie, à Autun (Saône-et-Loire).
- DETON (Charles), rédacteur en chef du *Journal de Saône-et-Loire*, à Mâcon. — 30 octobre 1884.
- DOMGERMAIN (comte René de), à Nevers. — 25 avril 1889.
- DUBARBIER (l'abbé), chanoine honoraire, vicaire général, à Nevers. — 4 décembre 1873.
- DUCOURTHIAL, agent d'assurances, à Nevers. — Janvier 1885.
- DUGUÉ ☉ I., professeur honoraire, à Saint-Saulge. — 29 novembre 1888.
- DUMINY (Edmond), ancien juge de paix, à Nevers, — 2 juin 1881.
- ESPEUILLES (comte Albéric d') ✱, député, au château d'Espeuilles. — 27 juin 1889.
- ESPIARD (baron Henri d') château de Mazille, par Vandenesse. — 7 mai 1874.
- ESTAMPES (comte Jean d'), château de Mouchy, par La Charité. — 31 octobre 1889.
- FAULQUIER (Adrien), à Clamecy. — 13 mai 1875.
- FERRIER (Henri), peintre, à Prémercy. — 20 avril 1871.
- FICHOT (docteur), médecin en chef de l'hospice, à Nevers. — 7 octobre 1880.
- FLAMARE (Henri de), archiviste de la Nièvre. — 23 février 1882.
- FONTENAY (Edouard de), château de Four-de-Vaux, par Nevers. — 3 avril 1879.
- FOUCHÉ (l'abbé), chanoine honoraire, aumônier du lycée, à Nevers. — 2 décembre 1863.

MM.

- GADOIN ✱, président du tribunal, à Cosne. — 14 janvier 1875.  
GADOIN (Léon), à Cosne. — 31 décembre 1885.  
GAULMYN (vicomte Joseph de), château de Rimazoir, par Souvigny (Allier). — 29 novembre 1888.  
GAUTHEROT, avocat à Paris, 5, place Saint-Michel. — 28 février 1889.  
GAUTRON (Florimond), à Nevers. — 23 février 1888.  
GILLOTIN (Théophile), négociant à Nevers. — 28 février 1884.  
GIRARD (l'abbé Gustave), curé de Gimouille. — 2 juin 1881.  
GONAT (Albéric), à Saint-Pierre-le-Moûtier. — 17 août 1874.  
GRANDPRÉ (Félix de), à Imphy. — 2 juin 1881.  
GRINCOUR (André), château de Fontallier, par Saint-Pierre-le-Moûtier. — 27 juin 1889.  
GRIVEAU (Algar), juge honoraire, à Nevers, — 22 février 1883.  
GUENEAU (Cyprien), notaire à Brinon.  
M<sup>me</sup> GUENY, château de Dumphlun, par Saint-Benin-d'Azy. — 31 octobre 1889.  
GUILLEMENOT (l'abbé), chanoine honoraire, rue Creuse à Nevers. — 30 octobre 1884.  
GUILLERAND, à Roussy, commune de Saint-Parize-le-Châtel. — 24 février 1887.  
HAMEL DE BREUIL (le comte du), au Reconfort par Monceaux-le-Comte. — 30 juillet 1885.  
HUGON (Edmond), ancien juge, à Nevers. — 3 juillet 1873.  
HURAUULT (l'abbé), curé de Saint-Pierre de Nevers, membre fondateur. — 5 juin 1851.  
JAVILLIER ✱ A., pharmacien à Nevers. — 9 décembre 1875.  
JOLLY (A.), directeur de la Banque de France, à Nevers. — Février 1885.  
JOURDAN (docteur), rue Mirangron, à Nevers. — 27 juillet 1882.  
JULLIEN, employé des ponts et chaussées, à Nevers. — 26 janvier 1882.  
LA CHESNAYE (comte de), à Pouilly-sur-Loire. — 24 février 1887.  
LA FARGUE (comte de) ✱, rédacteur en chef du *Moniteur de la Nièvre*, à Pougues-les-Eaux. — 30 novembre 1882.  
LANGELLÉ (Louis-Désiré), ancien notaire, à Pouilly. — 31 décembre 1885.  
LANGLE DE CARY (Charles de), ancien juge, à Corvol d'Embernard. — 13 mai 1875.  
LAPLANCHE (Maurice de), château de la Planche, par Luzuy. — 10 janvier 1878.  
LAUBESPIN (comte de) ✱, sénateur, conseiller général, château de Tracy, par Pouilly. — 9 décembre 1875.



MM.

LAUGARDIÈRE (vicomte de), ancien conseiller à la cour d'appel, rue Porte-Saint-Jean, Bourges. — 23 avril 1857.

LAUVERNAY, agent-voyer d'arrondissement en retraite, à Nevers. — 14 juin 1860.

LAVENNE DE LA MONTTOISE (Henri de), inspecteur principal du chemin de fer d'Orléans, à Tours. — 27 mai 1886.

LEBLANC-BELLEVAUX (Auguste), licencié en droit, 19, rue de Moscou, à Paris. — 1<sup>er</sup> février 1872.

LEGRAND, ingénieur-agent-voyer d'arrondissement, à Nevers. — 3 août 1876.

LESPINASSE (René de) ✱ Ⓜ A., conseiller général, à Luanges, par Guérigny. — 8 juin 1867.

M<sup>me</sup> DE LESPINASSE, à Luanges, par Guérigny. — 31 octobre 1889.

LUTZ (Charles), architecte à Nevers. — Mars 1881.

MARANDAT (Henri) ✱, capitaine en retraite, à Nevers. — Mars 1881.

MARANDAT (Edouard), 10, rue du Sort, à Nevers. — 24 novembre 1881.

MARCY (Raoul), ingénieur civil à Nevers, conseiller d'arrondissement du Cher. — 27 mai 1886.

MARILLIER (l'abbé), chanoine honoraire, vicaire général, à Nevers. — 4 octobre 1877.

MARON (Albert), 13, rue du Charnier, à Nevers. — 2 juin 1881.

MAUDUIT (comte Robert de), château des Coques, par Chaulgnes. — 30 octobre 1884.

MAUMIGNY (comte de), à Nevers, membre fondateur. — 5 juin 1851.

MAUMIGNY (vicomte Paul de) ✱, rue Creuse, à Nevers. — 28 juin 1883.

MAZERON (Achille), libraire à Nevers. — 25 juin 1885.

MÉTAIRIE (Abel), conseiller d'arrondissement, à Fonfaye, par Château-neuf-val-de-Bargis. — 9 juillet 1874.

MEUNIER (Paul), ancien avoué, 23, rue du Rempart, Nevers.

MICHOT, libraire à Nevers. — 6 février 1873.

MILLIEN (Achille) ✱, à Beaumont-la-Ferrière. — 14 juin 1860.

MIRAULT, régisseur à Cours-les-Barres (Cher). — 10 janvier 1866.

MONOT (docteur) ✱, conseiller général, à Montsauche. — 6 mars 1873.

MONTAGNON ✱, à Nevers. — 13 février 1879.

MONTEIGNIER, à Dompierre-sur Nièvre. — 29 août 1872.

MONTRICHARD (comte de) ✱, château de la Chasseigne, par Magny. — 27 octobre 1881.

MORIN-BOUTILLIER, libraire à Nevers. — 27 octobre 1881.

MORLON, conseiller à la cour d'appel, à Bourges. — 5 décembre 1867.

MM.

- PAIGNON (Charles), conseiller général, château de Saint-Pierre-dn-Mont. — 27 juin 1889.
- PANNETIER (l'abbé), curé d'Arleuf. — 29 août 1872.
- M<sup>me</sup> PÉRIGOT, rue Saint-François-de-Paule, à Nice. — 27 janvier 1890.
- PERREAU (Paul), notaire à Saint-Benin-d'Azy. — 4 mars 1880.
- PERRIER (docteur), à La Charité. — 13 novembre 1879.
- POMEREU (vicomte de), conseiller général, au château de Fours. — 27 juin 1889.
- PONROY (Henri), ancien sous-préfet, à Bourges. — 26 juin 1884.
- POT (l'abbé), curé de Magny-Cours. — 14 juin 1860.
- PRACOMTAL (marquis de) ✱, conseiller général, au château de Châtillon. — 27 juin 1889.
- PRÉGERMAIN aîné, château de Gron par Châtillon. — 4 octobre 1877.
- QUIRIELLE (Roger de), à La Palisse, Allier. — 28 octobre 1886.
- RAMBOURG (Louis) ✱, château de la Ferté, par Chantenay. — 26 décembre 1889.
- RAMBOURG (M<sup>me</sup> Charles), château de Châteauevert, par Clamecy. — 26 décembre 1889.
- RASILLY (marquis de), château de Beaumont, par Saint-Pierre-le-Moutier. — 25 juillet 1889.
- RÉGNIER (Jacques), négociant à Coulanges-les-Nevers. — 28 février 1884.
- RÉMUZAT (M<sup>me</sup> Hélène de), 66, rue Grignan, Marseille. — 31 octobre 1889.
- ROBELIN (Albert), contrôleur des contributions directes, à Nevers. — 24 novembre 1881.
- ROBERT (Paul), au château de Sully, par Nevers. — 26 avril 1888.
- ROBERT-SAINT-CYR (docteur Victor), à Nevers. — 30 novembre 1882.
- ROBERT, juge à Cosne.
- ROGER (Octave) ✱, ancien magistrat, à Bourges. — 26 juin 1884.
- ROLLAND (l'abbé), chanoine honoraire, aumônier des Ursulines, Nevers. — 14 juin 1860.
- ROSEMONT (Arthur de), à la Girardièrre, par Belleville-sur-Saône (Rhône), membre fondateur. — 5 juin 1851.
- ROSEMONT (Adolphe de), membre fondateur, à Nevers. — 5 juin 1851.
- ROY (l'abbé), curé d'Onlay, par Moulins-Engilbert. — Décembre 1884.
- SAGLIO (Alfred) ✱, à Fourchambault. — 27 juin 1889.
- SAINT-PHALLE (marquise de), château de Montgoublin, par Saint-Benin-d'Azy. — 25 juillet 1889.

MM.

- SAINT-VALLIER (vicomte de) ✱, château de la Cave, par Saint-Benin-d'Azy. — 1<sup>er</sup> juin 1876.
- SALLEIX (Amédée), château de la Brangelie, par Ribérac (Dordogne). — 27 mai 1886.
- SARRIAU, à Cosne. — 7 octobre 1880.
- SAVIGNY DE MONCORPS (comte Charles de) ✱, sénateur, conseiller général de la Nièvre, château de Savigny, par Saint-Saulge. — 3 août 1854.
- SAVIGNY DE MONCORPS (vicomte René de) ✱, château de Fertot, par Nevers. — 3 août 1854.
- SAULIEU (comte Charles de), à Lurcy-le-Bourg, par Prémery. — 24 février 1887.
- SERY (l'abbé), curé de Grenois. — 27 octobre 1881.
- SOULTRAIT (vicomte Roger de), conseiller général de la Nièvre, château de Dornes. — 23 février 1888.
- SOYER (l'abbé), à Nevers. — 9 janvier 1873.
- SUBERT (docteur), A., médecin en chef de l'hospice, à Nevers. — 12 janvier 1865.
- TESTE, château de Vésignenx, par Saint-Martin-du-Puy. — Février 1885.
- TESTE (Alexandre), à Lormes. — 27 octobre 1887.
- THÉPÉNIER (l'abbé), curé de Saint-Parize-le-Châtel. — 7 octobre 1880.
- THÉVENIN (Louis), ancien directeur de la Pique, à Nevers. — 2 juin 1881.
- TIERSONNIER (Paul) ✱, au château de Trémigny, par Magny. — 27 juin 1889.
- TIERSONNIER (Gabriel), au château du Colombier, par Nevers. — 27 juin 1889.
- TOYTOT (Ernest de), à Nevers. — 6 février 1862.
- VALLIÈRE (Gilbert), imprimeur-administrateur du *Journal de la Nièvre*. — 23 mai 1889.
- USQUIN (Paul), juge de Paix à Donzy. — 6 avril 1876.
- VERNE (Charles du), château du Veullin, par le Guétin (Cher). — 3 mars 1870.
- VERNE (Victor du), à Nevers. — 9 janvier 1873.
- VERNE (Auguste du), à Roanne (Loire). — 4 novembre 1880.
- VERNE (Charles du), château de Poiseux, par Guérigny. — 25 avril 1889.
- VEYNY (le marquis de) ✱, rue des Moulins, à Nevers. — 31 mai 1883.
- VILLEFOSSE (Etienne de), ancien archiviste, membre fondateur. — 5 juin 1851.

MM.

VILLENAUT (Adolphe de), ingénieur civil, château de Vauzelles, par Nevers. — 13 mai 1869.

VILLENAUT (Octave de), à Nevers. — 27 janvier 1887.

WARMONT (docteur), 50, rue du Four-Saint-Germain, Paris.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

MM.

BAUDOUIN, architecte à Avallon.

BLANCHÉ, ancien juge.

BLANDIN, docteur en médecine à Nantes.

BOUCHARD (E.), avocat à Moulins (Allier).

BOUCHARDON, à Saint-Denis (Seine).

BOUDARD, inspecteur des enfants assistés à Gannat.

BRÉMOND D'ARS (le comte de), à Nantes.

BRILLAUD, inspecteur des écoles primaires à Autun.

BULLIOT, président de la Société éduenne, à Autun.

BURES (DE), membre de la Société d'émulation, à Moulins (Allier).

CHAMBRURE (DE), fils.

CIRODDE, ingénieur des ponts et chaussées.

COUGNY, ancien professeur de dessin, à Bourges.

DESROSIERS, professeur au collège de Riom.

DE L'ETOILE (le comte), à Moulins (Allier).

GARSONNET ✱, inspecteur d'académie.

GAUTHERIN, statuaire, 11, impasse du Maine, Paris.

GERMAIN, docteur en médecine à Paris.

HUGENOT (l'abbé Victor), à Brion (Indre).

HUMANN, propriétaire à Saint-Loup.

JANICOT (docteur), à Pougues.

JULLIEN, peintre à Paris.

LAPEYRE DE CRUSSOL, receveur de l'enregistrement.

LEHUGEUR (Paul), professeur d'histoire à Angers.

G. MARTY, géomètre à Toulouse.

MORELLET, censeur retraité, à Paris.

PIERREDON DE FERRON (chevalier de) C. ✱, château de Puisséguin (Gironde). — Reçu titulaire le 1<sup>er</sup> février 1872.

RAYNAUD ✱, ancien recteur.

SENAC (DE).

THOMAS, employé au ministère de la guerre, à Paris.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

- 1 Comité des travaux historiques et des sociétés savantes.
- 2 Société française d'archéologie.
- 3 Société philotechnique, à Paris.
- 4 Société éduenne, à Autun.
- 5 Société d'agriculture, de commerce, etc., du département de la Marne, à Châlons.
- 6 Société archéologique de Sens.
- 7 Société archéologique et historique, à Orléans.
- 8 Académie de Reims.
- 9 Société d'émulation de l'Allier, à Moulins.
- 10 Société des sciences naturelles et historiques de l'Yonne, à Auxerre.
- 11 Société historique du Cher, à Bourges.
- 12 Société d'émulation de Montbéliard.
- 13 Société des lettres, à Varzy (Nièvre).
- 14 Société académique du Var, à Toulon.
- 15 Académie de Mâcon.
- 16 Académie des sciences et belles-lettres d'Angers.
- 17 Société de l'histoire naturelle, à Colmar.
- 18 Société d'études, à Avallon (Yonne).
- 19 Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse, à Guéret.
- 20 Société littéraire de Lyon.
- 21 Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace, à Strasbourg.
- 22 Académie des sciences de Clermont-Ferrand.
- 23 Société académique de Boulogne-sur-Mer.
- 24 Société des antiquaires du Centre, à Bourges.
- 25 Académie des sciences, belles-lettres et arts de Marseille.
- 26 Société des sciences, lettres et arts des Alpes-Maritimes.
- 27 Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers.
- 28 Commission historique du département du Nord.
- 29 Société des sciences naturelles et médicales de Seine-et-Oise.
- 30 Société des sciences et arts de Vitry-le-Français.
- 31 Société des travaux de statistique de Marseille.
- 32 Académie du Gard.

- 33 Société d'agriculture, belles-lettres, sciences et arts d'Orléans.
- 34 Société archéologique de Rambouillet.
- 35 Société d'histoire naturelle de Toulouse.
- 36 Société d'agriculture, de commerce et d'industrie du département du Var, à Draguignan.
- 37 Société académique de Cherbourg.
- 38 Société historique et archéologique de Soissons (Aisne).
- 39 Société d'études des sciences naturelles de Béziers.
- 40 Société des sciences et arts du Havre.
- 41 Académie des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne.
- 42 Académie de la Val-d'Isère, à Moutiers (Savoie).
- 43 Société historique et archéologique du Périgord.
- 44 Société niçoise des sciences naturelles et historiques, à Nice.
- 45 Société littéraire de Clamecy (Nièvre).
- 46 Archives générales de la Côte-d'Or, à Dijon.
- 47 Société havraise d'études diverses, au Havre.
- 48 Comité archéologique de Senlis, à Senlis.
- 49 Société historique et archéologique de Langres.
- 50 Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis.
- 51 Directeur du musée Guimet, à Lyon.
- 52 Société des antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.
- 53 Société d'études des Hautes-Alpes, à Gap.
- 54 Société archéologique de Tarn-et-Garonne.
- 55 Société historique du Gâtinais.



## RÉGLEMENT

DU

PRÊT DES LIVRES DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ.

---

1° Tous les livres appartenant à la Société pourront être prêtés aux membres titulaires et plus spécialement ceux qui forment le fonds de Soultrait.

2° Un registre sera créé à cet effet et divisé en plusieurs colonnes, contenant le titre et le format de l'ouvrage, la date du prêt, le nom de l'emprunteur ainsi que sa signature et l'évaluation du volume.

3° Les livres ne seront prêtés que pour un délai maximum d'un mois, et devront être remis à la porte du Croux.

4° Le bibliothécaire aura seul qualité pour donner et recevoir les volumes.

5° Au cas où la lettre de rappel du bibliothécaire serait restée sans réponse, tout nouveau prêt serait refusé au retardataire.

6° Le plus grand soin est recommandé pour les livres. Il y aurait lieu à indemnité dans le cas où un livre serait détérioré.

---



# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ NIVERNAISE

DES

LETTRES, SCIENCES ET ARTS.

---

SÉANCE DU 28 JANVIER 1886.

Présidence de M. ROUBET, président.

Étaient présents : MM. Roubet, *président* ; l'abbé Boutillier, *vice-président* ; E. de Toytot, *secrétaire* ; Canat, *conservateur du musée* ; Duminy, *archiviste* ; Griveau, de Rosemont, l'abbé Pot, l'abbé Crosnier, Langellé.

M. le Président fait connaître la situation financière de la Société au 31 décembre 1885.

Le solde restant en caisse au 31 décembre, sur l'exercice 1885, s'élève à 559 fr. 32 c.

Le ministre de l'instruction publique envoie un questionnaire émanant du Comité des travaux historiques et scientifiques, dont le titre est ainsi conçu : *Des assemblées générales des communautés d'habitants en France sous l'ancien régime.*

M. l'abbé Boutillier donne lecture des principaux chapitres d'une notice historique de M. l'abbé Charrier, vicaire de Clamecy, sur la *Collégiale de Saint-Martin de Clamecy*. Les éléments les plus importants de ce travail ont été puisés par l'auteur dans un recueil manuscrit de procès-verbaux authentiques des visites pastorales des évêques d'Auxerre et dans les anciens registres de la fabrique de la collégiale.

Cette intéressante notice sera insérée au *Bulletin*.

M. le président Roubet lit une note sur une inscription de 1626 trouvée dans l'église de Myennes (1).

M. Roubet continue et termine la lecture de son travail sur la visite d'Adam Billault à l'abbé Berthier, prieur-curé de Saincaize.

M. l'abbé Boutillier communique à la Société les notes publiées par M. Léopold Delisle dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* (3<sup>e</sup> livraison de 1885), sur deux manuscrits : un *Évangélaire* et un *Traité de comput* des neuvième et dixième siècles ; ces précieux documents proviennent de la cathédrale de Nevers et sont aujourd'hui conservés à Londres, au *British museum*.

Ces manuscrits sont surtout intéressants pour notre histoire liturgique par les notes nombreuses qui y ont été ajoutées pendant les dixième, onzième et douzième siècles.

(1) Le texte en a été publié dans le tome précédent. (3<sup>e</sup> série, t. II, p. 441.)

M. l'abbé Boutillier est heureux d'annoncer qu'il a reçu d'un érudit anglais, M. Edmund Bishop, le texte des anciens inventaires des livres et ornements de la cathédrale de Nevers, écrits sur les feuillets 262 et 263 de l'*Évangélaire*; il propose de les publier au *Bulletin*, en les complétant par les autres inventaires et les diverses notes qu'il pourra retrouver.

La Société accueille avec une vive satisfaction cette proposition.



## SÉANCE DU 25 FÉVRIER 1886.

Présidence de M. ROUBET, président.

Étaient présents : MM. Roubet, *président*; l'abbé Boutillier, *vice-président*; E. de Toytot, *secrétaire*; Canat, *conservateur du musée*; Duminy, *archiviste*; de Pierredon, de Villenaut, de Rosemont, H. Marandat, Gadouin, Griveau, Charles Col.

M. Chaubert, peintre à Nevers, offre à la Société plusieurs fragments de verres blancs, de forme ronde, dont l'aspect ressemble assez à un fond de bouteille aplati. Ces verres, vulgairement appelés *cives*, datent du seizième siècle et proviennent de l'église d'Urzy, dont les vitraux ont été récemment réparés.

M. l'abbé Boutillier rappelle à ce sujet la note explicative qu'il a donnée dans l'*Histoire de la*

*Verrerie de Nevers* sur la fabrication de ces verres en plat, dits *verres de Lorraine*, et sur l'origine de la *loupe* ou *boudine*, produite par le pontil ou canne du verrier quand il se détache du plateau de verre. (*Bulletin*, 3<sup>e</sup> série, t. II. p. 261.)

M. l'abbé Boutillier lit ensuite une note du *Répertoire des travaux historiques pendant l'année 1883* — (T. III, n<sup>o</sup> 3. Livres belges, p. 705, n<sup>o</sup> 3918. Compte-rendu par M. E. Lambrecht), — sur un ouvrage intitulé *Ypriana : Notices, études, notes et documents sur Ypres*, par M. Alphonse Vandenpeereboom.

Ce volume a pour sous-titre : *Ypres et ses comtes Léliaerts*. Son but principal est d'étudier les modifications subies par les institutions administratives, judiciaires et politiques de la commune d'Ypres, de 1345 à 1384 ; à cette époque l'avènement des ducs de Bourgogne marque la fin de l'ère communale en Flandre. Les *Léliaerts* étaient les comtes partisans du lys, c'est-à-dire de la France. Les deux comtes qui furent ainsi désignés sont : Louis de Nevers (1323), qui fut tué à Crécy en 1346, et Louis de Male (1346-1384). Pendant cette période si agitée de l'histoire de la Flandre, les interventions de la France furent actives et nombreuses, et elles rencontraient partout l'hostilité de l'Angleterre, qui soutenait l'indépendance de la Flandre par tous les moyens.

Lecture est donnée par M. le Président, des lettres de M. le Ministre de l'instruction publique pour la prochaine réunion des sociétés savantes.

La lettre-circulaire du Ministre indique le programme des séances et les formalités nécessaires pour obtenir l'entrée à la Sorbonne et les billets de voyage à demi-tarif.

M. le président Roubet continue à nous entretenir de ses recherches sur la justice d'autrefois et lit une étude intitulée : *Procès contre le cadavre de Jeanne Guesdin, à La Charité-sur-Loire, en 1699*. M. le Président achève ensuite la lecture de sa très-curieuse notice historique sur les forges et fourneaux au canton de La Guerche (1).

M. l'abbé Boutillier communique à la Société deux documents qui lui ont été adressés par M. Gueneau, receveur des finances à Loudun : les testaments de Philippe de Moulins, évêque de Noyon, 31 juillet 1409 ; de Germain des Paillards, évêque de Luçon, neveu de Philippe de Moulins, 4 octobre 1418 ; ces deux testaments sont conservés à la Bibliothèque nationale, où notre collègue les a copiés.

Voici d'ailleurs en quels termes M. Gueneau annonce sa communication :

Parmi les six ou sept cents anciennes familles du Nivernais dont je me suis occupé, il en est deux qui m'ont particulièrement intéressé : la première, celle de Moulins, parce qu'elle est presque inconnue ; la seconde, celle des Paillards, qui a été alliée à la première, parce que sa filiation est difficile à établir.

La famille de Moulins, qui portait *de gueules, à la croix patée d'or*, paraît originaire de Moulins-Engilbert. A-t-elle

(1) Ce travail a été publié dans le tome précédent, p. 364-413.

possédé l'ancienne seigneurie de Moulins ? Est-ce elle qui l'a vendue aux comtes de Nevers ? Rien jusqu'à ce jour n'a répondu à mes interrogations. J'ai, dans le tome VIII du *Bulletin de la Société nivernaise*, page 561, indiqué que Moulins-Engilbert n'avait jamais appartenu aux seigneurs de Buzançais, comme auraient pu le laisser croire l'*Inventaire des titres de Nevers*, page 166, les *Armoires* de Baluze, n° 74, folio 409, etc.; mais, je le répète, rien ne prouve que la famille de Moulins ait eu des droits sur Moulins. Faut-il rattacher à cette famille Guillaume de Moulins, damoiseau, et Agnès, sa sœur, femme de Jean de Bois, qui, en 1284, vendirent au comte Robert, moyennant 50 livres tournois, tous leurs biens de Dennecy (Onlay) et de Vénitien (Préporché) (1) ?

Renaut de Moulins, écuyer, qui fit hommage en 1296 au comte de Nevers pour divers héritages sis dans la châtellenie de Moulins, en faisait-il partie (2) ?

Jean de Moulins, archidiacre de Decize, qui toucha de 1383 à 1388 ses gages comme garde des sceaux de la prévôté de Nevers, doit-il se rattacher à cette famille (3) ?

La seule chose certaine, c'est que Philippe de Moulins, qui fut secrétaire des rois Charles V et Charles VI et successivement évêque d'Evreux et de Noyon, fonda, en 1378, la collégiale de Notre-Dame de Moulins-Engilbert dans une chapelle qu'il fit construire, se réservant pour lui et pour ses héritiers le droit de présentation (4). Un acte du 6 juin 1416, jadis cité par M. Pougault, mais que je n'ai pu rencontrer, régla l'ordre dans lequel ce droit devait passer aux différentes branches de la famille à mesure de leur extinction. Philippe de Moulins testa le 31 juillet 1409. J'ai pu obtenir des Archives nationales une copie de ce testament, qui ne parle pas de Moulins. Une clause contient seulement ceci : *Item, in*

(1) *Titres de Nevers*, p. 523.

(2) *Idem*, p. 511.

(3) Archives de la Côte-d'Or, B. 5504 et 5508.

(4) Voir, dans la *Monographie de la cathédrale de Nevers*, le *Register vocatus polio beneficiorum insignis ecclesiæ Nivernensis*.



*partibus unde sumpsimus originem similiter distribuantur mille franci auri.*

Il ressort de ce testament, fait par un notaire nivernais, en présence de témoins nivernais, que Philippe de Moulins n'avait qu'une sœur, Bienvenue, qui épousa un membre de la famille des Paillards, qu'il désira être inhumé dans l'église des Célestins de Paris, qu'il donna abondamment aux pauvres et que son neveu Germain, évêque de Luçon, fut son légataire chéri.

Ainsi, le testament de Philippe de Moulins ne contient aucune mention spéciale au Nivernais, et il en est de même de celui de Germain des Paillards.

Pour cette raison la Société, tout en exprimant sa reconnaissance envers notre érudit et laborieux collègue, ne croit pas devoir imprimer les textes qui lui ont été si gracieusement offerts.

M. l'abbé Boutillier pense qu'il est à propos d'ajouter que d'après le *Gallia Christiana* et l'*Histoire manuscrite des Evêques de Nevers* de Parmentier, un évêque de Nevers, du nom de Renaud de Moulins, qui n'était encore qu'*electus* au mois d'août 1360 et tint le siège pendant environ deux ans, était vraiment originaire de Moulins-Engilbert.

On trouve aux archives du chapitre, dit cet auteur, d'ailleurs très-scrupuleux, un acte du vendredi, fête de la Décollation de saint Jean, 1393, par lequel il paraît qu'il avait légué à l'église 2,700 florins d'or, valant 2,050 fr. d'or, pour faire apprendre la grammaire à douze enfants et pour quelques services. Il est nommé *Reginaldus de Molinis*

*Engilbertorum*, et il est dit que Philippe de Moulins, évêque de Noyon, était son neveu.

Le même Parmentier, un peu plus loin, dans l'article consacré à l'évêque Robert de Dangeul, ajoute que Philippe de Moulins, évêque de Noyon, avait fait présent à l'église cathédrale de Nevers d'une couronne dorée, en laquelle avait été renfermée une épine de la vraie couronne de Notre-Seigneur, plus une grande croix dorée et 450 fr. d'or, pour quoi, par reconnaissance, le chapitre avait fondé deux messes à son intention. (*Martyrologe de la Cathédrale*, page 45.)

Cette donation explique pourquoi, dans le testament de Philippe de Moulins, il n'y a aucun legs à la cathédrale de Nevers.



## SÉANCE DU 25 MARS 1886.

Présidence de M. ROUBET, président.

Étaient présents : MM. Roubet, *président* ; l'abbé Boutillier, *vice-président* ; de Toytot, *secrétaire* ; Canat, *conservateur du musée* ; Duminy, *archiviste* ; l'abbé Fouché, de Grandpré, Charles Col, de Flamare, Langellé, le comte de Maumigny.

Lecture est donnée par M. Canat d'une étude sur trois objets de l'âge de pierre en silex travaillé, trouvés sur la commune de Coulanges-les-Nevers et une autre pièce provenant de la commune de Fléty (Nièvre).

Cette intéressante étude sera insérée au *Bulletin*.

M. le Président donne lecture d'une lettre du

maire de Jailly concernant le portail de l'ancienne église de cette commune.

Ce portail, qui menace ruine, doit être démoli.

Le maire et le conseil municipal seraient dans la disposition de le vendre.

La Société décide qu'elle ne pourrait qu'acheter quelques chapiteaux ou pierres isolées, au cas où leur conservation ou leur intérêt artistique présenteraient quelque intérêt.

M. le docteur Monot fonde à Montsauche un musée cantonal ; il demanderait que la Société voulût bien accorder à son musée l'envoi de nos publications.

La Société décide qu'elle sera heureuse d'envoyer le *Bulletin* à M. Monot, mais il y aura lieu de statuer à nouveau chaque fois qu'il s'agira d'une publication spéciale d'une certaine importance.

M. l'abbé Boutillier donne lecture d'un mémoire fort intéressant, intitulé : *Les exercices publics dans le collège de Nevers avant la Révolution*.

Ce travail, qui répond à une des questions du programme des sociétés savantes, sera lu par l'auteur à la Sorbonne et inséré au *Bulletin*.



## NOTE

SUR TROIS OBJETS EN SILEX TRAVAILLÉS TROUVÉS SUR LA COMMUNE DE COULANGES - LES - NEVERS ET UNE AUTRE PIÈCE PROVENANT DE LA COMMUNE DE FLÉTY (NIÈVRE).

Des trois pièces provenant de Coulanges, la seule vraiment intéressante est une pointe en forme de feuille de laurier

. T. III, 3<sup>e</sup> série.

retouchée au pourtour sur une seule face. Le dessous présente la face d'éclatement tout unie avec conçoïde de percussion en saillie à la partie inférieure. Le conçoïde en creux se retrouve sur la face opposée.

La base est carrée et a servi de plan de frappe. L'extrémité supérieure est pointue. Cette pièce (pointe de lance ou de javelot) mesure 110 millimètres de longueur et 33 millimètres à sa plus grande largeur.

Elle appartient à la série la plus ancienne de la période robenhausienne.

La longueur et le peu d'épaisseur de ces pointes nécessitaient un puissant soutien de l'emmanchure. Le sommet de la hampe devait être à demi entaillé et présentait une langue de bois plate s'amincissant progressivement. C'est sur cette langue que s'appliquait la face plane de la pointe de silex, qui était fixée par des ligaments avec interposition de matières bitumeuses ou résineuses. (MORTILLET, *le Préhistorique*.)

Les deux autres pièces paraissent être une scie et un grattoir, mais elles sont peu caractérisées.

La pièce qui provient de la commune de Fléty est faite d'une pierre extraite des roches du voisinage de l'endroit où elle a été trouvée. Cette pierre est noirâtre, dure, grenue et d'une médiocre densité.

Ce n'est malheureusement qu'un fragment. Pour se rendre compte de la forme que devait avoir cet objet dans son intégrité, il faut le doubler en imagination. On obtient ainsi un instrument ressemblant à peu près à une hache à deux tranchants, c'est ce qu'on appelle le casse-tête naviforme.

Les casse-têtes sont de formes très-variées : il y en a de discoïdes, de pointus aux deux bouts, de plats ou arrondis aux deux extrémités, de munis de deux tranchants, de tranchant d'un côté et plats de l'autre, etc. Le caractère commun est d'être percé d'un trou destiné à recevoir un manche.

Ces instruments, à raison de la diversité de leurs formes, avaient reçu des noms appropriés à leur destination sup-

posée. On les appelait disques, pics, marteaux, haches bïpennes, haches-marteaux, marteaux-pics, etc. Mais on a remarqué que les taillants sont toujours mousses, que la nature tendre et grenue de la pierre s'oppose à ce qu'ils soient affûtés, enfin que parfois des ornements ont été gravés aux extrémités, ce qui indique bien qu'elles n'étaient pas destinées à couper. Ce ne pouvait donc pas être des outils, mais des armes.

On s'est longtemps demandé comment se pratiquait le trou qui traverse ces armes; le doute n'existe plus aujourd'hui. Divers procédés ont été mis en usage.

Pour les instruments en silex on s'est servi d'un morceau naturellement percé, se contentant de régulariser l'ouverture au moyen d'une série de petites percussions.

Pour les autres roches on a employé deux procédés différents dont le principe est pourtant le même. Ce principe est l'usure de la roche par l'intervention du sable et de l'eau. Le procédé ne diffère que par l'emploi de l'intermédiaire qui détermine l'action du sable mouillé. Le plus grossier de ces procédés consiste à faire tourner un corps pointu sur le point qu'on veut percer, en interposant constamment entre ce corps et la pierre du sable fin et de l'eau. Le corps qu'on fait tourner n'a pas besoin d'être dur, ce peut être un simple morceau de bois. Le bois même a l'avantage de saisir le sable entre ses fibres et de l'entraîner, ce qui active l'action du rodage. Pour commencer l'opération, on prépare au point désigné un petit godet par percussion. Pour l'activer on pratique le rodage successivement de chaque côté. Il se forme ainsi deux cônes creux qui convergent l'un vers l'autre et qui finissent par se joindre par leur sommet. Des pièces inachevées ou cassées pendant l'opération ont révélé tous les détails du procédé. Mais comme il faut, par le rodage, user entièrement la roche qui se trouve dans le trou, ce procédé est fort long.

On l'a simplifié en employant au lieu d'un appareil rodeur plein un appareil vide à l'intérieur, comme un roseau, un

morceau de sureau ou un os creux. On n'a plus eu alors qu'à creuser un anneau ; il reste à l'intérieur du tube un noyau de la roche qui , à la fin de l'opération , se détache et donne de prime-saut un trou de la grandeur voulue. Des pièces à demi faites et des noyaux de rejet ne laissent plus aucun doute sur l'emploi de ce mode de forage.

C'est incontestablement ce dernier mode qui a été mis en usage pour la pièce dont il est question ; les trous pratiqués par le premier procédé conservent toujours la forme de cônes renversés, tandis qu'ici les parois sont parfaitement verticales.

CANAT.



## SÉANCE DU 29 AVRIL 1886.

Présidence de M. ROUBET, président.

Sont présents : MM. Roubet, *président* ; Canat, *conservateur du musée* ; Duminy, *archiviste de la Société* ; le comte de Soultrait, l'abbé Crosnier, l'abbé Soyer, le colonel de Charrant, Adolphe de Rosemont, le vicomte de Maumigny, Cheminade, faisant fonctions de secrétaire.

Lecture est donnée du procès-verbal de la séance du 25 mars.

Au sujet de l'église de Jailly, dont il a été question d'acheter divers objets provenant de sa démolition, M. de Soultrait exprime l'avis que cette église, construite en escalier, est surtout remarquable par son *tympan peint* ; cependant il n'est pas opposé à l'achat de quelques chapiteaux.

M. Canat réclame que l'on s'occupe de la sub-

vention à obtenir pour la statue du tombeau de la comtesse Yolande.

M. le Président annonce qu'à la prochaine réunion il y aura lieu de renouveler le bureau ; il déclare qu'il est décidé à ne plus accepter les fonctions présidentielles, qui assujettissent à une correspondance assez suivie et à une exactitude aux réunions qu'il s'est fait un point d'honneur d'observer scrupuleusement jusqu'ici, et à laquelle il désire se trouver moins astreint à l'avenir ; cependant, son intention est toujours de s'occuper activement de la Société. Les personnes présentes à la séance font, par l'organe de M. de Soultrait, de vaines instances pour faire revenir M. Roubet sur sa résolution.

M. Roubet fait le récit d'un crime de lèse-majesté divine commis par Claude Marion de Coude, dans l'église Sainte-Croix de La Charité-sur-Loire. Ce jeune gentilhomme, né à Coude (canton de La Guerche), se trouvant sans argent et ayant fait quelques dettes à une auberge de La Charité, eut la sacrilège idée de dépouiller la statue de la Vierge de ses riches vêtements et de voler dans les tabernacles les saints-ciboires avec leurs custodes. Engagé peu de temps après au régiment de Nivernais et ayant essayé de vendre les produits de son crime pour une somme bien inférieure à leur valeur réelle, il fut dénoncé et poursuivi devant le présidial de Saint-Pierre-le-Moustier. Le jugement le condamna à faire amende honorable, tête et pieds nus devant le porche de

l'église profanée, à payer une amende, à avoir les poings coupés et enfin à être brûlé, après avoir été préalablement étranglé, en considération de son âge. (Ce malheureux n'avait que dix-huit ans.) Le Parlement de Paris infirma ce premier jugement sur un seul point et, d'après son arrêt, le coupable n'eut qu'un poignet de coupé. Ce récit donne lieu à d'intéressantes remarques sur les rivalités de juridictions à différentes époques, ainsi que sur les peines alors en usage. On rappelle que les terribles supplices de la roue, de l'écartellement, etc., étaient généralement précédés de la strangulation du condamné.

M. de Soultrait se propose de communiquer à la Société le texte d'un édit de Nevers, datant du milieu du quinzième siècle et prononçant diverses peines contre les blasphémateurs.

M. Roubet donne ensuite lecture de la courte notice qui suit, sur un *grelot-hochet* de l'époque gallo-romaine :

En prenant l'église de Saint-Etienne de La Guerche comme point central, il nous est possible de désigner sur divers rayons, qui ne dépassent point 1,500 mètres, l'emplacement certain de sept ateliers de céramiques remontant à l'époque gallo-romaine.

Parmi les épaves que le hasard nous a fait recueillir nous signalerons un petit objet en terre cuite que nous appellerons un *grelot-hochet*, bien que ces deux mots impliquent un pléonasme; restituons, s'il le faut, son nom latin *crapidarium*. Il a la forme d'une boule aplatie; son diamètre a dix centimètres et son petit axe mesure quatre centimètres. L'argile qui le compose est d'une pâte fine, un peu micacée



et d'une couleur jaune pâle. Son intérieur renferme quelques petits cailloux ou peut-être quelques petites balles en terre cuite, qui font du bruit quand on les agite.

Sans doute ce hochet, destiné à être mis dans la main de tout jeunes enfants, était, à cause de sa fragilité, muni de quelques tresses en osier avec un petit *manubrium* ou manche de bois.

Dans les musées de province que j'ai visités, je n'ai point trouvé de grelot-hochet.

Le musée du Louvre en conserve un qui vient d'Italie et que M. François Lenormant a rapporté de Tarente. Il est aussi en terre cuite, mais plus artistement travaillé que le nôtre. Il représente un enfant couché dans une barque ou plutôt dans un berceau, Son intérieur renferme aussi un caillou ou une balle de terre cuite.

Notre petit *monumentum* de l'époque gallo-romaine m'a paru assez intéressant pour être mentionné en notre *Bulletin*. Il se trouve toujours des antiquaires prêts à accepter les communications les plus minimes avec un attrait ignoré du vulgaire.

Dans ses savantes recherches, M. Roubet a encore trouvé parmi les nombreux débris de la civilisation gallo-romaine d'intéressantes reliques, notamment des instruments destinés à couper les briques et d'autres instruments en fer qui, par leur forme en croissant, indiquent qu'ils servaient de racloirs aux ouvriers du temps.

On examine avec un vif intérêt des photographies de châteaux et d'objets d'art de la Nièvre et du Cher, apportées par M. de Soultrait.

M. le Président annonce la mort de M. l'abbé Jobert, ancien curé de Corvol-l'Orgueilleux, puis aumônier de l'école normale de Varzy.

M. Jobert faisait partie de notre Société depuis vingt-quatre ans. Il a donné au *Bulletin* de 1863 un très-intéressant extrait des manuscrits de dom Viole, sur l'église de Sainte-Eugénie de Varzy, et plusieurs autres documents servant à compléter jusqu'en 1792 l'histoire du monastère de Sainte-Eugénie, qui fit autrefois la gloire de Varzy.

La Société exprime ses sincères regrets de la perte d'un collègue aussi savant que sympathique.



## SÉANCE DU 27 MAI 1886.

Présidence de M. ROUBET, président.

Etaient présents : MM. Roubet, *président* ; l'abbé Boutillier, *vice-président* ; Canat, *conservateur* ; Duminy, *bibliothécaire* ; de Rosemont, le vicomte de Maumigny, de Chalvron, Edouard Marandat, Blandin-Valière, l'abbé Marillier, l'abbé Pot, l'abbé Soyer, Griveau, le docteur Subert, l'abbé Bonoron, Langellé, Henri d'Assigny, l'abbé Dubarbier, Jullien, de Flamare et Col, faisant fonctions de secrétaire.

Le scrutin est ouvert pour le renouvellement des membres du bureau.

*Président* : MM. de Soultrait, 17 voix ; Roubet, 1 ; le baron d'Espiard, 2.

*Vice-président* : MM. l'abbé Boutillier, 19 voix ; l'abbé Marillier, 1.

*Sécretaire* : MM. E. de Toytot, 17 voix ; de Villenaut, 1 ; de Flamare, 1.

*Pro-secrétaire* : M. Morin, 20 voix.

*Bibliothécaire* : M. Duminy, 19 voix.

*Trésorier* : M. Bricheteau, 19 voix.

*Architecte* : MM. Lutz, 19 voix ; Bouveault, 1.

*Conservateur* : MM. Canat, 18 voix ; E. Marandat, 2.

M. le Président proclame élus :

MM. de Soultrait, *président* ; l'abbé Boutillier, *vice-président* ; de Toytot, *secrétaire* ; Morin, *pro-secrétaire* ; Duminy, *bibliothécaire* ; Bricheteau, *trésorier* ; Lutz, *architecte* ; Canat, *conservateur*.

Sur la proposition de M. l'abbé Boutillier, M. Roubet est nommé à l'unanimité président honoraire.

Sont admis membres de la Société :

M. Raoul Marcy, ingénieur civil, présenté par MM. Henri d'Assigny et le vicomte de Maumigny ;

M. Henri de Lavenne de La Montoise, chef de gare de Paris-Orléans, à Paris ;

M. Amédée Falleix, au château de la Brangelie, commune de Vauxans, par Ribérac (Dordogne),

Présentés tous les deux par M. l'abbé Boutillier et M. de Flamare.

M. l'abbé Boutillier, vice-président, communique à la Société une lettre de M. de Soultrait, relative aux formalités à remplir pour faire reconnaître la Société comme société d'utilité publique.

M. de Soultrait rend compte également des démarches qu'il a faites à Paris pour obtenir les fonds nécessaires à la réparation de la statue de la comtesse Yolande.

M. Roubet, président, lit à la Société un article intitulé : *Souvenirs de collège*.



### SÉANCE DU 24 JUIN 1886.

Présents : MM. le comte de Soultrait, *président* ; l'abbé Boutillier, *vice-président* ; Roubet, *président honoraire* ; Canat, *conservateur du musée* ; Ernest de Toytot, *secrétaire* ; l'abbé Soyer, de Villefosse, de Charant, Langellé, de Pierredon, Blanc, Col, Jullien, le docteur Subert.

M. Roubet, président honoraire, installe M. de Soultrait, nommé président à la dernière réunion et prononce le discours suivant :

MESSIEURS,

Si la réception présidentielle à laquelle nous sommes heureux d'applaudir ne comporte point un grand cérémonial, elle me donne au moins le privilège d'adresser au récipiendaire quelques paroles qui ne seront que l'expression affaiblie de nos sentiments de bonne confraternité.

Dans notre dernière séance nous avons un président à élire, et sans hésitation, et avec un parfait accord, nous avons tous offert nos suffrages à notre collègue, *bene merito*, M. le comte Georges de Soultrait, l'un des fondateurs de notre Société.

La sympathie ne se commande pas, et, ainsi que j'ai eu l'occasion de le dire, ce n'est point sa faute à notre nouveau président si ses qualités sont d'une nature si attractive.

M. de Soultrait porte un nom cher à notre province. Il est, il a été et demeurera toujours Nivernais par l'esprit et le cœur.

Ne craignez point, mon très-affectionné successeur, que je vienne ici, comme aux grands jours de la haute Académie, vous adresser des louanges que votre modestie s'empresserait bientôt de qualifier de négligeables. Je ne veux point aujourd'hui rappeler une à une les excellentes productions dans lesquelles vous avez apporté autant de docte sagacité que de patient labeur. Je n'ai point à apprécier vos œuvres diverses que nous aimons, parce qu'elles nous instruisent en conservant le parfum du sol qui vous les a inspirées.

En vous appelant à sa tête, notre Société a voulu encore se mettre en conformité de justice et de reconnaissance avec l'Académie de Besançon, qui avait tenu à honneur de vous élire pour son président à cette époque où ce je ne sais quoi, qui assurément, n'est point le Dieu de la première églogue, ne vous avait point encore fait de *nouveaux loisirs*.

Malgré quelques rares et obscurs détracteurs, notre compagnie continue sa marche régulière; et chaque jour, oublieux des préoccupations et des vicissitudes du temps, nous voyons de nouveaux adeptes, jeunes et vieux, solliciter l'honneur de prendre rang parmi nous.

Bientôt, grâce à votre légitime influence, grâce à votre généreuse initiative, notre Société entendra proclamer son autonomie, avec les privilèges qui en sont l'attribut essentiel. Acquéran ainsi une stabilité indépendante, elle verra se développer encore sa prospère vitalité. Plus d'un travailleur se mettra courageusement à l'œuvre et vous apportera une précieuse collaboration. Le champ des choses anciennes est vaste : *Quanta notitia antiquitatis!* L'archéologie et notre histoire locale sont bien loin d'avoir dit leur dernier mot : l'une et l'autre doivent être soumises à ce microscope qui sait opérer des découvertes si inattendues.

Autour de vous, Monsieur le Président, nous ne formons qu'une grande famille; nous serons toujours prêts à suivre les conseils que dictera votre expérience; nous serons toujours prêts à puiser au dépôt précieux que vos études et vos recherches constantes ont su accumuler, à la gloire de notre vieux Nivernais.

En terminant, Messieurs, veuillez une fois encore agréer tous mes remerciements pour le titre de président honoraire que vous avez octroyé à mes vieux ans. Dans cette marque de bienveillance je découvre un lien qui, s'il est possible, me rattache encore à vous; le briser serait de l'ingratitude. La vieillesse a chaque jour quelque chose à apprendre. J'apprendrai donc encore. Au surplus, je sais trop que *ingenia senibus manent, modo permaneat studium et industria*. Je peux vous accorder le *studium*, mais point n'aurai la présomption de vous promettre ce que Cicéron appelle *industria*. A son défaut, je ferai toujours preuve de bonne volonté pour vous servir et vous complaire.

C'est là aussi ce que j'offre de grand cœur à notre président, en lui faisant l'*hommage des mains*, comme le prescrivait notre vieille coutume du Nivernois.

M. le comte de Soultrait remercie son honorable prédécesseur et toute la Société et donne lecture d'un discours, programme magnifique d'études et de travaux, qui est de nature à développer la vie intellectuelle, littéraire et scientifique dans notre Société et dans notre province :

MESSEIERS,

J'ai eu, dans ma carrière archéologique, quelques petites satisfactions d'amour-propre, mais rien ne m'a rendu plus heureux que ma nomination à la présidence de notre Société.

— Je dois l'honneur que vous avez bien voulu me faire, non à mon mérite, mais à mon ancienneté dans la compagnie; puis vous avez peut-être voulu récompenser plus de quarante années de recherches et d'études, dont la principale, pour ne pas dire la seule valeur, est d'avoir eu pour objet notre chère province.

Je vous remercie donc vivement et je vous promets de faire mon possible pour essayer de justifier votre choix.

Mais, Messieurs, si j'accepte avec joie cette présidence, je suis loin de m'en dissimuler les difficultés.

Je succède à des hommes que je ne remplacerai pas. Notre premier président, M<sup>r</sup> Crosnier, avait dans la science un nom considérable, et il s'occupait de la compagnie, dont j'ai eu, avec lui, l'honneur d'être l'un des fondateurs, avec un zèle seulement égalé par son savoir.

On peut dire que c'est M<sup>r</sup> Crosnier qui a posé la Société nivernaise, à laquelle ses importants travaux ont bien vite marqué une place distinguée dans le monde scientifique de nos provinces.

M. Roubet, que je voudrais bien voir encore à la place qu'il a refusée, sous prétexte d'une vieillesse à laquelle personne ne peut croire, tant elle est verte et féconde, M. Roubet, dis-je, a été aussi un président excellent : d'une exactitude parfaite, d'une grande assiduité, il ne manquait jamais une séance, et il avait toujours en réserve, pour le cas d'un ordre du jour peu fourni, un de ces spirituels récits dans lesquels il sait donner une forme fantaisiste, attrayante aux gravités de l'histoire et de l'archéologie. Est-il besoin d'ajouter que votre ancien président avait su se faire aimer de tous, par une extrême bienveillance et par la gracieuse aménité de ses relations.

Dieu merci, notre président honoraire ne changera point ses habitudes, et nous le verrons, comme par le passé, apporter aux séances de notre compagnie le tribut de ses connaissances si variées et de ses amusantes lectures.

J'ai parlé de l'exactitude et de l'assiduité de M. Roubet.

Hélas ! Messieurs, je crains bien de manquer quelquefois de ces vertus si essentielles à un président, et la conscience de mon infériorité, à cet égard comme à bien d'autres, me préoccupe en prenant place sur ce fauteuil. Depuis que le Gouvernement m'a rendu à mes chères études, je n'ai plus que mon domicile nivernais, mais j'ai un peu la passion de la locomotion, quand la goutte me la permet ; puis la goutte elle-même pourra bien quelquefois m'empêcher de venir à nos séances. J'aurais donc hésité à accepter le très-grand honneur que vous avez bien voulu me conférer, sans l'assurance d'être toujours fort bien remplacé soit par notre excellent président honoraire, soit par notre savant et laborieux vice-président, qui sait trouver le temps de se livrer aux travaux les plus variés, au milieu des occupations nombreuses de son saint ministère.

Il y a plus de trente-cinq ans, Messieurs, que notre Société est fondée, et nous pouvons être fiers d'une existence aussi bien remplie, car peu de sociétés savantes ont produit autant que nous. La plupart de ces sociétés ont eu des vicissitudes qui, grâce à Dieu, nous sont inconnues. Plusieurs, après avoir eu des commencements brillants, ont vu décroître l'importance de leurs publications ; d'autres ont tout à fait cessé de donner signe de vie, soit faute de fonds, soit faute de travailleurs. La Société nivernaise n'a jamais ralenti ses productions, malgré la modicité de ses ressources, encore diminuées par le refus d'allocations qui cependant ne pouvaient être mieux méritées.

Je viens de relire la liste de nos fondateurs, et en comparant cette liste de quatre-vingt-un noms à celle de nos membres actuels, je n'ai plus trouvé que treize ouvriers de la première heure. Heureusement que beaucoup de ceux qui nous ont abandonnés sont encore de ce monde ; mais que de pertes n'avons-nous pas à déplorer, que de noms aimés, que d'hommes qui ont bien mérité du Nivernais par leurs travaux, par leur sympathie, par leurs soins à seconder nos efforts et à entretenir la vie scientifique et littéraire dans notre province.



Ne serait-il pas à propos de donner, non une histoire de notre compagnie, le mot serait trop ambitieux, mais un aperçu de ce qu'elle a fait jusqu'à ce jour, un compte-rendu de cette existence académique dont je louais à juste titre l'heureuse fécondité? Cette analyse permettrait à nos jeunes confrères de connaître l'œuvre de leurs devanciers sans avoir à lire de nombreux volumes.

Les membres de la Société peuvent sans doute se servir de toutes nos publications; mais notre *Bulletin* renferme une masse de documents historiques et archéologiques sur la province qu'il est difficile de retrouver sans de bien longues recherches. Une table détaillée de ces volumes serait fort utile aux travailleurs et même aux simples curieux.

Il y aurait bien d'autres travaux dont je me permettrai de vous dire quelques mots.

Une bibliographie de la province, dans laquelle seraient, non pas analysés ni même appréciés, mais seulement indiqués, dans l'ordre bibliographique généralement adopté, les ouvrages sur le Nivernais et ceux de tout genre dus à des auteurs nés dans le pays.

Une biographie, dans laquelle je voudrais voir figurer des notices sur certaines familles qui, sans avoir fourni des hommes marquants, ont à leur actif une masse de services rendus par leurs membres pendant des siècles.

Une épigraphie complète du département. On s'est toujours vivement préoccupé des inscriptions antiques, mais on a toujours négligé, je dirai même affecté de mépriser, comme indignes de toute attention, celles postérieures au dixième siècle. Et cependant que de documents curieux dans cette histoire lapidaire relativement moderne, pour le moins aussi intéressante que celle qui date de l'antiquité!

Un épigraphiste lyonnais du dix-septième siècle, Spon, dit quelque part qu'on ne s'occupe point des inscriptions du moyen-âge parce qu'on ne les saurait lire.

La raison est naïve.

Dans les cinq beaux volumes de l'épigraphie du diocèse de

Paris, le regretté baron de Guilhermy a magistralement prouvé de quelle importance est cette branche si dédaignée de l'archéologie.

Faisons donc pour la Nièvre ce que M. de Guilhermy a fait pour Paris et pour ses environs.

Ce n'est pas tout d'avoir des documents historiques, il faut savoir où les trouver et pouvoir s'en servir.

L'inventaire officiel des archives départementales nous donnera la clé du dépôt de la préfecture. M. l'abbé Boutillier nous a donné celle des archives municipales et hospitalières. *L'Inventaire des titres de Nevers*, de l'abbé de Marolles, dont vous m'avez fait l'honneur de me confier l'annotation, a mis à la disposition du public savant bien des richesses historiques. M. de Lespinasse nous ouvre le *Cartulaire de La Charité*. Mais que d'autres sources à indiquer !

La publication d'un cartulaire général du Nivernais serait bien à souhaiter. Je crois vous avoir dit, dans l'une de nos séances de l'année dernière, qu'un savant paléographe, qui est aussi un écrivain distingué, M. le comte de Chastellux, a entrepris cet immense travail, dont il a bien voulu m'envoyer une partie considérable, la copie d'environ huit cents chartes.

Je compte bientôt étudier ce volumineux recueil dont je vous entretiendrai. Comme travail de bien moindre importance, j'ai l'intention de vous soumettre une sigillographie de notre province.

Certaines sociétés savantes, Messieurs, ont pris pour devise ces mots : *Discere non docere*.

La modestie est une grande vertu, mais il ne faut pas la pousser trop loin. Si la mission des sociétés savantes est d'apprendre, d'étudier, cette mission comprend aussi la diffusion, et pour me servir d'un terme à la mode, la vulgarisation du savoir, surtout en tout ce qui concerne la province qui fait l'objet de leurs études.

C'est rendre un grand service que de donner aux gens du monde la facilité d'agrandir le cercle de leurs connaissances,

de leur fournir le moyen de s'instruire, quand ce ne serait que d'une manière superficielle, de leur faire comprendre l'utilité et le charme du travail, de tâcher de leur prouver la bienfaisante influence qu'un goût d'étude raisonné et suivi peut exercer sur toute la vie.

« Le moi est haïssable, » a dit Pascal. Permettez-moi cependant de me citer pour exemple à l'appui de ma thèse. J'ai dû bien des moments heureux, de véritables joies, de grandes consolations dans mes chagrins au goût passionné pour les études archéologiques et historiques, pour les livres, pour les collections que m'avait inspiré, à l'âge de dix-huit ans, un camarade, qui est devenu un savant distingué et qui est resté l'un de mes plus chers amis.

J'ai noirci pas mal de papier ; j'ai écrit quelques livres, mais je fais bon marché de ces productions, pour lesquelles on a été beaucoup trop bienveillant, ne leur reconnaissant que deux mérites incontestables : celui de m'avoir empêché de devenir un désœuvré ennuyé et par conséquent fort ennuyeux, peut-être même un médiocre sujet, et celui d'avoir occupé agréablement, sinon bien utilement, plus de quarante-cinq ans de ma vie, et de rester le charme de mes vieux jours.

Eh bien ! Messieurs, n'y a-t-il pas pour nous une mission à remplir dans cet ordre d'idée ? N'y a-t-il pas, j'oserai le dire, une sorte d'apostolat à exercer en essayant de tirer de l'oisiveté, qui abêtit, des jeunes gens à qui la journée doit paraître bien longue quand la chasse est fermée ; en leur ouvrant un horizon d'études diverses, car je ne parle pas exclusivement de l'archéologie, animé par un travail moralisateur et bientôt attachant qui ferait une heureuse concurrence aux jouissances, bien vides et souvent malsaines, des cafés et des cercles. Ce qui serait si utile pour les hommes ne pourrait-il pas le devenir aussi pour les femmes ?

J'ai peu de sympathie pour les bas bleus, mais il me semble que, sans vouloir faire des jeunes filles des femmes savantes, sans prétendre rivaliser avec ces lycées féminins, dont l'influence ne nous promet rien de bon, il ne serait pas

inutile d'inspirer aux femmes le goût des arts et de former ce goût par quelques notions d'esthétique. Pour les jeunes filles, je recommanderais l'archéologie, cette science dont le champ est si vaste que chacun peut choisir sa voie, selon la nature et le penchant de son esprit, selon le milieu dans lequel il se trouve.

Quelle étude plus variée, plus intelligente, plus facile, plus à la portée de tous, car elle n'a pas besoin d'être poussée bien loin, et elle s'étend des antiquités préhistoriques au mobilier, au costume, aux faïences et aux porcelaines, à ces bibelots, pour employer ce terme familier, si fort à la mode, qui sont souvent des objets d'art intéressants.

Cette étude donne un attrait de plus aux voyages, car elle seule peut permettre de prendre intérêt aux monuments, aux musées.

N'y a-t-il pas, en outre, un charme entraînant à s'occuper des demeures où vivaient nos pères, de ces églises, de ces monastères, témoignage de leur foi vive, de ces châteaux-forts, pleins de glorieux souvenirs, de ces murailles, de ces hôtels de ville, remparts et symboles des vieilles franchises municipales ?

Il y en aurait bien long à dire sans épuiser ce sujet ; mais, Messieurs, je n'ai pas la prétention de tracer devant vous le programme d'un cours d'archéologie, qui devrait alors avoir pour pendant les programmes d'études d'un autre genre ; seulement je me demande si quelques membres de notre compagnie ne pourraient point entreprendre de traiter dans des entretiens, dans de petites conférences, les sujets historiques, artistiques, littéraires ou scientifiques qui leur sont familiers. Ces conférences ont été essayées avec succès dans quelques villes. Si je ne craignais pas de vous parler encore de moi, je vous dirais que j'ai fait à Lyon, pendant deux ans, un petit cours familier d'archéologie à des femmes et à des jeunes filles, qui n'a pas mal réussi, malgré l'insuffisance du professeur.

Je ne sais ce que vous penserez de ce projet dont je vous

soumets une première idée. Si vous l'approuviez, il s'agirait de trouver les voies et moyens.

Il faudrait que notre Société fût de plus en plus le centre actif de la vie intellectuelle du pays. Pour arriver à ce but d'une manière complète, elle devrait être tenue au courant de toutes les découvertes archéologiques faites dans le département. Elle devrait aussi être appelée à donner son avis sur l'opportunité de bien des restaurations, souvent maladroites, qui parfois équivalent à une destruction.

Il conviendrait de stimuler le zèle de nos confrères répandus dans presque tous les cantons de la Nièvre, de leur demander des communications fréquentes et détaillées, de les prier de nous signaler même les plus petits faits archéologiques ou scientifiques dont ils auraient connaissance dans leurs environs.

Ces communications, tout en donnant un aliment intéressant à nos séances, pourraient souvent empêcher la destruction ou l'enlèvement d'objets curieux et empêcher de malheureuses restaurations.

Permettez-moi en terminant, Messieurs, de vous recommander ces vertus : l'exactitude et l'assiduité, dont je vous parlais tout à l'heure. Pour que nos séances présentent de l'intérêt, il faut que le plus de membres possible y assistent et prennent part à des discussions qu'il y aurait lieu de faire naître sur tel ou tel point de nos études.

Nos séances ne sont pas fréquentes, et ce ne sera pas un bien grand effort pour nos confrères de donner deux heures par mois à ces réunions dans lesquelles nous tâcherons de traiter des questions aussi variées que possible.

A ce sujet, il me semble que, comme cela se fait dans beaucoup d'autres sociétés, nos confrères devraient nous entretenir et nous donner lecture de leurs travaux étrangers au Nivernais. De même que dans une bibliothèque provinciale on doit donner place à toutes les productions des auteurs du pays, de même une société ne peut que tirer avantage de cette connaissance complète de la vie littéraire de ses membres.

Enfin, Messieurs, travaillons chacun dans l'ordre d'idées que nous avons choisi. Occupons-nous surtout de notre province, apportons chacun notre pierre à ce grand édifice de l'encyclopédie locale, dont chaque société doit avoir à cœur de doter son pays.

M. le vice-président Boutillier donne connaissance d'une lettre de M. Liontard, de Nîmes, qui demande qu'on lui fasse connaître les noms des deux faïenciers de Nîmes inscrits sur la liste des pétitionnaires de 1790, au musée de Nevers.

M. le Président se charge de transmettre à M. Liontard la réponse à sa question.

MM. de Pierredon et de Toytot présentent comme membre de la Société M. Léon d'Abbadie de Barrau. M. Léon d'Abbadie de Barrau est admis.

M. le Président prend de nouveau la parole et explique quelles sont les démarches à faire pour obtenir que notre Société soit reconnue d'utilité publique. Une délibération doit être prise à cet effet. Il faut en outre une demande du président et le dépôt au ministère de cent exemplaires du règlement de la Société, la liste des membres et la liste des ouvrages publiés.

Au moment de faire imprimer à nouveau le règlement de notre Société, M. le Président pense qu'il y a lieu d'en donner lecture, afin d'insérer les changements qui auraient pu se produire. Après discussion, diverses modifications de détail sont apportées au texte des statuts. Notamment il est décidé qu'il sera rendu compte dorénavant des

travaux publiés par nos confrères, même en dehors des études locales, et aussi un compte-rendu rapide des livres et documents offerts à la Société.

M. le Président entretient à nouveau la Société de la question relative à la restauration de la statue provenant du couvent des Récollets. M. le comte de Soultrait espère obtenir du ministre les fonds nécessaires à cette restauration.

M. de Pierredon propose de reprendre les promenades archéologiques que la Société avait autrefois pratiquées.

La Société s'associe à ce vœu et M. le Président propose d'organiser dès maintenant une course semblable. On décide en principe une excursion à Autun pour le 19 juillet. Il en sera donné avis par une circulaire aux membres de la Société.



## SÉANCE DU 29 JUILLET 1886.

Présidence de M. le comte DE SOULTRAIT, président.

Étaient présents : MM. le comte de Soultrait, *président* ; l'abbé Boutillier, *vice-président* ; E. de Toytot, *secrétaire* ; Duminy, *archiviste* ; l'abbé Pot, l'abbé Fouché, l'abbé Soyer, de Charant, Julien, Langellé, de Flamare, de Lespinasse, Léon d'Abbadie de Barrau, de Pierredon, Griveau, Col.

M. Caquet, présenté par MM. Roubet et de Soultrait comme membre de la Société, est admis.

M. le Président prend la parole au sujet de l'excursion archéologique à Autun ; il expose qu'en raison de l'absence des membres de la Société éduenne à l'époque projetée, ce voyage est devenu impossible pour cette année et sera remis à l'année prochaine.

Il est donné communication d'une circulaire du ministre de l'instruction publique relativement à un programme de travaux de statistique.

Une proposition de M. l'abbé Soyer, relative à un échange de douze volumes du *Bulletin* de l'ancienne collection de la *Revue des sociétés savantes*, que la Société ne possède pas, contre l'*Armorial* de M. de Soultrait, est adoptée.

Lecture est donnée par M. l'abbé Boutillier d'une copie très-intéressante d'un ancien *Inventaire* des reliques et de l'argenterie de la fabrique Saint-Martin de Clamecy. Ce travail, dont l'auteur est M. l'abbé Charrier, sera inséré au *Bulletin*, à la suite de la notice historique sur la collégiale de Clamecy.

M. de Soultrait lit une pièce de vers, œuvre de son trisaïeul Pierre Richard de Soultrait, qui prouve que, dans la première moitié du dix-huitième siècle, il existait à Nevers une société littéraire, une sorte de petite académie. Voici cette pièce de vers :



## PLACET PRÉSENTÉ PAR LES MUSES

A MONSIEUR LE DUC DE NIVERNOIS.

Disent en toute humilité :  
Calliope, la bien parlante ;  
Dame Erato, surintendante  
De tout balet bien concerté ;  
Clio, dont la main bienfesante,  
Verse avec libéralité,  
Sur chaque fait quelle a cotté  
Dose toujours équivalente  
De gloire et d'immortalité.

Toutes pucelles soy disantes  
Quoique des langues médisantes,

. . . . .  
Mais soit mensonge, ou vérité,  
Cela n'auroit pas excité,  
Seigneur, la troupe complaignante  
A réclamer votre équité.  
Une matière plus touchante  
Invoque votre autorité.

Hé quoy, seigneur, dans la cité  
Dont vous devez être dotté,  
Cité capitale et charmante :  
Souffrirés-vous qu'en troupe errante,  
Dans une extrême pauvreté,  
Qu'en histrions, ou qu'en baccantes,  
Des Muses vos humbles servantes,  
Muses qui vous ont alaité,  
Muses à vôtre volonté  
Toujours soumises, et pliantes,  
Soit que pour la légèreté  
De quelques idiles galantes,  
Ou d'un inpromptu souhaité  
Vous les pryés d'estre presentes.  
Leur zèle, et leur fidélité,  
Ne fait pas languir vôtre attante ;  
Et vous croyés avoir chanté,  
Lorsque c'est Erato qui chante.

Que réduite sur le pavé,  
Cette troupe chaste, et scavante,  
N'ait pas un endroit réservé,  
Pour s'abriter, sitôt qu'il vente.  
Pendant qu'un réduit ajusté  
Des mains de la médiocrité  
Borneroit sa cupidité.  
Il est vrai que vôte bonté  
Sensible à sa mendicité,  
Luy permet pendant tout l'été  
De chercher sa comodité,  
Sur un treteau qu'on a planté  
Exprès pour la bande chantante.  
Pour l'été, bon, elle est contente,  
Une demeure plus brillante,  
Pourroit par trop de vanité,  
Corrompre sa sobriété.  
Comme un médaillon n'est vanté,  
A moins qu'une rouille évidente  
N'annonce son antiquité,  
Une Muse n'est bien seante,  
Ne paroît dans sa gravité  
Qu'elle n'ait un manteau crotté.

D'ailleurs, cette troupe assemblée,  
S'ébergeant sous vos maronniers,  
Comme pigeons en colombiers,  
Comme poulaille en ses pailliers,  
N'est-elle pas assés meublée.  
Leurs cimes feront leurs dortoirs,  
Et leurs ombres leurs promenoirs.  
Hé quoy de plus? Mais quand Borée,  
Prenant son essort dans les airs,  
Viendra de ces ombrages verts  
Disperser l'aimable livrée :  
Voilà leurs abris découverts ;  
Que fera la troupe éplorée ?

Puis au besoin pour des concerts  
Qu'on vienne à la bande enrumée,  
Chantés, dit-on, faite des vers,  
Pour une duchesse adorée,  
Plus brillante que Citerée,  
Qui nous prépare à son entrée,  
A voir renaître dans Nevers

Les temps de Saturne et de Rée ;  
Que vos lives, vos chalumaux  
Expriment par des sons nouveaux,  
Ce port charmant, ces ris, ces graces,  
Qui pour toujours suivre ses traces  
Ont quitté Citere et Paphos.  
Peignés sur tout cet air affable,  
Qui tempere la majesté ;  
Et qui scait allier laimable  
A l'éclat de la dignité.

Qui le pourroit, la volonté,  
Soutient bien la bande zelée,  
Mais son zele, est velleité.  
Fait-on sans inhumanité  
Chanter une Muse gelée.  
Voilà, seigneur, le cas pressant,  
Qui leur fait reclamer vôte aide,  
Mettés les à l'abry du vent,  
Fixés le Parnasse ambulant,  
Voilà le mal, et le remede.

Dans un coin de vôte palais,  
Pour veu, Monseigneur, qu'il vous plaise  
Que pendant l'hyver à leur aise,  
L'été sous vos arbres au frais,  
Les Muses fredonnent en paix.

Oh que pour lors on leur commande  
Rondeaux, cantates, virelets,  
Balades, madrigaux, couplets,  
Tout sera prest, sans qu'on attende.

Leur demande, et vos interets,  
Semblent agir à communs frais ;  
A présent, seigneur, que la gloire  
Guide vos pas aux champs de Mars,  
Et qu'entraîné par la victoire  
Vous affronterés les hasards.  
S'il arrivoit que la trompette  
Qui doit anoncer vos exploits,  
Restât sans vigueur, et muette,  
Que Clio soufflât dans ses doigts.  
La bande alors seroit honnie,  
Et du brocard de felonie  
Elle verroit avec douleur,  
Qu'on timpanisât son honneur.

Pour epargner cette infamie ,  
A cette troupe votre amie ,  
Il est un seur moyen , seigneur ,  
Formés en une ACADEMIE ,  
Dont vous serés le protecteur.

Ces vers, dit M. de Soultrait, furent écrits vers 1730, à l'époque où Louis-Jules-Barbon Mancini-Mazarini, qui fut le dernier duc de notre province, devint possesseur du duché par l'abandon de son père. On sait que le duc de Nivernois fut un philosophe et un écrivain en prose et en vers, écrivain très-fécond, mais assez médiocre, il faut bien le dire. Ce seigneur qui, dès son jeune âge, manifestait des goûts littéraires, avait épousé, en 1730, Hélène - Angélique - Françoise Philippeaux de Pontchartrain; il avait alors un peu plus de quatorze ans, et s'il s'était destiné à la carrière des armes, que sa mauvaise santé le força bientôt de quitter, il devait faire sa première campagne seulement en 1734, sous le maréchal de Villars.

Me permettez-vous, continue M. de Soultrait, de vous dire quelques mots de l'auteur du « Placet des Muses » qui joua un certain rôle à Nevers pendant le second quart du dix-huitième siècle.

Pierre Richard de Soultrait, écuyer, seigneur de Soultrait, de Toury-sur-Abronn, etc., né à Nevers en 1682, de Joseph Richard de Soultrait, écuyer, seigneur de Soultrait, de Lisle-de-Mars, etc., et de Claude-Jacquette Sallonnier de Nyon, fut échevin de Nevers en 1712; puis il alla se fixer à Paris, où il prit, dans le monde des écrivains, les

goûts littéraires qu'il conserva toujours et où il commença à écrire. Revenu dans son pays en 1723, il s'y maria à une demoiselle de Bourgoing.

Maire de Nevers, conseiller à la Chambre des comptes de cette ville, puis à celle de Franche-Comté, Richard de Soultrait, travailleur infatigable, ne cessa de donner cours à ses études littéraires commencées pendant son séjour à Paris. Un certain nombre de poésies de lui se lisent dans le *Mercur de France* et dans d'autres recueils littéraires du temps ; l'une de ces poésies, intitulée : *La Jeunesse*, fut dédiée à son ami le poète nivernais Pierre de Frasnay, qui lui répondit par le conte : *Les Damnés de Nevers*.

Les descendants de Pierre Richard de Soultrait ont conservé presque toutes les œuvres de leur aïeul, imprimées ou manuscrites, entre autres un recueil de contes spirituels et bien trouvés, mais un peu légers, des odes et même une comédie pas très-bonne, il faut bien le dire.

Richard de Soultrait était l'orateur habituel de la Chambre des comptes de Nevers : on trouve dans ses manuscrits le texte de plusieurs de ses harangues, entre autres de celle qu'il adressa, au nom de la Chambre, en 1734, au duc de Nivernais revenant d'Italie. Pierre Richard mourut à Nevers en 1747, laissant une belle bibliothèque, qui fut malheureusement dispersée par son fils, dont les goûts étaient tout différents de ceux de son père.

M. de Soultrait entretient ensuite la Société de pièces de vers sur les dames de Nevers sous le

règne de Louis XVI, dont il a trouvé, dans les papiers de son grand-père, le manuscrit, qu'il se propose de publier avec des notes. Ces pièces de vers sont assez médiocres, mais leur ensemble offre cet intérêt de faire connaître les femmes qui, au nombre de cinquante environ, composaient, vers 1780, la société de Nevers. Deux extraits de ces petites pièces que l'on va lire donneront une idée de ce recueil :

A MADAME LA COMTESSE DU BOURG,

*A l'hôtel de l'Affabilité, rue de la Jolie-Gayté, près le magasin  
des Roses.*

Je croyais les plaisirs à la ville, à la cour,  
Je voulois les chercher dans les lieux de plaisance;  
Mais la raison me dit : Ce n'est qu'auprès *du Bourg*  
Que règnent la gayté, l'esprit et la décence;  
L'amour m'y conduisit; là je vis mille attraits  
Qui flattèrent mes yeux, qui charmèrent mon âme,  
En approchant *du Bourg*, je fus si satisfait  
Que mon cœur aussitôt se trouva plein de flamme.

A MADAME DE SOULTRAIT,

*A l'hôtel de la Bonne-Mine, rue Généreuse, près le marché  
des Ris-de-Veau.*

L'amour, voulant un jour crayonner son portrait,  
Fut tout-à-coup surpris, en faisant son ouvrage,  
De se trouver en toy, de te voir *Sous le trait*  
Qu'avait tracé sa main pour faire son image.  
Quoy, se peut-il, dit-il, que femme à quarante ans  
Puisse encore avec moy avoir ressemblance ?  
Oui, la raison lui dit, on est belle en tous tems  
Quand on a la gayté, l'esprit et la décence.

Pour expliquer l'adresse ci-dessus, toute fantaisiste comme les autres qui sont en tête des

diverses pièces, il faut dire que M<sup>me</sup> de Soultrait était M<sup>lle</sup> de Vaux, qu'elle était fort gaie, de mine fort accorte, à en juger par son portrait, et qu'elle recevait beaucoup dans son hôtel de la rue des Récollets.

Une troisième et dernière citation :

A MADEMOISELLE DE LA PLANCHE,

*A l'hôtel de la Bonne-Humeur, rue de la Sincérité, près du  
couvent des Amateurs.*

L'amour, voguant un jour, alloit faire naufrage,  
Ses ailes étoient dans l'eau, ses flèches et son carquois;  
Il se désespéroit de dépit et de rage;  
Mais le destin, fâché de le voir aux abois,  
Lui dit : Tiens, sauve-toi, je te laisse *La Planche*  
Que les Dieux ont formée pour conduire au bonheur.  
Cet enfant aussitôt y saute et s'y retranche,  
Et tout en s'y sauvant, il y noya nos cœurs.



## NOTICE HISTORIQUE

SUR LA COLLÉGIALE DE SAINT-MARTIN DE CLAMECY.

---

Par un hasard singulier, j'eus, il y a quelque temps, la bonne fortune de mettre la main sur un manuscrit dont je reconnus bien vite la haute valeur. C'était un recueil de procès-verbaux authentiques des visites pastorales des évêques d'Auxerre, entre autres de M<sup>sr</sup> André Colbert, neveu de M<sup>sr</sup> Charles Colbert, qui laissa en mourant une grande réputation de piété, et de M<sup>sr</sup> Jean-Marie Champion de Cicé, dernier évêque d'Auxerre. Celles du premier eurent lieu en l'an 1685 et celles du second les années 1767, 1774, 1782 et 1785, c'est-à-dire environ un siècle plus tard. Ce

recueil forme un bel in-folio relié en carton, avec couverture de parchemin ; chaque feuillet est marqué, au timbre de la généralité d'Orléans. Les procès-verbaux qui y sont contenus ont trait à la plupart des paroisses qui formaient l'ancien diocèse d'Auxerre, et dont une partie a été rattachée au diocèse de Sens, une autre au diocèse de Nevers, et la troisième, la moins importante, au diocèse d'Orléans.

Parmi les paroisses faisant actuellement partie du diocèse de Nevers qui figurent dans le recueil dont nous parlons, nous pouvons citer Clamecy, Surgy, Entrains, Varzy, Marcy, Châteauneuf, Ménestreau, Couloutre, Colméry, Arbourse, Nannay, Cessy-les-Bois, La Charité, etc.

J'ai cru bon de relever quelques détails concernant la collégiale de Saint-Martin de Clamecy et qui m'ont semblé de nature à intéresser les membres de la Société nivernaise, comme se rattachant plus spécialement au cadre de ses travaux.

Le procès-verbal de la visite pastorale du 22 août 1782 nous apprend que la collégiale de Saint-Martin possédait encore à cette époque, dans ses archives, le titre de la fondation du chapitre, et qu'« une copie collationnée en forme » de ce titre se trouvait « dans le trésor littéral de l'évêché » d'Auxerre, où elle avait été déposée « par ordre de M<sup>re</sup> André Colbert, lors de sa visite en 1684 ». Nous ne devons point être surpris par conséquent de le voir inséré dans les *Mémoires* de l'abbé Lebeuf, le savant chanoine d'Auxerre ayant pu facilement en prendre connaissance.

D'après la teneur de cet acte, il ressort qu'en l'année 1076, Guy de Clamecy, de la maison de Nevers, et Godefroy, évêque d'Auxerre, ont fondé le chapitre de Saint-Martin de Clamecy et y ont établi huit chanoines pourvus chacun d'une prébende. En 1782, le nombre des chanoines se trouvait réduit à six, quoique le nombre des prébendes fût resté le même. Seulement, elles étaient réparties de la manière suivante :

« Deux des prébendes affectées à la chanterie, qui est la



seule dignité. Elle est possédée par M<sup>e</sup> Henry Limanton, prêtre, curé depuis le 28 septembre 1775 (1).

» Cinq prébendes sont possédées par autant de chanoines, savoir :

» M<sup>e</sup> François Magnan de Chazelles, prêtre, chanoine depuis le 27 janvier 1769 ;

» M<sup>e</sup> Jacques-François-Germain Le Gry, clerc tonsuré, absent pour cause d'études, chanoine depuis le 23 septembre 1778 ;

(1) M. Limanton était né en 1737, à Tannay. En 1791, il prêta, entre les mains des officiers de la municipalité, le serment de fidélité au roi, à la nation et à la Constitution. Mais il faut croire que ce serment fut accompagné de restrictions, car la garde nationale fit insérer, dans le procès-verbal, rédigé à cette occasion, « ses protestations contre l'esprit et les tendances antipatriotiques du discours prononcé dans cette circonstance par le curé Limanton. » (Anciennes délibérations de la municipalité.)

Il se maintint encore jusqu'en 1793 ; mais l'intolérance du parti démagogique qui tyrannisait alors la France et les tracasseries quotidiennes dont il était l'objet le contraignirent de s'éloigner momentanément de Clamecy. Après la chute de Robespierre, cédant aux vœux d'un grand nombre de ses paroissiens, il se décida à rentrer. Une pieuse et charitable dame, nommée Thomas-Varenne, lui offrit un asile dans sa maison, située au bas de la rue Mirandolle, au lieu-dit la Grand'Cour. C'est là qu'à l'abri des poursuites révolutionnaires il continua à exercer le saint ministère, mais d'une façon occulte, jusqu'à l'époque de la réouverture des églises, qui eut lieu en 1803, et c'est le 14 mars de cette année (24 ventôse an XI) qu'en présence et aux acclamations de toute la paroisse réunie, M. Limanton fut réintégré dans sa chère église de Saint-Martin. Il y resta jusqu'à sa mort, arrivée le 27 décembre 1820.

Ses obsèques se firent le 28, sous la présidence de M. Deplaye, curé de Tannay, au milieu d'un immense concours de prêtres et de fidèles, malgré un froid rigoureux et une grande abondance de neige. La paroisse fut administrée par un vicaire jusqu'à la nomination de M. Esselin, qui en prit possession le 21 février 1826. Les troubles de 1830 déterminèrent ce dernier à donner sa démission ; il eut pour successeur M. le Curé-Archiprêtre actuel, lequel se trouve être le troisième curé de Clamecy depuis 1775. (M. Guillaumet est décédé pendant l'impression de ces pages, le 6 mars 1887.)

» M<sup>e</sup> Clémendot, prêtre et chanoine depuis le 14 février 1780;

» M<sup>e</sup> Pierre Colin, prêtre et chanoine depuis le 21 décembre 1780.

» A l'égard de la huitième prébende, elle était ci-devant affectée au principal du collège de ladite ville de Clamecy; mais depuis un certain nombre d'années, la ville ayant refusé audit chapitre le droit d'inspecter le collège, ainsi que par le passé, ledit chapitre avait cessé de donner au collège le revenu de la prébende préceptorale. Les maires et échevins choisissaient ledit principal, le présentaient au chapitre, qui l'examinait avant de l'envoyer. » (Procès-verbal de 1782.)

Le revenu de la cure consistait: « 1<sup>o</sup> dans un huitième ou sixième du revenu du chapitre formant, année commune, environ 700 livres; 2<sup>o</sup> dans une dîme particulière d'agneaux et de chanvre, affermée 300 livres; 3<sup>o</sup> dans un droit de pinte, qui produit environ 60 livres par an; 4<sup>o</sup> en deux petites pièces de pré affermées 48 livres; 5<sup>o</sup> en un arpent et demi de vignes plus à charge qu'à profit; 6<sup>o</sup> un petit jardin; 7<sup>o</sup> le casuel, qui est de 5 à 600 livres par an. » (Procès-verbal du 5 août 1774.)

Les décimateurs de la paroisse étaient « M. le duc du Nivernais, qui lève la dixième gerbe; le chapitre de Clamecy, le prieur de Beaulieu (1) et l'abbesse de Réconfort (2), qui dîment à la quinzième, et le prieur de l'Epau (3), qui a la dîme du vin, à raison de 5 sols par homme de vigne; les fruits décimables sont le bled, le vin, le chanvre et les agneaux. »

### §

#### CHAPELLES INTÉRIEURES.

On remarquait à cette époque dans l'église un grand nombre de chapelles. Au rapport des procès-verbaux déjà

(1) Près de Rix, mais dépendant de Clamecy.

(2) Sur la paroisse de Saizy.

(3) Aux environs de Donzy.

mentionnées, on en comptait jusqu'à dix, placées chacune sous un vocable particulier; elles occupaient l'ordre suivant :

1° A gauche de la grande porte d'entrée, où sont aujourd'hui les fonts, la chapelle dite *de la Samaritaine*. Cette dénomination lui venait probablement de la présence de la fontaine baptismale. Elle a disparu depuis.

2° En suivant la partie latérale du côté gauche, la chapelle du Saint-Nom-de-Jésus. Cette chapelle existe encore, mais elle n'est plus connue que sous le nom de chapelle de Saint-Joseph, depuis sans doute qu'on y a placé une statue de ce saint.

3° La chapelle de l'*Annonciation*, à l'endroit où se dresse aujourd'hui une statue de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur ;

4° Au côté gauche de l'abside, la chapelle de *Notre-Dame-de-Lampes*; elle n'existe plus aujourd'hui.

La cinquième était adossée au mur de l'abside, derrière le maître-autel. C'était à cette chapelle que le Saint-Sacrement était conservé; aussi était-elle plus soigneusement entretenue que les autres. Elle était fermée par une grille, et une lampe suspendue à la voûte y brûlait jour et nuit. On lui donnait différents noms : on l'appelait chapelle du *Saint-Sacrement*, chapelle du *Crucifix*, sans doute à cause d'un grand crucifix appendu à la muraille, et chapelle de *Saint-Jacques*, parce qu'elle servait de lieu de réunion aux membres de la confrérie de pèlerins fondée en 1645 par l'abbé de Montmorency.

Aujourd'hui cette chapelle n'est plus qu'un souvenir; cependant le crucifix occupe encore la même place; il a été respecté par les révolutionnaires de 93.

Quant à la lampe, sa destination n'a pas changé, bien que le Saint-Sacrement soit actuellement conservé au tabernacle du maître-autel; seulement, au lieu d'être devant le Saint-Sacrement, elle se trouve derrière, contrairement aux prescriptions de la liturgie. On peut voir là une preuve de la force de l'habitude, pour ne pas dire de la routine.

6° La chapelle de *Saint-Pierre* est celle qui porte aujourd'hui le nom de chapelle de la Sainte-Vierge.

7° La chapelle dite de l'*Ecce-Homo* est actuellement connue sous le nom de chapelle du Collège.

8° La chapelle de *Sainte-Elisabeth*, où se dresse la statue en marbre de sainte Geneviève, œuvre du sculpteur Etex et don de M. Dupin aîné, qui l'avait obtenue lui-même du Gouvernement. Antérieurement à l'époque dont nous parlons, cette chapelle portait le nom de chapelle de la Croix; c'est du moins ce que nous apprend le registre manuscrit intitulé : « Livre de la Fabrique », et dont la rédaction principale remonte à l'année 1679 (1).

La neuvième et la dixième occupaient cette partie retirée de l'église qui donne accès à la tour : l'une était sous le vocable de *saint Michel* et l'autre sous celui de *saint Hubert*.

Ces différentes chapelles avaient été fondées par des particuliers, à la charge pour eux de les entretenir à leurs frais, faute de quoi ils pouvaient y être contraints par sentence judiciaire sur la plainte de la fabrique.

## §

### CHAPELLES EXTÉRIEURES.

Outre les chapelles intérieures, il convient de mentionner encore : 1° près de l'église collégiale, la chapelle de *Saint-Jean*, dont il est parlé dans un pouillé du commencement du quinzième siècle, que l'abbé Lebeuf a inséré à la fin de ses *Mémoires*. On y voit même que dans cette chapelle on avait fondé une seconde chapellenie sous le titre de Saint-Michel :

(1) Ce registre est conservé à l'archiprêtré. Malheureusement il a passé par des mains infidèles et assez peu scrupuleuses, qui en ont retranché un bon nombre de feuillets, ce qui constitue des lacunes regrettables; c'est ainsi que sur 900 pages que ce livre contenait primitivement, il en manque environ 300.

*Prope ecclesiam collegiatam de Clameciaco est capella Sancti Joannis. In eadem capella est fondata capelliana Sancti Michaelis.* Ces deux chapelles avec les résidences des chapelains chargés de les desservir devaient former le corps de bâtiments dont font partie les maisons Chesne et Tartrat. Ces bâtiments sont en effet proches de l'église, dont ils ne sont séparés que par une ruelle étroite qui porte précisément le nom de « passage Saint-Jean » ; ils ont en outre un cachet d'antiquité et un caractère d'architecture qui accusent le quatorzième siècle ; enfin, dans la partie occupée par la famille Chesne se trouve une chambre dans laquelle se voient des arceaux gothiques et d'autres ornements d'architecture qui démontrent, à n'en pas douter, que c'était là une chapelle.

Nous apprenons par le « Livre de Fabrique » que la veille et le jour de la fête du saint Précurseur, le chapitre de Saint-Martin célébrait l'office canonial dans la chapelle Saint-Jean, et que même « les fabriciens de l'église Saint-Martin avaient le droit d'y faire la quête ». Cette chapelle avait des fonts baptismaux.

2° La chapelle du *Collège*, dédiée à la Sagesse incréée.

3° La chapelle de *Saint-Sidoine* (*Sancti Sydronii*) qui devait être située dans la partie de la Rue-Basse avoisinant aujourd'hui la chapelle de l'hospice, vis-à-vis la poterne qui conduit au canal. Le 12 mai 1616, Godefroy de Lucenay, clerc tonsuré, demeurant à Clamecy, prit possession de cette chapelle en en recevant les clés et en faisant tinter la cloche, ainsi que de la maison attenante, affectée à l'usage du chapelain (1).

(1) Il est très-probable qu'elle ne faisait qu'un même corps de bâtiments avec une autre chapelle appelée chapelle *Saint-Antoine*, située dans la rue supérieure, qui en a pris le nom et à laquelle on arrive par un escalier et une petite terrasse surmontée d'une croix de pierre. Le nom même de Saint-Antoine, qui ne se trouve pas dans le pouillé, pourrait être une corruption du nom ancien, c'est-à-dire de Saint-Sidoine.

Enfin, les hameaux faisant partie de la paroisse avaient aussi leur chapelle.

Ainsi 1° Beaugy avait la sienne sous l'invocation de *saint Bonaventure*.

2° A quelque distance, entre Beaugy et la petite paroisse de Rix. mais toujours dépendant de Clamecy, se trouvait le prieuré des religieux Prémontrés de Beaulieu, dont la chapelle était dédiée à la *sainte Vierge* (1).

Pressures avait une chapelle dédiée à la *sainte Vierge* et dépendant du prieuré de Beaulieu : *Juxta villam de Clameciaco est capella B. Mariæ de Pressures* (2). En dernier lieu, elle ne devait plus être desservie par un chapelain, car le procès-verbal de la visite de M<sup>sr</sup> Champion de Cicé du 5 août 1774, en la mentionnant, constate que la messe s'y disait seulement quelquefois.

Ces chapelles étaient à la présentation du chantre et du chapitre de Clamecy et à la collation de l'évêque d'Auxerre.

4° La chapelle de *Moulot*, dédiée à saint Joseph. Cette petite chapelle, où la messe se dit encore quelquefois, quoiqu'elle soit dans un triste état de dénûment, a été construite aux frais des habitants; la première pierre en a été posée par M. Limanton, chantre-curé de Clamecy, le 3 octobre 1763.

Le 26 janvier 1622, quelques religieux Récollets vinrent prendre possession d'un petit ermitage bâti par un certain frère Nicolas de Mouchy, anachorète, au haut du faubourg de Beuvron. Ils transformèrent l'ermitage en couvent et construisirent une petite église dont la dédicace fut faite par Dominique Séguier, évêque d'Auxerre, le 4 mai 1636. (Archives de Clamecy.)

(1) L'un des procès-verbaux nous apprend que le prieuré de Beaulieu relevait de l'abbaye de Notre-Dame de Bellevaux, au diocèse de Nevers; ce prieuré devait être alors peu important, car le revenu n'en était que de 300 livres.

(2) Pouillé du quinzième siècle déjà cité.

Le couvent des Récollets a subsisté jusqu'à la Révolution; il fut supprimé le 16 décembre 1790. (Délibération de la municipalité de Clamecy.)

Il a donné son nom à cette partie supérieure du faubourg de Beuvron. En 1774, il était composé de cinq prêtres et de trois frères. Il y avait alors entre eux et le curé quelques tiraillements. Ce dernier se plaignait de ce qu'il était célébré « dans la chapelle du couvent, les dimanches et fêtes, à dix heures, une messe basse où tout le monde courait et désertait la paroisse ». (Procès-verbal de 1774.)

Nous trouvons dans le « Registre de la Fabrique » un traité passé, en l'année 1679, le 6 décembre, entre les fabriciens de l'église Saint-Martin de Clamecy et les RR. PP. Récollets, d'après lequel ces derniers s'engageaient, moyennant une rétribution annuelle de *douze livres*, payable au « père temporel », « à prêcher dans ladite église les premiers dimanches de chaque mois et principales festes de l'année, hors l'Advent et le Karesme. »

Voici, à titre de document, le texte de ce traité :

« Nous, Jean de L'Isle, chantre-chanoine et curé de l'église Saint - Martin de Clamecy, et Léger Faulquier, avocat et procureur du roy en l'élection dudit lieu; Guillaume Davault et Nicolas Cousté, bourgeois-fabriciens de laditte église, pour contribuer et continuer, suivant l'usage, la piété des parroissiens par les prédications dominicales, et aux festes les plus considérables, dans le cours de l'année, hors le temps des Advents et du Karesme, reconnaissons qu'à notre prière et réquisition les RR. PP. Récollets de cette ville ont promis de prescher en notre ditte église les jours et festes qui ensuivent, à scavoir :

- » Le jour des Roys ;
- » Le dimanche d'après les Roys, jour de la Dédicace de l'Eglise ;
- » Le jour de la Purification de la Vierge ;
- » Le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur ;

- » Le jour de la Pentecôte ;
- » La feste de la très-sainte Trinité ;
- » L'Assomption de la Vierge ;
- » La Nativité de la Vierge ;
- » Le premier dimanche d'octobre, à cause de l'institution du Rozaire, en cas qu'il n'arrive point durant le cours des vendanges ;

- » Le jour de la Toussaint ;

- » Le jour de Saint-Martin, patron de la paroisse, 11 novembre,

- » Et tous les premiers dimanches du mois, excepté ceux de l'Advent et du Karesme, desquels jours aucun ne pourra avoir disposition de la chaire que par l'agrément du R. P. Gardien ou supérieur desdits Pères Récollets, excepté ledit sieur chantre, qui aura le choix de prescher ou faire prescher qui bon luy semblera es-jours et festes des Roys, de la très-sainte Trinité, de la Nativité de la Vierge et de saint Martin, patron de laditte église, ou de laisser laditte chaire auxdits révérends Pères. Duquel choix ledit sieur chantre les fera advertir quinze jours auparavant lesdittes festes.

- » Ce que nous F. Siméon Tournouer, gardien, et les religieux soussignés discrets du susdit couvent avons accepté et promis d'effectuer.

- » En reconnaissance de quoi nous fabriens susdits et nos successeurs *payeront chacune année* la somme de *douze livres au père temporel* dudit couvent ou à celui qui nous sera nommé par ledit gardien ou supérieur. Promettons en outre une retraite la plus commode et décente que faire ce pourra, pour servir de rafraichissement au R. P. Prédicateur à l'issue du sermon.

- » En foy de quoi nous avons réciproquement signé ces présentes. Fait double à Clamecy, le sixiesme décembre mil six cent soixante et dix-neuf.

» DE L'ISLE, chantre de Clamecy; FAULQUIER,  
DAVAULT, COUSTÉ ; F<sup>re</sup> Siméon Tournouer,  
gardien ; F<sup>re</sup> Appolinaire DELAFAYE, discret. »



§

CROIX.

Il y avait aussi sur le territoire de la paroisse, soit dans la ville même, soit dans les faubourgs et *extra muros*, un grand nombre de croix qui témoignaient de l'esprit religieux des habitants :

- 1° Au haut de la rue du *Grand-Marché*, à la place occupée aujourd'hui par un puits ;
- 2° Au sommet du faubourg du Crot-Pinson ;
- 3° Sur la place des Barrières ;
- 4° Au lieu dit « les Jeux » ;
- 5° Sur le grand pont de Bethléem ;
- 6° Sur la route qui conduisait anciennement au village de la Forêt ;
- 7° Sur la route d'Armes ;
- 8° A l'entrée du faubourg de l'abreuvoir ;
- 9° Au sommet du chemin qui conduit du faubourg de Bethléem au village de Sembert ; elle existe encore et est connue sous le nom de croix *Pathaut* ;
- 10° La croix *Boudard*, sur la route d'Auxerre ;
- 11° Sur le pont de Beuvron (1) ;
- 12° A l'entrée de la rue de Druyes ;
- 13° Au sommet du faubourg des Récollets, à l'entrée de l'ancien chemin de Moulot, la croix dite des *Michelins*.

Chaque dimanche, depuis Pâques jusqu'à l'Ascension, on faisait, à l'issue des vêpres, une procession à quelqu'une de ces croix, pour rappeler les différentes apparitions du Sauveur après sa résurrection.

(1) Celle qu'on y voit actuellement a été érigée au mois de décembre de l'année 1851, à la suite d'une mission prêchée au sortir des événements dont Clamecy fut le théâtre à cette époque néfaste.

De toutes les croix que nous venons d'énumérer, il ne reste plus que les six dernières; mais il est bon de faire observer qu'il en a été érigé de nouvelles, de sorte que le nombre actuel est à peu près équivalent à celui d'autrefois.

§

CONFRÉRIES.

Le « Livre de Fabrique » nous donne le nom de seize confréries existantes en 1679 et selon l'ordre que chacune d'elles occupait dans les processions :

La confrérie de Saint-Jacques,  
La confrérie de l'Ecce-Homo,  
La confrérie de Saint-Nicolas,  
La confrérie de Sainte-Anne,  
La confrérie de Saint-Vincent,  
La confrérie de Saint-Hubert,  
La confrérie de Saint-Michel,  
La confrérie de Saint-Eloy,  
La confrérie de Saint-Blaise,  
La confrérie de Saint-Honoré,  
La confrérie de Saint-Crespin,  
La confrérie de Saint-Jéhan,  
La confrérie de Saint-Louys,  
La confrérie du Saint-Suaire,  
La confrérie de la Sainte-Trinité,  
La confrérie de Saint-Martin.

Le procès-verbal de la visite épiscopale de 1774, après avoir constaté que toutes ces confréries « avaient été supprimées depuis sept ou huit ans », ajoute qu'il ne restait plus que celle du Saint-Sacrement, établi postérieurement,

Il est à présumer que cette suppression se fit à la suite d'abus qui, avec le temps, s'étaient glissés dans ces pieuses institutions et les avaient fait dévier de leur destination

primitive; mais peut-être aussi n'est-il pas téméraire de supposer que le Jansénisme, dont était particulièrement infecté le diocèse d'Auxerre, qui en était même, on peut dire, le foyer, a bien pu contribuer de son côté, par ses principes de rigidité étroite, à comprimer d'abord et à la fin étouffer ces manifestations touchantes et ce glorieux épanouissement de la piété populaire.

Malheureusement ses effets ne s'arrêtaient pas là : il conduisait directement à l'abandon de la pratique des sacrements eux-mêmes. M<sup>re</sup> Champion de Cicé constate avec peine ce résultat désolant : « Il y a près de la moitié de la paroisse, est-il dit dans le procès-verbal de 1774, qui manque au devoir pascal, surtout parmi les bourgeois ; quelques-uns n'ont pas satisfait à ce devoir depuis plus de vingt ans ; il s'y trouve en outre un très-grand nombre de jeunes gens et même des personnes mariées qui n'ont pas encore fait leur première communion. »

§

Le même « Registre de Fabrique » nous donne encore sur l'église collégiale de Clamecy plusieurs détails d'une véritable importance au point de vue plus spécialement archéologique.

Il y est dit que la construction de la tour de l'église fut entreprise au mois d'avril de l'année 1497. Cette date nous a été transmise par la tradition qui, paraît-il, s'en était conservée fidèlement jusqu'alors, et aussi par les vers suivants gravés sur un des piliers de l'église et qu'on pouvait lire encore à l'époque de la rédaction du « Livre de Fabrique », c'est-à-dire en l'an 1679 :

Mil cinq cent, trois moins seulement  
Fut de la tour de cette église,  
En avril, pris le fondement,  
Et la première pierre assise ;

Laquelle tour fut entreprise  
Le lundy de Pasque la grande;  
Votre aumône soit icy mise,  
Tant que puis vous le recommande.

L'architecte était sorti de l'école de ces fameux ouvriers que le roi Charles VIII, quelques années auparavant, avait amenés d'Italie pour la construction de son château d'Amboise.

L'inscription suivante, gravée aussi sur le même pilier, et reproduite dans le » Registre de Fabrique », nous donne la date de la première pierre du portail :

*Le neuvième jour de juin mil cinq cent et quinze, fut mise et posée la première pierre du portail de laditte église par Pierre Couvé (1), maistre tailleur de pierres.*

Il est une inscription d'un autre genre et peu commune que nous aurions tort de ne pas mentionner. Elle est gravée en grec et en latin sur les deux piliers qui avoisinent la grande porte d'entrée, au-dessus des bénitiers. Nous la reproduisons dans son entier :

NIPSON ANOMHMATA MH MONAN OPSIN  
LAVA PECCATA NON SOLAM FRONTEM (2).

Cette inscription a cela de particulier et de curieux que les caractères grecs peuvent se lire indistinctement de droite à gauche ou de gauche à droite sans que le sens en soit modifié.

Ce jeu de mots byzantin était gravé, dit M. de Rossi, en lettres d'or sur des vases de la basilique de Sainte-Sophie de Constantinople et en plusieurs autres lieux (3). *Les*

(1) Née de La Rochelle dit : un nommé Cuvé, et c'est la véritable orthographe, mais on prononçait Couvé.

(2) Lavez vos péchés et non pas seulement votre visage.

(3) *Bulletin d'archéologie chrétienne*, par de Rossi, 1867. — Voir aussi le *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, de l'abbé Martigny.

*Voyages liturgiques de France* les signalent sur un bénitier de l'ancien monastère de Saint-Mémin, près d'Orléans. Il y a une dizaine d'années, on fit à Autun la découverte d'une fontaine sur laquelle était gravée cette même inscription.

Voici, selon nous, l'explication qu'on en peut donner :

Aux premiers siècles du christianisme, dans les églises d'Orient, au milieu d'une enceinte découverte à laquelle on donnait le nom de parvis, était une fontaine dont l'eau servait aux fidèles pour l'ablution des mains et du visage, d'où est venu plus tard l'usage de nos bénitiers. Or, la purification extérieure ne devait être qu'une image de la purification de l'âme : ce symbolisme ne saurait être l'objet d'aucun doute une fois qu'on a connaissance de l'inscription rapportée plus haut.

Un détail précieux à noter et tout entier à la gloire de Clamecy, c'est que la construction de l'église et de son admirable tour est le fruit de la piété et des aumônes de ses habitants, et, ce qui est non moins remarquable, c'est que la conception du dessin et la conduite de l'ouvrage sont dus au seul génie de ces mêmes habitants, l'architecte et les ouvriers étant enfants de la cité.

La collégiale de Saint-Martin de Clamecy avait un jubé, qui fut détruit, comme presque tous les ouvrages de ce genre, au siècle dernier par un vandalisme inconscient. La date de 1525 gravée sur une des corniches, du côté du midi, indiquait que c'était celle où il fut achevé. Il était par conséquent contemporain de la tour et du portail ; et n'eussions-nous pas à son sujet d'autres détails, il nous serait permis de supposer que ce travail ne devait pas être inférieur aux autres, et qu'à cette époque du triomphe du style flamboyant, les sculptures ont dû y être répandues avec une large profusion ; mais nous avons le témoignage exprès des rédacteurs du « *Registre de Fabrique* » qui nous en font le plus pompeux éloge. C'était, y est-il dit, un chef-d'œuvre de hardiesse et de sculpture ; on y voyait, gravée en bas-reliefs, avec un art sans pareil, toute l'histoire de la Passion du Sauveur. La masse de cette déli-

cate tribune était soutenue par quatre colonnes, dans chacune desquelles était pratiquée une niche renfermant la statue de l'un des quatre plus anciens docteurs de l'Eglise. Deux débris de ces bas-reliefs sont relégués dans le vestibule de la tour ; ils représentent, l'un la cène, l'autre la descente de la croix ou l'ensevelissement de Notre-Seigneur ; les personnages sont vivants d'expression.

Ce monument avait été élevé aux frais d'un chanoine de Clamecy, M<sup>e</sup> Guillaume Colas, personnage d'une éminente piété, qui a laissé plusieurs autres témoignages de sa charité, et qui, pour ce motif, doit être compté parmi les principaux bienfaiteurs de cette église. Ce bon chanoine avait une dévotion particulière à la croix ; il rapportait tout à la croix de Jésus-Christ ; c'est ainsi qu'il fit sculpter sur le jubé tout le mystère de la Passion ; il s'était fait représenter lui-même en un coin du jubé, derrière le Sauveur portant sa croix, comme pour mettre en action cette maxime de l'Evangile : *Si quis vult venire post me abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me* : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et me suive. » Enfin, cette dévotion s'était manifestée jusque dans ses armes, qui étaient « d'or, à la croix de gueules, avec les croisillons servant de chef, laquelle croix était accompagnée des deux premières lettres de son nom et de son prénom à l'antique de même ».

Il faut dire, à l'honneur des anciens rédacteurs du « Registre de Fabrique », que, quoique vivant au milieu et même dans la seconde moitié du dix-septième siècle, ils n'avaient point sacrifié aux préjugés de l'époque relativement à l'architecture gothique. Nous avons vu leur appréciation sur la tour, le portail et le jubé. Nous constatons avec plaisir qu'ils apportaient autant de goût dans la question des vitraux et qu'ils avaient un grand souci de leur conservation, attendu qu'un vitrier, gagé à l'année, était spécialement chargé de leur entretien. Nous reproduisons ce paragraphe, où l'on verra en même temps que l'église collégiale était

encore pourvue à cette époque de ces beaux vitraux dont nous ne saurions trop déplorer la perte :

« Le vitrier est gagé à l'année. Surtout on doit veiller que les vitres peintes à personnages soient exactement entretenues, et ne point les laisser déchoir par négligence et le laps de temps, parce que ce sont des pièces riches et curieuses qui ont extrêmement cousté à faire et qu'on ne peut facilement réparer comme les autres ouvrages sans les délabrer et défigurer, principalement la grande vitre du portail, celle des fonts baptismaux, celle de la chapelle de la Croix et sous la tour, qui sont des principaux ornemens de notre église. »

Nous en dirons autant de leur goût pour le service divin. Ils avaient eu soin de doter l'église d'un orgue destiné à rehausser les offices : l'organiste était entretenu par moitié par la ville et par la fabrique. Le paragraphe qui s'y rapporte n'est pas moins remarquable que le précédent ; il démontre qu'en matière de musique religieuse, leur jugement n'était pas moins sûr. Les observations qui y sont contenues pourraient encore être méditées avec profit par plus d'un organiste de nos jours.

« L'organiste est aux gages de la ville et de la fabrique par moitié. On sait la dignité de cet instrument, combien il inspire la dévotion, combien il contribue à la majesté du service divin ; qu'en effet, il est le seul instrument véritablement approuvé par l'Eglise, que la primitive si tost qu'elle a pu librement respirer, après les persécutions apaisées, a eu soin de l'introduire partout et principalement dans la France dès l'année 787, régnant Pépin. Qu'ainsy on doit veiller à tenir l'orgue en suffisant estat, à ce que rien n'y dépérisse par négligence ; au contraire, ajouter si l'on peut à la piété de nos prédécesseurs.

» On ne doit point souffrir cependant qu'aucuns airs profanes soient joués et touchés sur l'orgue ny meslés sur cet instrument pendant le service divin, ny aux offertes du pain bénit, confrairies ou autrement. »

Un siècle se passe. Nous arrivons au règne du badigeon, des couleurs, des dorures, en un mot du vandalisme dans les églises; on coupe, on taille, on tranche à qui mieux mieux.

Les fabriciens de notre église collégiale alors en charge n'échappèrent point à ce courant qui, il faut bien le dire, entraînait même les meilleurs esprits. Ainsi, en l'année 1722, ils emploient une somme de 1,500 livres à faire dorer « le rétable et le grand autel (1) ».

En vertu d'une délibération datée du 13 mars 1769, ils consacrent une somme de 1,060 livres « à l'achat de deux tableaux à cadre doré. »

Ce n'était encore que le commencement; voici venir le badigeonnage. « Par acte du 13 mars 1773, il a été fait marché en conséquence d'une délibération du bureau de la fabrique dudit jour 13 mars avec deux Italiens pour *blanchir l'église en entier*, moyennant la somme de 700 livres. »

On était trop bien en veine; c'eût été dommage de s'arrêter en si beau chemin. En conséquence, « après la perfection de cet ouvrage, l'église étant blanchie, messieurs les fabriciens ont fait *mettre en couleur les bancs d'œuvre* et fabriquer la chaire et les grandes portes. Cette réparation a été faite en exécution de la délibération du 31 mars 1773 et a coûté la somme de cent vingt livres. » 120 livres la chaire et les grandes portes! le prix est bien modique, mais aussi ces objets sont loin, l'un et l'autre, d'être des chefs-d'œuvre; ils sont dignes de l'époque.

Hélas! nous ne sommes pas au bout : voici où le vandalisme atteint des proportions lamentables et désastreuses :

(1) On sait qu'au moyen-âge, dans beaucoup d'églises cathédrales l'autel était recouvert d'un ciborium soutenu par des colonnes et que l'intervalle des colonnes était garni par des rideaux de soie qu'on tirait à certain moment de la messe. Il faut croire qu'il y avait quelque chose d'analogue dans l'église collégiale de Clamecy jusqu'au siècle dernier, car dans le « Registre de Fabrique », au chapitre des dépenses, il est dit qu'en l'année 1724 on a dépensé 500 livres pour « le ciel de l'autel, les rideaux et les tringles ».



« Par une autre délibération du 16 may 1773 ( on le voit, les délibérations se succèdent coup sur coup), lesdits sieurs fabriciens ont été autorisés à *supprimer le jubé*, à découvrir le chœur *en coupant les stales* du côté de la nef à hauteur d'appui et à fermer le chœur par une grille de fer, conformément au plan qui a été fait et agréé par délibération du 5 septembre de la même année. En conséquence de laquelle le prix en a été arrêté avec le sieur Villard, serrurier, à la somme de 1,024 livres. »

Il semble inutile de pousser plus loin ce réquisitoire ; aussi bien, ce que nous venons d'en dire suffit pour donner un aperçu de l'œuvre de démolition qui s'accomplissait alors dans les églises, par suite de l'envahissement du mauvais goût.

§

Nous avons pensé qu'il serait bon de faire connaître aussi, d'après le même registre, le *Cérémonial contenant l'ordre des processions générales de l'église Saint - Martin de Clamecy* :

« Il n'est point question icy des cérémonies ecclésiastiques qui appartiennent à messieurs du chapitre, mais seulement de celles de police, tant dans l'intérieur de l'église que dehors.

» Les cérémonies du dedans de l'église appartiennent aux sieurs fabriciens.

» Celles du dehors regardent les sieurs échevins.

» Et comme ces trois corps donnent également concours à la gloire de Dieu et à la majesté de son service dans ces occasions solennelles, il sera bon de se ressouvenir icy de l'ordre et police que l'on y doit faire observer, conformément à l'usage de l'église et de ce lieu.

» Pour mieux s'expliquer, la procession solennelle du Saint-Sacrement à la Feste-Dieu servira d'exemple.

» 1<sup>o</sup> Les sieurs échevins, comme surveillants de la police, doivent donner ordre que les rues ou places publiques où passe la procession soient nettoyées.

» 2° Faire ordonner que le devant des maisons et autres bâtiments où passe le Saint-Sacrement soient tendus ou de tapisseries ou de toiles honnêtes, suivant les facultés des particuliers, ou de ramages verts pour les maisons de deuil, suivant l'usage de ce lieu.

» 3° Obligeront ceux de la religion prétendue réformée de faire nettoyer devant leurs portes.

» (Déclaration du roy du 1<sup>er</sup> février 1669 et règlement touchant les choses qui doivent être observées par ceux de la religion prétendue réformée.)

» Seront tenus ceux de la religion prétendue réformée de souffrir qu'il soit tendu, par l'autorité des officiers, au-devant de leurs maisons et autres lieux à eux appartenans. C'est-à-dire que le précédent article est de devoir pour les religionnaires, et celui-cy de tolérance et que l'on doit tendre pour eux sans les y forcer. (La même déclaration de 1669.)

» 4° Si ceux de la religion prétendue réformée se trouvent aux rues, boutiques, fenestres ou autres lieux où passe laditte procession, seront tenus de se mettre en estat de respect en ostant, pour les hommes, leurs chapeaux, ou obligés de se retirer : deffenses à toutes personnes de les en empêcher. (La même déclaration de 1669, art. 23.)

» 5° Lesquels jours de festes et processions publiques lesdits religionnaires seront tenus d'observer. (Edit de Nantes, la même déclaration.)

» Les sieurs échevins doivent soigner à la sécurité publique, à ce qu'aucun tumulte, sédition ny scandale arrive pendant lesdittes solennités, user à cet effet des précautions nécessaires ;

» 7° On fait ordinairement en cette ville quatre reposoirs pour le Saint-Sacrement : le premier, vis-à-vis la tour du Châtelot (1) ; le second, en l'église Notre-Dame-de-Bethléem ;

(1) D'après Née de La Rochelle, on donnait ce nom à une maison, avec colombier, située près du grenier à sel. Cette maison appartient aujourd'hui à M<sup>re</sup> Rigolot d'Asnois ; elle était antérieurement la propriété de la famille Bezou.

le troisième, à la croix de la place du Marché; le quatrième, aux RR. PP. Récollets.

» 8° Les différens pour le dais ne s'estant jamais produits dans cette ville, grâce à Dieu, il n'est pas besoin de s'y étendre en cet article, suffit de lire le chapitre xiii du Concile de Trente, sess. XXV.

» 9° La veille de la feste, les sieurs échevins invitent les officiers de chacune juridiction, suivant leur rang, et des notables de la ville de différens corps pour porter le dais dans les changemens qui se font aux reposoirs du Saint-Sacrement : ensemble les sieurs fabriciens.

» 10° On sçait que les places les plus honorables sont celles des derrières du dais.

» 11° On sçait le rang des sieurs fabriciens, qui suit immédiatement dans toutes les cérémonies celui des sieurs échevins, et qu'à leur égard, après le marguillier d'honneur, ils marchent suivant le droit d'ancienneté dans la charge, à moins qu'ils n'ayent d'autres dignités qui les élèvent au-delà du fabricien.

» 12° Néanmoins, il faut remarquer dans la solennité de la feste du Saint-Sacrement que, soit les sieurs échevins, soit les sieurs fabriciens, quelque qualité et dignité qu'ils ayent, ils ne portent en ce rencontre le dais que les derniers, depuis les RR. PP. Récollets, dernier reposoir, jusqu'à l'église Saint-Martin. Par la règle que quiconque fait honneur à inviter chez soy même un inférieur doit céder la place honorable à cet inférieur, à moins qu'il n'y eût entre eux une trop grande différence qui n'est point présumée en cette solennité, et c'est ce que représentent les sieurs échevins et fabriciens, les uns comme les pères et tuteurs de la ville, les autres comme les pères et tuteurs de l'église.

» 13° Ceci présupposé, la police intérieure de l'église, qui regarde les sieurs fabriciens, est de faire observer le rang des bâtonniers, des confréries et autres de cette nature, sans tumulte ny confusion et avec toute la modestie requise, suivant l'ancien usage, ainsi qu'il en suit :

» 14° Après la petite bannière, qui sort la première de l'église avec les enfants et leur précepteur, suit la grande bannière, ensuite les bâtons des confréries, accompagnés de leurs torches, à la teste desquels marche le crieur des confréries, vestu de l'aube et la tunique, ainsy que les porte-bannières, avec son bâton de crieur, et les bâtonniers vestus de l'aube et de la chappe sortent de laditte église, et suivent de cette sorte :

» Premièrement, le bâtonnier de la chapelle de l'*Ecce-Homo*;

» Le bâtonnier de Saint-Jacques que les pèlerins accompagnent ;

» Le bâtonnier de Saint-Nicolas,

» Le bâtonnier de Sainte-Anne,

» Le bâtonnier de Saint-Vincent,

» Le bâtonnier de Saint-Hubert,

» Le bâtonnier de Saint-Michel,

» Le bâtonnier de Saint-Eloy,

» Le bâtonnier de Saint-Blaise,

» Le bâtonnier de Saint-Honoré,

» Le bâtonnier de Saint-Crespin,

» Le bâtonnier de Saint-Jehan,

» Le bâtonnier de Saint-Louys,

» Le bâtonnier de Saint-Suaire,

» Le bâtonnier de la Sainte-Trinité,

» Le bâtonnier de Saint-Martin,

» Douze particuliers avec un cierge à la main, en l'honneur des douze apôtres;

» Les RR. PP. Récollets,

» Les porteurs de reliques du chef saint Martin,

» Enfin la croix et le clergé.

» Tous clerks tant réguliers que séculiers, religieux, mesme les moines et hermites, ou autres qui pourraient se dire exempts, sont obligés de se trouver aux processions

publiques après y avoir été invités, à l'exception de ceux qui vivent en perpétuelle clôture. (Concile de Trente, sess. XXV, chap. XIII.)

» Recueilly par nous, Léger Faulquier, Guillaume Davault et Nicolas Cousté, fabriciens en laditte église, en l'année 1679.

» *Signé*: FAULQUIER, G. DAVAUT, COUSTÉ. »

## §

### CLOCHES.

Au siècle dernier, c'est-à-dire avant la Révolution, comme aujourd'hui, l'église de Saint-Martin était pourvue d'une belle sonnerie.

Le 18 novembre 1778 eut lieu, par M<sup>e</sup> Henry Limanton, chantre-curé, la bénédiction de deux plus grosses cloches. La première, du poids de cinq milliers (de livres) 2,500 kilos, eut pour parrain M<sup>re</sup> Louis-Jules-Barbon Mazarini-Mancini, duc du Nivernais, etc., et pour marraine dame Hélène Phélipaux de Pontchartrin, duchesse du Nivernais, son épouse. Elle fut baptisée du nom de Martine, qui était celui qu'elle portait auparavant, car elle existait déjà et fut seulement refondue. Elle l'avait été pour la première fois en 1676, et était le fruit des aumônes des habitants. M<sup>e</sup> Loup Millelot, notaire royal, était alors premier échevin et était inscrit en cette qualité sur ladite cloche. Lors de la refonte de celle-ci, son poids fut augmenté de 100 kilos. La seconde cloche, du poids de 3,944 livres, eut pour parrain messire Claude-François marquis de Chabannes, de la branche du Verger, et pour marraine dame Marie-Henriette de Fourvières, de Cuncy-sur-Yonne, son épouse, demeurant l'un et l'autre dans la ville de Clamecy. Cette cloche, comme la précédente, fut également refondue; elle avait déjà, en cette année 1778, au témoignage du procès-verbal de la bénédiction.

diction, rapporté dans le « Registre de Fabrique », deux cent quatre-vingt-quatre ans d'existence, ce qui en fixe l'époque à l'année 1494, c'est-à-dire au temps de la construction de la tour. Cette cloche était en très-bon état et avait un beau timbre. Elle fut refondue uniquement « pour être mise d'accord au ton plein avec la première ». Elle fut baptisée du nom de Marie-Henriette; elle s'appelait auparavant simplement Marie.

Mais ce travail ne réussit pas : les deux cloches ne se trouvaient pas d'accord; c'est pourquoi les fondeurs (1) furent contraints, l'année suivante, de procéder, à leurs frais, à une nouvelle refonte. Les fabriciens rédacteurs du « Registre de Fabrique » nous apprennent quel fut, en dernier lieu, le poids de ces deux cloches et à combien s'élevèrent les frais de ce travail. Nous ne saurions mieux faire que de reproduire intégralement le passage où ces curieux détails sont consignés :

« Le 27 octobre 1780, procès-verbal a été fait de la pesée des deux cloches et porté au registre des délibérations. Martine, la principale cloche, est du poids de 4,756 livres, et Marie, la seconde, du poids de 4,213 livres.

» Le 28 dudit mois, elles ont été baptisées et bénites de nouveau, les parrains et marraines, les mêmes que pour la première fois, et lesdites cloches ont été sonnées pour l'*Angelus* du soir, le 31 octobre 1780. Les sieurs marguilliers François Née Decharmois, avocat au Parlement et procureur fiscal; Edme Millelot-Deslimes, notaire royal et procureur, et Christophe Coquille, marchand tanneur, y sont inscrits avec M. Limanton, prêtre-curé.

» A l'assemblée du 1<sup>er</sup> novembre, audit an, lesdites cloches ont été reçues et lesdits sieurs marguilliers autorisés à payer lesdits maîtres fondeurs.

» Les frais et faux frais payés par la fabrique, pour la

(1) Ils s'appelaient Cochois et Barrat.

fonte desdittes cloches, montent à 4,022 livres, et il a été fait présent à laditte fabrique, par M<sup>gr</sup> le duc et M<sup>me</sup> la duchesse du Nivernais, de la somme de 480 livres, et par le marquis et M<sup>me</sup> la marquise de Chabannes de la somme de 72 livres et de quatre aulnes de damas blanc dont il a été fait un ornement en décembre 1782.

» Lesdittes sommes données déduites, il en coûte à la fabrique 3,470 livres. »

§

Nous terminerons ce travail par l'*Inventaire des reliques et de l'argenterie de la fabrique Saint-Martin de Clamecy* :

Nous apellons vulgairement le cabinet de la fabrique le *Trésor*, suivant l'usage de la primitive Eglise, comme l'empereur Justinien nous l'apprend au § *Sin autem L. cum apud veteres. Cod. de bonis auctoritate jud. posses.*, qui appelle tel cabinet *Cimeliarchium*, et les fabriciens *nobilissimos cimeliarchas sanctæ Ecclesiæ in qua pecuniæ deponuntur*, ce que les Hébreux appelloient *Corbonan*. Aussi les joyaux et trésors de l'église sont nommez par les anciens décrets *Cimelia*. Néanmoins, par le présent volume, on peut connoître que les trésors de cette église sont peu de choses, à l'exception des reliques des saints dont on ne peut pas affirmer le prix, encore sont elles en cette église fort rares ou pour mieux s'expliquer en petit nombre.

On sçait avec quel respect on doit les approcher et à tout ce qui a servy au mystère de notre rédemption, que leur depost ne peut être trop honorable. C'est pourquoy, quand on est obligé de les porter à l'œuvre ou remettre au trésor faute d'un ecclésiastique, on doit les saluer de cette oraison que l'Eglise nous enseigne en ces rencontres :

*Propitiare nobis quæsumus Domine, famulis tuis per sanctorum tuorum quorum reliquiæ in presenti requiescunt Ecclesia, et omnium sanctorum merita gloriosa, ut eorum.*

*pia intercessione ab omnibus semper protegatur adversis.  
Per...*

On a desja cy devant fait remarquer au rituel de la fabrique (1), et l'on ne peut trop répéter pour le devoir du fabricien qu'il est très-important de ne point recevoir de reliques sans procès-verbaux authentiques, et, s'il y en a, de les bien conserver et de les faire renouveler en la visite de messrs les évesques, ou au moins faire inventaire de la tradition constante, indubitable, surtout quand elle (est) fresche et de la mémoire de nos pères, comme il s'agit icy, en attendant que les supérieurs y aient pourveu, afin de la conserver entière. (Concile de Trente, sess. XXV, de *Innovatione et reliquiis*.)

Il est bon encore de remarquer que les sieurs fabriciens ne doivent point de leur chef visiter, toucher ni examiner les reliques. Ils doivent apeller le sieur curé pour, avec luy, en estre fait estat, qui doit estre renouvelé de temps en temps, afin de conserver tousiours la tradition, et éviter les accidens qui peuvent arriver tant de subreption qu'autrement.

Il faut néanmoins aussy remarquer qu'il n'est point permis ny audit sieur curé ny aux sieurs fabriciens de décacheter les sceaux des seigneurs évesques, si aucuns sont aposez, sans la permission des supérieurs. Il suffira d'en faire mention.

Avec ce respect et ces précautions, nous, Leger Faulquier, avocat en la cour, procureur du roy en l'élection de Clamecy; Guillaume Davault et Nicolas Cousté, bourgeois, fabriciens de cette église de Saint-Martin de Clamecy, pour marquer notre diligence et nos soins aurions fait le présent inventaire tant des saintes reliques que reliquaires et argenteries et principales pièces seulement dignes d'estre inventoriées en ce lieu, ce vingt-huitiesme jour de may de l'année mil six cent soixante et dix-neuf, en présence de vénérable et

(1) Chapitre intitulé : *Rituel de la Fabrique*, dans le présent volume.



discrette personne Jean de L'Isle, prestre, chantre, chanoine et digne curé de laditte église, ainsy qu'il en suit :

*Premièrement*, le grand reliquaire vulgairement apellé *le chef saint Martin*, qui est le buste d'un évesque suporté par deux anges dont les draperies, vestemens et ailes sont d'argent, les carnositez et le surplus estant d'autre matière avec le soubastement et la capsule ou boëtte au-dessus aussy d'argent, le pied destail (piédestal) de cuivre doré. Dans cette capsule il y a de la mantibule et d'un costé de saint Martin (1).

(1) Il est intéressant de rapprocher de ce texte les deux extraits suivans du registre de procès-verbaux de la visite épiscopale de Mgr Champion de Cicé, faite à Clamecy en 1774, relatifs à l'examen et à la vérification des reliques :

« Desquels reliquaires qui sont tous d'argent, le premier, qui est en forme de chapelle surmontée d'une croix, contient un ossement avec cette inscription : DE LA COSTE SAINT MARTIN, et dans la croix est placée une portion de la vray croix donnée en quinze cent quarante-neuf à la fabrique par monsieur de Beaujeu, évêque de Bethléem, suivant l'authentique en parchemin que nous y avons trouvé signé de luy et scellé du sceau de ses armes..... »

« Et le troisième et dernier reliquaire, représentant le chef d'un saint évêque porté par des anges sur un piédestalle, contient dans le buste une petite boëte où nous avons trouvé envelopé dans une vieille étoffe de soye un morceau de mâchoire inférieure avec un linge et au-dessus de la boëte une inscription d'écriture du commencement du seizième siècle portant ces mots : DE LA MANDIBULLE DE SAINT MARTIN DONNÉE PAR MONSIEUR DE BÉTHLÉEM A LA FABRICE DE CÉANT, et dans le chef dit de saint Martin avons trouvé un ossement que le sieur Chauvot, chirurgien, pour ce appellé, nous a dit être le calcanéum ou l'os du talon que nous avons trouvé attaché avec un ruban de soye verte et enveloppé de deux morceaux de taffetas, et nous a dit ledit sieur curé que lesdites reliques sont exposées à la vénération des fidelles, sur le banc de l'œuvre, les jours de grandes fêtes et pendant la quinzaine de Pâque. »

Voici également une note du Livre de la Fabrique qui complète l'histoire du reliquaire de Saint-Martin :

« Cejourd'huy, vingt-cinq juin mil sept cent soixante-neuf, a été fait présent à cette fabrique par madame Hérault, de cette ville, une

L'histoire nous apprend que dans les guerres de la religion la fureur des hérétiques a fait brûler le corps de ce grand saint archevesque de Tours ; mais on sçait aussy que pour la consolation des fidelles Dieu permet ordinairement que quelques reliques ou portions des corps saints soient distribuées à des personnes pieuses et puissantes qui, par ce moyen, en font échaper l'entière abolition. C'est ce qui est arrivé à l'égard des présentes reliques qui, ayant esté conservées dans la maison de Beaujeu, dont la noblesse et la piété est assez connue en France, seraient enfin parvenues en ce trésor qui en aurait esté enrichy par les libéralités de révérend Père en Dieu messire Philbert de Beaujeu<sup>r</sup>, évesque de Betlehem en cette ville. Estant important d'en renouveler et confirmer icy la très-certaine tradition de nos pères et des escrits par l'extrait tiré de l'ancien livre noir de la fabrique en ces termes :

Le dimanche avant la feste monsieur saint Martin, neufiesme jour de novembre l'an mil *cinq* cent trente-neuf, révérend Père en Dieu messire Philbert de Beaujeu, évesque de Betlehem, meu de dévotion à l'église mons<sup>r</sup> saint Martin de Clamecy, bailla à la fabrique d'icelle la mandibule du glorieux amy de Dieu monseigneur saint Martin. Et le matin dudit jour fut une procession générale comme on a accoutumé, pour aller quérir ledit reliquaire. Ce fait, messieurs les vénérables du chapitre, avec tout le peuple en grand nombre partirent de ladite église Saint-Martin en grande et sincère dévotion avec les chappes, et fut porté tout le luminaire de laditte église tant torches que cierges tellement qu'il pouvoit avoir six-vingt personnes portans torches et cierges ; et furent lesdits sieurs du chapitre et tout le peuple receuz honorablement par ledit révérend

croix à diamens faux, montée en argeant, pour estre attachée au chef saint Martin, au lieu et place d'une autre en or, qui fust volée le premier janvier 1768, sur le banc des pardons, actuellement appelé le banc d'œuvre. »

en son église dudit Betlehem, où fut chanté belles et louables cantiques en l'honneur de Dieu, de la vierge Marie et de son amy monseigneur saint Martin. Après ce, ledit révérend fit don dudit reliquaire et mandibule à la fabrice de Clamecy et aux habitans d'icelle. Et ce fait, ladite processsion fut parachevée, et fut ledit relique porté par ledit révérend le long d'icelle jusqu'à la croix du marché, auquel lieu fut faite une pause. Et lors ledit révérend bailla au curé dudit Clamecy, messire Gerard de Piles, ledit relique pour icelle porter le reste de laditte processsion jusqu'en laditte église qui fut porté sur le grand autel dudit Saint-Martin; et chanta ledit révérend la grande messe en grande dévotion avec tout le peuple, et laditte messe parachevée lesdits sieurs du chapitre par force vouloient avoir ledit pour leur prouffit particulier, mais les habitans et procureurs de laditte fabrique à qui il avoit esté donné pour le bien, utilité et entretenement de laditte église, résistèrent contre eux; tellement que ledit reliquaire fut porté par ledit révérend sur le coffre des pardons de laditte fabrice; et d'icelles au trésor et cabinet d'icelle avec tous les autres reliquaires et sanctuaires d'icelle fabrique, que auparavant lesdits sieurs du chapitre avaient eu en leur gouvernement, et depuis en l'an mil cinq cent ... (1) après en suivant. Les procureurs d'icelle fabrice et habitans dudit Clamecy ayant leur dévotion audit saint Martin, leur bon pasteur et patron, firent faire à Paris un chef dudit saint Martin avec deux anges, le tout d'argent et le dessous dudit chef où est laditte mandibule.

2. Plus une croix d'or avec le crucifix de mesme, à chaque croison de laquelle il y a la représentation des évangélistes avec leurs emblesmes dans un cercle, au milieu de laquelle il y a quatre perles fines et qui s'ouvre; au dos est escrit : *C'est de la vraye croix*. Laquelle est suspendue au col

(1) Il y a ici un espace en blanc sur le registre.

dudit chef saint Martin d'une mesme chaisne de leton ou de cuivre doré (1).

3. *Item*, un reliquaie en forme de chapelle qui a servy autrefois pour porter le Saint-Sacrement à la Feste-Dieu, y mettant au-dessus du clocher un soleil où l'hostie estoit renfermée, laquelle chapelle est d'argent doré, son soubasement et son entablement au-dessus estant de cuivre doré. Sur lequel reliquaie il est à remarquer deux choses : l'une que dans le corps de laditte chapelle il y a un certificat signé et scellé de messire Philbert de Beaujeu, évesque de Betlehem susdit, datté du dimanche 5 mars 1549, auquel on chante *Misericordia Domini*. Estant fabriciens M<sup>e</sup> Regnaut Aubert, licencié ès-loix ; Pierre Cousté l'ainné et Léonard Clert, pour un morceau de fust de la vraye croix mis en traverse au-dessus dudit reliquaie. L'autre certificat de messieurs du chapitre d'Auxerre de l'an 1410 signé F. Wiandus, touchant une pièce de trois doigts de longueur et deux de largeur *et non ultra* du manteau saint Martin. La seconde remarque est qu'au-dessus dudit clocher, où l'on mettoit un soleil comme il a esté dit, il y a une croix d'argent doré moyennement grande et qui s'ente sur ledit clocher, en laquelle est la traverse de laditte vraye croix cy déclarée et un os du doigt de saint Martin dans l'enchâssure mentionné dans l'acte de messire l'évesque de Betlehem datté du 10 décembre 1633 — et autres reliques qui paroissent par les cristaux des croisons.

(1) Le 10 août 1720, messire Charles de Cailus, évêque d'Auxerre, étant venu en cette ville pour faire la clôture d'une mission, vint au trésor de la fabrique pour en visiter les reliques affin de dresser procez-verbal de l'état où il les trouveroit. Après un examen exact, il ne s'y trouva d'authentique qu'à celles qui concernent la vraye croix et à celles de saint Martin, les autres furent trouvez dénuées de procez-verbaux et autres actes qui en pussent garentir la vérité ; mais comme elles ont été de temps immémorial exposées à la vénération des fidèles, le prélat ne crut point devoir les en priver et consentit sur nos remontrances qu'elles continuassent d'être exposées les jours de fêtes et autres solennitez.

4. Plus une boette de bois doré et argenté en six compartimens assez confus. Dans le premier desquels il y a un billet et du gravier d'un des cailloux dont on dit que saint Estienne fut lapidé et autres sans nom. Au deuxième des vestemens de Notre-Dame, autre billet qui dit de l'épaule saint Bonnaventure, avec une attestation signée et scellée. Dans le troisième, *de lapide ubi jacebat B. Maria Magdalena, de capite sanctæ Barbaræ, reliquiæ SS. Justiniani et Justiniani. B. Prisci, Firmini et Secundi*. Dans le quatrième, *de habitu et capillis sancti Francisci, de habitu capitis et velo sanctæ Claræ Virginis*. Dans le cinquième, des ossements divers sans nom. Dans le sixième, *de sanctis Justini (sic) et Justiniano, de tumulo sancto et de apostolis, SS. Jacobi maj. et min. de sancto Marco et aliis sanctis, de lapide montis Calvarii ubi Christus fuit crucifixus, de columna in qua fuit flagellatus et cætera anonima*.

5. Plus un reliquaire dit des saints martyrs, portatif aux festes et processions de Vœu de la Ville, marquées au kalendrier cy-devant aux diverses façades duquel sont les images de Notre-Dame et de saint Laurent, de saint Etienne, de saint Sébastien ; au pinacle, un crucifix avec les images de Notre-Dame et saint Jean l'évangéliste, le tout d'argent. Dans la capsule duquel sont epclos les billets et reliques qui suivent : *De sancta Cruce, de ossibus sancti Joannis Baptistæ, SS. Stephani, Georgii Adriani, de cruce sancti Andreæ, de sancto Ursinaro episcopo, de sancta Barbara Virgine et martyre, de sancta Jawolberta, de terra sepulchri sanctæ Elisabeth, de mappa sanctæ Waldefredis et sanctorum hæbreorum martyrum*.

6. *Item*, un (*sic*) image d'argent représentant saint Martin, évêque, avec son soubastement de cuivre doré, suporté de six petits lyons aussy de cuivre, au col duquel est pendüe une croix de Jayet argentée par les bouts.

7. *Item*, une croix feuilletée d'argent doré à ouvrages anti-ques, au milieu de laquelle est enchassé de la vraie croix dont

le pied est à l'antique et de cuivre qui a esté doré avec des graveures d'armoiries, laquelle sert aux solennitez des festes et services où il y a diacre et sous-diacre.

8. *Item*, le livre des évangiles qui sert aux mesmes solennitez dont la couverture est de bois couvert de lames et feuilles (*sic*) d'argent où d'un costé est représenté la descente de la croix en bosse, de l'autre costé un Sauveur sur un trosne cantonné des emblesmes des quatre évangélistes. Le tout rehaussé d'ouvrages à l'antique et de dorures.

9. *Item*, une moyenne croix de cuivre doré dont le pied est d'argent, qui sert aux processions ordinaires et avec laquelle l'officiant donne la bénédiction au peuple.

10. *Item*, un petit reliquaire de cuivre doré à fenetrages de verre fait en forme de tourelle.

11. *Item*, une image de Notre-Dame, laditte image de bois argenté.

12. *Item*, une grande croix à fétilles ou lames d'argent florensé et ouvragée à l'antique, qui sort ordinairement aux processions.

13. *Item*, une autre grande croix d'argent qui sert aussy pour les processions et festes solennelles, avec le bâton couvert d'argent acheptée des deniers de la fabrique en 1675 pour la somme de 333 livres 16 deniers avec l'estuy, comme il se voit au compte de laditte année.

14. *Item*, deux grands chandeliers d'argent qui servent ordinairement au grand autel acquis par laditte fabrique avec un encensoir d'argent, comme il est cotté par l'article suivant.

15. *Item*, un encensoir d'argent acquis avec les susdits chandeliers en 1606 pour la somme de 330 livres, comme il apert par l'acte receu Delavau, notaire, le 24 décembre audit an 1606, inséré au volume brun.

16. *Item*, deux autres chandeliers d'argent qui servent ordinairement à l'œuvre acquis par la fabrique en l'année

1663, de la pesanteur de sept marcs un once un gros, pour le prix de 236 livres, la boîte comprise, ainsy qu'il apert par le livre-journal de laditte année et quittance de l'orfèvre estant es-papiers de la fabrique.

17. *Item*, un soleil de vermeil doré pour exposer et porter le Saint-Sacrement aux festes et processions solennelles avec ses deux christaux, ledit soleil fait à Clamecy pesant... (1) et acquis des deniers de laditte fabrique en l'année 1670, suivant le traité et acquit receu Frotier, notaire, le (2)...

18. *Item*, le bâton pastoral que porte le sieur chantre aux festes solennelles et cérémonies dont le sommet est la représentation de l'image de saint Martin estant à cheval avec son pied d'estal et la vis d'argent, le surplus estant de cuivre rouge et autre métal.

19. *Item*, un grand calice de vermeil doré d'un ouvrage ancien et très-exquis dont la coupe, la pomme et le pied fort massif se joignent et se montent par une seule vis artificielle, autour de la pomme duquel sont représentez les apôtres, aussy d'argent doré, dans leurs niches, enrichis de pierreries avec la patène de mesme matière, sur le dos de laquelle est un crucifix émaillé au-dessous, et de l'autre part un nom de Jésus aussy émaillé.

20. *Item*, trois autres calices avec leurs patènes d'argent dont il y a un grand et un moyen renouvellez sans autres marques que le poinçon, le troisieme estant plus bas, dont le pied a des rayons de vermeil doré avec un crucifix, la pomme ornée de façades d'apôtres et au-dessous des fleurs de lys.

21. *Item*, deux ciboires d'argent, l'un assez grand, l'autre médiocre, pour porter le viatique.

22. *Item*, une petite boîte d'argent destinée aussy à porter le viatique.

(1) Espace laissé en blanc au registre.

(2) *Idem*.

23. *Item*, une boëtte ou vase où les saintes huiles sont renfermées avec leurs brochettes, pour faire les onctions, le tout d'argent.

24. *Item*, deux autres petites boëttes d'argent pour serrer le reste des onctions des saintes huiles.

25. *Item*, une coquille d'argent pour baptiser.

26. *Item*, un bassin d'argent cizelé avec les burettes de mesme, sur lequel bassin est le nom des sieurs fabriciens qui l'ont acquis en l'année 1645.

27. *Item*, une grande lampe de cuivre très-ancienne faite en 1013, comme il apert au fond du bassin, avec les branches de mesme a mettre six cierges suspendue en la nef de l'église.

28. *Item*, un sçeau de cuivre rouge pour faire l'eau bénite.

29. *Item*, une croix de cuivre avec un pied de mesme pour la soutenir, qui servoit autrefois aux processions.

30. *Item*, un encensoir de cuivre pour servir aux jours ordinaires.

Toutes les autres choses servant à l'église, comme vases, chandeliers de cuivre, tableaux, paremens d'autels, napes, linges, chapes, chasubles, etc., estant d'un usage trop fréquent et commun et trop sujettes au changement, ne peuvent commodément icy s'inventorier, dépendant du soin, de la diligence et de la bonne foy des sieurs fabriciens en exercice, qui doivent en leur particulier en faire un inventaire exact, sans qu'ils puissent s'en charger autrement. Le surplus, comme cloches, tabernacle, orgues et autres, qui sont comme de nature immobile, et enfin tout ce qui sert à l'église, appartenant à la fabrique, comme choses aquises de ses deniers, ainsy qu'il se voit par les comptes, livres, journaux et marchez de la fabrique.

Dieu veuille augmenter le présent inventaire et le zele de tous les fidelles pour la plus grande majesté de son service et de sa gloire !

Ainsy soit-il.



Dont et de tout ce que dessus ainsy fait et inventorié en la présence de mondit sieur de L'Isle, chantre et curé, qui a visité lesdittes reliques et actes probatifs y énoncez, nous Léger Faulquier, Guillaume Davault et Nicolas Cousté, fabriciens susdits, nous sommes chargez lesdits jour vingt-huit may et an mil six cent soixante et dix-neuf.

*Signé* : DE L'ISLE, chantre-curé de Clamecy.  
L. FAULQUIER, G. DAVAUT, COUSTÉ.

Et le sixiesme jour du mois de janvier mil six cent quatre-vingt, nous François Faulquier, advocat en la cour, advocat fiscal en la châtellenie (1) et procureur du roy au grenier à sel de Clamecy, nommé fabricien par acte d'assemblée du premier du présent mois et an au lieu et place dudit sieur Léger Faulquier, et nous Guillaume Davault et Nicolas Cousté, fabriciens susdits restans en charge, avons déchargé ledit sieur Léger Faulquier du contenu au présent inventaire des reliques, argenteries y dessus spécifiez et nous nous en sommes chargez. Fait les an et jour que dessus.

*Signé* : FAULQUIER, G. DAVAUT, COUSTÉ.

Plus deux chandeliers d'argent (2) ouvrez au cizeau, dont le pied est en tiers-point acheptez à Paris au mois de décembre de l'année mil six cent quatre vingtz; plus une navette d'argent pour mettre l'encens et accompagner l'encensoir, et qui ont cousté avec laditte navette la somme de trois cent quarante-une livres, payez des deniers de la fabrique, suivant qu'il se justifie sur le livre-journal de laditte fabrique de laditte année 1680 et autres suivantes,

(1) Châtellenie de Clamecy.

(2) Ces objets ont été achetés plus tard et consignés au registre de la fabrique à la suite de l'inventaire ci-dessus.

par une quittance signée Truffot, du 18 avril 1681, au folio 87. Et lesquels deux chandeliers servent à présent à mettre sur l'œuvre pour accompagner le chef saint Martin et la croix d'argent les dimanches.

Plus une croix d'argent dont le pied est en tiers-point cizelé et la croix unie avec le crucifix attaché à laditte croix, avec trois fleurons aux trois boutz, qui a esté acheptée des deniers de laditte fabrique par monsieur Delasaleine, juge de Clamecy, en l'année mil six cent quatre-vingt-trois, comme l'un des sieurs fabriciens, et a cousté deux cent quatre livres, ainsy qu'il est escrit sur le livre-journal de laditte fabrique, commencé le premier janvier mil six cent quatre-vingt-trois, au folio... 9... Et laquelle croix sert à présent à exposer sur l'œuvre les dimanches et festes non solennelles accompagnée des susdits chandeliers.

Le quinze novembre 1684, messire Christophe Frotier et honorable homme Pierre Debèze laisné, fabriciens en charge, de l'advis de vénérable Jean Delisle, chantre, chanoine et curé de laditte église, ont fait marché avec Nicolas Gaudouard, orphèvre, demeurant à Clamecy, pour faire à neuf un ciboire pour laditte église au lieu de celuy qui y estait trop petit et rompu, et le faire de plus grande contenance, moyennant pour sa façon vingt-quatre livres, et luy sera payé le pardessus de largeur qu'il fournira, à raison de 3 livres 12 deniers l'once au-delà de ce que pèze ledit ciboire, qui sont treize onces et deux gros.

Le trente décembre audit an 1684, ledit Nicolas Gaudouard, orphèvre, a rapporté ledit nouveau ciboire par luy fait veu et visité par ledit sieur Delisle, curé, et après avoir esté pezé, s'est trouvé qu'il pèze seize onces moins deux gros ayant le dedans de la coupe dorée et une petite croix sur le couvercle, bien et convenablement fait avec l'escrit sur le pied qu'il appartient à cette église et a esté emporté par ledit sieur Delisle, curé, pour servir selon sa destination, en sorte que l'argentourny par l'orphèvre et sa façon couste à cette fabrique quarante livres.

Plus (1) messieurs Vezinier, Renard et Gandouard ont fait faire une lampe d'argent qui se met dans le cœur (*sic*). Elle a été faite en 1690 par le nommé Nicolas Gandouard, orphèvre, demeurant en cette ville; elle coûte 800 livres. C'est un bel ouvrage.

Plus messieurs Despatis, Rossignol et Pierre Gouré, fabriciens, ont achepté en 1717 quatre chandeliers d'argent que l'on met sur le grand autel avec deux autres qui étaient dans le trésor de la fabrique. Ces quatre chandeliers ont coûté six cent livres.

Plus messieurs Débèze, Depignolle, Berriat et Bondoux, marguilliers, ont achepté en 1724 un bénitier avec un goupillon d'argent qui ont couté deux cent cinquante livres.

J. CHARRIER,

*Vicaire de Clamecy.*



## FAMILLES NIVERNAISES.

Les recueils généalogiques s'arrêtent, en général, à la seconde moitié du dix-huitième siècle. Nous voulons simplement donner ici la suite de quelques-unes des principales familles nivernaises, au point de vue exclusif de leurs rapports avec notre province; elles ont du reste un passé trop connu pour qu'il y ait lieu d'en rééditer une généalogie.

### DE COURVOL.

**ARMES :** *De gueules, à une croix ancrée d'or, cantonnée en chef de deux étoiles d'argent.*

La plus ancienne famille d'origine nivernaise, qui se soit perpétuée jusqu'à nos jours, est celle de Courvol. Les chartes

(1) Ce qui suit est postérieur et d'une autre écriture.

du prieuré de La Charité-sur-Loire et de l'abbaye de Bourras mentionnent Hugues de Courvol en 1088, Hervé 1158, Humbert 1253, Jean 1285, etc. La filiation suivie commence à Gaucher, seigneur de Courvol-Dampbernard en 1301, frère de Jean de Courvol, un des dix chevaliers que le comte de Nevers envoya à l'ost de Flandres en 1302. Son fils, Gaucher, fut seigneur d'Isenay et du Tremblay, 1330-1354, et eut pour petite-fille Huguette, mariée au célèbre Perrinet Gressart, capitaine-général des pays de Nivernois et de Donzinois.

Cette famille produisit plusieurs hommes d'armes des compagnies d'ordonnance, des capitaines, un gentilhomme de la chambre du roi, des officiers des gardes, un commandeur du Mont-Carmel, etc.

Ses principales alliances nivernaises sont : de Dissy, quatorzième siècle; Le Bidaud, 1401; de La Tournelle, 1441; de Marry, quinzième siècle; de La Perrière, 1503; de Reugny, 1526; de Saint-Père, 1531; de Bongars, 1580; des Paillards, 1584; de La Bussière, 1610 et 1640; de Chassy, 1624; de Grandrye, 1655; de Moncorps, 1669; Bréchar, 1671; de Cotignon, 1691; de Champs, 1693; de Lavenne, 1695 et 1708; Pierre de Frasnay, 1694 et 1722; Save, 1719, etc. Ses fiefs et seigneuries dans notre province furent entre autres : Corvol-Dampbernard, Isenay, le Tremblay, Montaron, Poussery, Thaix, la Boue, Saint-Gervais-les-Verneuil, Saint-Gratien, Poilly, Saint-Michel-en-Longue-Salle, la Guette, Bazole, Montas, Lucy, Villiers-sur-Nohain, Faveray, les Moulins, les Aubus, Villaines, Billy-sur-Oisy, Savigny, la Motte-Billy, le Fey, etc.

Lazare de Courvol, seigneur de Lucy, eut deux fils, qui formèrent les rameaux de Lucy et de Montas : A, Louis-François, qui suit; B, Germain-Gabriel, qui sera rapporté.

A. : Louis-François de Courvol, écuyer, seigneur de Lucy, capitaine de cavalerie en 1723, épousa en 1745 Marie-Anne

de La Tournelle, dont il eut : 1<sup>o</sup> Jean-Baptiste, seigneur de Billeron, capitaine au régiment de Limousin, comparut à l'assemblée de la noblesse à Nevers en 1789, mourut en 1823, laissant d'Anne de Vichy deux filles : Thérèse, mariée en 1815 à Louis-Joseph de Thoury, et Charlotte qui épousa M. du Plan ; 2<sup>o</sup> Louis-Alexandre, seigneur de Lucy, capitaine au régiment de Limousin, chevalier de Saint-Louis, mort en 1829, marié en 1798 à Philippine du Verne de Presle, dont il eut : Jean-Baptiste de Courvol, officier de cavalerie, chevalier de Saint-Louis, marié en 1824 à Adelaïde du Pré de Saint-Maur, dont il eut : *a*, Alexandre-Louis-Gaston, né en 1825, célibataire, seul représentant du nom ; *b*, Philippine, épouse de M. de Villemenard ; *c*, Clémentine, mariée en 1847 à Francis Gasseau de Fucy.

B. : Germain-Gabriel de Courvol, écuyer, seigneur de Montas, gentilhomme de la manche en 1745, brigadier des gardes du corps, épousa en 1740 Monique Carpentier de Changy, dont il eut : 1<sup>o</sup> Claude-Pierre, capitaine d'infanterie, mort sans postérité en 1838 ; 2<sup>o</sup> Augustin, seigneur de Montas, chevalier de Saint-Louis, mort en 1836, épousa en 1794 Anne Le Comte, dont deux fils : Frédéric, garde du corps, mort sans alliance, et Charles-François-Augustin, garde du corps, puis capitaine de cuirassiers, qui de Laure Mathieu n'eut qu'une fille : Augustine, mariée en 1856 à Paul-Alexandre, marquis de Veyny.

François de Courvol, chevalier, seigneur de Bazolles et de Montas, forma au dix-septième siècle la branche de Saint-Maurice et Savigny-les-Billy ; son petit-fils, Jacques de Courvol, officier au régiment de Normandie, épousa en 1723 Marie de Compaing, dont il eut :

Jean-Claude de Courvol, seigneur de Savigny et de la Mothe-Billy, capitaine au régiment de Nice, chevalier de Saint-Louis, épousa en 1751 Marie-Anne de Mullot de Villenaut, dont il eut : 1<sup>o</sup> Jacques-Lazare, mort sans alliance ; 2<sup>o</sup> Claude, qui suit ; 3<sup>o</sup> Ambroise, mort sans alliance en 1838.

Claude de Courvol, seigneur du Fey et de Savigny, épousa en 1790 Marguerite-Hyacinthe de La Coudre, dont il eut : Alexandrine, mariée en 1828 à Ernest Le Carruyer de Beauvais, et Marie-Rosalie, qui épousa en 1821 Philippe Dupin, célèbre avocat, député de la Nièvre.

SOURCES ET PREUVES : *Inventaire des titres de Nevers*, Marolles ; *Histoire du Berry*, La Thaumassière ; manuscrits de dom Villeveille ; archives de la Nièvre ; généalogie imprimée en 1754 ; titres de la famille.

## DE CHARRY.

ARMES : D'azur, à la croix ancrée d'argent.

La famille de Charry est connue en Nivernais depuis le treizième siècle, et y est encore représentée. En 1296, Robin de Charry faisait une vente de biens à Beaumont-sur-Sardolles. Lorsque les habitants de Nevers voulurent reconstruire le pont de Loire en 1309, Louis de Flandres, comte de Nevers, leur amortit le droit de pontenage appartenant à Jean de Charry, damoiseau, seigneur de Huez, qui le tenait de son grand-père, le sire d'Arbourse, auquel Mahaut de Courtenay l'avait inféodé par lettres données à Entrains en juillet 1247. La filiation s'établit ensuite d'après de nombreux titres de 1310, 1316, 1323, 1365, etc. Au siècle suivant, elle fournit des hommes d'armes et des officiers de la maison des comtes de Nevers, puis des chevaliers de Malte, du Mont-Carmel et Saint-Lazare et de Saint-Louis, un mestre de camp, des capitaines, un mousquetaire, un garde du corps, deux capitaines des vaisseaux du roi, un chef d'escadre, etc.

Sa principale illustration vient de Jacques de Charry, célèbre capitaine du seizième siècle, dont parlent tant Brantôme, Montluc et Castelnau. Il se distingua dans les guerres d'Italie sous Montluc, puis aux sièges d'Orléans et

du Havre. Très en faveur près du duc de Guise et de la Reine-Mère, il forma et commanda la première garde du corps. D'Andelot-Coligny, colonel-général de l'infanterie, dont il refusait de reconnaître le suprématie, le fit assassiner à Paris en 1563. Brantôme dit de lui : « Pour Charry, c'étoit un second Montluc en valeur et en orgueil, et qui auroit pu l'être en dignités s'il ne se fût fait de trop grands ennemis. »

Cette maison a pris alliance, en Nivernais, dans celles : de Chacy, treizième siècle ; de Frétoy, quatorzième siècle ; de La Perrière, quinzième siècle ; du Verne, 1433 et 1648 ; du Chastel, 1480 ; du Gué, 1519 ; de Maumigny, 1549 ; Salazar, 1562 ; de La Ferté-Meung, 1584 ; de Chéry, 1619 ; de Rolland, 1633 ; de Chargères, 1650 et 1700 ; de Chevenon-Bigny, 1663 ; de Bony, 1677 ; de Chabannes, 1678 ; de Berthier, 1710 ; Comeau, 1719 ; Andras, 1731, etc.

Ses différents membres furent : marquis des Gouttes, comtes d'Ainay, vicomtes de Beuvron, barons du Ryau et de Chatel-Péron, seigneurs de Charry, Arbourse, Huez, Bona, Saint-Maurice, la Bretonnière, Marancy, Couëron, Vendonne, Aubigny, Précý, Septvoies, Giverdy, Villeneuve, la Ronde, la Roche, Lurcy-le-Bourg, Boulon, Montgazon, Maré, Sangué, Ligny, Saxy-Bourdon, Fourvieil, etc.

Hugues de Charry, chevalier, vicomte de Beuvron, seigneur de Charry, Lurcy-le-Bourg, Boulon, etc., eut deux fils : Pierre, auteur de la branche de Lurcy, qui suit, et Michel, comte de Beuvron, seigneur de Villiers, Montgazon, etc., qui mourut en 1753, laissant de Marguerite Andras de Poiseux : Hugues-Michel, marié à Cécile de Fourvières de Quincy, dont Pierre-Ferdinand, comte de Charry-Beuvron, mort sans enfants en 1852.

Pierre de Charry, chevalier, seigneur de Lurcy-le-Bourg, Lurcy-le-Châtel, Boulon, Maré, Saint-Firmin, etc., épousa Elisabeth des Prez de Bussy et fut inhumé en 1776 dans l'église de Lurcy, où l'on peignit la litre de haut justicier qu'on y voyait encore il y a peu d'années ; il eut :

Hugues - Michel, comte de Charry-Lurcy, seigneur de

Lurcy-le-Bourg, Boulon, Maré, etc., comparut à l'assemblée de la noblesse à Nevers en 1789, avait épousé Marie-Magdeleine, fille de Joseph, baron de La Bussière, dont il eut : 1° Louis-Hugues-Michel, comte de Charry-Lurcy, qui, d'Angélique de La Roche-Loudun, eut un fils unique, Hippolyte, mort sans postérité en 1861 ; 2° Jean-Antoine, qui suit ; 3° Elisabeth-Madeleine, mariée en 1798 à Edme-Pélerin de Mullo de Villenaut.

Jean-Antoine, vicomte de Charry-Lurcy, épousa en 1804 Marie-Madeleine de La Bussière, dont il eut : 1° Hugues-Jean, qui suit ; 2° Alfred-Eugène, qui d'Isaure Paichereau a eu : Auguste ; Gabriel, marié en 1872 à Marguerite de Roquebeau ; Marie ; Marguerite ; 3° Antoinette, épouse de François Rignault.

Hugues-Jean, vicomte de Charry-Lurcy, mort en 1855, a laissé de son alliance avec Joséphine de La Bussière : 1° Emile-Hubert, comte de Charry, marié en 1857 à Florence de Lavenne de Sichamps ; 2° Alfred-François, marié à Marie de Charry ; 3° Antoine-Hugues, marié en 1878 à Laure Loppin de Gemeau ; 4° Louise-Joséphine.

Le rameau des seigneurs de Giverdy et de Fourviél, détaché en 1648, s'est éteint à la fin du siècle dernier, ainsi que celui des seigneurs des Gouttes en Bourbonnais.

SOURCES ET PREUVES : D'Hozier ; *Inventaire des titres de Nevers* ; Marollès ; Parmentier ; archives de la Nièvre ; Le Laboureur ; Brantôme ; Née de La Rochelle ; dossier au cabinet des titres ; dom Villevieille ; titres de famille.

## DE CHABANNES.

ARMES : De gueules, au lion d'hermine, couronné, armé et lampassé d'or.

Qu'il nous suffise de rappeler que l'illustre maison de Chabannes est issue des comtes d'Angoulême de la première race, devenus sires de Chabannez en 1130 ; qu'elle a donné



un maréchal de France, plusieurs lieutenants-généraux et maréchaux de camp, des conseillers d'Etat, des chambellans, etc.; qu'elle compte cinq alliances avec la maison de France, et d'autres avec celles de La Trimouille, de La Tour-d'Auvergne, de Guise, de Rochechouart, de La Rochefoucauld, etc. Elle était titrée : cousins du roi, marquis de La Palice, comtes de Dammartin, de Curton, de Rochefort, de Saignes, barons de Toucy.

La branche nivernaise posséda les seigneuries de Sainte-Colombe, le Verger, Armes, Trucy, Corvol-Dampbernard, Vandenesse, Nourry, Huez, Apiry, Faye, la Montagne, Quincy, Argoulais, etc.; elle s'allia aux familles : d'Armes, 1570; de Bourbon-Busset, 1598; Babute, 1610; de La Rivière-Champlemy, 1612; Monnot, 1645; de Charry, 1678; Sallonnyer, 1715, etc.

La plupart des auteurs placent en 1570 l'apparition des Chabannes en Nivernais; cependant plusieurs de ses membres y possédèrent des fiefs au quinzième siècle. Antoine de Chabannes, célèbre capitaine des « escorcheurs », qui devint grand-maître de France, reçut de Charles VII, en 1451, avec la terre de Saint-Fargeau, les nombreuses seigneuries de Puisaye confisquées sur Jacques Cœur; il était aussi seigneur de Corvol-Dampbernard et recevait à ce titre, en 1471, foi et hommage de Claude de La Rivière, seigneur de Giry. Son fils Jean, comte de Dammartin, qui est encore seigneur de Corvol, suivant des titres de 1492, 1496 et 1498, vendit cette terre en 1504 à Jean de La Rivière, gouverneur du Nivernais.

Dans la branche aînée, Geoffroy, seigneur de Charlus et La Palice, capitaine-général des provinces du Centre (le Nivernais compris) acquit en 1488, de Jacques de Beaufort-Canillac, les terres de Vandenesse, Nourry et Pouligny, en Nivernais; elles échurent à son second fils, Jean de Chabannes, qui s'illustra en Italie sous le nom de Vandenesse, et tomba à côté de Bayard, 1524; son frère, le maréchal de La Palice, eut Vandenesse, que sa femme et ses enfants habi-

tèrent. Charles, fils unique du maréchal, ne laissa que des filles, qui firent passer ce fief dans la famille Olivier, 1567.

La postérité de François de Chabannes, comte de Saignes, s'établit définitivement dans notre province à partir du seizième siècle; celui-ci était capitaine de 50 lances et conseiller d'Etat, et avait épousé en 1570 Valentine d'Armes, dame du Verger, de Sainte-Colombe et de Trucy-l'Orgueilleux. Cette branche nivernaise a fourni des chevaliers de l'ordre du roi, de nombreux officiers et un pair de France en 1815; elle était représentée vers la fin du siècle dernier par Claude-François, comte de Chabannes, seigneur d'Argoulais, Huez, Quincy, etc., chevalier de Saint-Louis, capitaine de cavalerie, marié en 1764 à Henriette Fournier de Quincy, exécutée sous la Terreur, dont il eut deux fils : 1° Jean-Baptiste; 2° Louis-Henri, qui suivra :

Jean-Baptiste, marquis de Chabannes, seigneur d'Argoulais et Huez, chevalier de Saint-Louis, capitaine au Royal-Normandie en 1788, pair de France, inspecteur général des gardes nationales de la Nièvre en 1817, épousa en 1787 Zoé de Boisgelin, dont il eut : 1° Eugène-Henri, qui suit; 2° Isaure, mariée en 1811 à Henri-Amable, comte de Dreuille; 3° Henriette - Pauline, mariée en 1826 à Edouard-Charles, comte de Saint-Phalle.

Eugène-Henri, marquis de Chabannes, maréchal-des-logis des mousquetaires, puis sous-lieutenant des gardes du corps, mort en 1877, épousa en 1819 Gabrielle de La Tour-Vidaud, dont il eut : 1° Gilbert-Gabriel, sans postérité; 2° Edme, mort en Crimée; 3° Amable-Marie, marié en 1857 à Marguerite-Louise de Bourbon-Busset, dont Eugène-Gabriel et Marie-Charlotte; 4° Marie-Lucrèce, mariée en 1840 à Antoine, marquis du Prat,

Louis-Henri, comte de Chabannes de Quincy, épousa en 1803 Adelaïde Limanton de Jaugy, dont il eut : 1° Louis-Victor, qui suit; 2° Auguste, marié à Pauline Béranger de Molême, sans postérité; 3° Armand, page du roi, aide-de-camp du maréchal de Bourmont, marié en 1835 à Clément-

tine de La Morre, dont il eut Joseph, Pierre et deux filles ; 4° Henriette, épouse d'Auguste Vernin d'Aigrepont ; 5° Adèle, épouse d'Adolphe de Mullot de Villenaut ; 6° Eugène, marié en 1851 à Aline de Choiseul-Praslin, dont Marie-Charlotte, épouse d'Albert, comte de Chabannes-Curton.

Louis-Victor, comte de Chabannes, épousa en 1838 Simone Petitier, dont il eut Gaston, marié en 1858 à Blanche de Saint-Phalle, dont : Henri, Victor, Antoine, Henriette.

SOURCES ET PREUVES : *Histoire des grands officiers de la couronne*, P. Anselme ; Moréri ; archives de la Nièvre ; *Inventaire* de Marolles ; de Courcelles ; *Dictionnaire* de La Chesnaye-des-Bois ; archives de la famille.

## DE LA FERTÉ-MEUNG.

ARMES : *Ecartelé, aux 1 et 4 d'hermine, au sautoir de gueules, qui est de La Ferté ; aux 2 et 3 contr'écartelé d'argent et de gueules, qui est de Meung.*

La maison de La Ferté est connue depuis le onzième siècle ; elle est originaire de Sologne, où Hubert, sire de La Ferté, vivait en 1090 ; Geoffroy était à Bouvines ; Hubert fut tué à Crécy. Elle fournit de nombreux chevaliers, qui prirent part aux campagnes de Flandre et de la guerre de Cent-Ans, des gentilshommes de la maison des rois Charles VIII, Charles IX, Henri III et Henri IV, des capitaines des compagnies d'ordonnance, des chevaliers de l'ordre du roi et de Malte, un lieutenant des gardes en 1570, un brigadier, deux mestres de camp, etc.

Elle posséda dans notre province les seigneuries de Saint-Germain-des-Bois, Saligny, Boisjardin, Challement, Monceau, Champdioux, Maux, Champlin, Pierrefitte, Solières, Montanteaume, Villapourçon, Chevannes, La Roche-Milay, Villette, Ettevaux, Sichamps, Cuncy-les-Varzy, Bourras, Villiers-le-Sec, la Cave, Beaumont-sur-Sardolles, Marcilly, la Loge, Grandchamp.

Outre ses alliances avec les de Mornay, des Barres, de Coligny, de L'Hôpital-Vitry, de Rabutin, elle en contracta, en Nivernais, avec les familles : de La Rivière-Champlemy, 1480; de Clèves, d'Anlezy, seizième siècle; du Verne, 1530; de Chastellux, 1564; d'Aunay; de Grossouvre, 1583; de Charry, 1584; de Chassy, 1623; de Saint-Quentin, 1639; Sallonnuyer, 1670; du Lys; de La Bussière, 1680; de Chéry, 1668; de Berthier; Fournier d'Armes, 1716; du Clerroy, 1722; Pitois de Quincize, 1732; du Bois d'Aisy, 1755, etc.

Cette famille se fixa en Nivernais au commencement du seizième siècle, par suite de ses alliances de La Rivière, de Clèves et du Verne. François et Charles, son neveu, gouverneur de La Charité en 1572, furent de brillants capitaines.

Dans la branche aînée, Anne-Achille, marquis de La Ferté-Meung, seigneur de la Cave, Beaumont-Sardolles et Marcilly, mourut en 1767 sans enfants de son mariage avec la comtesse de Rivers, ne laissant qu'un frère, Germain, vicaire général de Lisieux, seigneur de la Cave, mort en émigration. Son cousin germain, Charles-Alexandre, seigneur d'Anus, marié à la petite-fille du maréchal de La Vieffville, n'eut qu'un fils, mort sans postérité. Son autre cousin germain, Samuel, comte de La Ferté-Meung, seigneur de Villiers-le-Sec, Fouronne, Cuncy-les-Varzy et Bourras, épousa en 1727 Catherine de La Bussière, dont il eut : 1<sup>o</sup> Jacques-Gabriel, marquis de La Ferté-Meung, chef de sa maison en 1796, capitaine au régiment d'Auvergne, chargé d'affaires de Louis XVIII en Russie pendant l'émigration, maréchal de camp et commandeur de Saint-Louis, épousa en 1778 Agnès de Saulieu, dont il n'eut que deux filles : M<sup>mes</sup> de La Chasnaye et de Villenaut; 2<sup>o</sup> Geneviève, mariée à Edme, marquis de Mullot de Villenaut.

Le chef de la branche cadette, Nicolas, comte de La Ferté-Meung, seigneur de La Roche-Milay et Saulières, colonel du Quercy-cavalerie, épousa en 1775 Antoinette

Hennet de Courbois, dont il eut : Nabert-François, comte, puis marquis de La Ferté-Meung, lieutenant-colonel des cheveau-légers, mort en 1825, marié en 1804 à Antoinette de Lévis-Mirepoix, dont : 1° Nabert-Jacques-Ferdinand, officier de carabiniers, marié en 1829 à Clotilde, fille du ministre comte Molé de Champlatreux, dont il n'eut pas d'enfants; 2° Hubert-Joseph, marié en 1830 à Mathilde, sœur de la précédente, dont une fille unique mariée en 1851 au duc d'Ayen-Noailles.

Dans le rameau de Pierrefitte : Yves - Antoine de La Ferté-Meung, seigneur de Pierrefitte, chevalier de Saint-Louis, major au régiment de la Sarre, épousa en 1750 Gabrielle de Jacquinet, dont Jean-Julien, officier de husards, marié en 1810 à Joséphine de Chargères, et père de Louis-Gabriel, comte de La Ferté-Meung, qui, de Charlotte Letors de Larrey, eut, en 1844, Fernand-Octave, marié en 1869 à M<sup>lle</sup> Taillandier-Dupleix, et seul représentant actuel du nom de La Ferté-Meung.

Un cousin germain d'Yves, Claude de La Ferté-Meung, seigneur de Chandioux, chevalier de Saint-Louis, capitaine au royal-infanterie, épousa en 1775 Jeanne Millin, dont : 1° Jean-François, capitaine au même régiment, marié en 1806 à Aimée de Cotignon, dont M<sup>mes</sup> Berry et Guiller de Chalvron, et 2° Jacques, seigneur de Chamenay, officier d'infanterie, qui, de Marie de La Ferté-Meung, eut M<sup>mes</sup> la comtesse de Veyny d'Arbouse et Collin.

Une autre branche cadette, celle de Challement, séparée en 1530, donna Anne, comte de La Ferté-Meung, seigneur de Challement et la Tour - Rabuteau, marié en 1761 à Antoinette de Clermont-Tonnerre, dont il eut : 1° Louis-Jacques, lieutenant au régiment Dauphin-cavalerie, dont le fils Gustave, lieutenant de vaisseau, est mort en 1883 sans postérité; 2° et 3° M<sup>mes</sup> Andras de Marcy et Aupépin de Dreuzy.

Cinq La Ferté-Meung émigrèrent; un d'eux fut tué au massacre de Quiberon.

SOURCES ET PREUVES : D'Hozier; P. Anselme; archives de la Nièvre; manuscrits de Clairambault; preuves pour Maite et Saint-Cyr; *Dictionnaire* de La Chasnaye-des-Bois; titres de la famille.

A. DE VILLENAUT.



## LES EXERCICES PUBLICS

DANS LE COLLÈGE DE NEVERS AVANT LA RÉVOLUTION.

(Mémoire lu à la Sorbonne, dans la séance du 29 avril 1886.)



Le collège de Nevers, fondé au commencement du seizième siècle, fut confié, en 1573, aux Pères Jésuites par le glorieux prince Louis de Gonzague. Entre leurs mains il conquît rapidement une réputation qui s'étendit bien au-delà des limites du Nivernais.

De leur côté, les habitants avaient à cœur tout ce qui pouvait contribuer à la prospérité du collège. En 1610, le lieutenant-général de Nevers, Henri Bolacre, et sa femme Jeanne Millet, y créèrent une première chaire de philosophie. En 1726, la ville en créa une seconde et constitua une rente de 200 livres pour les prix à distribuer annuellement aux écoliers. En souvenir de cette libéralité, le maire ou, en son absence, le premier échevin, lors de la distribution solennelle des prix, délivrait en personne le premier volume et donnait à l'écolier l'accolade et la couronne (1).

Plusieurs fois dans l'année, et notamment pour la rentrée des classes, comme au jour de la distribution des prix, il y avait des *exercices publics* auxquels les échevins étaient

(1) PARMENTIER, *Archives de Nevers*. t. I<sup>er</sup> p. 316.

toujours invités. Le programme en était publié avec honneur, sur de grandes « affixes » imprimées, portant en tête les trois lettres D. O. M. ou les trois mots *Deo optimo maximo*, ou encore *Jesu Christo* avec l'écusson au nom de Jésus (1).

Nous avons pu recueillir çà et là, formant couverture d'anciens registres de paroisses ou de vieux dossiers d'actes notariés, souvent déchirés, couvertes d'écritures de toute sorte, un nombre relativement considérable de ces précieuses affiches, et il nous tardait de trouver l'occasion de les faire connaître.

La lecture des séances du dernier Congrès de la Sorbonne nous a prouvé, par la voix si autorisée de M. le Président de la section d'histoire et de philologie, tout l'intérêt qui s'attache à la publication de ces documents. C'est une douce satisfaction, pour les modestes travailleurs de la province, de se sentir encouragés par les maîtres de la science et de l'érudition. Voici donc le résultat de nos recherches.

### § I.

Les exercices publics dans le collège de Nevers s'offrent à nous sous quatre formes distinctes : le *drame*, le *discours*, la *thèse philosophique*, l'*exercice* purement scolaire. Ils sont toujours, à part quelques rares exceptions, écrits et débités en latin.

Premièrement, les *exercices dramatiques*, vers lesquels l'esprit se sent tout d'abord attiré, n'ont malheureusement laissé à Nevers que de très-faibles souvenirs. Et cependant,

(1) En 1611, le receveur de la ville paye 18 livres à un sculpteur qui a gravé en taille douce, sur une table de cuivre, « ung nom de Jésus », les armes de Monseigneur et de Madame, et les armes de la ville pour mettre aux placards que l'on envoie « aux villes prochaines » de la lecture des livres qui se fait au collège de cette ville, au jour de Saint-Rémy prochain. (Arch. communales de Nevers. Pièces justificatives des comptes. CC., p. 271.)

dès 1600, on jouait des drames au collège. Un article des comptes de la ville nous l'apprend en ces termes :

A Philippe Nolles, charretier, 10 sols, pour deux charrois de « hayz et boys » conduits au collège, pour y faire des échafauds, afin de « jouer des tragédies (1) ».

Il nous faut descendre à 1727 pour retrouver un fragment d'annonce d'une pièce dont le titre paraît avoir été : *Themistus*. Les personnages semblent bien l'indiquer. Ce sont : *Theotimus* et *Irenæus*, fils de Thémiste ; — *Charinus* et *Philocles*, frères de Thémiste ; — *Cleomachus*, son ami ; — *Pamphilus* et *Eudoxius*, fils de Cléomaque ; — *Timander*, parent de Thémiste ; — *Phronymus*, son voisin ; — *Chrysaldus*, vieillard érudit ; — *Polydorus*, gouverneur de Théotime et d'Irénée ; — *Erastus*, gouverneur de Pamphile et d'Eudoxius ; — *Tripodus*, maître de danse ; — *Menippus*, serviteur de Thémiste.

Les quatorze acteurs dont les noms sont désignés en regard des personnages de la pièce appartenaient presque tous à d'anciennes familles nivernaises, la plupart encore très-honorablement représentées. Deux seulement étaient étrangers à la province : François Cortet, d'Autun ; Étienne La Combe, de Tulle.

. . . . .  
. . . . .

|                                       |                 |                                               |
|---------------------------------------|-----------------|-----------------------------------------------|
| THEOTIMUS, }                          | fili Themisti.  | DE BÈZE DUGUÉ, Tannaius.                      |
| IRENÆUS, }                            |                 | Jacob. Dominic. CHAILLOT, Nivernus.           |
| CHARINUS, frater Themisti.            |                 | Petrus DE SOULANGY DE SAULIEU, Nivernus.      |
| PHILOCLEUS, frater Themisti bellator. |                 | Claudius PRYSIE DU RIS, Nivernus.             |
| CLEOMACHUS, Themisti amicus.          |                 | Carolus ROUSSEAU, Nivernensis.                |
| PAMPHILUS, }                          | fili Cleomachi. | Jacob. SAULIEU DE CHOMONERY, Nivernus.        |
| EUDOXIUS, }                           |                 | Joan. Joseph DE BÈZE DE LA BELOUZE, Nivernus. |

(1) Arch. comm. Nevers, CC., 249.



|                                                  |                                       |
|--------------------------------------------------|---------------------------------------|
| <b>TIMANDER</b> , affinis Themisti.              | Petrus SALONNYER DUPERON, Nivernus.   |
| <b>PHRONYMUS</b> , Themisti vicinus.             | Ludovicus DE LA PLANCHE, Deciziacus.  |
| <b>CHRYSALDUS</b> , senex eruditus.              | Franciscus CORTET, Æduensis.          |
| <b>POLYDORUS</b> , Theotimi et Irenæi moderator. | Petrus DU RUISSEAU, ex Molino-Engilb. |
| <b>ERASTUS</b> , Pamphili et Eudoxii moderator.  | Guillelmus POTIER, Charitæus.         |
| <b>TRIPODUS</b> , artis saltatoriæ magister.     | Stephanus LA COMBE, Tutelensis.       |
| <b>MENIPPUS</b> , servus Themisti.               | Petrus SALLONNYER DE NION, Nivernus.  |

*Die... maii 1727, hora ipsa octava cum media.*

*Scena Niverni.*

*Ex typographia Renati Pinardeau, illustrissimi et reverendissimi episcopi urbis et collegii societatis Jesu, typographi, necnon bibliopolæ.*

La seconde pièce, *fabula*, jouée le 16 janvier 1731, a pour titre bien significatif au début du nouvel an : *Vota*, les vœux. La représentation sera faite à trois heures du soir, dans la cour du collège, par les élèves choisis de rhétorique.

D. O. M.

VOTA

*Fabula.*

*Exhibebitur a selectis rhetoribus  
Collegii Nivernensis societatis Jesu.*

| PERSONÆ.                               | ACTORUM NOMINA.                        |
|----------------------------------------|----------------------------------------|
| <b>JUPITER.</b>                        | Joannes Bapt. FEBVRE, Nivern.          |
| <b>MERCURIUS.</b>                      | Francisc. Stephanus DE COLONS, Nivern. |
| <b>MONUS.</b>                          | Hieronimus VIGNAULT, San Salvienensis. |
| <b>SOPHRONIMUS</b> , fortunæ sacerdos. | <i>Idem.</i>                           |

|                          |                                               |
|--------------------------|-----------------------------------------------|
| POLICHRONIUS, senex.     | Joannes LESPINASSE DU PAVILLON,<br>Conian.    |
| ASTROLOGUS, philosophus. | Henric. LESPINASSE DE PLANCHER-<br>VIENNE, N. |
| EUGENIUS, scholasticus.  | Joannes Lud. Pierre DE CHANROBERT,<br>Nivern. |
| PARMENO, servus.         | Claudius Franciscus LEVESQUE, Ni-<br>vern.    |
| ARISTUS, vaterator.      | Andreas Leonardus CAZIOT, Nivern.             |
| NOSOPHILUS, medicus.     | Joannes Baptista CAFFARY, Nivern.             |
| PHILOMACHUS, miles.      | Stephanus BLAYET, Nivern. (1).                |
| MACROTROGUS, cerdo.      | Jacobus Ludovicus COQUILLE, Ni-<br>vern.      |
| PAMETAS, villicus.       | Claudius Gabriel OLLIVIER, Nivern.            |

*In aula collegii Nivernensis societatis Jesu.*

*Die 16<sup>a</sup> januarii anni 1731, hora ipsa tertia.*

*Ex typographia Renati Pinardeau, etc.*

Le mercredi 4 septembre 1748, jour de la distribution solennelle des prix, il y avait au collège un redoublement de zèle dramatique. On y jouait deux drames comiques, l'un en latin avec prologue et épilogue, l'autre en français avec prologue, et de plus une pastorale allégorique sur la paix, cette paix qui venait d'être signée à Aix-la-Chapelle. Nous

(1) Étienne Blayet devint, en 1740, curé de la modeste paroisse d'Apremont, où il mourut à la fin de 1766.

Notre président honoraire, M. Roubet, dans son curieux *Mémoire sur une question de céramique*, lu au Congrès archéologique de Bourges en 1868, raconte que le digne curé avait constamment refusé les autres cures et bénéfices qui lui avaient été offerts. Plus ami d'Horace que désireux d'un revenu plus important, il avait écrit en latin et en français :

*Si qua sede sedes, sit tibi commoda sedes ?*

*Ille sede sedes, nec ab illa sede recede.*

Puisque sur cette chaise où l'on me voit assis  
Depuis plus de vingt ans, je m'y trouve à mon aise,  
Me verra-t-on en fou, moi de sens bien rassis,  
Abandonner pour autre, une semblable chaise ?

Non !

donnons le programme de ces trois pièces imprimé, non plus en grand placard, comme de coutume, mais en un cahier format in-4°, chez le nouvel imprimeur du collège : *Niverni, ex typographia Ludovici Le Febyre, collegii Societatis Jesu, typographi. M.DCC.XLVIII (1).*

## I. — MOROSOPHUS

*Drama comicum*

*Dabitur.*

*A selectis secundanis*

*Collegii Nivernensis*

*Societatis Jesu*

*Die 4<sup>a</sup> mensis septembris, anno 1748, hora prima cum media post meridiem.*

### PERSONÆ ET ACTORUM NOMINA.

|                              |                                |
|------------------------------|--------------------------------|
| MOROSOPHUS, philosophus.     | Jacobus PARENT, Nivernensis.   |
| ÆSCHINUS, } Morosophi amici. | Ludovicus JOUBERT, Nivern.     |
| CTESIPHO, }                  | Petrus DAMERON, Nivernensis.   |
| LYCONIDES, } juvenes.        | Joan. Bapt. COURTOIS, Bituric. |
| EUTICHUS, }                  | Joan. ROUSSET, Nivernensis.    |
| CLEOMACHUS, Thraso.          | Joan. Bapt. BAUDOT, Charitæus. |
| RONDIBILIS, medicus.         | Henricus LAURENT, Nivernus.    |
| POLYMATES, philosophus.      | Ludov. LHERMITTE, Nivernus.    |

*Scæna pro Ædibus MOROSOPHI.*

*Prologum dicet.*

Ludovicus LHERMITTE, Nivernus.

*Epilogum.*

Henricus LAURENT, Nivernus.

(1) Nous devons la connaissance de cette intéressante plaquette à M. Edmond Réveillé, de Nevers, qui a bien voulu s'en dessaisir pour notre collection. Elle porte la signature d'un des acteurs : *J. Baudot*, de La Charité.

## II. — DAPHNIS TRIOMPHANT.

### *Pastorale allégorique sur la Paix.*

DAPHNIS, Charles GIRARD, de Prémery.  
TITYRE, Jacques Dominique CHAILLOT DE LA CHASSEIGNE, de Nevers.  
CORIDON, Jacques-Sébastien DUBOIS, de Moulins.  
MÆRIS, Joseph GESTAT DU BREUIL, de Nevers.  
ALEXIS, François LE ROY, de Paris.  
TYRSIS, Laurent-Claude CHAMBRUN DE VAUVREILLE, de Nevers.  
MOPSUS, Pierre-François DE CERNUSCHI, de Saint-Brieuc.

La scène est dans un bosquet.

## III. — L'ENFANT GASTÉ,

### *Drame comique,*

Sera représenté par les écoliers du collège de la Compagnie de Jésus;  
mercredi 4 septembre 1748, à une heure et demie après midy.

#### PERSONNAGES ET NOMS DES ACTEURS.

|                                         |                                             |
|-----------------------------------------|---------------------------------------------|
| POLÉMON, père de Mignonet.              | J.-Bapt. BAUDOT, de La Charité.             |
| LEDoux, beau-père de Polémon.           | Henri HERON, de La Charité.                 |
| MIGNONET, enfant gâté.                  | Charles GIRARD, de Prémery.                 |
| EUGÈNE, frère de Mignonet.              | Casimir THÉVENAU, de Saint-Saulge.          |
| BEAUPRÉ, capitaine de vaisseau.         | Edme TRICOT, de Nevers.                     |
| CARILLE, ami de Mignonet.               | Joseph CHARAMON, de Nevers.                 |
| GROGNAC, valet de chambre de<br>Ledoux. | Joseph GUILLIER, de Moulins-En-<br>gilbert. |
| DROLINET, valet de Ledoux.              | Gilb. GESTAT DES BOISTIAUX, de<br>Nevers.   |

La scène est dans la maison de M. Ledoux, dans une ville maritime.

Dira le *Prologue*, Edme Tricot, de Nevers.

Suivra la distribution solennelle des prix.

Un autre drame comique, *Triparcus*, joué en latin, comme le précédent, par les élèves choisis de seconde, en

1754, nous avait été signalé par M. Le Blanc-Bellevaux, ancien archiviste du département. Nous sommes heureux de donner ici le texte de ce programme qui nous a été obligeamment communiqué par notre laborieux collègue, M. de Flamare :

TRIPARCUS,

*Drama comicum,  
dabitur a selectis secundanis  
collegii Nivernensis  
Societatis Jesu,*

*die 26 martii hora tertia post meridiem.*

*Niverni,*

*ex typographia Ludovici Le Febvre, collegii Nivernensis  
Societatis Jesu, typographi.*

M. DCC. LIV (1).

PERSONÆ ET ACTORUM NOMINA.

|                                          |                                            |
|------------------------------------------|--------------------------------------------|
| ASCHROHERDES, Triparcus.                 | Bernardus RAMEAU, Nivernus.                |
| THEOTIMUS, frater Triparci.              | Josephus JOLY, Niv.                        |
| CHRYBORIUS, fœnerator.                   | Car. Nic. BARRIER DE LIMONNET, Niv.        |
| CRITOBULUS, amicus Theotimi.             | Marcellus DURAND, Niv.                     |
| VALERIUS, Triparci filius.               | Ludovicus GASQUE-CHAMBRUN, Niv.            |
| EUGENIUS, filius alter.                  | Gilbertus FLAMEN d'ASSIGNY, Niv.           |
| VANILOQUIDORUS, ludi-magister.           | Carolus Nicolaus BARRIER DE LIMONNET, Niv. |
| NUGEPOLA, librarius.                     | Petrus Ludovicus LE FEBVRE, Niv.           |
| ARGENTI-EXTEREBRONIDES, amicus Triparci. | <i>Idem.</i>                               |
| OXYCRATES, archimagirus.                 | Stephan. CHAMBRUN-MOUSSEAU, Niv.           |
| HIPPODAMUS, coquus et auriga.            | Nicolaus SERVAIS, Niv.                     |
| DAVUS DROMO, servi.                      | Martinus BOIZEAUX, Niv.                    |
| TROTINELLUS, servus Valerii.             | Joan. Bapt. PIQUET DE LA TOUR, Niv.        |
| PYRACMON, faber Ferrarius.               | Michael DUCRET DE VILLAINÉ, Niv.           |
| AGRIO, rusticus.                         | Franciscus RAVARY, Niv.                    |

(1) Archives de la Nièvre, D. 22.

*Prologus,*  
*Michael Ducret de Villaine, Nivernus.*  
*Fabulam excipiet præmiorum distributio.*

§ II.

Des *exercices dramatiques* nous passons aux *exercices oratoires*, c'est-à-dire aux *discours*, habituellement prononcés par un élève de rhétorique, dans une séance solennelle, en l'honneur de la rentrée des classes, *ad solemnem scholarum instaurationem*.

Ces exercices que le Père Le Jay devait mettre en honneur au collège de Louis-le-Grand par ses *Orationes panegyricæ* étaient bien avant lui en grande estime au collège de Nevers.

Quelques années seulement après le rétablissement des Pères, à la suite de l'expulsion de 1594, il avait été convenu, par contrat du 11 janvier 1607, que les habitants leur bâtiraient un corps de logis au dedans duquel il y aurait une *salle de déclamation* (1), et les échevins se plaisaient à encourager ces exercices, même par des récompenses pécuniaires.

Les comptes de la ville, pour l'année 1619, font mention d'une somme de 15 livres donnée au fils de feu M. Baptiste Conrade pour la *déclamation* par lui faite au collège, en l'honneur de la ville (2).

(1) Archives communales de Nevers. Pièces justificatives des comptes, CC., p. 266.

(2) Archives communales. Pièces justificatives. CC., p. 284.

C'est cet Auguste Conrade, fils de Baptiste Conrade, maître potier en poterie blanche et sculpteur en terre de faïence qui, en 1629, était reçu docteur en médecine, puis fut qualifié de premier médecin de la reine de Pologne et composa le livre de l'*Hydre féminine combattue par la nymphe pouguoise*. On trouve parmi les épigrammes et autres pièces de vers des *Approbations du Parnasse pour les Chevilles de maître Adam Billault* deux distiques latins d'Augustin de Conrade à

Plus tard, quand la ville eut fondé les prix, il y en eut deux d'*amplification latine* et deux d'*amplification française* (1).

Le sujet des discours était le plus souvent le panégyrique du grand roi ou du dauphin, ou une harangue en l'honneur de quelque événement heureux pour la France, survenu pendant le cours de l'année.

En 1677, l'orateur nivernais exalte les triomphes du vainqueur de l'Europe conjurée contre la France; l'année suivante, il démontre combien les Français doivent se montrer reconnaissants pour le rétablissement de la paix :

D. O. M.

*Annum hunc  
LUDOVICI MAGNI  
factis ingentibus  
gloriosum  
et Europæ conjuratæ fractis  
conatibus  
felicem  
panegyrico laudabit  
orator Nivernensis  
in collegio societatis Jesu.  
Die Dominica, XIV novembris  
hora post meridiem tertia, anno  
post Christum natum  
MDCLXXVII.*

D. O. M.

QUANTUM GALLOS  
*ob restitutam pacem  
gratos ac memores  
præbere se deceat  
demonstrabit orator.*  
. . . . .

(Le reste de la feuille manque.)

En 1680, c'est le panégyrique du sérénissime dauphin de France; en 1683, 1687, 1690 et 1692, suivent de nouveaux panégyriques de Louis-le-Grand; puis successivement : la paix n'est jamais plus assurée que sous un prince belliqueux comme Louis-le-Grand, le guerrier pacifique; — seul contre

la louange de maître Adam. Les échevins de Nevers avaient bien jugé le jeune orateur. (Voir *la Faïence, les Faïenciers et les Emailleurs de Nevers*, par L. du Broc de Segange, introduction, p. 14.)

(1) Almanach nouveau de la ville de Nevers pour l'an de grâce 1783 et années suivantes.

tous, Louis-le-Grand a combattu pour la religion et seul par la religion il a vaincu tous ses ennemis; — sous son règne, le génie des Français ne le cède en aucune manière à l'antiquité la plus policée, et il surpasse de beaucoup par la gloire militaire les peuples les plus forts de cette même antiquité.

D. O. M.

LUDOVICO MAGNO,  
Bellatori pacifico  
pacem nunquam  
quam sub bellicoso principe  
tutorem esse  
demonstrabit  
orator Nivernensis  
in collegio Societatis Jesu.

Die 28 octobris, hora post meridiem secunda.

D. O. M.

Serenissimo  
FRANCIÆ DELPHINO  
panegyricum  
dicet  
orator Nivernensis  
in collegio Societatis Jesu.  
Die 17 novembris, hora post meridiem secunda cum media.

LUDOVICO MAGNO

panegyricum  
dicet  
orator  
collegii Nivernensis  
Societatis Jesu.  
Die Dominica 16 novembris,  
anno 1687.  
Hora post meridiem secunda cum media.

LUDOVICO MAGNO

quod unus adversus omnes  
pro religione pugnaverit  
unus omnes  
per religionem vicerit  
panegyrica oratione  
gratulabitur  
orator collegii Nivernensis  
Societatis Jesu.  
Die Dominica XVII decembris.  
Anno M. DC. XC. hora post meridiem tertia.

D. O. M.

Regnante LUDOVICO MAGNO  
Gallos ingenii laude  
politissimæ antiquitati  
nulla ex parte cedere  
fortissimis vero ex eadem antiquitate  
populis  
militari gloria  
longe esse superiores  
demonstrabit  
orator collegii Nivernensis  
Societatis Jesu.  
Die decima decembris  
anno M. DC. XCII. hora post meridiem tertia.



A cette époque, cependant, se rencontrent aussi des sujets exclusivement littéraires. En 1682, l'orateur parlera contre les juges téméraires des génies ; en 1685, il entreprend de venger l'éloquence contre la loquacité qu'il dédaigne ; en 1691, il démontrera que la véritable volupté des jeunes gens a sa source dans le goût des lettres ; en 1701 il enchérit encore sur le même thème et entend démontrer que les jeux littéraires l'emportent sur tous les autres jeux.

DEO. OPT. MAX.

*Ad solemnem scholarum  
instaurationem  
in temerarios judices ingeniorum dicet  
orator*

(La fin manque.)

DEO. OPT. MAX.

*Ad  
solemnem scholarum  
instaurationem  
eloquentiam ab exprobrata  
loquacitate vindicabit  
orator collegii Nivernensis  
Societatis Jesu.  
Die Dominica IV novembris.  
Hora post meridiem secunda. Anno  
post Christum natum.  
M. DC. LXXXV.*

DEO. OPT. MAX.

*Propriam adolescentum voluptatem  
in studio litterarum  
positam esse demonstrabit  
orator  
collegii Nivernensis  
Societatis Jesu  
Die Dominica XXV novembris.  
Anno M. DC. XCI. hora pos  
meridiem sesqui secunda.*

Cette même année 1701, et dans la même séance, un autre rhétoricien, Rémy-Girard d'Aumont-d'Espeuilles, s'exerçait sur un thème nouveau et que nous aurions voulu rencontrer plus fréquemment, pour la gloire de notre cité : *Nevers doit être célébré au-dessus de toutes les autres villes.*

(Le titre de la feuille manque.)

|                                                                                                                                                                                |                                                                                                                                                                |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <i>Oratio.</i><br><b>NIVERNUM</b><br><i>urbibus præ cæteris</i><br><i>celebrandum</i><br><i>demonstrabit</i><br><i>Remigius Girard d'Aumont</i><br><i>d'Espeuilles, rhetor</i> | <i>Oratio.</i><br><b>LUDUM</b><br><i>litterarium</i><br><i>esse ludis reliquis</i><br><i>potiorem</i><br><i>demonstrabit</i><br><i>Claudius Boudier rhetor</i> |
| <i>in collegio Nivernensi</i><br><i>Societatis Jesu.</i>                                                                                                                       |                                                                                                                                                                |

*Die II maii hora tertia post meridiem, anno 1701.*

Quarante années plus tard, un autre élève célébrait aussi  
la gloire de la province de Nivernais.

D. O. M.

*Nivernensis provinciæ*  
*..... celebrabit*  
*orator*  
*collegii Nivernensis*  
*Societatis Jesu.*

*Die Dominica 15<sup>a</sup> januarii hora tertia cum media pomeridiana.*

*Anno Domini 1741.*

*Ex typographia Ludovici Lefebvre, collegii Nivernensis*  
*Societatis Jesu, typographi.*

Il nous a semblé retrouver dans notre vieil historien  
Guy-Coquille la pensée inspiratrice de ces deux discours  
dont il nous serait si agréable d'entendre un écho lointain :

« Cette ville de Nevers, — dit l'auteur de l'*Histoire du  
pays et duché de Nivernois* (1), — a eu cette faveur de  
Dieu qu'oncques elle n'a esté possédée par les Anglois,  
combien que les villes voisines, La Cherité et Saint-Pierre-  
le-Moustier ayent esté tenuës par eux ; et presque toutes les  
villes de la France, horsmis Orléans et Bourges... Aussi a  
eu cette faveur que durant les troubles meus en ce royaume

(1) Édition in-4° de 1612, page 376.

pour le fait ou prétexte de la religion, elle s'est conservée en l'obéissance des roys sous la religion catholique, apostolique et romaine: ce qui n'est advenu ausdites villes d'Orléans et de Bourges, Dieu luy face grâce de continuer à tousiours. »

Dans un autre ordre d'idées, nous pourrions ajouter avec notre poète Adam Billault, dans ses *Chevilles*, que Nevers se glorifiait aussi de *ses fragiles bijoux et ses trésors de verre*, et avec M. de Saintemarie, que les ouvrages d'émail qu'on y fabriquait se répandaient dans toute l'Europe (1); et enfin comment ne pas rappeler l'art de faire la faïence qui

Dans l'Italie reçut la naissance  
Et vint, passant les monts, s'établir à Nevers (2).

Pour terminer cette série des *Orationes*, il ne nous reste plus qu'à citer deux fragments des sujets de discours des années 1726 et 1730.

|                                 |                                       |
|---------------------------------|---------------------------------------|
| D. O. M.                        | D. O. M.                              |
| <i>Quantum</i>                  | <i>Qualis</i>                         |
| <i>ad</i>                       | <i>futurus sit</i>                    |
| <i>imperii Gallici</i>          | <i>serenissimus Audegavensium dux</i> |
| <i>optimam administrationem</i> | <i>dicet</i>                          |
| <i>conferat</i>                 | . . . . .                             |
| . . . . .                       | (Manque la seconde moitié du          |
| (La seconde moitié du programme | programme.)                           |
| manque.)                        | (1730)?                               |
| (1726)?                         |                                       |

Nous terminons par un curieux programme de 1743 qui, par la forme, se rapproche beaucoup des exercices philosophiques et des exercices scolaires, mais est ici bien à sa place, ne serait-ce que par son titre d'*Exercitationes oratoriae* ! Et parmi ces exercices qui devaient se prolonger

(1) *Recherches historiques sur Nevers*, page 55.

(2) Poème de la faïence de Pierre de Frasnay.

pendant deux jours, les lundi et mercredi 26 et 28 août, à deux heures du soir, dans la salle de rhétorique du collège, *in rhetorica collegii*, se trouvent d'ailleurs un discours sur cet adage trop vrai : *Il n'est pas rare qu'un grand génie engendre la paresse*, puis trois poèmes : l'un alors tout d'actualité sur le *Café*, l'autre d'un intérêt toujours nouveau sur l'*Art de plaire* et le troisième sur la *Vertu héroïque*.

*Jesu Christo*

*Exercitationes oratoriæ.*

Après les questions sur la rhétorique, en neuf parties, se terminant par le vieil adage : *Gaudeant bene nati*, voici comment sont indiqués d'abord les noms des élèves qui s'efforcèrent de répondre, puis celui des acteurs des discours et poèmes :

*His quæstionibus Deo duce et auspice dei para respondere conabuntur, die lunæ 26<sup>a</sup> die mercurii, 28<sup>a</sup> mensis augusti 1743 hora 2<sup>a</sup> serotina :*

Antonius LAMBERT, Nivernus.  
Antonius Léon MAILLOT, Nivernus.  
Claudius MAHIEU, Decizæus.  
Eduardus LEMPEREUR, Nivernus.  
Franciscus DOYAT, Nivernus.  
Georgius RICHARD, Corbiniacus.  
Ignatius DUGUÉ, Nivernus.  
Joannes DE VILLARS, Nivernus.  
Joannes TAILLEFERT, Nivernensis.  
Lud. CHAILLOT DE LA CHASSEIGNE, Nivernus.  
Ludovicus Jacobus FAUTRAS, Nivernus.

*Analyses orationum Gallicæ et Latinæ, variæ elucubrationes oratoriæ et carmina quaque die recitabuntur :*

DIE LUNÆ.

ACTORES.

MAGNUM INGENIUM NON RARO ESSE DESIDIE PONTEM.

— *Oratio*. . . . . Claudius MAHIEU.

VIRTUS HEROICA. — *Carmen*. . . . . { Ludovicus CHAILLOT.  
Antonius LAMBERT.

DIE MERCURII :

ACTORES.

|               |   |                     |
|---------------|---|---------------------|
| CAFFÆUM.      | { | Ignatius DUGUÉ,     |
| Carmen.       |   | Georgius RICHARD,   |
|               |   | JOANNES DE VILLARS. |
| ARS PLACENDI. | { | Antonius MAILLOT,   |
| Carmen.       |   | Eduardus LEMPEREUR, |
|               |   | Franciscus DOYAT.   |

*In rhetorica collegii Nivernensis Societatis Jesu  
pro actu publico.*

*Ex officina Ludovici Le Febvre, collegii typographi  
et bibliopolæ.*

§ III.

Nous arrivons aux exercices philosophiques, *Exercitationes philosophicæ*, dont nous avons pu recueillir aussi un nombre relativement considérable, de 1680 à 1790. Et, quel que soit le titre, aujourd'hui peu séduisant, par lequel ces exercices sont désignés : *Conclusiones ex universa philosophia*, — *conclusiones logico morales*, — *theses ex physica*, — *theses logicæ*, — *theses metaphysicæ*, etc., on aime à relire le nom du jeune lutteur qui, en présence des premiers magistrats de la cité, des sieurs échevins, devant ses maîtres et tous ses condisciples assemblés, devait soutenir vaillamment la vérité de ses *conclusions*, avec l'aide du Christ et de la Mère de Dieu : *Harum conclusionum veritatem, Christo duce et auspice Deipara, propugnabit ou tueri conabitur*. Comment aussi demeurer indifférent, quand on a quelque peu conservé le goût des lettres, à la lecture, j'allais dire à l'audition du gracieux compliment que le jeune combattant, avant d'entrer en lice, adresse aux très-vigilants gouverneurs de la ville : *Urbis Nivernensis gubernatoribus vigilantissimis*, tous hommes instruits, amis des lettres, qui savent parfaitement l'entendre et dont il se déclare le très-humble serviteur, *addictissimus* (1).

(1) Voici les noms des quatre échevins en 1680 : Jacques *Panseron*, avocat et grènetier ; Guillaume *Vaillant*, marchand ; Étienne *Brisson*, avocat ; Jacques *Gentil*, procureur.

C'est par exemple, le 3 août 1680, à trois heures du soir. *L'addictissimus Joannes Bernardot*, de Saint-Saulge, *San Salviensis*, s'exprime en ces termes :

*Si vos lectissimos, sapientissimosque urbis administratores et præfectos philosophia prætermitteret, magnam profectionem illius laudis, quam sapientia sua consecuta est, deterere videretur, atque imminuere. Neque enim video quam justam satis excusationem, quominus se sisteret etiam vobis, posset illa prætexere; atque hoc loco, licet offendere non consuerit uspiam hæreret tamen, et vestrorum quæ sane egregia sunt, meritorum immemorem se confiteri palam teneretur. Tenet illud cujus memoria tandiu futura est, quandiu florentissimum istud collegium extabit, tenet quantum vobis acceptum referat, non illa solum, sed aliæ artes, inferiores quidem, at pulchræ tamen et sua etiam commendatione dignæ. Quod alantur universæ, quod floreant, quod excolantur in hac civitate, magna parte id vestri muneris est, seu potius munificentiae singularis.*

Ce joli compliment, que nous abrégeons, étant récité, le combat commence. Les titres des huit parties de la philosophie sur lesquelles le duel pourra s'engager sont en tête du programme et au milieu de quatre colonnes; les voici : *Ex logica. Ex morali. Ex physica universali, De affectionibus corporis naturalis. De mundo et elementis. De ortu et interitu. De anima. Ex metaphysica.* Chaque titre comprend quatre sujets de thèses. Et au-dessous de ce vaste programme on lit : *Pro LVII. Exercitatione publica, Niverni, ex officina typographica Antonii Chaillot prope collegium Societ. Jesu. MDC. LXXX.* Il serait trop long et inutile d'indiquer les titres des autres exercices de ce genre que nous avons pu recueillir. Toutefois, nous croyons pouvoir noter au passage les noms, toujours intéressants pour l'histoire locale, des jeunes philosophes :

C'est le 19 juillet 1687, Joannes Bourdeaux, *Nivernus*;  
— en 1726, le vendredi 7 juin, il y a deux combattants :

Bernardus de La Grange, *Nivernus*; Petrus Chatellain, aussi *Nivernus*; — le samedi 6 juillet de la même année 1726, deux autres combattants : Andreas Bonneau, *Remiliensis*; Dionisius-Philbertus Brune, *Nivernus* (1); — le 8 janvier 1727, c'est Antonius Caziot, *Nivernus*; — le lundi 12 mars 1731, il y a deux lutteurs : Franciscus Glault, *Nivernus*; Petrus Bureau, *Sancti Petri monasterio*; — de même, le vendredi 14 décembre : Franciscus de Colons; Hyeronimus Vignault; — de même aussi, le samedi 12 janvier 1743, Joannes-Baptista Le Jault, *Nivernus*, et Philippus Dapremont.

En 1773, le lundi 23 août, les thèses sont soutenues par Gabriel Merle, de Nevers, *Nivernus*, qualifié de *clericus*; Jacques de La Planche Saulet, aussi *Nivernus*, et Ludovicus Bezille, *Nivernensis*; — l'année suivante, il y a six combattants : trois pour l'exercice d'hiver et trois pour l'exercice d'été. Ces trois derniers sont : André-Joseph Clément, *Nivernus*; Claude Decantes, *Nivernus*; Louis Robinot, *Decysiacus*. Nous n'avons qu'un fragment de ce programme.

Aux deux exercices de l'année 1786, le lundi 3 avril et le jeudi 24 août, prennent part Charles Marandat, de Varennes, *Nivernus*; Marin-Guillaume Doin, aussi *Nivernus*, et Pierre-Antoine Bernet, *Nivernensis*. — En 1788, le lundi 7 avril,

(1) Les programmes de 1726 à 1731, imprimés par René Pinardeau, sont illustrés d'un grand cartouche présentant un nom de Jésus, I H S, coupé au milieu par une longue croix, dont l'extrémité repose sur un cœur percé de trois clous. Tout le cartouche est illuminé par les rayons sortant du nom divin. Au-dessus brille dans les nuées le nimbe triangulaire, symbole de la Majesté divine.

Le programme de 1687 offre une jolie petite gravure représentant le nom de Jésus tout rayonnant au milieu des nuées célestes. Deux anges soulèvent un grand voile qui semblait le recouvrir et deux saints de la compagnie, la tête radiée et revêtus du grand manteau de cérémonie, se tiennent à genoux pour l'adorer. L'H du monogramme porte une croix et au-dessous sont les trois clous de la crucifixion, adoptés par la Société de Jésus. D'autres programmes offrent aussi des vignettes, mais moins intéressantes.

les *Conclusiones philosophicæ, ex prolegomenis et ex logica* sont soutenues par François-Xavier Frossard, *Nivernensis*; Jacques-Marie Miron de Marigny, *Nivernus*; François-Joseph Haly, *Nivernus*; François Trochault, *Nivernensis*.

En 1790, les mêmes conclusions qu'en 1788 sont soutenues à deux reprises : les lundi et mardi 22 et 23 mars, les mardi et vendredi 17 et 20 août, par sept élèves, quatre de Nevers : Leodegarius Vanson, Petrus Chambrun-Maranger, Guillelmus Dechamps, Ludovicus Masson; deux Nivernais : Franciscus Ruez, Jacobus Claustre et Ludovicus Potier, *Castrochinensis* (de Château-Chinon).

Nous avons pu réunir encore dans notre collection deux beaux fragments de grandes thèses illustrées, dont l'une en parchemin, et deux autres thèses parfaitement intactes et qui méritent d'être décrites :

Le texte et la date de ces deux thèses sont d'ailleurs absolument semblables; elles ont pour titre: *Theses philosophicæ ex logica, ex ethica* et devaient être soutenues, pendant les jours (les quantièmes n'ont pas été marqués) d'août de l'année 1741, à trois heures et demie, par Nicolas de La Chassagne, *insignis ecclesiæ Nivernensis canonicus*; Jean-Baptiste Grillot, *sodalitii præfectus Nivernus*; Jean-Paul Sionest, *sodalis, Nivernus*; Guillaume Decante, *Nivernensis*; Lazare Rebregot, *sodalis, Ulmensis* (de Lormes); Pierre-Gaspard Vignier, *sodalis, Nivernus*.

On lit en bas : *Pro actu publico*, et dans un élégant cartouche : *Niverni apud Ludovicum Le Febyre, collegii Soc. Jesu, typographum*.

L'une de ces thèses, qui mesure soixante-quinze centimètres de hauteur sur cinquante de largeur, est occupée dans la première moitié par une magnifique gravure représentant saint Paul prêchant devant l'Aréopage; l'apôtre est debout, une main élevée, l'autre reposant sur l'épée de son martyr; ses doctes auditeurs sont assis ou debout appuyés contre des colonnes. Ils écoutent avec une attention mêlée de surprise, et quelques-uns laissent échapper des sourires moqueurs.



Derrière l'apôtre sont debout trois personnes qui paraissent tout particulièrement impressionnées; on reconnaît Denis l'Aréopagite *et mulier nomine Damaris*, dont parlent les Actes des Apôtres. C'est vraiment grand et magistral. Cette gravure est signée: *A Paris, chez L. Cars, g<sup>r</sup> ord<sup>e</sup> du roy, rue Saint-Jacques.*

Au-dessous est un tableau encadré, très-hardiment dessiné, et de mêmes dimensions que la gravure, au milieu duquel est figuré un voile où sont imprimées les propositions de la thèse. On voit, à n'en pas douter, que cette seconde partie, également gravée à Paris chez L. Cars, *au très-saint Nom de Jésus*, était destinée à être livrée aux différents imprimeurs qui publiaient les thèses des collèges des Jésuites. Ce qui le prouve bien, c'est que le titre imprimé à Nevers, ainsi que la dernière ligne, *Pro actu publico*, sont en partie sur le voile et sur le cartouche de la gravure.

La seconde thèse, de même dimension que la précédente, représente uniquement un grand tableau encadré. Les deux colonnes de chaque côté sont en partie cachées par deux anges debout qui soutiennent un voile et un grand cartouche portant ces mots: *ZELO IMPIETATIS VINDICI.*

Cette pancarte est vraiment fort belle et ne porte aucun nom de graveur; mais celui de l'imprimeur de Nevers se trouve comme sur la précédente, ce qui confirme notre observation relativement à la gravure (1).

On a pu remarquer, à la suite des noms de plusieurs répondants de cette thèse, une expression qui ne s'était pas encore rencontrée dans aucun des exercices du collège: trois

(1) M. Trévédy, vice-président de la *Société archéologique du Finistère*, a décrit dans le *Bulletin* de cette société (juin 1886) une thèse illustrée du collège des Jésuites à Quimper en 1752, qui offre également la même disposition. Le sujet seulement est différent: il représente la Sainte-Famille.

La pancarte ne porte ni le nom du graveur ni celui de l'imprimeur; mais si elle a été imprimée à Quimper, il est certain qu'elle n'y a pas été gravée; c'est la juste conclusion de l'auteur.

des répondants ont la qualification de *sodalis* (compagnon), un autre a le titre de *sodalitii præfectus* (chef de la compagnie), d'où il semble qu'il s'agit du préfet et des membres de la *congrégation* établie au collège (1).

#### § IV.

Quelques notes sur les *exercices scolaires* et surtout les noms des élèves qui y ont pris part termineront maintenant cette étude sur notre vieux collège de Nevers.

Les exercices publics fixés à la fin de l'année, pour contrôler la force des études, étaient annoncés aussi par de grandes affiches. Un fragment de celle de 1735 que nous avons recueillie porte, au-dessous des trois lettres D. O. M., l'inscription suivante : *In solemnibus affixorum ludis explicabunt in collegio Nivernensi Societatis Jesu secundani, augusti diebus 19<sup>a</sup> et 20<sup>a</sup> 1735, Q. Horatii Flacci opera omnia.*

Les noms des élèves appelés à répondre sont :

Claudius Nicot, Fran.-Robert Gascoing de Bernay, Petrus Portepain, Philbertus Fougère, tous qualifiés : *Nivernus*; puis Guillelmus Guillemain, *Corbiniacus*; Laurentius Martin de Lavaut, *Nivernensis*....

Un autre fragment de l'affiche de 1737, indiquant les examens pour les 30 et 31 août, nomme : Antonius Gondier de La Vallée, *Diennensis*; Claud.-Jac. Berger du Coulombier, *Charitæus*; Joannes-Bapt. Grillot, *Nivernus*; Philbertus-Nicolaus Morlé, *Tanaicus*; Antonius Bourré, Claud.

(1) Cette interprétation se trouve confirmée dans la *Thèse illustrée de Quimper* déjà citée où, parmi les trente répondants il y a neuf *sodales* qui, d'après M. l'abbé Peyron, étaient des membres de la congrégation du collège de Quimper.

Nous devons ici remercier M. Trévédý, qui nous a fait l'honneur de reproduire, aux premières lignes de son travail, l'extrait du compte-rendu de la séance de la Sorbonne du 30 avril 1886 relatif à notre lecture.

Commercy du Monteau, Dionisius Glaut, Franciscus Enfert, Franciscus Septier, Gilbertus Landelle, Ludovicus Roy, Lud.-Franc. Simonin du Vernay, Lud. Gascoing de Magny, Petrus Brecat, Joannes Rollet, Hugo Chambrun, Stephanus Septier de Rigny, tous de Nevers; Henricus Donny, *Oniacus*; Gilbertus Cocquille, *Saugensis*.

Dans les dernières années, le titre avait été modifié : au-dessous des trois lettres D. O. M., on lisait : *Solemni præmiorum ab illustri civitate Nivernensi positorum distributioni, exercitatione publica præludent collegii Nivernensis adolescentes lectissimi.*

Cette solennelle dédicace devait rappeler à perpétuité ce que nous avons dit, dès les premières lignes de cette étude, concernant la générosité du Corps-de-Ville à l'endroit du collège.

Pour mieux en fixer la mémoire dans le souvenir des élèves, une feuille imprimée, placée en tête de chaque livre de prix, portait, du moins dans la seconde moitié du dernier siècle, cette inscription que l'on rencontre assez fréquemment :

*Ex munificentia  
nobilissimæ civitatis  
Nivernensis  
quæ præmium posuit  
in perpetuum  
auditoribus  
in collegio ejusdem civitatis  
ingenuus adolescens...  
palmare hoc volumen  
in... ejusdem collegii schola meritis  
et consecutus est.  
Die 6a mensis 7bris anno 1770.  
In cujus rei fidem subscripsi, et sigillo  
urbis munivi.*

(Suit la signature du sieur Miné, principal du collège.)

Plus anciennement, le préfet des études écrivait lui-même l'attestation, et nous croyons être agréable au lecteur en

T. III, 3<sup>e</sup> série.

donnant la copie de celle que nous trouvons écrite, de la main du Père Roussel, sur un beau volume de cinq cents pages, très-élégamment relié, des huit livres des *Apophtegmes d'Erasmus*, bien entendu tout en latin, lequel se vendait à Paris, *apud Joannem Roigny, sub Basilisco, in vico Jacobæo*. Anno M.D.XXXIII.

Ce volume ferait-il aujourd'hui les délices des *adolescentes ingenui* de la classe de troisième ? Nous n'oserions l'affirmer. Quoi qu'il en soit, voici le texte du Père préfet des études :

« JESUS, MARIA, JOSEPH.

« *Ego infrascriptus collegii Nivernensis Societatis Jesu studiorum præfectus testor, ingenuum adolescentem JOANNEM LACOLLANCELLE in tertia primum solutæ orationis latinæ præmium meritum, et consecutum fuisse; hocque libro, in publico solennique theatro, spectante ingenti, numerosaque populorum frequentia, astante celeberrima virorum illustrium corona, et applaudente liberatorum hominum, insignique doctrina, et eruditione, prædicatorum consensu summa cum omnium laude, gratulatione plausu et admiratione donatum fuisse. In cujus rei fidem, nomen meum cum sigillo collegii nostri apposui, die quarta mensis septembris, anno Domini millesimo sexcentesimo, sexagesimo nono.*

» D. ROUSSEL, Soc. Jes.,

» Stud. præf. (1) »

En regard du texte se trouve l'empreinte, sur pain à cacheter recouverte de papier, du sceau du recteur. Le nom de Jésus avec une croix sur l'H et les trois clous au-dessous,

(1) Une attestation à peu près semblable, quoique moins solennelle, également délivrée par le Père préfet des études pour un prix de discours, a été reproduite par M. Anatole de Charmasse, dans son beau travail publié en 1884, sous ce titre : *Les Jésuites au collège d'Autun*. (1628-1713.)

au milieu d'une couronne radiée et flamboyante, et autour,  
ces mots : RECTORIS. COLLEGII. NIVERN. SOCIE. IESV.

*Post-scriptum.* — Pendant la correction des épreuves de ces dernières pages, la lecture du XIV<sup>e</sup> volume des *Mémoires de la Société des antiquaires du Centre* (1886-1887) nous a fait découvrir, dans un remarquable travail de M. P. Dubois sur le Père Terrasse-Desbillons, quelques notes qui se rattachent directement à l'histoire de notre collège. En 1729, en effet, le Père Desbillons, comme on l'appelait communément, était déjà, à peine âgé de dix-huit ans, professeur de rhétorique à Nevers, où il demeura deux ans.

C'était, paraît-il, un professeur fort doux, aimé, adoré de ses élèves; un causeur aimable, très-instruit, d'une mémoire prodigieuse et défenseur intrépide, envers et contre tous, de la littérature ancienne et des auteurs du grand siècle. On sait qu'il dut surtout sa réputation à ses fables latines, devenues classiques, même de son vivant (1).

Il se plaisait également, dans ses loisirs, à faire des comédies, voire même des tragédies, dont plusieurs furent représentées à Louis-le-Grand; et tout indique qu'il avait composé la petite pièce: *Fabula*, intitulée: *VOTA*, jouée à Nevers par ses élèves de rhétorique le 16 janvier 1731.

Dans le catalogue de ses manuscrits conservés à Mannheim et qui contient soixante-quatorze numéros, on rencontre en effet plusieurs pièces de ce genre: *Schola senum*, *comœdia* (en prose); — *Fortor sui anxius*, *fabula comica*; — *Le Misanthrope*, comédie en prose; — *L'Ecole des oncles*, comédie en trois actes, en prose; — *L'Emporté*; — *L'Education négligée*; — *Annibal*, tragédie en prose avec prologue

(1) *Fabularum Æsopiarum, libri quinque priores*, il y en a eu cinq éditions, dont la première à Glasgow (Ecosse), en 1754; — *Fabularum Æsopiarum, libri decem*, il y en a eu huit éditions, dont la dernière à Tours, chez Mame, en 1885.

en vers ; — *Ecole des pères* ; — *Ecole des vieillards* ; — *L'Education négligée* ; — *Bouquet et Trotin*, scènes comiques contre les bibliophiles, etc.

Ajoutons encore, pour les bibliophiles nivernais, dans le catalogue des imprimés : *Cantiques spirituels*, six feuilles volantes, à Nevers, chez R. Pinardeau, et dans le catalogue des manuscrits, deux pièces latines essentiellement nivernaises, que nous aurions grand plaisir à connaître et à publier dans notre *Bulletin* : n° 12 : *De Ligeri exundante — ad amicum epistola* ; n° 13 : *Iter Nivernense, stylo horatiano*.

Après la suppression de la Compagnie de Jésus, le Père Desbillons s'était exilé en 1764 à Mannheim, alors capitale du Palatinat du Rhin, le plus beau pays de l'Allemagne, emportant avec lui tous ses manuscrits et le trésor de sa bibliothèque, qui comprenait 17,000 volumes.

Nous avons rencontré avec plaisir dans une de ses lettres, datée de 1764, un mot qui rappelle le souvenir de son trop court passage dans notre ville. Parlant de sa chambre très-grande et qui pourra contenir tous ses livres, il ajoute : « J'ai sous mes fenêtres le Rhein, qui est large comme la Loire à Nevers, mais bien plus profond... »

Enfin, signalons en terminant, une variante du texte de l'inscription latine du curé d'Apremont (1) :

*Si qua sede sedem quæ sit tibi commoda sedes  
In illa sede sede, nec ab illa sede recede.*

D'après l'auteur du travail que nous parcourons avec tant d'intérêt, l'usage de la langue latine était encore tellement en estime au dix-huitième siècle que le journal lui-même ne dédaignait pas de parler latin. Même devant des femmes, dans le salon de M<sup>me</sup> d'Epinay, l'abbé Galliani pouvait improviser l'épigramme latine qu'on vient de lire à l'adresse

(1) Voir la note de la page 88.

de l'ambassadeur d'Espagne, le comte de Fuentes, qu'on ne voyait jamais s'asseoir dans un salon et qui papillonnait sans cesse.

F. BOUTILLIER,

*Curé de Coulanges-les-Nevers.*



## SÉANCE DU 28 OCTOBRE 1886.

Présidence de M. le comte DE SOULTRAIT, président.

Etaient présents : MM. de Soultrait, Roubet, l'abbé Boutillier, Duminy, Hippolyte Blanc, de Flamare, de Villenaut, l'abbé Fouché, le docteur Subert, l'abbé Soyer, René de Lespinasse, l'abbé Pot, Langellé, de Dreuille, Cheminade de Quirielle.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le Ministre de l'instruction publique, invitant la Société à donner son avis sur l'opportunité du changement de date de la réunion annuelle des sociétés savantes qui se tient habituellement pendant les vacances de Pâques. M. le Ministre observe que les vacances de la Pentecôte ayant réuni le plus de suffrages, il est disposé à choisir cette époque. A la presque unanimité, la Société émet aussi le vœu que les vacances de la Pentecôte soient choisies de préférence à celles de Pâques.

M. le Président lit une autre lettre adressée par M. Alexis Fruit, correspondant d'un journal littéraire de Paris, le *Forum français illustré*, qui se

propose de donner des comptes-rendus des *Bulletins* des diverses sociétés de province, et demande l'envoi de la collection de nos *Bulletins*, en échange des numéros du journal. La Société prie M. l'abbé Boutillier, à qui la lettre avait été adressée, de demander au préalable l'envoi des numéros parus de la nouvelle publication et de déclarer qu'au surplus, la Société ne pourrait en retour que donner les *Bulletins* en cours de publication, mais non la collection entière.

La parole est donnée à M. l'abbé Pot, curé de Magny. Après avoir déposé sur le bureau un certain nombre de médailles romaines, quelques pièces du moyen-âge et d'autres plus récentes, jetons de fabrique allemande, etc., toutes pièces trouvées à diverses époques sur le territoire de sa paroisse, M. l'abbé Pot en lit les descriptions. Ce sont, outre une pièce de la colonie de Nîmes, des grands bronzes de Domitien, Néron, Trajan, Commode, des petits et moyens bronzes de Gratien, Tétricus, Constantin... Bien qu'il ne s'en trouve point d'inconnues qui méritent une mention spéciale, M. le Président remercie notre collègue et déclare qu'on ne saurait trop encourager cet exemple destiné à garder le souvenir des découvertes faites dans le pays. En 1869, M. l'abbé Pot avait déjà lu un rapport relatif à différentes trouvailles faites sur le territoire de sa paroisse. (Voir tome IV, 2<sup>e</sup> série de nos *Bulletins*, pages 260-263.)

M. l'abbé Boutillier fait part à la Société, au



nom d'un de nos compatriotes habitant Paris, M. le docteur Warmont, de l'envoi d'une étude intitulée : *Notes pour servir à l'histoire des émaux de Nevers, recueillies par un Nivernais*. Cette étude, dans la pensée de l'auteur, devait servir de matériaux pour une histoire des émailleurs qui serait le pendant de celle des verriers.

M. l'abbé Boutillier a répondu que le temps lui manque absolument pour entreprendre cette nouvelle étude, et que d'ailleurs les documents feraient défaut.

La lecture du travail de M. Warmont est écoutée avec intérêt et amène quelques observations.

Plusieurs membres ayant émis l'opinion que les œuvres d'émail réunies par notre compatriote ne doivent guère remonter au-delà du dix-huitième siècle, M. l'abbé Boutillier répond en rappelant le mémoire des objets offerts en 1622 à la reine d'Autriche, lors de sa venue à Nevers : parmi ces objets se trouvaient deux coupes avec des oiseaux dedans, un poisson émaillé, un chien et un panier. On ne saurait s'étonner de ne plus retrouver de spécimens de ces anciens émaux, en raison de leur extrême fragilité.

M. de Soultrait soumet à la Société trois volumes manuscrits de Parmentier, qu'il vient d'acheter pour sa bibliothèque nivernaise.

L'un est une copie, d'une écriture superbe, de l'histoire sommaire des évêques de Nevers, de 613 pages, dont la dernière porte seulement le nom de Jean-Antoine Tinseau, 91<sup>e</sup> évêque de

notre diocèse. Il serait utile de collationner cet exemplaire avec les autres copies qui existent de cet ouvrage.

Les deux autres volumes *autographes* de Parmentier, renferment les *Mémoires historiques sur la ville de Nevers*, publiés par Antony Duvivier, en 1842, sous le titre de : *Archives de Nevers* ou *Inventaire historique des titres de la ville*. (Deux vol. in-8°. Paris, Techener.)

Bien que le manuscrit ne soit point inédit, il est intéressant en ce qu'il offre divers chapitres qui ne sont point dans la publication de Duvivier : M. de Soultrait cite en particulier un chapitre assez long sur les auteurs nivernais.

Ces trois volumes, reliés en maroquin rouge et dorés sur tranche, avaient sans doute été destinés à être offerts en hommage, probablement au duc de Nivernais. On a peine à comprendre comment Parmentier, très-occupé de ses fonctions officielles et de ses travaux historiques, s'est donné la peine de transcrire avec tant de soin un manuscrit qui n'a pas moins de 1047 pages.

M. de Soultrait croit avoir vu ces volumes, il y a environ quarante ans, chez M. Bourdereau, fils adoptif de Parmentier, qui possédait aussi un manuscrit de Coquille, divers autres documents concernant notre province, et le seul exemplaire qu'il ait jamais rencontré du premier volume de l'*Histoire du Nivernais*, de Parmentier.

Sur la proposition de MM. Boutillier et Subert, M. le docteur Warmont est élu membre corres-

pondant de la Société. M. Roger de Quirielle est également admis comme membre de la Société, sur la proposition de M. le comte de Soultrait et de M. l'abbé Boutillier.



## SÉANCE DU 25 NOVEMBRE 1886.

Présidence de M. le comte DE SOULTRAIT, président.

Etaient présents : MM. le comte de Soultrait, *président* ; l'abbé Boutillier, *vice-président* ; Ernest de Toytot, *secrétaire* ; Canat, *conservateur du musée* ; Duminy, *archiviste* ; de Charent, l'abbé Soyer, Langellé, Griveau, l'abbé Fouché, de Villefosse, Julien, de Flamare, Arthur de Rosemont, de Pierredon. Ad. de Rosemont, le docteur Subert, H. Marandat, Ed. Marandat, de Lespinasse, Ch. Col.

La Société scientifique de la Haute-Loire demande à faire l'échange de son *Bulletin* avec le nôtre. La Société pense qu'il y a lieu d'accepter cet échange.

Le président lit une lettre du ministère de l'instruction publique, relative aux communications à la section des sciences économiques et sociales. La lettre ministérielle attire spécialement notre attention sur une enquête à faire concernant les assemblées générales des communautés d'habitants.

M. l'abbé Boutillier fait remarquer dans le dernier *Bulletin* de la Société éduenne une notice qui intéresse spécialement notre pays : *Les Faïences de La Nocle et d'Apponay*. Cet article, d'ailleurs très-court, sera inséré au *Bulletin* de la Société nivernaise, avec un acte de vente des dernières faïences de La Nocle en 1748, dont M. l'abbé Boutillier a retrouvé la copie.

M. Arthur de Rosemont fait une communication verbale sur le prochain congrès scientifique international des savants catholiques, qui doit se réunir au mois d'avril 1887 à Paris.

M. le comte de Soultrait donne lecture du premier chapitre d'un magnifique travail intitulé : *Le château de La Bâtie et ses seigneurs*, et qui sera publié à Moulins.



## FAÏENCES D'APPONAY ET DE LA NOCLE.

---

Le dernier volume des *Mémoires de la Société éduenne* (nouvelle série, t. XIV, 1885, pages 97 à 113) contient deux notices qui intéressent tout spécialement le Nivernais.

La première a pour titre : *La charte de Monceaux-le-Comte*.

On y trouve énumérées toutes les coutumes et franchises *consuetudines et libertates* accordées en 1247 aux bourgeois de Monceaux-le-Comte par Mathilde de Courtenay, comtesse de Nevers et d'Auxerre.

Nous devons savoir gré à M. Anatole de Charmasse d'avoir publié un document aussi intéressant.

La seconde notice, sans nom d'auteur, qui semble s'être égarée dans les *Mémoires de la Société éduenne*, car c'est dans le *Bulletin de la Société nivernaise* qu'elle devait naturellement se rencontrer, a pour titre : *Note sur les anciennes faïenceries d'Apponay et de La Nocle* (1). Elle est le complément naturel des notes insérées dans l'*Histoire des gentilshommes verriers et des verreries de Nevers et du Nivernais* (2), sur les verreries qui existaient également dans ces deux localités.

Comme cet article est d'ailleurs très-court, nous proposons tout simplement de le reproduire dans notre *Bulletin*, en y ajoutant l'analyse d'un curieux acte de *vente de faïences de La Nocle* du 7 décembre 1748, probablement inédit et qui mérite, ce nous semble, d'être connu ; il nous apprend, en effet, quels étaient les objets fabriqués à La Nocle. C'est, à proprement parler, l'acte de liquidation de cette manufacture qui avait eu son heure de prospérité.

## I.

### NOTE SUR LES ANCIENNES FAÏENCERIES D'APPONAY ET DE LA NOCLE.

Il existait autrefois dans notre voisinage deux faïenceries dont le nom et les produits ne sont plus guère connus aujourd'hui. Le peu de durée de leur existence les a fait oublier ; leurs traces se sont effacées, et il s'est établi, entre leurs œuvres et celles des fabriques plus durables et plus célèbres de Nevers, une confusion qu'il convient de ne pas laisser subsister. Malgré l'obscurité qui les a enveloppées en naissant, il est cependant possible de déterminer leur origine, de préciser l'époque de leur activité, de distinguer le caractère de leur fabrication, et l'accomplissement de cette tâche

(1) Tome XIV, pages 141-145.

(2) *Bulletin de la Société nivernaise*, t. XII, pages 239-243.

permettra, croyons-nous, d'inscrire désormais leur nom sur l'inventaire des anciens établissements céramiques de notre pays.

La première de ces deux faïenceries est celle d'Apponay, près de Rémyilly, dans le département de la Nièvre. Les Chartreux possédaient en ce lieu un monastère qui remontait à l'année 1185. Après avoir défriché des forêts, établi des étangs, créé des pâturages et des cultures, les fils de saint Bruno, toujours fidèles au grand devoir du travail, avaient tourné leur activité féconde d'un autre côté. Il ne leur semblait pas que le défrichement et la mise en valeur du sol leur aient donné quelque droit au repos, et c'est précisément à l'époque que l'on se plaît à peindre comme un temps de relâchement et d'inaction que les Chartreux d'Apponay vinrent demander aux formes si nombreuses et si variées de l'industrie une tâche nouvelle. Leur premier essai en ce genre avait été celui d'une verrerie qui était en plein exercice en 1682 et qui suspendit bientôt sa fabrication après une courte existence. Sans se laisser décourager par ce résultat, dom Louis de La Barre, qui était alors prieur d'Apponay, eut la pensée d'établir une faïencerie tant pour utiliser les fours et bâtiments nouvellement construits que dans le but de combler le déficit créé par l'insuccès de la verrerie et de réparer ainsi les pertes éprouvées par sa communauté.

La première mention que nous ayons trouvée de la faïencerie d'Apponay remonte au 17 février 1727. Elle résulte de l'acte de mariage, passé à cette date, à Commagny « entre Jean-Claude Dubourg, tourneur en fayence, fils de M. Louis Dubourg, manufacturier de la fayence d'Apponay, paroisse de Rémyilly, et de feu Marie Miette et honneste fille Magdeleine Griveau, fille de feu M. Jacques Griveau, vivant menuisier, et de Marguerite Boulenot ». Nous trouvons ensuite, à la date du 8 mars 1728, « le baptême de Louis, fils de Jean Dubourg, faïencier à Apponay, et d'honneste femme Magdeleine Griviot. » On rencontre enfin

cette dernière mention à la date du 20 novembre 1730 : « Baptême de Marguerite, fille de M. Jean Dubourg, maître faïencier dans la paroisse de Rémyilly, et de Magdeleine Griveau. » Il n'existe plus ensuite aucun acte relatif aux faïenciers d'Apponay. Le créateur de ces manufactures, dom de La Barre, avait cessé d'exercer les fonctions de prieur en 1727, et dom Louis Lancieux, qui lui succéda, ne paraît pas avoir partagé les goûts et les aspirations industrielles de son prédécesseur.

Pendant que les Chartreux faisaient cet essai à Apponay, le duc de Villars tentait la même expérience dans les terres de son marquisat de La Nocle. Dans ce deuxième atelier, on retrouve quelques-uns des noms que nous avons déjà rencontrés dans le premier, et cette conformité permet de croire que les ouvriers attachés à ces deux fabriques appartenaient à la même colonie et avaient la même origine.

Ainsi, la plus ancienne mention de la fabrique de La Nocle, en date du 17 octobre 1728, est l'acte de « baptême de Claude-Marie, fille de M. Dubourg, maître faïencier à La Nocle, et de damoiselle Françoise Veau. Parrain : M. Claude Gayot, receveur général de Mgr le maréchal de Villars ; marraine : damoiselle Marie-Marthe Lecœur. » La seconde, du 28 février 1729, nous fait connaître une troisième branche de la famille Dubourg appartenant, comme les précédentes, à la colonie industrielle de la région : « Mariage de Louis-François Potier, faïencier, fils de Denys Potier, faïencier, et de Marie Peltier, et Marie Dubourg, fille d'Emé Dubourg, faïencier, et de Jaqueline Martin. » La suite des registres de La Nocle nous fait connaître le nom de quelques-uns des autres faïenciers attachés à cette fabrique.

A la date du 12 juin 1729, on trouve le baptême de « Pierre, fils de Joseph Dépaty, faïencier, et de Jeanne Raffin. Parrain : M. Pierre Martin, commis à Nevers ; marraine : damoiselle Marie-Marthe Lecœur. » De même, au 19 mai 1730, nous rencontrons l'acte de baptême de

« Louis, fils de Louis Potier, faïencier, et de Marie Dubourg. Parrain: M. Louis Dubourg, faïencier; marraine: damoiselle Françoise Veau. » On ne se bornait pas à fabriquer à La Nocle une faïence grossière et sans ornements.

Des peintres-décorateurs étaient chargés d'appliquer aux pièces fabriquées les dessins variés et les couleurs éclatantes qui plaisent encore aujourd'hui. C'est ce qui résulte d'un acte du 26 septembre 1730, concernant le mariage de M. Jacques Poirson, peintre-faïencier, fils du feu Gilles Poirson, et de feu Marie-Geneviève Bourinat, et de damoiselle Etiennette Dubourg, fille de M. Louis Dubourg, maître faïencier, et de feu dame Marie Miette.

La dernière mention qui concerne les faïenciers de La Nocle est l'acte d'inhumation de Pierre Jolivet, faïencier, âgé d'environ cinquante-cinq ans, daté du 18 mars 1732. On ne trouve plus ensuite aucune trace de cette fabrique, qui ne paraît pas avoir eu plus de succès et de durée que celle d'Apponay. Etablies l'une et l'autre loin des centres de population et débouchés, elles ne purent se maintenir et lutter avantageusement contre les fabriques de Nevers, dont le succès rendait toute concurrence difficile. Malgré sa courte durée, la faïencerie de La Nocle est encore citée comme en activité et même comme prospère, dix ans après qu'elle avait cessé d'exister, dans le *Dictionnaire universel du commerce* publié en 1741 par Savary des Brulons : « La meilleure argile, dit-il, se trouve dans les terres du marquisat de La Nocle, appartenant au duc de Villars.

» On y a établi depuis peu une excellente fayancerie, où l'on fabrique des ouvrages de toutes espèces, de meilleure qualité que celles de Nevers et aussi belles que celles de Rouen qui ont passé jusqu'ici pour les plus parfaites. »

Le décor de Rouen était celui que la faïencerie de La Nocle avait principalement adopté, à l'exemple des fabriques de Nevers qui s'en inspiraient depuis longtemps. Mais si ces dessins, que les différentes faïenceries s'empruntaient l'une à l'autre, peuvent créer quelque confusion entre leurs



produits, la nature de l'argile propre à chacune permet de les distinguer plus sûrement. Ainsi, tandis que la terre employée à Nevers et à Rouen est d'un jaune pâle, celle de La Nocle est au contraire d'un rouge brique un peu foncé, qui permet de reconnaître immédiatement son origine, sans erreur possible.

Quoique ces renseignements soient peu importants, ils nous font cependant connaître avec exactitude l'origine et la date des deux faïenceries d'Apponay et de La Nocle, et permettent de déterminer l'origine et la date de la première, qui était totalement inconnue, de préciser l'époque d'activité de la seconde, que Savary avait prolongée trop loin, et d'indiquer à quel signe certain les produits de l'une et de l'autre peuvent être reconnus.

## II.

VENTE DE FAÏENCE FAITE PAR LE SIEUR MARIE - CLAUDE GAYOT,  
AU PROFIT D'ANTOINE CHARDON ET AGATHE DURANTON, SA  
FEMME, MOYENNANT 1,600 LIVRES.

Par-devant le notaire royal soussigné, résidant en la paroisse de Cercy-la-Tour, fut présent en sa personne le sieur Marie-Claude Gayot, bourgeois, demeurant en la paroisse de La Nocle, lequel volontairement a, par ces présentes, vendu, avec promesse de garantie, à Antoine Chardon et Agathe Duranton, son épouse, marchands faïenciers, demeurant de présent en la ville de Nevers, paroisse de Saint-Sauveur, présents, stipulant et acceptant ladite vente.

C'est à savoir « *toutes les fayences blanches et bleux* qui sont, scavoir : au château de La Nocle, dans la galerie du corps de bastiment à la mansarde », plus dans la petite chambre attenant le grand escalier proche ladite grande galerie, toutes celles qui sont dans les deux chambres de la tour carrée, dans celle de la tour ronde proche le portail et

celles qui sont dans le grand magasin du grand fenil aux basses-cours, à l'exception de quatre douzaines marchandes d'*assiettes* rebut et quatre douzaines belles bleues aussi marchandes, de deux douzaines marchandes de *pots de chambre* belle bleue et d'une douzaine marchande de blanc, d'une douzaine de *jaddes* en douze pièces séparées de toutes grandeurs, de deux douzaines de *pots à l'eau* marchandes en bleu et une douzaine de blanc, de douze *seaux* en douze pièces séparées, de deux *cuvettes* et deux douzaines marchandes de *tasses à café* belle bleue, *soucoupes*, *gobelets*, *moutardiers*, *écritaires* et autres petites marchandises, et trois ou quatre douzaines en belle bleue ou autres sortes de marchandises et toutes belles à choisir, au compte de marchands faïenciers, et de belle à choisir, excepté les quatre premières douzaines en blanc qui seront rebut, mais à choisir dans le rebut blanc, à la charge de vider lesdits magasins dans quinze mois à compter de ce jourd'hui; de débarrasser tous les magasins qui sont dans le château dans les mois de mars, avril et mai prochains, et les mettre dans les grands magasins du fenil; emmèneront et vendront lesdits acquéreurs de ladite marchandise dans les commencements et à proportion de bonne et de mauvaise, jusqu'à la fin dudit enlèvement ou paiement, soit pour assurance du paiement, pour qu'ils ne laissent pas la mauvaise pour la dernière.

Ladite vente ainsi faite sous les réserves ci-dessus et encore pour et moyennant la somme de *seize cents livres* et 24 livres d'étrennes, qui ont été payées présentement en un louis, dont quittance, et ladite somme de 1,600 livres payable audit sieur Gayot, au château de La Nocle ou en la maison de Maulais, où il demeurera, savoir: dans le courant de chaque mois au moins 150 livres, à commencer le premier paiement au 20 du présent mois..., et ainsi à continuer de mois en mois jusqu'en fin de paiement...; au paiement dudit prix et en exécution du présent marché lesdites parties ont obligé et hypothéqué tous et un chacun

leurs biens meubles et immeubles, spécialement les marchandises ci-dessus vendues à quels lieux et parts qu'elles puissent être transportées...; même ledit Chardon pour la validité des présentes a prêté autorité à ladite Duranton, sa femme, par elle prise et acceptée, et procédant sans icelle a renoncé et renonce par ces présentes à l'article 14 de la coutume de Nivernois, titre des droits appartenant aux femmes, à elle expliqué par le juré soussigné en présence des témoins, par lesquels il est dit qu'une femme renonçant à la communauté de son mari, vingt-quatre heures après son décès, demeure quitte et libérée des dettes de leur communauté, ce qu'elle a dit bien comprendre et y a expressément renoncé, et à tous autres droits, lois, coutumes et ordonnances faites et introduites en faveur des femmes; et ont lesdites parties élu leur domicile irrévocable, même en cas de mort, savoir: ledit sieur Gayot en sa maison de Maulais et lesdits acquéreurs en la maison de M. Perrin, cabaretier « d'Apona », paroisse de Rémyilly...; et en outre donneront lesdits acquéreurs à compte sur les 1,600 livres ci-dessus, 36 livres audit sieur Gayot lorsqu'ils prendront la première voiture qui sera demain prochain, et au cas que les susdits paiements de 150 livres par mois ne fussent pas faits audit sieur Gayot régulièrement..., le présent marché sera et demeurera résilié et annulé, sans autre forme ni formalité de procès, à la volonté dudit sieur Gayot, etc. — *Signé*: GARILLAN, notaire royal.

Quelques notes inscrites sur la couverture du dossier indiquent clairement que ce luxe de précautions n'était pas inutile. On lit, en effet, d'une part: Faire poursuite contre Chardon, tenir un commandement prêt, et faute de paiement faire saisir ses chevaux et charrette; d'autre part, sera fait poursuite quand on trouvera lieu de rencontrer ledit Chardon.

Coulanges-les-Nevers, novembre 1886.

F. BOUTILLIER.

## SÉANCE DU 30 DÉCEMBRE 1886.

Présidence de M. le comte DE SOULTRAIT, président.

Etaient présents : MM. le comte de Soultrait, *président* ; l'abbé Boutillier, *vice-président* ; E. de Toytot, *secrétaire* ; Canat, *conservateur du musée* ; l'abbé Marillier, vicaire général ; Ad. de Rosemont, l'abbé Rolland, l'abbé Soyer, de Villenaut, le docteur Robert Saint-Cyr, de Flamare, Cheminade, de Pierredon, Duminy, le vicomte de Maumigny.

Lecture est donnée par M. le Président d'un questionnaire adressé par le ministère de l'instruction publique, relativement au bégaiement. L'assemblée décide qu'une commission, composée de divers médecins de la Société, sera invitée à répondre à ce questionnaire.

M. l'abbé Marillier donne lecture du premier chapitre d'une monographie sur la ville et l'abbaye de Corbigny. L'auteur veut bien ajouter à cette lecture un aperçu général de l'ouvrage en voie de publication ; il traite en particulier de la translation des reliques de saint Léonard et du nom de ce saint ajouté à celui de la ville de Corbigny-lès-Saint-Léonard.

M. le Président adresse à l'auteur, en son nom et pour toute la Société, ses félicitations.

M. l'abbé Boutillier lit quelques pages intitulées : *Souvenirs du pèlerinage de Sainte-Reine*

d'*Alise*, et fait passer sous les yeux de l'assemblée une collection d'anciennes médailles de sainte Reine.

M. le Président fait connaître un article paru dans le dernier numéro du *Moniteur de la céramique et de la verrerie*. Cet article, qui traite de nos industries nivernaises les plus renommées, la faïence et la verrerie, mentionne surtout avec honneur l'ouvrage de notre collègue M. l'abbé Boutillier, sur la verrerie de Nevers.

Plusieurs membres signalent, dans un catalogue récemment publié par la librairie Saffroy, près Saint-Gervais (Seine), un document intéressant pour notre céramique nivernaise. Il est ainsi indiqué :

« Faïences de Nevers, pièce manuscrite, deux pages, 12 fr. Important mémoire de très-beaux spécimens, très-variés et fournis au comte de La Roche - Aymon : assiettes, plats, soupières, cuillères, tasses, aiguières, à la mode cannelée, porcelaines faites en compotier, cannelées à souffrir le feu, cabaret des plus à mode, flacons, etc., dont les prix sont indiqués. Les articles devaient avoir 154 écussons accolés, ornés d'un beau cartouche. Ce mémoire est celui d'un commissionnaire-voyageur auvergnat. »

La Société décide que le document sera acquis par M. le Président, afin de pouvoir l'imprimer dans notre *Bulletin*.

La Société exprime aussi le désir de posséder l'ouvrage de M. Julien sur le Nivernais. Une somme de 50 fr. est votée à l'effet d'acquérir cet ouvrage, si l'auteur veut bien l'offrir à la Société, au prix réduit que l'assemblée désire mettre à la disposition de M. le Président pour négocier cette affaire.

M. de Soultrait entretient l'assemblée d'un ouvrage déjà ancien, mais tiré à petit nombre et peu donné, dont la place est marquée dans la bibliographie nivernaise; c'est un volume intitulé : *Rondeaux et vers d'amour par Jehan Marion, poète nivernois du seizième siècle*, publiés pour la première fois par Prosper Blanchemain, membre de la Société des bibliophiles français. Paris, Léon Willem, 1873, in-18 (100 exemplaires numérotés). M. Blanchemain dit dans sa préface qu'il vit chez un libraire de Paris le manuscrit de cet ouvrage (très-petit in-4° de 102 feuillets), qu'il l'acheta, et que, trouvant qu'il en valait la peine, il le publia avec une introduction et des notes.

J'avais l'honneur, ajoute M. de Soultrait, de faire partie de la Société des bibliophiles français, dont j'étais même l'un des anciens; mais je ne connaissais pas M. Blanchemain, qui venait d'être admis dans ladite Société, et qui ignorait lui-même mes attaches à la patrie du poète qu'il voulait faire connaître; il ne me demanda donc pas de renseignements, et ce fut seulement quand le volume fut à peu près entièrement imprimé que mon confrère m'en communiqua les épreuves. Je fus charmé de faire connaissance avec ce Marion, qui venait renforcer le parnasse nivernais assez pauvre; mais je crus devoir répondre à M. Blanchemain que je ne parta-

geais nullement son opinion sur la personnalité du poète, et je lui écrivis une assez longue lettre pour soutenir mon dire. M. Blanchemain, sans me prévenir, me fit l'honneur d'imprimer, à la suite de son petit volume, cette lettre, écrite au courant de la plume, qui n'était pas destinée à pareille fortune, et qui aurait été rédigée autrement si j'avais pu prévoir qu'elle accompagnerait le livre.

Dans sa préface, M. Blanchemain attribuait les *Rondeaux et vers d'amour* à un Jean Marion, d'une branche de la famille des barons, puis comtes de Druy, qui fut échevin de Nevers en 1579 et 1580. Dans ma lettre, j'ai combattu cette attribution et j'ai essayé de prouver que l'auteur des vers en question était un Jean Marion, d'une branche pauvre de sa famille, fils de Pierre Marion, orfèvre à Nevers, qui, après une vie agitée, alla s'établir en Pologne.

Quelle que soit la probabilité de mon attribution, j'ai été bien aise de faire connaître à la Société nivernaise cet enfant trouvé du Parnasse, qui ne lui avait pas encore été présenté.

Après une courte discussion, la Société décide qu'une modification sera apportée au règlement, relativement à l'échange des jetons de bronze contre un jeton d'argent. A partir du 1<sup>er</sup> juillet, il faudra 15 jetons de bronze et non plus 10 pour obtenir un jeton d'argent.



## SOUVENIR DU PÉLERINAGE

DE SAINTE-REINE D'ALISE.

---

Le culte de la glorieuse vierge d'Alise (l'antique Alesia, aujourd'hui Alise-Sainte-Reine), était autrefois célébré dans toute la Bourgogne et en Nivernais.

La vieille église des Jacobins de Nevers, dont une seule chapelle subsiste aujourd'hui dans l'établissement des frères des écoles chrétiennes, avait sa chapelle de Sainte-Reine.

Le 25 avril 1695, Guillaume Gautherin, faïencier, demandait, sur son testament, à être inhumé en l'église des révérends Pères Jacobins, ou devant la chapelle de Sainte-Reine, où il veut que ses funérailles soient faites (1).

Les chapelles de l'hôpital de Château-Chinon, du château de Bizy, en la paroisse de Parigny-les-Vaux, de Villiers, en la paroisse de Ménéstreau, sont sous le vocable de sainte Reine; dans cette dernière paroisse, une source abondante est également dédiée à cette sainte.

## I.

Aussi bien de nos jours encore comme dans le siècle dernier, de nombreux pèlerins se rendent en pèlerinage à la chapelle élevée sur le lieu du martyr de sainte Reine, pour vénérer ses précieuses reliques, surtout durant l'octave de sa fête du 7 au 14 septembre (2).

Or, il est à noter que les pèlerinages, autrefois si populaires, avaient d'ailleurs leurs réglemens sagement établis par l'Eglise et auxquels les pèlerins devaient se conformer.

Un ouvrage fort bien fait et qui eut au dix-septième siècle une très-grande vogue: *Le Parfait ecclésiastique...*, imprimé à Paris, chez Pierre de Bresche, en 1665, contient notamment deux chapitres des plus instructifs au point de vue historique: 1° sur les pèlerinages et lieux de dévotion et comme il faut s'y comporter; 2° sur les intentions et la manière de faire saintement les pèlerinages.

Si c'est un grand pèlerinage que l'on veut faire, il faut demander à son pasteur la bénédiction ecclésiastique propre

(1) Archives départementales de la Nièvre. Titres de familles.

(2) Dans le Morvand un très-grand nombre de personnes portent le nom de sainte Reine.



pour les pèlerins , laquelle est dans les rituels , tant pour la sortie que pour le retour en action de grâce.

Ce serait une chose très-louable de n'entreprendre aucun pèlerinage sans en avoir pris l'avis de son curé et de son confesseur, afin qu'ils instruisent à le faire utilement...

Pour plus de sûreté, dans certains diocèses, le curé donnait à son paroissien se rendant en pèlerinage un certificat de bonnes vie et mœurs, afin qu'en cas d'accident il pût recevoir les sacrements de l'Eglise.

Une de ces pièces émanant du curé d'une paroisse du diocèse actuel de Nevers, et se rapportant à un pèlerin de Sainte-Reine, nous a été obligeamment communiquée par M. le chanoine Greuzard, ancien curé de la paroisse dont il s'agit (1). Il nous a paru intéressant de le copier ; en voici la teneur :

« Nous, soussigné, curé de Couloutre, diocèse d'Auxerre, certifions à quiconque appartiendra que le nommé Philippe Sainjeon, habitant de laditte paroisse et fabricien de mon église, est un homme d'honneur, et de probité, et de mœurs très-chrétiennes, qui s'est toujours acquitté de tous les devoirs de la religion avec une fidélité et une exactitude la plus édifiante, et comme il a prit le party de se transporter à Sainte-Reine, pour implorer la protection de cette sainte auprez de Dieu pour obtenir le rétablissement de sa santé, si Dieu la juge nécessaire pour sa gloire et pour son salut, il nous a requis de lui délivrer le présent certificat pour lui être pourveu aux besoins spirituels de son âme, et à la réception même des sacremens des fidèles, au cas qu'il se trouva en danger de mort dans son voyage. Ainsi nous supplions instamment MM. les Curés où il pourroit se

(1) Ce certificat est écrit tout entier de la main du vénérable curé, sur une feuille de papier marqué au timbre de la généralité de Bourges et cotté 1 sol 8 deniers.

Le timbre représente trois fleurs de lys sur une seule ligne horizontale, entre quatre palmes très-gracieusement disposées,

trouver malade, ou en danger, de vouloir bien le secourir et de lui administrer les sacremens, si ils le jugent nécessaire. Délivré en notre maison curiale ce deuxième septembre mil sept cent cinquante et un. — FRÉMY DE LA COLOMBIÈRE, *curé dudit Couloutre.* »

## II.

Les pèlerins d'autrefois, pas plus que ceux de nos jours, n'oubliaient de rapporter de leur pieux voyage quelque médaille commémorative. Ces anciennes médailles de pèlerinage forment l'appoint le plus intéressant des collections de numismatique religieuse. On les retrouve surtout dans les sépultures des vieux cimetières, où elles attestent la piété des défunts qui n'avaient pas voulu que la mort même pût les séparer de leur précieux souvenir.

Nous avons recueilli, grâce à l'aimable générosité d'un de nos collègues, M. le baron d'Espiard, un certain nombre de types divers de médailles de sainte Reine, toutes trouvées dans les anciens cimetières d'Autun.

Ces médailles représentent habituellement la sainte debout, la tête couronnée du diadème royal et nimbée, d'une main tenant la palme du martyr, de l'autre un glaive dont la pointe repose sur le sol.

Quelquefois la sainte est à genoux, et derrière elle le bourreau debout, le glaive levé, s'apprête à lui trancher la tête.

La légende, quand elle n'est pas supprimée, est toujours, SAINTE REINE.

Le revers de ces médailles offre invariablement trois grandes croix debout plantées dans le sol et surmontées d'une touffe de feuillages sortant du sommet de chaque croix. Assez souvent chaque touffe se partage en trois branches bien distinctes.

Au pied de la croix du milieu se tiennent agenouillés deux petits personnages ayant les mains jointes.

Quelle est l'explication de cette décoration tout à la fois originale et gracieuse ?

Voici ce que rapporte la légende de sainte Reine :

Comme la jeune vierge, poursuivie par les émissaires du préfet des Gaules Olibrius, épris de sa beauté et qui la voulait pour épouse, s'était enfuie à la faveur des arbustes dont était couverte cette partie de la campagne située au pied d'Alise, elle réussit à se cacher dans un épais bouquet d'ormeaux.

Mais, bientôt découverte, elle répond au proconsul qu'elle adore la divine Trinité et qu'elle a choisi Jésus-Christ pour époux.

Or, ce lieu s'appelle encore aujourd'hui *les Trois-Ormeaux* (1). Les ormeaux cependant, depuis longtemps disparus, ont été remplacés par trois tilleuls et par trois croix, et les pèlerins de Sainte-Reine ne manquent pas d'aller faire une station *aux Trois-Ormeaux*, où ils récitent une prière qui commence par ces mots : « C'est ici, vierge victime, que vous avez confessé la divine Trinité. »

Nous avons donc l'explication du gracieux symbolisme des médailles de sainte Reine : les trois croix, les trois ormeaux, les trois branches de chaque ormeau rappellent le mystère de de la Trinité si glorieusement confessé par la généreuse martyre.

En terminant, rappelons, à titre de souvenir, que notre glorieux évêque saint Arigle était, d'après Fortunat, originaire d'Alise ou Mont-Auxois, aujourd'hui Sainte-Reine.

Décembre 1886.

F. BOUTILLIER.

(1) Manuel de la confrérie de Sainte-Reine canoniquement érigée dans l'église paroissiale de Flavigny, par l'abbé L. Nortet, curé-doyen. — Dijon, 1874.



SEANCE DU 27 JANVIER 1887.

Présidence de M. ROUBET.

Etaient présents : MM. Roubet, *président honoraire*; Boutillier, *vice-président*; Ernest de Toytot, *secrétaire*; Canat, *conservateur du musée*; le docteur Subert, l'abbé Soyer, de Villenaut, Langellé, Gadoin, de Maumigny, le docteur Robert Saint-Cyr, de Barrau, de Flamare, de Pierredon, Duminy, l'abbé Foucher, Teste, Griveau.

Lecture est donnée de la note de M. Bricheteau, trésorier, sur la situation financière de la Société. Il restait en caisse au 31 décembre 1886 un excédent de 1,208 fr. 52 c.

M. le docteur Subert communique à la Société l'analyse d'un ouvrage intitulé : *Recueil manuscrit de plusieurs remèdes, très-expérimentés par des personnes charitables et zélées du soulagement des pauvres malades, 1755*. M. le docteur Subert est invité à recueillir les notes qui lui paraîtront plus intéressantes et à relever les noms propres se rattachant au pays, qui abondent dans le manuscrit.

MM. de Rosemont et de Flamare présentent comme membre M. Octave de Mulot de Villenaut. Il est procédé au vote. M. de Villenaut est admis à l'unanimité des voix.

M. de Rosemont appelle l'attention de la Société sur plusieurs débris de sculptures re-

cueillis dans l'emplacement de l'abbaye de Saint-Martin de Nevers, et signale en particulier la première pierre du logis abbatial, portant la date de 1632. Les autres fragments exposés sur le bureau par M. de Rosemont paraissent appartenir aux neuvième et douzième siècles et correspondre aux périodes de fondation et de restauration de l'abbaye. Ces curieux débris sont offerts au musée. M. de Rosemont fait connaître une note relative à Nicolas Briot, monnayeur au dix-septième siècle.

M. Roubet lit une très-courte note intitulée *Saint-Gildard et Saint-Gildas*, qui sera insérée au *Bulletin*.

M. l'abbé Boutillier donne lecture du document original dont il a été parlé à la dernière séance, et qui fait maintenant partie des collections nivernaises si importantes de M. de Soultrait.

*Mémoire du nombre de la fayance que le sieur Mago a pris à Nevers pour M. de La Rochaymon, qui est très-conforme à l'original.*

|                                                                 |           |
|-----------------------------------------------------------------|-----------|
| Deux plats potager de douze poulces chacun . . .                | 3 l.      |
| Plus deux plats de quinze poulces chacun, . . .                 | 4         |
| Plus un grand oval octogonne. . . . .                           | 3         |
| Huits plats d'entrée à ragout de dix poulces<br>chacun. . . . . | 5 l. 4 s. |
| Deux plats pour le roti. . . . .                                | 4         |
| Huit plats d'onze poulces chacun. . . . .                       | 6         |
| Six douzaines d'assiettes plates . . . . .                      | 60        |
| Deux douzaines d'assiettes creuses . . . . .                    | 20        |

|                                                                                            |            |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| Six saladiers de moyenne grandeur, deux en octogonne et quatre en ovale avec écussons. . . | 7 l. 10 s. |
| Huit compotiers . . . . .                                                                  | 7          |
| Deux sucriers sans écussons . . . . .                                                      | 1 10       |
| Deux poiurières avec les couuers sans écussons . .                                         | 1 10       |
| Deux succriers ains sans écussons . . . . .                                                | 24         |
| Deux grands bassins de uint un poulces chacun.                                             | 18         |
| Un bassin ouale en octogonne de la même grandeur. . . . .                                  | 9          |
| Deux égüières à la mode canelées. . . . .                                                  | 4          |
| Deux cuuettes en ouale octogonne canelées. . .                                             | 8          |
| Deux iattes de toilettes avec leurs pots. . . .                                            | 6 10       |
| Douze porcelaines faittes en compotiers à confitures rondes canelées sans écussons . . . . | 7          |
| Deux casseroles à souffrir le feux sans écussons.                                          | 2          |
| Quatre seaux à rafraîchir le uin rons canelés. .                                           | 5          |
| Deux cuilliers à potage sans écussons . . . .                                              | 2          |
| Huit tasses à caffè avec sous coupe sans cussons                                           | 4          |
| Deux caffetières, l'une de douze prises et l'autre de six sans écussons . . . . .          | 1          |
| Deux huilliers avec leurs cuuettes . . . . .                                               | 2 10       |
| Plus cabarez des plus à la mode avec une bouatte à sucre. . . . .                          | 4 10       |
| Plus un écritoire garny gratis. . . . .                                                    |            |
| Deux bouteilles de huit pintes chacune, paintes toutes les deux. . . . .                   | 4 10       |
| Quatre flacons, deux de deux pintes chacun et les autres de pinte chacun . . . . .         | 6          |

Sur lesquelles espèces il serat payé cent cinquante-quatre écussons aux armes dudit seigneur de La Rochaymon et de madame son épouse, les armes de monsieur est un lyon d'or rempant à champ de sable parsemé d'étoile d'or sans nombre, et celles de madame est une tour d'argent crénelée de trois pièces de même en champ d'azur parsemée de fleurs de lys d'or sans nombre, lesdits deux cussons avec un beau

cartouche et une couronne de marquis, pour lesquels cussons on est conuenu pour la somme de vint liures seize sols. Laquelle accumulée avec celle de deux cent dix liures quatorze sols. Soient encore trante-six liures pour la uoiture. Sur tout cela on a reçu cent liures par monsieur de La Rochaymon à-compte.

267 l. 10 s. Ressu 100 liures.

Ce document, ajoute M. de Soultrait, est intéressant en ce qu'il donne la composition et le prix d'un service de table complet pour une grande maison, car le marquis de La Roche-Aymon était un seigneur d'importance. Il est à regretter que le nom du faïencier qui a fourni ce service ne soit pas mentionné ; quant à la date du document, elle peut être fixée approximativement à l'aide de la description des armoiries qui décoraient les pièces. J'ai cherché dans les généalogies de la famille de La Roche-Aymon, et je n'ai trouvé qu'une seule des alliances de cette famille ayant porté dans son blason une tour et des fleurs de lys : c'est celle des d'Alègre, famille de haute noblesse de l'Auvergne et du Bourbonnais, qui portait, il est vrai, la tour d'argent et les fleurs de lys d'or sur fond de gueules, tandis que l'indication du fond des armoiries donnée par le document est d'azur, mais on peut bien admettre cette erreur héraldique chez l'individu qui avait commandé la fourniture. Annet de La Roche-Aymon, chevalier, marquis de Saint-Maixent, avait épousé en 1630 Anne d'Alègre, qui mourut en 1663. C'est donc bien évidemment de 1630 à 1663 que le service fut

établi, et, d'après la composition et la forme indiquée de certaines pièces de ce service, je serais porté à lui assigner la date approximative de 1645 à 1650. Il serait à désirer que l'on pût retrouver quelque pièce de ce service.

M. de Rosemont demande, en terminant la séance, à faire connaître la lettre et le programme du prochain *Congrès scientifique international des catholiques*, et il propose à la Société de voter une souscription de 10 fr., afin de pouvoir conserver dans ses archives le *Bulletin* et le compte-rendu des travaux. La Société vote la souscription et nomme comme délégués au congrès MM. Arthur de Rosemont et l'abbé Foucher, aumônier du lycée.



## SAINT-GILDARD. — SAINT-GILDAS.



Nous n'hésitons point, avec Née de La Rochelle, à confondre en une même identité le nom de Gildard avec celui de Gildas.

Aucun de nous, sans doute, n'ignore que sous les murs de Nevers, ou, comme on disait alors, lès-Nevers, il a existé un antique prieuré-cure dit de Saint-Gildard qui a disparu, mais dont le vocable est destiné à une longue perpétuité d'années nonobstant les changements et les effacements que nous voyons chaque jour.

Il n'est pas hors de propos de faire connaître qu'en Bretagne, dans un lieu nommé Ruys, il a existé un monastère fondé au quatrième siècle par un moine du nom



de Gildas qui, pendant sa vie, fut surnommé le Sage, et mérita après sa mort d'être honoré comme saint.

Peut-être serait-il permis d'induire plus ou moins indirectement une corrélation entre le monastère armoricain et le prieuré nivernais. Bien entendu, nous ne faisons qu'en proposer la fugitive possibilité.

Dans son histoire des *Congrégations religieuses* (femmes) M<sup>sr</sup> Crosnier, avec le talent qui lui était si familier, après avoir fait une excellente description archéologique le l'ancienne église de Saint-Gildard, ajoutait : « Avant d'obtenir le titre de prieuré-cure, il est probable que tout d'abord Saint-Gildard n'était qu'un simple prieuré qui, au douzième siècle, fut cédé à l'abbaye de Saint-Laurent. C'est à cette époque que, par suite de la donation de Douzion, abbé de Saint-Laurent, la reconstruction de l'édifice a été effectuée (1100-1130). »

L'historien ajoutait encore : *Quelle était la construction antérieure à cette réédification ? On en chercherait en vain les dates.*

Aujourd'hui nous osons hasarder une supposition basée sur des faits d'histoire étrangère à la localité qui n'ont pas encore été signalés par nos chroniqueurs nivernais.

En voici l'analyse succincte :

L'abbaye, fondée au quatrième siècle par saint Gildas, était devenue prospère ; elle dut naturellement exciter la convoitise des envahisseurs victorieux. En 920, les Normands s'en emparèrent. Les moines se dispersèrent en emportant avec eux leurs richesses et surtout les reliques de leur saint patron.

Ils se répandirent dans l'Anjou, dans la Touraine et dans le Berry, où ils créèrent quelques prieurés simples plus ou moins temporaires, car nous savons qu'en 1022 saint Félix put reconstruire le monastère de Ruys et y rappeler les reliques qui avaient été emportées et conservées dans le Berry.

Ne conviendrait-il pas de faire remonter la création du prieuré de Saint-Gildard nivernais à l'époque précise de la

dispersion des religieux de Ruys ? Le Berry n'est point loin du Nivernais.

En terminant, à titre de curiosité, nous dirons qu'Abélard devint abbé de Ruis, mais il n'était point fait pour diriger les moines indomptables de la Basse - Bretagne, pourvus d'orgueil et d'une violente ténacité ; voici ce qu'il écrivait à Héloïse :

« J'habite un pays barbare dont la langue m'est inconnue et en horreur ; je n'ai de commerce qu'avec des peuples féroces ; mes promenades sont les bords inaccessibles d'une mer agitée ; mes moines n'ont d'autre règle que de n'en pas avoir.

» Je voudrais que vous vissiez ma maison, vous ne la prendriez jamais pour une abbaye ; les portes ne sont ornées que de pieds de biches, de loups, d'ours, de sangliers, des dépouilles hideuses de hiboux. J'éprouve chaque jour de nouveaux périls ; je crois voir à tout moment sur ma tête un glaive suspendu. »

Effectivement Abélard fut obligé de s'enfuir pour échapper à la mort.

Nous supposons que le prieuré de Saint-Gildard-les-Nevers n'offrit jamais des cas identiques à ceux qui se produisaient en l'abbaye de Ruis ; les bords de notre Loire différaient des bords de l'Océan.

L. ROUBET.



## SÉANCE DU 24 FÉVRIER 1887.

Présidence de M. le comte DE SOULTRAIT, président.

Etaient présents : MM. le comte de Soultrait, *président* ; Roubet, *président honoraire* ; l'abbé Boutillier, *vice-président* ; Canat, *conservateur*

*du musée* ; E. de Toytot, *secrétaire* ; Duminy, *archiviste* ; l'abbé Soyer, Adolphe de Villenaut, le vicomte de Maumigny. L. Tiersonnier, Cheminade, Langellé, Décray, de Pierredon, de Flamare, l'abbé Pot, de Villefosse, Col.

M. le Président fait part de la lettre de M. Jullien qui offre à titre gratuit à la Société son ouvrage : *La Nièvre à travers le passé*. La Société adresse à M. Jullien l'expression de ses remerciements.

M. le comte de Soultrait donne lecture d'une lettre-circulaire du ministre de l'instruction publique, relativement aux sociétés des beaux-arts et aux mémoires à lire en séance publique à la réunion générale des sociétés de beaux-arts des départements.

Une autre circulaire du même ministère traite des mémoires relatifs à l'étude de la France de 1789 et indique le plan général qui pourrait être suivi, par généralité ou fraction de généralité ; pour donner une certaine unité et une idée d'ensemble à ces travaux, il est joint à cette circulaire un programme des diverses questions qu'il serait intéressant de traiter.

M. de Rosemont et M. l'abbé Boutillier présentent pour faire partie de la Société M. de Saulieu, à Lurcy-le-Bourg.

M. de Villenaut et M. de Flamare présentent M. de La Chesnaye, à Pouilly.

M. le comte de Soultrait et M. Roubet présentent M. Guillerand, de Mornay.

La Société vote à l'unanimité l'admission de MM. de Saulieu, de La Chesnaye et Guillerand.

M. l'abbé Boutillier demande la parole pour rendre hommage à la mémoire de deux de nos collègues décédés récemment : M. l'abbé Bonoron, vicaire de Saint-Etienne de Nevers, et M. l'abbé Michel Crosnier, curé de Saint-Louis de Fourchambault.

Le premier, reçu il y a deux ans seulement, dans la séance de février 1885, n'avait pu trouver l'heure encore de se livrer à des études pour lesquelles il ressentait un véritable attrait.

Le second, membre de la Société depuis 1872, quittait volontiers son importante paroisse de Fourchambault pour assister à nos réunions, qui lui rappelaient la mémoire de son vénéré frère, notre premier président, Mgr Crosnier.

Ses goûts pour les voyages non moins que sa piété l'avaient entraîné jusqu'à Jérusalem, et il publia à son retour, en 1876, d'abord un volume, sous ce titre : *Deux mois en Palestine. Journal d'un pèlerin de Terre-Sainte* ; puis un opuscule qui mérite d'être remarqué : *Souvenirs de Terre-Sainte. Description des Lieux-Saints en vers*.

Ces deux ouvrages sont dans la bibliothèque de la Société, à laquelle l'auteur en avait fait présent.

M. l'abbé Boutillier annonce ensuite qu'il a pu réunir une suite de documents assez nombreux pour donner bientôt au *Bulletin* le travail sur le *Trésor de la cathédrale de Nevers*, annoncé

dans la séance de janvier 1886. Cependant, il a cru devoir encore s'adresser à M. Léopold Delisle, qui connaît si bien toutes les richesses de nos anciennes cathédrales, aujourd'hui conservées à la Bibliothèque nationale. Et, en effet, l'éminent directeur s'est empressé de lui signaler un troisième sacramentaire de la cathédrale de Nevers, du douzième siècle, ayant pour titre : *Antiquum collectarium signatum per I*, et de lui en donner l'analyse sommaire.

Les membres présents prient M. l'abbé Boutillier de hâter cette publication, et ils votent, sur la proposition de M. Héron de Villefosse, un tirage à part à 200 exemplaires, dans le format de la *Monographie de la Cathédrale*, de Mgr Crosnier.

M. Roubet continue la lecture de son travail sur les *Chroniques judiciaires de Saint-Pierre-le-Moûtier*.

M. le Président, en terminant la séance, nous donne la bonne nouvelle que l'affaire dont il avait été chargé, relativement à la reconnaissance de notre Société comme établissement d'utilité publique est en bonne voie.

Sur la demande de M. l'Archiviste, qui annonce qu'il n'existe plus de jetons de présence ni de bronze, ni d'argent, la Société décide qu'il y a lieu de commander à la Monnaie des jetons de bronze et d'argent. Le secrétaire est chargé de régler cette affaire, ainsi qu'il l'a fait précédemment avec M. le Directeur de la Monnaie. Il s'entendra avec

M. l'Archiviste sur la quantité de jetons qu'il convient de commander.

La commande est fiée à 50 jetons d'argent et 300 jetons de bronze.



## SÉANCE DU 31 MARS 1887.

Présidence de M. le comte DE SOULTRAIT, président.

Etaient présents : MM. le comte de Soultrait, *président* ; l'abbé Boutillier, *vice-président* ; Canat, *conservateur du musée* ; E. de Toytot, *secrétaire* ; Duminy, *archiviste* ; Adolphe de Villenaut, de Villefosse, l'abbé Soyer, l'abbé Foucher, Ad. de Rosemont, de Flamare, Octave de Villenaut, de Pierredon, Col, de Charrant.

M. le Président dépose sur le bureau un volume offert en hommage à la Société par l'auteur, M. le comte L. Lafond, et intitulé : *L'Ecosse jadis et aujourd'hui*. Des remerciements sont votés à l'auteur.

M. le Président donne lecture de circulaires ministérielles relativement à l'époque de la réunion des sociétés des beaux-arts des départements et des sociétés savantes des provinces.

L'époque de ces réunions est fixée à la semaine de la Pentecôte au lieu de la semaine de Pâques.

La lettre du ministre donne le programme du congrès des sociétés savantes à la Sorbonne.

Mention est faite d'un prospectus adressé à la Société : *Revue des patois gallo-romains*.

M. Jules Och, membre correspondant de la Société havraise d'études diverses et de la Société de géographie commerciale du Havre, ayant appris par la lecture de nos *Bulletins* que nous n'avions pas les explications données par M. de Belloguet sur l'inscription ANDE CAMULOS, en a envoyé une copie à M. l'abbé Boutillier. L'insertion de ce document au *Bulletin* est votée, avec remerciements à notre obligeant correspondant.

*Extrait du glossaire gaulois de Roget de Belloguet, tome I<sup>er</sup>, page 272.*

ANDE  
CAMV  
LOS TOVTI  
SSICNOS  
IEVRV.

Inscription connue depuis plusieurs siècles à Nevers. Elle commence par deux nominatifs singuliers en *os* dont le second, suivi de *ieuru* seul, repousse la signification de fils, que l'un de nos plus habiles épigraphistes voulait, dans le principe, attribuer à ce mot ; mais il n'en est plus question aujourd'hui que cette signification a été positivement reconnue dans la finale *cnos* de *Foutissicnos*, soit qu'on la sépare avec M. Pictet des syllabes précédentes, soit qu'on n'y voie qu'une désinence patronymique, comme dans les noms gaulois de *Cintugenus Camulogenus, Camulognata*, etc.

Dans le premier cas, *Foutissi* devient un génitif en *i*, comme nous en reconnaitrons tout à l'heure deux autres. Dans le second, qui me paraît plus vraisemblable, *Foutis-*

*sichnos*, reste ce que nous avons présumé, un nom patronymique composé de la même manière qu'*Oppianicnos* et *Froucticnos* que nous rencontrerons dans la suite. *Foutissos* est effectivement un nom tout gaulois; celui d'*Andecamulos* ne l'est pas moins dans les deux parties qui le composent; il rappelle d'abord les *Andecamulenses* d'une inscription trouvée à Rançon, dans le Limousin, et qui nous a seule révélé l'existence d'une ville d'*Andecamulum*; elle était sans doute sous le patronage spécial de *Camulus*, le Mars gallo-romain, que nous ont fait connaître plusieurs monuments épigraphiques, et dont le nom diversement varié se montre souvent parmi ceux que portaient les Gaulois de l'époque impériale.

Reste cet *ieuru* si souvent répété dans nos inscriptions et que nous avons reconnu de prime abord pour la troisième personne singulier d'un prétérit, conformément aux flexions verbales *doroigu robbu* que Zeuss a relevées dans des gloses irlandaises, pages 439, 481 et *al.* Nous lui avons donné le sens de vouer, consacrer en même temps que l'abbé Auber, de Poitiers, hésitait entre cette signification de *dedicavit* et celles de *posuit* ou de *fecit*, et que Becker, en Allemagne, arrivait au même résultat que moi dans le *Rheinisches Museum*, treizième année, pages 290 et suivantes. Telle était encore son opinion très-positive en 1862 et celle de M. Pictet dans son premier *Essai*, où il dit que le docteur Siegfried, de Dublin, s'était, de son côté, prononcé pour *fecit* au tome I<sup>er</sup>, page 451, des *Beitrage de Kuhn et de Schleicher*. Ce ne fut toujours pas sans tergiversations ultérieures, d'après une citation des *Irish glosses* de W. Stokes, 1860, page 73, dans laquelle le docteur traduit encore notre prétérit gaulois par *dedicated*. Toutefois, ces deux maîtres se sont définitivement ralliés au sens de *fecit* dans ces mêmes *Irish glosses*, page 161, et M. Pictet s'est rangé à leur opinion dans son nouvel *Essai-Revue archéologique*, mai 1867.

Sur quels rapprochements avons-nous, de part et d'autre



appuyé cette double interprétation ? Nous avons pour notre compte mis entre autres en avant les *kymrique* *ior* l'*Eternel*, Dieu-Seigneur dans J. Davies et (L = si souvent R) *jol*, implorer Zeuss, page 1099, aujourd'hui *joli*, prier, adorer, — armoricain *joqli*, vouloir, désirer, — enfin l'irlandais *Jarraim*, demander, prier, *Erse Jarr*.

M. de La Villemarqué, avec sa légèreté ordinaire, m'a cité fort inexactement à cette occasion pour se donner le plaisir de me prêter une grosse sottise et de changer en affirmations positives de simples questions que je soumettais au lecteur. Du reste, « *jarraim* » a été seul mais vivement discuté par M. Pictet et les deux savants anglais particulièrement irlandistes comme lui. A ce terme définitivement mis hors de cause, Siegfried a substitué avec bonheur l'ancienne racine irlandaise *iur* ou *ior*, dégagée d'abord des composés *fritamm iurat* (*me adficiunt*) et *fritamm iorsa* (*me adficiet*) tirés des gloses recueillies par Zeuss, page 336, puis rencontrée seule *iurat* (*factum est*) dans le livre d'Armagh, célèbre manuscrit irlandais du huitième ou neuvième siècle. Stokes et après lui M. Pictet citent d'autres composés avec ce radical ou avec une deuxième forme équivalente *uar*. Le philologue genevois a cherché cette fois dans le kymrique des parents du verbe irlandais et il y a trouvé *iorth*, actif, industrieux, etc. ; il est remonté ainsi à notre *ior*, Dieu, Créateur ; il n'a prêté aucune attention, s'il les a connus aux rapprochements que M. de La Villemarqué a faits, à l'appui de l'*iur* de Siegfried, avec les prétérits des verbes irréguliers, qui signifient faire, *goru* et *gurel* en kymrique et en cornique, *Ober* en armoricain, et dont je ne citerai que le dernier *eure*, il a fait (*eureu* dans la grammaire bretonne de G. des Rostrenen, 1738). Je le cite parce que M. de Jubainville a fortement protesté au nom de l'ancien *g* initial contre la confusion de cet *eure* au moyen-âge *gueure* ou *guerue* avec notre *ieuru* ; j'observerai seulement qu'en cornique l'éclipse grammaticale de ce *g*, qui a également lieu en kymrique, ramène bien souvent dans les temps du verbe

*guray*, faire, les formes *wra*, *wre*, *wreuch*, à chacune desquelles R. Williams a consacré dans son dictionnaire un article particulier.

Il est donc certain qu'*ieuru* doit signifier *fecit*, a fait, mais en lui laissant dans les formules religieuses une signification implicite de consécration, comme dans le latin tumulaire ou votif, *exerit*, *votum*, *solvit*, etc. En somme, la brièveté de cette inscription, peut être incomplète, et l'absence de tout renseignement sur la destination que pouvait avoir reçue la pierre où elle est gravée ne nous permet pas d'y lire autre chose que: *Andecamulos*, fils de *Foutissos*, a fait ou érigé.....

A ce texte, M. Och ajoute quelques remarques complémentaires dont nous lui laissons la responsabilité :

On trouve le mot *ievr̥v* avec la signification de *fecit* :

- 1° Dans une inscription gauloise trouvée à Autun ;
- 2° Dans l'inscription gauloise de Nevers ;
- 3° Dans l'inscription écrite sur le manche d'une patère en métal trouvée en 1853 dans les environs de Dijon ;
- 4° Dans l'inscription découverte à Vaison en 1840 et qui appartient au musée d'Avignon (mais sous la forme grécisée de *Eiôpon*) ;
- 5° Dans l'inscription déterrée en 1839 dans le sol même d'Alise ;
- 6° Dans l'inscription trouvée à Volnay, près de Beaune ;
- 7° Dans l'inscription qui se trouve sur la pierre druidique, le menhir du vieux *Poitiers*, nom que porte l'emplacement d'une ancienne ville dans la commune de Cénon, près Châtellerault ;
- 8° Dans l'inscription découverte il y a environ vingt ans sur un bloc de granit, près de la gare de Marsac (Creuse).

*Cnos* est encore interprété aujourd'hui avec la signification

de « fils » que lui a donnée Roget de Belloguet; ainsi dans l'inscription découverte récemment à Saint-Cosmes, près de Nîmes, M. Guillemaud, qui l'a trouvée et interprétée, n'hésite pas un seul instant à traduire le mot *Adressicnos* qui s'y trouve par fils d'*Adressos*.

Je remarque enfin : 1° que le second T de la troisième ligne de l'inscription de Nevers reproduit par le président Bouhier et par Roget de Belloguet ne se trouve pas sur le fac-simile du *Bulletin* de la Société nivernaise, et 2° que le président Bouhier met un V à la place de la première lettre S de la quatrième ligne, ce qui constituait déjà pour lui une difficulté d'interprétation.

M. le comte de Soultrait ajoute ensuite quelques explications sur cette même inscription. Elle avait été, dit-il, copiée au moment même de sa découverte, dans un manuscrit fort intéressant, appartenant à M. Girerd : sur les feuilles de cet ouvrage, sorte de barrême à l'usage de la chambre des comptes de Nevers, le greffier avait l'habitude d'inscrire une foule de détails et de commentaires curieux sur diverses choses.

Quant à l'inscription, qui a été détruite depuis, on sait qu'elle existait sur une pierre au bas de la rue de l'Oratoire.

M. le comte de Soultrait dépose sur le bureau, pour être livré à l'impression, le travail de M. de Chastellux sur *Vésigneux*.

M. de Flamare donne lecture d'un intéressant mémoire, intitulé : *Gaucher de Châtillon, baron de Donzy, à la croisade*; ce mémoire sera publié au *Bulletin*.

M. l'abbé Boutillier lit un rapport sommaire

sur un ancien et très-curieux livre des évangiles (XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles) appartenant à l'église Saint-Martin de Clamecy. Ce volume lui a été communiqué par M. l'abbé Greuzard, chanoine de la cathédrale.

M. l'abbé Boutillier dépose sur le bureau, en même temps que l'évangélaire, une très-belle bible de 1516 appartenant au grand séminaire de Nevers, et fait remarquer les pages du canon des évangiles dont la disposition est la même que celle du manuscrit.

M. l'abbé Boutillier est heureux de joindre à son rapport un très-savant mémoire sur le fond même de l'ouvrage, dont l'auteur est un de ses amis, qui s'occupe tout spécialement d'études sur l'Écriture-Sainte. Ces deux travaux seront également insérés au *Bulletin*.

M. l'abbé Boutillier communique un grand sceau elliptique en cuivre appartenant à M. H. Evain, receveur de l'enregistrement à Varzy. Ce sceau porte pour légende en lettres capitales gothiques : *Sigillum conventus monasterii beate Marie de Columbis Carnotensis diocesis*.

Notre-Dame de la Colombe ou des Coulombs est représentée debout sous un dais de style ogival secondaire bien décoré ; elle tient l'Enfant-Jésus, et de chaque côté, à ses pieds, voltige une colombe.

M. de Rosemont continue à rendre compte de ses recherches sur l'abbaye de Saint-Martin ; il communique à ce sujet un plan daté de 1613 des

terrains dépendant de l'abbaye et un rapport sur l'état des lieux, plus l'inventaire et l'expertise des terrains et propriétés dépendant de cette même abbaye en 1752.



## SÉANCE DU 28 AVRIL 1887.

Présidence de M. le comte DE SOULTRAIT.

Étaient présents : MM. le comte de Soultrait, *président* ; Canat, *conservateur du musée* ; le docteur Subert, Adolphe de Villenaut, Guillerand, l'abbé Soyer, Col, Adolphe de Rosemont, Octave de Villenaut, L. Col, A. de Rosemont, Decray, Blanc, le chevalier de Pierredon, de Flamare, Langellé, E. de Toytot, *secrétaire* ; d'Assigny, Griveau, de Villefosse.

Une lettre de M. de Lespinasse offre à la Société quatre gravures, tirées sur des photographies de MM. Col et Blandin, représentant des vues de La Charité, en particulier de l'abside de la tour. Ces gravures, exécutées aux frais de M. de Lespinasse, seront annexées au *Cartulaire de La Charité* qu'il publie en ce moment.

M. de Lespinasse demande si la Société voudrait bien prendre à sa charge les frais de papier et de tirage.

La Société accepte avec reconnaissance cette proposition, qui donnera au *Cartulaire* un lustre

tout particulier et vote la dépense qui résultera de cette impression.

M. le Président offre d'ajouter aux planches proposées par M. de Lespinasse un cliché du tympan de l'église de La Charité.

La parole est donnée à M. Ad. de Rosemont pour continuer ses communications relatives à l'abbaye de Saint-Martin. Il donne connaissance de diverses pièces très-intéressantes relatives au roi de Pologne, Jean Casimir.

M. le docteur Subert entretient la Société du curieux livre d'anciennes recettes médicales dont il a déjà parlé à une précédente séance.



## SÉANCE DU 26 MAI 1887.

Présidence de M. le comte DE SOULTRAIT.

Étaient présents : MM. le comte de Soultrait, *président* ; l'abbé Boutillier, *vice-président* ; Roubet, de Villefosse, le docteur Subert, H. d'Assigny, Langellé, Griveau, Teste, de Lespinasse, Octave de Villenaut, Duminy.

M. le Président donne lecture d'une circulaire du ministre de l'instruction publique relative au catalogue des manuscrits des sociétés savantes.

M. le docteur Subert communique à la Société une petite plaque de cuivre rouge trouvée dans les démolitions de l'abbaye de Saint-Martin de Nevers, constatant la reconstruction du monastère

au milieu du dernier siècle et la pose de la première pierre par M<sup>er</sup> Jean-Antoine de Tinseau, évêque de Nevers, le 2 avril 1755.

Voici ce texte scrupuleusement reproduit :

HOC . ÆDIFICIUM . UETVS  
TATE . DIRUTUM . CURA . ET .  
SOLLICITUDINE . CANONICORUM  
REGULARIUM . CONGREGATIONIS .  
GALLICANÆ . NEGNON S<sup>ti</sup> MARTINI .  
NIVERNENSIS . FUT . RÆDIFICATUM .  
ANNO . D . MDCCLV .  
PRIMUM . LAPIDEM . POSUIT .  
ILLUSTRISSIMUS . D . D . IOANNES .  
ANTONIUS . DE . TEINSEAU . EP .  
IN . DIE . SECUNDA . APRILIS .  
EIVSDEM . ANNI .

Sur le revers de la plaque, dans le bas, on lit ces deux mots du graveur d'ailleurs assez malhabile :

FECIT . PERONNY .

M. René de Lespinasse soumet à la Société les épreuves phototypes qui doivent orner le *Cartulaire de La Charité*.

M. de Flamare est heureux de faire part à la Société de la réintégration des archives si importantes de la mairie de Decize aux archives départementales.

M. Roubet annonce qu'il a été trouvé dans les travaux de terrassement et de fondation d'une maison en construction sur l'emplacement de l'ancienne caserne une monnaie romaine.

M. l'abbé Boutillier donne lecture d'une courte notice sur le dernier nécrologe du dix-septième siècle de l'abbaye Notre-Dame de Nevers, dont il a retrouvé quelques feuillets.

Cette notice, où sont rappelés les noms de plusieurs anciennes familles nivernaises, amène quelques observations généalogiques de la part de M. de Soultrait, qui est prié de vouloir bien les consigner par écrit, pour être jointes au travail de M. l'abbé Boutillier.

M. de Flamare ajoute qu'il lira prochainement un travail sur les nombreux et importants fragments de l'ancien martyrologe et obituaire de cette même abbaye Notre-Dame découverts sur des dos de registres reliés au commencement de ce siècle.

M. Teste communique une pièce de 1480 copiée aux archives nationales ; c'est une procuration donnée par *Antoine de Chabanne, comte de Dommartin, pour l'administration de la terre de Marcy, à Jean Aiguillet*, suivie du bail à bordelage d'une vigne à Michaugues.

M. l'abbé Boutillier lit une note sur l'origine du flottage en trains, par M. Badin de Montjoie, imprimée dans le *Bulletin de la Société des sciences naturelles et historiques de l'Yonne* (année 1885, 39<sup>e</sup> vol., page LIXIX des procès-verbaux). En voici le texte :

Des écrivains mal renseignés ont avancé que l'inventeur du flottage était Jean Rouvet, qui aurait fait arriver, le



premier, un train de bois à Paris, en 1549. C'est sur cette allégation répétée que le comité délégué par le commerce des bois fit ériger, en 1828, à ce personnage, un buste sur le pont de Clamecy.

Des recherches postérieures dans les archives du bureau de la ville de Paris ont démontré que le premier train de bois à brûler amené à Paris au moyen du flottage en trains sur l'Yonne l'avait été le 21 avril 1547, par Charles Lecomte, marchand de bois à Paris. Le procès-verbal constatant ce fait intéressant a été publié en 1843, par M. Frédéric Moreau, dans son *Histoire du flottage en trains*, où M. Badin de Montjoie l'a trouvé. Il n'y a donc pas lieu à mettre en doute la priorité de la mise en pratique du flottage en faveur de Charles Lecomte, et toutes les allégations du monde ne feront rien contre la date du procès-verbal de 1547.

Le même membre signale dans la notice de M. Quantin, sur l'*Histoire de la rivière d'Yonne*, des paragraphes concernant différentes communes de la Nièvre.

M. le Président rappelle qu'à une précédente séance il a demandé aux membres qui auraient des communications à faire d'en prévenir M. l'abbé Boutillier, pour que les lectures en soient annoncées au procès-verbal.

M. de Flamare est nommé secrétaire-adjoint.

M. Henri d'Assigny propose à la Société de consacrer une notice biographique à M. le docteur Jacquinet.

M. le docteur Subert veut bien se charger de la rédaction de cette notice.



## VÉSIGNEUX.

---

Au nord de Saint-Martin-du-Puits, dans une vallée verdoyante, a existé, dès les temps les plus reculés, la maison forte de Vésigneux, dont le nom se retrouve près de Lucenay-l'Évêque, en Autunois, et d'Alaise, en Franche-Comté. Cette maison forte a eu son rôle militaire au quatorzième siècle, ainsi que nous le verrons plus bas (1). Elle fut en grande partie reconstruite au dix-septième siècle. Elle se compose d'un corps de logis flanqué de deux ailes parallèles (2), renfermant une cour d'honneur; au sud, la cour des écuries, à laquelle on arrivait par un portail, effondré depuis longtemps, situé à l'extrémité d'une longue avenue percée dans la direction de Saint-Martin. Les bâtiments ont été incendiés le 3 septembre 1883.

On pénètre dans le château par un pont dormant et par une porte au-dessus de laquelle on distingue à peine les anges qui soutenaient l'écusson des Bourbon-Busset. A l'angle occidental s'élève le donjon, haute tour carrée; dans une tour ronde, au midi, se trouvaient trois prisons superposées : la plus basse était réservée aux grands criminels. Des fossés, qu'on inondait à volonté au moyen de l'étang voisin, entouraient le château, dont le délabrement attriste aujourd'hui le regard et contraste singulièrement avec le souvenir des fêtes brillantes qui y étaient données au grand Condé, qui s'y reposait des fatigues de la guerre. S'il faut en croire une tradition constante, le jeune Vauban y fut présenté au prince.

(1) Dans un dénombrement rendu par Saladin de Montmorillon, il est parlé « d'une motte environnée de vieux fossés, où estoit la maison seigneuriale, à une demi-lieue du chastel de Vésigneux ».

(2) L'aile du nord a été rasée en 1884.

Vésigneux était un arrière-fief mouvant noblement de la seigneurie de Chastellux, et ses possesseurs jouissaient de droits assez étendus qui sont ainsi décrits dans le terrier dressé par Morizot le 4 juin 1602 :

« 1° En ladite seigneurie et dépendances appartiennent auxdits seigneur et dame tous droits de justice haute, moyenne et basse, où il leur est loisible de nommer, installer et établir juge, procureurs, greffier et sergents, tant pour la justice ordinaire que la gruerie de leurs eaux et forêts, dont les dangers, amendes et confiscations, soit ordinaires ou extraordinaires, leur appartiennent, comme aussi tous droits d'aubaine, épaves et confiscations.

» 2° A cause de leur chastel et maison forte dudit Vésigneux, le droit de guet et garde en temps d'éminent péril sur les sujets étant au dedans les détroits de ladite seigneurie de Vésigneux, de quelque condition qu'ils soient, selon qu'ils y sont tenus d'ancienneté.

» 3° En ladite seigneurie le droit de prendre sur chaque acquéreur des terres, meix et tènements étant au dedans le circuit d'icelle, la somme de vingt deniers tournois pour livre, pour les lods et ventes, et semblablement pour tous les remuements en choses non bourdelières, et en choses bourdelières mouvantes d'icelle seigneurie le tiers denier, selon la coutume usitée en ce pays de Nivernois ; lesquels lods et ventes, ensemble lesdits tiers deniers, se doivent payer quarante jours après les contrats passés, à peine de l'amende de vingt sous tournois.

» 4° Le droit de retenue de tous les meix et tènements étant au dedans de ladite justice et seigneurie sur toutes personnes, quelles qu'elles soient, soit des héritages censables et bourdeliers que non censables et non bourdeliers.

» 5° Toutes épaves qui se trouvent en ladite seigneurie, à la charge de la coutume et auxdits sujets de les conduire au chastel et maison forte dudit Vésigneux, dans le temps porté par ladite coutume, sur peine, à défaut de ce faire,

de l'amende de soixante sous et de restitution de ladite épave.

» 6° Le droit de mainmorte sur tous les sujets de ladite seigneurie de Vésigneux et ses dépendances, étant hommes serfs et de servile condition, leur étant habiles à succéder en tous et un chacun leurs biens meubles, immeubles et conquêts, pourvu qu'ils meurent sans hoirs procréés de leurs corps légitimement et hoirs communs.

» 7° Le droit de langues des bêtes aumailles qu'on tue par chacun en ladite seigneurie soit sur lesdits sujets ou autres.

» 8° Lesdits sujets tenus d'aller moudre leurs bleds au moulin dudit Vésigneux pourvu qu'il soit en état, à peine de l'amende et de la mouture.

» 9° Le droit de prendre par chacun an, le jour et fête de saint Martin d'hiver, sur chacun feu étant au dedans de la seigneurie et dépendances, une géline de coutume.

» 10° Le droit de blairie suivant la coutume de Nivernois.

» 11° Lesdits habitants, de quelque qualité qu'ils soient, tenus de faire chacun d'eux tenant feu et lieu trois courvées de bras, à savoir : une à faucher, une à faner et une autre à moissonner.

» 12° Ayant bœufs et charrues, faire chacun trois courvées par chacun an perpétuellement, tant eux que leur postérité, avec leursdits bœufs et chariots, à savoir : deux à charroyer du bois en la maison seigneuriale dud. Vésigneux : l'une la veille du jour de Toussaint, l'autre la veille de la Nativité de Notre-Seigneur, et l'autre courvées pour charroyer des foin desd. seigneur et dame.

» 13° Les sujets usant de franchise et liberté n'ont aucun droit d'acquérir des hommes de condition desd. seigneur et dame, aucuns héritages provenant de leurs meix et tènements, si ce n'est sous la charge onéreuse que lesd. seigneur et dame ont droit d'imposer sur leursd. héritages ainsi acquis, ou bien les mettre en main habile, suivant lad. coutume de Nivernois.

» 14° Enfin lesd. seigneur et dame ont le droit de prendre sur tous litigants et contestans, pour le défaut, trois sols; pour cause non contestée, vingt deniers tournois; pour cause contestée où il y a serment déferé, sept sols tournois, et pour le procès où l'enquête est faite et rapportée pour le danger, soixante sols tournois, et ce sur ceux qui y sont condamnés en toutes lesdites actions. »

On a énuméré ici tous les droits appartenant autrefois à la seigneurie de Vésigneux, afin de faire voir que, parmi eux, il n'y en avait aucun qui ressemblât, même de loin, à ceux qu'a inventés l'ignorance ou la mauvaise foi, ainsi que l'a démontré si victorieusement M. Louis Veuillot.

On a beaucoup discuté sur l'origine et la légitimité des droits seigneuriaux qui ont été et qui sont encore l'objet de récriminations injustes et passionnées. Si l'on prenait la peine de lire attentivement les vieux documents qui concernent cette matière, et particulièrement l'ancienne coutume de Nevers, on verrait que ces droits étaient aussi légitimes que le sont aujourd'hui certaines redevances insérées dans les baux des propriétés affermees. La servitude personnelle elle-même était seulement un accessoire du tènement servile. Ainsi, on voit dans les archives de Vésigneux que, par un contrat de 1445, « demoiselle Marie de Brasier, dame de Vésigneux, a consenti donation au profit de Jean Myart, Isabeau sa femme, et Guillemette Dubour, de quatre journaux de terre en deux pièces, finage de Vésigneux, sans aucune charge, sous la condition que ledit Myart, qui était de condition franche, a consenti et voulu être homme serf de ladite demoiselle. »

Il est également fait mention dans les terriers de Vésigneux de nombreuses concessions de propriété moyennant les charges féodales ordinaires.

Ainsi, le 10 novembre 1580, messire Saladin de Montmorillon cède « à titre de cens et rente à M. Joffroict, prêtre-curé de Chaux, un petit étang situé au finage de Chaux,

au-dessous de la fontaine des Guillemins , sous la charge de 2 sols 6 deniers tournois de rente et 6 deniers tournois de cens , portant lods et ventes , défaut , retenues , etc., payables le jour de Carême prenant. Il lui accorda , le même jour , le droit de prendre bois dans les bois de ladite seigneurie de Chalaux et bois par terre , réservé bois de ligne pour son chauffage et pour en jouir en bon père de famille et en user comme font les habitants de Chalaux , sans pouvoir en faire œuvre venderesse , à la charge de payer chacun an , au jour et fête de la Magdeleine , deux poulets prêts à chaponner , comme les autres habitants , et à la condition d'aller faire moudre son blé pour son ménage au moulin banal de Chalaux. »

Le 18 juin 1603 , dame Louise de Montmorillon fit cession à Magdelon Boussard et Guillaume Tollot , laboureurs , demeurant à Chalaux , communs en biens , de dix arpents de terre , en Aigrevaulx , sous la charge de trois sous quatre deniers tournois de cens , au jour et fête de Notre-Dame en mars , et dix sous tournois de rente au jour et fête de sainte Luce , et moyennant ce 15 livres pour entrée et belle-main.

La dernière vente qui eut lieu avant l'abolition des droits seigneuriaux est du 11 juillet 1791 : Suivant contrat passé devant Heulhard du Fay , notaire à Lormes , le domaine de Fourlot ou l'Huis-Jean , comprenant maison , granges , écuries , cours , jardin , soixante-douze arpents de terre , quatorze arpents de pré , un cheptel estimé 2,110 livres , fut cédé moyennant 12,000 livres , et encore « sous la charge d'une rente foncière annuelle de 16 livres 13 sous , payable au château de Vésigneux , le 11 novembre , du droit de lods et ventes , à raison de 5 sols par écu , en cas de mutation , et aussi de trois corvées avec bœufs , charrues ou chars , par chacun an , à la première réquisition de mondit sieur de Bourbon-Busset , ou de ses commis à perpétuité. » On ajouta dans l'acte « lesquelles clauses sont de rigueur , sans quoi mondit sieur de Bourbon-Busset n'aurait point consenti la présente vente et aliénation. »

Les droits seigneuriaux existaient donc bien légitimement; sans doute ils cessèrent à la longue d'être en harmonie avec les mœurs du temps; mais en les abolissant, sans accorder la moindre indemnité aux seigneurs, on commit une grande injustice et un attentat grave au principe de la propriété.

Les seigneurs de Vésigneux furent toujours dignes de l'affection de leurs vassaux et leur donnaient souvent la liberté pour reconnaître des services signalés. Noble demoiselle Marie de Brasier, dame de Vianges et de Vésigneux, veuve de noble homme Odet de Cussigny, écuyer, affranchit du lien de servitude et de mainmorte, le 8 octobre 1471, Marion, veuve de Jean Tharé, fils de Geoffroy, et alors femme de Jean Raveteau, domiciliée à Vésigneux.

En 1360, le château de Vésigneux fut occupé par les Anglais; mais le passage des grandes compagnies lui réservait un désastre plus irréparable. Ces bandes indisciplinées avaient établi leur quartier général au château d'Arcy-sur-Cure, sous les ordres d'un aventurier de bas étage, qui s'affublait du nom bizarre de Gilles Trousse-Vache; elles s'emparèrent aussi du château de Dammarie et de la forteresse de Vésigneux et, grâce à ces positions, d'où personne n'osait les déloger, elles demeurèrent maîtresses de tout le pays qu'elles rançonnaient sans pitié. Le roi chargea Arnaud de Cervoles, dit l'Archiprêtre, d'obtenir le départ de ces terribles hordes, moyennant une indemnité de 3,700 fr. payable en bonne et belle monnaie d'or : une circonstance inexplicable empêcha l'exécution du marché convenu. Gilles Trousse-Vache fut arrêté en octobre 1364 par Guillaume de Railly, qui le livra, moyennant 160 florins de Florence, à la justice du duc de Bourgogne; mais les Bretons occupaient toujours Vésigneux, où ils étaient solidement établis et retranchés.

Sur la fin du mois de juin 1621, les mêmes vassaux furent avertis par billets de publication lus au prône des églises paroissiales situées dans les fiefs des seigneurs de Vésigneux, de venir remplir le même devoir. Quoiqu'en pleine paix, la

France était alors pour ainsi dire en état de guerre en conséquence des démêlés des catholiques avec les protestants.

Enfin, le 13 août 1636, le bailli de Saint-Martin-du-Puits et de Vésigneux et dépendances, « à la réquisition du procureur fiscal desdites justices, condamna tous les habitants et justiciables des terres, seigneuries et baronnie dudit Saint-Martin-du-Puits, dudit Vésigneux et leurs dépendances, à faire le guet et garde suivant leurs reconnaissances générales. »

Cette sentence n'ayant pas eu sans doute l'effet qu'on en attendait, il fut prescrit par une autre sentence rendue le 30 octobre 1636, au bailliage de Vésigneux et dépendances, « qu'il seroit satisfait par tous les habitants et justiciables desdites justices tant aux réparations qu'au guet et garde au jour et suivant l'ordre qui leur seroit donné par le capitaine dudit chastel, à peine contre chacun défaillant de dix sous d'amende, et enjoint à tous lesdits justiciables d'avoir des armes et les tenir prêtes aux mêmes peines. »

A cette époque, la Bourgogne était envahie par le duc de Lorraine, et, conformément à l'ordonnance royale du 31 juillet 1626, rendue à Nantes, les créneaux du château avaient dû être démolis.

En 1602, le chastel et maison forte de Vésigneux se composait déjà de trois corps de logis; la façade était flanquée de trois tours, deux rondes et une carrée. En 1766, on abattit une tour ronde située à l'entrée de la cour intérieure. L'autre renfermait les trois prisons. La tour carrée servait de porterie. Il y avait « pont-levis et double porte, couverte de tuiles, en forme de pavillon ». Ce corps de logis ne comprenait alors qu'une grande salle, sous laquelle se trouvait une sommellerie voûtée, la cuisine et la boulangerie. A l'étage supérieur, il y avait deux greniers, un garde-manger et un cabinet. La pièce située au bout de la salle à manger, qui devint la chapelle en dernier lieu, n'existait pas alors. Dans le corps de logis, au couchant, il y avait une petite salle et une chambre, et au premier deux chambres.



En 1723, le comte de Bourbon-Busset fit construire le pavillon qui flanque l'aile du fond, où étaient établies la boulangerie et la lingerie. La même année, il fit planter la charmille qui s'étendait de l'avant-cour du château à la chapelle de Notre-Dame de Tous-Biens. François-Louis-Antoine, son fils, fit aussi exécuter des réparations considérables au château à partir de 1766. On abattit deux tours : l'une située au côté gauche de l'entrée de la cour intérieure et l'autre derrière l'aile du fond, près de l'endroit où les prisons furent transférées en dernier lieu. La vaste salle du rez-de-chaussée fut remaniée pour l'établissement d'une salle à manger et d'un escalier destiné à remplacer celui qui se trouvait dans la tour détruite.

Ce corps de logis se trouvait flanqué d'une grande tour carrée renfermant un escalier en vis de pierre, qui conduisait dans toute la maison.

Dans la cour extérieure se trouvait un autre corps de logis appelé la Galerie, qui existe encore et qui devait servir au logement des hommes d'armes. Il y avait aussi cinq écuries où l'on pouvait « abriter de 70 à 80 chevaux. »

Un écusson placé au-dessus de la porte extérieure de l'aile située au fond de la cour et mutilé en 1793 semble être celui des Montmorillon : ce qui en reste, joint au style de l'édifice, semble le prouver ; il y aurait donc lieu de faire remonter la reconstruction partielle du château au moins à Saladin de Montmorillon.

On voit encore à la voûte de la cuisine trois écussons mutilés en 1793 ; l'un d'eux porte trois bandes.

Jacqueline de Vésigneux portait *d'azur, à la croix dentelée d'argent*.

#### CHAPELLES.

Il y avait deux chapelles à Vésigneux : celle du château n'avait aucun vocable particulier.

Par acte passé devant Alin, notaire, le 22 décembre 1552,

Mme Jacqueline de Vésigneux fonda dans sa chapelle une messe quotidienne et des prières pour les trépassés à la fin de chaque messe. Cette fondation fut modifiée le 7 mai 1771, par acte passé devant Boussard, notaire royal, et contrôlé à Lormes le même jour par Lefiot. Il fut stipulé entre le comte de Bourbon-Busset et le sieur Pierre Ferrand de Battereau, chapelain, titulaire de ladite chapelle, que ledit sieur Ferrand de Battereau et ses successeurs ne seraient tenus de dire que quatre messes basses chaque semaine de l'année, avec le psaume *De profundis* et un répons pour les trépassés. De ces messes il devait y en avoir une chaque dimanche et les fêtes chômées; les autres devaient être dites aux jours choisis par le seigneur de Vésigneux ou quelque personne de sa famille. Cette réduction de fondation fut confirmée par l'abbé Frémont, vicaire général de l'évêché d'Autun, le 14 juin 1771.

Cette chapelle, établie primitivement au rez-de-chaussée de la tour carrée, fut transférée en 1766 dans la pièce contiguë à la salle à manger; elle fut desservie par des chapelains titulaires, le curé de Chalaux et les capucins d'Avallon.

Au moment de la Révolution, la chapelle du château était un bénéfice valant 200 livres, dont la dotation se composait :

1° D'un devoir de 6 sous 8 deniers de cens et rente sur le pré de la Meloise, appartenant aux Chartreux du Val-Saint-Georges ;

2° De deux cantons de bois appelés le buisson Saint-Germain et le buisson des Champs-de-Vannuit, situés finage de Lormes, contenant ensemble cinq arpents, dont la coupe, tonture et superficie, fut vendue en 1787 au sieur Magdelenat, marchand de bois à Saint-Martin-du-Puits, pour la somme de 848 livres; et de rentes s'élevant à 168 livres 8 sous 6 deniers.

Lorsque les religieux de la chartreuse du Val-Saint-Georges eurent été brutalement expulsés de leur monastère ,

l'un d'eux, nommé le Père Xavier Asler, crut pouvoir trouver au château de Vésigneux un asile assuré et y exercer son saint ministère. Mais comme il se trompait ! Le 10 octobre 1793, une troupe de bandits, dirigée par les citoyens Henriot, Commerçon, Paumier et Enfert, commissaires du représentant du peuple Fouché, et par Chay, juge de paix à Lormes, se mit en marche sur Vésigneux. Le Père Xavier célébrait la messe lorsque la bande entra dans la cour en vociférant : *Ça ira !* Quelques-uns de ces sauvages se dirigèrent vers la chapelle : le bon Père, qui s'était un instant interrompu, s'était offert lui-même en sacrifice, prévoyant bien que c'était à lui qu'on en voulait, et il pria avec plus de ferveur encore. A sa vue, un horrible cri de joie fut poussé : on allait porter une main sacrilège sur lui, lorsque le brigadier de gendarmerie crut devoir intervenir : « Citoyen, dit-il résolûment à celui qui commandait le détachement, il ne peut nous échapper ; laissons-lui finir sa messe, nous n'aurons pas longtemps à attendre. — En réponds-tu ? — Oui, j'en réponds. — Alors qu'il se dépêche, » et une épouvantable imprécation accompagna cet acquiescement. Le Père Xavier acheva donc tranquillement sa messe ; mais à peine le dernier mot en était-il prononcé, que ces furieux se ruèrent sur lui en le dépouillant de ses ornements ; après l'avoir garrotté, ils l'emmenèrent à Vignes, où ils croyaient trouver un autre proscrit caché dans la chapelle du château, qui appartenait aussi à M. de Bourbon-Busset ; ils ne mirent la main sur personne ; mais cette chapelle était abondamment pourvue d'ornements qu'on n'avait pas pensé à mettre en sûreté ; alors la pensée sacrilège leur vint de se décerner les honneurs du triomphe ; ils se revêtirent donc de ces ornements et défilèrent sur deux rangs, drapeau en tête ; après eux venait sur un chariot le pauvre Père Xavier, recouvert par dérision des housses dorées dont le comte de Bourbon-Busset se servait pour ses équipages. Le reste de la bande suivait en poussant des chants d'ivresse et de mort. Arrivés à Lormes, ces furieux se

firent servir un banquet patriotique de quarante couverts, dans lequel les vases sacrés servirent aux plus criminelles orgies. Le brigadier de gendarmerie, qui avait obtenu que le Père Xavier finît sa messe, s'honora par son courage en refusant de boire dans le calice, sans s'émouvoir des menaces qui pleuvaient autour de lui. « Je prétends, disait-il, avoir la liberté de choisir pour boire le vase qui me convient; à présent, quand j'aurai soif, me faudra-t-il attendre que le citoyen \*\*\* m'ait envoyé de Nevers un verre de sa façon et de son choix? Je ne boirai pas. » Dénoncé pour cet acte, l'honnête brigadier fut envoyé à Nevers pour donner des explications, et il eut la rare chance de revenir chez lui; les siens tremblaient déjà pour sa tête.

M. Morio, le régisseur du château de Vésigneux, qui avait donné l'hospitalité au Père Xavier, fut mis en état d'arrestation et conduit à Corbigny. Entré le soir dans son cachot avec des cheveux noirs, il en sortit le lendemain avec des cheveux entièrement blancs; à cette vue, ses juges n'osèrent aller plus loin et le renvoyèrent absous. M. Marguerit, avocat, chargé des affaires de M. de Bourbon, fut pareillement arrêté, mais il fut relâché peu de temps après. Quant au Père Xavier, il fut conduit à Nevers, où sa famille le tira de sa prison. Depuis la honteuse journée du 10 octobre 1793, la chapelle du château de Vésigneux n'a jamais été rendue au culte, et conserve encore l'empreinte de la rage révolutionnaire et athée.

En 1628, Mme Louise de Montmorillon, femme de César de Bourbon, comte de Busset, avait fait construire dans l'allée du Parquet, près du château, une autre chapelle, en l'honneur de la sainte Vierge, sous le vocable Notre-Dame de Tous-Biens; et par acte passé devant Vincent Morizot, notaire, le 15 février 1629, elle y avait fondé quinze messes par an pour célébrer les quinze joies de Notre-Dame, savoir :

1° Une messe de la sainte Trinité, avec commémoration de Notre-Dame, de tous les Saints et des Trépassés;

2° Sept messes les jours des fêtes de Notre-Dame, 2 février, 25 mars, 2 juillet, 15 août, 8 septembre, 21 novembre et 8 décembre, avec commémoraison du Saint Esprit et de tous les Saints et des Trépassés ;

3° Six messes en l'honneur de saint Joseph, de saint Louis, de saint François d'Assise, de saint François de Paule, de saint Jean-Baptiste et de sainte Anne, chaque messe devant être dite le jour de la fête ;

4° Enfin, une messe des morts.

Ensuite, par un acte reçu Magdelenat, notaire, le 20 mars 1635, cette même dame fonda dans la même chapelle un service annuel de cinq messes.

Cette chapelle devint bientôt un lieu de pèlerinage célèbre ; c'était surtout dans les calamités publiques que les populations environnantes s'y rendaient solennellement en procession ; la tradition atteste que leurs prières ne restaient jamais stériles. La Révolution elle-même n'avait pas osé renverser la chapelle ; mais vers 1818 le malheur voulut que la gestion de la terre de Vésigneux se trouvât confiée à un sieur Houdaille, fort indigne de cette mission ; le propriétaire n'était alors qu'un enfant. Il fit par impiété détruire le sanctuaire. A peine cette profanation fut-elle accomplie, qu'il perdit complètement la vue ; l'ouvrier qui avait entrepris les travaux de démolition se cassa la jambe et sa femme devint subitement folle. Les populations indignées reconnurent le doigt de Dieu dans tous ces accidents.

De cette chapelle il ne reste plus qu'une planche qui devait être placée au-dessus de l'autel, avec l'inscription suivante : *Regina omnium bonorum.*

#### SEIGNEURS.

On peut supposer que Vésigneux faisait partie des domaines de la maison de Chastellux, et qu'à l'époque des croisades il devint l'apanage d'un cadet ou d'un fidèle écuyer dont on voulait ainsi reconnaître les services.

Aubert et Guillaume de Vésigneux, les premiers seigneurs connus, donnèrent à l'abbaye de Crisenon et au prieuré de la Vernée un setier de blé et une charretée de foin sur leurs prés, ce qui fut contre-signé par Hugues, seigneur de Lormes, et par Aubert, sire de Chastellux. Nous trouvons encore en août 1249 une charte qui mentionne le don fait au prieuré de la Vernée par Guillaume le Malade, lépreux, frère de monseigneur Aubert Lecorchien, de 20 sous de rente sur les tailles de Vésigneux, et approuvée par Artaud de Chastellux. Aubert ayant élevé quelques difficultés à cette occasion, le sire de Chastellux décida (juillet 1250) que Guillaume toucherait 6 livres sur les tailles de Vésigneux et prendrait sur cette somme les 20 sous qu'il destinait au prieuré.

En 1291 nous trouvons Huguenin de Vésigneux qui laissa de son union avec Adeline de Mont une fille, Isabelle, mariée à Jean de Bousson. Adeline convola en secondes noces avec Jean Le Lohaz de Chevannes.

Dans le dénombrement fourni au comte de Nevers en 1331, Jean de Chastellux nomma la maison de Poincet de Vésigneux, tout ce qu'il tenait en domaine en la ville et au finage de Vésigneux, et la justice grande et petite desdits lieux, lesquelles choses étaient tenues en fief de Milet de Vésigneux et en arrière-fief du seigneur de Chastellux.

Aubert de Vésigneux possédait la terre par indivis avec Jean d'Arcy et Pierre de Cuisel, ses beaux-frères, pendant les désastres qui fondirent sur le Morvand et dont nous avons parlé plus haut.

Un procès-verbal du 3 janvier 1374 mentionne la prise de possession de la terre et château de Vésigneux au nom de Laure de Bordeaux, dame de Chastellux. Mme la comtesse de Flandre, à cause de sa châtellenie de Donzy, avait aussi usé de mainmise sur ladite terre, et le bailli de Donzy l'avait déclarée être du fief de Mme de Chastellux à l'encontre de Mme de Cuisel et de Jean d'Arcy l'aîné. Un arrêt du Parlement de Paris, en date du 31 août 1375, adjugea par provision à Mme de Chastellux la mouvance de la terre de

Vésigneux à l'encontre de Marguerite de Vienne, veuve de Louis de Chalon et dame de Cuisel. Deux ans après, Guillaume de Beauvoir, chevalier, transigea, au nom de sa tante, Mme de Chastellux, avec Jean de Liénas, chevalier, seigneur de Grandchamp, veuf de Philippine d'Arcy, sur l'instance en commise de fief de la terre et maison-fort de Vésigneux, laquelle avait appartenu à Robert de Vésigneux en fief lige de la maison de Chastellux. Jean d'Arcy s'était cru permis d'entrer en la foi de Louis de Chalon, et depuis sa mort en eelle de sa veuve pour ledit fief. Par cette transaction Jean de Liénas reconnut que Vésigneux relevait du fief de Mme de Chastellux et s'engagea à payer 100 fr. d'or pour les dépens du procès. Une transaction semblable fut consentie par Jeanne et Etiennette de Saint-Phalle, que Philippine d'Arcy avait eues de son premier mariage avec Guillaume de Saint-Phalle. Leur père donna son dénombrement en 1382 et maria Jeanne à Jean de Brasiers, écuyer; de cette union sortit Marie, qui devint la femme d'Oudot de Cussigny, seigneur de Vianges et de Maçon. Celui-ci donna reconnaissance le 15 octobre 1465 à Jean de Beauvoir, sire de Chastellux, au nom de sa femme, qui elle-même passa procuration le 15 novembre 1478 à Jean de Chasson, écuyer, et à Bernard de Cussigny, son fils, pour la reprise de fief de Vésigneux. Une partie de cette terre échut en partage à Guillemette de Cussigny, femme de Lucas Barbier, riche bourgeois de Vignes, qui se rendit acquéreur du reste par moitié avec son frère Pierre, avocat en Parlement. Dès-lors, ils quittèrent leur nom plébéien pour porter celui de leur nouvelle seigneurie. On voit que bien longtemps avant 1789 chacun avait le droit et la facilité d'aspirer à une position supérieure.

Lucas de Vésigneux laissa deux fils : Sébastien et Aubert, qui firent l'aveu de leurs terres le 26 mai 1519. Sébastien n'ayant point eu d'enfants de Claude de La Porte, légua son héritage à sa nièce Jacqueline de Vésigneux, qui en fit foi et hommage le 16 septembre 1541 : veuve de Saladin de

Montmorillon, elle se remaria, vers 1532, à Philibert d'Igny, seigneur de Rizaucourt; de cette union vint Christophe, qui mourut en 1549. Ce jeune homme avait acquis de Philippe de Chastellux la vicomté d'Avallon et la laissa à son frère, Saladin de Montmorillon; celui-ci la revendit en 1561 à sa sœur consanguine, Charlotte de Montmorillon, dame de Bazoches. En 1568, Saladin était capitaine et gouverneur d'Avallon avec Sébastien de Rabutin; l'année suivante, la ville dépensa cinquante sols pour offrir un coq d'Inde à M. de Vésigneux.

Saladin de Montmorillon, devenu seigneur de Vésigneux par la mort de sa mère, épousa Anne de L'Hospital et mourut en 1597; il n'eut qu'une fille, Louise, qui épousa, le 21 juin 1588, César de Bourbon, comte de Busset et de Chalus, commandeur des ordres du roi, gouverneur de Sarlat et de Murat; c'est ainsi que Vésigneux devint la résidence d'une branche de l'illustre maison de Bourbon, privée de tout droit à la couronne ducale et plus tard au trône par la haine de Louis XI.

César de Bourbon-Busset était, le 20 juin 1589, capitaine de cinquante hommes d'armes des ordonnances du duc d'Orléans, et gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Par son testament du 2 novembre 1630, il fit le partage de ses biens entre ses enfants, et mourut à Busset le 21 novembre 1630. De son mariage avec Louise de Montmorillon, il eut sept enfants, dont le quatrième recueillit l'héritage de ses parents.

Louise de Montmorillon était dame d'honneur de la reine en 1634, et mourut vers la Toussaint, en 1649, dans un âge fort avancé. Elle avait fourni, le 13 mai 1599, son dénombrement de la terre de Vésigneux à M. de Chastellux.

Le 9 janvier 1640, elle fit en faveur des Cordeliers de Vézelay une fondation de douze livres de rente, assise sur les biens des Naulin, de Jourland, paroisse de Saint-Martin. Cette rente fut vendue le 1<sup>er</sup> mars 1687, par les Cordeliers, au sieur Philibert de Sauvage, seigneur de Montbaron,



comme tuteur du sieur Guillaume Courtot, moyenant deux cents livres employées à acquérir deux pièces de vigne.

Par son testament olographe du 13 mars 1645, elle chargea son fils « d'une fondation de cent dix sols par an pour un service de cinq messes qui devait être fait dans l'église de Saint-Martin, à tel jour que celui du trépas de ladite dame. »

Jean-Louis de Bourbon, né à Busset, le 23 juin 1597, était resté le seul fils de Louise de Montmorillon, et recueillit son héritage, dont il fournit le dénombrement le 24 février 1652. Il se plaisait à réunir l'élite de la noblesse au château de Vésigneux, et eut l'honneur d'y recevoir le prince de Condé. Il fut nommé, en 1648, premier syndic de la noblesse d'Auvergne, et figura comme député de celle-ci aux Etats-Généraux tenus à Orléans en 1649, et à Tours en 1651. Il mourut à Busset le 8 avril 1667. Il avait épousé, par contrat du 1<sup>er</sup> août 1639, Hélène de La Queue de Fleurat ; de cette union vinrent : Jean-Louis, mort jeune ; Louis, qui suit ; Madeleine, née le 18 novembre 1644, mariée le 17 septembre 1668 à François Andrault de Langeron, marquis de Maulévrier, morte en couches onze mois après, et Anne, née le 18 juin 1646, mariée en 1672 à Jean de Saulx, marquis de Tavanès, morte le 17 octobre 1707.

Hélène de La Queue n'était pas faite pour sauvegarder les intérêts de ses enfants : peu de temps après la mort de son mari, il fut adressé au lieutenant-général de Riom une requête à l'effet « de faire saisir et mettre sous bonne garde les meubles précieux, titres et papiers du château de Busset pour empêcher les dissipations qu'en faisoit ladite dame. »

Hélène de La Queue mourut à Cusset le 7 mars 1669, dans la maison du sieur Marc-Antoine de Bart du Croisat ; son corps fut inhumé dans l'église des Pères Célestins de Vichy, qui reçurent six cents livres pour l'enterrement et le service du bout de l'an. Par son testament, fait la veille de sa mort, devant Lachaise, notaire à Cusset, elle laissa le quart de ses biens à Jean-Gilbert de Bart, écuyer, sieur du

Croizat et du Crozet; elle légua aussi à Antoine de Bart, son écuyer, 3,000 livres, son équipage de carrosse, ses chevaux et sa chambre garnie, et à Diane de Bart 6,000 livres. Aussi ses héritiers naturels n'acceptèrent sa succession que sous bénéfice d'inventaire.

Louis de Bourbon, comte de Busset, lieutenant-général de l'artillerie de France, était né le 18 octobre 1648, et servit avec la plus grande distinction dans les armées du roi, mais sa carrière se termina d'une façon glorieuse et prématurée sous les murs de Fribourg, dans la nuit du 11 au 12 novembre 1677; son cœur fut placé le 9 décembre dans la chapelle du château de Busset. Il avait fourni son dénombrement le 23 juin 1671. Il avait épousé le 15 janvier 1672 Madeleine de Bermondet, qui prolongea son existence jusqu'au 30 juillet 1724. Elle fit foi et hommage, au nom de ses enfants, à M. le comte de Chastellux, le 9 novembre 1682. Elle obtint, le 19 janvier 1723, du sieur Rosier des Essarts, lieutenant-général de police à Limoges, une ordonnance lui permettant de faire imprimer par tel imprimeur qu'elle voudrait et de faire afficher où besoin serait une généalogie prouvant que les seigneurs comtes de Bourbon-Busset descendaient par légitime mariage de l'illustre et royale maison de Bourbon.

De ce mariage vinrent quatre enfants, dont l'aîné, Louis, posséda Vésigneux.

Louis de Bourbon, comte de Busset, né à Busset le 30 septembre 1672, y mourut le 14 avril 1724. Il avait épousé le 31 décembre 1719 Marie-Anne de Gouffier de Thoix qui, à l'occasion de sa mort, fit peindre un tableau allégorique qu'on voit encore au château de Vésigneux. Le comte de Bourbon-Busset y est représenté s'élevant au ciel, tandis que sa veuve éplorée lui présente l'enfant dont il l'avait laissée enceinte.

François-Louis-Antoine de Bourbon, comte de Busset, naquit au château de Busset le 26 août 1722. Pour célébrer sa naissance on fit à Vésigneux, le 20 septembre, un feu de

joie qui fut placé « au-dessus de l'ouche des Ongelées, près d'un magne existant à côté de la chaume. Toute la justice s'y trouva, avec tambours, hautbois, fusiliers et deux couleuvrines mises par delà le feu de joie, en face Chastellux. » Il fut nommé capitaine de cavalerie au régiment d'Andlau le 24 août 1741, mestre de camp du même régiment le 1<sup>er</sup> décembre 1745, chevalier de Saint-Louis le 2 janvier 1751, brigadier de cavalerie le 1<sup>er</sup> mars 1758, maréchal des camps et armées du roi le 20 février 1761.

Le comte de Bourbon-Busset fut élu de la noblesse aux Etats de Bourgogne, en 1766 (1); il devint premier gentilhomme de la chambre du comte d'Artois, le 16 septembre 1773, puis lieutenant-général le 1<sup>er</sup> mars 1780.

Il fit de fréquents et longs séjours à Vésigneux, et y tenait un grand état; beaucoup de ses amis venaient l'y visiter. Il aimait réellement ce pays et lui rendit un service signalé en y introduisant la culture de la pomme de terre.

Par son testament du 9 avril 1788, il laissa d'abondantes aumônes aux dix-huit paroisses dont il était seigneur, et de nombreuses pensions à ses gens, et toutes ses terres du Nivernais à son second fils. Il mourut au château de Busset, le 16 janvier 1793, pénétré de douleur à la vue des malheurs qui accablaient la France, et prévoyant déjà l'exécrable crime qui allait la condamner à de longues et terribles expiations.

Le dernier acte de foi et hommage à M. le comte de Chastellux fut rendu le 9 mars 1779, par le comte de Bourbon-Busset. Ce dernier avait épousé, le 23 avril 1743, Madeleine-Louise-Jeanne de Clermont-Tonnerre, fille du maréchal, femme du plus grand mérite.

Cette femme si supérieure mourut au prieuré de Valdosne, le 27 juillet 1769, et fut inhumée dans l'église de la paroisse

(1) Il reste encore au château de Vésigneux des documents nombreux et intéressants sur les Etats de Bourgogne, qu'un travailleur pourrait étudier avec fruit.

de Saint-Maurice de Charenton ; elle fut remplacée, le 27 avril 1773, par Jeanne-Marie-Louise-Thècle de Moreton de Chabrillan, qui vécut jusqu'au 24 avril 1812.

Le comte de Busset eut de son premier mariage huit enfants, dont deux fils qui furent auteurs des deux branches de la famille.

Louis-François-Joseph de Bourbon, appelé d'abord le marquis de Bourbon-Busset, puis le comte de Chalus, se trouva fréquemment à Vésigneux avec son père.

Louis-Antoine-Paul de Bourbon, vicomte de Busset, naquit au château de Busset, le 11 novembre 1753, et fut reçu chevalier de Saint-Jean de Jérusalem en 1762 ; sous-lieutenant dans le régiment du colonel général de la cavalerie légère le 30 décembre 1769 ; il devint capitaine au même corps le 4 mai 1771. Le 19 octobre 1779, il reçut un brevet de survivance à la charge de premier gentilhomme de Mgr le comte d'Artois, possédée par son père ; le 13 avril 1780, il fut nommé mestre de camp en second du régiment d'Anjou infanterie.

En 1787, il devint élu général de la noblesse de la province de Bourgogne, et exerça cette charge jusqu'en 1790 ; dans l'intervalle, il fut promu, le 10 mars 1788, au grade de mestre de camp lieutenant commandant le régiment d'Artois cavalerie.

Il remplit les fonctions d'élu général de la noblesse avec tant de distinction que, lors de la démission du marquis de Gouvernet comme commandant en chef de la province de Bourgogne, il fut unanimement désigné pour occuper ce poste important. Le roi l'y appela par ordonnance du 9 décembre 1789, et il y resta jusqu'au 1<sup>er</sup> mai 1791, que ces places furent supprimées.

Le zèle que M. de Bourbon-Busset déploya dans l'exercice de ses fonctions, les travaux excessifs auxquels il se livra au milieu de difficultés sans cesse renaissantes, l'effroyable responsabilité dont il sentait le poids, et surtout la douleur que lui causèrent de funestes événements, ruinèrent complètement sa santé.

Nous avons vu que Vésigneux fut pillé le 10 octobre 1793 ; on enleva ce jour-là la plus grande partie du mobilier de la chapelle ; on vola en même temps de l'argenterie , deux juments toutes sellées et bridées , un poulain arabe de quatre ans , huit selles et brides et trois tableaux de famille. Les 19 et 26 octobre et le 15 décembre 1793 on enleva ce qui restait à la chapelle, l'argenterie , le linge et les meubles ; on brûla sur la place publique une partie des archives et toute la bibliothèque, à cause des fleurs de lys qui ornaient les plats.

Le district de Corbigny rendit le 11 novembre 1793 un arrêté qui prescrivait la vente du mobilier , à l'exception des objets utiles au service des armées et des volontaires , et l'expulsion de tous les gens attachés au service du château. M. de Bourbon protesta le 20 novembre , mais en vain ; les meubles furent donc vendus les 10 , 25 et 30 janvier 1794 , tant à Nevers qu'à Vésigneux , et 31,837 livres 3 sous allèrent s'engouffrer dans les poches républicaines. C'était un crime d'émigrer , c'en était un aussi de rester dans ses foyers et de défendre ses biens contre la rapacité des oppresseurs de la France. M. de Bourbon réclama ses livres et habits le 1<sup>er</sup> avril 1794 et encore le 23 janvier 1795 , et eut beaucoup de peine à les obtenir. Il se trouvait à Paris au plus fort de la Terreur , cherchant à se faire oublier , et lorsque le 9 thermidor semblait lui permettre de respirer , il se vit en butte aux vexations les plus arbitraires. Le 26 juillet 1794 le bureau central de Paris décerna un mandat d'amener contre lui ; les scellés furent apposés dans sa demeure le 29 et ne furent levés que le 9 décembre. Le 31 juillet , le commissaire de police constata qu'il ne se trouvait dans ses papiers et correspondances rien de suspect ou de contraire aux intérêts de la République. Le 8 août , M. de Bourbon adressa une pétition pour obtenir sa liberté ; le lendemain , le comité révolutionnaire de la section de la Fontaine-de-Grenelle donna un certificat portant que le citoyen Bourbon-Busset n'avait été arrêté que comme suspect. Le 8 décembre suivant,

le comité général de la Convention prit un arrêté pour ordonner son élargissement et celui de ses deux neveux, emprisonnés le 8 août 1794, en vertu d'un arrêté de Forestier, représentant du peuple : ils sortirent de la maison d'arrêt du Luxembourg en même temps que leur oncle, le 29 décembre 1794.

Malgré son extrême pénurie, le vicomte de Bourbon-Busset continua à payer les nombreuses pensions léguées par son père et par sa tante la comtesse d'Ouroy, et se dévoua pour les deux fils de son frère émigré; il fut assez heureux pour leur conserver la plus grande partie de leur patrimoine. Pour subvenir à toutes ces charges, il n'hésita pas à contracter les emprunts les plus onéreux.

Il aimait extrêmement Vésigneux, où les dispositions testamentaires de son père l'avaient fixé, et cherchait à accroître la richesse agricole de ce coin du Morvand. Il y avait établi un haras, composé de deux étalons arabes et de plusieurs juments poulinières; il y avait aussi fait venir des vaches de Suisse et des moutons du Roussillon et d'Espagne, pensant que ces différentes espèces d'animaux s'accommoderaient du climat du Morvand. Mais ses bonnes intentions furent paralysées par les rapines de la République et de certains particuliers.

Lorsque la tempête révolutionnaire se fut un peu calmée, le vicomte de Bourbon-Busset éprouva le besoin de se créer une famille, un intérieur et des affections. Il épousa donc à Besson, en Bourbonnais, le 29 octobre 1796, une riche héritière de dix-sept ans, Marguerite-Louise-Charlotte-Joséphine de Lordat, et partit avec elle, le 29 novembre, pour Vésigneux, où le jeune ménage s'installa tant bien que mal, donnant une hospitalité tout écossaise à des amis dévoués. La vicomtesse accoucha, le 6 novembre 1797, d'un fils, qui fut nommé Louis-Charles-Timoléon; la joie fut grande à Vésigneux, mais bientôt changée en deuil : l'enfant mourut le 2 mai 1798, et son frère Eugène naquit le 15 février 1799. Tout souriait autour de ce berceau, mais des malheurs successifs allaient amener la ruine de Vésigneux.

La vicomtesse s'étant rendue à Paris , y mourut le 7 juin 1800 , en laissant à son fils la terre de Lignières , en Berry , qui lui venait des Colbert , ses aïeux maternels. Le vicomte , usé par tant de chagrins et d'émotions , y mourut le 9 février 1802 , et Eugène de Bourbon-Busset se trouva , dès l'âge de trois ans , à la tête d'une fortune très-considérable. Elevé loin de son pays natal , il ne jugea point à propos de revenir s'y établir , et ne fit que de rares apparitions en Morvand. Par sa mort , arrivée à Lignières le 24 novembre 1863 , la terre de Vésigneux échut à sa fille Marguerite-Louise-Marie-Anne de Bourbon , qui avait épousé , le 28 octobre 1857 , Amable-Marie-Laurent , aujourd'hui marquis de Chabannes. Elle fonda une école pour les jeunes filles de Saint-Martin , sous la direction des religieuses de Nevers , et songeait à restaurer le château de Vésigneux , lorsqu'une mort prématurée l'enleva , le 8 octobre 1870 , à la tendresse des siens. Elle laissa trois enfants ; on souhaite que l'un d'eux se fixe à Vésigneux et y remplisse la place qui convient à un homme de cœur et de bien , capable d'exercer une influence utile dans son pays (1).

### Comte DE CHASTELLUX.

(1) J'ai refondu mes notes avec celles de M. Teste , régisseur du château de Vésigneux , et je lui adresse ici mille remerciements pour ses recherches si exactes et si curieuses.



## LA CHARTE DE DÉPART POUR LA TERRE-SAINTÉ

DE GAUCHER DE CHATILLON, BARON DE DONZY.

---

En partant pour les expéditions en Terre-Sainte, ces croisades d'où si peu revenaient, les seigneurs avaient coutume de faire des donations aux établissements religieux de leur voisinage; par là ils devenaient participants aux prières de ces maisons; quelquefois aussi ces donations n'étaient que des ventes simulées ou des engagements par lesquels ils se procuraient les fonds qui étaient nécessaires pour le voyage.

Un bien petit nombre de ces chartes de départ nous sont parvenues; celle dont nous donnons le texte plus loin, d'après l'original conservé aux archives départementales de la Nièvre, n'est pas une des moins intéressantes, et par l'illustration du donateur, appartenant à une de ces grandes familles féodales dont bien des membres déjà avaient guerroyé contre les infidèles, et par la manière glorieuse dont il s'acquitta de son vœu et trouva la mort dans cette célèbre et désastreuse campagne, et par les soins qu'il prend d'assurer des secours qui, dans sa volonté, devaient être perpétuels pour les pauvres de l'une de ses seigneuries, ce qui rend cette donation tout particulièrement touchante.

L'un des chevaliers les plus braves et les plus renommés parmi ceux qui prirent part à la première croisade de saint Louis fut sans contredit Gaucher de Chatillon, seigneur de Saint-Aignan en Berry et baron de Donzy.

Fils de Guy de Chatillon, comte de Saint-Paul, et d'Agnès, baronne de Donzy, dame de Saint-Aignan, il s'était distingué dans l'expédition conduite en 1242 par Louis IX contre Hugues X, comte de La Marche.



En 1247, Mahaud de Courtenay, comtesse de Nevers, veuve d'Hervé de Donzy, son aïeule maternelle, et Dreux de Mello, seigneur d'Epoisses et de Château-Chinon, le prirent pour arbitre dans un différend au sujet de la mouvance du château de Lormes, qui fut reconnu être du fief de la comtesse de Nevers (1).

L'année suivante, il prit la croix et accompagna saint Louis à la croisade, ainsi que son oncle Hugues de Chatillon, comte de Saint-Paul.

Avant de partir, au mois de juillet 1248, il légua aux abbés de Saint-Martin de Nevers et de Fontmorigny 23 livres tournois de rente, représentant 466 fr. 07 c. de notre monnaie actuelle, valeur intrinsèque, à prendre chaque année sur les revenus de sa terre de Cuffy, sur lesquelles 20 livres devaient servir à acheter des tuniques et des souliers destinés à être distribués par les deux abbés aux pauvres de la terre de Cuffy. Dans l'acte qui nous a conservé le souvenir de cette libéralité, Gaucher de Chatillon prend des précautions méticuleuses pour assurer l'exécution de sa fondation : il y est dit que si l'un des deux abbés ne pouvait pas, ou ne voulait pas assister par lui-même à cette distribution, le prieur de son abbaye devait le remplacer, toucher lui-même les 30 sous qui auraient dû revenir à son abbé s'il eût été présent, et les employer à donner une pitance à son couvent. En ajoutant un plat au maigre ordinaire de leurs maisons, le donateur pensait sans doute rendre les prieurs des deux abbayes plus vigilants à veiller à l'accomplissement de ses volontés. Il déclarait aussi que son intention était que si l'abbé ou le prieur d'une seule des deux abbayes faisait en personne la répartition des secours, les 3 livres lui seraient intégralement données, et dans le cas où ce serait le prieur, elles serviraient à une pitance pour les religieux de son abbaye. Cette distribution de secours devait être faite le jour de Saint-Remy ; les receveurs

(1) MAROLLES, *Inventaire des Titres de Nevers*, col. 491.

des revenus et les juges de la terre de Cuffy devaient payer aux deux abbés ou aux deux prieurs 3 sous tournois d'amende par jour de retard du paiement de cette somme. De leur côté, les abbés et prieurs des abbayes de Saint-Martin et de Fontmorigny devaient, aussitôt après leur nomination, se rendre sur les lieux où se levaient les revenus sur lesquels étaient prises les 23 livres tournois à eux laissées, c'est-à-dire à Cuffy, et s'y engager devant le seigneur du lieu ou son mandataire à bien s'acquitter et fidèlement de l'exécution des volontés du donateur.

Saint Louis s'embarqua à Aigues-Mortes le 28 août 1248 et débarqua en Chypre le 18 septembre; l'armée y passa l'hiver et ne se rembarqua que le 21 mai 1249. C'est pendant ce long séjour en Chypre, au mois de février 1249 (nouveau style), que Gaucher de Chatillon fit don à Alain Le Lou, chevalier, l'un de ses compagnons et sans doute un Nivernais, de 40 livres de rente en fief, soit 809 fr. 55 c. de notre monnaie, au comté de Nevers, lorsque ledit comté lui serait échu (1).

L'armée de saint Louis, grossie du contingent des chevaliers des royaumes de Chypre et de Jérusalem, prit terre à Damiette à la fin de mai ou au commencement de juin; la ville fut prise de suite, et le roi y fit un long séjour pour attendre les retardataires de son armée. Ce ne fut qu'à la fin de novembre que l'on se mit en marche pour le Caire; après quelques succès, les 6 et 25 décembre, saint Louis fut obligé de s'arrêter le 8 février 1250 à La Massoure, où fut livrée une bataille sanglante et indécise. Pour rentrer au camp, l'arrière-garde fut confiée à Gaucher de Chatillon, sur sa demande (2).

(1) MAROLLES, *Inventaire des Titres de Nevers*, col. 57.

(2) « Le soir, au soleil couchant, nous amena li connestables les arbalestriers le roy à pié, et s'arangièrent devant nous; et quant li Sarrazin lour virent mettre pié en l'estrier des arbalestes, il s'enfuirent et nous laissièrent. Et lors me dist li connestables: « Sènes-

Pendant la nuit suivante, les Sarrasins ayant attaqué le camp que gardaient les hommes du sire de Joinville, le roi envoya Gaucher de Chatillon pour soutenir le sénéchal de Champagne, et les assaillants furent repoussés (1). Dans la bataille qui eut lieu le 11 février, Gaucher de Chatillon commandait un corps de chevaliers chrétiens qui se défendit si vigoureusement que les Turcs ne purent l'entamer (2).

Au commencement d'avril, la retraite fut décidée; on repassa le Nil, et ce fut encore Gaucher de Chatillon qui fit l'arrière-garde: « Toutevoiz ne se mut li roys ne ses gens, jusques à tant que tout li harnoiz (3) fu portez oustre; et lors passa li roys et sa bataille après li, et tuit li autre baron après, fors que mon signour Gautier de Chasteillon, qui fist l'arrière-garde (4). »

Le 5 avril eut lieu la bataille de Pharamie, à la suite de laquelle le roi fut pris; c'est là que Gaucher de Chatillon fut

chaus, c'est bien fait; or vous en alez vers le roy, si ne le lessiés huimaiz jusques à tant que il iert descendus en son paveillon. » Si tost comme je ving au roy, mes sires Jehans de Waleri vint à li et li dist: « Sire, mes sires de Chasteillon vous prie que vous li donnez l'arrière-garde. » Et li roys si fist mout volentiers, et puis si se mist au chemin. » (JOINVILLE, *édition classique de NATALIS DE WAILLY* (1882), p. 102.)

(1) « ... et li roys nous envoia mon signour Gauchier de Chasteillon liquex se logea entre nous et les Turs, devant nous.

» Quant li sires de Chasteillon ot reboutée arière les serjans aus Turs à pié, il se retraistrent sus une grosse bataille de Turs à cheval, qui estoit rangée devant nostre ost... » (*Ibid.*, p. 108.)

(2) « Après la bataille au roy de Sezille, estoit la bataille des barons d'outre-mer, dont mes sires Guis d'Ibelin et mes sires Baudoins, ses frères, estoient chievetein. Après lour bataille, estoit la bataille mon signour Gautier de Chateillon, pleinne de preudomes et de bonne chevalerie. Ces dous batailles se deffendirent si viguerousement que onques li Turc ne les porent ne percier ne rebouter. » (*Ibid.*, p. 112.)

(3) Bagage.

(4) JOINVILLE, p. 123.

T. III, 3<sup>e</sup> série.

tué après des prodiges de valeur. Voici comment Joinville raconte sa mort :

« Je ne vueil pas oublier aucunes besoignes qui avindrent en Egypte, tandis que nous y estiens. Tout premier je vous dirai de mon signour Gauchier de Chasteillon, que uns chevaliers, qui avoit non mon signour Jehan de Monson, me conta que il vit mon signour de Chasteillon en une rue qui estoit ou kasel (1) là où li roys fu pris; et passoit celle rue toute droite parmi le kasel, si que on veoit les chans d'une part et d'autres. En celle rue estoit mes sires Gauchiers de Chasteillon, l'espée ou poing, toute nue.

» Quant il veoit que li Turc se metoient parmi celle rue (2), il lour couroit sus, l'espée ou poing, et les flatoit (3) hors dou casel; et au fuir que li Turc faisoient devant li (il qui traioient (4) aussi bien devant comme derrière) le couvrirent tuit de pilez (5). Quant il les avoit chaciez hors dou kasel, il se desflichoit (6) de ces pilés qu'il avait sur li, et remettoit sa cote à armer (7) de sus li, et se dressoit sur ses estriers, et estendoit les bras atout (8) l'espée, et crioit : « Chasteillon, chevalier! où sont mi preudome? » Quant il se retournoit et il veoit que li Turc estoient entrei par l'autre chief (9), il lour recouroit sus, l'espée ou poing, et les enchaçoit; et ainsi fist par trois foiz en la manière desus dite.

» Quant li amiraus des galies m'out amenéi devers ceus qui furent pris à terre, je enquis à ceux qui estoient entour

(1) *Casal* ou *casel*, nom qu'on donnait en Orient aux hameaux ou villages.

(2) *Se metoient parmi celle rue*, — entraient dans cette rue.

(3) *Flatoit*, — jetait.

(4) *Traioient*, — tirer de l'arc.

(5) *Pilez* ou *pilés*, — traits.

(6) *Se desflichoit*, — enlevait les flèches.

(7) *Cote à armer*, — cote d'armes, vêtement d'étoffe légère qui se mettait par-dessus le haubert ou cote de mailles.

(8) *Atout*, — avec.

(9) *Chief*, — bout.

li; ne onques ne trouvai qui me deist comment il fu pris, lorsque tant que mes sires Jehans Fouinons (1), li bons chevaliers me dist que, quand on l'amenoit pris vers la Massoure, il trouva un Turc qui estoit montez sur le cheval mon signour Gauchier de Chasteillon; et estoit la culière (2) toute sanglante dou cheval. Et il li demanda que il avait fait de celi à cui li chevaus estoit; et li respondi que il li avoit copei la gorge tout à cheval, si comme il aparut à la culière qui en estoit ensanglantée dou sanc (3). »

Gaucher de Chatillon n'avait que vingt-huit ans et ne laissait pas d'enfants de Jeanne de Boulogne, sa femme, fille unique de Philippe Hurepel, comte de Clermont-en-Beauvoisis, de Mortain et d'Aumale, et de Mahaud, comtesse de Boulogne et de Dommartin; ses seigneuries de Donzy et de Saint-Aignan revinrent à sa sœur, Yolande de Chatillon, veuve d'Archambaud IX, sire de Bourbon, qui hérita aussi de Mahaud de Courtenay, son aïeule, du comté de Nevers.

Le sceau de Gaucher de Chatillon existe encore aux Archives Nationales; il est appendu à une charte du mois de novembre 1249 par laquelle le seigneur de Saint-Aignan en Berry reconnaît des dettes contractées envers le roi de France.

H. DE FLAMARE.

---

Ego Galtherus de Castellione, dominus Sancti Aniani in Bituria; notum facio omnibus presentibus et futuris quod ego ordinavi et statui in testamento meo quod feci quando

(1) Jean Fouinons, vassal de la châtellenie de Châtillon-sur-Marne; il avait déjà pris part à la croisade de 1204 et à celle de 1218, où il avait été fait prisonnier par les Sarrasins.

(2) *Culière*, — croupière.

(3) JOINVILLE, *édition classique*, p. 163-164.

ad partes me transtuli transmarinas quod abbas Sancti Martini Nivernensis et abbas Fontis Moriniacensis, cisterciensis ordinis, ejusdem dyocesis, exigant et recipiant singulis annis in perpetuum, in festo Sancti Remigii viginti tres libras turonensium in meis redditibus de Cusiaco, diocesis supradicte, et volo quod dicti abbates emant singulis annis in perpetuum de viginti libris dicte summe viginti libratas tunicarum et sotularium pauperibus ejusdem terre erogandorum prout et quando ipsis videbitur expedire. Volo etiam quod sexaginta solidos residuos sibi pro Deo retineant ac pro suis laboribus et expensis, si per eos facta fuerit erogatio supradicta. Volo iterum quod si unus de dictis abbatibus ad predictam peccuniam exigendam et recipiendam et ad dictam erogationem faciendam interesse non possit aut nolit, prior ejusdem abbacie cum altero abbate eandem peccuniam exigat et recipiat et eam cum eodem abbate in usum predictum distribuat et eroget pauperibus dicte terre, et tunc triginta solidos quos abbas qui ad predicta facienda interesse non potuit aut noluit habuisset si interfuisset sibi retineat idem prior (1) pro pitancia suo conventui facienda. Et volo quod de predictis triginta solidis eodem modo fiat pitancia singulis annis in quibus idem prior predicta fecerit pro eo quod abbas suus ad predicta facienda non potuerit aut noluerit interesse. Idem (*sic*) volo quod si nullus de dictis abbatibus predicta facere voluerit aut potuerit, priores sui ea faciant vel unus eorum si alter prior noluerit vel non potuerit predictis faciendis interesse; et volo quod si ambo priores predicta fecerint predicti sexaginta solidi ipsis pro pitanciis suis conventibus erogandis illo anno equaliter dividantur; et volo quod eodem modo fiat singulis annis in quibus dicti priores propter defectum suorum abbatum fecerint supradicta. Et si forte contigerit quod nec abbas nec prior unius dictarum abbatiarum voluerint vel potuerint interesse predictis

(1) Le texte porte *priori*.

faciendis sexaginta solidi supradicti sint integre illo anno alterius abbatis si predicta solus fecerit, aut prioris ejusdem (1) abbacie pro pitancia suo conventui facienda si propter defectum sui abbatis fecerit supradicta; et volo quod eodem modo fiat singulis annis in quibus unus abbas solus vel unus prior solus propter defectum aliorum fecerit suprascripta. Volo insuper et precipio et ad hoc etiam heredes et successores meos et predictam terram meam de Cufiaco obligeo quod receptores reddituum ejusdem terre et illi qui in eadem terra justicias exercebunt jurent quamcito a dictis abbatibus vel prioribus vel ab altero ipsorum fuerint super hoc requisiti quod solutionem predictarum vinginti trium librarum integre facient singulis annis termino superius assignato. Et volo et precipio quod in ipsorum sacramento adiciatur quod ipsi persolvent tres solidos turonensium nomine pene singulis diebus quibus defecerint in solutione dicte peccunie post terminum supradictum. Volo etiam et precipio quod si receptores dictorum reddituum et illi qui in dicta terra justicias exercebunt noluerint prestare sacramentum secundum modum superius declaratum, quod qualibet die qua defecerint in prestacione dicti sacramenti teneantur eadem pena qua propter defectum solutionis sunt astricti. Et volo et precipio quod omnes pene predictae dentur abbatibus aut prioribus qui fecerint dictam distributionem secundum modum qui superius est expressus de residuo denariorum qui debentur in tunicis et sotularibus pauperibus erogari. Et ut istud vires habeat et effectum, volo quod abbates et priores supradicti antequam predictos redditus recipiant, veniant ad loca in quibus siti sunt dicti redditus cum de novo fuerint electi et in verbo veritatis promittant eorum domino loci qui pro tempore fuerit vel ejus mandato si inde fuerint ab eis requisiti, quod ipsi fideliter et bona fide facient dictam distributionem secundum quod eis injunctum est per hec scripta. Item rogo

(1) Le texte porte *eidem*.

et requiro prelatum in cujus dyocesi siti sunt predicti redditus ut dominos locorum ac receptores reddituum et eos qui justicias exercuerint tempore defectus solutionis vel prestationis sacramenti per censuram ecclesiasticam compellat ad solvendum predictis abbatibus vel prioribus predictos redditus ad penas secundam quod superius est distinctum, nisi sibi constiterit de reddituum solutione et juramenti prestatione per patentes litteras dictarum personarum que debent recipere dictos redditus et etiam sacramenta. In cujus rei testimonium et munimen presentes litteras feci, sigilli mei munimine raboravi. Actum anno Domini millesimo ducentesimo quadragesimo octavo, mense julio.

(Archives de la Nièvre H., fonds Saint-Martin de Nevers. Original sur parchemin)



## LE LIVRE DES ÉVANGILES

DE SAINT-MARTIN DE CLAMECY.



On se souvient, peut-être, qu'il y a quelques années, M. Léopold Delisle, l'éminent directeur de la Bibliothèque nationale, signalait avec tristesse, dans la *Revue des Sociétés savantes* (1), quantité de manuscrits français récemment acquis par la bibliothèque de Saint-Petersbourg et par le Musée britannique. Parmi ces derniers se trouvait précisément un *Obituaire de l'église de Saint-Martin de Clamecy* (1259-1546) classé sous le n° 21,362.

(1) 5<sup>e</sup> série, t. VI, 1874, et 6<sup>e</sup> série, t. III, 1876. — Voir aussi une note insérée dans le *Bulletin de la Société nivernaise*, 2<sup>e</sup> série, t. VIII, p. 129-130.



Nous sommes heureux de signaler aujourd'hui, comme faisant partie du trésor de l'église de Clamecy, un texte des évangiles de la fin du onzième ou du commencement du douzième siècle, de l'époque même du beau sacramentaire de l'évêque de Nevers, Hugues le Grand, si magnifiquement édité par notre président, Mgr Crosnier, en 1873.

L'inventaire des reliques et de l'argenterie du trésor de la collégiale de Saint-Martin, rédigé par les fabriciens de cette église en 1679, le décrivait en ces termes : « *Item, le livre des Evangiles*, qui sert aux mesmes solemnitez (fêtes et processions des vœux de la ville), dont la couverture est de bois couvert de lames et feuilles d'argent, où d'un costé est représenté la descente de croix en bosse, de l'autre costé un Sauveur sur un trosne cantonné des emblesmes des quatre évangélistes. Le tout rehaussé d'ouvrages à l'antique et de dorures (1). »

Mais, hélas ! cette œuvre magnifique, qui serait aujourd'hui d'un si grand prix, devait bientôt disparaître entre les mains de quelque brocanteur, comme il y en avait tant déjà au siècle dernier (2).

Aujourd'hui, notre livre des évangiles n'est plus extérieurement qu'un beau volume relié au dix-huitième siècle en veau rouge, par une main d'ailleurs inhabile ; volontiers on le prendrait pour un vieux missel, si on ne lisait sur le dos le titre : *NOVUM TESTAM(entum)*. En l'ouvrant, on s'aperçoit que les feuillets, de très-fort parchemin, ont été impitoyablement rognés, sans doute pour mieux le dorer

(1) Voir dans le présent *Bulletin de la Soc. nivern.* (t. XIII, p. 61-73) la copie intégrale de ce curieux inventaire.

(2) Dans une de ses lettres, en 1725, l'abbé Lebeuf écrivait à l'abbé Fenel, doyen de Sens : « J'ai voulu médailliser partout où j'ai passé ; il n'y a à Donzy qu'un seul chaudronnier qui n'avoit rien. A La Charité-sur-Loire, le subdélégué y donne la chasse tant chez les deux orfèvres que chez les chaudronniers, etc. » (Lettres de l'abbé Lebeuf, publiées en 1867, par la *Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, t. I<sup>er</sup>.)

sur tranches ! On reconnaît aussi que les folios, qui se trouvaient au commencement et à la fin, ont été remplacés par des feuilles de fort papier sur lesquelles pas un seul mot ne se trouve écrit. De même, pas une seule note, sur les 113 feuillets qui composent actuellement le volume, car il en manque quelques-uns, de telle sorte qu'au point de vue de la chronique locale notre volume est absolument muet.

Mais ce qui d'abord attire plus vivement l'attention dès les premiers feuillets du manuscrit, c'est la disposition toute particulière d'une quinzaine de pages partagées en quatre, trois ou deux colonnes, avec de longues séries de nombres dont nous ferons bientôt connaître la destination. On est vraiment captivé par l'examen des colonnes, des chapiteaux, des grands cintres si élégamment décorés, — avec les seules couleurs vert, rouge et bleu, — de tous ces motifs si variés, si capricieux, qui sont le caractère du style roman fleuri. Les fûts des colonnes surtout sont tour à tour chevronnés, zig-zagués, imbriqués, cannelés en spirale ou perlés, et peuvent fournir les meilleurs motifs pour la peinture des églises de cette époque (1).

Cette disposition, qui se retrouve encore au commencement du seizième siècle, et notamment dans la Bible imprimée à Lyon en 1506 par M<sup>e</sup> Jehan Moylin, *alias* de Laubray (dont un exemplaire existe au grand séminaire de Nevers), avait d'ailleurs frappé notre président Mgr Crosnier ; car, il nous tarde de le dire, il avait eu connaissance du texte des évangiles de Clamecy, et il s'en explique ainsi dans la préface du *Sacramentaire* :

« La Société nivernaise, en faisant éditer ce manuscrit, a cru devoir lui donner un frontispice. A cet effet, on l'a composé avec le titre qu'il renferme, en prenant les motifs dans un *Évangélaire nivernais* de la même époque, sans rien y ajouter. »

(1) La décoration des colonnes de la chapelle de Notre-Dame-du-Peuple-Nivernais à la Visitation de Nevers en donne un très-bel exemple.

Ce n'est pas tout; les deux grandes figures, placées en cariatides au frontispice du *Sacramentaire*, et représentant l'une saint Marc, avec une tête de lion, portant le livre des évangiles, l'autre saint Jean, avec une tête d'aigle, tenant un long rouleau (*volumen*), forment, par leur disposition originale, les premières lettres du texte sacré : *Initium Evangelii Jesu Christi* (saint Marc); *In principio erat Verbum* (saint Jean).

Il en est de même de la figure de saint Luc avec la tête de bœuf nimbée, — comme celles du lion et de l'aigle, — qui commence la préface du *Sacramentaire*. C'est l'initiale de son Evangile : *Fuit in diebus Herodis* (1). Il y a ici de plus cette particularité que saint Luc porte des ailes, tandis que les autres évangélistes sont simplement vêtus d'une longue robe et d'un manteau. Ces ailes se rencontrent fort à propos pour former la partie supérieure de la lettre F, et le phylactère que l'évangéliste tient d'une main, tandis que l'autre indique qu'il parle, remplace le trait central.

Enfin, la grande L capitale romaine, décorée d'un aigle aussi nimbé (2), est l'initiale de l'Evangile de saint Mathieu : *Liber generationis Jhesu Christi*.

« On nous saura gré, ajoutait Mgr Crosnier, d'avoir reproduit ici ces types curieux, d'autant plus qu'ils sont rares. C'est, en effet, au quinzième siècle seulement que nous voyons dans nos manuscrits gallicans les évangélistes

(1) Il est à remarquer que dans les Bibles actuelles ces mots sont au commencement du 5<sup>e</sup> verset du chapitre I<sup>er</sup>. Mais, anciennement, les quatre versets précédents : *Quoniam quidem multi conati sunt* étaient considérés comme la *Préface de saint Luc sur son Evangile*. C'est en effet le titre que l'on retrouve encore en 1609, dans la célèbre Bible de Louvain. Le chapitre I<sup>er</sup> commençait seulement à *Fuit in diebus*. Aussi l'auteur du manuscrit s'est-il contenté, au commencement du texte formant l'avant-propos, d'une majuscule ornée mais dépourvue du symbolisme.

(2) Introduction, page xiv. Voir aussi l'*Iconographie chrétienne*, de Mgr Crosnier, 1876, page 252.

portant quelquefois, au lieu d'une figure humaine, la tête de leurs animaux symboliques. Avant cette époque, il faut recourir aux manuscrits saxons pour rencontrer cette particularité que présente notre évangélaire nivernais.

» Une autre observation qui constaterait une faute en iconographie, c'est l'apôtre saint Jean chaussé, tandis que les autres évangélistes ont les pieds nus ; saint Jean devrait, d'après les principes iconographiques, être déchaussé comme les autres apôtres. »

Ajoutons qu'à la fin ou au commencement du texte de chaque évangile, excepté pour celui de saint Luc, se trouve une grande miniature, tenant la moitié d'une page, qui représente, à gros traits, mais avec une remarquable sûreté de main, le tout rehaussé de couleurs très-vives, l'animal symbolique nimbé, ailé, marchant et tenant le livre sacré.

On ne peut qu'imparfaitement juger de la beauté de cette décoration du manuscrit par le dessin minuscule du bœuf de saint Luc figuré sur le frontispice du sacramentaire déjà cité.

Après ce rapide examen, tout extérieur, d'un si précieux volume, nous sommes heureux d'ajouter les notes claires et pleines d'érudition qu'a bien voulu nous communiquer un savant religieux qui s'occupe tout spécialement d'études historiques et exégétiques sur l'Ancien et le Nouveau-Testament, et que nous regrettons de ne pouvoir nommer.

En les lisant, on apprendra à connaître et à apprécier le manuscrit de Clamecy.

## §

### CODEX CLAMECIACENSIS.

I. *Etat primitif.* — Le manuscrit de Clamecy ne paraît pas avoir été un « évangélaire » exécuté pour servir aux offices de l'Eglise, car aucune de ses divisions ne correspond

aux sections liturgiques des évangiles de la messe. Il était destiné à la lecture privée.

Plus tard, il a été utilisé comme livre d'église; des ongles barbares ont labouré le parchemin, pour marquer le commencement et la fin d'un certain nombre d'évangiles de messes. (Exemples: folio 28, recto; folio 83, verso; folio 95, verso, etc.) Quelquefois même une plume récente a suppléé en marge la formule liturgique: *In illo tempore*. (Exemples: folio 81, recto; folio 100, recto, etc.) Ces *violences* même montrent que la première destination du manuscrit n'était pas de servir aux offices.

Il est sorti des mains du copiste avant d'avoir reçu la dernière façon, car:

a) Un grand nombre de mots grattés attendent encore la surcharge du correcteur, et le texte manque, en ces endroits, d'un ou de plusieurs mots, suivant l'étendue du passage gratté. (Exemples, folio 4, recto: *collocatus*; folio 22, verso: *nolite timere*; folio 35, verso: *magister*; folio 38, recto: *lucratus est alia duo*, etc.)

b) Les canons d'Eusèbe, au commencement, n'ont jamais reçu leurs titres et numéros. Les *explicit* qu'on y lit sont ajoutés par une main récente.

II. *Préfaces*. — Le volume s'ouvre, comme tous les recueils semblables, par les préfaces de saint Jérôme (lettre à Damase, extraits du *De Scriptoribus eccl.*), et d'Eusèbe (lettre à Carpian et canons.)

a) Il est bon de remarquer au folio 4, recto, le fragment *Sciendum etiam*. Dans nos Bibles imprimées, ce fragment fait partie de la lettre à Damase. Déjà dom Martianay l'a écarté de son édition de saint Jérôme, comme une interpolation. Il s'appuie sur ce que la plupart des manuscrits ne l'ont pas, et surtout sur ce que le *codex San Germanensis*, n° 6, l'insère à part comme un *document entièrement différent*. (*Patrol.* Migne, t. XXIX, col. 530.) Notre

manuscrit se comporte comme le *San Germanensis*, n° 6. Peut-être lui serait-il apparenté ?

b) Quant aux canons d'Eusèbe, ils ont disparu des Bibles depuis le seizième siècle. Ils étaient sans utilité depuis que les chapitres et versets actuels avaient fait abandonner les « péricopes ». (On sait qu'Ammonius d'Alexandrie avait sectionné le texte des évangiles en très-petits chapitres, appelés péricopes. Il y en avait 355 dans saint Mathieu, 233 dans saint Marc, 342 dans saint Luc et 232 dans saint Jean. Eusèbe de Césarée imagina de mettre en regard les péricopes des divers évangélistes qui contenaient les mêmes récits. Il obtenait ainsi dix tableaux ou canons. Le premier tableau contenait en quatre colonnes les récits communs aux quatre évangélistes. Les péricopes répétées dans trois évangélistes étaient réunies dans les canons 2, 3, 4; venaient ensuite les passages communs à deux évangélistes (canons 5, 6, 7, 8, 9), et enfin la liste des passages qu'on ne lit que dans un seul évangéliste (canon 10).

Le manuscrit de Clamecy n'ayant pas adopté les divisions d'Ammonius, ces canons ne pouvaient servir. Ils ont été maintenus cependant, comme dans les Bibles imprimées jusqu'au seizième siècle, parce qu'ils faisaient partie de la lettre d'Eusèbe à Carpian, et qu'ils sont visés dans la préface de saint Jérôme, devenue inintelligible pour les lecteurs des Bibles actuelles.

III. *Divisions*. — Les divisions du manuscrit de Clamecy ne sont pas numérotées, mais marquées seulement par une initiale alternativement rouge et bleue (1). Chose étonnante, elles reproduisent sensiblement les chapitres actuels, attribués généralement à Hugues de Saint-Cher (1241); il faut, ou que ce savant n'ait fait que vulgariser une division déjà connue, ou que le codex soit plus jeune qu'on ne croit.

(1) Il y a une numérotation de seconde main, mais il ne s'en aperçoit plus que quelques chiffres, la plupart ayant été rognés avec la marge extérieure, ou enfouis dans la couture.

Voici en regard les divisions du codex pour saint Mathieu, et les divisions correspondantes de la Vulgate Clémentine :

| Codex.           | Clémentine. | Codex. | Clémentine.      |
|------------------|-------------|--------|------------------|
| II               | II, 19.     | XX     | XIX, 30.         |
| III              | IV.         | XXI    | XXI.             |
| IV               | V.          | XXII   | XXI, 33.         |
| V                | VI, 5.      | XXIII  | XXII, 15.        |
| VI               | VII.        | XXIV   | XXIII, 13.       |
| VII              | VII, 28.    | XXV    | XXIII, 37.       |
| VIII             | VIII, 23.   | XXVI   | XXVI.            |
| IX jusqu'à XVIII | IX à XVIII. | XXVII  | XXVI, 31.        |
| XIX              | XVIII, 23.  | XXVIII | XXVII, 27 et 28. |

C'est-à-dire qu'à quelques versets près, c'est la même division. Si le codex de Clamecy est du onzième siècle, il appuierait une remarque de Huet, qui signale l'existence de cette division dès l'an 1100 dans plusieurs manuscrits. (Huet, *Notæ in Origen.*, p. 19.)

IV. *Sommaires.* — Les sommaires, ou *capitulationes*, sont identiques à ceux de la Bible imprimée à Lyon 1516 (biblioth. du séminaire). Seulement, au lieu de précéder respectivement chaque chapitre, ils sont groupés en tête de chaque évangile, selon un usage assez fréquent.

V. *Variantes.* — Les variantes sont sans importance. Quelques-unes appuieraient les corrections que *Lucas Brugensis* demandait à la Clémentine, par exemple :

| CLÉMENTINE.                                                                                                                                                                   | COD. CLAMECIACIENSIS. |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------|
| Math., VIII, 9. Homo sub potestate ... deest <i>constitutus</i> . (Folio 20.)<br><i>constitutus</i> .                                                                         |                       |
| Marc, IV, 4. Et venerunt voluores ... deest <i>cœli</i> . (Folio 48.)<br><i>cœli</i> .                                                                                        |                       |
| <i>Id.</i> , VI, 4. Non est propheta... in ... in patria sua, et in cognatione<br>patria sua, et in domo sua, et sua et in domo sua. (Folio 50,<br>in cognatione sua. verso.) |                       |
| Joan., III, 5. Nisi... renatus... ex ... deest <i>sancto</i> . (Folio 95, verso.)<br>aqua et sp. <i>sancto</i> .                                                              |                       |

Les autres, d'ailleurs minimes, sont des leçons moins bonnes.

VI. *Lacunes*. — 1° Entre les folios 83 et 84, il manque depuis Luc xii, 40, jusqu'à Luc xiv, 22. L'ancienne foliotation accuse cette lacune.

2° Entre les folios 92 et 93, il manque depuis Luc xxiii, 19, jusqu'à Jean 1. L'ancienne foliotation l'accuse. Elle semble aussi accuser des lacunes: A<sup>6</sup>, A<sup>10</sup> et A<sup>13</sup>. Mais le texte se suit sans interruption.

VII. *Reliure*. — 1° Le relieur n'a pas traité ce volume comme un évangélaire, mais comme un *novum testamentum*. (Voir le titre au dos.) Je serais porté à croire que nous n'avons pas tout le manuscrit. La miniature finale, analogue à celles qui terminent les trois autres évangiles, n'a pas l'air de « prendre congé » du lecteur. Arrivés à bout d'œuvre, les copistes avaient coutume de se donner un peu plus carrière. Je soupçonne que les Actes des Apôtres venaient ensuite dans le manuscrit primitif.

2° Le dernier relieur a essayé une restauration des coins d'en bas, il a collé des ajouts en parchemin plus blanc que celui du manuscrit. Ces ajouts sont quelquefois tombés. v. g. folios 56 à 59, 72, 73, etc., ou près de tomber, folio 67. Quand le texte lui-même avait été endommagé, on l'a rétabli sur les ajouts du relieur, par exemple folio 78, recto: *mortua*, 80, 82, 86, 91, 92. Excepté folio 113.

Ce soin indique que le dernier relieur considérait déjà le codex comme précieux.

Une restauration plus considérable est celle des coins intérieurs, depuis folio 104 jusqu'à la fin. Elle a entraîné la nécessité de reconstituer des lignes entières de texte (folio 105, verso, dernière ligne; folio 110, recto et verso; folio 111, 112, 113, *idem*). D'autres lignes ont été repassées à l'encre (mêmes folios).

L'écriture du « restaurateur » imite assez mal l'ancienne;



on y peut remarquer que le t final est toujours accompagné d'une barre verticale, et d'ailleurs un peu différent de celui du premier copiste. Celui-ci ne prolonge jamais la tige au-dessus du croisillon, le nouveau la prolonge toujours. Les autres lettres sont plus simples et moins raides dans le premier texte. En somme les corrections sont assez franchement gothiques, au lieu que l'écriture primitive reste dans le type pur du onzième-douzième siècle.



## LE DERNIER OBITUAIRE

DE L'ABBAYE NOTRE-DAME DE NEVERS.

---

Nous avons eu déjà l'occasion de signaler, dans la notice sur le *Reliquaire de l'abbesse de Notre-Dame de Nevers*, Gabrielle Andrault de Langeron (1), l'existence de quelques feuillets du dernier obituaire de cette abbaye miraculeusement sauvés, comme pour nous permettre de constater l'authenticité des reliques « de la châsse de bois doré » édiflée par la vénérable abbesse.

Il nous paraît utile de compléter aujourd'hui l'examen de ces trop modiques épaves de la Révolution.

Depuis le seizième siècle, les moniales de Notre-Dame avaient cessé d'inscrire les *obiit* en regard de la leçon du jour sur le vieux martyrologe d'Usuard, conservé d'ailleurs avec soin dans les archives du monastère. La lecture quotidienne du martyrologe se faisait sur un texte imprimé. Dès-lors il avait fallu inscrire, sur un livre spécial, les nouveaux *obiit* des religieuses professes ou converses et des confesseurs de la communauté.

(1) *Bulletin de la Soc. niv.*, t. XII, pages 453-469.

Ce livre, ou plutôt ce cahier de parchemin contenait quatorze feuillets, soit vingt-huit pages.

Il n'en reste plus que le premier et le dernier feuillet qui primitivement formaient couverture et les feuillets 9 et 12, c'est-à-dire la première moitié de janvier, — la seconde moitié de septembre avec la première moitié d'octobre — et la seconde moitié de décembre.

Les mortuaires les plus anciens sont de 1523, *Ludovica de Torcy*; 1570, *Maria de Roffignac*; 1580, *Maria Jaquelot*; les plus récents de 1727, *Maria Debèze*, et 1735, *Henrica Cachefert*.

On reconnaît aisément la main, très-exercée d'ailleurs, qui a commencé la rédaction de l'obituaire, et sur trente-huit mémoires en a écrit dix-neuf, de 1523 à 1653. L'année suivante 1654, c'est une autre main qui inscrit l'*obit* de *Maria Dubroc*...

Remarquons que la langue latine est toujours en usage; il n'y a qu'une seule exception en 1661.

Il nous a paru intéressant et utile pour l'histoire des familles nivernaises de transcrire toutes ces mémoires.

De même, malgré leur moindre importance, on nous permettra de donner la copie de toutes les notes écrites en français par diverses mains, à différentes époques, sur les pages blanches du commencement et de la fin du cahier.

En les lisant, il nous semble entendre comme un dernier écho de ces vieux cloîtres si longtemps sanctifiés par la prière et la pénitence. En effet, à part les textes publiés, dans la notice déjà citée, relatifs aux reliques du monastère, et quelques notes historiques ou liturgiques, la grande préoccupation de ces filles de saint Benoît, déjà mortes au monde, est la pensée de la mort et le souci de bien mourir.

En 1703, l'abbesse de Langeron s'associe, avec sa communauté, aux religieuses du Saint-Sacrement de Paris, et s'engage à faire une heure d'adoration à l'intention de la première qui doit mourir.

En 1714, l'abbesse Charlotte de Lévy s'associe également,

avec sa communauté, à la confrérie des Agonisants établie à Nevers, chez les Pères de Saint-Martin, pour qu'ils prient quand une religieuse sera à l'agonie.

A chacun des Quatre-Temps de l'année, outre la récitation de l'office des Morts, une messe était dite pour les défunts : la première, pour les pères, frères et sœurs en religion ; la seconde, pour les pères et mères et autres parents ; la troisième, pour les fondateurs ; la quatrième, pour les bienfaiteurs et protecteurs de la maison.

§

*Premier feuillet, recto.*

J. † M.

Madame Louyse Endraude de Langeron, abbesse de Notre-Dame de Nevers, c'est fait asosier pour touiours avec sa comunoté aux religieuse du Saint-Sacrement de Paris, en l'ennes mille sept sant trois, le 21 novembre, pour être en adoration devant le Très-Saint-Sacrement depuis deux heure jusqu'à trois d'après midy à l'intention de la première qui doit mourir.

L'an mil sept cent dix-neuf et le quatre juin, après avoir vériffié les reliques de saint Révérien et de saint Genoux qui sont conservées dans ce monastère dans trois châsses..... de rechef, nous avons ordonné que la feste de saint Révérien se célébreroit solennel majeur, comme de patron avec octave, le 1<sup>er</sup> juin de chaque année, et la feste de saint Genoux, comme solennel mineur de seconde classe, le 17 janvier de chaque année (1).

Madame Marie-Charlotte de Lévy, abesse de Notre-Dame de Nevers, c'est fait associer et sa communoté à la confrérie

(1) La fête de saint Genoul est indiquée dans les *Auctaria* du martyrologe d'Usuard (édition Migne) au 17 janvier: *Codex alius reginæ Sueciæ; item sancti Genulfi confessoris.*

des Agonisent le 24 de décembre 1714. On dira tous les vendredis le *Miserere* et sinc *Pater* et sinc *Ave Maria* et on aura soin de faire avertir les Pères de Saint-Martin quand quelques-unes ceront à l'agonie, afint qu'il faces les prières des asocié.

LONGET,

*Vicaire général.*

---

*Premier feuillet, verso.*

JANVIER.

Obiit et commemoratio.

Le premier jour.

2.

3. Maria du Rut, 1625.

4.

5. Obiit soror Joanna Descrots, 1713.

6. Anna de Fontenay, nondum Deo dicata, 1654 (1).

Obiit soror Henrica Cachefert, nondum conversa hujus monasterii, 1735.

7. Maria Belanger, 1654.

Obiit Joannes Vellard (?) hujus domus confessor, anno 1688.

8.

9. Gabriela Desjours alias du Monceau, 1667.

10.

11. Maria de Roffignac, 1570.

12. Anna Grimouard, 1629, conversa.

13. Maria Bourgoin.

14.

(1) Marguerite de Fontenay était abbesse de Notre-Dame de 1345 à 1360. Elle est marquée dans le nécrologe (d'après le *Gall. Christ.*) au III des calendes de juillet. — Françoise de Fontenay fut abbesse de Notre-Dame de 1564 à 1607.

*Deuxième feuillet, recto.*

SEPTEMBRE.

- 16.
17. Obiit soror Joanna Bolacre, anno 1708 (1).
- 18.
- 19.
- 20.
- 21.
22. Anna Salonnier, 1638.
23. Catherina d'Anlesy (2).
24. Genovefva de Brienne, professa hujus monasterii, 1653.
- 25.
- 26.
- 27.
- 28.
29. Joanna Renard, 1644, conversa.  
Martha de Gamache, professa hujus monasterii, 1657 (3).
- 30.

(1) Jeanne Bolacre, probablement fille de Henri B., seigneur de Gigogne et du Marais, lieutenant-général en la pairie de Nivernais, qui fut marié deux fois: 1<sup>o</sup> A N. Olivier, fille de N., seigneur de Monceaux; 2<sup>o</sup> à Gabrielle Conrade. (Note de M. de Soultrait.)

(2) Le nom de Catherine d'Anlezy ne se trouve pas dans les généalogies de sa famille, l'une des plus anciennes du Nivernais. (Note de M. de Soultrait.)

(3) Elle était fille de Claude I<sup>er</sup> de Gamaches, chevalier de l'ordre du roi, seigneur, baron de Jussy, etc., et de Marie Genton, fille unique de Claude Genton, seigneur du Coudron et de Saint-Germain-des-Bois, et petite-fille de Georges de Gamaches, époux de Jehanne des Guerres, dont une fille, *Claudia de Gamaches*, abbesse de Notre-Dame en 1507, après Françoise de Fontenay, mourut en odeur de sainteté en 1642. Sa sœur aînée, Marie, fut religieuse à Jarzay; sa sœur cadette Jehanne, religieuse à Saint-Laurent de Bourges. Le *Gallia Christiana* dit que l'on conservait dans le monastère sa vie manuscrite. Une sœur de cette abbesse, nommée Anne, fut aussi

*Deuxième feuillet, verso.*

OCTOBRE.

Obiit et commemoratio.

1.

2. Maria de La Rivière, 1630.

3. Maria Jaquelot, 1580.

Eodem die, 3 octobris 1664, obiit in domino R. Pater Vincent Coudray, religios. profess. Sancti Patris nostri Benedicti, abbatiae Sancti Vincentii congregationis casalis benedicti et confessor, per multos annos, hujus monasterii Sanctae Mariae Nivernensis.

4.

5.

6.

7.

8. Magdalena Bolacre, nondum professa, 1641 (1).

Margarita de Lunyaco, abb. hujus monasterii, fundavit tria anniversaria, anno 1438 (2).

religieuse de Notre-Dame de Nevers. (Voir dans les *Mémoires de la Société des antiquaires du Centre*, t. XIV (1886-87), l'important travail de M. le baron Thierry de Brimont: *Les Seigneuries de Jussy-Champagne et de Quinquempoix*. Les chapitres III et IV surtout sont remplis de documents relatifs aux de Gamaches.

(1) 8 octobre. Madeleine Bolacre, probablement fille de Henri, seigneur de Sigogne et du Marais, et de Jeanne Millet. Elle devait être la grand'tante de Jeanne Bolacre, morte en 1708. (Ncte de M. de Soultrait.)

(2) D'après le *Gallia Christiana* (t. XII), Marguerite III de Lugny se trouve dans différents actes, de 1428 à 1466, qui fut l'année de sa mort; et le texte ajoute: *In necrologio adhuc quater occurrit, scilicet XIV kalendas Februarii; Kal. Martii; V. nonas Octobris; VI. idibus ejusdem mensis*. Aucune de ces dates ne convient à celle de notre texte, à moins que par erreur on ait mis le VI des ides au lieu du VIII, qui correspond au 8 octobre.

9. Hoc die 1683, obiit soror Gabriel Duret, professa.  
Maria de Bèze, 1727 (1).
10. Henrica Andræas, 1639.  
Maria Bertier, conversa, 1684 (2).
- 11.
12. Maria Dubroc, 1654.
- 13.
- 14.
15. Obiit soror Francisca Duret, hujus conventus sancti  
Benedicti professa, 1663.  
Antoni, obiit pater Astier, religiosus S. Benedicti,  
confessor hujus monasterii, 1673.
16. Maria de Roffignac de Meaulce, 1586 (3).  
Obiit soror....., 1669.

*Troisième feuillet, recto.*

## DÉCEMBRE.

16. Ludovica de Torcy, 1523.
17. Obiit soror Francisca Brisson, anno 1693.  
On doit dire une messe tous les jeudy de l'année. . .  
matin du Saint-Sacrement, à la fin le salut du Saint-  
Sacrement avec le ciboire, avec l'antienne *O sacrum*  
*convivium*, le verset et l'oraison et ensuite *De pro-*

(1) 9 octobre. Marie de Bèze, probablement fille de Jean de Bèze, écuyer, seigneur de Vesvre, et de Marie Gascoing. (Note de M. de Souktrait.)

(2) 10 octobre. Cette Marie Berthier, sœur converse, ne devait pas être de la famille Berthier de Bizy. (*Id.*)

(3) 16 octobre. Je ne trouve pas de Marie de Roffignac dans les généalogies de cette famille, mais bien une Anne de R., religieuse à Notre-Dame de Nevers. fille de Guy de R., écuyer, seigneur de Meauce, marié en 1585 à Françoise du Plessis.

Marie, décédée en 1586, devait être la sœur de Guy. (*Id.*)

On a vu au 11 janvier une autre *Maria de Roffignac*, décédée en 1570.

- fundis* par le chœur... et l'oraison pour defunte  
dameiselle François Bouzitat de La Tour (?),  
décédée le 17<sup>e</sup> décembre 1692, qui a fondé une messe.
18. Obiit domicilla Francisca Bouzitat..., 1692 (1).  
19. Sœur de Blanchefort, décedda le 19 décembre 1661 (2).  
20.  
21.  
22. Anna de La Rivière. — Obiit soror Joanna Niodot,  
conversa, 1683.  
23. Maria Collin, conversa, 1631.  
24.  
25.  
26.  
27.  
28. Maria d'Albret, abbatissa hujus monasterii et principissa  
Nivernensis (3).  
29.  
30.  
31.

§

*Troisième feuillet, verso.*

Charlotte Bourgoing, religieuse de céans, a fondé pour  
dire le 24<sup>e</sup> mars, vigile de l'Annonciation, sur les sept

(1) Le nom a été effacé intentionnellement en mouillant et frottant  
du doigt le parchemin.

18 décembre. François Bouzitat était probablement fille de Pierre  
B., écuyer, seigneur du Chasnay, élu à Nevers, et de François  
Gascoing, et sœur d'Anne Bouzitat qui entra novice à l'abbaye de  
Notre-Dame en 1639. (Note de M. de Soultrait.)

(2) 19 décembre. N. de Blanchefort, probablement fille de Roger de  
Blanchefort, chevalier, baron d'Asnois, et de François de Bèze. (*Id.*)

(3) On trouve dans le catalogue donné par le *Gallia*, *Johanna V  
d'Albret* (qui s'appelait aussi Marie), fille de Jean d'Albret, abbesse,  
de 1533 à 1560; puis, *Maria II d'Albret*, qui, l'année suivante, se démet  
en faveur de François de Fontenay et meurt le 28 décembre 1563.



heures du soir, le respond *Gaude Maria*, etc. Et après aussy la prose *Inviolata* avec la collecte *Deus qui de Beatæ Mariæ*, etc. Et le lendemain de la feste, une messe solemnellement des morts avec le *Libera me*, ainsy qu'il est porté dans les lettres de fondation.

Monseigneur Philippes de Molins, jadis évesque de Noyon, a fondé trois anniversaires pour faire chanter tous les jours, avant la grande messe, l'antienne *Ave Domina mundi Maria*, et ensuite les verset et collectes (1).

Madame Marie d'Albret, duchesse de Nevers, abbesse de céans, a establi la réforme l'an... (2).

(Suit l'inscription relative à la nouvelle chässe de saint Révérien, reproduite dans la notice sur le *Reliquaire de l'abbesse*, Gabrielle Andrault de Langeron.)

La tradition de nos antiennes nous a assuré que *saint Genoux* nous a donné Sardole et son revenu (3), *saint Révérien* toutes les maisons qui relèvent de céans, *saint Mesme* (?) a donné la terre de Beaune.

## §

### *Quatrième feuillet, recto.*

Es Quatre-Temps de l'année, faut lire vigiles, à neuf leçons et le lendemain dire la messe des Morts.

(1) Le testament de *Philippus de Molinis, episcopus Noviomensis*, conservé aux archives nationales, X<sup>e</sup> 9807, folio 250, verso, a été signalé et copié par M. Victor Gueneau. On n'y rencontre malheureusement aucune mention des fondations de ce grand évêque dans le Nivernais, son pays d'origine.

(2) Le *Gallia Christiana* (t. XII) donne la date: *Anno 1534, monasterium reformavit, illudque sanctissime rexit usque ad annum 1560.*

(3) Parmentier (*Arch. de Nevers*, t. II, p. 292), écrit aussi: « C'est saint Genoul qui a donné (870) la terre de Sardolles aux Bénédictines. » Et ailleurs (dans le t. I<sup>er</sup>, p. 387): « Les Bénédictines prétendent avoir le chef de saint Genoul dans une chässe d'argent, et le martyrologe de cette maison porte que ce saint leur avait autrefois donné la terre de Sardolles. » Il ne dit rien de saint Révérien ni de saint Mesme.

Aux premiers Quatre-Temps qui sont en l'Avent, faut appliquer ses prières au soulagement des âmes de ses pères, frères et sœurs religieuses, et à cette intention on dira les collectes : *Deus veniæ*, *Deus cujus miseratione* et *Fidelium*.

Aux seconds qui sont en Caresme, pour ses pères, mères et parents, les collectes : *Deus qui nos patrem*, *Deus veniæ* et *Fidelium*.

Aux troisièmes qui sont après la Pentecoste, faut appliquer ses prières au soulagement de l'âme des fondateurs, les collectes : *Inclina Domine*, *Deus veniæ* et *Fidelium*.

Aux derniers qui sont en septembre, faut prier pour les bienfaiteurs et protecteurs de la maison décédés, les collectes : *Miserere quæsumus Domine*, *Deus veniæ* et *Fidelium*.

A chaque Quatre-Temps, chaque prestre célébrera la messe des Morts en cette intention. Ceux qui ne sont pas prestres réciteront vigiles à neuf leçons ; les frères convers trente *Pater* et *Ave Maria*.

Le jour qu'on dit la messe de grâce, toutes nos mères et sœurs sont obligées de dire les sept psaumes avec les litanies et les oraisons.

Suivent, sur la fin de cette page et au *verso*, les deux actes concernant le reliquaire de l'abbesse de Langeron et la croix de bois placée dans le chapitre de l'abbaye, par les soins de la même abbesse qui la fit construire, sur le modèle exact de celle de la sainte chapelle de Bourbon (1).

Mai 1887.

L'abbé BOUTILLIER.

(1) *Bulletin*, t. XII, p. 457-465.



## SÉANCE DU 30 JUIN 1887.

Présidence de M. ROUBET, président honoraire.

Etaient présents : MM. Canat, de Villefosse, l'abbé Soyer, Jullien, le colonel de Charant, le chevalier de Pierredon, Hippolyte Blanc, Duminy, Octave de Villenaut, René de Lespinasse, Col, de Flamare.

M. Hippolyte Blanc offre à la Société deux études intitulées : la première, *le Roi et les Corporations* ; la deuxième, *les Anciennes Corporations ouvrières*.

M. Henri Colin fils offre également un travail intitulé : *Etudes archéologiques sur Saint-Honoré*. Des remerciements sont adressés aux auteurs.

M. Roubet annonce que dans les fondations de la maison Ramond, sur les terrains de l'ancienne caserne, il a été trouvé plusieurs fragments de pierres tombales avec des inscriptions en caractères gothiques. M. de Flamare est prié de vouloir bien en rendre compte.

M. de Lespinasse communique à la Société un jeton inédit d'Imbert de La Platière, évêque de Nevers, trouvé dans la démolition d'une grange à Luanges. D'un côté est un écu à un chevron, accompagné de trois rocs d'échiquier et la légende † *Imbertus episcopus Nivernensis*. Le revers porte une croix fleuronée, cantonnée de branches de

lys et la légende : *Crucem tuam adoramus Domine.*

M. Roubet donne lecture d'une étude sur le *Prieuré de Fontaines*. L'auteur s'attache à énumérer les droils utiles et honorifiques de ce prieuré d'après un terrier de 1456 qui fait partie de sa collection. Il constate entre autres choses qu'à cette époque les hommes du prieuré s'efforçaient de se soustraire aux obligations de la condition servile, et, par contre, il lit le texte d'une pièce quelque peu postérieure à la date du terrier par laquelle un étranger vient se reconnaître homme serf et de serve condition du prieuré, afin, sans doute, d'obtenir du prieur une *tenure servile*. Ce travail prendra place au *Bulletin*.

M. de Lespinasse propose qu'il soit délivré aux membres de la Société des exemplaires brochés complets du *Cartulaire* contre remise des fascicules parus antérieurement et brochés avec les fascicules du *Bulletin*. Cette proposition est approuvée.



## SÉANCE DU 28 JUILLET 1887.

Présidence de M. le comte DE SOULTRAIT, président.

Etaient présents : MM. le comte de Soultrait, *président*; E. de Toytot, *secrétaire*; Canat, *conservateur du musée*; Duminy, *archiviste*; Hippolyte Blanc, le docteur Subert, de Ville-

fosse, l'abbé Soyer, de Rosemont, de Lespinasse, Cheminade, Langellé, Julien, Col, Charles du Verne, de Flamare, Octave de Villenaut, le comte de Maumigny.

Lecture est donnée d'une lettre de M. le Secrétaire général de la préfecture de la Nièvre demandant que la Société veuille bien envoyer aux archives départementales ses publications, ainsi que cela avait lieu autrefois. M. l'Archiviste voudra bien faire cet envoi et répondre à M. le Secrétaire général.

M. de Flamare lit un travail intitulé : *Note sur les archives du château de Chassy*.

Divers membres de la Société expriment le désir de voir la Société entrer dans cette voie de recherches et demander en communication les archives des châteaux ou fonds divers intéressant le Nivernais, afin qu'on puisse en publier les inventaires ou l'analyse. M. Charles du Verne appelle spécialement notre attention sur le *Recueil de dom Caffiaux*, extrait d'archives ou manuscrits français. (Nivernais et Picardie, cote ??)

M. de Rosemont fait passer sous les yeux de la Société trois portraits : deux de Marie de Gonzague, reine de Pologne, et un d'Anne de Gonzague. Il signale aussi les portraits de Louise de Gonzague et de Ch. de Gonzague, gravés par Nanteuil.

Sur le désir exprimé par M. de Flamare que l'on obtienne le transport en notre musée lapidaire de plusieurs fragments de sculpture romane actuel-

lement déposés dans la cour de la gendarmerie de Corbigny, M. le Président s'engage à faire toutes les démarches nécessaires pour que ce transport puisse être effectué.



## LES TERRIERS DU PRIEURÉ DE FONTAINES.

---

On appelait *Papier-Terrier* un registre qui contenait avec précision l'énumération des droits, dîmes, coutumes, corvées, cens et rentes, ainsi que la désignation territoriale des héritages seigneuriaux ou roturiers qui afféraient au seigneur féodal.

Ce registre pouvait servir de preuve en justice ; aussi il ne pouvait être libellé qu'après une autorisation émanant de l'autorité royale, et par un commissaire exprès nommé et assermenté.

Il nous est permis de rappeler que les anciens terriers du prieuré de Fontaines étaient au nombre de trois, à partir du quinzième siècle :

Le premier, reçu par Jehan Combriat, date de l'an 1456 ;

Le deuxième, dressé par Pierre Carré, est de 1547 ;

Le troisième, écrit par Jean Decray, est de l'année 1579.

Depuis cette dernière époque les prieurs firent procéder à des rappels et rénovations qui avaient pour but principal de constater les changements survenus dans la désignation des confins de certains héritages mentionnés aux terriers antérieurs. C'est ainsi que nous voyons Gilbert Berton, en 1722, et Edmond Decray, en 1732, l'un et l'autre notaires à Decize, chargés de ces rénovations.

Le plus intéressant de ces terriers est celui qui fut dressé

par Combriat , à la requête de domp Geoffroy Lesueur que nous trouvons déjà prieur de Fontaines en 1441.

Ce terrier, qui est en notre possession, est écrit très-correctement sur parchemin. Il est relié en bois, revêtu de veau gaufré.

La couverture de garde est une feuille de parchemin annotée d'un plain-chant qui accompagne l'office de sainte Agnès; l'écriture est du douzième siècle.

C'est de ce terrier que nous allons extraire la notice bien incomplète que nous produisons.

### §

Fontaines était autrefois une petite paroisse du diocèse d'Autun. Son territoire se trouve aujourd'hui enclavé dans la commune de Charrin, canton de Fours.

Avant l'établissement de la paroisse, il existait à Fontaines un prieuré.

Nous savons tous comment *in principio* furent institués la plupart des nombreux prieurés répandus dans les diocèses.

Les couvents auxquels il était fait des concessions de terres, presque toujours incultes, envoyaient des frères convers avec mission de les mettre en rapport, et en même temps de propager les bienfaits de la religion.

Ces moines construisaient d'abord un réduit, qui prenait le nom de *grangia* et obédience. Autant que possible, ils consacraient dans leurs dépendances un oratoire qui se changeait bientôt en une chapelle champêtre.

Au dixième siècle, il n'existait encore qu'un petit nombre d'établissements religieux, qui n'étaient autres que des prieurés. Ces prieurés, prenant chaque jour plus d'importance, constituaient peu à peu une agglomération qui se nomma paroisse. Les prieurs exercèrent alors les fonctions curiales: nous disons *curiales* bien que le titre de curé fût alors inconnu.

Le concile de Clermont ayant en 1092 interdit l'union

des paroisses aux communautés religieuses, les prieurs et abbés durent nommer des chapelains ou vicaires, qui furent d'abord révocables, mais que le pape Innocent II rendit inamovibles.

Le prieuré de Fontaines avait donc sa paroisse, et la nomination du vicaire ou curé devint naturellement un des privilèges des prieurs.

Conformément aux règles ou usages résultant de la féodalité, les possessions territoriales du prieuré furent érigées en seigneurie, avec droit de justice haute, moyenne et basse, et le territoire de la paroisse devint en grande partie la propriété du prieuré.

Les habitants auxquels il fut fait des concessions à titre de bordelage se trouvèrent par le fait de la coutume être hommes serfs et de serve condition, taillables et exploitables de suite et de mainmorte.

Les prieurs avaient droit de dîmes dans les paroisses limitrophes, au moins en partie. Ils exerçaient ces droits à Charrin, à Cronat, à Thaix, à La Nocle, à Coulonges, à Cercy, à Lamenay, à Coudes, à Saincenne, à Ganay, qui se trouve désigné par Ganat.

Voici, au surplus, en quoi consistaient quelques-unes de ces redevances :

Dans la paroisse de Fontaines et justice du lieu, le dime se prenait sur tout le blé, froment, seigle, avoine, orge et millet, fèves, pois, panais et vin.

Pour le four *banier*, chaque habitant devait payer 9 sols par année : ce droit se nommait *fournai*ge.

Le dime était de 11 gerbes une et 11 tinets de vendange une. Quand les habitants et manants de la paroisse apportaient leur dime, le prieur était tenu de leur donner une demi-miche et un verre de vin ; ces redevances étaient acquittées le jour de *Saint-Bartholommier*, *apoutre*.

En vertu de son droit de suite, le prieur prenait la moitié du dime, quand les hommes labouraient les terres de Mgr le comte de Nevers.



A Charrin, il prenait le douzain sur les habitants, c'est-à-dire de 12 gerbes une, et le comte prenait de 24 gerbes une.

Le dîme de Ganay était de 8 gerbes une; c'est peut-être pour cela qu'il était appelé le grand dîme.

La cure de Ganay était à la fois à la présentation et du patronage du prieur de Fontaines et du prieur de Montambert. Ils prenaient tous deux la moitié des offrandes et oblations en l'église de Saint-Jean de Ganay, « excepté le jour de la Toussaint, qui depuis vespres, ne de tout le lendemain jour des Morts, les prieurs ne prennent rien ne es-femmes qui relèvent d'enfants, ne à Pasques. »

Ils prenaient encore la moitié des sépultures, excepté le curé, qui avait droit à 18 deniers sur le tout pour dire la messe

Le prieuré avait dans ses dépendances des bois, des étangs, des vignes et deux domaines, l'un appelé le domaine Gilette et l'autre le domaine Bridard.

Malgré tous les revenus et redevances qui afféraient aux prieurs, nous ne voyons point qu'ils se soient mis en grands dépens pour embellir leur résidence. Elle était bien loin d'avoir la somptuosité du prieuré de Coulonges, qui avait l'aspect et l'étendue d'un véritable château.

Tout d'abord cette résidence ne consistait qu'en une maison avec premier étage, couverte en tuiles, à la suite de laquelle se trouvaient des annexes couvertes en paille.

Plus tard, d'autres bâtiments furent édifiés; on les désigna sous le nom de *Nouveau Prieuré*. Au moment de la Révolution, il consistait en chambre haute, grenier contigu, chambre basse, cave, cuisine, le tout couvert en tuiles plates à la mansarde.

L'église, dédiée à sainte Marie-Madeleine, était fort modeste; elle attenait à l'habitation prieurale.

Enfin, « les justice, forches et gibets, étaient assis non loin de l'étang de la Bruée, près le Ruau de ce nom, là où commençait le territoire dit Lieu-Dieu, appartenant au seigneur de *La Noucle*. »

§

Les archives du diocèse d'Autun, qui se trouvent actuellement déposées à Mâcon, pourraient sans doute nous fournir d'intéressants renseignements sur le prieuré de Fontaines. Nous sommes, quant à présent, obligé de nous contenter des fiches et documents que nous avons sous la main; le plus zélé chroniqueur ne saurait offrir que ce qu'il a à restituer.

Voici donc le nom de quelques prieurs :

1390. — Frère Guillaume Bolestat.

1441. — Domp Geoffroy Le Sueur. — Le 17 juillet de cette année, il constituait vicaire perpétuel de Fontaines la personne de domp Robert d'Osterel, prieur de Coulonges, pour gouverner et régir son bénéfice (1).

Nous le trouvons en transaction avec Pierre Belin, curé de Saint-Hilaire, au sujet d'un droit d'accense.

En 1443, il faisait marché pour l'achèvement de la charpente de la nef et du beffroi du clocher.

En 1456, il faisait procéder par Jehan Combriat, prêtre et notaire-juré, à la confection du terrier dont l'original est en notre possession.

Domp Geoffroy eut pour successeur domp Denis Thomassin. Il apparaît en 1462 et fait ajouter par Gerbaud, prêtre et notaire du comte de Nevers, quelques articles omis dans le terrier Combriat.

Après Thomassin, nous rencontrons religieuse personne Jehan de Rouchinol, dont le nom se trouve quelquefois traduit par *Rossignol*. L'année 1472 est l'époque présumée du décès ou du retrait de son prédécesseur.

Frère Jehan prétendait au droit de patronage à la cure de La Nocle. Il vivait encore en 1492.

(1) Communication de M. de Flamare, archiviste de la Nièvre, pro-secrétaire de la Société nivernaise.

Nous trouvons, en 1515, Hymbert de Morboux, prieur de Fontaines.

Après lui, vers 1525, arrive messire Bachellet, en qualité de prieur commendataire.

Il a écrit de sa main une recommandation pour la bonne conservation du terrier Combriat, qu'il déclare être *preciosum librum*. Cet autographe se trouve sur la feuille de garde dont nous avons parlé.

En 1614, Pierre Chasseigne était pourvu du bénéfice dudit prieuré de Fontaines.

L'abbé La Garde est prieur en 1688.

Le dernier prieur qui nous soit permis de citer est domp Louis Roman dit Bernard.

En 1750, il consentait assez négligemment à un échange de *plusieurs fonds* avec le sieur Salonnier, seigneur d'Avrilly. On lit dans le terrier Edmond Decray qu'il y a lésion manifeste dans cet échange et que le prieur y perd 50 livres de revenu.

En 1753, il confiait les fonctions de juge à Gabriel Belard, avocat à Decize.

§

Revenons au terrier Combriat, qualifié de *registre précieux*. Nous trouvons mentionné un champ qui se nomme l'*Orme-au-Bailli*. Était-ce l'orme sous lequel le juge de Fontaines rendait la justice? C'est probable.

Nous trouvons une rue qui va de la *justice* au chaigne Boussu. — La *justice* n'est autre que les forches patibulaires.

En 1456, il est question du fourneau de Briffault, paroisse de Cercy-la-Tour (1).

(1) Dans un des terriers que nous avons cités, nous avons trouvé une feuille volante, qui est la minute d'un contrat de mariage dressé par un notaire de la prévôté de Decize. On y voit mentionnée en marge cette note : *Peut être util au prieur de Fontaines*. Ce contrat

Nous trouvons aussi un tenement situé *en Briet*, et nous rencontrons souvent répété le nom de Marion en qualité de parrochien de Charrin (1).

Le plus grand nombre des déclarants qui figurent au terrier Combriat se reconnaissent hommes serfs et de serve condition, taillables, explectables de suyte et de mainmorte.

Le 1<sup>er</sup> mai 1457, Jehan Pascault, de la paroisse de Charrin, après avoir reconnu tenir à titre de taille, selon la coutume du Nivernais, de Geoffroy Le Sueur, à cause de son prieuré et seigneurie de Fontaines, trente-sept pièces de terre, vignes et prés, moyennant la redevance de 28 sols et 4 deniers tournois, deux boisseliers d'avoine chacun an, à paier le jor de la feste de saint Bertholommier, apoutre, protestait n'estre point homme serf ne de serve condition.

Le prieur, de son côté, prétendait le contraire.

Bref, pour entretenir paix et accord et laisser le procès, il était appointé ainsi qu'il suit :

« Ledit Pascaud a cogneu et confessé qu'il était homme serf et de serve condition, taillable, explectable de suyte et de mainmorte du seigneur Geoffroy, à cause de sondit prieuré de Fontaines.

» Et ledit Geoffroy, tant pour lui que pour ses successeurs, a octroyé et promis audit Pascault et à ses successeurs qu'ils pourront marier toutes leurs filles franchement descendants

est celui de François du Haulmont, maistre de la forge de Briffault, et de Claude Taillefert.

Nous avons cherché en vain en quoi ce document pouvait être utile aux prieurs de Fontaines. Certainement, ce n'était pas parce que le futur époux s'obligeait à donner à la future deux robes de drap dont l'une mi-doublée de damas et l'autre à manches de satin.

Parmi les signataires du contrat se trouve maistre Guy-Coquille, licencié ès-lois, qui ajoute à son nom : Présent. 22 avril 1573.

(1) C'est *en Briet* que notre peintre nivernais Hector Hanoteau a établi son atelier d'artiste justement renommé, et nous trouvons parmi ses jeunes élèves Louis Marion, originaire de Charrin.

de droite ligne de Jehan Pascault, sans que ledit prieur et ses successeurs prieurs puissent et ne doivent jamais rien demander ni à leurs hoirs descendants de leur propre corps, excepté l'échoite et mainmorte à deffaut d'hoirs d'elles. »

Cet accord avait lieu en présence de frère Benoist Ardy, Jehan Chassan, Bartholommier-Guillaume Marion, Guillaume Cotin, Jehan Debray, Pierre Chalamet, tous de la paroisse de Charrin.

Il n'est point, sans doute, hors de propos de mentionner ici *in extenso* une RECONNAISSANCE DE SERVE CONDITION qui se trouve annexée au terrier Combriat. La voici textuellement :

« Personnellement établis en leurs personnes, Guillaume Viseneuf du Bas et Jehannette, sa femme, fille de feu Jehan Gilbert, eulx disant et portant franchises personnelles, lesquels de leur bon gré et bonne volonté, sans aucunes force ne contraincte, publiquement et en droit, ont cogneu et confessé et par ces présentes confessent pardevant Jehan Cannart, prêtre et notaire-juré, et Guichard Gerbault, prêtre et notaire-juré de Monseigneur le conte de Nevers, sous le scel de la prévôté de Decize, se sont donné et par ces présentes se donnent hommes serfs et de serve condition de mainmorte et suyte comme ung des autres hommes de la terre de Fontaines, à frère Jehan de Rouchinol, prieur du prieuré de Fontaines, eulx et leurs hoirs présent et advenir à tousiours et jamais, c'est assavoir que et par le moyen que ledit prieur veult et consent que lesdits dénommés eulx et leurs hoirs joyront et useront de certains héritaiges maiz et tenements qu'ils portent dudit prieuré tout ainsi et comme il est contenu en certaines lettres reçues, faictes et passées pardevant messire Bartholommier Prost, prêtre, notaire-juré, promettant et obligeant et renonçant.

» Fait et donné au lieu de Maulays, le seizième jour de septembre mil quatre cent soixante-dix-neuf. Présens discrète

personne messire Guy Compagnon, prêtre; Loys Dornant, Jehan Gilbert, Pierre Gaultier et Jacques Montigny, de la paroisse de Maulays, témoins présents et appelés.

» (Signé) J. CANARD, G. GERBAUD. »

§

Un jour peut-être nous aurons à parler longuement sur le *faict des serves conditions* en notre pays de Nivernais; nous dirons seulement en passant que le *servage* était une condition intermédiaire entre l'*esclavage* et la *liberté*, telle que la proclament les lois modernes.

Nos rois ont été les premiers à affranchir les serfs de leurs domaines. En 1315, Louis X, en donnant cet exemple, disait dans son édit que son royaume est dit et nommé le *royaume des Francs*, c'est-à-dire de *franchise*; il entendait que la chose soit vérité et *accordant* au nom; en conséquence, il ordonnait que toute servitude soit ramenée en franchise.

Cette volonté royale était méconnue dans les terres du prieuré de Fontaines.

Nous devons néanmoins faire observer, d'après le texte même de la reconnaissance que nous avons reproduite, que le *servage volontaire* dont s'agit relevait en partie de cette condition *terrienne* que nos coutumes désignaient sous le nom de COLONAT. C'est là au surplus une simple réflexion que nous osons soumettre aux terribles détracteurs des temps passés.

L. ROUBET.



## LE TRÉSOR

DE LA

### CATHÉDRALE DE NEVERS.

---

#### ANCIENS INVENTAIRES

DE SES LIVRES, DE SES JOYAUX ET DE SES ORNEMENTS.

---



L'AUTEUR des *Recherches historiques sur Nevers* (1), Louis de Saintemarie, dans le chapitre consacré à la cathédrale, rapporte que l'on conservait au *trésor*, qui « d'ailleurs était fort riche », quelques monuments précieux par leur antiquité, entre autres le chef de saint Cyr, enchâssé en or, présent du roi Raoul, et une couronne dorée dans laquelle était enchâssée une épine de la couronne de Notre-Seigneur, don de Philippe de Moulins, évêque de Noyon en 1404.

(1) A Nevers, de l'imprimerie de Lefebvre le jeune, 1810 (p. 478).

personne messire Guy Compagnon, prêtre; Loys Dornant, Jehan Gilbert, Pierre Gaultier et Jacques Montigny, de la paroisse de Maulays, témoins présents et appelés.

» (Signé) J. CANARD, G. GERBAUD. »

§

Un jour peut-être nous aurons à parler longuement sur le *faict des serves conditions* en notre pays de Nivernais; nous dirons seulement en passant que le *servage* était une condition intermédiaire entre l'*esclavage* et la *liberté*, telle que la proclament les lois modernes.

Nos rois ont été les premiers à affranchir les serfs de leurs domaines. En 1315, Louis X, en donnant cet exemple, disait dans son édit que son royaume est dit et nommé le *royaume des Francs*, c'est-à-dire de *franchise*; il entendait que la chose soit vérité et *accordant* au nom; en conséquence, il ordonnait que toute servitude soit ramenée en franchise.

Cette volonté royale était méconnue dans les terres du prieuré de Fontaines.

Nous devons néanmoins faire observer, d'après le texte même de la reconnaissance que nous avons reproduite, que le *servage volontaire* dont s'agit relevait en partie de cette condition *terrienne* que nos coutumes désignaient sous le nom de COLONAT. C'est là au surplus une simple réflexion que nous osons soumettre aux terribles détracteurs des temps passés.

L. ROUBET.





# LE TRÉSOR

DE LA

## CATHÉDRALE DE NEVERS.

---

### ANCIENS INVENTAIRES

DE SES LIVRES, DE SES JOYAUX ET DE SES ORNEMENTS.

---



L'AUTEUR des *Recherches historiques sur Nevers* (1), Louis de Saintemarie, dans le chapitre consacré à la cathédrale, rapporte que l'on conservait au *trésor*, qui « d'ailleurs était fort riche », quelques monuments précieux par leur antiquité, entre autres le chef de saint Cyr, enchâssé en or, présent du roi Raoul, et une couronne dorée dans laquelle était enchâssée une épine de la couronne de Notre-Seigneur, don de Philippe de Moulins, évêque de Noyon en 1404.

(1) A Nevers, de l'imprimerie de Letebvre le jeune, 1810 (p. 478).

personne messire Guy Compagnon, prêtre; Loys Dornant, Jehan Gilbert, Pierre Gaultier et Jacques Montigny, de la paroisse de Maulays, témoins présents et appelés.

» (Signé) J. CANARD, G. GERBAUD. »

§

Un jour peut-être nous aurons à parler longuement sur le *faict des serves conditions* en notre pays de Nivernais; nous dirons seulement en passant que le *servage* était une condition intermédiaire entre l'*esclavage* et la *liberté*, telle que la proclament les lois modernes.

Nos rois ont été les premiers à affranchir les serfs de leurs domaines. En 1315, Louis X, en donnant cet exemple, disait dans son édit que son royaume est dit et nommé le *royaume des Francs*, c'est-à-dire de *franchise*; il entendait que la chose soit vérité et *accordant* au nom; en conséquence, il ordonnait que toute servitude soit ramenée en franchise.

Cette volonté royale était méconnue dans les terres du prieuré de Fontaines.

Nous devons néanmoins faire observer, d'après le texte même de la reconnaissance que nous avons reproduite, que le *servage volontaire* dont s'agit relevait en partie de cette condition *terrienne* que nos coutumes désignaient sous le nom de COLONAT. C'est là au surplus une simple réflexion que nous osons soumettre aux terribles détracteurs des temps passés.

L. ROUBET.



## LE TRÉSOR

DE LA

### CATHÉDRALE DE NEVERS.

---

#### ANCIENS INVENTAIRES

DE SES LIVRES, DE SES JOYAUX ET DE SES ORNEMENTS.

---



L'AUTEUR des *Recherches historiques sur Nevers* (1), Louis de Saintemarie, dans le chapitre consacré à la cathédrale, rapporte que l'on conservait au *trésor*, qui « d'ailleurs était fort riche », quelques monuments précieux par leur antiquité, entre autres le chef de saint Cyr, enchâssé en or, présent du roi Raoul, et une couronne dorée dans laquelle était enchâssée une épine de la couronne de Notre-Seigneur, don de Philippe de Moulins, évêque de Noyon en 1404.

(1) A Nevers, de l'imprimerie de Letebvre le jeune, 1810 (p. 478).

personne messire Guy Compagnon, prêtre; Loys Dornant, Jehan Gilbert, Pierre Gaultier et Jacques Montigny, de la paroisse de Maulays, témoins présents et appelés.

» (Signé) J. CANARD, G. GERBAUD. »

§

Un jour peut-être nous aurons à parler longuement sur le *fait des serves conditions* en notre pays de Nivernais; nous dirons seulement en passant que le *servage* était une condition intermédiaire entre l'*esclavage* et la *liberté*, telle que la proclament les lois modernes.

Nos rois ont été les premiers à affranchir les serfs de leurs domaines. En 1315, Louis X, en donnant cet exemple, disait dans son édit que son royaume est dit et nommé le *royaume des Francs*, c'est-à-dire de *franchise*; il entendait que la chose soit vérité et *accordant* au nom; en conséquence, il ordonnait que toute servitude soit ramenée en franchise.

Cette volonté royale était méconnue dans les terres du prieuré de Fontaines.

Nous devons néanmoins faire observer, d'après le texte même de la reconnaissance que nous avons reproduite, que le *servage volontaire* dont s'agit relevait en partie de cette condition *terrienne* que nos coutumes désignaient sous le nom de COLONAT. C'est là au surplus une simple réflexion que nous osons soumettre aux terribles détracteurs des temps passés.

L. ROUBET.



## LE TRÉSOR

DE LA

### CATHÉDRALE DE NEVERS.

---

#### ANCIENS INVENTAIRES

DE SES LIVRES, DE SES JOYAUX ET DE SES ORNEMENTS.

---



L'AUTEUR des *Recherches historiques sur Nevers* (1), Louis de Saintemarie, dans le chapitre consacré à la cathédrale, rapporte que l'on conservait au *trésor*, qui « d'ailleurs était fort riche », quelques monuments précieux par leur antiquité, entre autres le chef de saint Cyr, enchâssé en or, présent du roi Raoul, et une couronne dorée dans laquelle était enchâssée une épine de la couronne de Notre-Seigneur, don de Philippe de Moulins, évêque de Noyon en 1404.

(1) A Nevers, de l'imprimerie de Letebvre le jeune, 1810 (p. 478).

personne messire Guy Compagnon, prêtre; Loys Dornant, Jehan Gilbert, Pierre Gaultier et Jacques Montigny, de la paroisse de Maulays, témoins présents et appelés.

» (Signé) J. CANARD, G. GERBAUD. »

§

Un jour peut-être nous aurons à parler longuement sur le *faict des serves conditions* en notre pays de Nivernais; nous dirons seulement en passant que le *servage* était une condition intermédiaire entre l'*esclavage* et la *liberté*, telle que la proclament les lois modernes.

Nos rois ont été les premiers à affranchir les serfs de leurs domaines. En 1315, Louis X, en donnant cet exemple, disait dans son édit que son royaume est dit et nommé le *royaume des Francs*, c'est-à-dire de *franchise*; il entendait que la chose soit vérité et *accordant* au nom; en conséquence, il ordonnait que toute servitude soit ramenée en franchise.

Cette volonté royale était méconnue dans les terres du prieuré de Fontaines.

Nous devons néanmoins faire observer, d'après le texte même de la reconnaissance que nous avons reproduite, que le *servage volontaire* dont s'agit relevait en partie de cette condition *terrienne* que nos coutumes désignaient sous le nom de COLONAT. C'est là au surplus une simple réflexion que nous osons soumettre aux terribles détracteurs des temps passés.

L. ROUBET.



# LE TRÉSOR

DE LA

## CATHÉDRALE DE NEVERS.

---

### ANCIENS INVENTAIRES

DE SES LIVRES, DE SES JOYAUX ET DE SES ORNEMENTS.

---



'AUTEUR des *Recherches historiques sur Nevers* (1), Louis de Saintemarie, dans le chapitre consacré à la cathédrale, rapporte que l'on conservait au *trésor*, qui « d'ailleurs était fort riche », quelques monuments précieux par leur antiquité, entre autres le chef de saint Cyr, enchâssé en or, présent du roi Raoul, et une couronne dorée dans laquelle était enchâssée une épine de la couronne de Notre-Seigneur, don de Philippe de Moulins, évêque de Noyon en 1404.

(1) A Nevers, de l'imprimerie de Letebvre le jeune, 1810 (p. 478).

Parmentier, dans son *Histoire manuscrite des évêques de Nevers*, nous apprend aussi, parlant de Guillaume de Saint-Lazare, le restaurateur de la cathédrale au treizième siècle, que l'on montrait encore dans le trésor, vers 1770, par respect pour la mémoire de ce saint pontife, « ses sandales et une crosse qu'on croit avoir été la sienne. »

Le *Livre noir* ou *Recueil des statuts de l'église de Nevers* (1), rédigé au quatorzième siècle, — dans le statut de *Ostensione faciendæ*, de la montre qui se doit faire chaque année, le mardi après le deuxième dimanche de Carême, de tous les bijoux en or, argent et cuivre, des ornements et livres de l'église, — nous indique d'ailleurs quelle était, à cette époque, l'importance du trésor. Cette montre se faisait devant le trésorier, le sacriste, les deux gardiens en titre du trésor, dont la présence était obligatoire, à cause du péril qu'ils encourent, et les chanoines présents recevaient 12 deniers de la bourse commune. Voici ce texte, qui doit ici trouver sa place :

*Item statutum est quod, anno quolibet, die Martis post Reminiscere fiet per custodes ostensio omnium rerum et jocalium Ecclesiæ, sive sint in auro, argento, cupro, serico, tela et libris aut aliis quovis modo, et quilibet canonicus præsens in dicta ostensione habebit duodecim denarios de bursa communi; præsentibus sacrista et thesaurario aut eorum procuratoribus, quia de periculo principaliter ipsi tenentur* (2).

Cependant, nous ne connaissons jusqu'à ce jour d'autre inventaire de la cathédrale que celui qui avait été fait bien sommairement au mois de décembre 1792.

(1) Copie manuscrite du dernier siècle, conservée à la bibliothèque de l'évêché.

(2) Folio 10 du *Livre noir* ancien. Ces folios sont indiqués aux marges de la copie.



Dans une lettre adressée à dom Dollet (ou *Dolé*), religieux de l'ordre de Cluny, à Saint-Martin-des-Champs, à Paris, le 7 août 1718, l'abbé Lebeuf, après l'avoir félicité de l'*Histoire du Nivernais* par lui entreprise, et lui avoir indiqué un gros manuscrit de dom Viole et un pouillé de Nevers collationné en 1635 sur l'original de Michel Cotignon, ajoutait :

« Si vous vous étendez sur les antiquités de la cathédrale, j'ai la copie d'un *Inventaire du trésor* fait l'an 1297. »

Dom Dollet n'avait sans doute pas manqué d'accepter une offre si intéressante. Le Père Lelong en fait mention dans sa *Bibliothèque de la France*, n° 14914 bis ; mais M. de Saintemarie nous apprend que ce manuscrit avait disparu, quelques années avant la Révolution, de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs, où il fut longtemps conservé (1).

Quelle fut donc notre joie en lisant, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (2), l'extrait du catalogue des anciens manuscrits conservés à Londres, au *British Museum*, d'y rencontrer une notice de M. Léopold Delisle sur deux manuscrits, un évangélaire et un traité de comput venant de la cathédrale de Nevers et contenant, tous les deux, beaucoup de notes historiques, entre autres des *Inventaires des livres et des ornements du trésor de la cathédrale*. Tout d'abord nous nous étions demandé s'il ne serait pas possible d'obtenir la copie de ces précieux inventaires par l'entremise des RR. PP. Maristes, qui ont une maison importante à Londres !...

C'est ainsi que Mgr Crosnier, en 1868, reçut des notes bien précieuses du R. P. Leforestier sur le sacramentaire nivernais du dixième siècle, également conservé à Londres

(1) *Mémoires sur le Nivernais*, par Née de La Rochelle, 1827, t. III, p. 167.

(2) Tome XLVI, année 1885, 3<sup>e</sup> liv., p. 315.

au *British Museum*, dans ce fonds harléien si riche en manuscrits de la cathédrale de Nevers (1).

Tandis que cette pensée nous préoccupait, une heureuse fortune nous fit recevoir de Londres une lettre datée du 1<sup>er</sup> janvier 1886, signée de M. Edmund Bishop, bien connu des érudits français.

« Il n'y a pas longtemps, nous écrivait-il, vous avez publié un inventaire d'une église rurale — la vôtre je crois — des environs de Nevers, un à part de la *Semaine religieuse*. C'est de cet à part que je suis très-désireux d'avoir un exemplaire s'il est possible. Malheureusement les libraires de province ne donnent que trop souvent une oreille sourde aux curieux ou aux collectionneurs qui s'adressent à eux quand il s'agit d'un opuscule de quelques pages seulement, et force est d'avoir recours à la complaisance des auteurs eux-mêmes.

» Et voici encore deux ouvrages sur lesquels je n'ai pu trouver des renseignements ici : les *Recherches sur la Liturgie nivernaise*, de Mgr Crosnier, et les *Drames liturgiques et rites figurés dans l'église de Nevers*, l'auteur duquel je n'ai pas besoin d'indiquer.

» ... Cependant, ajoutait-il, j'aurais plaisir au moins de vous communiquer un *Petit inventaire de votre cathédrale du dixième siècle ou onzième* que j'ai copié d'un manuscrit du musée britannique, parmi les manuscrits nombreux de l'église de Nevers qui y sont recueillis, la plupart bien anciens. Peut-être puis-je ajouter que j'ai extrait d'un autre de ces manuscrits les anciennes *Annales nivernaises* et les ai communiquées aux Messieurs des *Monumenta Germaniæ historica* qui les ont insérées dans le treizième volume de leurs *Scriptores* (2).

» Ceci pour dire que je ne suis pas tout à fait *hospes et peregrinus* dans le champ de vos antiquités... »

(1) *Études sur la liturgie nivernaise*, par Mgr Crosnier, p. 48.

(2) Voir *Bulletin de la Soc. niv.*, t. XI, p. 500.

Il va sans dire que les ouvrages demandés furent promptement expédiés et que l'offre de la copie des inventaires fut acceptée avec la plus vive reconnaissance.

M. E. Bishop nous répondit bientôt par une lettre de quinze pages grand in-4°, suivie de plusieurs autres des plus intéressantes.

Ce n'était pas seulement la copie des inventaires, « avec les abréviations et toutes ces minuties que méprise le public, et qui seules peuvent suppléer en partie à l'examen du manuscrit *de proprio visu*, » mais un commentaire plein d'érudition et, mieux encore, une analyse aussi complète que possible de tous les éléments qui composent le volume. En vérité, nous ne pouvions espérer une si précieuse collaboration !

Transcrivons donc tout d'abord l'article de M. L. Delisle :

*Catalogue of ancient manuscripts in the British Museum. Part. II. Latin. London, 1884. Grand in-folio de vi et 89 pages, plus 61 planches autotypiques, p. 320. (Page 24 du catalogue.)*

*Les quatre Évangiles Fonds harléien, n° 2790.*

Ce volume, dont une page est reproduite en fac-simile sur la planche 44, est écrit en minuscule caroline du neuvième siècle, et vient de la cathédrale de Nevers, à laquelle il avait été donné par l'évêque Herimannus, entre les années 840 et 860 ou environ, comme le prouvent trois distiques inscrits au folio 19, verso :

*Me quicumque legis, Herimanni sis memor, oro ;*

*Cujus me studio possidet iste locus.*

*Obtulit ecclesiæ sibi commissæ memorandum*

*Præsul me, fateor, pro bonitatis ope.*

*Me Sancto Cyrico tali sub conditione*

*En dedit ut pereat qui cupit abstrahere.*

Dans l'arcade d'une page des canons (folio 23) se lit en lettres capitales le nom de Gédéon, qu'on a supposé pouvoir  
τ. III, 3<sup>e</sup> série. 28

être le nom d'un artiste employé à la décoration du livre. — Sur quelques pages blanches, on a ajouté après coup des documents très-curieux pour l'histoire de l'église de Nevers, tels qu'un ancien catalogue des évêques, des inventaires des livres et des ornements du trésor de la cathédrale et la charte suivante, qui paraît émaner de l'évêque Hugues IV, du commencement du douzième siècle :

*Notum fieri volumus omnibus Sanctæ Dei ecclesiæ filiis quod ego Hugo, Nivernensis episcopus, Rotgerium, priorem abbatiæ Sanctæ Mariæ et Sancti Stephani, cum duobus monachis, Arnulfo scilicet et Adalardo Theutonico, propter inobedientiam quam Deo et michi fecerunt, feci venire nudis pedibus usque ad altare Sancti Cirici ante presentiam meam et totius ecclesiæ, ad satisfaciendum Deo et michi in ipsa festivitate sancti Stephani post natale Domini.*

Voici maintenant comment notre docte correspondant classe les divers éléments qui composent le manuscrit :

- 1° L'Évangélaire même, qui fait le corps du volume ;
- 2° Le Capitulaire (folios 264-271) qui, si l'Évangélaire servait à l'usage liturgique, doit nécessairement l'accompagner ;
- 3° Les quelques vers constatant que l'évêque Hériman a donné le volume à l'église de Nevers ;
- 4° La liste des évêques de Nevers ;
- 5° Le titre concernant l'évêque Hugues et les moines de Saint-Etienne ;
- 6° Les inventaires des folios 262 et 263.

Puis viennent les principales observations propres à chacun de ces éléments.

D'abord l'*Évangélaire* ne semble pas avoir été écrit pour l'église de Nevers spécialement ; il fut probablement acheté tout fait par Hériman, comme partie de la grande restau-

ration de son église (1). L'écriture et l'encre sont tout à fait différentes de l'inscription en l'honneur d'Hériman, laquelle paraît plus récente.

*Secondement*, le *Capitulaire* offre à peu près la même disposition de l'année ecclésiastique que l'on trouve dans le *Calendarium romanum*, édité par le Père Fronteau, et généralement dans tous les plus anciens capitulaires. Il paraît être d'une écriture du neuvième siècle et n'a rien de particulier pour Nevers ; c'est tout bonnement une copie d'un vieil original romain. Mais on ne peut douter qu'il n'ait été écrit qu'après qu'Hériman eut fait l'acquisition du volume.

*En troisième lieu*, les vers d'Hériman sont importants, en ce qu'ils nous offrent un point de départ fixe et nous permettent de conclure que, en dehors de l'Evangélaire, toutes les autres parties du manuscrit viennent des mains des clercs de l'église de Nevers, à différentes époques.

*Quatrièmement*, la liste des évêques, qui est sans titre, est tout d'une même main, et le dernier évêque nommé est Hugues le Grand. On peut dire sans trop de présomption que cette liste fut écrite pendant son épiscopat. Il est à remarquer qu'un premier nom a été gratté. Le rédacteur du *Catalogue of ancient mss* suggère *Rusticus*, mais je crois ma suggestion meilleure.

Il reste, en effet, assez de l'*us* terminal pour s'assurer que l'écriture était la même, et en comptant l'espace nécessaire pour les lettres, on trouve qu'il y a assez de place pour les onze lettres faisant le nom *Tauricianus*, et aucun autre nom, dans les listes imprimées des évêques de Nevers,

(1) C'est ce prélat, écrit Parmentier dans son *Histoire des évêques de Nevers*, qui a réparé les grandes pertes que son église avait faites depuis plus d'un siècle, et qui lui a rendu son lustre, en la créant comme de nouveau. Sa charte de 849 porte qu'il avait établi dans sa cathédrale quarante chanoines, etc.

paraît se conformer à ces conditions. Au surplus, la « gratture » n'est pas ancienne, on la croirait faite avec mauvaise volonté, et l'on serait tenté de croire qu'elle indique qu'il y a eu une querelle un peu acérée parmi les antiquaires du seizième ou dix-septième siècle sur la question de la succession des premiers évêques de Nevers.

Les noms ne sont pas écrits en colonnes, comme dans le *Sacramentaire* publié par Mgr Crosnier, mais ils se suivent dans les lignes l'un après l'autre (1).

Voici cette liste qu'il est intéressant de confronter avec celle du *Sacramentaire* :

... (*rature*)... S. Arigius; S. Eulalius; S. Gislebertus; S. Rorgus; S. Icterus; S. Euladius; S. Agricola; S. Oportunus; S. Nicterius; S. Waldo; S. Deodatus; S. Evartius; S. Hieronimus; Jonas; Heneas; Guineredus; Hugo; Bertarius; Herimannus; Raginus; Ragimfredus; Abbo; Emmenus; Franco; Atto; Launo; Tedalgrinus; Gosbertus; Natrannus; Roclenus; Girardus; Hugo secundus.

*Cinquièmement*, à propos de la charte de l'évêque Hugues concernant les moines de Saint-Etienne, le compilateur du *Catalogue of ancient mss* est disposé à attribuer le fait plutôt à Hugues III qu'à Hugues le Grand.

Je prends la liberté de n'être pas de son avis, laissant d'ailleurs de côté la question de compétence en fait de paléographie... et voici mes raisons: l'évêque somme les moines, d'une manière péremptoire, comme ayant autorité directe sur eux, et leur fait subir presque des humiliations publiques (2).

(1) Voir page 39 de l'introduction du *Sacramentarium ad usum ecclesiæ Nivernensis* et page 141 du texte.

(2) Voir plus haut le texte donné par M. Delisle. Le prieur et les deux religieux de Saint-Etienne, coupables de désobéissance, sont condamnés à venir *pieds nus* se prosterner devant l'autel de Saint-Cyr, en l'église cathédrale, en présence de l'évêque et de tout son chapitre, au jour de la festività de saint Etienne après Noël.

Je doute que Hugues III se fût comporté de la sorte envers des moines dépendant de Cluny à cette époque. Il me semble que s'il avait à se plaindre, il se serait adressé à l'abbé même et aurait usé de moyens plus doux, tandis que Hugues le Grand, qui avait tant fait pour le monastère de Saint-Etienne, pouvait manifester son déplaisir d'une manière plus vive et se comporter un peu en maître vis-à-vis des anciens religieux (1).

*Sixièmement*, les inventaires écrits sur le feuillet 262, *verso*, et sur le folio 263, *recto* et *verso*, sont au nombre de trois. Le premier, en haut du folio 262, a pour titre: *Hi sunt libri domni abb. Rostagni*; puis, après un grand espace blanc, presque la moitié de la page, sans titre spécial, vient l'énumération des ornements d'une église; et enfin le troisième inventaire, qui remplit les deux côtés du folio 263, se rapporte évidemment à l'église cathédrale de Nevers, le titre est formel: *Hec sunt nomina librorum qui sunt in armario Sancti Cyrici*.

Que le second inventaire se rapporte parcellément à l'église de Saint-Cyr, il n'y en a pas de preuve positive, il est vrai; mais ce texte a été écrit à coup sûr après que le manuscrit fut devenu propriété de l'église de Nevers, l'écriture ne permet pas d'hésiter sur ce point, et il forme le complément du fragment d'inventaire des bijoux qui suit la liste des livres de Saint-Cyr.

Maintenant, quel est cet abbé Rostagnus du premier inventaire? Dans la vie de *Ratherius* que Mabillon a compilée (*Acta SS. O. S. B. Sæculo V*, p. 480, édition de Venise) je trouve ce passage extrait de Folcuin de Lobbes: « *Libellum etiam vitæ sancti Ursmari, cum Cumis exsularet, ibi reperit, quem solæcismis refertum emendavit nobisque*

(1) Voir dans le *Bulletin de la Soc. nivern.*, 1<sup>re</sup> série, t. 1<sup>re</sup>, la notice historique sur l'Eglise et le Prieuré de Saint-Etienne de Nevers, par Mgr Crosnier, et les chartes extraites du *Gallia Christiana*.

*transmisit. Postea cum in parte Burgundiæ, quæ provincia dicitur, mansitaret, filium cujusdam viri ditissimi, nomine Roestagnum, ad imbuendum litteris postulatus recepit; ad quem librum de arte grammatica conscripsit quem librum gentilitio loquendi more Spera-dorsum vocavit, pro eo quod qui scholis assuesceret puerulus, dorsum a flagris servare posset. Ob quæ ei (Ratherio) episcopatus datus est, que (m) relinquens Laubias revertitur. »*

A la page 474, Mabillon assigne l'arrivée de Ratherius en Provence à l'an 941 ou environ, époque qu'il assigne aussi (p. 476) au retour de Ratherius à Lobbes. L'éditeur de Folcuin dans les *Monumenta Germaniæ* met en marge 940 pour l'arrivée en Provence, 944 pour l'arrivée à Lobbes, et il rapporte le *spera* au mot allemand *sparen*.

Puisqu'un évêché fut offert à Ratherius, on est en droit de conclure qu'il avait complété l'instruction de Rostagnus et que ce dernier n'était plus un enfant...

Mais ce qui paraît le plus singulier, c'est de trouver, d'une part, dans cet inventaire des livres de Saint-Cyr (n° 54) les œuvres de Ratherius, *Epistole Raterii*, et un abbé Rostagnus en rapport avec l'église de Nevers, et d'autre part, enfin un Rostagnus élevé pour les lettres (il est à présumer pour la cléricature, sinon pour un monastère) sous la conduite de Ratherius. Il est d'ailleurs bien difficile de pénétrer plus avant ce point d'histoire si curieux. Si les anciens cartulaires de Saint-Cyr existaient encore, ou les vieux nécrologes, peut-être y trouverait-on quelque mention du nom de Rostagnus !

Ajoutons cependant qu'on ne peut douter que *Ratherius* dont il s'agit est le célèbre évêque de Vérone qui mourut à Namur en 974. Or, on doit bien supposer que cette collection de ses épîtres ne fut faite qu'après sa mort, et il faut donner le temps de penser à faire cette collection, le temps de la faire effectivement et d'en prendre copie, ce qui conduit à la fin du dixième siècle ou aux premières années du onzième.



Enfin, voici quelques notes rapides concernant divers articles des deux inventaires des livres :

« Sur le n° 31 du § 1<sup>er</sup>, *Pars Registri*, j'espérais, continue M. Edmond Bishop, pouvoir l'identifier dans la liste très-ample que donne M. Ewald (*Neues Archiv.*, tome III) des manuscrits des lettres de saint Grégoire le Grand... Impossible ! »

Même chose pour les *Gesta Longobardorum cum vita Apollonii*, n° 35, dans la préface de M. Waitz, à son édition de Paul, diacre, dans les *Monumenta Germaniæ*. Encore impossible ! Mais il y a une classe de manuscrits par lui cotée série H, à laquelle je crois que notre manuscrit a dû appartenir. Ces manuscrits sont tous d'origine française, et la plupart ont dans le même volume l'*Historia Apollonii* ; ils donnent d'ailleurs, dit Waitz, un mauvais texte : « *Pauli historia usi ut eam potius deformasse quam reddidisse sint dicendi.* »

Dans le jeune Isidore, n° 42, faut-il voir le *Mercator* ?

Sur le n° 14 du § 2, *Expositio Moridac super Donatum majorem*, — *Moridac*, c'est assurément le nom irlandais « Muirdach ». Ce personnage n'est pas mentionné dans Lanigan, *Ecclesiastical history of Ireland*. M. l'abbé Chevalier ne le connaît pas non plus.

Le *Scotus* (Irlandais) *Elias* fut, dit-on, maître de Héric d'Auxerre, lui-même maître de Hucbald. Peut-être est-ce ainsi qu'il faut expliquer ce nom irlandais à Nevers ?

L'*Expositio Marciani* (§ 2, n° 26) est-ce le commentaire sur Marcianus Capella écrit par Héric ?

*Franco et Saxo* (n° 15), voilà un titre qui fait envie ! Serait-il oiseux de le renvoyer à l'auteur des *Poésies populaires*, M. Edelstan du Méril (1) ?

(1) Le général Ambert, l'auteur des *Récits militaires*, ouvrage couronné par l'Académie française, vient de renouveler ce titre, avec une allure toute guerrière, dans ses *Gaulois et Germains*.

*Andradus* (n° 48), ce sont peut-être les visions dont Duchesne a publié des fragments !

Le missel appelé *Guibert* (n° 68), voilà un problème intéressant ! Je n'ai pu aller plus près que saint Guibert, fondateur de Gembloux.

Ici se terminent les communications de notre érudit correspondant, auquel nous ne saurions trop exprimer notre reconnaissance.

Privé du bonheur de voir, de toucher, d'étudier à loisir le précieux manuscrit, gardien fidèle des antiques souvenirs de notre cathédrale, il y a mille ans, nous avons été bienheureux de recueillir tout ce qui nous en était rapporté, et il nous tarde de faire connaître le texte de ces inventaires.

Combien d'autres remarques, sans doute, il y aurait encore à faire, en particulier sur ces livres de l'*Armoire de Saint-Cyr*, où nous retrouvons les principales œuvres des philosophes de l'antiquité, depuis Aristote : ses *Catégories*, — son livre de l'Interprétation (en grec *peri Hermeneias*), — ses *Topiques* (n° 21 à 26) (1).

Le livre de la *Consolation de la philosophie* du philosophe chrétien Boèce était surtout goûté ; on le possédait en triple exemplaire (n° 4 à 6) ; le *Traité de la Trinité*, du même auteur, est aussi mentionné une fois.

Puis ce sont les œuvres des poètes : Perse, Horace, Virgile, Juvénal ; du prêtre poète Sedulius, au cinquième siècle, etc., et même un cahier (*quaternio*) d'Homère ; — les ouvrages d'histoire ecclésiastique d'Eusèbe, des traités de droit-canon, de médecine, de géométrie, de musique, le psautier de saint Jérôme ; les livres de Comput ; les expositions des évangiles, des psaumes, les épîtres canoniques, les recueils d'homélies, etc. ; — quelques vies de saints sous le titre de

(1) Voir dans l'*Essai sur la psychologie d'Aristote*, par A.-Ed. Chaignet, recteur de l'académie de Poitiers, 1883, le catalogue des écrits d'Aristote, p. 91-101.

*Passion* : des Sept Dormants, de saint Denys, de saint Cyr, cette dernière sans doute l'œuvre de Hucbald (n<sup>os</sup> 51, 58, 59, 67) (1); enfin, les livres-missels et ces beaux textes d'argent et d'or sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir.

Arrêtons-nous donc à ces mentions si brèves, et pour compléter d'ailleurs, autant qu'il est en notre pouvoir, l'état du trésor de Saint-Cyr jusqu'à sa destruction par la Révolution, aux trois inventaires déjà annoncés nous en ajouterons quatre autres (§§ 4, 5, 6 et 7), comprenant : l'indication d'une partie des vases sacrés et joyaux de la cathédrale de Saint-Cyr utilisés au quatorzième siècle, pour la réfection du reliquaire renfermant le chef de saint Cyr; — l'énumération des objets divers entrés dans le trésor depuis le treizième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième; — les anciens manuscrits liturgiques du chapitre de Saint-Cyr; — enfin les vases sacrés et ornements en 1791.

### § I.

#### INVENTAIRE DES LIVRES DE L'ABBÉ ROSTAGNUS.

Harleian ms. 2790, folio 262, verso.

*Hi sunt libri domni abbatis Rostagni.*

1. Porphirius.
2. Aristotiles.
3. Expositio Boetii super cathégorias.
4. Musica Boetii.
5. Popice differentie.
6. Arismetica.
7. Compotus cum martirologio.

(1) Dans le premier inventaire (n<sup>os</sup> 32-43) sont indiquées les passions de saint Austremoine et des saints Savinien et Potentien.

8. Cicero ad Herennium (1).
9. Cicero Invektivarum.
10. Duo Juvenales.
11. Boetius de consolatione philosophie.
12. Lucanus.
13. Liber figurarum Giometrie.
14. Quaterniones de dialectica.
15. Isidorus de partibus.
16. Homerus.
17. Remigius super Donatum.
18. Expositio cantica canticorum cum Beda de ortographia.
19. Numerus abbaci.
20. Dialectica.
21. Prosperi duo.
22. Avianus (2).
23. Pabula abbaci.
24. Astrolabium.
25. Salustius.
26. Prudentius hymnorum.
27. Expositio super Esaïam.
28. Expositio super epistolas canonicas.
29. Libri V de moralibus.
30. Job.
31. Pars registri.
32. Passio Austremonii (3).
33. Epistole Hieronimi ad Damasum Papam.

(1) Écrit comme un seul mot *adherennium* ; de même pour les n<sup>os</sup> 11, 14, 18, 33, 40, *deconsolatione*, *dedialectica*, etc. ; *addamasum*, etc.

(2) Ainsi très-clairement écrit ; mais, observe M. E. Bishop, en note de sa copie : Je ne connais pas « Avien ».

(3) Combien il serait important, pour le diocèse de Nevers en particulier, de posséder le texte de cette passion ! Saint Austremoine est, en effet, appelé dans une vieille vie de saint Cassy, *évêque des Auvergnats et des Nivernois*. Michel Cotignon, dans son *Catalogue historial des évêques de Nevers*, considérerait saint Austremoine comme notre premier évêque.

34. Macrobius.
35. Gesta Longobardorum cum vita Apollonii.
36. Augustinus de Baptismo.
37. Rethorice II.
38. De Transitu sancte Marie.
39. Expositio super perchermenias.
40. Versus Alchuini ad Carolum regem.
41. Liber Ambrosii contra Adrianos.
42. Liber Isidoris junioris.
43. Passio Saviniani et Potentiani (1).
44. Pastoralis.

§ II.

INVENTAIRE DES LIVRES DU CHAPITRE DE SAINT-CYR.

Harleian ms. 2790, folio 263, recto.

*Hec sunt nomina librorum qui sunt in armario Sancti Cyrici.*

1. Donatus parvus cum majore, — et cum barbarismo, —  
et cum expositione majoris Donati, — et cum Prisciano parvo, — et cum Beda, — et cum Prisciano de constructione in uno eodemque volumine.
2. Sedulius parvus cum Prisciano, — et Serviolo, — et Beda, — et cum expositione majoris Donati, in uno volumine.
3. Sedulii alii, III.
4. Boetii de consolatione Philosophie, II.

(1) La passion des saints Savinien et Potentien intéresserait le diocèse de Nevers au même degré que celle de saint Austremoine. Ils furent, en effet, les apôtres du centre de la Gaule; nos anciens sacramentaires et graduels du onzième siècle et les bréviaires du seizième les honoraient d'une manière toute spéciale. Le propre du diocèse de Nevers, renouvelé en 1881, a conservé une oraison propre et une leçon des saints Savinien et Potentien au 19 octobre. Il en est de même pour saint Austremoine au 3 novembre.

5. Boetius de consolatione Philosophie alter, — cum arismetica in uno volumine.
6. Boetius item de Trinitate.
7. Prudentii duo de Sicomachia unus pictus et alter planus.
8. Aratores duo.
9. Juventii, III.
10. Priscianus parvus cum foca.
11. Prisciani deduode cum versibus.
12. Virgilii, II.
13. Item Bede duo.
14. Persius I, — et item Persius cum duobus quaternionibus Juvenalis.
15. De Lucano quaterniones, V.
16. Item expositio Moridac super Donatum majorem.
17. Franco et Saxo, II.
18. Marcianus, I.
19. Terentius, I.
20. Oratius, I.
21. Priscianus major cum Prisciano de construct.
22. Virgilius, I.
23. Porphyrius cum comto Boetii et cum periarmenias et cum Cathegoriis Aristotilis.
24. Item Cathegorie Aristotilis per se.
25. Item Porphyrius cum Cathegoriis Aristotilis in uno volumine.
26. Item Cathegorie Aristotilis.
27. Popicarum libri, III.
28. Expositio Marciani, — et expositio Cathegiarum, — et expositio Periarmeniarum, — et expositio Porphyrii, — et expositio Giometrice, — et expositio Musice. — Item musica Enchiriadis, — item definitio musice, — item expositio Persii, cum uno quaternione Omeri et cum Topica, in uno volumine.
29. Epistole canonice.
30. Expositio apocalipsis.
31. Expositio libri Machabeorum.

32. Decreta pontificum.
33. Liber de virginitate beate Marie.
34. Psalterium Iheronimi.
35. Medicinales, VII.
36. Leges , III.
37. Historia ecclesiastica Eusebii.
38. Ordines ecclesiastici II.
39. Vite canonice II.
40. Libri Compoti III (1).
41. Libri Canonum VIII.
42. Item ordo ecclesiasticus.
43. Isidorus I.
44. Expositio Evangeliorum minuta.
45. Item vita canonica cum Martirologio.
46. Item expositio Evangeliorum in Quadragesima.
47. Expositiones Psalmorum II.
48. Glosarius I.
49. Expositio Misse.
50. Audradus.
51. Liber de sancta Trinitate Alcuini.
52. Sermo beati Ieronimi ad Paulam et Eustochiam.
53. Passio VII Dormientium.
54. Istoria mystica Ecclesie cum quaternionibus diverse scripture.
55. Prosperus contra Gallos.
56. Epistole Raterii.
57. Liber Inchiridionis sancti Augustini.
58. Eptaticus.
59. Johannes Crisostomus.
60. Passio sancti Dionisii.
61. Passio sancti Cyrici (2).

(1) C'est un de ces livres de Comput que nous mentionnons plus loin au § VI.

(2) Dans la *Monographie de la Cathédrale de Nevers* et dans la notice historique sur saint Cyr et sainte Julitte, publiée par la *Semaine*

62. Veteres quaterniones episcopales.
63. Item alii quaterniones de Nativitate Domini, vel aliis festivitibus (1).
64. Istoriarum libri III, cum quaternionibus Genesis.
65. Quadraginta homeliarum libri II; unus integer et alter imperfectus et vetus.
66. Smaragdini II.
67. Missales V.
68. Epistolarum liber unus et alter inceptus.
69. Texti argentei II; cum aureo et cum vita argentea sancti Cyrici (2).
70. Liber messalis qui Guitbertus vocatur.
71. Item liber lectionalis et textus in uno volumine.
72. Expositio super epistolas Pauli.

*religieuse* du diocèse en 1868, Mgr Crosnier a longuement traité ce qui concerne la légende ou passion de nos saints patrons, par le moine Hucbald, devenu écolâtre de Nevers au commencement du dixième siècle, et par le doyen du chapitre Teterius.

(1) Au-dessous de *de Nativitate*, une autre main a ajouté : *cum psalterio*. (Note de M. E. B.)

(2) Textes à couverture d'argent, doré par partie; vie de Saint-Cyr, à couverture d'argent.

Le martyrologe de la cathédrale, au VII des ides de mai (25 avril) mentionnait, parmi les nombreuses donations de l'évêque Theobaldus à son chapitre : *Missale argenteum* et *Lectionarium argenteum*. Theobaldus fut évêque de Nevers, de 1177 à 1188.

Dans le paragraphe suivant, n° 10 et 11, nous retrouverons encore deux *petits textes d'argent* et un *Lectionnaire à couverture d'argent*. Je dois consigner ici une remarque de M. E. Bishop : Il y avait d'abord *parvus textus argenteus* I, que l'on a changé ensuite en *parvi texti argentei* II. La rature a été fort bien faite, mais avec un peu d'attention, on la reconnaît très-bien. Cette observation est importante, en ce qu'elle semble indiquer que le fragment d'inventaire du folio 262 est antérieur à celui du folio suivant.



§ III.

INVENTAIRE DU TRÉSOR DE SAINT-CYR.

Harleian ms. 2790, folio 262, verso.

1. Capsule de pallio VII (1).
2. Cappe XXI.
3. Pallia XVI (2).
4. Tunice subdiaconorum VIII.
5. Dalmatice diaconorum III.
6. Fascitergii VI (3).
7. Alba aurea I, cum stola aurea et fanone et amictis aureis IV, et aliis stolis V, cum fanonibus (4).
8. Candelabra argentea duo paria.
9. Albe de tansilo III (5), cum amictis.

(1) *Capsulæ*, pour *casulæ*, chasubles.

*Pallium*, paille, étoffe de soie. Voir Ducange, à *Pallium*, où il cite Hariulphe, lib. II, cap. 10 : « Casulas de pallio, 30. » (Cette note et les suivantes jusqu'au n° 11 inclusivement, puis celles des n° 13 à 17 sont de Mgr Barbier de Montault, qui a publié et annoté un si grand nombre d'inventaires de mobilier ecclésiastique. Qu'il veuille bien agréer ici l'hommage de notre reconnaissance !)

(2) *Pailles*, tentures. Voir Ducange, à *Pallium*.

(3) *Mouchoirs d'autel*. Voir, au mot *Facietergium*, Ducange, qui cite : « Duo pallia aurea et facisterculum aureum. Dalmaticæ VIII, tunicæ subdiac XI, facistercula tria, » d'après le cartulaire de S. Vaast, d'Arras. Voir surtout ce que j'en ai dit dans la *Revue de l'Art chrétien*, en rendant compte de la messe de Rohault de Fleury.

(4) J'ai parlé des *aubes d'or* dans l'inventaire de Monza.

Le *fanon* est le manipule. Voir Ducange, à *Fano*, où il cite entre autres Pierre Abailard : « Nulla de serico sint ornamenta, preter stolas et fanones. »

Je ne connais pas d'*amicts d'or*, mais seulement des *amicts à orfrois d'or*. J'en ai parlé plusieurs fois. Voir Ducange, à *Amictus*.

(5) Ducange n'a pas *tansilo*, mais *campsilis*, qui signifie *chemise*. Ces trois aubes sont donc en *toile de chemise*, ce qui les distingue de l'*alba aurea*.

10. Parvi texti argentei II (1).

11. Lectionarius argenteus (2).

Folio 263, recto.

12. Caput aureum cum corona (3).

(1) Textes, épistolier et évangélaire, à couverture d'argent et de petit format. Voir Ducange, à *Textus*.

(2) *Argenteus*, couverture d'argent au lectionnaire.

(3) *Caput*, chef renfermant la tête d'un saint. *Corona* ne signifie pas seulement couronne, mais aussi *nimbe*. Voir Ducange, à *Corona*.

Guy-Coquille, en son *Histoire du Nivernois* (édition de 1703, p. 316), dit que « l'évêque Thedelgrinus impétra de Guido, évêque d'Auxerre, le chef et partie du bras de saint Cyr, et le roy Rodolfe donna l'or dans lequel ledit chef est enchassé ». D'autre part, on lisait dans le martyrologe de la cathédrale de Nevers, au dire de Parmentier, que c'est le roi Raoul qui a donné l'or dans lequel sont des reliques de saint Cyr, qu'on porte en procession sous le nom de *chef de saint Cyr* ; mais, observe notre scrupuleux archiviste, il est écrit sur la châsse qu'elle a été faite aux dépens du chapitre. (*Archives de Nevers*, t. II, p. 293.)

Il est à regretter que Parmentier, habituellement mieux inspiré, n'ait pas ajouté à sa note rectificative le texte même de l'inscription qu'il avait sous les yeux. Nous y aurions lu, sans doute, que le *caput aureum cum corona* de l'antique trésor de Saint-Cyr avait été remplacé par un autre chef, exécuté au quatorzième siècle pour le compte du Chapitre, ainsi que nous l'apprend le curieux mémoire dont le texte va faire l'objet du chapitre suivant.

Conservons donc au moins le souvenir du roi Raoul et de sa générosité envers le patron de notre vieille cathédrale.

Plusieurs usages bien touchants relatifs au *chef de saint Cyr* étaient signalés dans les *Monita* qui précèdent le *Diurnale ecclesie Nivernensis* de 1789 :

*Quoties CAPUT S. CYRICI exponitur super altare, illud Pueri albarum, officio absoluto, deducunt ad Thesaurum cantando antiphonam INNOCENS.*

Cette belle antienne, qu'avait conservée la liturgie nivernaise de 1728, tout en abandonnant l'ancien office traditionnel, se retrouve maintenant dans le propre du diocèse. Donc, les enfants d'aubes chantaient en portant le chef de saint Cyr : *Innocens Quiricus et sine*

13. Crucem auream I (1).

*macula, quia nescivit malum nec egit dolum in lingua sua : ideo non movebitur in sæcula.*

A la procession générale du dimanche des Rameaux, le trésorier et le sacriste, puis l'archiprêtre de Nevers et le curé de Saint-Jean, dont la paroisse était sous le couvert de la cathédrale, portaient alternativement, sur une civière, le chef de saint Cyr... *Dominica in Ramis... deferitur caput S. Cyrici sub. tensam altern. a D. Thesaurario et sacrista, archipresb. Nivern. et parochio S. Joannis.* (Diurnal, 1789.)

De même, le jour de l'Ascension, après tierce, *fit processio sollemnis cum cappis circa claustrum in qua deferitur caput S. Cyrici a duobus canonicis.* Les échevins devaient assister à cette procession, comme à celle du jour des Rameaux.

Enfin, le jour de la fête de saint Cyr et de sainte Julitte, patrons de l'église cathédrale et de tout le diocèse, après tierce, *processio sollemnis cum cappis circa claustrum in qua deferitur a duobus canonicis caput S. Cyrici floribus coronatum.*

A cette procession étaient tenus d'assister *officarii justitiæ capituli togis induti.* (Diurnal, 1789.)

Lors de la peste de 1438, à une procession menée à Saint-Antoine-les-Nevers, pour demander à Dieu de mettre la paix sur terre et de faire cesser la mortalité, il fut porté, outre une grande chandelle de cire contenant « tout le pourpris circuite » de la ville, « *le chef monsieur saint Cire et la chässe monsieur saint Jerosme.* » (Archives communales, mss. CC. 42.) Cette dernière chässe n'était pas à la cathédrale, elle devait appartenir à l'abbaye Saint-Martin, où reposait le corps du saint évêque de Nevers. Le *chef de saint Jérôme* fut encore porté, en 1549, à une procession menée, par MM. du Chapitre, à Saint-Victor de Nevers et autres lieux, afin de prier Dieu pour la santé de Monseigneur.

(1) Le même Parmentier, dans son *Histoire manuscrite des évêques de Nevers (épiscopat de Tédalgrin)*, rapporte qu'« il est écrit dans le *Martyrologe*, au 18 avant les calendes de février, ou 15 janvier, que le roi Raoul fit présent à la cathédrale d'une *croix d'or*, d'un *texte* ou *livre des Evangiles*, aussi *en or*, et qu'il donna pareillement l'or dans lequel est enchâssé le *chef de saint Cyr.* » Cette croix d'or n'aurait-elle pas été fondue avec l'ancien reliquaire du roi Raoul et ne semble-t-il pas que c'est d'elle qu'il s'agit dans l'article 7, § IV, de la dépense du nouveau chef de saint Cyr : *Item recepi de auro in cruce reperto !...*

14. Cassam auream (1).
15. Philacteria XIV (2).
16. Calices argenteos III, cum patenis et uno calamo (3).
17. Scrinium unum cum coclea de argento (4).
18. Turribulos argenteos III.

#### § IV.

##### DÉTAIL DES VASES SACRÉS ET DIVERS JOYAUX UTILISÉS POUR L'ŒUVRE DU CHEF DE SAINT CYR.

Archives départementales de la Nièvre. Fonds du chapitre de  
Saint-Cyr.

Le précieux document dont nous donnons le texte, inédit jusqu'à ce jour, a été traduit déjà par Mgr Crosnier dans sa notice historique sur le culte de saint Cyr et sainte Julitte à

(1) *Cassa*, châsse. Voir Ducange. Se dit aussi du vase de la réserve, ce qui est plus probable ici, à cause de la matière riche : « *Cassa, quæ pendet super magistrum altare, in qua corpus Domini requiescit.* » (*Spicileg. Fontanel.*)

(2) Phylactères, voir Ducange, à *Phylacterium*; reliquaires pour des parcelles de reliques.

(3) Calices à chalumeau. Voir Ducange, à *Calamus*, où il cite un inventaire du Velay : « *Calices argenteos auro que deauratos sex, cum uno calamo argenteo.* » Voir aussi *Chalumeau*, dans le *Glossaire archéologique* de Victor Gay.

(4) *Scrinium*, écriin, boîte. Ducange ne lui donne pas le sens, qu'il a certainement ici, de *navette*, ce qui résulte de son rapprochement avec les accessoires, *turribulos* et de la cuiller, *coclea*, dont elle est munie. — Rappelons à ce sujet le si curieux ivoire latin, provenant de la cathédrale de Nevers, aujourd'hui au musée de la ville, et dont le *Bulletin monumental* de 1884, par la plume savante de Mgr Barbier de Montault, a donné une si intéressante description. (*Bulletin de la Soc. Niv.*, t. XII, p. 323-332.) L'auteur n'hésite pas à admettre que cet ivoire a fait partie d'un petit coffret, très-probablement liturgique, dans lequel on mettait l'encens, et il faut avouer que le sujet reproduit sur l'ivoire : l'Adoration des Mages, convenait parfaitement à cette destination.

Nevers, pages 35-37, d'après une copie faite à la hâte que nous lui avons communiquée, copie malheureusement incomplète, ce qui explique quelques légères erreurs.

Notre collègue, M. de Flamare, archiviste du département, a bien voulu collationner ce texte et le compléter.

On peut donc, ainsi que l'observait déjà Mgr Crosnier, se faire une idée du reliquaire de saint Cyr : C'était un buste en vermeil représentant le saint Enfant et la tête était couronnée d'un nimbe d'or orné de pierreries, car il paraît difficile de donner une autre destination à celles dont il est ici question.

*Hæc sunt illa que ego Guillelmus de ponte* (1) *habui a viris venerabilibus et discretis dominis decano et capitulo Nivernensibus pro Capite beati Cirici perfaciendo.*

1° *Primo, unum calicem argenti cum pathena ponderis trium marcharum cum dimidia.*

2° *Item, unam magnam cassam argenti ponderis decem marcharum cum tribus unciiis.*

3° *Item, unum parvum scrinium argenti ponderis unius marche cum VII unciiis.*

Summa predicti argenti XV marche VI unciiis, quod quidem argentum fuit mundatum et purificatum antequam magistri possent operari de illo, quo purificato et mundato devenit ad XV marchas, quas XV marchas habuerunt magistri predicti et illas receperunt pro dicto capite.

(1) Nous n'avons pu retrouver aucune mention de Guillaume du Pont ; mais les archives communales de Nevers citent fréquemment, au quinzième siècle, Philippe Dupont, qui était échevin en 1460 et 1461, puis fut receveur de la ville pendant six ans, de 1466 à 1471.

En 1458, Philippe Dupont et Régnaud de La Forest vont deux fois à Moulins-en-Bourbonnais, voir et rapporter par écrit, comme les neuf preux et les neuf preuses étaient en ordre sur la tapisserie de Mgr de Bourbon. Cette même année, à l'entrée à Nevers de Marie d'Albret, Philippe Dupont reçoit 40 sols pour une fontaine faite au marché des Oisons, laquelle « gettoit ypocras, vin, eau et lait. »

4° Item, recepi a dicto capitulo unum *vitrum argenti deauratum* ponderis duarum marcharum cum dimidia uncia quod fuit venditum VI libras parisiensium.

5° Item, recepi VI *ciphos argenti* ponderis V marcharum, VII unciarum et XV stellingorum ; quælibet marcha fuit vendita pretio XIII solidorum, valentes XV libras, XVI soldes, IIII denarios.

Item, recepi de minuto argento III uncias XV sterlingos per manus domini *Johannis de Molinis* (1) que vendite fuerunt XXII solidos, VI denarios. Summa argenti venditi XXII libras, XVIII solidos, X denarios.

6° Item, recepi unum *calicem auri cum pathena* ponderis unius marche cum tribus unciis et fuit quelibet marcha vendita XXXV libras parisiensium valentes XLIX libras, XIII solidos parisiensium.

7° Item, recepi de *auro in cruce reperto*, non tamen mundato nec tanti valoris quanti aurum calicis III marchas cum tribus unciis XII sterlingis, quo purificato et mundato decidit de duabus unciis, et sic devenit ad III marchas, unam unciam et X sterlingos et fuit quelibet marcha vendita XXII libras parisiensium valentes LXX libras, VIII solidos parisiensium. Summa totius auri venditi VI libras, XII denarios.

Sequuntur missiones et expense.

(1) *Joannes de Molinis*, qualifié de prêtre et l'un des sept-prêtres de l'église de Nevers, signe comme témoin au chapitre général du mois de mars 1341, où fut porté le statut *contra adversarios Ecclesiæ*. (*Livre noir* du chapitre de Nevers, folio 49.)

*Jean de Moulins*, chanoine de Nevers, archidiacre de Decize, se rencontre fréquemment aux archives communales comme garde du scel de la prévôté de Nevers, de 1374 à 1384.

Le terrier du prieuré de Commagny, de l'ancien diocèse d'Autun, mentionne aussi, en 1335, *Discretus vir Dominus Johannes de Molinis curator ecclesiæ parochialis de Commaigny*. (Note communiquée par M. Victor Gueneau.)

Summa tam auri quam argenti VII<sup>xx</sup> II libras, XIX solidos, X denarios.

8° Primo, pro XXXV *marchis argenti* emptis et traditis dictis magistris, qualibet marcha LIIII solidos valentes IIII<sup>xx</sup> XIV [uncias] et XIX sterlingos.

9° Item, tradidi pro *lapidibus mundandis* IIII libras, VIII solidos.

10° Item, pro dimidia *marcha auri puri pro corona facienda* XVIII libras, X solidos.

11° Item, magistris pro parte salarii XX libras.

Summa dictarum misiarum V° XVII libras, VIII solidos. Restat quod debeo CXII solidos.

12° Item, recepi per manum domini *Johannis de Molinis* V marchas et tres uncias *auri non mundati neque purificati*, quo purificato et mundato una cum *quibusdam anulis aureis* quos habebam, idem aurum dictis anulis devenit ad V° marchas, V uncias et XV stellingos, et fuit vendita marcha dicti auri precio XXVIII librarum et II solidorum parisiensium, et sic valuit totum aurum predictum VIII libras XVII solidos, V denarios parisiensium, de qua summa emi X uncias *auri puri pro dorando jocale* pretio XLV librarum parisiensium.

13° Item emi X uncias alterius *auri non ita puri pro corona facienda*, pretio XXXVI librarum V solidorum parisiensium.

14° Item tradidi pro *mundandis et reparandis lapidibus* quas dictus dominus *Johannes* michi tradidit LII solidos parisiensium.

15° Item magistris facientibus *dictum jocale* LX libras parisiensium. Item tradidi predicto domino *Johanni de Molinis*. C. solidos parisiensium pro expensis suis.

Summa predictarum misiarum VII<sup>xx</sup> VIII libras, XVII solidos, denarium.

Et sic restat, deductione facta, quod debeo XII libras V denarios parisiensium. Et sic omnibus computatis et

deductis ego debui XVII libras, XI solidos quas tradidi domino *Johanni de Molinis*, deductis et computatis LVII solidis quos tradidi pro domino *Theobaldo de Fontanello* (1).

§ V.

SAINTES RELIQUES ET OBJETS DIVERS ENTRÉS DANS LE TRÉSOR DE SAINT-CYR DEPUIS LE TREIZIÈME SIÈCLE.

1. L'évêque Guillaume de Saint-Lazare, mort en odeur de sainteté en 1221, avait donné à la cathédrale, — d'après le *Nécrologe* et le *Martyrologe* que cite Parmentier, — une grande statue de la sainte Vierge en argent : *Imaginem magnam Beate Marie argenteam*; une partie du chef de saint Mathieu et de celui de saint Victor, *capita B. Mathei et B. Victoris*; une grande châsse d'argent, *capsam magnam argenteam*; quatre bassins et un encensoir aussi d'argent : *IV pelves argenteos, Thuribulum argenteum*.

Le nécrologe de l'église de Chartres faisait mention que l'évêque de Nevers, Gervais de Châteauneuf, ancien chanoine de Chartres, mort en 1222 (2), avait donné à cette église le chef de saint Mathieu, apôtre et évangéliste, apporté de Constantinople. On croit, ajoute Parmentier, qui rapporte aussi ce fait dans son *Histoire manuscrite des évêques*, que ce pourrait bien être le même dont Guillaume de Saint-Lazare avait fait présent à l'église de Nevers.

Il nous semble qu'il ne s'agit dans les deux cas que de fragments du chef de saint Mathieu, et que les deux églises pouvaient se glorifier de posséder cette sainte relique.

Et, en effet, outre le chef de saint Cyr, toujours porté aux

(1) *Theobaldus de Fontenella*, chanoine de Nevers, est désigné dans le testament du chanoine *Reginaldus de Liciis*, en 1336, pour l'un de ses exécuteurs testamentaires. (Archives du département.)

(2) Le dernier février, d'après ce nécrologe, et le 1<sup>er</sup> décembre, d'après le martyrologe de Nevers.



processions générales pendant le quinzième siècle, les comptes de la ville signalent les chefs de saint Jacques et de saint Mathieu (1).

A la procession générale faite en 1483, en l'honneur de Dieu et de saint Jacques, furent portés « les chiefs de Mgr saint Cire, saint Jacques, saint Mathieu, » en priant pour l'indisposition du temps et des biens de la terre. (Archives communales de Nevers, CC. 72.)

L'année suivante, 1484, à la procession générale faite « pour la disposition du temps, afin de pouvoir cueillir et levers les biens qui sont sur terre », furent aussi portés trois « beaulx reliquaires, à savoir les chefs très-glorieux et très-saints de Dieu, Mgr saint Cyr, Mgr saint Jacques et Mgr saint Mathieu, et, à l'endroit d'un chacun reliquaire, étaient portées deux torches garnies des armes de la ville, ainsi qu'il est accoustumé faire. » (Arch. com. de Nevers, CC. 73.)

2. L'évêque Gervais de Châteauneuf avait aussi donné à l'église Saint-Cyr *un saphir enchâssé en or*. (Parmentier, *Histoire manuscrite des évêques*.)

3. L'évêque Raoul de Beauvais, décédé en 1239, avait fait présent à son église d'une *croix d'argent*. (Parmentier, *Histoire manuscrite des évêques*.)

4. Le compte de Guillaume de Boscheto, chanoine boursier du chapitre en 1293 (2) mentionne au chapitre des dépenses communes : *Expensæ communes* : l'achat d'une nouvelle pixide d'ivoire : *Pro pisside eburnea nova. XII den.*,

(1) Parmi les reliques tirées du trésor de Saint-Cyr en 1793 et certifiées par le savant abbé Alloury, alors chanoine de Nevers, se trouvaient celles de saint Jean-Baptiste, de saint Jacques le Majeur, de saint Mathieu, de saint Cyr, de sainte Julitte, de sainte Euphémie. La note qui l'atteste est conservée dans les authentiques de l'évêché.

(2) Archives départementales de la Nièvre. Fonds du chapitre de Saint-Cyr.

Puis l'achat d'étoffes de toile colorée pour les *coussins* sur lesquels on déposait le missel. Les anciens inventaires des paroisses citent fréquemment les *cuissinets* propres à mettre le *livre messel*. La rubrique du missel nivernais de 1728 rappelait encore cet ancien usage : *In missa majori, ablutione sumpta, Diaconus transfert librum cum PULVINARI vel legeolo ad cornu Epistolæ,*

Et encore les *signets* de soie si nécessaires, surtout à cette époque, pour les manuscrits où, les renvois étaient très-fréquents :

*Pro tela emptā ad culcitrās reparandas, X solid., X denarios.*

*Pro tela colorata, XXXIX solidos.*

*Pro factione earumdem, X solid.*

*Sub cingulis novis, laqueis siricis et signis ad libros, XXX solid.*

*Pro una virga ferreā circa magnum altare, III solid.*

*Pro organis reparandis, XX solid.*

Ces deux derniers articles, concernant le *grand autel* et la réparation des *orgues* de la cathédrale, méritent une attention toute particulière.

5. Le procès-verbal des reliques de saint Vincent de Magny, remontant à la fin du treizième siècle, faisait mention qu'un os d'un des bras de ce saint prêtre était alors renfermé dans un *reliquaire d'argent tout garni de pierrieres*. (Parmentier, *Histoire manuscrite des évêques*. — Episcopat d'Hériman.)

6. De cette époque paraît aussi dater la précieuse relique de saint Laurent, diacre et martyr, aujourd'hui conservée à la cathédrale et qui semble provenir de l'ancienne collégiale de Varzy. Deux dents sont enchâssées dans une mâchoire de bois toute recouverte de lames d'argent et retenues par de petites bandes aussi d'argent, de telle manière qu'on ne puisse les enlever.

Une large bande d'argent doré, formant double bordure du reliquaire, offre en belles majuscules indifféremment gothiques ou romaines du treizième siècle l'inscription suivante deux fois répétée : **DENS BEATI LAVRENCII.**

Au seizième siècle, on a eu la malencontreuse idée d'enchâsser au milieu même de l'inscription un gros cabochon vitré qui contient, sur un billet de parchemin ces deux mots : *Beati Laurantii.*

7. L'ancien *candélabre* de la cathédrale était ainsi mentionné dans la fondation de l'anniversaire de l'évêque Fromond, qui se célébrait en l'abbaye de Saint-Martin :

*Huic anniversario CANDELABRUM debet accendi ad vesperas vigiliis; sed ad missam non debet accendi quia processio vadit ad S. Martinum pro dicta missa celebranda.* (*Histoire manuscrite des évêques de Nevers*, de Parmentier.)

On voit par les comptes de la ville qu'il servait également aux obsèques des princes. En 1403, il est donné 20 sols au sacristain de Saint-Cyr pour son *candélabre* qu'il a laissé ardoir pendant les obsèques de feu Mgr de Bourgogne. (Arch. com., CC. 12.)

Le *Livre noir* du chapitre, parmi les émoluments du sacriste cite le droit du candélabre :

*Item dictus sacrista super anniversariis per annum, percipit circa duodecim libras turonenses pro candelabro suo* (1).

(1) Ce candélabre était-il semblable à celui de la cathédrale de Châlons, décrit en ces termes dans un inventaire du quinzième siècle ?

*Item in medio chori super candelabrum sunt tres cippi argentei, in quibus ponuntur cerei continue ardentes ante majus altare, habentes cuspides de argento, et fundus unus argenteus, aliorum autem duorum fundi de ferro albo sunt.*

Au milieu du chœur il y avait un candélabre à trois bobèches d'argent, dont les pointes aussi d'argent maintenaient des cierges qui brûlaient perpétuellement devant le maître-autel. Le fond de l'une

8. Le 10 du mois de septembre 1404 (et non du mois de juillet 1407, comme le dit par erreur Parmentier), Philippe de Moulins, évêque de Noyon, fit don à l'église de Nevers d'une *couronne dorée* en laquelle était enchâssée *une épine de la couronne de Notre-Seigneur*; plus, d'une *grande croix dorée*.

D'après le procès-verbal de la remise de l'insigne relique, *in drapello, erat quoddam vasculum de cristallo in quo erat dicta spina, quod quidem vas de cristallo cum spina in dicta corona fuit positum loco suo.*

A la suite d'une copie de ce procès-verbal, faite au commencement de ce siècle, sur l'original actuellement conservé à l'évêché, l'abbé Morizot ajoutait que ladite *couronne* fut retirée du trésor de l'église de Nevers le 9 février 1793. Nous la verrons en effet mentionnée plus loin dans l'inventaire de 1791, n° 23. On croyait la posséder encore en 1832, dans un tube de cristal enveloppé d'étoffes, avec divers papiers établissant son authenticité; mais en ouvrant, avec toutes les précautions voulues, le précieux paquet, pour transférer la sainte épine dans une croix d'ébène garni d'ivoire qu'avait fait préparer le vénérable M. Imbert, archiprêtre de la cathédrale, on s'aperçut avec douleur que le tube était vide, sans qu'il fût possible de découvrir celui qui s'était rendu coupable de ce méfait. (*Hagiologie nivernaise*, de Mgr Crosnier, p. 379-572.)

Le jour de la susception de la sainte couronne d'épines, 11 août, *ad totum officium*, marque le diurnal de 1789, *exponitur S. Corona spinea super altare inter duos cereos ardentis.*

9. Pierre de Norry, chevalier, seigneur dudit Norry, avait fait don au chapitre de Saint-Cyr, le 8 février 1415, des

des bobèches était d'argent, mais celui des deux autres n'était que de fer-blanc. — Note de M. Darcel. (Inventaire de la cathédrale de Châlons-sur-Marne, 1410. — Comité des travaux historiques, 1886, p. 139-155.)

*draps qui servent à entourer l'église les jours de procession ; plus d'un denier tournois pour leur entretien. (Archives départementales de la Nièvre. — Fonds de la Chambre des comptes.)*

10. Par son testament du 27 avril 1445, Jean Pomereu le jeune, prêtre, chanoine de Nevers et curé de Sardolles, légua à la fabrique, *fabrice Nivernensi, unam taxeam argenti quam emi a domino Johanne Charrier, aut sexaginta solidos turonenses, semel ;* pour l'œuvre de sa tombe, *in favorem tumbe mee et quorumdam aliorum (1)...*

11. De même, le 8 mai 1488, un autre chanoine de la cathédrale, Henri de Saxe (*Henricus de Saxonia alias Wildembroch*), licencié en médecine, légua au chapitre, *ad opus thesauri*, pour finir le grand autel et pour sa décoration, *duas paces argenteas deauratas, cum imaginibus crucifixi et beate Marie Virginis et beati Johannis Baptiste argenteas et deauratas predictis crucibus affixas, appretiatis ad summam quinquaginta librarum turonensium. Item, ad honorifice incapsandum brachium sancti Jacobi Majoris in dicta ecclesia existentis centum scuta auri.*

(Archives départementales de la Nièvre, titres de familles.)

12. Michel Cotignon mentionne souvent dans son *Histoire des évêques de Nevers* le pupitre de cuivre des images de saint Pierre et saint Paul, au chœur de la cathédrale.

C'est près de ce pupitre, au côté droit, que fut enterré, en 1539 ou 1540, l'évêque Jacques d'Albret.

L'ancien martyrologe que cite Parmentier notait qu'Imbert

(1) Le même chanoine avait légué aussi à chacun de ses neveux, fils de François Mige et de Jehanne, qui fut sa sœur, une de ses tasses *unam taxearum mearum*, et trois autres tasses à sa nièce Philippe, fille de son frère Etienne Pomereu, pour l'aider à son mariage, *alias meas tres tasseas quas volo custodiri per nepotem meum Johannem Pinauldi donec uxoretur, nec alteri tradi.* (Archives départementales de la Nièvre. Fonds du Chapitre.)

de La Platière, prédécesseur de Jacques d'Albret, fut inhumé à la cathédrale, *in medio chori ante pedes apostolorum*.

Dans la relation latine des obsèques de Mgr Sorbin, en 1606, Michel Cotignon ajoute que les chantres se tenaient au pupitre, devant l'aigle de cuivre, — *et cantabant cantores in pulpitrō, seu suggesto prope et ante aquilam cupream* (1).

(Relation manuscrite à la suite du Livre noir du chapitre de la cathédrale.)

Le même auteur, dans sa relation de la première entrée de Mgr Eustache du Lys, en 1606, raconte aussi que l'évêque, arrivé dans le chœur, dut s'arrêter *prope imagines cupreas apostolorum Petri et Pauli*. Là, l'archidiacre Paulet lui mit en main la corde d'une petite cloche *parvæ campanæ quæ est supra testitudinem dicti chori*, disant en même temps ces paroles par lesquelles il le mettait en possession du gouvernement de son église : *Accipe regimen hujus ecclesiæ per ministerium nostrum*.

13. Marie d'Albret avait donné, en 1540, les huit pièces de tapisserie, représentant toute la légende du martyr de saint Cyr et de sainte Julitte, qui garnissaient le chœur, au-dessus des stalles anciennes. On trouve au second registre de Besacier, folio 162, que le marché fait en 1532 pour peindre les toiles qui devaient servir de modèle était de 40 sous par aune. (Livre manuscrit du chanoine Parent, au 7 février, sur les anciennes fondations du chapitre.)

Mgr Crosnier, dans sa *Monographie de la Cathédrale*, a consacré un chapitre à la description de ces tapisseries et en a reproduit deux magnifiques fragments, dont une partie est conservée au musée de la ville installé dans le palais Ducal. On y voit le jeune Cyr au moment où le tyran « le

(1) *L'aigle* (pour désigner le lutrin) est ainsi indiqué dans les rubriques du missel nivernais de 1728 : *In missa majori, subdiaconus... vadit per latus sinistrum ad Aquilam in Fertiis ac Festis semiduplicibus et simplicibus ; aliis diebus ad Ambonem*.

faict traverser du hault jusques en bas de trois grands clous esgus, puis cruellement le crier par le corps. »

14. En 1562, le corps de ville accepte l'offre que firent MM. du Chapitre de vendre les joyaulx et trésors de leur église pour subvenir aux frais de la défense de la ville contre les huguenots. On prit aussi les *benoistiers* de Saint-Cyr et des autres églises pour faire des canons. (Notes manuscrites de l'abbé de Forestier. Registre des délibérations de l'hôtel de ville de Nevers.)

15. En 1564, à la mort de Jacques de Clèves, duc de Nevers, inhumé à la cathédrale, dans le caveau, sous la chapelle de Saint-Jacques, à côté du chœur, on fit son inventaire. Ses *joyaux* et *pierreries* furent déposés dans le trésor de Saint-Cyr par les soins de M. Rapine de Sainte-Marie. (Notes manuscrites de l'abbé de Forestier.)

16. L'évêque Gilles Spifame, mort le 5 avril 1578, avait fait présent à son église cathédrale d'un riche ornement et de belles tapisseries. (Parmentier, *Histoire manuscrite des évêques*.)

17. Par testament du 30 mars 1580, dame Françoise du Verne, veuve de Jehan de Fontenay, donne et lègue à l'église de Saint-Cyr une *masse d'argent*, faite pour un bedeau, avec le *bâton couvert de velours ayant quatre pommes d'argent et semée de fleurs de lys*, avec l'écusson des armes de Fontenay, pour être icelle masse employée au service divin d'icelle église et en processions...

*Item*, donne à l'église parochiale Saint-Jean dudit Nevers (dans la cathédrale), 3 écus et 1 tiers d'écu pour un tapis d'autel d'icelle église et autres ornements auxquels elle veut être mis ses armes.

18. Le 11 mai 1617, très-haute et très-illustre princesse M<sup>me</sup> Catherine de Lorraine, duchesse de Nivernois et de Rethelois, épouse de très-haut et très-illustre prince

Mgr Charles de Gonzague de Clèves..., pour le zèle et affection qu'elle a en l'amour de Dieu et en particulier en l'honneur de la vierge Marie, sa mère, fonde en l'église cathédrale de Nevers, en la chapelle vulgairement appelée la chapelle de *Notre-Dame de bonne nouvelle* (1), l'entretien d'huile et mèche d'une *lampe d'argent* qu'elle a donnée à ladite église, « pour arder et brusler jour et nuit sans discontinuation en ladicte chapelle au-devant l'image Nostre-Dame, » moyennant la somme de 37 livres 10 sols tournois de rente annuelle, pour laquelle a été payée aux vénérables doyen, chanoines et chapitre la somme de 600 livres. (Archives départementales de la Nièvre. Fonds du chapitre de Saint-Cyr.)

19. A cette époque (première moitié du dix-septième siècle), il convient d'attribuer deux reliquaires en forme de pyramides, élégamment construits en bois noir, avec armatures en cuivre doré, et divers ornements : vase sur le sommet, têtes d'anges aux angles et, sur les trois faces vitrées, de gracieux contours et des palmes enlacées dans des couronnes de roses, comme pour indiquer que les reliques qu'ils renferment sont toutes des martyrs. Nous y relevons, en effet, les noms des saints *Vincentius, Mansuetus, Fortunatus, de Sancto Lucio, Vitalis, Agapitus, Generosus, Agricola, Deodatus, Constantius, Primus, Benignus, Victor, Crescentius, Benedictus, Formosus*, etc.

Mais d'où provenaient ces reliquaires, qui semblent offrir tous les caractères d'authenticité ? Nous l'ignorons !

Les vieillards se rappellent les avoir toujours vus exposés à la cathédrale dans la chapelle de Sainte-Julitte d'abord, où se trouvait l'autel des reliques dont nous parlerons bientôt (n° 24), puis dans la chapelle absidale actuellement désignée

(1) C'est la deuxième chapelle après la tour, où l'on remarque un curieux rétable de pierre malheureusement mutilé. (Voir notre *Mémoire sur les autels et chapelles de la cathédrale*, p. 32-36, et *Bulletin de la Société nivernaise*, II<sup>e</sup> série, t. V.)



sous le titre de Saint-Lazare, sur le petit autel de bois sculpté qui y fut placé durant l'épiscopat de Mgr Dufêtre.

Il nous semble très-probable que ces reliquaires ont dû appartenir à une des nombreuses communautés de Nevers, et certains indices nous porteraient à désigner en particulier l'église de l'ancienne Visitation de Nevers, rue Saint-Martin.

20. L'évêque Eustache Dulys, mort le 17 juin 1643, avait donné à la cathédrale un riche ornement et deux chandeliers d'argent servant à sa chapelle. (Parmentier, *Histoire manuscrite des évêques de Nevers.*)

21. Le successeur de Mgr Dulys, Eustache de Chéry, mort le 10 novembre 1669, avait légué au chapitre, par son testament du 13 juin 1664, « sa chapelle d'argent de vermeil doré, avec ses deux plus belles chasubles de drap d'or, frise et argent passé, ensemble sa chappe, outre les ornements que ledit seigneur testateur a fait faire, qui sont de brocart d'or pour ladite église..., de plus sa crosse d'argent pour servir à ses successeurs évêques quand ils en auront besoin. » (Minutes des notaires Gabillon et Huault, notaires du roi en son Châtelet de Paris.)

22. Le doyen du chapitre, Jean-Henri Bogne, mort le 6 février 1693, « dont la charité était inépuisable », avait fait présent à la cathédrale de *six grands chandeliers* et *trois belles lampes d'argent* d'un travail exquis, pesant ensemble 171 marcs; — de la *custode de cuivre doré moulu* dans laquelle le Saint-Sacrement est suspendu au-dessus du maître-autel; — de la *balustrade* qui entourait jadis le sanctuaire; — des *tapis* qui garnissaient le lambris au-dessus des anciennes stalles; — des *cinq pièces de tapisserie* qui garnissaient le rond-point du chœur, lesquelles représentent le martyr et la levée des corps des saints Gervais et Protais (anciens patrons de la cathédrale); — enfin du magnifique *drap mortuaire* dont on se sert aux grands anniversaires et

aux obsèques des chanoines. » (*Etat des anniversaires, messes basses et autres fondations qui s'acquittent dans l'église de Nevers, auquel on a joint une notice abrégée des fonds qui ont été donnés pour chaque fondation et de l'emploi qui en a été fait, rédigé par M. Chaillot, chanoine et receveur de ladite église, suivi d'un Mémoire manuscrit de M. l'abbé Alloury sur l'origine des chanoines de Saint-Gildard, dans l'église de Nevers*) (1).

Lorsqu'en 1760 le subdélégué de l'intendant de la province de Nivernais fit au chapitre une réquisition au sujet de l'argenterie de la cathédrale, il lui fut répondu : 1° que d'après les lettres du roi, il ne semblait pas que les intentions de Sa Majesté fussent qu'on retranchât rien de ce qui était nécessaire à la décence du culte divin : le peu d'argenterie qui se trouve dans l'église étant à peine suffisant pour la décoration la plus commune... ; 2° que le chapitre ne s'est jamais cru entièrement le maître de disposer de l'argenterie qui se conserve dans son église ; il la tient toute de la libéralité de M. Bogue, son doyen, mort dans ces derniers temps, qui la lui a donnée, sous défense expresse et menaçante de l'aliéner.

(Dernier registre des conclusions capitulaires du chapitre de Saint-Cyr, aux archives de la préfecture.)

(1) Ce manuscrit, si important pour l'histoire de la cathédrale et du chapitre de Nevers, forme un grand registre in-folio, actuellement entre les mains de M. l'abbé Imbert, curé-doyen de Moulins-Engilbert.

Le scribe a signé, et il en avait bien le droit : *Scriptis Antonius Moreau, 1777*. Nous connaissons, en effet, de ce copiste, véritable bénédictin, un grand nombre de livres liturgiques à l'usage de la cathédrale, un entre autres sur parchemin, orné de très-jolies vignettes et dédié à Mgr de Séguiran, avec ce titre : *Collectio capitulorum, lectionum et orationum quæ dicuntur in officiis, processionibus et Stationibus Festorum Annualium et Solemnium Majorum, juxta ritum insignis ecclesiæ Nivernensis, illustrissimi ac reverendissimi DD. Petri de Seguiran Episcopi Nivernensis de consensu facta, eidem dicata ab obseq<sup>o</sup> et humil<sup>o</sup> servo Joanne Steph. Goussot, presbytero, canonico Nivernensi*.

23. Mgr Gabriel d'Osmont, consacré pour l'évêché de Comminges, par Mgr Tinseau, dans la cathédrale, le 1<sup>er</sup> avril 1764, fit présent au chapitre, pour le *trésor*, de la *chasuble précieuse* et magnifique dont il était orné à la cérémonie de son sacre, ainsi que de l'étole, du manipule et de la ceinture, pourquoi Messieurs l'envoyèrent remercier par deux commissaires. (Même registre des conclusions capitulaires du chapitre de l'église de Nevers.)

24. Le livre des fondations du chapitre rédigé par M. Parent, et dont il est souvent parlé dans le grand registre des anniversaires cité au n° 22, rapportait que M. Chamfroy fit le chapitre son légataire universel et que partie de la succession servit, suivant son intention, à paver à neuf le milieu de la nef, que les ailes et le contour ont été pavés aux frais du chapitre, qui a aussi employé à cet ouvrage le prix de l'or et de l'argent sortis d'un *ornement précieux* appelé *l'ornement d'Auche*, qu'on fit brûler, parce qu'il ne pouvait plus servir (1).

25. Citons encore, avec le *Livre noir* du chapitre, à propos des *Onera sacristæ incumbencia*, une espèce de petite chaufferette pour les prêtres qui célèbrent la messe durant les grands froids: *Item, tempore frigido, tenetur ministrare carbones in una parva patella pro illis qui celebrant missas.*

Le sacriste devait aussi, deux fois dans l'année, *bis in anno*, poser des nattes dans le chœur, *ministrare nattas in choro.*

(1) Il s'agit ici, sans nul doute, d'un ornement donné à la cathédrale par messire Léonard Destrappes, archevêque d'Auch, né à Nevers, et baptisé en l'église de Saint-Aricle, le 3 octobre 1558. Le pieux prélat aimait à revoir sa ville natale où les familles enviaient l'honneur de l'avoir pour parrain. Dans nos *Archives paroissiales*, nous l'avons ainsi maintes fois rencontré en 1598, à Saint-Martin, à Saint-Victor, à Saint-Aricle. — En 1602, il avait fait don à la chapelle des Destrappes des ornements noirs pour les services qui s'y font. (Archives communales de Nevers, série GG. 10.)

26. Avant de terminer ce paragraphe, où sont énumérées les principales reliques du trésor de Saint-Cyr, il convient de mentionner l'ancien *Altare reliquiarum* existant bien avant le quatorzième siècle dans l'abside de Sainte-Julitte, au-dessus de la crypte.

L'autel, reconstruit au dix-huitième siècle, tout en étant plus habituellement désigné sous le titre de Saint-Cyr et Sainte-Julitte, avait cependant conservé la même attribution. C'était toujours l'autel des reliques : elles étaient exposées au milieu du rétable, dans une grande châsse vitrée que l'on ouvrait à certaines fêtes. Ainsi, le 27 octobre, jour où l'église de Nevers célébrait la fête de la Susception du bras de Saint-Cyr, à laquelle était unie celle de la Vénération des saintes reliques, le bras de saint Cyr était exposé entre deux cierges allumés et l'on ouvrait la grande châsse.

*Ad totum officium exponitur brachium Sancti Cyrici super altare inter duos cereos ardentes et aperitur capsula SS. Reliquiarum ad altare S. Cyrici sub organo cum duobus cereis ardentibus. (Diurnale, Eccl. Nivern., pro anno 1789.)*

Depuis cette époque, la *capsa* a été pillée en 1793, puis on y avait réuni les fragments de reliques échappées à la ruine. Cet autel, démoli à son tour il y a une vingtaine d'années, fut remplacé par un autre plus en harmonie, disait-on, avec le style roman ; mais, reconnu insuffisant par les architectes diocésains, il fut enlevé et remplacé par un autel provisoire qui bientôt, espérons-le, fera place à un nouvel autel des reliques où pourront, comme aux siècles anciens, dans une châsse vitrée, être conservés les précieux débris des saintes reliques de l'antique trésor de Saint-Cyr (1).

(1) Voir le mémoire déjà cité sur les chapelles de la cathédrale de Nevers, p. 13-18, chapelle de Saint-Cyr et Sainte-Julitte, sous l'orgue.

27. Enfin, il est certain qu'au musée de Nevers, comme dans tous les musées de province, ont dû être recueillis quantité d'objets précieux provenant du trésor de la cathédrale et des différentes églises de Nevers. Et nous ne saurions vraiment nous en plaindre, quand ces objets ont ainsi échappé à la ruine ! Déjà nous avons signalé l'existence, dans le musée de la ville, d'un fragment des tapisseries de Saint-Cyr et un magnifique ivoire latin provenant sans doute d'un coffret liturgique ayant appartenu à la cathédrale. Mais ces belles croix de procession enrichies d'émaux, ces encensoirs des quinzième et seizième siècles, suspendus contre les parois, ces splendides plaques d'émail destinées à recouvrir des évangélistes, ce grand peigne en buis présentant, dans ses découpures, une large croix indiquant son usage liturgique pour la tonsure des clercs, et quantité de bénitiers et autres objets religieux, qui nous dira d'où ils proviennent !

Un inventaire du musée désigne seulement, comme venant de la sacristie de Saint-Cyr : un beau cadre avec un Christ en ivoire — et deux bénitiers en bois sculpté et doré, dont le plus curieux offre une représentation de la sainte Vierge et de l'Enfant-Jésus dans une couronne soutenue par deux anges (1).

## § VI.

### MANUSCRITS LITURGIQUES DU CHAPITRE DE SAINT-CYR AVANT LA RÉVOLUTION.

Quelques années avant la Révolution, le 25 octobre 1765, Jean-Charles-Sébastien-Bernard de Cléry de Balainvilliers, chanoine-diacre de la cathédrale, avait fait don au chapitre de 160 volumes, pour aider à la formation d'une *bibliothèque*

(1) Communication de M. Bouveault, conservateur du musée céramique.

*capitulaire* dont il avait été nommé premier bibliothécaire avec MM. Rousseau et Alloury, aussi chanoines, pour adjoints (1).

L'abbé de Cléry avait donné aussi *beaucoup de tableaux* et, en reconnaissance de ces bienfaits, Messieurs avaient fait ériger une belle épitaphe en marbre noir au pilier de la tour des cloches, et ordonné qu'il serait célébré à perpétuité, pour le repos de son âme, une messe basse au jour anniversaire de son décès.

Les livres du chapitre avec ceux des diverses communautés religieuses de Nevers forment aujourd'hui le fonds de la bibliothèque de la ville ; nous n'avons pas autrement à nous en occuper ici ; mais il convient de rappeler au moins le souvenir de quelques-uns des anciens manuscrits liturgiques<sup>1</sup>, véritables œuvres d'art, autrefois si nombreux dans notre cathédrale, *in armario sancti Cirici*, et qui, non moins que les objets précédemment signalés, faisaient l'ornement du trésor.

Hélas ! dès le dix-huitième siècle ils avaient commencé à être dispersés dans les bibliothèques étrangères.

L'abbé Troufflaud, dans ses cahiers de notes manuscrites, qu'il rédigeait à la veille de la Révolution, dit quelque part, avec une certaine aigreur, exagérée sans doute, à propos de recherches qu'il faisait sur les anciens chanoines obituaires de Saint-Cyr : « Les archives du chapitre doivent en parler, *s'il reste encore quelques lambeaux des chartes et autres manuscrits vendus, vers 1740, aux Anglais par le chapitre.* »

Et en effet, dès 1724, lord Harley achetait en France, chez un libraire nommé Noël, deux manuscrits du dixième siècle,

(1) Cette bibliothèque avait été établie au premier étage de la maison capitulaire, située place de l'Evêché, où sont aujourd'hui les classes des sœurs de la Sainte-Famille. Au second étage était la chambre servant d'auditoire ; le grenier servait au dépôt des dîmes, et le rez-de-chaussée était occupé, en 1790, par M. Languinier, receveur des revenus du chapitre.

paginés séparément, mais ne formant qu'un seul volume, un *sacramentaire* à l'usage de l'église de Nevers.

Le noble lord avait recueilli bien d'autres manuscrits encore. A sa mort, le comité du musée de Londres en fit l'acquisition, et ils formèrent le fonds de la célèbre *Bibliotheca Harleiana* au *British Museum*, où les deux cahiers du sacramentaire nivernais sont classés sous les n<sup>os</sup> 2991 et 2992 (1).

On se souvient que l'*Évangélaire* nivernais, auquel nous devons les premiers éléments de ce travail, fait aussi partie du *fonds harléien* et porte le n<sup>o</sup> 2790.

Un autre volume d'origine nivernaise, signalé également par M. Léopold Delisle dans la *Bibliothèque de l'école des chartes* (2), appartient au même fonds.

Voici en quels termes le savant directeur de la bibliothèque nationale nous le fait connaître :

« *Traités de comput et morceaux divers. Fonds harléien, n<sup>o</sup> 3091.* — Ecritures du neuvième et du dixième siècle.

» Ce manuscrit, qui vient de la cathédrale de Nevers, est surtout précieux à cause des notes historiques que différentes mains ont ajoutées à un tableau cyclique et qui fournissent de très-utiles renseignements sur beaucoup d'événements du neuvième au douzième siècle. Ces notes ont été écrites à Nevers ; une première édition en a été donnée en 1881, par M. Georges Waitz, sous le titre d'*Annales Nivernenses*, dans les *Monumenta Germaniæ historica*. (*Scriptores*, XIII, 88.) Espérons que notre confrère, M. Jules Roy, ne tardera pas à nous faire jouir du travail qu'il prépare depuis plusieurs années sur cet important document, et dont la

(1) Voir dans les *Études sur la liturgie nivernaise* de Mgr Crosnier, les chapitres VII et VIII, qui donnent l'analyse de ce sacramentaire d'après les notes du R. P. Leforestier.

(2) Tome XLVI, 1885, troisième livraison, p. 326. Page 66 du catalogue du *British Museum*.

base est une copie gracieusement mise en 1878 à la disposition de la *Bibliothèque de l'école des chartes*, par M. Thompson. »

Et plutôt à Dieu qu'un plus grand nombre de nos manuscrits liturgiques eussent franchi le détroit, du moins ils seraient sauvés !

Il est certain que, depuis le seizième siècle surtout, les manuscrits étaient tombés en France dans un tel mépris, — par suite de l'engouement pour les livres imprimés, — qu'en parcourant les différents greffes où sont conservés les anciens registres de catholicité de nos paroisses, on rencontre presque tous les cahiers couverts ici par un feuillet de missel, là par un feuillet de grand bréviaire, etc., et c'est ainsi que nous avons retrouvé l'ancienne notation de l'hymne de Saint-Cyr et Sainte-Julitte : *Omnes terrarum incolæ...*

Cependant quelques années avant la Révolution, — tant était considérable le nombre des vieux livres liturgiques, — il restait encore à la cathédrale bien des manuscrits. Parmentier, dans son *Histoire des Evêques de Nevers*, écrite vers 1770, s'exprimait ainsi à la fin de l'épiscopat de Hugues II (1011 à 1065) : « Il y a à la cathédrale plusieurs livres, tant de chant que autres, qu'il avait fait écrire pour le service de l'église et qui sont très-bien conservés. »

1° Parmi ces livres nous devons noter tout d'abord un *Sacramentaire* que les liturgistes du dernier siècle aimaient à consulter; témoin l'abbé Lebeuf, dans une lettre au Père Prévost, du 7 avril 1722 :

« ... Je loue fort le dessein que vous avez d'écrire sur le sacre des rois... Il y a un beau *Sacramentaire* à Nevers, dans la cathédrale. C'est là où l'on pourroit trouver quelque chose, mais sans doute en conformité au sacramentaire de saint Grégoire (1)... »

(1) Lettres de l'abbé Lebeuf publiées par la *Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, t. 1<sup>er</sup>, p. 308.



L'abbé Alloury, devenu bibliothécaire du chapitre, après la mort du chanoine Bernard de Cléry, avait sauvé ce sacramentaire et le possédait encore en 1810, lorsque M. de Saintemarie publiait ses *Recherches historiques sur Nevers*. Il était manifestement du temps de Hugues II, ainsi que le prouvent ces quatre vers :

*Qui Christo caram Christum veneraris ad aram ,  
Christi cole plebi præbens pia pabula Christi.  
Præsulis Hugonis memor esto rogatibus almis ,  
Qui propter Christum librum bene condidit istum.*

O vous qui venez adorer Jésus-Christ à cet autel qui lui est cher,  
Chargé de distribuer au peuple chrétien la nourriture sacrée du Sau-  
Souvenez-vous dans vos ferventes prières de l'évêque Hugues, [veur,  
Qui, par amour pour Jésus-Christ, a mis ses soins à la confection de  
[ce livre.

C'était pour une église un don précieux que celui d'un livre de cette importance, et il ne faut pas s'étonner que le pieux donateur demande en retour à la postérité l'aumône d'une prière (1).

Rappelons ici les vers inscrits par l'évêque Hériman dans son *Évangélaire*; à la demande de prières, le pontife joint la menace contre le perfide ravisseur :

Qui que tu sois qui me lis, souviens-toi, je te prie, d'Hériman ;  
C'est par ses soins que ce lieu me possède.  
Dans sa généreuse bonté, je le déclare, il m'a offert à son église  
Ce pontife digne de mémoire ;  
Oui, à Saint-Cyr il m'a donné, sous cette condition :  
*Que celui-là périsse qui voudrait me ravir.*

2° Un second volume de non moindre valeur, également sauvé par l'abbé Alloury et remontant aussi à Hugues II,

(1) Ce magnifique volume est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale, sous le n° 17333 des manuscrits latins. Nous renvoyons le lecteur au chapitre XII des *Études sur la Liturgie nivernaise*, de Mgr Crosnier, et surtout à la belle édition de ce sacramentaire publiée par la Société nivernaise.

est le *Graduel* oublié encore, il y a quelques années, dans un grenier de Moulins-Engilbert et maintenant conservé à la Bibliothèque nationale, sous le n° 9449.

L'abbé Troufflaud, ancien organiste de la cathédrale en 1780, en avait tiré des notes fort curieuses qui sont dans ses cahiers manuscrits déjà cités sous le titre de : *Fragments philosophiques*.

Il signalait en particulier « les proses dont le chant n'a qu'une seule ligne en pourpre, avec des notes faites les unes comme de petits quarrés avec des queues et les autres comme des lozanges, etc. ; » puis il ajoutait cette remarque qui mérite d'être connue :

« On voit dans ce précieux manuscrit, entre les usages particuliers de l'église de Nevers, que pour trouver la clef du chant à une seule ligne (qui est la même que celle de Rousseau de Genève, avec des chiffres dessus, dessous et sur la ligne) quelque musicien de l'église de Nevers, c'est-à-dire un chanteur de plain-chant (car alors on ne connaissait pas notre musique, qui est très-postérieure à celle-là), a fait trois lignes au-dessus et deux au-dessous de la ligne rouge avec la pointe d'un couteau, pour classer les sons; surtout il a eu soin, au commencement de chaque ligne de paroles et de chant, de placer une clef qui porte sur l'une desdites cinq lignes... »

Il est intéressant de rapprocher de ces remarques la note suivante de M. Léopold Delisle, dans son étude sur le *Mystère des rois mages dans la cathédrale de Nevers* (*Romania* IV, janvier 1875) :

« La cathédrale de Nevers est une des églises de France dont l'ancienne liturgie est le mieux représentée dans les collections de la Bibliothèque nationale. En 1859, ces collections s'enrichissaient d'un graduel noté en neumes, dont la composition est fixée d'une façon positive aux

environs de l'année 1060; il porte le n° 9449 dans le fonds latin. En 1865, l'administration de la bibliothèque achetait en vente publique un superbe pontifical de la première moitié du onzième siècle (aujourd'hui manuscrit latin 17333), dont plusieurs pages ont été reproduites dans le grand ouvrage de M. de Bastard, et dont la Société nivernaise vient de donner une édition complète, exécutée avec autant de soin que de luxe. Tout récemment, nous avons pu insérer au fonds latin des nouvelles acquisitions, sous les nos 1235 et 1236, deux autres monuments de la liturgie nivernaise, un graduel et un antiphonaire, tous deux du douzième siècle, tous deux se recommandant par une notation en neumes que supportent deux lignées tracées l'une en jaune, l'autre en rouge.

» Le graduel (n° 1235) est surtout digne d'attention. Déjà très-intéressant par lui-même, il devient encore plus précieux quand on le rapproche du graduel du onzième siècle. Celui-ci nous offre, notés en neumes, beaucoup de morceaux qui se retrouvent dans l'autre graduel notés suivant le système de Gui d'Arezzo, et comme, dans l'intervalle d'un siècle, les usages musicaux de l'église de Nevers ne doivent pas avoir subi de grandes modifications, on peut tirer grand parti de l'exemplaire plus récent, dont le déchiffrement est tout à fait certain, pour comprendre la notation de l'exemplaire plus ancien, dont l'interprétation est beaucoup moins facile. Le rapprochement des deux graduels est aussi fort instructif pour l'histoire de la liturgie et de la littérature liturgique. Je n'en cite qu'un exemple qui nous fait assister à la naissance et aux premiers développements d'un des mystères qui ont eu le plus de vogue au moyen-âge, celui de l'adoration des rois mages. »

3° Un autre volume écrit en beaux caractères du douzième siècle, avec des majuscules très-élégantes de couleur rouge ou bleue, est demeuré à Nevers; il fait partie de la bibliothèque de la ville.

C'est un *Evangélaire* dont nous avons fait une courte analyse en 1868 et que Mgr Crosnier a reproduite dans ses *Etudes* (1). Il ne contient aucune note liturgique ou historique.

4° Un grand bréviaire noté est encore signalé par l'abbé Troufflaud, qui en fixe même la date.

Après avoir copié la légende de saint Patrice, au 31 août, tirée du bréviaire de Mgr Sorbin, imprimé à Nevers en 1500, il ajoute : « Dans le bréviaire de Nevers, manuscrit en vélin, de 1286, saint Patrice est aussi placé sur le calendrier au 31 août et sa légende forme neuf leçons de quatre à cinq lignes chacune.

» Elle dit seulement qu'il était d'Auvergne, qu'il avait été moine, mais pas un seul mot de sa venue en Nivernais, au bourg de *Gentillic in pagum Nivernensem, qui Gentilicum vocatur*, aujourd'hui appelé Saint-Parize-le-Châtel (2). »

5° Une note du *Livre noir* du chapitre, folio 24, mentionne en ces termes un autre bréviaire à l'usage d'une ancienne confrérie établie à Saint-Cyr sous le titre de confrérie de l'Aurore : *De Breviario dato per Dominum G. Guarreti canonicum Nivernensem, ad opus capellani confratriæ Auroræ, habetur in magno papirio Capituli, folio 9.*

6° Nous avons retrouvé à la bibliothèque municipale de Nevers un grand manuscrit in-folio, inscrit sous le n° 4581

(1) Chapitre XIV des *Etudes sur la Liturgie nivernaise*, pages 113-114.

(2) Malheureusement je n'ai pu retrouver que les cahiers 5, 6, 7, 8 et 9 des manuscrits de l'abbé Troufflaud. Ils contiennent, sous le titre de *Fragments philosophiques*, une quantité de notes historiques et surtout beaucoup d'observations sur la botanique.

Les quatre premiers cahiers me sont inconnus. La note relative au bréviaire de 1286 est dans le sixième cahier, pages 60 et 61. C'est dans le même cahier, page 29, que se trouvent les notes relatives au graduel.

et destiné à l'usage d'une autre confrérie sous le vocable du saint nom de Jésus, établie à la cathédrale en 1594.

En voici le titre : *Officium gloriosissimi nominis Jesu quod celebratur decima quarta mensis Januarii in cujus honore instituta fuit confratria anno Domini millesimo quingentesimo nonagesimo quarto tempore Clementis VIII Summi Pontificis Henrico VIII, Franciæ Regis et Arnaldi Sorbini Nivernensis episcopi, quod notatum fuit per M. Marinum Couetoux prædictæ confratriæ primum auctorem anno Domini millesimo sexcentesimo primo.*

Ce volume de vingt feuillets comprend les offices notés du saint nom de Jésus, du Saint-Esprit, de la sainte Vierge et des Morts. Malgré sa date relativement récente, il est fort bien écrit et les majuscules gothiques en or sur fond bleu sont très-élégantes. Mais, — signe des temps, — au lieu d'être accompagnées de symboles ou d'attributs religieux, c'est, à côté du nom de Jésus, une sorte de Bacchus tout nu, couronné de lauriers, tenant d'une main une branche de feuillage, de l'autre un bouquet de fleurs et se croisant les jambes pour n'être pas trop indécent; plus loin, une cariatide nimbée avec une double paire d'ailerons en forme d'éventail.

Sur les feuilles de garde se trouvent des notes intéressantes pour l'histoire de cette confrérie (1).

Le *Livre noir* signale encore un certain nombre d'autres livres liturgiques conservés dans l'armoire du trésor, *in armaria thesauri*, avec cette particularité que tous contenaient, — comme l'*Évangélaire* et le *Traité de Comput*,

(1) Un autre manuscrit de la première moitié du seizième siècle, avec forte reliure en bois recouvert de veau chargé de dessins à froid, coins en cuivre et cabochons entourés de guirlandes frappées, est également conservé à la bibliothèque municipale de Nevers sous le n° 4580.

Il paraît avoir appartenu à la confrérie de la Sainte-Trinité établie, en 1313 dans l'église Saint-Trohé de Nevers.

aujourd'hui à Londres, — des notes courantes sur l'histoire du chapitre.

N'était-ce pas, en effet, un sûr moyen de ne les point oublier que de les consigner dans ces livres d'usage quotidien? Citons-en quelques-uns pour terminer :

7° Un antique *collectaire* contient les réglemens du procureur des anniversaires pour ses comptes annuels; *hæc habentur in antiquo collectario, in quodam folio.*

8° Un grand bréviaire noté indique de quelle façon les nouveaux chanoines doivent faire leur stage; *vade ad quoddam breviarium notatum in prima parte Adventus.*

9° Un statut relatif à huit muids de vin dus par l'évêque à ses chanoines, pour certaines fêtes, se trouve dans un *livre de chœur* noté appelé le *Livre des Chanoines*; *scriptum est in quodam libro chori notato qui incipit: MISSUS EST et vocatur LIBER CANONICORUM*

10° Les nouveaux chanoines devaient jurer d'observer le réglemen fait par Robert de Moulins, de bonne mémoire, et copié tout au long dans le Martyrologe; *ad plenum scriptum in Martyrologio.*

Le statut du doyen Simon se trouvait également dans le Martyrologe et dans beaucoup d'autres livres de l'église; *reperitur in multis libris ecclesiæ scriptum, in Martyrologio et alibi* (1).

11° Un autre statut relatif aux custodes et aux marguilliers est relaté encore dans le Martyrologe et autres livres, notamment dans l'*Ordinaire* du chapitre; *reperitur in Ordinario, Martyrologio et alibi.*

12° En dernier lieu, mentionnons plusieurs tableaux fixés dans le chœur de la cathédrale et qui contenaient

(1) L'abbé Alloury, plusieurs fois cité, parle dans ses notes manuscrites des *deux martyrologes* du chapitre et des *deux nécrologes* inscrits en marge desdits martyrologes, ainsi que des *trois livres des anniversaires* qui ont, dit-il, péri dans la Révolution.

Heureusement, dans son *Histoire des Evêques*, Parmentier en a donné de nombreux et importants extraits.

les divers réglemens relatifs à l'ordre dudit chœur : *Ordinationes per capitulum factæ, super ordinatione chori, scriptæ in quodam tabello existente in dicto choro* (*Livre noir*, folio 2); — le réglemen des deux chanoines de Saint-Gildard, *de duobus Sancti Gildardi, in tabella choro affixa* (*Livre noir*, folio 9); — et pour ce qui concerne les fautes des chanoines, comment on les punit: *Pœna ab antiquo consueta posita est et scripta in diversis chori tabellis*. (*Id.*, folio 16.)

Qu'on veuille bien nous pardonner ces citations, peu importantes sans doute, mais qui ont du moins le mérite de nous faire revivre un instant de cette vie si intéressante des siècles passés et de nous aider à reconstituer la physionomie de notre antique et vénérée cathédrale !

13<sup>e</sup> Sur le point de terminer cette longue énumération et pour la rendre aussi complète que possible, nous avons pris la liberté de recourir à l'obligeance bien connue de l'éminent directeur de la Bibliothèque nationale et de lui demander s'il n'aurait pas à nous faire connaître quelque nouvelle épave de notre ancien trésor de Saint-Cyr. M. Léopold Delisle s'empresse de nous signaler un troisième sacramentaire provenant de notre cathédrale et portant le n<sup>o</sup> 1528 dans le fonds latin des *Nouvelles acquisitions*.

Ce manuscrit, récemment acquis à la vente de la riche bibliothèque de notre compatriote M. Grangier de La Marinière, porte au commencement, en caractères du quinzième siècle, le titre: *Antiquum collectarium signatum per I.*

A la suite de cette indication dont la similitude est si frappante avec celle du n<sup>o</sup> 7, se référant à notre *antiquo collectario*, M. le Directeur voulut bien ajouter les notes suivantes qui nous donnent une idée de la composition du volume :

« Folios 1 et 2. — Notes sur quelques cens.

» Folio 3. — Calendrier dans lequel sont différentes notes relatives à des anniversaires. Treizième siècle.

» Folios 9-16. — Statuts et ordonnances diverses pour le chapitre de Nevers. Treizième et commencement du quatorzième siècle.

» Folio 18. — *Incipiunt Capitula per circulum anni currentia, ad usum Nivernensem*. Treizième siècle.

» Folio 27. — Oraisons des messes à partir de la veille de Noël jusqu'à la veille de la Pentecôte. Le propre du temps et le propre des saints sont mêlés.

» Folio 86, verso. — Préface et canon de la messe.

» Folio 94. -- Oraisons des messes à partir de la Pentecôte pour le propre du temps.

» Folio 109, verso. — Oraisons des messes pour le propre des saints à partir du 1<sup>er</sup> juin.

» Folio 147, verso. — Oraisons des messes du commun.

» Folio 151, verso. — Oraisons de diverses messes.

» Folio 173, verso. — Notes sur quelques cens. Treizième siècle.

» Le sacramentaire proprement dit, qui commence au folio 27 et finit au folio 165, a été copié au douzième siècle, sauf quelques parties additionnelles, telles que le folio 31, intercalé après coup pour recevoir les oraisons de la fête de saint Thomas, archevêque de Cantorbéry.

» Volume sur parchemin, de 173 feuillets, hauts de 266 millimètres et larges de 190. Ecriture à longues lignes, du douzième siècle, à l'exception des morceaux ajoutés après coup. Grandes initiales rouges, vertes, jaunes et bleues. On doit citer les miniatures qui représentent la naissance de Notre-Seigneur (folio 27), — l'adoration des mages (folio 28, verso), — Notre-Seigneur entouré des symboles des évangélistes (folio 87), — le Calvaire (folio 88, verso). »

Après avoir lu ces notes si précieuses, il nous semblait de plus en plus probable que le manuscrit où se trouvent, dès les premières pages, quantité de notes relatives aux anniversaires fondés à la cathédrale, dut être vraiment le vieux



collectaire contenant le règlement du procureur des anniversaires.

Aujourd'hui le fait est certain. Notre obligé confrère M. de Lespinasse a bien voulu nous adresser la copie d'un statut du doyen Odon, tel qu'il se trouve au folio 16 de l'antique collectaire.

Or, en le comparant avec le texte du *Livre noir* (folio 8), le doute n'est plus possible. On nous saura gré de reproduire ces deux textes, d'ailleurs inédits, en attendant la publication si désirable de cet important recueil :

*(Texte du Sacramentaire.)*

« Anno Domini millesimo trecentesimo primo, die martis ante assencionem Domini in capitulo ecclesie nostre generali, Nos Odo, decanus (1) et capitulum ecclesie predicte Nivernensis pro utilitate ecclesie nostre predicte, statuimus in perpetuum observandum quod quicumque fuerit *bursarius adniversariorum*, in qualibet septimana, omni die veneris, teneatur in capitulo pronuntiare omnia adniversaria futura celebranda sequentis septimane ac quantitates et valorem cujuslibet eorumdem. Item et quocienscunque invenerit tempus vendendi bladum pro aliquo adniversario teneatur venire ad capitulum et hoc nuntiare ut justa (*sic*) ipsius capituli consilium ipsa fiat venditio vel debeat remanere. Item et quod idem bursarius omni anno in redenda ratione computando de recepta et expensa debeat dicere et declarare in fine sue rationis, peccunias, blada et cetera omnia bona que recepit vel recipere debuit vel habet ad anniversaria sequentis temporis distribuenda. »

(1) Les archives du département et le *Livre noir* contiennent un grand nombre d'actes du doyen Odon, de 1297 à 1313.

(*Texte du Livre noir.*)

« De procuratore anniversariorum et cedula. Item statutum est pro utilitate ecclesiæ Nivernensis quod quicumque fuerit procurator anniversariorum in qualibet septimana, omni die veneris, tenebitur in capitulo pronunciare omnia anniversaria futura celebranda sequentis septimanæ et quantitatem et valorem cujuslibet eorumdem.

» Item et quoties imminuerit tempus vendendi bladum pro aliquo anniversario, teneatur dictus procurator anniversariorum venire ad capitulum et hoc nunciare ut, juxta ipsius capituli consilium, ipsa venditio fiat, vel remanebit sine vendendo.

» Item, quod idem procurator anniversariorum, quolibet anno, in reddenda ratione et computando de recepta et expensione, debet dicere et declarare in fine compotorum suorum pecunias, blada et cætera alia quæ recepit vel recipere debuit, vel habet ad anniversaria sequentis temporis distribuenda, ut hæc habentur *in antiquo collectario*, in quodam folio. »

On le voit, en comparant les deux textes, le rédacteur du *Livre noir*, au lieu de copier servilement, a modifié quelques termes vieillis; mais il avait sous les yeux, dans la salle capitulaire de Saint-Cyr, le manuscrit, qui est maintenant conservé à la Bibliothèque nationale (1).

(1) Voici comment ce volume était décrit dans le catalogue rédigé pour la vente du cabinet de feu M. Grangier de La Marinière, le 2 juin 1883: « Ce manuscrit est très-fatigué, il est même déchiré et usé en quelques endroits. Il est orné de plusieurs miniatures d'un style fort ancien. On remarque particulièrement celles qui précèdent et suivent le canon de la messe. Elles ont toutes le cachet d'une haute antiquité. La vieille couverture en bois, revêtue de peau de mouton, est encore armée d'une partie des clous sur lesquels ce livre reposait quand on le plaçait sur son pupitre. »

## § VII.

### INVENTAIRE DE L'ARGENTERIE, ORNEMENTS, LINGE

ET AUTRES EFFETS A L'USAGE DE L'ÉGLISE ÉPISCOPALE ET PAROISSIALE DE SAINT-CYR, QUI SONT TANT DANS LE TRÉSOR QUE DANS LA CHAPELLE A CÔTÉ.

(Registre pour inscrire les recettes, dépenses et actes de l'église cathédrale et paroissiale de Saint-Cyr de Nevers, de mai 1791 à décembre 1792, folios 66-74, archives de l'évêché.)

#### *Argenterie.*

1. Trois ostensoirs: un d'argent doré d'environ trois pieds, un autre *idem* d'environ seize pouces, le troisième d'argent provenant de Saint-Victor.
2. Six chandeliers d'argent (1).
3. Trois lampes d'argent (2).

(1) Étaient-ce les six grands chandeliers de cuivre argenté, de plus d'un mètre de hauteur, accompagnés d'une croix monumentale, qui garnissaient autrefois (jusqu'en 1870, où fut commencée l'érection du ciborium) l'ancien maître-autel de la cathédrale, dernier souvenir des Gonzagues?

Très-gracieusement décorés, ces chandeliers offrent sur leur pied triangulaire trois médaillons d'une belle exécution représentant, l'un: saint Benoît, tenant le livre de la règle monastique et la crosse abbatiale; les deux autres: sainte Madeleine avec une croix et le vase aux parfums, son attribut ordinaire.

Peut-être ces chandeliers proviennent-ils de l'abbaye Notre-Dame ou du prieuré de Saint-Etienne!

(2) Parmi les charges du sacriste (*onera sacristæ incumbētia*), le *Livre noir* du chapitre marquait:

*Item tenetur sustinere tres lampades in dicta ecclesia, quarum una ardet die ac nocte, et aliæ duæ tantum de nocte, et pro hoc faciendo expendit sexaginta potos olei.*

Une feuille annexée à l'inventaire porte que les commissaires-administrateurs de l'hôtel-Dieu de Nevers ont reçu, le 3 février 1793,

4. Une croix d'autel argentée.

5. Trois croix processionnelles : une d'argent doré et son bâton, une autre d'argent et son bâton, la troisième de *cristal de roche* (1) et son bâton d'argent.

6. Une croix d'argent sans bâton, qui a été donnée par le district, et une lampe d'argent très-mince pour le service de l'église Saint-Victor.

7. Le chef de saint Cyr, argent doré, orné de plusieurs diamants différents.

8. Le bras de saint Cyr, argent doré (2).

9. Le chef de saint Victor, d'argent (3).

l'an II de la République, du citoyen Bonnot, sacristain de la paroisse de Saint-Cyr, et des commissaires-fabricsiens de ladite paroisse, six flambeaux d'argent et trois lampes aussi d'argent, donnés audit hôtel-Dieu par testament de feu Henri Bogue, vivant doyen de la cathédrale, dont l'usage avait été accordé au chapitre par ledit testament. (Voir plus haut, § V, n° 22, les donations de M. Bogue à la cathédrale.)

(1) Nous avons eu déjà, dans l'*Histoire de la Verrerie et les Gentilshommes verriers de Nevers* (page 99), l'occasion d'expliquer que cette croix de cristal, qui a malheureusement disparu, avait été donnée sans doute à la cathédrale par le chanoine Pierre de Borniol, fils de Bernard de Borniol, directeur de la verrerie de Nevers au siècle dernier.

(2) A une procession faite en 1455, le 4 décembre, pour la paix et l'union du royaume de France, fut porté « *le chief et braç monsieur saint Cîre et ung ygnocent* ». (Archives communales de Nevers, 1455, CC. 52.)

Le jour de la fête de la *Susception du bras de saint Cyr* (27 octobre) qui concordait avec celle de la Vénération des reliques de la cathédrale, non-seulement le bras du saint patron était exposé, mais la grande châsse de l'autel de Saint-Cyr sous l'orgue était ouverte: *Ad totum officium, exponitur Brachium S. Cyrici super altare inter duos cereos ardentes, et aperitur*, porte le Diurnal de 1789, *capsa S. Reliquiarum ad altare S. Cyrici sub organo cum duobus cereis ardentibus*.

(3) Dans l'inventaire de l'église Saint-Victor, fait le 23 mai 1791, par les commissaires du district, outre le *buste de saint Victor*, en argent, porté à Saint-Cyr, il est aussi fait mention d'un *ostensoir* monté sur un ange et sur un pied d'argent.

10. Le chef de saint Siméon (1) et celui de saint Silvestre, en bois doré.

11. Deux représentations en bois doré : l'une de saint Laurent, l'autre de saint Thibault, ermite (2).

12. Un bassin d'argent doré avec les burettes.

13. Une patène d'argent qui sert le jeudi-saint pour les saintes-huiles.

14. Trois calices : deux d'argent doré et un en argent (3), avec une petite clochette.

15. Cinq ciboires : trois dans le tabernacle du grand autel, deux d'argent doré, un d'argent et une custode d'argent ; les deux autres ciboires sont dans le tabernacle de la chapelle de la Vierge.

16. Un bénitier d'argent, un plat d'argent et les burettes.

(1) Un buste en bois doré, figurant un pape couronné de la tiare, était encore exposé à la cathédrale, dans une des chapelles de l'abside, avant les dernières restaurations. Il est aujourd'hui conservé dans la maison du Chapitre et désigné sous le nom de reliquaire de saint Siméon.

Les reliques étaient placées dans une petite cavité, à l'endroit de l'agrafe de l'étole.

(2) Ces deux statues venaient de l'église paroissiale de Saint-Laurent de Nevers, sur l'emplacement de laquelle on a récemment établi un marché.

Dans une autre copie de l'inventaire, au lieu de : deux représentations, on lit : deux petits saints de bois doré...

(3) La cathédrale possède plusieurs calices d'argent doré de l'époque de la Renaissance. L'un entre autres, de très-grandes dimensions (18 centimètres de diamètre au pied), est orné de bas-reliefs d'une remarquable exécution. D'abord, sur le pied : le mariage de la sainte Vierge, l'Annonciation, la Visitation ; — sur le nœud : le grand-prêtre Aaron balançant l'encensoir, David jouant de la harpe, Moïse avec la verge et les tables de la loi ; — sur la coupe : la Présentation, l'Adoration des Mages, Jésus au milieu des Docteurs. Tous les sujets, au pied comme au nœud et sur la coupe du calice, sont séparés par des têtes d'anges, et sur la bordure du pied est une gracieuse guirlande semée de douze têtes d'anges. C'est vraiment le calice des anges. Le revers de la patène offre la représentation de la Cène.

17. Trois *paix*, dont deux d'argent doré et une petite d'argent (1).

18. Une petite coquille d'argent pour mettre le sel lorsqu'on fait l'eau bénite (2).

19. Deux *croix de messe*, argent doré, dans l'une desquelles il y a de la vraie croix (3).

(1) Il n'est pas inutile de rappeler ici les anciens usages relatifs à l'instrument de paix, tels que les indique le *Missale insignis ecclesie Nivernensis* de 1728, et comme ils ont été observés à la cathédrale sous le rite parisien jusqu'au retour à la liturgie romaine en 1851 :

« In missa majori, dum Celebrans dicit primam Orationem, Diaconus accipit unum *pacis instrumentum*... et genuflexus offert ei instrumentum pacis ad osculum, et mox ab eodem dicente *Pax tecum*, accipit pacem, respondens *Et cum Spiritu tuo*...

» Deinde vadit ad D. Episcopum... eique nihil dicens offert instrumentum pacis... Tunc subdiaconus et duo pueri discedunt ab altari et accedunt versus *Aquilam* in choro, dum Diaconus vadit ad Decanum; ei porrigit instrumentum pacis dicens...; quo facto Diaconus rediens ad Altare cum est prope *Aquilam*, osculatur instrumentum pacis, et illud porrigit subdiacono, et subdiaconus duo instrumenta pueris ibi consistentibus. Interim pueri vadunt in chorum et offerunt cantoribus instrumenta pacis, deinde Clero in superioribus et inferioribus stallis... deinde simul redeant ad Altare, super quo reponunt instrumenta pacis. » (*Ritus in missa servandus*, p<sup>a</sup> 10.)

(2) Un ancien inventaire de saint Donatien à Bruges en 1488 cite de même: *Una conca argentea, cui sal imponitur ad benedictionem aquæ. (Traité pratique de la construction, de l'ameublement, etc., des églises, t. I<sup>er</sup>, par Mgr Barbier de Montault.)*

(3) Voici, d'après le même missel nivernais de 1728 ce qui concerne l'usage des *croix de messe* ou *croix de main* (voir plus loin les n<sup>os</sup> 96 et 97) :

« In missa majori, cum celebrans, Diaconus *deferens parvam crucem*, et subdiaconus pervenerint ad infimum gradum Altaris, illud salutant...

» Si Episcopus sit præsens, incipit missam... et facit confessionem; qua peracta *Episcopus osculatur crucem*, quam deinde osculatur Celebrans qui ascendit ad Altare, Episcopo revertente ad sedem suam in choro. »

A la fin de la messe, après l'évangile, le diacre reprenait la croix :

20. Un bâton de chantre, au haut duquel est représenté saint Cyr et sainte Julitte en argent (1).
21. Deux chandeliers d'acolytes, argent.
22. Six encensoirs d'argent et cinq navettes.
23. Une couronne où est un morceau de la vraie croix et

« Quo dicto (Evangelio), Diaconus *parvam crucem* accipit... deinde in vestiarium redeunt... »

Que signifiait cette coutume ? demande Mgr Barbier de Montault, dans une notice sur les *Croix à main du diocèse de Poitiers*. Et le savant liturgiste répond : Elle était un vestige de la liturgie ancienne. Au moyen-âge, le crucifix n'était pas à demeure sur l'autel, qui ne se paraît que pour le temps de la célébration des saints mystères. Les acolytes y déposaient leurs chandeliers et le crucigère la croix qu'il avait enlevée de la hampe processionnelle ; au départ, ils les reprenaient et l'autel restait nu, comme on a vu, jusque sous Grégoire XVI, l'autel papal de la basilique Vaticane.

Aux solennités, la croix était portée par le célébrant lui-même. Ce n'était pas une croix ordinaire, ses dimensions étaient moindres et elle contenait un morceau de la vraie croix. Ajoutons cependant que l'usage commençait à s'établir de laisser la croix sur l'autel. Dans le chapitre X des *Rubricæ generales* de notre missel, *caput X, de præparatione altaris*, on lit :

*Ex usu nunc recepto super Altare collocatur Crux, ad cujus pedem apponitur tabella secretarum, quæ dicitur Canon, et hinc inde candelabra cum cereis.*

(1) Parmentier, dans son *Histoire manuscrite des Evêques de Nevers* (épiscopat de saint Jérôme), mentionne le bâton du chantre au bout duquel était représentée la vision de Charlemagne ; ce bâton était de l'année 1530.

Il ajoute que M. l'abbé de Damas, alors grand-chantre, en avait fait faire un autre en 1773, et qu'en 1271 le bâton était surmonté d'une colombe, comme nous l'avons, dit-il, vérifié par le sceau du chantre Jean Belini.

Le bâton dont il est ici question était bien sans doute celui de M. l'abbé de Damas, mort en 1829, âgé de quatre-vingt-neuf ans.

Dans la sacristie de la cathédrale, il reste encore le sommet du dernier bâton dont le grand-chantre se servit jusqu'au retour à la liturgie romaine. Venait-il de l'ancienne église Saint-Pierre ? On peut le penser. Il est, en effet, surmonté d'une petite statuette en argent doré figurant l'apôtre debout tenant une clé.

une épine de la sainte couronne, enrichie de quelques diamants (1).

24. Un cœur d'argent dans lequel est renfermé celui du ci-devant duc de Nevers, Barbon Mancini, mort en 1707 (2).

25. Des cartons d'autel en bois doré avec leurs vitres.

26. Trois missels : un en maroquin rouge doré sur tranche, l'autre pour les épîtres et évangiles, aussi en maroquin rouge, garni de plaques de cuivre jaune (3), et un commun.

(1) Le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, 14 septembre, après l'offertoire de la grand'messe, marquait le Diurnal de 1789, *fit adoratio S. Crucis a clero et populo*.

(2) Parmentier, dans ses *Archives de Nevers* (t. II, p. 328-329), raconte ainsi l'histoire de la translation de ce cœur de Paris à Nevers, d'après le *Mercure* d'octobre 1707. Nous ignorons ce qu'il est devenu depuis 1792 :

« Le cœur de Mgr Philippe-Jules Mancini-Mazarini a été apporté de Paris à Nevers par le sieur abbé Le Bourgoing de Sichamps, prêtre, natif de Nevers, et petit-neveu du fameux père Bourgoing, général de l'Oratoire. Il fut déposé à son arrivée dans le monastère des PP. Minimes, d'où le vendredi 26 août, à dix heures du soir, l'abbé Le Bourgoing alla le reprendre dans un carrosse à six chevaux, accompagné du président de la Chambre des comptes de Nevers, et précédé des chevaliers de la compagnie de Saint-Charles, des gardes, officiers, pages et domestiques de la maison du défunt, tous à pied et en deuil. D'autres gardes suivaient le carrosse, et leurs officiers étaient aux portières. Plusieurs autres carrosses venaient ensuite, et tout le cortège était éclairé par un grand nombre de flambeaux. Le cœur fut porté à Saint-Cyr, où Mgr l'Evêque le reçut à la tête de son Chapitre. L'abbé Le Bourgoing fit un compliment auquel le prélat répondit. On entra ensuite dans l'église, qui était tendue de noir, puis au chœur, qui l'était du haut en bas. Le lieu où l'on mit le cœur du défunt était entouré de chandeliers d'argent, garnis de cierges. Le maître-autel et tout le pourtour du chœur étaient illuminés de cierges de trois livres chacun. Le lendemain, la messe fut célébrée pontificalement et chantée en musique, avec oraison funèbre. »

(3) Voici encore la rubrique du *Missale Nivernense* de 1728. (*Ritus in missa servandus, caput V*) :

« In Dominicis, in Duplicibus et supra, cantato *Et homo factus est*,



27. Trois livres de passion, notés.
28. Une fontaine et la cuvette en cuiyre rouge.
29. Quatre tableaux et une petite glace.
30. Trois petits cadres pour les prêtre, diacre et sous-diacre.
31. Une boîte de fer-blanc pour mettre le pain d'autel.
32. Deux pelottes, deux cadres pour se préparer à la messe et pour l'action de grâces.
33. Deux flambeaux pour servir à l'élévation.

### Ornements.

34. Ornement à galon d'or fond damas blanc, orné de fleurs or et soie, composé de cinq chapes, chasuble, dalmatiques, étoles, manipules, voile et bourse (1).

35. Ornement de sept chapes en damas blanc à galon d'or, broché en or et soie, la chasuble, les dalmatiques, étoles, manipules, voiles et bourse (2).

subdiaconus (quem thuriferarius cum thuribulo et duo ceroferarii præcedunt) defert *codicem Evangelii* clausum osculandum D. Cantori et chori custodibus, deinde ceteris de choro... et cuilibet dicit, *hæc sunt verba sancta*; cui quisque respondet, *Corde credo, et ore confiteor*.

(1) Un statut qui était nouvellement porté lors de la rédaction du *Livre noir* du chapitre, au commencement du quatorzième siècle, obligeait tout nouveau chanoine à donner une bonne chape de soie, *unam cappam de serico bonam* de la valeur de 10 livres tournois, ou à payer cette somme, à la charge qu'elle serait employée à cet unique usage, *decem libras ad usum capparum tantummodo convertendas*.

On s'explique ainsi le nombre considérable de chapes, plus de soixante-dix, indiquées dans l'inventaire, et l'on comprend cette rubrique du missel nivernais qui, dans les processions des grandes solennités, permettait l'usage de la chape à tous ceux du chœur, les seuls enfants exceptés : *In Annualibus Solemnibus majoribus, Omnes de choro sunt in cappis ad processionem, exceptis pueris chori, qui semper sunt in albis*.

(2) Précédemment, dans le § V, n° 16, 20, 21, 23, 24, nous avons mentionné plusieurs ornements donnés par les évêques de Nevers à leur cathédrale; mais, — comme dans le présent inventaire, — ces

36. Ornement de damas rouge à galon d'or, de cinq chapes parsemées de fleurs en or, la chasuble, les dalmatiques, étoles, manipules, voile et bourse.

37. Une chape de drap d'or.

38. Une chape en moire d'or brodée sur le devant.

39. Une chape blanche et violette brodée des deux côtés, très-passée.

40. Une magnifique chasuble relevée en bosse d'or, sur laquelle est représentée la croix ; les deux dalmatiques sont différentes avec les étoles et manipules.

41. Cinq chapes violettes or et soie, parsemées de fleurs d'or ; une chasuble, les dalmatiques, manipules, étoles, voile et bourse.

42. Une chasuble violette et rouge, brodée des deux côtés, une étole, un manipule, la bourse et le voile.

43. Quatre chapes de damas blanc à fleurs en soie, orfroi en or, sans chasuble, dalmatiques, etc.

mentions ne sont accompagnées d'aucune description ; c'est là pourtant ce qui offrait le principal mérite. Aussi, pensons-nous qu'on lira avec intérêt l'extrait suivant du testament de « feu maistre Jehan d'Estampes, évêque de Nevers », décédé le 24 décembre 1462.

Ledit testateur ordonne qu'il lui soit fait un anniversaire solennel et perpétuel en l'église Saint-Cyr de Nevers le lendemain de Sainte-Catherine, et pour ce faire « il donne à Messieurs du Chapitre et à l'esglise ses vestemens blantz estans en lad. esglise. C'est assavoir chasuible, tunicque et dalmaticque avecques deux chappes.

» *Item* deux aultres chappes de veloux sur veloux brochés d'or à trisles.

» *Item* deux aultres chappes de drap d'or à rosetes ausquelles naguères a fait mettre orfraz neufz 'aux armes et devist du roy et les siennes semées parmy.

» *Item* deux aultres chappes de satin vermeil figurées d'or où sont les armes et devist de feu Monseigneur de Berry et celles dudit testateur.

» ... *Item* donne à ladite esglise pour mettre en la librarye ung livre de *vita Christi* qu'il a naguères fait faire... » (*Recueil de documents nivernais manuscrits*, collection de M. le comte G. de Soultrait.)

44. Quatre chapes de damas rouge à *galon d'or*, orfrois parsemé d'or, chasuble, dalmatiques, étoles, manipules, bourse et voile différents.

45. Cinq chapes blanches à galon faux, dont trois parsemées de fleurs bleues, les orfrois en soie et quelques fleurs en or; les deux autres brochées en fleurs de soie.

46. Trois chapes vertes à galon faux, orfrois roses parsemés de fleurs en soie de toutes couleurs, chasuble, dalmatiques, étoles, manipules, bourse et voile.

47. Trois chapes violettes en damas à galon faux, orfrois en fleurs de toutes couleurs, chasuble, dalmatiques, etc.

48. Quatre chapes blanches de velours d'Utrecht à galon faux, orfrois en fleurs de soie de toutes couleurs, chasuble, etc.

49. Quatre chapes blanches à galon d'argent, orfrois bleus à fleurs argent et soie, chasuble, etc.

50. Quatre chapes violettes de velours d'Utrecht à galons faux, orfrois relevés en fleurs jaunes, chasuble, etc.

51. Quatre chapes de damas rouge à *galon faux*, orfrois en fleurs de toutes couleurs, dalmatiques, chasuble, etc., qui seront avec les chapes de damas rouge à galon d'or. (N° 44.)

52. Six chapes noires: trois à galons de soie, très-mauvaises, les trois autres à galon faux, leurs chasuble, dalmatiques, etc.

53. Une chasuble de velours noir, à petit galon d'argent, la croix en moire d'argent, l'étole, le manipule et voile brodé en argent, sans bourse.

54. Deux chapes seules de damas blanc à galon de soie jaune, orfrois rouges à fleurs en soie.

55. Deux chapes violettes en velours de coton et à galon de soie, qui ne servent plus.

56. Petit dais de drap d'or à frange d'or.

57. Un ornement de velours cramoisi parsemé de fleurs de lys en or, pour garnir le brancard lorsqu'il faut porter le Saint-Sacrement ou saint Cyr.

58. Deux draps mortuaires: un parsemé de larmes d'argent, l'autre très-grand et très-mauvais, aux armes du ci-devant chapitre, lesquels ont été enlevés depuis la mort de M. Sionville.

59. Un carreau de vieux velours noir parsemé de larmes d'argent.

60. Un vieux tapis violet avec son carreau et un petit tabouret pour garnir le siège épiscopal.

61. Deux tapis rouges en velours d'Utrecht, pour l'autel.

62. Quatre housses de cadis noir pour les banquettes du chœur.

63. Un dais en drap d'or, quatre rubans, les aigrettes et les quatre bâtons garnis de velours cramoisi entourés d'un galon d'or avec le plafond (1).

64. Huit chasubles en moire d'argent, la croix en moire d'or, garnies de dentelles d'or avec leurs étoles et manipules

(1) Parmentier (*Inventaire historique des archives de Nevers*, t. 1<sup>er</sup>, p. 293) dit à ce sujet :

« De tout temps c'est la ville qui fournit le dais pour la procession générale de la Fête-Dieu. Celui dont on se sert aujourd'hui (c'est-à-dire vers 1770) est fort ancien, et je ne doute pas qu'il ne soit encore le même que celui dont il est parlé dans le troisième compte de Droin de La Marche, de l'année 1512; du moins la broderie d'or et le caractère de l'écriture qui se lit dans l'intérieur des soupentes font-ils présumer qu'ils pourraient être de ce temps-là. Les mots sont : *Corpus Christi, salva nos*; et je ne connais personne qui s'en soit encore aperçu. »

A la joyeuse entrée de la comtesse de Nevers Marie d'Abret dans sa bonne ville, en 1458, les coutres de Saint-Cyr avaient prêté le *drap d'or* « à faire pesle » (poêle, dais) pour mettre sur madite dame; il leur fut alloué par les échevins 2 sols 6 deniers. (Archives communales, CC. 54.)

Le *Livre noir* (folio 3), dans la formule de serment des nouveaux custodes et marguilliers de la cathédrale, mentionnait un tapis doré qu'ils doivent placer sur le grand pupitre les jours où il y a sermon : « *Juratis quod quoties fit sermo in ecclesia, in signum sermonis ad altum pulpitrū palliū deauratū ponetis.* »

destinées pour porter le Saint-Sacrement, le jour de la Fête-Dieu (1).

65. Deux corporaux garnis en dentelle pour mettre dessous le Saint-Sacrement le jour de la Fête-Dieu.

66. Un « pied d'estal » en bois, pour tenir le bâton de chantre.

67. Quatre flambeaux à ressort pour le jour de la Fête-Dieu.

68. Un chandelier pascal avec son ressort et son piédestal en bois (2).

(1) Voici, en effet, ce que marque le Diurnal de 1789 pour le jour de la solennité du Très-Saint-Sacrement à la procession : *Defertur SS. Sacramentum in ostensorio super tensam solide fixo quam humeris sustinent octo canonici alternatim bini et bini casulis pretiosis induti ; baldachini vittas tenent urbis ædiles.*

Les quatre échevins tenaient à honneur de porter le dais et huit chanoines soutenaient sur leurs épaules le riche brancard sur lequel était fixé l'ostensoir.

Nous avons fait remarquer dans une étude précédente sur les *Drames liturgiques* dans l'église de Nevers (*Bulletin de la Société nivernaise*, 2<sup>e</sup> série, t. VIII, p. 491), que cette pompe dramatique est absolument contraire aux règles liturgiques.

L'ostensoir doit être portatif et porté par le célébrant, comme il se pratique dans la liturgie romaine.

(2) Le cierge pascal, figure symbolique de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, avait anciennement aux yeux mêmes des simples fidèles une importance trop méconnue de nos jours. Nous avons eu déjà l'occasion de faire connaître, d'après les notes du manuscrit de Londres provenant de la cathédrale de Nevers et publiées sous le titre d'*Annales nivernenses* dans les *Monumenta Germaniæ historica* de Pertz, les deux inscriptions en grec et en latin qui devaient être placées au onzième siècle sur le cierge de notre église. (*Bulletin de la Société nivernaise, Dramas liturgiques*, page 479, t. VIII.) On aime à rappeler ce touchant symbolisme :

*Hoc debet scribi in Pascha, in cereo: Fox . Lux ; Zoé . VITA. C'est-à-dire: Je suis la lumière et la vie.*

On ne s'étonnera pas dès-lors du poids de 12 livres que devait avoir le cierge pascal. Le *Livre noir* du chapitre le spécifiait ainsi dans les charges du sacriste :

*Item tenetur solvere quolibet anno, pro cereo paschali, duodecim libras ceræ.*

L'oubli des règles liturgiques et du symbolisme avait fait remplacer

69. Trois brancards avec leurs garnitures, savoir : celui de saint Victor, saint Siméon, saint Arigle, et celui de saint Cyr.

à la cathédrale, dès le siècle dernier, le beau cierge de cire par une souche à ressort d'une hauteur démesurée, qui ne pouvait être allumée qu'à grand'peine.

L'inventaire de l'église Saint-Arigle de Nevers, dressé le 21 mai 1791 par les officiers municipaux, mentionnait aussi *un grand cierge pascal à ressort et son chandelier, le tout de la hauteur de vingt pieds.* (Archives communales de Nevers.)

La cathédrale a conservé l'ancien chandelier pascal en bois doré, à pied triangulaire; il mesure un mètre soixante-cinq centimètres de hauteur. L'écusson des Damas, à la croix de gueules ancrée sur champ d'or, qui s'y retrouve deux fois élégamment sculpté et surmonté de la crosse et de la mitre des abbés, rappelle tout naturellement le souvenir du donateur, M. de Damas, grand-chantre, puis doyen du chapitre, en même temps abbé de Saint-Léon jusqu'en 1786 et abbé d'Elau jusqu'à la Révolution.

Nous avons déjà, plusieurs fois, à propos du candélabre et du cierge pascal, parlé des charges du sacriste de la cathédrale à l'endroit du luminaire. Il est intéressant d'ajouter encore plusieurs textes curieux, extraits du *Livre noir*, sur le même sujet :

« *Item* tenetur dictus sacrista facere et sustinere unum cereum ardentem die, noctuque, *ante magnum altare* pro quo expendit quolibet hebdomada tres libras ceræ et aliquando plus, et debet esse de *cera nova*.

» *Item* solvere unam candelam semper ardentem in quodam stillicido prope magnum altare.

» *Item* tenetur tradere *candelas* pro matutinis communibus; in solemnitatibus tamen curatus tradere debet medietatem.

» *Item* tenetur ministrare *duos cereos* qui portantur per pueros ante presbiterum officium divinum facientem.

» *Item* debet in Purificatione B. M. Virginis distribuere cereos certi ponderis canonicis et ministris dictæ ecclesiæ: communiter hoc potest fieri pro novem libris ceræ.

» *Item* est de antiqua consuetudine in ecclesia observatum quod Episcopus, Thesaurarius et sacrista debent quilibet eorum *unum cereum* de una libra ceræ, *nocte, dieque, per totum annum ardentem*, ratione denariorum beati Cyrici; necnon et *unam candelam* etiam *per totum annum nocte et die ardentem ante majus altare* quam debet idem sacrista. » (*Livre noir*, folio 21.)

70. Un drap mortuaire de cadis noir tout neuf, la croix de cadis blanc.

71. Une niche avec trois aigrettes pour exposer le Saint-Sacrement.

72. Six grands cierges à ressort avec ceux des lampes pour les grandes fêtes, etc.

73. Deux chandeliers de bois doré à cinq branches.

74. Deux bougeoirs argentés pour l'*aigle* (1).

75. Une boîte pour mettre l'encens.

76. Deux mitres violettes : une brodée en argent, l'autre bordée d'un petit galon d'or. — Il y avait à l'évêché une crosse d'argent doré et deux mitres qui ont été prêtées à M. Tollet, évêque du département. Les mitres et la crosse ont leur étui (2).

(1) Dans le § V, n° 12, on a vu mentionné l'aigle de cuivre du pupitre.

(2) On lit dans le *Registre des arrêtés du Directoire du département de la Nièvre*, à la date du 18 mars 1791, au matin :

« M. Tollet, nouvellement élu évêque de ce département, a représenté au Directoire qu'ayant reçu ce matin la confirmation canonique de M. Laurent, évêque du département de l'Allier, il se disposait à partir pour la capitale afin de se faire sacrer; que, comme il lui faut pour cette cérémonie des *mitres*, une *crosse* et un *Pontifical*, il demandait que le Directoire ordonnât provisoirement la levée des scellés apposés le 11 décembre dernier sur le *trésor de la cathédrale* de cette ville, où sont déposés les divers ornements à l'usage des évêques de ce diocèse, afin d'en extraire les *mitres*, *crosse* et *Pontifical* ci-dessus, à la charge de les réintégrer à son retour dans ledit trésor, s'il est nécessaire. La matière mise en délibération, les administrateurs, considérant qu'il n'y a pas d'inconvénient à faire extraire du trésor de cette cathédrale lesdits objets, arrêtent que demain, à dix heures du matin, il sera procédé à la reconnaissance et levée des scellés... »

La crosse, remise à M. Tollet, est demeurée depuis dans sa famille; nous l'avons vue à Nevers chez M. Lucien Gueneau.

Elle est assez bien conservée et ressemble à la plupart des crosses du treizième siècle. La volute est formée par un serpent enroulé tout revêtu de belles écailles d'azur; un personnage debout le foulait

— une *croix de main*, — quatre chandeliers d'acolytes, — huit flambeaux de table pour les messes en hiver, — deux encensoirs et une navette, — quatre bénitiers, dont deux ne sont pas argentés.

*Ornements à Saint-Victor.*

98. Un ornement composé de trois chapes, deux tuniques, une chasuble fond blanc et rouge, galon d'argent.

99. Trois chapes violettes et trois vertes.

100. Cinq chasubles, dont une blanche, une rouge, une verte, une violette, une noire.

101. Un dais, un graduel, un psautier, un antiphonaire, deux missels.

« Je soussigné, vicaire épiscopal, reconnais que tous les effets énoncés dans le présent inventaire sont dans ma possession, ensemble ceux de Saint-Victor, et déclare me charger de les représenter aux premières réquisitions. A Nevers, le huit décembre mil sept cent quatre-vingt-douze.  
— Goussot, *vic.* »

102. Bien d'autres objets précieux, provenant des églises paroissiales ou des communautés, avaient été portés au trésor de Saint-Cyr. Les inventaires dressés par les commissaires du district signalent, en particulier, un reliquaire en forme de croix, renfermant des reliques de saint Arigle, provenant de la ci-devant paroisse Saint-Arigle, qui était très-riche ; et plusieurs croix d'argent, l'une dorée et ornée de quatre pierres bleues, une autre aussi d'argent ayant un Christ, d'un côté, et saint Vincent, de l'autre.

103. Dans presque toutes les églises se trouvaient deux grands plats ou bassins de cuivre, l'un servant aux fonts baptismaux, pour recevoir l'eau des baptêmes, l'autre à distribuer le pain bénit.

104. De même, dans toutes les églises il y avait des croix à main d'argent, quelquefois en vermeil ; ainsi à Saint-Martin. Dans cette dernière église, qui était aussi très-



richement décorée, les commissaires notent deux paix d'argent, un bâton de chancre couvert d'argent, deux lampes d'argent, deux reliquaires envoyés à Saint-Cyr; huit pièces de tapisserie dans le chœur, représentant la vie de saint Martin, une niche fond rose argent et le chapeau en soie fond or, garnie de frange en or, avec ses quatre aigrettes en *émail*, ce qui nous rappelle une de nos vieilles industries nivernaises, etc.

Terminons donc en exprimant, encore une fois, le regret de n'avoir pu retrouver qu'un si petit nombre d'objets ayant appartenu à notre beau trésor de Saint-Cyr; mais on ne saurait s'en étonner dans une cité qui eut pour proconsul le trop célèbre Fouché, de sinistre mémoire.

Le 29 vendémiaire (20 octobre 1793), il envoyait une députation déposer au tribunal révolutionnaire de Paris 1,091 marcs en or et en argent, provenant, disait-il, de la *dépouille des églises* et des offrandes patriotiques des citoyens.

Le 21 brumaire (11 novembre), les députés de la Nièvre apportaient à la Convention pour un million d'*ornements d'église* et 900,000 livres en numéraire, échangé contre des assignats.

Et, en quittant Nevers, le même Fouché écrivait encore à la Convention : « Les offrandes continuent d'abonder à Nevers sur l'autel de la Patrie; je vous fais passer un quatrième envoi d'or et d'argent, qui s'élève à plusieurs millions (1). »

L'abbé BOUTILLIER.

*Erratum.* — A la 3<sup>e</sup> ligne de la note 4 de la page 234, le lecteur ne manquera pas de remplacer le mot *accessoires* par *encensoirs*, traduction de *turribulos*.

(1) *Moniteur universel* du 8 novembre 1793.



DES

## ANCIENNES CORPORATIONS OUVRIÈRES

DE NEVERS.

---

Notre érudit vice-président nous a demandé de présenter à la Société une notice sur les anciennes corporations ouvrières de Nevers, dont il ne peut se charger lui-même, en raison du repos qu'exige l'état accidentel de sa santé. Nul ne pouvait traiter ce sujet avec plus de supériorité que lui, et c'eût été une bonne fortune pour tous de voir sortir de sa plume l'étude vivante, colorée, approfondie, des arts et métiers à Nevers avant 1789.

L'espoir que la Société ne nous refuserait pas son indulgence et voudrait bien oublier quel auteur aurait dû attacher son nom aux recherches dont nous présentons ici la modeste esquisse, cet espoir seul a pu nous déterminer à ne pas résister aux prières d'un ami.

Nevers était au nombre des villes en jurande, c'est-à-dire où il y avait apprentissage et maîtrise dans les corps d'état des arts et métiers.

C'était l'organisation légale du travail au dernier siècle encore : la grande industrie, bien que datant de Louis XI, n'était pas à beaucoup près ce qu'elle est aujourd'hui. Mais cette organisation ne s'appliquait pas, loin de là, à tous les villages, bourgs ou villes du royaume (nous l'avons établi ailleurs) (1), et dans un grand nombre de villes, du reste, tous les métiers n'étaient pas jurés. C'était le cas de Nevers.

(1) *Unions de la paix sociale dans le Berry, le Bourbonnais et le Nivernais*, fascicule de 1887.

On y voit les orfèvres établis en 1419 (1) et pourtant l'*Almanach des monnoies* de 1787 (2) nous apprend que leur communauté fut érigée seulement en 1757.

Le régime des jurandes remonte dans notre cité à une haute antiquité. Dès le quatorzième siècle, la boucherie est qualifiée de *jurée* (3); il est vraisemblable que ce n'était pas là une exception.

Les copies prises par M. le Curé de Coulanges des contrats d'apprentissage et des procès-verbaux de réception à la maîtrise, copies qu'il a bien voulu nous communiquer (4), permettent, à défaut des statuts que nous n'avons pas, de reconstituer les traits principaux de la physionomie des anciennes corporations ouvrières de Nevers.

Constatons d'abord l'existence de la confrérie, forme religieuse de l'association professionnelle. Indépendamment des contrées de piété, les métiers avaient la leur : — saint Côme et saint Damien, pour les chirurgiens, à Saint-Aricle ; — saint Jacques et saint Christophe, pour tous les artisans porteurs à col, à Saint-Victor ; — saint Claude, dans la même paroisse, érigée sur la demande de Claude Bédot, taillandier, de Claude Jean, boulanger et pâtissier, et de plusieurs autres boulangers ; — saint Pierre-ès-Liens, pour les serruriers, en l'église Saint-Pierre ; — sainte Anne, pour les tonneliers et menuisiers, en la même église (5) ; — saint Simon et saint Jude, pour les corroyeurs (6).

La confrérie se présente à nous avec les caractères observés partout. Elle est l'âme du métier ; les membres des corporations versent une cotisation pour subvenir à ses

(1) Boutillier, *Invent. som. des arch. com.*, CC. 25.

(2) Page 169.

(3) Boutillier, *Invent. som. des arch. com.*, HH. 5.

(4) Nous les citons sous la rubrique des *minutes* du notaire qui avait reçu les actes.

(5) Boutillier, *Arch. par. de Nevers*, p. 329, 285, 209 et 206.

(6) Parmentier, *Arch. de Nevers*, I. 295. — Boutillier, *Invent. som. des arch. com.*, BB. 26.

dépenses (1) ; ils apportent la plus grande sollicitude à embellir leur chapelle. En 1685, l'autel de la confrérie de Sainte-Anne, en l'église de Saint-Pierre-ès-Liens, est ornée de nouveaux parements par les soins des maîtres tonneliers (2). Les métiers sont jaloux de porter les insignes de la confrérie à la procession de la Fête-Dieu. Dans ce but les corroyeurs « ont fait faire un bâton où est placé la figure des SS. Simon et Jude et une enseigne blanche et bleue avec deux torches », et ils supplient Mgr l'Evêque de leur permettre de porter *le tout* à ladite procession « comme font les maîtres des autres métiers », et d'y « tenir le rang qui leur sera ordonné (3) ».

La confrérie exerçait une action moralisatrice sur les membres de tous les métiers, par suite de la confraternité naturelle qui règne entre gens de même situation sociale, et il n'y a pas lieu d'être surpris de voir Christophe de Rossel, apprenti orfèvre, âgé de dix-sept ans, *mourir religieusement parce qu'il se confessait fort souvent* (4). L'instruction laïque, gratuite et obligatoire, ne nous a pas encore amené là.

La famille professionnelle se composait du maître, du compagnon et de l'apprenti. Parlons d'abord de celui-ci et voyons la nature des relations qui s'établissaient entre lui et le patron :

— Noble homme Diedes, maître émailleur, promet de prendre Etienne Faulquier comme apprenti durant six ans, « plus le nourrir, loger et habiller d'habits honnestes selon son état (5) ».

— Clerc, maître boulanger, s'engage à « tenir en sa maison » son apprenti Martin Gaudet, « le nourrir, coucher et exercer pendant deux ans (6) ».

(1) Minutes Taillandier, 27 avril et 12 mai 1679.

(2) Boutillier, *Arch. par. de Nevers*, p. 206.

(3) Parmentier, *Ouv. cit.*, I, p. 295.

(4) Boutillier, *Arch. par.*, p. 67.

(5) Minutes Brisson, 3 juin 1596.

(6) Minutes Casset, 27 août 1655.

— Pierre Jermeau, maître charron, prend « en sa maison », pendant trois ans pour apprenti, Etienne Pluvost, et s'engage à lui « enseigner l'art et mestier de charron et à le nourrir, loger et blanchir (1) ».

— Honorable homme Jean Petit, marchand poeslier et chauderonnier, « s'oblige à nourrir, loger, chauffer et blanchir en sa maison » Sébastien Lesort, son apprenti (2).

— Charles Carimentrand, chaudronnier, prend pour apprenti René Randon et promet le loger, nourrir et faire blanchir pendant ses cinq années d'apprentissage (3).

— Dame Hélène Gauclair, maîtresse couturière, prend pour apprentie Marie Tixier et s'engage, pour trois ans, à la nourrir à sa table, la coucher, blanchir, luy apprendre à lire et à écrire et enseigner la couture (4).

— Jacques Guillaumin, maître cuisinier, s'engage envers messire Pierre de Jaucourt, chevalier, seigneur, baron Despeuilles, Hubon, Brinon-les-Allemands, à prendre pour apprenti Hugues Chevon, serviteur dudit sieur Despeuilles, et à le nourrir, loger et blanchir, à ce titre pendant dix-huit mois, et ledit Chevon est *tenu* de loger chez son patron (5).

— Michel Dumont, marchand, maître faïencier, prend en sa maison Etienne Martin pour apprenti, et s'engage à le nourrir, loger et faire blanchir pendant la durée de son apprentissage, fixé à quatre années (6).

— Dhéré, marchand, prend en apprentissage pendant trois ans Jean Mouillefer, fils d'un notaire de Saint-Péreuze, pour lui apprendre à vendre et débiter les marchandises dont il fait commerce, et sera tenu de le nourrir, coucher, blanchir et chausser (7).

(1) Minutes Taillandier, tome III, 19 août 1682.

(2) Minutes Taillandier, 12 mai 1679.

(3) Minutes Taillandier, 21 décembre 1699.

(4) Minutes Taillandier, 18 octobre 1680.

(5) Minutes Taillandier, 30 décembre 1653.

(6) Minutes Taillandier, tome LII, 5 mai 1684.

(7) Minutes Taillandier, 28 mai 1672.

— Nicolas Bourgoing prend Pierre Clerc pour apprenti pendant deux ans, et s'engage à lui montrer « l'estat et mestier de mégissier, esgalletier et boursier, et pendant ce temps à le coucher, lever, blanchir et nourrir, selon sa qualité (1) ».

— Claude Chevalier, menuisier, prend le jeune Lhermite pour apprenti pour quatre années, et stipule qu'il le nourrira, couchera et blanchira (2).

— Claude Bertault, savetier, prend pour apprenti pendant deux années Jehan Rat, et s'oblige pendant ce temps à le nourrir, coucher et lever (3).

— Léger Simonneaut, maître sellier, s'engage envers Mgr de Chéry, évêque de Nevers, à prendre pour apprenti pendant deux années François de Marienne, domestique du prélat, et pendant ce temps à « le nourrir, coucher et reblanchir, selon sa qualité (4) ».

— Même contrat, au profit du jeune Juste, passé entre messire Paul-Louis de Rumigny et Pierre Buché, maistre sellier (5).

— Guillaume Thilloux, maître tailleur de pierre, prend pour apprenti pendant trois années le nommé Girard et s'engage tout le temps à « luy administrer en son hostel lieu, feu et nourriture (6) ».

De tous ces exemples, il résulte que l'apprenti prend place à titre de fils au foyer du maître, et que celui-ci remplit à son égard les fonctions de père en même temps qu'il lui enseigne le métier, c'est-à-dire qu'il lui donnait l'éducation morale et l'instruction technique.

La durée de l'apprentissage, dans la totalité des contrats que nous avons eu sous les yeux, varie entre dix-huit mois,

(1) Minutes Casset, 30 mai 1635.

(2) Minutes Taillandier, 27 avril 1679.

(3) Minutes Casset, 15 mars 1635.

(4) Minutes Taillandier, II, 47 (1656-1660).

(5) Minutes Taillandier, LIV, 22 mai 1691.

(6) Minutes Taillandier, XLIV, 4 août 1635.

deux, trois, quatre, cinq et six années, toujours consécutives et continues.

Dans ces mêmes contrats on remarque deux fois qu'il est dit expressément que l'apprenti paye pour le *droit de chapelle* ou de la *cire pour la confrayrie* (1). Nous ferons remarquer que, prévue ou non dans les contrats d'apprentissage, la contribution de l'apprenti aux dépenses de la confrérie était de règle dans les métiers en jurande, par la raison que l'apprenti faisant partie de la confrérie comme le maître et le compagnon participait aux mêmes charges qu'eux pour le service du culte.

L'apprenti ne gagnait rien de fixe; toutefois, dans le contrat par lequel Dièdes, maître émailleur, prend Faulquier pour apprenti, il est convenu que celui-ci recevra *la dernière année*, c'est-à-dire la sixième, un écu par mois, soit douze écus par an (2).

L'obéissance de l'apprenti vis-à-vis du patron était exigée partout; on en rappelle néanmoins l'obligation dans nos contrats, *en ce qui est civil et honnête* (3), *en tout ce qui lui sera commandé de civil et honnête* (4), *en ce qui sera de la raison* (5), *en ce qui sera pour le bien et avantage de la profession* (6); toutes formules qui rappellent un principe invariablement en vigueur.

Les *folours* et *jolivetex* de l'apprenti, ses escapades en un mot, que le bon Etienne Boileau dans le *Livre des mestiers* regardait d'un œil si paternel, se produisaient à Nevers comme à Paris, les enfants sont les mêmes partout. Aussi, quelques contrats obligent-ils le père à *représenter et réintégrer* (7) l'enfant pour continuer l'apprentissage; mais

(1) Minutes Taillandier, 12 mai 1679 et 17 avril même année.

(2) Minutes Brisson, 3 juin 1596.

(3) Minutes Taillandier, 12 mai 1679.

(4) Minutes Taillandier, LII, 5 mai 1684.

(5) Minutes Taillandier, LIV, 18 mai 1692.

(6) Minutes Taillandier, 22 mai 1691.

(7) Minutes Taillandier, 27 avril et 12 mai 1679; LII, 5 mai 1684.

la coutume devait suppléer au silence des engagements sur ce point, sans cela les ateliers se seraient désorganisés.

Les contrats d'apprentissage étaient passés devant notaire, parfois en présence de témoins (1), et moyennant un prix. Généralement, ce prix était payé en argent ; toutefois, dans la convention aux termes de laquelle le sieur Gousin, chirurgien, prend pour apprenti Etienne Berthault, le prix fixé est de *soixante livres tournois et deux porcs* (2) ; ailleurs, le prix convenu est de trente-deux boisseaux de froment, mesure de Nevers, payable par semaine, et dans le cas où le maître ne se contenterait plus du blé, la caution de l'apprenti est tenue de payer chaque semaine seize sols par boisseau de blé.

Parfois des *épingles* sont ajoutées au prix (3) pour *madame la femme* du maître (4). Enfin, lorsque le prix est payé d'avance, on prévoit l'éventualité de la mort de l'apprenti pendant l'apprentissage, de manière à ce que fraction du prix calculée au prorata de la durée effective de l'apprentissage soit sujette à restitution par le maître (5).

Du moment que l'apprentissage n'était pas gratuit, bien des enfants issus de familles pauvres se seraient trouvés dans l'impossibilité de suivre la carrière des arts et métiers. Cette situation inspira en leur faveur des dispositions charitables. En 1566, Jean Tenon, bailli de Saint-Pierre-le-Moûtier, fils de Guillaume Tenon, marchand à Nevers, légua une somme pour la construction d'un hôpital joignant le collège... « pour y estre instruits et nourris les enfants mâles des pauvres habitants de ladite ville et faubourgs de Nevers et

(1) Minutes Taillandier, XLIV, 25 mai 1638 ; — minutes Casset, 15 mars 1635.

(2) Minutes Taillandier, XLIV, 25 mai 1638.

(3) Minutes Casset, 27 août 1655 ; — minutes Taillandier, 18 octobre 1680.

(4) Minutes Casset, 30 mai 1635.

(5) Minutes Taillandier, 18 octobre 1680 ; — XLIV, 4 août 1635.



de la paroisse de Nanvigne, et ce à la formalité de l'hôpital de la Trinité, à Paris (1). »

La ville étant trop obérée pour pouvoir construire à neuf un hôpital, elle convint avec les héritiers du sieur Tenon qu'une maison proche l'hôtel-Dieu, appelée la maison de Saint-Louis, servirait d'hôpital. Mais que se passait-il donc dans celui de la Trinité, à Paris, pour qu'on l'imitât à Nevers ? En vertu de l'édit de Henri II de juin 1554, les enfants pauvres qui y étaient admis gagnaient la maîtrise en y travaillant un certain nombre d'années. Différentes villes, Thiers entre autres, adoptèrent, à l'exemple de Paris, les mêmes dispositions au profit des enfants pauvres de la cité placés dans leur hôpital. C'est à cet ordre de faits pour Nevers que se rapporte le passage suivant de Parmentier (2) :

« Selon l'état actuel des choses, l'hôtel-Dieu est obligé, moyennant ces 406 livres de rente, de faire apprendre tous les ans un métier à trois pauvres enfants, dont deux doivent être de la ville ou des faubourgs de Nevers, et le troisième de Nanvigne, aujourd'hui Menou, à la nomination des seigneur ou dame du lieu. Outre le prix de l'apprentissage on leur fournit à chacun une chemise, habit, bas, souliers et chapeau en entrant chez le maître (3), et un habit complet lorsqu'ils ont fini leur temps.

» Ces enfants doivent être légitimes, instruits de la religion catholique, âgés de quatorze ans et véritablement pauvres...

» La cérémonie de l'élection des trois enfants se fait tous les ans, le jour de Saint-Louis, à trois heures après midi,

(1) Parmentier, *Ouv. cité*, II, p. 38.

(2) *Ouv. cité*, II, p. 43.

(3) Ce passage indique que l'enfant travaillait chez un maître de la ville. Il ne pouvait en être autrement, puisque trois enfants seulement chaque année entraient en apprentissage. A Paris, le nombre des enfants étant très-considérable, les maîtres qui les formaient dans l'hôpital de la Trinité y résidaient.

dans l'église de Saint-Didier, en présence de MM. les Maire et Echevins. Elle commence par le *Veni Creator*. On appelle ensuite les enfants qui ont été auparavant convoqués dans les paroisses de la ville. On fait autant de billets qu'il y a d'enfants, parmi lesquels billets il y en a deux sur lesquels sont écrits ces mots : *Dieu t'a élu*, et sur les autres : *Dieu te console*. On met tous les billets dans un chapeau et les enfants tirent l'un après l'autre, puis on chante le *Te Deum*. Après quoi on lit l'acte de nomination du troisième enfant, faite par le seigneur ou la dame du marquisat de Menou.

» On conçoit que ces enfants ont reçu le nom d'*Enfants de saint Louis*, ou du jour de la cérémonie de leur élection ou de ce que la maison de Saint-Louis était destinée pour l'habitation de ceux qu'ils représentent. On les appelle aussi enfants de la Trinité, ou parce que leur premier établissement devait être conforme à celui de l'hôpital de la Trinité, à Paris, ou parce qu'on doit les habiller de bleu en les mettant en apprentissage. »

L'élection se fit pour la dernière fois en 1790 (1).

On trouvera peut-être que nous nous sommes étendu longuement sur ce qui concerne l'apprenti; mais l'apprentissage étant la base du métier, il était nécessaire d'entrer dans des détails qui sont inutiles pour les autres membres de la famille professionnelle.

Le compagnon, comme l'apprenti, prenait part au foyer du maître. Honorable homme Boursier, maître émailleur à Nevers, s'engage envers Simon Brodteur, *garson* (2) *émailleur*, « à lui apprendre l'art et estat d'émailleur sans lui cacher ni celler aucunes choses pendant deux années », et sera « tenu le coucher et lever honnêtement et (le fournir), selon sa qualité, d'habits, de solliers, bas, haulis-de-chausse,

(1) Boutillier, *Arch. par.*, p. 85.

(2) Terme équivalant à celui de compagnon.

pourpoint, manteaux et chapeaux pendant ledit temps (1). » Ce qui constituait de véritables gages. Nous avons du même maître, sauf ce qui touche le vêtement, un engagement analogue vis-à-vis Nazare Berthier, *compagnon émailleur*, qui reçoit pour gages la somme de soixante-douze livres tournois (2).

On voit par ces deux exemples que le compagnon jouissait des mêmes avantages que l'apprenti dans la maison du maître.

La vie à son foyer était la règle de la famille professionnelle, nous l'avons établi déjà pour plusieurs points de la France (3), et voici un contrat passé à Tours, en 1603, qui corrobore ces premières indications : Jehan Bredin entre à titre de compagnon chez Pierre Courtoys, maître peintre-émailleur de cette ville, pour durant une année « se gouverner avec ledit Courtoys comme un compagnon doit et est tenu faire », et celui-ci « le logera, le nourrira, le fournira de feu et lumière comme en tel cas appartient à un de sa qualité (4) ».

Ces traditions se sont prolongées ici même jusqu'à nos jours. Il y a peu d'années, un industriel de Nevers, aujourd'hui retiré des affaires, nous racontait, en parlant de ce qui se passait chez lui vers 1860 : « Nos jeunes gens, disait-il, étaient logés à la maison et nourris à notre table. Ils recevaient 30 fr. par mois, et pourtant à la fin de l'année ils avaient plus mis d'argent de côté que les ouvriers d'aujourd'hui payés 5 fr. et 6 fr. par jour. » Cela n'a rien de surprenant. La vie de famille ne laissait pas contracter l'habitude du café ou du cabaret ; elle garantissait le compagnon et l'apprenti des dangers de l'isolement, elle établissait entre le

(1) Minutes Pellé, 26 octobre 1611.

(2) Minutes Pellé, 15 décembre 1612.

(3) Voir *L'Atelier dans les anciens corps de métiers* publié dans l'*Association catholique*, numéro du 15 mars 1885.

(4) Giraudet, *Les Artistes tourangeaux*, p. 48.

maître et ses subordonnés une union, disons mieux, une affection que nos temps actuels ne connaissent plus et qui était le garant de la paix de l'atelier.

Le premier devoir du maître était de donner l'exemple. Il n'y manquait pas. Les documents qui précèdent permettent de l'inférer sans qu'il soit nécessaire pour le constater d'entrer dans un ordre de preuves qui auraient l'inconvénient d'ajouter à la longueur de cette notice. Nous nous abstenons donc de détails à ce sujet ; mais il est un point pourtant que nous tenons à mettre en lumière. Nous voulons parler de la vigilance que l'on apportait, dans cet ancien régime si décrié par un certain monde, à pousser l'aspirant à la maîtrise à augmenter la somme de ses connaissances techniques. On voulait que l'atelier local fût à la hauteur du travail général du royaume, afin d'éviter une infériorité qui aurait placé la cité dans des conditions économiques défavorables. De là le *tour de France* pratiqué dans les métiers jurés. En 1419, les compagnons cordonniers de Troyes « de plusieurs langues aloient et venoient de ville en ville ouvrir pour apprendre, congnoistre, veoir et savoir les uns des autres (1) ». Chez les maréchaux-ferrans et plusieurs autres mestiers d'Alsace, le compagnon ne pouvait parvenir à la maîtrise qu'à la condition d'avoir *roulé* trois ans et travaillé deux ans à Saverne (2). A Nevers, dans le métier de tannerie (de 1637 à 1646) le candidat ne pouvait se présenter à la maîtrise s'il n'avait « veu et couru le pain et bonnes villes du royaülme pendant une, deux ou trois années (3) ». L'obligation de parcourir la France dans le but de s'instruire assurait l'apprenti du futur maître qu'il serait au fait des meilleures méthodes de travail.

Pour celui-ci, rentré à Nevers, il demandait aux maîtres

(1) Ord. roy. de mars 1419.

(2) Hanauer, *Etud. écon. sur l'Alsace anc. et mod.*, II, p. 573.

(3) Minutes Taillandier, XLIV, 4 déc. 1637; — XLIV, 8 fév. 1639; — 13 nov. 1646.

de sa corporation à faire le chef-d'œuvre, et alors, en présence d'un notaire royal, assisté de témoins, ses maîtres lui en concédaient l'autorisation. Le récipiendaire recevait un garde, qui avait pour mission de veiller à ce qu'il ne commit aucune fraude dans ses opérations, puis, le chef-d'œuvre terminé, les maîtres l'examinaient; s'il était admis le candidat obtenait le titre de maître sur-le-champ et, sans désespérer, prêtait « le serment en cas requis et accoutumé de bien et fidèlement exercer ledit art et mestier, conformément aux statuts et privilèges (1) ».

Ce qui se passait pour la tannerie indique évidemment ce qui avait lieu pour les autres métiers.

En résumé, la religion était, sous la forme de la confrérie, la base de l'association professionnelle, et les gens de métier manifestaient volontiers leur amour pour elle.

Les engagements passés entre maître et compagnons ou apprentis témoignent du dévouement du premier envers ses inférieurs, du respect et de l'affection des seconds pour leur supérieur.

Le maître, préoccupé de ses devoirs vis-à-vis de ses subordonnés, se faisait une loi de ne les point *divertir à autre vacation* (2) qu'à leurs travaux professionnels.

Enfin, de l'accord existant entre les membres de l'atelier et de leur vie en commun au même foyer naissaient la paix et la concorde entre eux.

Nous pourrions nous arrêter ici.

Mais nous nous reprocherions, à propos des gens de métiers, de ne pas emprunter deux dernières citations aux *Archives paroissiales de Nevers*, où nous avons déjà si largement puisé. Cet important recueil, en faisant passer sous les yeux les grands actes de la vie humaine, met en relief des mœurs et des coutumes encore peu connues de l'ancienne France. En ce qui concerne les travailleurs, on y

(1) Minutes Taillandier, XLIV, 4 décembre 1637.

(2) Minutes Taillandier, XLIV, 4 août 1635.

voit deux choses curieuses. La première, c'est que les gens des métiers jurés occupant une place officielle dans l'Etat affirment sans honte leur situation chaque fois que besoin est. On ne faisait pas alors suivre comme aujourd'hui de la sottise qualification de *propriétaire* le nom propre qui rougit de sa profession présente ou passée. Quiconque est *poeslier-chauderonnier* sait qu'il a des privilèges, une place dans les cérémonies publiques, et il se dit nettement *poeslier-chauderonnier*. La seconde observation, c'est que dans cette société si rigoureusement hiérarchisée, les cœurs n'étaient pas séparés; l'évêque servait de parrain au fils du *tailleur de pierre* (1). Étaient encore parrain et marraine de la fille d'un *maître à danser*: noble François Tenon de Fonfay, écuyer, baron de La Guerche, et haute et puissante princesse Anne de Gonzagues, duchesse de Nivernois et de Rethe-lois (2). Ce mélange des classes avait la plus heureuse influence sur les rangs inférieurs de la population. Il élevait les cœurs, les portait aux nobles sacrifices, les enflammait pour les grandes causes, et c'est pourquoi les milices ouvrières de Nevers se signalèrent par leur attitude martiale à Bouvines; en sorte qu'un historien a pu dire d'elles avec vérité, à propos de cette bataille: NEVERS, DONT LES HABITANTS VALAIENT DES CHEVALIERS (3).

Hâtons de tous nos efforts de pareils rapprochements, la classe ouvrière y verra où sont ses véritables amis, nous n'entendrons plus les sauvages revendications qui jettent la société dans l'effroi, la paix sociale renaîtra sur notre sol et la France retrouvera sa grandeur.

HIPPOLYTE BLANC.

(1) *Archives par. de Nevers*, p. 155.

(2) *Archives par.*, p. 339.

(3) Capetique, *Hist. de Philippe-Aug.*, 3<sup>e</sup> édit., II, p. 145.



## SÉANCE DU 27 OCTOBRE 1887.

Présidence de M. le comte DE SOULTRAIT, président.

Étaient présents : MM. le comte de Soultrait, *président* ; Roubet, *président honoraire* ; l'abbé Boutillier, *vice-président* ; E. de Toytot, *secrétaire* ; Duminy, *archiviste* ; Roger de Quirielle, le docteur Subert, Adolphe de Villenaut, Octave de Villenaut, Langellé, de Flamare, H. Blanc, de Lespinasse.

M. le Président annonce à la Société qu'il a reçu, par l'intermédiaire de la préfecture et de la mairie de Toury, la réponse affirmative du maire de Corbigny au sujet des sculptures qui avaient été demandées. La Société pourra donc les faire prendre quand elle le voudra.

Lecture est donnée du programme du congrès des sociétés savantes pour 1888. La Société a reçu aussi le discours de M. Spuller, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, au congrès des sociétés savantes, le 4 juin 1887.

La Société nouvelle d'histoire naturelle d'Autun sollicite la faveur de devenir correspondante de la Société nivernaise.

Cette demande est favorablement accueillie.

M. H. Blanc fait hommage à la Société d'un mémoire qu'il vient de publier sur les corporations ouvrières avant 1789. Ce mémoire a été lu à la réunion régionale de Bourges le 21 avril 1887.

M. l'abbé Marillier, vicaire général, offre à la

Société son importante monographie de Corbigny. M. le Président le remercie et lui adresse ses félicitations pour ce beau travail.

M. l'abbé Boutillier lit une notice biographique sur notre regretté confrère M. l'abbé Clément, curé de Châtillon-en-Bazois, décédé en juillet 1887.

M. l'abbé Boutillier signale ensuite deux importants travaux insérés dans le tome XIV (1886-87) des *Mémoires de la Société des antiquaires du Centre*. Dans le premier, relatif aux seigneuries de Jussy-Champagne et de Quinquempoix ; l'auteur, M. le baron Thierry de Brimont, publie des documents très-importants sur la famille de Gamaches et concernant le Nivernais. Dans le second, M. Pierre Dubois donne la biographie du Père Terrasse Desbillons, Jésuite, ancien professeur au collège de Nevers, de 1729 à 1751, connu surtout par son recueil de fables latines. Sa bibliothèque de 20,000 volumes est aujourd'hui conservée à Manheim, où il s'était réfugié à la dispersion de la Société.

M. l'abbé Boutillier signale aussi dans le procès-verbal de la *Société historique du Cher* (séance du 5 août 1887) une note sur les vases de pharmacie du dix-septième siècle, article d'ailleurs très-court et dont voici le texte :

#### VASES PHARMACEUTIQUES DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

M. Francis Pérot, de Moulins, membre correspondant de la Société, fait connaître la découverte assez récemment faite, dans une cave de la rue Bourbonnoux, à Bourges, d'une



certaine quantité de vases en terre commune qu'il estime avoir été employés au dix-septième siècle à des usages pharmaceutiques. Six dessins au crayon permettent d'apprécier les formes de ces vases, qui représentent ce qu'on désigne communément par les noms d'aiguière, de pot-au-feu, de pot à confiture et d'écuelle à anses.

Des fragments de poterie nivernaise polychrôme trouvés en compagnie de ces céramiques, et que notre correspondant juge en être contemporains, lui ont permis de leur assigner la date qu'il leur attribue.

La destination des vases en question lui paraît indiquée par la nature des substances desséchées qui s'y trouvaient encore lorsqu'on les a découverts. C'était, lui a-t-il semblé, le benjoin, la manne, le tannin, les résines parfois liées par l'axonge.

D'après ces appréciations, cette découverte offre cet intérêt qu'elle nous met en présence de vases de la vieille apothicairerie, remplacés depuis par la pompeuse faïence aux riches couleurs, importée d'Italie en France par les ducs de Nevers.

Ajoutons que plusieurs de ces vases ont été achetés par M. Montagnon.

M. de Flamare propose à la Société l'impression de l'inventaire des archives du château de Limanton, qui renferme une pièce du treizième siècle et plusieurs très-importantes du quatorzième et surtout du quinzième siècle, notamment un inventaire de la verrerie de la Boüe, dont il cite quelques passages.

M. Léopold Delisle, dans une lettre adressée à M. de Flamare, exprime le désir de voir les sociétés de province entrer dans cette voie de publications.

M. Octave de Villenaut insiste pour qu'on imprime d'autant plus ces sortes de travaux que ce sont les seuls pour lesquels on reçoit des subsides du ministère.

La Société décide qu'il y a lieu de faire imprimer le travail de M. de Flamare, en le laissant libre de choisir les pièces qu'il croira les plus intéressantes à publier en outre de l'inventaire, sans d'ailleurs imprimer tout *in extenso*.

M. le docteur Subert donne lecture d'une communication dans laquelle M. V. Gueneau annonce qu'il a eu la satisfaction de trouver dans les archives de Loudun *bon nombre* de familles nivernaises, dont il cite seulement deux : les Frezeau de La Frezelière et les Doublet de Persan, qui ne figurent ni dans *le Morvand* de M. l'abbé Baudiau ni dans *l'Armorial du Nivernais* de M. de Soultrait. M. Gueneau entre dans de longs détails sur la famille Frezeau et parle aussi de la famille Doublet de Persan, qui aurait possédé au dix-huitième siècle la seigneurie de Dun-les-Places.

M. de Soultrait répond à cette communication, dans laquelle il est mis en cause ainsi que feu M. Baudiau, en s'étonnant que M. Gueneau, ordinairement si exact dans ses petites monographies, ait classé parmi les familles nivernaises les Frezeau de La Frezelière qui, au dire même de l'auteur de la lettre, n'ont jamais rien possédé en Nivernais. En effet, M. Gueneau, qui cite bon nombre de membres de la famille Frezeau avec

leurs titres et qualités, n'en mentionne pas un seul qui ait habité notre province. Ajoutons toutefois que, au commencement du dix-septième siècle, Anne Frezeau épousa René de Rousselé, baron de La Roche-Milay, alliance dont, en effet, ne parle pas M. Baudiau.

Mais cette alliance ne constitue pas pour les Frezeau la moindre nationalité nivernaise.

M. Gueneau aurait, à plus juste titre, reproché à *l'Armorial du Nivernais* d'avoir omis les Rousselé, qui possédèrent La Roche-Milay pendant trois générations. Mais l'auteur dudit *Armorial* n'a pu mettre dans son ouvrage que les familles qui ont habité la province assez longtemps et y ont eu des alliances en certain nombre. Or, tel n'est pas le cas des Rousselé, sur lesquels, du reste, les livres et les archives se taisent, et dont on ne connaît ni l'origine ni les armoiries.

Quant aux Doublet de Persan, aucun document nivernais ne leur attribue le fief de Dun-les-Places, qui passa des Montmorillon aux Montsaulnin, lesquels le possédaient encore en 1758. M. l'abbé Baudiau, si longtemps curé de Dun-les-Places, connaissait parfaitement l'histoire de sa paroisse, et il n'eût pas manqué de mentionner les Doublet de Persan dans la liste des seigneurs de ce lieu, si réellement ils devaient être comptés au nombre de ces seigneurs, ce qui est pour le moins douteux. Dans la généalogie des Doublet, donnée par le *Dictionnaire de la noblesse*, généalogie en grande partie fausse, comme beaucoup de celles que

rédigea La Chesnaye des Bois, Anne-Nicolas Doublet, marquis de Persan, vivant au milieu du dix-huitième siècle, est qualifié de seigneur de Saint-Aubin-sur-Yonne, fief qui ne faisait pas partie du Nivernais, et comte de Dun et Crosan, fiefs qu'il faut aussi chercher ailleurs que dans notre province. Ce Doublet, conseiller au Parlement de Paris, était le fils d'une Frezeau de La Frezelière; mais cette descendance d'une famille nullement nivernaise ne pouvait lui donner la nationalité provinciale que lui attribue M. Gueneau.

M. de Soultrait ajoute que s'il a aussi longuement réfuté M. Gueneau, c'est que ce dernier, tout en se servant des ouvrages de ses devanciers dans l'étude du Nivernais, recherche avec soin, et relève vivement les erreurs ou les omissions qui peuvent se remarquer dans ces premiers travaux faits sur la province.

Voici le texte de la notice de M. Gueneau :

La châtellenie de Monts-sur-Guesnes, en Loudunais, fut érigée en marquisat en 1655. Elle relevait du roi, à cause de son château de Loudun, au devoir d'une maille d'or à muance de seigneur, et avait dans sa dépendance les paroisses de Saint-Vincent-de-l'Oratoire, de Saire, de Berthagon, de Dercé et de Prinçay. Des Odart, premiers seigneurs connus, Monts passa par alliance à la famille de Brillac d'Argy. Vers 1600, les du Bellay possèdent cette seigneurie, qui passe ensuite aux Frézeau de La Frézelière, très-probablement à cause d'une alliance avec la famille de Savonnière, alliée des du Bellay.

En 1662, Magdeleine de Savonnière, veuve en premières noces de messire Isaac de Frézeau, vivant marquis de La

Frézelière, maréchal des camps et armées du roi, et en deuxièmes noces de messire René de Chaumejan, marquis de Fourille, grand-maréchal-des-logis de Sa Majesté, est dans son château de Monts et y passe différents actes. Isaac Frézeau était fils de Jacques, seigneur de La Frézelière et d'Amaillou, gouverneur de Poitiers, maréchal de camp, et de Suzanne Berruyer, dame de Tafonneau, en Touraine, sa première femme. Il épousa en 1615 Magdeleine de Savonnière, fille de Jean et de Jacqueline de Menon, sa belle-mère. Il en eut deux filles :

1° Charlotte-Marie qui, en 1648, épousa son cousin François Frézeau ;

2° Anne, femme de René de Rousselé, baron de Saché et de Larochemillay, en Nivernais.

François Frézeau, fils de Jacques et de Marguerite de Montmorency, lieutenant-général de l'artillerie de France, gouverneur de Salins, devint marquis de Monts par son mariage avec sa cousine. D'après un acte du 31 janvier 1673, il était à cette époque en Hollande pour le service du roi. Il mourut à l'âge de quatre-vingts ans, en 1702, après avoir eu sept enfants, parmi lesquels Jean-François-Angélique.

Jean - François - Angélique Frézeau, marquis de La Frézelière et de Monts, lieutenant-général de l'artillerie de France, mort en 1711, épouse, le 11 mars 1690, Paule-Louise-Marie Briçonnet, fille de Bernard, marquis d'Oysonville, et de Françoise Le Prevost (1). Les *Archives de Maine-et-Loire*, E. 2526, contiennent divers actes sur les Frézeau ; je citerai seulement celui-ci : « *Traité passé entre Jean-François-Angélique Frézeau, chevalier, marquis de la Frézelière et de Mons, baron de Germigny, en Bourbonnais, seigneur de la Chaussée, maréchal des camps et armées du roi, premier lieutenant-général de l'artillerie*

(1) Voir *Bulletin de la Société nivernaise*, t. VI, *Epigraphie historique du canton de La Guerche*, par M. Roubet.

de France, tant pour lui et en son nom que pour Anne Frézeau, sa sœur, épouse de Georges-Henri de Maillé, marquis de La Tour-Landry et de Solesmes, et Louis, comte de La Vieuville, au nom de messire Simon, milord Frazer de Louet, premier baron et pair d'Ecosse, et messire Jean Frazer, ses frère et cousin, en présence des ducs de Luxembourg et de Chastillon, de Jean Gustave, sire de Rieux; du marquis de Saché et du comte de Larochemillay, du colonel Frédéric de Cuningham et de Jean de Cuningham, tous parents et alliés desdites parties, contenant reconnaissance des filiations respectives dudit seigneur Simon Frazer de Louet, baron et pair d'Ecosse, desdits seigneurs ses frère et cousin et dudit seigneur marquis de La Frézelière et des parentez et aliances qui sont entre eux... pour empescher, autant qu'à eux est, un si ancien et illustre nom de tomber dans l'incertitude de son origine... » Je n'insiste pas sur ce curieux traité.

Jean-François-Angélique Frézeau de La Frézelière laissa plusieurs enfants, parmi lesquels François-Isaac Lancelot, qui fit hommage pour Monts en 1717.

A partir de 1733, les actes indiquent messire Nicolas Doublet, marquis de Persan, comme seigneur du marquisat de Monts. Il avait épousé Marie-Magdeleine Frézeau de La Frézelière. Depuis cette époque tous les titres que j'ai parcourus désignent Nicolas Doublet de Persan comme seigneur de Saint-Aubin-sur-Yonne et de Dun-les-Places et le qualifient de conseiller du roi en ses conseils et maître des requêtes ordinaires de son hôtel.

Claude Doublet était marchand joaillier à Paris en 1572. Louis Doublet devint secrétaire du roi le 15 mars 1655; c'est de lui que sortirent les marquis de Persan et de Baudeville qui avaient pour armes: *D'azur, à trois demoiselles à doubles ailes d'or volant en bande* (*Armorial du bibliophile*, par Joannès Guigard), ou *D'azur, à trois doublets ou papillons d'or volant en bande* (*Armorial de l'Yonne*, par Aristide Dey). Aimé-Nicolas Doublet, marquis

de Persan, souscrivit le 18 mai 1789 un contrat d'union avec ses créanciers et abandonna ses biens.

Les Doublet de Persan, sur lesquels les *Bulletins de la Société nivernaise* sont muets, possédèrent donc Dun-les-Places. Il appartient à mes chers collègues de rechercher quand et comment ils devinrent propriétaires de cette seigneurie. Je serai très-heureux de lire un jour le fruit de leurs recherches et les prie de recevoir le témoignage de mes meilleurs sentiments de confraternité.

VICTOR GUENEAU.

Issoudun, le 30 juillet 1887.

M. le Président rappelle ensuite que M. Girerd, notre ancien député, possède un manuscrit dont il a été déjà question dans l'une de nos séances, à propos de la fameuse inscription ANDE CAMULOS, et qui renferme des notes d'ailleurs fort courtes relatives à des faits en partie déjà connus, mais qui lui ont paru offrir un certain intérêt. Ces notes ont trait à divers faits de la vie des ducs de Nevers et au personnel de la Chambre des Comptes de cette ville de 1505 à 1779. Le manuscrit, du quinzième siècle, mais renfermant certaines parties d'une écriture plus moderne, des premières années du seizième siècle sans doute, était une sorte de barème à l'usage de la Chambre des Comptes de Nevers fondée, on le sait, en 1405, par le comte Philippe, troisième fils de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne. Elle se composait d'un président, de quatre maîtres des comptes et d'un procureur général.

Les notes du manuscrit nous font connaître une partie de ces officiers.

Outre le barême, le livre de M. Girerd renferme un calendrier, puis un règlement pour les monnayeurs royaux qui serait fort intéressant pour l'histoire numismatique de la France s'il était inédit; mais il en existe de nombreuses copies et il est connu depuis longtemps.

Les notes sont inscrites, comme dans les obituaires, à la date du mois où se produisaient les faits dont elles devaient garder le souvenir.....

A la page 64 du manuscrit se lit, d'une écriture du seizième siècle, le texte du serment que prenaient les officiers de la Chambre des Comptes en entrant en charge. Bien que ce texte ait été publié dans *l'Inventaire des titres de Nevers* (col. 509, note 1) je crois devoir le reproduire ici :

« Serment et jurement du président, maistres des comptes à Nevers, clerchez et concierge d'icelle, faiz à la personne de Monseigneur le Conte sur le liure des euuengilles et remembrances de Dieu, escript et paint sur et au liure ordonné.

» Vous jurez aux saintes euuengilles par la figure et remembrance que voyez de Jesucrist, que me seruirez en l'estat et office de conseiller et maistre des Comptes à Nevers; naurez nul maistie et pension que de moy et garderez mes chartres et mon tresor. Nen direz, ne comuncquerez que a moy sy ce nest pour mon honneur et proufit, et nenbaillerez ne distrairez aucune chose que nen soye aduerty, et si dauenture par inaduertance ou importunete de requerans vous deiz ou commande



par lettres ou autrement faire le contraire, differez jusques men ayez aduertty la ou verrez que seray interesse ou mon domaine dyminue, et ne veriffierez aucune chose qui soit a mon dommage que par moy ne vous soit expressement ordonne de bouche en men aduertissant. Ainsi le jurez et promectez, et dabondant tout que je seray tenu et deuray a aultruy quelque don que je face nen allourez que la moictie, et l'autre moictie pour nous acquicter dont ferez tenir bon et loyal compte aux chastellains, receueurs et officiers comptables. En quoy faisant vous feray contenter et garder votre auctorite ou je vous mettz et reçoymbz. Fait à Nevers le XIX<sup>e</sup> jour de may l'an mil cinq cens et cinq. »

Avant de terminer la séance, M. de Soultrait communique encore à la Société l'empreinte d'un sceau de la prévôté de Clamecy, dont la matrice en bronze, fort bien conservée, se trouve au musée de Grenoble. Ce sceau, qui date du treizième siècle, est rond ; il a quarante-sept millimètres de diamètre. Voici sa légende, en lettres capitales gothiques, entre filets, qui est interrompue par la pointe de l'écu :

† s' (*igillum*) PREPOSITVRE DE : CLAMECIACO.

Dans le champ, un écusson ogival, à un semé de billettes et un lion brochant sur le tout, armes des comtes de Nevers de la première race, qui sont aussi celles des villes de Clamecy et de

Nevers. Trois points se remarquent sur le champ : un de chaque côté et un autre au-dessus de l'écu.

Un sceau de cette même prévôté, appendu à une charte de la fin du treizième siècle, conservée aux archives de l'Yonne, porte un écu pareil à celui du sceau décrit ci-dessus, seulement un croissant se trouve au-dessus de l'écu ; la légende, en grande partie brisée, n'offre plus que quelques lettres du mot *Prepositure*. Le contre-sceau, beaucoup mieux conservé, offre un écu à un lion, chargé d'un lambel à cinq pendants, armes du comte de Nevers Louis I<sup>er</sup> de Flandre.

M. l'abbé Boutillier et M. l'abbé Marillier proposent comme membre de la Société M. Alexandre Teste, de Lormes.

M. Teste est admis.

La Société fixe à 6 fr. le prix du *Cartulaire de La Charité*, par M. de Lespínasse.

Puis la séance est levée.



#### NOTE NÉCROLOGIQUE SUR M. L'ABBÉ CLÉMENT

Pendant les vacances qui viennent de s'écouler, au surlendemain de notre dernière réunion de juillet, la Société nivernaise a perdu un de ses membres fondateurs aussi modeste que distingué, M. l'abbé Clément, curé-doyen de Châtillon-en-Bazois.

La *Semaine religieuse* du diocèse et plusieurs journaux de Nevers ont rendu compte de la cérémonie de ses obsèques et retracé sa vie sacerdotale si bien remplie ; qu'il nous soit permis de rappeler brièvement, aujourd'hui, les principaux

souvenirs que ce confrère a lui-même inscrits dans nos annales.

Ami dévoué de Mgr Crosnier, il avait répondu à son premier appel, lors de la fondation de la Société nivernaise, en 1851, et, à défaut de longs mémoires, il saisissait toutes les occasions de nous signaler les découvertes archéologiques faites dans son voisinage ; son nom se retrouve maintes fois dans nos *Bulletins*.

En 1853, étant alors curé de Saint-Amand, il s'empresse, avec son confrère de Bouhy, l'abbé Meyniel, d'informer la Société de la magnifique découverte des deux autels votifs à Mars-de-Bouy-le-Tertre, *Marti Bolvinno et Duna*, qui sont aujourd'hui les principaux monuments de notre musée lapidaire.

Devenu, en 1855, curé-doyen de Châtillon-en-Bazois, où il devait mourir, il signale à Mgr Crosnier l'existence, dans la commune d'Achun, de curieuses *bornes dimales*, servant autrefois à la délimitation du territoire où dimait le chapitre de Saint-Cyr.

Lors de la reconstruction de son église, en 1864, ayant découvert une magnifique pierre tombale à l'effigie de *Jehan de Chastillon qui trespasa l'an mil CCCLXX*, il en informe la Société et nous envoie un dessin de cette tombe, qui a été reproduit au *Bulletin* (II<sup>e</sup> série, t. II, p. 309). Il avait eu l'heureuse pensée de faire dresser ce monument contre le mur, à l'intérieur de son église, donnant ainsi un exemple qui, en pareil cas, devrait toujours être suivi.

L'abbé Clément n'aimait pas seulement l'archéologie et les souvenirs historiques ; les membres de la Société qui ont eu la bonne fortune de faire partie de la charmante *Excursion dans le Morvand*, au mois d'août 1872, se souviennent de ses appareils ingénieux, en particulier de son *pentographe*, qui donnait d'un seul coup cinq épreuves d'un écrit ou d'un dessin dont on avait tracé le premier exemplaire. (*Bulletin*, II<sup>e</sup> série, tome VI, page 486.) Depuis longtemps déjà, dans la séance du 9 juillet 1857, il avait soumis à la Société des

épreuves typographiques obtenues au moyen d'une autre machine dont il avait gardé le secret, et sans être obligé de composer, à l'avance, les planches. Il espérait obtenir un brevet, mais l'appareil lui fut ravi par un visiteur peu délicat demeuré inconnu.

Enfin, le bon et si modeste curé de Châtillon aimait la rime joyeuse et fine, dans les réunions de confrères en particulier. S'agissait-il d'une *cinquantaine* à célébrer, on était sûr, à la fin du repas, de le voir se lever prestement, sa petite feuille de papier à la main, et de l'entendre lire et chanter quelques gracieux couplets; ainsi, aux noces d'or de notre président, en 1878 : Qu'il me soit permis de rappeler cette fête et de vous en faire entendre un écho :

Quand cinquante ans de sacerdoce  
Au lieu de conduire au tombeau  
Ainsi conduisent à la noce,  
En chœur nous disons : Que c'est beau !

Ces cinquante ans ont bien pu faire  
Qu'il soit tombé quelques cheveux  
Au vénéré protonotaire :  
Mais le ciel le garde à nos vœux.

Crosnier, pour nous, est une gloire,  
Et je proclame avec bonheur  
Qu'un jour on lira dans l'histoire :  
*Au Nivernais il fit honneur !*

Son nom est entouré d'hommages  
Auxquels nous applaudirons tous :  
Il revivra dans ses ouvrages  
Ainsi qu'à la porte du Croux.

Et les quatrains continuaient... mais terminons.

Nos *Bulletins*, d'ailleurs, gardent aussi le souvenir de ses essais poétiques. Naguère, en 1880, lors de la découverte du trésor carlovingien d'Alluy, l'abbé Clément, tout enthousiasmé, inventait une gracieuse légende; et antérieurement, en 1872, à l'occasion du comice agricole tenu dans sa bonne

ville de Châtillon, il adressait à l'agriculture un toast tout plein d'originalité, dans lequel il met en scène sept interlocuteurs : un meunier, un boulanger, un charron, un maréchal, un tisserand, un tailleur, un cordonnier, qui tous terminent par ce cri : *Gloire à l'agriculture ! elle est notre soutien.*

Qu'il nous soit donc permis de dire, à notre tour, de l'excellent curé de Châtillon, de l'homme aimable aux goûts si variés, de notre excellent confrère enfin, que, lui aussi, *au Nivernais il fit honneur !*

L'abbé BOUTILLIER.



## SÉANCE DU 14 NOVEMBRE 1887.

Présidence de M. le comte DE SOULTRAIT, président.

Étaient présents : MM. de Soultrait, *président* ; l'abbé Boutillier, *vice-président* ; Canat, *conservateur du musée* ; E. de Toytot, *secrétaire* ; Octave de Villenaut, l'abbé Pot, Langellé, de Lespinasse, A. Julien, Guillerand, Hippolyte Blanc, de Flamare, Duminy, *archiviste* ; Cheminade, Henri Marandat, le docteur Subert, le lieutenant-colonel de Maumigny, Ch. Col.

M. Caquet adresse à la Société une notice agricole sur le canton de Fours et une autre petite brochure intitulée *les Parcs forestiers* ; par la même lettre, M. Caquet informe M. le Président qu'il donne sa démission de membre de la Société.

M. l'abbé Boutillier lit une lettre que lui a adressée M. le docteur Warmont, l'un de nos membres correspondants de Paris, relative à un

plat à barbe de Nevers, revêtu d'un riche décor polychrome de style rouennais.

Ce plat provient, ainsi que l'indique l'inscription, d'un jardinier du château de Langeron.

Voici la description qu'en donne M. Warmont :

« Sur les bords s'étale, puissante, une guirlande de fleurs ; l'œillet y domine ; dans la coloration de ces fleurs interviennent : un jaune orange, qui voudrait imiter le rouge de Rouen, un bleu sombre et le violet que vous connaissez bien.

» Au centre, un encadrement rocaille, surmonté d'une corne d'abondance écourtée, entoure un paysage avec petit château campagnard, bien nivernais de tournure.

» Au-dessus de l'échancrure du plat à barbe sont couchés symétriquement deux rameaux bleus, à feuillages épais et gras, franchement nivernais, eux aussi.

» Enfin, sur le contour interne de ce vase domestique, on lit l'inscription suivante, qui ne laisse aucun doute sur son origine.

» Je respecte l'orthographe :

1755. — »»» PIERE † PINIET † JARDINIET †  
AU CHATOS DE LONGEROND » 1755.

M. Perrier aîné, bijoutier à Nevers, demande à la Société de vouloir bien examiner un petit trésor de monnaies romaines récemment trouvées près du vieux château de Cuffy et dont il a fait l'acquisition.

M. l'abbé Boutillier est invité à en faire une description sommaire avant le départ de M. Perrier pour Paris, où il compte porter ces monnaies. Elles ont pour la Société l'intérêt spécial qu'<sup>i</sup> s'attache à la localité où elles ont été découvertes.

M. le Président donne lecture d'un extrait du manuscrit de M. Girerd, pour servir à l'histoire de la Chambre des Comptes de Nevers.

M. le comte de Soultrait mentionne également un extrait des inventaires des églises de Nevers fait par son trisaïeul, M. Pierre Richard de Soultrait, en 1722.

Une autre pièce passe sous les yeux des membres du bureau ; elle est intitulée : *Rôle de la monstre et revue en la court du château de Nevers, le huitième jour du mois de mars 1594, des 210 hommes de guerre tenant garnison en la ville de Nevers sous la charge du capitaine Hector Hoppoho.*

Nous, Victor Hoppoho, capitaine-commandant pour le service du roy à 210 Suisses estans en garnison en la ville de Nevers ; Christophe de La Chassaigne, baron de Coursles-Barres, et Jacques Gaillot, commissaires des guerres soussignés, certifions au roy et à messieurs les maistres des Comptes ce qui s'ensuit, qu'ils les ont trouvés rangés en la cour du château en rang de bataille et qu'ils leur ont paru en équipage suffisant pour faire le service du roi en la garde et conservation de la ville et partout ailleurs où on les voudrait employer, et après avoir prix et receu d'eux le serment de faire ledit service durant trois mois de la présente année 1594, composés de trente-six jours chacun, commencés le premier jour de janvier et finissant le 18, jour du mois

d'avril en suivant audit an, nous avons ordonné à M. le trésorier général et extraordinaire des guerres maistre Pierre de Charron ou à son commis en Nivernois de faire payement de la somme de 3,135 écus pour leurs gages, solde état et appointements pendant les susdits trois mois commençant et finissant comme dessus ces dits, savoir est à raison de 40 écus pour le capitaine par mois et pour ses deux lieutenants 30, aux sergents chacun 10 écus, deux juges chacun 10 escus, les caporaux chacun 6 écus, aux deux philres chacun 5 écus 40 sols, tambours 4 écus 20 sols, à chaque soldat 1 écu 40 sols, à raison de 4 écus 20 sols chacun, le tout par mois; en tout par mois à la somme de 1,061 écus 40 sols que nous certifions avoir payés.

M. le Président a obtenu de prendre en photographie divers reliquaires du trésor de l'église de Varzy; il fait passer ces photographies sous les yeux des membres de la Société.

M. le docteur Subert consacre quelques lignes émues à une notice nécrologique sur notre regretté confrère, M. Amédée Jullien.

M. Amédée Jullien, fondateur et directeur du musée de Clamecy, est décédé dans cette ville le 6 novembre dernier, à l'âge de soixante-huit ans. Sa dépouille mortelle a été transportée à Tannay, où il repose au milieu des siens. Les allocutions prononcées à ses obsèques ont rendu un hommage bien mérité à ce charmant artiste et à cet homme de bien. La Société nivernaise des lettres, sciences et arts s'associera aux légitimes regrets qu'une fin si cruelle a suscités de la part de tous ceux qui s'intéressent dans notre département aux travaux historiques.

Les circonstances de cette fin prématurée doivent être rappelées dans les quelques mots que nous traçons aujourd'hui en souvenir de notre ami. Arrivé de Paris à Clamecy



depuis quelques jours, dans le but de classer dans le musée de nouvelles acquisitions qu'il avait trouvé moyen de faire, M. Jullien, cette besogne matérielle achevée, se disposait à rendre compte à la Société scientifique et artistique, dont il était vice-président d'honneur, du travail qu'il venait d'accomplir et des lacunes qu'il désirait voir combler dans l'agencement des collections.

En pleine séance, une congestion cérébrale se déclarait brusquement et l'enlevait au bout de quelques heures.

Il a donc été frappé au moment précis où il exprimait l'espoir de voir se réaliser bientôt l'idée qu'il avait conçue d'un catalogue raisonné qu'il rêvait pour son cher musée. Il avait mis dix ans à créer ce dernier, et son œuvre restera comme un témoignage de sa louable persévérance et de ses soins éclairés.

M. Jullien laisse un livre important : *la Nièvre à travers le passé*, qui lui a coûté sept années d'un labeur soutenu. L'exemplaire que possède notre bibliothèque est une marque de sa libéralité que nous conserverons avec déférence. Il était également l'auteur d'une *Carte de la Nièvre et du Nivernois*, et il s'occupait très-activement d'un autre ouvrage concernant le département et qu'il se proposait de nommer : *les Châteaux de la Nièvre*. Ses gracieuses eaux-fortes l'avaient fait connaître avantageusement comme graveur, et ses tableaux l'avaient classé au bon rang parmi nos peintres locaux. Le musée de Nevers possède de lui une toile remarquable, connue sous la dénomination du *Coup de vent après l'orage*.

Bien qu'il soit incomplet, ce rapide exposé suffira, nous l'espérons, pour justifier l'hommage que nous rendons ici à notre compatriote, qui fut non-seulement un artiste et un savant, mais qui restera dans notre mémoire comme un homme exceptionnellement aimable et généreux.

D<sup>r</sup> SUBERT.



## SÉANCE DU 29 DÉCEMBRE 1887.

Présidence de M. le comte DE SOULTRAIT, président.

Sont présents : MM. le comte de Soultrait, *président* ; l'abbé Boutillier, *vice-président* ; Ernest de Toytot, *secrétaire* ; Canat, *conservateur du musée* : de Flamare ; Duminy, *archiviste* ; le docteur Subert, Octave de Villenaut, l'abbé Soyer, Langellé, l'abbé Pot, Cheminade, H. d'Assigny, le lieutenant-colonel vicomte de Maumigny, Col, Ad. de Rosemont.

M. le comte de Chabrol adresse, par lettre, sa démission de membre de la Société.

M. l'abbé Boutillier donne lecture du rapport, dont il a été chargé à la dernière séance, sur les monnaies romaines, au nombre de quarante-deux, toutes de petit module, en argent, et d'une très-bonne conservation, trouvées de la manière la plus fortuite, près du vieux château de Cuffy, qui faisait autrefois partie du Nivernais.

I. Sept pièces, les plus anciennes, sont de l'empereur *Antonin-le-Pieux*, proclamé César le 25 février 138 et mort le 7 mars 161.

Sur la face, on lit : IMP. ANTONINVS . PIVS . AVG., une seule fois, le qualificatif BRIT (*annicus*) est ajouté.

Les légendes du revers sont, comme d'habitude pour les monnaies romaines, très-variées : *Marti Propugnatori* ; — *Salus Antonini Aug.* ; — *Invictus Sacerdos Aug.* ; — *Abundantia Aug.*

II. Cinq pièces de l'empereur *Septime-Sévère*, proclamé l'an 193, mort en 211.

Face : SEVERVS . PIVS . AVG.; une fois, comme pour les monnaies d'Antonin, avec le qualificatif BRIT (*annicus*).

Revers : *Indulgentia Augusta*, avec les mots *in carth.* en exergue ; — *Restitutor urbis*, etc.

III. Quatre pièces de l'impératrice *Julie*, femme de Sévère.

Face : IVLIA . AVGVSTA.

Revers : *Hilaritas*; — *Pietas publica*; — deux fois, *Sæculi felicitas*.

IV. Une pièce de la mère de Sévère.

Face : IVLIA MAMMAEA. Revers : La déesse *Vesta*.

V. Deux pièces de *Géta*, fils de Sévère et de Julie, et frère de Caracalla, par qui il fut poignardé en 212, à l'âge de vingt-trois ans.

Face : La tête du jeune prince imberbe et sans couronne :  
P. SEPT. GETA.

Revers : *Princeps juventutis*.

La seconde pièce offre une légende plus complète : P. SEPTIMVS . GETA . CAES. — Sur le revers est représentée Minerve.

VI. Une seule pièce de *Macrin*, successeur de Caracalla, qu'il avait fait assassiner en 217. Il fut assassiné lui-même après un an et trois mois de règne.

Face : IMP. C. M(arcus) OP(ilius) S(everus) MACRINVS . AVG.

Revers : Un Jupiter foudroyant, avec ces mots : *Jovi conservatori*.

VII. Point de pièces du successeur de Macrin, le hideux personnage du nom d'Héliogabale, surnommé le Sardanapale de Rome, élevé à l'empire à l'âge de quatorze ans, et assassiné quatre ans après, en 222, — mais deux jolies monnaies à l'effigie de son aïeule *Mæsa*.

Face : IVLIA . MAESA . AVG. — Revers : *Pudicitia*.

Deux autres de sa mère, *Sæmias*, nièce de Caracalla.

Face : IVLIA . SOAEMIAS . AVG. — Revers : *Venus cœlestis*.

Deux autres encore de sa femme *Paula*, fille de *Paulus*, préfet du Prétoire.

Face : IVLIA . PAVLA . AVG. — Revers : *Concordia Augg.*

VIII. Du successeur d'Héliogabale, *Alexandre Sévère*, lui aussi assassiné à l'âge de vingt-six ans, en 235, treize pièces fort jolies, plusieurs à fleur de coin.

Sept ont pour légende sur la face : IMP . C . M(arcus) AVR(elius) SEV(erus) ALEXAND(er) AVG., avec des revers très-variés : *Victoria Aug.* ; — *Annona Aug.* ; — *Salus publica.*

Les six autres ont seulement ces mots sur la face : IMP. ALEXANDER . PIVS . AVG., et sur les revers on lit : *Mars ultor* ; — *Jovi Ultori* ; — *Providentia Aug.* ; — *Spes publica.*

IX. Enfin, quatre pièces du successeur de Sévère, *Maximin*, d'abord simple berger, élevé par son courage aux premières dignités militaires, et enfin devenu empereur, après que Sévère, son bienfaiteur, eut été assassiné dans une émeute que lui Maximin avait excitée.

Face : IMP. MAXIMINVS . PIVS . AVG.

Revers : *Salus Augusta* ; — *Fides militum.*

L'épithète *Germanicus* est ajoutée sur une des pièces, qui porte au revers la figure de l'Abondance, avec le mot *Providentia.*

Ce prince cruel avait reçu le titre de *Germanique* à la suite d'une victoire par lui remportée sur les Germains. Il fut assassiné par ses soldats en 238. C'est de lui que l'historien Capitolinus a écrit que jamais bête plus cruelle n'a marché sur la terre.

En résumé, les monnaies de la petite cachette de Cuffy appartiennent à la deuxième moitié du second siècle de notre ère et à la première moitié du troisième siècle, remplissant ainsi l'espace d'environ cent années dont elles rappellent toute l'histoire si agitée et si honteuse pour l'humanité.

On peut présumer que ce petit trésor avait été déposé à la hâte, sous la pierre qui l'a si longtemps recouvert, par

quelque colon effrayé, lors des guerres féroces qui ont rempli le règne de Maximin. On lit en effet que dans une de ses expéditions contre les Germains, il fit couper tous les blés, brûla un nombre infini de bourgs, ruina près de cent cinquante lieues de pays et en abandonna le pillage à ses soldats.

M. l'abbé Boutillier signale ensuite une pierre gravée antique, découverte près de Decize (Nièvre), et donne lecture d'une note de M. Héron de Villefosse lue à la Société des Antiquaires de France, dans la séance du 6 février 1884.

Le propriétaire du château de Saulx, près Decize, M. Gandoulf, a découvert cette pierre dans une fouille qu'il a dirigée au milieu d'une prairie voisine de son habitation. Une source d'eau minérale avait été remarquée dans cette prairie. M. Gandoulf résolut de la dégager et de la capter. Il put constater que la source avait été utilisée à l'époque romaine et il retrouva l'aménagement antique de la fontaine.

Le bassin était formé de trois cuvettes carrées superposées; celle du haut était la plus large et celle du fond la plus petite; deux poutres placées en biais servaient à soutenir les terres.

On a recueilli dans cette fouille plusieurs ex-voto en terre blanche, des poteries, une clé en fer, dont le manche en bronze représente une panthère et une pierre gravée en jaspe vert sanguin, sur laquelle on lit très-distinctement :

COCCEIAN  
VS EDOMIT  
vs.

*Cocceianus Edomitus.*

Ce sont probablement les noms d'un malade qui, ayant ressenti les effets bienfaisants de ces eaux, avait voulu laisser

un témoignage de sa reconnaissance à la divinité protectrice de la fontaine. Les monnaies recueillies vont depuis Domitien jusqu'à Claude-le-Gothique.

(*Mémoires* de la Société nationale des Antiquaires de France, cinquième série, tome V (1884), page 82 du *Bulletin*, qui fait suite aux *Mémoires*.)

M. le Président rend compte à la Société des démarches qu'il fait au ministère des beaux-arts pour faire reconnaître notre compagnie d'utilité publique.

M. le comte de Soultrait donne connaissance à la Société de diverses pièces intéressant notre province, entre autres :

1<sup>o</sup> Un contrat de mariage signé du maréchal de Vauban et de Mesgrigny, de Louis de Mesgrigny et demoiselle Charlotte Le Prestre, 24 décembre 1681 ;

2<sup>o</sup> Une pièce de vers lue à la tribune du temple de la Raison : Nevers, le 10 nivôse, pour la fête civique célébrée en mémoire de la prise de Toulon, par Noël Pointe, représentant du peuple dans les départements de la Nièvre, de l'Allier et du Cher. Cette pièce est intitulée : *Le Masque de l'erreur et de l'hypocrisie déchiré*.



## SÉANCE DU 26 JANVIER 1888.

Présidence de M. ROUBET, président honoraire.

Etaient présents : MM. Roubet, *président honoraire* ; l'abbé Boutillier, *vice-président* ;

Ernest de Toytot, *secrétaire*; Duminy, *archiviste*; Canat, *conservateur du musée*; de Villefosse, Octave de Villenaut, le docteur Robert Saint-Cyr, le baron de Berthier Bizy, Langellé, de Flamare, Massillon Rouvet, Aug. Le Blanc-Bellevaux.

M. Roubet donne lecture d'une notice historique sur Magny. Ce travail, de M. Morellet, notre ancien confrère, aujourd'hui décédé, a été reproduit par M. Buffet, de Châteauroux.

M. de Flamare présente à la Société un plan sur parchemin (datant du milieu du dix-septième siècle) de la vallée du Nohain, trouvé au château de Chassy.

Ce plan montre le château de la Rivière et plusieurs moulins fortifiés.

MM. de Soulltrait et Teste proposent comme membre de la Société M. Henry de Chabannes.

M. Henry de Chabannes est élu à l'unanimité.

M. l'abbé Boutillier, qui avait réuni de nombreux documents sur les anciennes corporations ouvrières de Nevers, annonce qu'il les a remis entre les mains de M. Hippolyte Blanc. Notre confrère, si compétent en ces sortes d'études, et qui a publié tant de notices sur les corps de métiers en France, voudra bien, dans une prochaine séance, donner une lecture sur ce sujet.

M. Massillon Rouvet expose sur le bureau un plan en relief de l'église de Jailly et en particulier de son beau portail roman qu'il a spécialement étudié. Un des caractères les plus remarquables

de cette église est que chacune des travées s'élève depuis le portail jusqu'au chœur.



## SÉANCE DU 23 FÉVRIER 1888.

Présidence de M. le comte DE SOULTRAIT, président.

Etaient présents : MM. le comte de Soultrait, *président* ; l'abbé Boutillier, *vice-président* ; Canat, *conservateur du musée* ; Duminy, *archiviste* ; E. de Toytot, *secrétaire* ; le docteur Subert, l'abbé Soyer, le docteur Robert Saint-Cyr, Langellé, Aug. du Verne, Léon de Barrau, d'Assigny, le comte de Montrichard, de Flamare, A. de Villenaut, de Villefosse, le vicomte de Maumigny.

Lecture est donnée par M. le Président :

1<sup>o</sup> D'une circulaire ministérielle concernant la création d'une collection nationale d'estampages d'inscriptions romaines recueillies, soit en France, soit dans le nord de l'Afrique. Tous les érudits sont invités à participer à cette œuvre d'utilité générale ;

2<sup>o</sup> D'une instruction ministérielle relative à l'organisation du comité des sociétés des beaux-arts des départements et à la réunion annuelle de ces sociétés ;

3<sup>o</sup> D'une lettre du président de la Société d'émulation de Montbéliard, adressant à la Société nivernaise une plaquette relative au catalogue



d'autographes que M. A. Bovet, président de la Société, vient de publier.

M. l'abbé Boutillier lit le travail de M. Hippolyte Blanc, annoncé à la dernière séance, sur les anciennes corporations ouvrières de Nevers (1).

M. le comte de Soultrait communique à la Société une longue lettre de Guyot Sainte-Hélène, résumant les différentes explications données sur la fameuse inscription : *Ande Camulos*. Cette lettre, que nous croyons inédite, sera insérée au *Bulletin*.

M. le Président donne aussi lecture d'une lettre des plus curieuses, en date du 7 août 1791, écrite par Chaumette, le futur procureur de la Commune, au sieur Thomas, jeune ecclésiastique, qui avait eu la singulière idée de lui demander des conseils pour ses discours et aussi pour ses études de théologie. La Société demande que cette lettre soit également insérée au *Bulletin*.

Une autre lettre du P. Théodore de Blois, capucin, datée de Nevers en 1739 et adressée à M. de La Rüe, docteur en médecine à Nevers, contient des vers relatifs à l'envoi de l'histoire de Rochefort et mérite également d'être publiée.

La séance est terminée par la présentation de trois membres : M. Lafuge, directeur des enfants assistés de Prémercy, présenté par MM. Subert et Henry Ferrier ; M. Roger de Soultrait, présenté par MM. l'abbé Boutillier et de Toytot ; M. Flo-

:

(1) Voir plus haut, pages 282-294.

rimond Gautheron , présenté par MM. Robert Saint-Cyr et de Toytot.

MM. Lafuge , Roger de Soultrait et Florimond Gautheron sont admis à l'unanimité comme membres de la Société nivernaise.

La séance de mars devant tomber le jour du Jeudi-Saint, est avancée de huit jours et fixée au jeudi 22 mars.



## I.

*Lettre de Guyot Sainte-Hélène à P. Gillet, l'auteur  
des Annaires de la Nièvre de 1801 à 1809.*

---

Paris, 25 septembre 1806.

MONSIEUR,

Quoique sorti de Nevers depuis plus de quarante ans, mon grand plaisir n'en est pas moins, dès que j'ai un instant à moi, de promener mes idées sur le *natale solum*, d'en parcourir l'histoire, examiner mes petites collections et feuilleter mes petites notes.

Dernièrement, je lisois avec autant de curiosité que de satisfaction l'un de vos *Annaires* dont le premier me manque et, à la page 62 de celui de l'an XI, je trouvai que, le 2 septembre 1492, en travaillant aux fondations d'une cave, dans le haut de la rue de la Coutellerie, vis-à-vis celle de la Cité, au lieu même où étoit la porte de la Cité, on avoit découvert une pierre que l'on conserve dans la maison de M. Vialay, apothicaire, et dont l'inscription présente les mots :

AN DE CAMULOS TOVTIS SIGNOSIE VRV.

Je n'ai jamais vû cette pierre, ne m'occupant guères d'inscriptions, lorsque j'étois à Nevers ; mais, d'après votre *Annuaire*, j'ay cherché et me suis trouvé tous les livres que vous indiquez : *Cotignon, les Mercurès et les Mémoires de M. l'abbé Lebeuf*, imprimés en 2 vol. 1738.

De mon examen il résulte : 1<sup>o</sup> que *Cotignon, les Mercurès et l'Abbé Lebeuf* paroissent être les seuls qui ayent parlé de notre pierre ;

2<sup>o</sup> Que l'inscription qu'elle présente n'a reçu que la moitié de son explication ;

3<sup>o</sup> Que cette moitié d'explication due à M. Lebeuf est si bien faite, que l'on ne peut concevoir comment ce savant n'a pas, sur-le-champ, deviné le surplus qui étoit si aisé. Cela prouve que lorsque les gens sont parvenus à un certain degré de connoissances, ils ne sont plus faits pour les petites difficultés et que, pour eux, c'est une espèce de privilège.

Vous dites, Monsieur, qu'en 1492, la pierre dont il s'agit a été trouvée dans une cave ; sans doute que, depuis, elle fut mise en évidence, placée dans un lieu distingué où elle se trouvoit encore en septembre 1748 ; puisqu'à cette époque un habitant de Nevers, mécontent de l'explication de Cotignon, en demandant une autre à toute l'Europe, par la voye du *Mercuré*, impatienta M. Lebeuf qui, comme s'il eût crû que tout le monde devoit acheter et lire exactement ses savants écrits, à mesure qu'ils paroissaient, le renvoya, en décembre 1748, à la page 271 du 2<sup>e</sup> volume de ses mémoires. Voicy d'abord comme cet habitant s'exprimoit : ceux qui n'ont pas les livres que vous citez ne seront probablement pas fâchés d'en trouver des extraits, si vous jugez à propos de faire usage de cette lettre.

- « Cette inscription est placée sur un corbeau , environ à
- » dix pieds d'élévation, à l'endroit où étoit autre-fois la
- » principale porte de la Cité et où on doit aller recevoir
- » MM. nos Evêques lorsqu'ils font leurs entrées solennelles.
- » Cette inscription est gravée sur une pierre beaucoup

- » plus longue que large , de laquelle elle ne remplit qu'en-
- » viron la moitié. Une bordure en relief sert d'ornement à
- » cette même pierre et lui donne la figure d'un tableau. »

L'habitant de Nevers en fait ensuite la copie servile, observe qu'il y a des lettres plus grandes les unes que les autres ; qu'un O enjambe sur un V ; il s'élève contre le *Noxius* de Cotignon et finit sa lettre par ces mots : « Il » n'est pas vrai que les lettres de l'inscription soient presque » toutes effacées ; elles sont très-entières et Cotignon ne les » annonce défigurées que pour faire adopter l'explication » qu'il y donne. Au reste, il auroit dû nous apprendre en » quel tems la ville de Nevers brûlée a été réédifiée et la » pierre trouvée dans les fondemens et les garans sur lesquels » il appuye ces faits. »

Vous ferez là-dessus, Monsieur, telles observations que bon vous semblera. Voicy toujours, en attendant, ce qu'avoit écrit Cotignon en son *Catalogue historial des Evêques de Nevers*, dédié et imprimé en 1616, page 6 de sa préface :

- « Qui ne sait que Nevers a été autrefois appelé *Noxius*,
- » nom qui lui étoit approprié, voire même dès le tems de la
- » dictature de *Furius Camillus*, qui fut environ l'an du
- » monde 3577, et de la ville de Rome bâtie 365 et avant
- » la venuë de Jésus-Christ en terre, depuis ladite ville de
- » Rome édifîée 413. Selon que l'on peut conjecturer, faisant
- » supputation des tems : car la ville de Nevers ayant été
- » brûlée et édifîée derechef, on rencontra dans les fonde-
- » mens une table de pierre presque carrée, contenant cer-
- » taines lettres écrites à la façon ancienne des Romains,
- » mais presque toutes effacées à cause du laps de tems,
- » desquelles, toute-fois, on peut lire assez facilement celles-
- » cy : AN . DE . CAMILLOS . TOTI SIC . NOXIE VRI, par où il
- » appert que, pour lors, elle étoit sous la puissance des
- » Romains et appellée *Noxius*, en ce même tems con-
- » sommée du feu. Laquelle pierre se voit au mur de la

» maison qui fait le commencement de la Cité où étaient les  
» murailles de ladite ville du tems dudit Camillus et de  
» Jules César ; devant laquelle maison les évêques reçoivent  
» messieurs les Evêques à leur première et solennelle entrée  
» et où iceux Evêques font jeter de l'argent, en signe de  
» libéralité. La raison de ce nom de *Noxius* peut être pour  
» ce que les Gaulois étoient ennemis jurés des Romains et  
» leur faisoient cruelle guerre, d'où arriva que *Furius*  
» *Camillus*, homme fort valeureux, fut créé dictateur pour  
» arrêter leurs courses et les chasser de l'Italie. En mémoire  
» de ce nom, il y a encore pour le présent, au milieu du  
» Nivernois, un château qui est dit *Mons Noxius*, en autre  
» langage *Montnoison*, appartenant à Messeigneurs les ducs  
» de Nevers, etc. »

Personne n'ayant été de l'avis de Cotignon, voicy maintenant, Monsieur, ce qu'en a dit l'abbé Lebeuf :

« Passons d'une inscription en caractères grecs à une  
» autre inscription qui est en caractères *romains*, mais qui  
» paroît être mêlée de mots *grecs*. Elle se trouve à Nevers,  
» dans un endroit *des anciens murs* qui regarde de l'orient  
» au midy, sur une pierre haute d'un pied et demi, large  
» d'un pied, ornée de moulures en haut et en bas et aussi  
» un peu par les côtés, de manière qu'on voit qu'elle n'est  
» point mutilée; en voici la teneur :

ANDE  
GAMV  
LOS TOTTI  
SSIC NOS  
IEVRV

» Les caractères de la première, seconde et cinquième  
» lignes sont plus gros que ceux des deux autres lignes et on  
» n'y voit aucune séparation de mots. Cependant il paroît  
» qu'on doit lire ainsi : *Andegamulo sancto utissicnos Iauru*.

» La plus grande difficulté ne consiste pas dans *Ande-*  
» *gamulo* ; ce mot équivaut à *Andecamulo*, et l'on trouve  
» déjà dans Gruter le mot *Andecamulenses*, pour signifier  
» une certaine association de gens qui bâtirent un temple à  
» Pluton : *Numinibus Aug. fanum plutonis Andecamu-*  
» *lenses posuerunt*. Mais comme le mot d'*Andecamulenses*  
» est dérivé d'*Andecamulus*, il faut d'abord interpréter le  
» plus simple des deux.

» Ce terme me paroît renfermer le nom que les Gaulois  
» donnoient à Mars, c'est-à-dire le nom de *Camulus* ; nom  
» qui servit quelquefois à composer celui d'un homme tel  
» que le fameux Camulogenus, lequel défendit la ville de  
» Lutèce contre les Romains, conduits par Labiénus, du  
» tems de César, et quelquefois à former le nom d'une ville  
» telle que *Camulodenum* dans les Isles Britanniques. Quant  
» à la première partie du mot *Andecamulus*, je la regarde  
» comme une épithète donnée à Mars : c'est celle de *Victor*  
» qui lui convient parfaitement et qui lui étoit donnée com-  
» munément ; et une preuve qu'*Ande* signifioit en langage  
» gaulois la même chose que *Victor*, c'est qu'*Andate*, qui  
» en est dérivé, signifioit chez eux *Victoria*. *Andate* étoit la  
» victoire ou la déesse de la victoire chez les Bretons, au  
» rapport de Dion, et, selon César, bien des choses étoient  
» communes aux Gaulois et aux Bretons. Je croirois donc  
» que cette inscription étoit pour quelque monument érigé  
» à *Mars victorieux et saint*.

» A l'égard du mot *Vtissicno*, j'avouë mon ignorance : il  
» y a quelque mystère du paganisme caché sous ce terme et  
» peut-être de la religion même des Gaulois ; car je soup-  
» çonne que si la dernière ligne n'est pas composée de lettres  
» initiales, elle représente, en mauvais grec, le nom des  
» prêtres et des sacrificateurs. S'il est permis cependant de  
» proposer quelque chose dont l'on puisse tirer des con-  
» jectures sur le mot *Vtissicno*, je ferai remarquer que la  
» liaison de sa première lettre avec la lettre O finale du mot  
» *Sancto* signifie qu'il faut doubler cette lettre et lire *Ande-*

» *camulo sancto outissicno*. Ce dernier mot ainsy écrit  
» représente les trois premières syllabes du nom celtique  
» *Autissiodorum* : car on trouve de très-anciens manuscrits  
» où il y a non pas *Autissiodorum*, mais *Vtissiodorum*, et  
» l'on sçait que l'V des anciens se prononçoit *ou*. La con-  
» jecture qui se présente est que le voisinage du pays Auxerrois  
» et du Nivernois peut avoir donné occasion au mot *Outis-*  
» *sicno* : mais quel sens doit-on y trouver ? c'est ce que le  
» tems seul peut éclaircir. »

Ainsi, Monsieur, l'abbé Lebeuf n'a expliqué que le plus difficile de l'inscription, *l'Andegamulo sancto* ; il reste encore ce qu'il appelle *l'Vtissicnos jeuru* qui me paroissent pourtant bien déchiffrables si l'on considère 1° que *Vtissicnos* présente quatre mots latins *ut, is, sic, nos* ; 2° si l'on fait attention que le mot *jeuru* n'est autre chose que l'ancienne prononciation du mot *Jesus*, dont se trouvent encore de fortes traces chez les gens de la campagne, surtout du côté des Amognes et du Morvand ; à moins que depuis quarante ans que je ne les ay entendus, ils ne se soient beaucoup appliqués à corriger leur langage.

Notre pierre avec son inscription nous reporte au tems où nos pères, abjurant le paganisme pour embrasser la foi de Jésus-Christ, bâtirent Nevers sur les ruines même de *Noviodunum* et eurent un évêque qui fit, ainsy que ses successeurs, son entrée par la porte où cette pierre étoit originellement placée.

Nouveaux chrétiens, leur foy étoit peu robuste, puisque l'inscription nous prouve qu'au moment même où ils se vouaient à Jésus-Christ, ils s'occupoient de leur dieu Mars, et qu'en quelque façon ils ne se livroient à Jésus-Christ qu'à la charge par lui de les défendre comme le dieu Mars les avoit jusques-là défendus.

Ce sont les murs de Nevers dont notre pierre faisoit partie qui parlent et disent :

Nous étions autre-fois dédiés au dieu Mars victorieux et

saint, que Jésus à qui nous sommes maintenant dédiés, nous protège et défende comme a fait le dieu Mara.

*Andegamālo sancto, ut is, sic nos jeuru.*

Persuadé que cette pierre est le témoin d'un fait encore plus vénérable qu'il n'est ancien, je crois bonnement, Monsieur, qu'elle appartient au public et que sa place doit être dans un lieu public. Je n'ai pas besoin de vous en dire les raisons.

Excusez le mauvais ordre de cette lettre; le peu de tems dont je puisse disposer, le départ de la personne qui veut bien s'en charger, ne me permettent pas de la tirer ny faire tirer au net.

Il me manque le premier de vos *Annuaire*s, j'en suis désolé. Ne pourriez-vous pas me le procurer à quelque prix que ce soit? M. Garilland père voudra bien se charger de me le faire passer.

J'ay l'honneur d'être avec la plus parfaite considération,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

GUYOT SAINTE-HELENE.

---

## II.

*Lettre de Chaumette à monsieur Frébault, chirurgien, rue du Rivage, pour remettre à M. Thomas, chez M. Frébault, à Chevannes. — A Nevers, département de la Nièvre.*

J'ai reçu vos deux lettres, mon cher Thomas; la multiplicité de mes occupations m'a empêché jusqu'ici d'y répondre. Je suis très-sensible à votre souvenir; je voudrais être à portée de vous être utile, je le ferais de tout mon cœur; mais le diable est à mes trousses, la politique me



tourne la tête; à peine m'aperçois-je de mon existence, car je ne vis plus pour moi, mes jours et mes nuits sont consacrés à la chose publique.

Vous me demandez un discours; mettez-vous bien dans la tête que les choses apprêtées ne valent jamais rien. Dites tout uniment à votre curé :

Les nouvelles loix n'ont changé ni l'ordre, ni la mission des prêtres, ni le culte, ni la morale; elles n'ont rien changé à l'harmonie intelligente; elles n'en ont changé que le mode vicieux et l'ont rapproché des principes de la raison universelle. La France n'a pas démoli son église, elle en a repoli les pierres, elle l'a rappelée à son origine et à la simplicité patriarcale. Le serment décrété par l'Assemblée nationale a été comme le crible qui sépare l'ivraye du bon grain; ceux qui ne s'y sont pas soumis ont décelé un cœur avare et perfide, ils ont montré qu'ils étaient indignes de leur mission.

Vous qui n'avez pas séparé vos intérêts de ceux du peuple, jouissez du spectacle d'une famille de frères qui vous confie ses plus chers intérêts; vos vertus vous ont fait choisir pour la guider dans les voies du salut et la consoler dans ses peines, vos vertus vous en feront chérir.

Cela suffira, mon cher Thomas; évitez les grandes phrases si vous ne voulez pas tomber dans le phébus; surtout n'y mêlez pas de latin, il n'est rien de plus détestable que cette manie; d'ailleurs, il faut que tout le monde vous entende. Si vous voulez ajouter quelque chose, vous en êtes le maître; je ne vous ai donné que quelques idées qui me sont venues; mais gardez-vous d'entrer dans de grands détails sur la constitution civile du clergé, cela vous entraînerait dans des discussions où ni votre curé ni vous ni vos auditeurs n'entendriez rien. Un langage simple et sans apprêt, voilà ce qu'il faut. Quant à mon avis sur votre nouvel état, je crois qu'il vous convient. D'ailleurs là-dessus on ne consulte que soi-même.

Vous me demandez comment il faut étudier la théologie.

Ah ! mon Dieu ! tenez , mon ami , le meilleur moien de réussir à cette étude c'est de se charger la mémoire de ce fatras insignifiant et se donner de garde de le soumettre aux lumières du bon sens. La théologie *Bone Deus !* Apprenez votre leçon et puis c'est tout ; mais lisez Loke , Rousseau , Voltaire et Bernardin de Saint-Pierre , voilà ce qui vous formera le cœur et l'esprit , voilà les lectures qui vous rendront heureux dans quelque situation que vous vous trouviez.

Ne m'oubliez pas , tâchez d'être bientôt curé ; mais ne sortez jamais de votre caractère , je serai toujours votre ami , car je saurai bien distinguer l'homme d'avec l'habit.

Adieu , paix , santé et liberté.

CHAUMETTE.

Paris , 7 aoust 1791.

Je vis dans mon ménage. Je suis ennuyé d'être volé par les traiteurs. J'ai oublié votre adresse. J'adresse cette lettre à tout hazard.

---

### III.

*A monsieur de La Rue , docteur en médecine à Nevers.*

Je vous envoie , monsieur , l'histoire de Rochefort : ie prens la liberté de vous en faire un présent , mais ie vous prie de le regarder plutost comme une marque des sentimens de mon cœur , que comme un ouvrage de mon esprit :

Je me suis souvent apperceu  
Qu'ouvrage de l'esprit que bon auteur sçait faire  
N'a pas touiours le don de plaire ,  
Mais ce qui vient du cœur est touiours bien receu.

En lisant l'ouvrage dont ie vous fais part , vous verrés que le sujet n'est pas fort intéressant , il est même assés stérile et

peu susceptible des beautés de l'histoire. Si i'avois été maitre de choisir une matière pour travailler, j'en aurois pris une plus heureuse : mais c'est le hasard qui m'a décidé pour celle-cy ; elle vous donnera cependant une légère idée d'un des plus beaux ouvrages de Louis XIII :

Recevés ce petit volume,  
Nouveau fruit de ma vieille plume ;  
Qu'il ait part aux bontés que vous avés pour moy.  
S'il ne mérite pas , ami , votre suffrage ,  
Si vous n'y trouvés point pièces de bon alloy,  
D'un grand historien le stile , ni l'ouvrage ,  
Vous y verrés du moins l'ouvrage d'un grand Roy.

Mais que va devenir, monsieur, le livre que ie vous donne ? En quelle compagnie l'allés-vous mettre ? Le tremble déjà pour lui. Vous allés l'associer aux plus grands hommes de l'art, et il fera dans votre bibliothèque une pitoyable figure : il y paroitra bien étranger parmi des auteurs farcis de grec, de latin et d'arabe. De quel étonnement ne sera-t-il pas saisi au milieu des Isagogues, des aphorisme, de l'angeiologie et de la splanchnologie :

Parmi tous vos doctes volumes  
Enfans des plus scavantes plumes ,  
Quelle figure y fera donc le mien ?  
Tiendra-t-il quelque rang auprès d'un Hipocrate  
De Willis, Vankelmont, d'Etmuller galien  
Et de ces grands auteurs qui connoissent si bien  
Les allures du cœur, du foye et de la rate.  
Il tremblera près de Diemberbroeck :  
Stenon, Malphigius, le tiendront en échec :  
L'Arabe Averroès, son confère Avicenne  
Luy feront bientôt perdre halène  
Et garder le tacet :  
Devant ces deux sçavans nés pas loin de la Mèque  
Et les autres qui font votre bibliothèque  
Il ne sera qu'un marmouset.

Enfin, monsieur, tel qu'il est et qu'il vous paroitra,

recevés-le avec autant de bonté qu'a de respect pour vous  
celui qui est très-sincèrement,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

F. Théodore DE BLOIS, cap.

A Nevers, ce 29 juillet 1739.

Vous voulés bien que M<sup>me</sup> de La Rue trouve ici l'assurance de mes respects.



## SÉANCE DU 22 MARS 1888.

Présidence de M. le comte DE SOULTRAIT, président.

Etaient présents : MM. le comte de Soultrait, *président* ; Roubet, *président honoraire* ; Ernest de Toytot, *secrétaire* ; Canat, *conservateur du musée* ; l'abbé Soyer, de Villefosse, de Charant, Col, Le Blanc-Bellevaux, Gautheron, Octave de Villenaut, A. de Rosemont, Arthur de Rosemont, le vicomte de Maumigny, de Flamare.

La Société reçoit de M. Alfred Bovet le magnifique ouvrage en deux volumes des lettres autographes composant sa collection.

Le Président exprimera à M. Bovet, au nom de la Société, nos sentiments de gratitude. Il est décidé qu'en échange il sera envoyé à M. Bovet le *Sacramentaire nivernais*.

Lecture est donnée :

1° D'une lettre-circulaire du ministre de l'instruction publique relative à la réunion des sociétés savantes qui se tiendra le 22 mai 1888 ;

2° D'une lettre de l'Association pour l'avancement des sciences, dont le congrès se tiendra à Oran du 29 mars au 3 avril.

M. Roubet offre à la Société une étude sur la paroisse de Magny, par M. Buffet, et une autre plaquette intitulée : *Une visite au prieur de Saincaize*, par M. Louis Roubet.

M. de Flamare lit un curieux mémoire sous ce titre : *L'exécution des frères de Chastel-Chassy, 26 juillet 1726.*

M. de Rosemont termine la séance par la lecture d'un travail intitulé : *Origine de l'homme*. Il fait précéder cette communication de quelques détails intéressants sur l'organisation et l'installation du congrès catholique des sciences.



## SÉANCE DU 26 AVRIL 1888.

Présidence de M. ROUBET, président honoraire.

Etaient présents : MM. Roubet, *président honoraire*; l'abbé Boutillier, *vice-président*; de Toytot, *secrétaire*; Canat, *conservateur du musée*; Duminy, *archiviste*; l'abbé Soyer, Aug. du Verne, le vicomte de Maumigny, de Villefosse,

le comte de Maumigny, de Charant, Langellé, Octave de Villenaut, Julien, de Flamare, l'abbé Pot.

M. Roubet communique à la Société une lettre de M. Minoret, de Paris, lequel est détenteur d'un manuscrit de l'abbé Berthier, prieur de Saincaize. M. Roubet se mettra en rapport avec lui pour prendre connaissance dudit manuscrit, qui peut intéresser à un si haut degré la Société.

Lecture est donnée :

1<sup>o</sup> Du programme du congrès archéologique de France, qui se tiendra le 12 juin 1888, à Dax ;

2<sup>o</sup> De la circulaire du ministre des beaux-arts relative à la réunion annuelle des sociétés savantes.

M. le président Roubet lit à la Société quelques pages intitulées : *Un extrait des autographes de M. Alfred Bovet.*

Mention est faite par M. l'abbé Boutillier d'une notice de M. Anatole de Charmasse : *Les Pélerinages à Saint-Sébastien d'Uchon.* M. l'abbé Boutillier insiste à ce sujet sur cette question : Pourquoi saint Sébastien est-il invoqué contre la peste ? et il ajoute quelques nouveaux témoignages empruntés à l'ancienne liturgie nivernaise.

Le même membre donne ensuite lecture de quelques extraits intéressants d'une lettre de M. Teste, de Vésigneux, relative aux livres de raison dans le Morvand :

« Il n'y a pas ici, à proprement parler, de livres de raison ou de famille dans la forme indiquée par M. de Ribbe,

mais il y a des livres de comptes qui s'en rapprochent. L'un de ces livres concerne les affaires d'un membre de la famille *Depons* ou *de Pons*, dont un descendant exerçait à Nevers, il y a quelques années, les fonctions d'inspecteur des forêts. Ce livre est intitulé : *Livre de conte et journalle de mes affaires à quoy foy doy aytre ajouté*. **DEPONS.**

» Il comprend une trentaine d'années à partir de 1742. En dehors des affaires proprement dites concernant les domestiques, les domaines, les réparations, le boucher, etc., il y a peu de notes intéressantes. La plupart sont en hors-d'œuvre sur la couverture du registre ou en papiers volants. M. Depons y donne les noms de ses enfants, la date de leur naissance, l'entrée de sa fille au couvent. Il y a le chapitre *des Pauvres* et un billet du curé de la paroisse pour en recommander. Dans l'une des feuilles volantes, M. Depons récapitule *ses revenus*, qui s'élèvent à 6,648 fr., et indique ensuite ses charges, s'élevant à 5,696 fr. 10 c., et qui comprennent les pensions faites à sa mère, à ses quatre frères, à sa sœur, etc. Et après avoir trouvé qu'il ne lui reste plus que 949 fr., il ajoute mélancoliquement : « Sur quoi il y a l'entretien de douze domaines, cinq maisons de maître, deux locateries, les voyages en Bourgogne, les affaires et procès à soutenir. *On ne fera pas valoir les agréments de ce bien-cy*, etc. » Cette famille Depons, attachée primitivement à la maison de Bourbon-Busset, contracta des alliances à Saint-Martin-du-Puy et dans les environs.

» L'autre *livre de comptes* concerne les dépenses particulières de *François-Louis-Antoine de Bourbon, comte de Busset* et de Chalus, baron de Saint-Martin-du-Puy, et de Puy agut, etc., etc., lieutenant-général. Il ne comprend que l'espace d'environ cinq ans, à partir de la fin de 1786. Grâce aux minutieux détails dans lesquels entre son auteur, on peut se rendre compte très-facilement de la vie d'un grand seigneur d'alors à la cour, à Paris, aux eaux, en voyage, dans ses terres, dans des circonstances particulières, telles que le baptême de ses petits-enfants, etc. Seulement il

est regrettable que ce livre n'embrasse qu'un si court espace de temps.

» En somme, ces deux livres de comptes pourraient former l'objet d'une étude ne manquant pas d'un certain intérêt. »

M. de Toytot signale la présence à la bibliothèque de la ville d'un livre d'heures ayant appartenu à la famille de Changy. Les marges du livre renferment la date et la mention des naissances des enfants de la famille, avec les noms des parrains et marraines et des mentions touchantes, telles que celle-ci par exemple : « Dieu lui fasse la grâce d'être homme d'honneur et de bien. »

M. Octave de Villenaut donne lecture d'une très-intéressante notice sur le *Sceau de Jehannette de Pomay*, qu'il pense être le premier sceau authentique de la maison féodale de Lamoignon. Ce travail sera inséré au *Bulletin*.

MM. Auguste du Verne et de Villenaut présentent à la Société comme membre titulaire M. Paul Robert, qui est admis à l'unanimité.

Avant de terminer la séance, M. l'abbé Bouthillier demande au nom du R. P. dom Noël, de l'abbaye de Solesmes, l'échange de l'*Inventaire des titres de Nevers*, de l'abbé de Marolles, contre divers ouvrages publiés par les Pères de Solesmes. Cette proposition est favorablement accueillie.





## EXTRAIT

### DES AUTOGRAPHES DE M. ALFRED BOVET.

Les autographes qui composaient la collection Alfred Bovet ont, avant leur vente, été publiés en deux volumes par M. Etienne Chavaray, qui en a offert un exemplaire à la Société nivernaise.

Nous avons été chargé d'en faire un extrait en tant que quelques-uns de ces autographes pourraient intéresser les chroniques locales de notre province.

Nous apportons aujourd'hui notre modeste travail.

Tout d'abord, nous ferons observer que la publication de M. Chavaray n'offre qu'une énonciation très-sommaire du texte des autographes collectionnés.

Quels qu'ils soient, aucun d'eux nous a paru devoir être rejeté comme apocryphe.

Sans doute, les antiquaires eussent aimé à rencontrer dans leur nombre quelques épaves plus archaïques, quelques *monuments* plus rares que ceux qui nous sont offerts.

Mais tous les chercheurs n'ont la chance exceptionnelle de M. Michel Charles, de l'Institut, qui crut un jour avoir mis la main sur une lettre autographe de Marie-Madelaine et sur un *laissez-passer* de Vercingétorix.

Parmi les plus anciens collectionneurs, nous devons citer Philippe de Béthune, frère du grand Sully, dont les descendants détiennent encore aujourd'hui le château *nivernais* d'Apremont. A l'aide des archives de la maison de Nevers, il était parvenu à constituer la première collection d'autographes proprement dits.

Hélas ! que sont devenus beaucoup de ces précieux documents qui n'ont pu trouver la place qu'ils devaient prendre dans l'*Inventaire des titres de Nevers*, dressé par l'abbé de Marolles ?

Nous mentionnerons aussi M. Grangier de La Marinière, qui avait rassemblé un grand nombre d'autographes nivernais, tous dispersés après sa mort.

C'est là le pire destin de toutes les collections qui ne trouvent point de sociétés assez favorisées pour en devenir donataires.

Voici donc le petit nombre d'autographes émanant de personnages qui, à un titre quelconque, intéressent notre Nivernais :

## I.

Marie-Louise de Gonzague, née en 1612, fille de Charles, duc de Nevers, et de Catherine de Lorraine, reine de Pologne, femme du roi Ladislas, 1645, puis de Jean Casimir, 1648, décédée en 1667.

Lettre dans laquelle elle remercie en italien Piccolomini, duc d'Almalfi.

## II.

Anne de Gonzague, princesse palatine, amie du grand Condé, célèbre par la part qu'elle prit aux troubles de la Fronde, née en 1616, morte au palais de Luxembourg, en 1684.

Bossuet a prononcé son oraison funèbre.

Nous nous permettrons de faire observer à cette occasion que Bossuet a commis une erreur en attribuant aux princesses Marie et Anne l'institution dans leurs Etats des filles aumônées. La dotation dévolue à perpétuité et annuellement à cinquante filles a été créée par Louis de Gonzague et Henriette de Clèves.

Notre maître Adam a maintes fois célébré les princesses Anne et Marie. Nous possédons leurs signatures au bas d'un acte de foi et hommage donné par Etienne Rousset, avocat du roi au présidial de Saint-Pierre, comme acquéreur du fief des Réaux, qui relevait de la châellenie de Cuffy.

### III.

Le cardinal Mazarin, né à Rome, le 14 juillet 1602, mort au château de Vincennes, le 9 mars 1661.

« Instruction diplomatique pour gagner à la cause de France les électeurs de Cologne, de Trèves et l'électeur palatin. La lettre, du 20 juillet 1657, est adressée au maréchal de Grammont, ambassadeur extraordinaire. On y lit : *Nous n'avons point d'argent ; mais quand je devrais vendre ma vaisselle et rester en chemise, il faut pas perdre l'occasion d'acquérir ledit électeur.* »

Le cardinal ne vendit point sa vaisselle et fit deux années après, l'acquisition du duché du Nivernais.

### IV.

Bussy-Rabutin (Roger, comte de), lieutenant-général pour le roi de la province du Nivernais, né à Epiry, le 3 avril 1618, mort à Autun le 9 avril 1693.

Dans l'annotation faite par M. Chavaray, Epiry est indiqué comme se trouvant dans la Nièvre. Il paraît que le lieu d'Epiry qui a vu naître le trop fameux Bussy n'est pas dans la Nièvre, mais dans le département de la Côte-d'Or.

L'autographe relaté est d'autant plus intéressant qu'il contient un *post-scriptum* de la main de sa fille Louise-Françoise, qui épousa en premières noces le marquis de Coligny. Elle convola en secondes noces avec Henri de La Rivière; ce mariage eut lieu au château de Lanty (Nièvre), à l'insu du comte de Bussy, qui, par tous les moyens possibles, en attaqua la validité, notamment sur ce fait qu'il avait été contracté à minuit, HEURE INDUE.

Dans un travail que nous avons publié après l'avoir lu à la Société, nous avons rendu un compte fidèle des débats qui résultèrent de cet étrange procès. La cour confirma le mariage, mais la fille de Bussy ne retourna point auprès de

son mari. Abandonnant sa qualité de marquise de Coligny, elle prit le nom de comtesse de Dalet, et publia la vie de Mme de Chantal.

V.

Vauban (Sébastien) Le Prestre (de), né à Saint-Léger-du-Fougeret, le 15 mai 1633, mort à Paris, le 30 mars 1707.

« Une lettre approuvant l'admission aux Invalides de Nicolas Sarton, dit La Ramée. »

VI.

Louis-Jules-Barbon Mancini-Mazarini, duc de Nivernais :

« Poète fabuliste, habile diplomate, traducteur distingué, membre de l'Académie, 1743, né à Paris, le 16 décembre 1716, mort en la même ville, le 25 février 1798.

» Lettre où il remercie Voltaire de l'intérêt qu'il prend à sa santé, et parle de la souscription aux œuvres de Corneille. Il l'engage à écrire aux membres de l'Académie.

» La lettre est signée : LE DUC DE NIVERNOIS. »

VII.

Saint-Just (Louis-Antoine), poète, député de l'Aisne à la Convention, membre du comité du Salut public, ami de Robespierre, né à Decize (Nièvre), 25 août 1767, décapité le 28 juillet 1794.

« Lettre d'affaires personnelles. »

VIII.

Chaumette (Pierre-Gaspard), procureur de la Commune de Paris, créateur des fêtes de la Raison, né à Nevers, 21 mai 1763, décapité à Paris, le 13 avril 1796.

« Lettre à Daubigny, ami de Danton, du 16 novembre 1793. Il recommande le citoyen Barrie, qui demande à entrer dans les 30,000 hommes qui vont être formés. Cest un vrai sans-culotte qui se battra jusqu'à la mort contre les ennemis de la République.

» Daubigny était adjoint au ministre de la guerre Bouchotte. »

Il nous souvient d'avoir entendu raconter par un Nivernais contemporain de la Révolution qu'il avait vu la mère de Chaumette se promener fièrement dans les rues de Nevers en criant : « Voici le sein qui a porté le bonheur de la France. »

## IX.

Enfin, nous trouvons un autographe du marquis de Dupleix, le célèbre gouverneur des Indes.

Sa lettre est datée du 12 février 1753.

Elle nous a paru intéressante, parce qu'elle contient la signature légalisée de frère Sébastien de Nevers, capucin missionnaire apostolique, seul curé de Pondichéry. Cette signature nivernienne était apposée à un acte de naissance de Pierre de Bausset, employé supérieur de la Compagnie des Indes et frère de Louis-François, qui devint cardinal et fut l'historien de Bossuet et de Fénelon.

L. ROUBET.



## POURQUOI SAINT SÉBASTIEN EST-IL INVOQUÉ CONTRE LA PESTE ?

Quel rapport la vie et la mort de saint Sébastien peuvent-elles avoir avec la peste ?

Un de nos savants confrères de la Société éduenne, M. Anatole de Charmasse, pose ainsi cette question dans une notice pleine d'érudition qu'il vient de publier sur *les Pèlerinages à Saint-Sébastien d'Uchon* (1).

Et il répond : « Aucun, si on s'attache seulement à la forme extérieure de son supplice.

» Les savants auteurs des *Acta Sanctorum* se sont posé la même question, et ne trouvant rien dans les actes de saint Sébastien qui motivât son intercession contre les maladies épidémiques : *Nullis extantibus in ejusdem gestis hujus rei vestigiis* (2), ils ont émis à ce sujet la supposition que le sens métaphorique et figuré de certains passages de l'Ecriture avait été interprété dans le sens réel et que cette interprétation, assez conforme au génie populaire, avait pu associer le nom de saint Sébastien percé de flèches à la crainte des maladies pestilentiellles. Ces maladies, disent-ils, sont appelées les flèches les plus ardentes de la colère divine, d'où la piété chrétienne a choisi parmi les bienheureux Sébastien, assailli de flèches, comme un protecteur contre le mal de la peste : *Ubi contagia ardentissima divinæ iræ sagittæ nuncupantur, ideo christiana pietas e divorum numero Sebastianum sagittis impetitum adversus pestiferum morbum sibi tutelarem elegit.*

» Cette dévotion envers saint Sébastien était déjà en usage au septième siècle, puisque, au témoignage de Paul Diacre, la peste qui sévissait à Rome depuis trois mois, en 680 cessa subitement après le vœu fait par les habitants d'ériger un autel à saint Sébastien.

(1) Autun, imprimerie Dejussieu père et fils, 1888.

(2) *Acta Sanctorum*, tome II, p. 624.

» Elle se manifesta de même lors de la célèbre peste de Milan, en 1576, et dans plusieurs autres villes. C'est donc une preuve, disent encore les auteurs des *Acta Sanctorum*, que saint Sébastien est invoqué contre la peste par la prière générale des chrétiens.

» Enfin, la liturgie avait elle-même souscrit à la coutume d'invoquer saint Sébastien contre la peste. »

M. de Charmasse en produit plusieurs témoignages empruntés à un ancien collectaire de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille et, en particulier, au missel autunois de Philibert d'Ugny, publié en 1556.

Nous avons eu la curiosité d'ouvrir aussi nos anciens livres nivernais. Il n'est personne, en effet, qui ne sache combien saint Sébastien était en grand honneur à Nevers, dans sa chapelle publique, sur la place qui porte encore aujourd'hui son nom. Que de fois, depuis le seizième siècle, des vœux de bougies de cire « du gire et long de cette ville (1) » lui avaient été faits par les échevins « pour apaiser l'ire de Dieu qui menace de peste et contagion, n'y ayant d'autre remède (2). Lors de la démolition de cette chapelle en 1761, la bougie fut solennellement transportée en l'église Saint-Argle; elle y brûlait tous les jours pendant la messe, et cela encore en 1789.

La cathédrale avait aussi sa chapelle de Saint-Sébastien, attenante à la grande tour de Saint-Cyr où, dès 1439, l'on venait également en pèlerinage (3). Or, nous avons rencontré dans le beau *Processionnal nivernais*, édité en 1535 par Mgr d'Albret, un long *Oremus* en l'honneur du bienheureux martyr Sébastien, dans lequel se retrouvent précisément les expressions employées par les auteurs des *Acta Sanctorum*.

(1) Arch. communales de Nevers, série CC., 285.

(2) Arch. communales de Nevers, série BB., 21.

(3) Voir dans le *Bulletin de la Société nivernaise*, tome V, 1872, notre mémoire sur les anciens vocables des autels et chapelles de la cathédrale de Nevers.

Ni les glaives, ni les flèches des bourreaux n'ont pu ébranler le bienheureux Sébastien ; et, pour cette raison, on le supplie de secourir, de consoler, de guérir les malheureux atteints des flèches de la peste.

Voici cette prière extraite du *Processionale secundum ritum et morem insignis ecclesie cathedralis Nivernensis...* anno 1535.

« OREMUS. — Deus qui beatum Sebastianum martyrem tuum in tua fide et dilectione tam ardentem solidasti, ut nullis carnalibus blandimentis, nullis tyrannorum minis, nullisque carnificum gladiis sive sagittis a tua cultura potuit revocari, da nobis miseris peccatoribus dignis ejus meritis et intercessionibus, in tribulatione auxilium, in persecutione solatium et in omni tempore contra pestem epidimie remedium : quatinus possumus contra omnes dyabolicas insidias viriliter dimicare : mundum et ea que in eo sunt despicere : et nulla ejus adversa formidare : ut ea que te inspirante desideramus valeamus obtinere. Per Christum Dominum nostrum. Amen. »

« O Dieu qui avez si ardemment confirmé dans votre foi et votre dilection le bienheureux Sébastien, votre martyr, que ni les tendresses de la chair, ni les menaces des tyrans, ni les glaives ou les flèches des bourreaux n'ont pu le retirer de votre ardent amour !

» A nous misérables pécheurs, par ses dignes mérites et ses intercessions, donnez le secours dans la tribulation, l'assistance dans la persécution, et en tout temps le remède contre le fléau de l'épidémie ; — autant que nous le pouvons, — donnez-nous aussi de virilement combattre contre les embûches diaboliques, de mépriser le monde et ses suppôts, sans craindre aucune de ses adversités, afin que tous les désirs inspirés par vous nous puissions les obtenir. Ainsi soit-il ! »

Ajoutons, en terminant, que l'interrogation relative au



culte spécial de saint Sébastien pourrait être faite avec autant de curiosité pour un grand nombre d'autres saints.

Combien de saints, en effet, invoqués dans différentes maladies ou comme patrons de confréries de métiers, et pour lesquels il serait assez difficile de préciser la raison plus ou moins sérieuse ou naïve qui a déterminé leur choix !

Il nous souvient d'avoir lu dans les cahiers de notes manuscrites de l'abbé Troufflaud, intitulés : *Fragments philosophiques*, quelques lignes qui répondent bien à notre pensée et que nous transcrivons sans autre commentaire :

« *Saint Claude* voyait s'adresser à lui les boiteux, parce que *claudicare* signifie boiter ;

» *Saint Genou*, les gouteux, parce que la goutte prend ordinairement au *genou* ;

» *Saint Crépin*, les cordonniers, parce que *crepida* veut dire soulier ou pantoufle, etc. ;

» *La Conversion de saint Paul*, les cordiers, parce qu'ils travaillent à reculons pour filer leur corde, et que saint Paul, à la voix de Dieu, *se convertit* sur le chemin de Damas et retourna en arrière. »

Avril 1888.

L'abbé BOUTILLIER.



## SÉANCE DU 31 MAI 1888.

Présidence de M. ROUBET, président honoraire.

Etaient présents : MM. Roubet, *président honoraire* ; Canat, *conservateur du musée* ; Duminy, *archiviste* ; Octave de Villenaut, Henri d'Assigny, l'abbé Soyer, Gautheron, Langellé, de Flamare.

M. Roubet donne lecture d'une lettre de notre confrère M. le chevalier de Pierredon, directeur des usines d'Imphy, relative au don par lui fait au musée de la porte du Croux de deux grandes statues en bois de saint Arigle et sainte Catherine, trouvées dans la cave de la cure d'Imphy et datant du dix-septième siècle.

M. le Président propose ensuite à la Société de faire l'acquisition pour notre musée d'une statue tumulaire en pierre, représentant une femme agenouillée en costume du seizième siècle, qui faisait autrefois partie du monument funéraire de la famille de Beaujeu, en la paroisse de Bitry, et qui se trouve maintenant hors de l'église, ainsi que l'a constaté M. de Soultrait dans son *Répertoire archéologique de la Nièvre*.

M. Roubet termine la séance par la lecture d'un travail intitulé : *Document inédit sur la Révolution dans le canton de La Guerche. — Un roi inconnu.*



## SÉANCE DU 28 JUIN 1888.

Présidence de M. l'abbé BOUTILLIER, vice-président.

Etaient présents : MM. l'abbé Boutillier, *vice-président* ; E. de Toytot, *secrétaire* ; Duminy, *archiviste* ; Henry d'Assigny, de Villefosse, l'abbé Foucher, Florimond Gautheron, l'abbé Soyer, l'abbé Sery, Blanc, de Charant, Col, de

Lespinasse, Ad. de Villenaut, le comte de Maumigny, Langellé, de Pierredon.

M. le Président fait part à la Société d'une lettre de M. de Soultrait dans laquelle il exprime le regret de ne pouvoir assister à notre réunion, et manifeste la résolution de se démettre de ses fonctions de président si son état de santé ne s'améliore pas.

Sur la proposition de M. Ad. de Villenaut, la Société prie M. l'abbé Boutillier d'adresser à notre Président ses sentiments de condoléance pour la mort de M<sup>me</sup> de Soultrait et ses vœux pour le rétablissement de sa santé.

M. l'abbé Boutillier donne ensuite lecture d'une lettre de dom Albert Noël, par laquelle le docte religieux remercie la Société de l'envoi de l'*Inventaire de Marolles*, où il dit avoir trouvé plus de pièces qu'il ne comptait en rencontrer; mais où se trouvent les originaux de ces documents? « Il se pourrait, dit-il, que les archives actuelles du prince de Monaco gardassent un bon nombre de titres concernant notre Rethelois; du moins c'est ce que j'ai appris de M. Saige, à qui en est confiée la garde. *La Revue des questions historiques*, tome XXXVIII, pages 605-606, donne une note intéressante à ce sujet, et tout porte à croire que la plupart des chartes relatives au Nivernais y ont été placées. »

Les Bollandistes, qui publient actuellement les *Analecta Bollandiana*, demandent qu'on veuille bien faire avec eux l'échange de nos publications

récioproques. Cette demande est favorablement accueillie.

M. le Président donne connaissance, à titre de curiosité, d'un extrait du *Giornale araldico-genealogico-diplomatico*, publié à Pise par les soins de l'Académie héraldique italienne (numéro de janvier 1888), concernant l'origine prétendue italienne de Jeanne d'Arc. Elle sortirait de la noble famille Ghisilieri, à laquelle appartient saint Pie V.

En terminant, l'auteur a soin d'ailleurs, avec une parfaite courtoisie, d'observer que s'il a tenté de prouver l'origine italienne de Jeanne d'Arc, il n'a eu, en aucune façon, la pensée d'offenser l'amour-propre de la très-noble nation française (*non abbiamo avuto in animo di offendere l'amor proprio della nobilissima nazione francese...*) ni de diminuer sa gloire ; son but a été de provoquer des recherches de la part des travailleurs des deux nations.

Au surplus, ajoute-t-il, la France est assez riche en gloires militaires ; et alors même qu'il pourrait être prouvé, avec évidence et sans crainte de contradiction, que Jeanne d'Arc est d'origine italienne, l'héroïne d'Orléans n'en demeurerait pas moins une gloire française, tout en étant une gloire de la patrie italienne.



## SÉANCE DU 26 JUILLET 1888.

Présidence de M. ROUBET, président honoraire.

Etaient présents : MM. Roubet, *président honoraire* ; Canat, *conservateur du musée* ; A. de Villenaut, E. Cheminade, l'abbé Foucher, l'abbé Pot, H. Blanc, de Maumigny, Florimond Gautheron, Langellé, l'abbé Soyer, le docteur Subert, de Lespinasse.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. de Soultrait, s'excusant de nouveau de ne pouvoir présider cette séance, étant toujours très-souffrant.

M. Hippolyte Blanc offre à la Société une brochure intitulée : *Louis XVI et les conquêtes de 89*, dont il est l'auteur. Il donne ensuite lecture de plusieurs lettres très-intéressantes, extraites de la correspondance de Colbert avec Mazarin, et toutes relatives au duché de Nivernais. Le travail de M. Blanc sera inséré au *Bulletin* dès que l'auteur l'aura terminé.

M. Florimond Gautheron donne lecture de plusieurs notes concernant l'*Album du Nivernais*, par le commandant Barat, et communique plusieurs dessins inédits, du même auteur, contenus dans l'exemplaire qui était à son usage. Il donne ensuite communication d'une poésie autographe du poète nivernais A. Duvivier, dédiée au commandant Barat.

M. le Président termine la séance par la lecture d'un travail dont il est l'auteur, intitulé : *Notice locale. La Chapelle Saint - Blaise de La Guerche.*



## SÉANCE DU 25 OCTOBRE 1888.

Présidence de M. ROUBET, président honoraire.

Etaient présents : MM. Roubet, *président* ; l'abbé Boutillier, *vice-président* ; Ernest de Toytot, *secrétaire* ; Canat, *conservateur du musée* ; Duminy, *archiviste* ; le docteur Subert, l'abbé Soyer, Col, E. Marandat, Octave de Villenaut, Henri Marandat, l'abbé Pot, de Lespinasse, de Flamare, Cheminade, A. de Villenaut, Langellé.

Lecture est donnée de la *Notice biographique et bibliographique sur M. le comte Georges de Soultrait*, publiée dans les *Annales bourbonnaises*, par M. Roger de Quirielle, neveu du défunt.

M. le président Roubet ajoute quelques détails très-intéressants sur les débuts archéologiques de M. de Soultrait ; l'insertion en est demandée au *Bulletin*.

La Société émet en outre le vœu qu'une notice nécrologique spéciale soit faite par un membre de la Société. M. René de Lespinasse est désigné et accepte cette mission.

M. l'abbé Boutillier donne lecture d'une communication qui lui a été adressée par M. le comte Gaspard de Soultrait, sur les dernières intentions de son père relativement à sa bibliothèque nivernaise et à sa collection de documents originaux sur le Nivernais, qu'il désirait vivement n'être pas dispersées...

La Société décide que, malgré la mort de notre président, il n'y a pas lieu de procéder immédiatement à la nomination de son successeur jusqu'au mois de mai 1889, époque régulière du renouvellement du bureau. Jusque-là M. Roubet, président honoraire, continuera ses fonctions, et en son absence M. le vice-président Boutillier le remplacera.



## SÉANCE DU 29 NOVEMBRE 1888.

Présidence de M. l'abbé BOUTILLIER, vice-président.

Etaient présents : MM. l'abbé Boutillier, E. de Toytot, *secrétaire* ; Canat, *conservateur du musée* ; Duminy, *archiviste* ; de Charant, le docteur Subert, Henri et Edouard Marandat, le vicomte de Maumigny, l'abbé Foucher, l'abbé Guillemenot, Octave et Adolphe de Villenaut, l'abbé Soyer, de Flamare, de Lespinnasse, Col, Langellé.

M. le Président donne la parole à M. de Lespinnasse pour la lecture de la notice sur la vie

et les œuvres de M. le comte de Soultrait, dont il a été chargé à la dernière séance. L'insertion de cette notice au *Bulletin* est votée à l'unanimité. On y joindra le portrait de notre regretté président, dessiné par M. Leprat pour les *Annales bourbonnaises* et dont M. de Quirielle a bien voulu nous procurer le cliché.

M. l'abbé Boutillier lit ensuite une lettre écrite par M. le marquis de Montlaur à M. Roger de Quirielle, et publiée dans le numéro des *Annales bourbonnaises* de ce mois. L'auteur se plaît à rappeler l'époque des congrès archéologiques organisés par M. de Caumont. M. de Soultrait, dit-il, s'y retrouvait chaque année; il y était écouté avec plaisir et l'on applaudissait sa parole chaude et entraînante

Sont présentés pour faire partie de la Société :

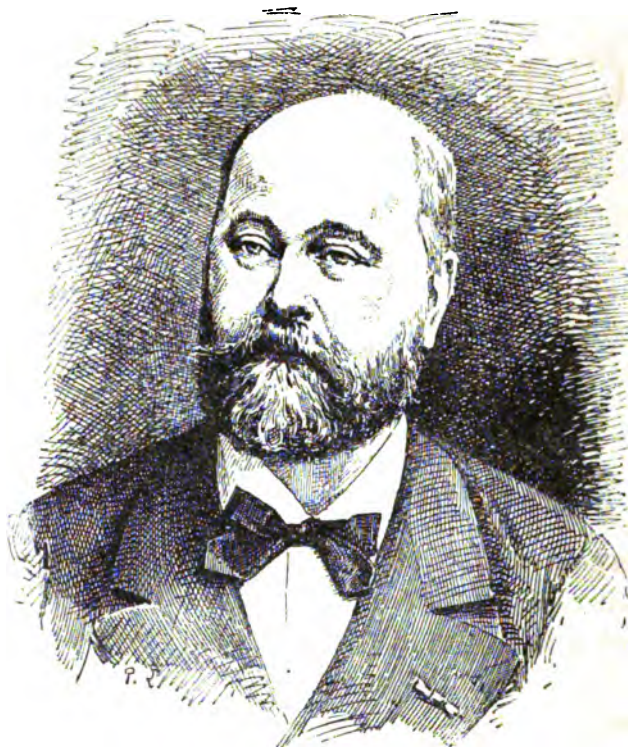
M. le vicomte de Gaulmyn, à Rimazoir, par Souvigny (Allier), par M. Adolphe de Villenant et M. de Lespinasse ; — M. A. Baudot, à Lanty (Nièvre), par M. l'abbé Soyer et M. le docteur Subert ; — M. Dugué, professeur honoraire au collège Rollin, à Saint - Saulge, par M. Charles Deton et M. l'abbé Boutillier.

MM. le vicomte de Gaulmyn, Baudot et Dugué sont admis à l'unanimité.









**C<sup>te</sup> DE SOULTRAIT**

**PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ NIVERNAISE**

**DES LETTRES, SCIENCES ET ARTS.**

NOTICE  
SUR LA VIE ET LES ŒUVRES  
DU  
C<sup>TE</sup> DE SOULTRAIT

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ NIVERNAISE DES LETTRES, SCIENCES ET ARTS,

Lue à la séance du 29 novembre 1888

PAR  
RENÉ DE LESPINASSE  
ARCHIVISTE-PALÉOGRAPHE

---

MESSIEURS,

Comme toutes les assemblées humaines, notre Société voit avec peine disparaître ses membres les plus aimés ; elle déplore et redoute ces vides qui se font dans ses rangs ; mais, sans abandonner sa mission utile de conserver les précieux restes du passé, sans ralentir son zèle pour l'histoire et pour la science, elle doit chercher dans les malheurs mêmes qui la frappent un redoublement de travail et une confiance nouvelle.

C'est votre pensée à tous, Messieurs, c'est l'objet de vos conversations depuis que le comte de Soultrait n'est plus parmi nous. J'ose dire que la Société nivernaise représentait pour lui une famille scientifique ; il avait été l'un des promoteurs de la

Société en 1851 ; de près et de loin il restait toujours notre confrère, enrichissant notre bibliothèque de ses importantes publications, et dans son pays qu'il aimait tant, nous étions la principale préoccupation de son esprit.

Il appartenait presque à la génération de ces savants qui ont fixé la vraie méthode de l'érudition historique, en se servant des chartes, des monnaies, des monuments pour prouver les faits, pour redresser les dates, pour consigner les événements si curieux de nos histoires provinciales. Il a vu ce progrès grandir sous ses yeux, avec la satisfaction d'y avoir quelque peu contribué dans le cercle de ses nombreuses études locales. Plusieurs réunions savantes le comptaient avec honneur parmi leurs membres : la Société française d'archéologie, fondée par M. de Caumont ; les Antiquaires de France, la Société des bibliophiles, le Comité des travaux historiques et diverses académies et sociétés de province. Ses fréquentes publications l'ont constamment fait remarquer dans ces associations ; mais si quelques-uns de ses écrits concernent d'autres provinces et principalement le Bourbonnais et le Lyonnais, où il passa de longues années, la plus grande part de ses travaux revint toujours à sa chère province du Nivernais, dont il vivait forcément séparé et qu'il revoyait chaque année avec un nouveau plaisir.

Avant la fondation de la Société de la porte du Croux il y avait peu d'ouvrages imprimés sur notre

histoire locale, et, parmi eux, les articles historiques des *Almanachs* de Gillet, parus de 1800 à 1809, étaient les plus intéressants. L'auteur avait compris l'intérêt et la méthode de l'histoire, et encore aujourd'hui ses études sont consultées avec fruit; il devait suivre tous les cantons et peut-être les communes; mais Gillet cessa ses publications et en même temps disparurent les précieuses notices.

M. de Soultrait, s'inspirant évidemment de la même idée, voulut réaliser la continuation de ce grand travail sur le plan indiqué par Gillet, et, avec tous les moyens en son pouvoir, l'activité prodigieuse de son talent et la passion de l'érudition historique, il commença ses courses à travers la province, fouillant les coins et recoins d'une commune en chercheur et en curieux, notant tous les détails sur les constructions, les familles, les armoiries.

Ces notes prises sur place et complétées ensuite par des recherches dans les archives et les bibliothèques, furent le point de départ d'une série de publications qui occupèrent sa vie entière. Ces publications se ressentent de la hâte qui y présidait. L'auteur convenait le premier en toute franchise des imperfections et des omissions qui se glissaient dans ses nomenclatures et ses filiations. Son étude était bien différente des travaux ordinaires; celui qui dépouille un dépôt public d'archives peut prendre son temps, sans grands déplacements et sans grands frais; celui qui doit

parcourir un pays regarde davantage au temps et à la peine, et il doit faire vite.

George de Soultrait se trouvait en face de monuments inexplorés, de faits inédits pour la plupart ; il releva tout et fit imprimer ses notes avec une étonnante rapidité. Ceux qui ont écrit savent seuls combien il faut de persévérance et de labeur pour mettre un livre en état d'impression ; aussi devons-nous lui savoir le plus grand gré de tous ces éléments historiques qu'il a mis entre nos mains. Sans lui nous n'aurions probablement pas encore ces premiers fonds de travail réunis dans les ouvrages qu'il a eu le courage de publier.

Les premiers résultats de ses tournées archéologiques furent condensés dans une série de notices sous le titre de *Statistique monumentale du département de la Nièvre* et insérés chaque année dans la partie littéraire des *Almanachs* de Bévat, depuis 1848 jusqu'à 1871. Chaque fascicule comprend environ 40 à 50 pages in-12, ce qui donne une idée de l'importance de ce travail. Tous les cantons et communes y sont passés en revue : l'église, les monuments et châteaux, les ruines avec les détails archéologiques de quelque intérêt ; ça et là un souvenir de famille, un fait historique sur les seigneurs, sur les hommes remarquables, sur la population. Il y a beaucoup à prendre et à retenir dans ces descriptions ; chaque jour voit disparaître des pièces et des monuments dont la seule mention restera désormais. Ajoutons que ces publications dispersées par le hasard sont

devenues fort rares et presque introuvables (1). L'un des fascicules, paru en 1856 et consacré à Nevers, a été tiré à part sous le titre de *Guide archéologique dans Nevers*, et relève les monuments et inscriptions susceptibles d'attirer l'attention des étrangers de passage dans notre ville.

Sans penser à analyser de semblables ouvrages, il suffit de les indiquer pour se rendre compte de la somme de travail qu'ils ont exigée.

M. de Soultrait collaborait en même temps aux *Annales archéologiques* et au *Bulletin monumental* de M. de Caumont, dont il fut un des disciples les plus actifs. Il faisait paraître un *Armorial du Nivernais* avec nombreuses planches de blasons, et, pour établir encore mieux sa réputation d'érudit, il publiait en 1854 un *Essai sur la numismatique nivernaise*, édition de luxe enrichie de gravures dans le texte, tirée à 200 exemplaires (2). L'*Armorial* fut l'objet d'une édition plus récente ; mais la *Numismatique* est restée dans sa forme primitive, et si elle est la première œuvre, elle est aussi la meilleure et la plus originale.

Les études des monnaies en étaient encore à leurs débuts ; l'auteur avait l'avantage d'arriver premier sur un terrain à peine exploré : il devait donc réussir à faire un livre curieux et utile. Après

(1) L'ensemble des notices forme un tirage à part d'un nombre très-restreint distribué en trois volumes.

(2) Paris, Didron, 1854, in-8° de 225 pages.

les médailles romaines qui se rapportent au Nivernais, il prend les monnaies des deux premières races et, arrivé aux Capétiens, il montre, par une série de pièces successives, la déformation du sigle royal aussi marquée que dans les autres provinces; puis viennent les monnaies baronales des diverses maisons qui ont occupé le comté de Nevers. L'existence des pièces donne lieu très-souvent à des discussions historiques, des rectifications de faits et de dates; nous le savons aujourd'hui, grâce à l'élan donné alors par les maîtres de la science, et nous nous estimons heureux si nous pouvons découvrir encore quelque pièce qui a échappé à leurs investigations. L'époque moderne est représentée par des jetons de toute beauté frappés sur l'ordre des ducs de Nevers, et enfin par des mandats de villes et divers billets de confiance mis en circulation dans le département pendant la Révolution.

Quelque temps après son apparition, M. Morellet rendit compte de la *Numismatique nicernaise* en termes assez vifs; la critique était un peu sévère et imprimée dans le *Bulletin* de la Société (1); elle réclama de la part de l'auteur une réponse justificative qui ne se fit pas attendre. Ces luttes à armes aussi courtoises que savantes furent l'occasion d'une note insérée dans la *Revue des Sociétés savantes*, où il est dit que M. de Soultrait, « esprit juste et solide, avait fait de tous les monuments

(1) Tome II, p. 199 et 352.



du Nivernais, monnaies, médailles, jetons, sceaux, chartes, une étude spéciale, et qu'il n'avait rien négligé ni affirmé sans preuves (1) ».

Né le 27 juin 1822, George de Soultrait avait alors trente-deux ans, il venait d'être nommé membre non résidant du Comité des travaux historiques, titre qui le rangeait définitivement parmi les hommes de science; il avait deux bons livres imprimés et une quantité considérable de notes manuscrites.

Il nous faut remonter quelques années pour retrouver notre regretté confrère dans son rôle de sociétaire. La *Statistique monumentale*, l'*Armorial* et la *Numismatique* avaient paru en dehors de nos publications, la Société n'en étant encore qu'à ses débuts. Sa fondation avait été décidée dans le congrès réuni à Nevers par M. de Caumont en mai 1851, et, dès le mois suivant, George de Soultrait, déjà membre du conseil général de la Nièvre, accompagnait à la séance d'inauguration l'évêque et le préfet, qui ouvrirent solennellement la session de nos pacifiques débats, témoignant par leur présence l'intérêt que tous les administrateurs zélés et intelligents doivent porter aux progrès des sciences et des études historiques.

La situation de sa famille, ses talents personnels, son bagage littéraire, déjà important, plaçaient George de Soultrait parmi nos membres

(1) *Bulletin*, tome III, p. 165.

fondateurs les plus distingués ; il fut aussi des plus actifs.

M. l'abbé Crosnier avait proposé comme premier travail le *Catalogue chronologique des monuments du Nivernais*, s'inspirant en cela de l'impulsion donnée aux études archéologiques par le congrès de Caumont, qui venait de tenir à Nevers une session brillante.

Le Gouvernement encourageait l'initiative privée ; il accueillait avec bienveillance les indications qu'on lui donnait ; il accordait des souscriptions aux sociétés, des récompenses aux auteurs, des allocations pour réparations des bâtiments signalés comme intéressants au point de vue de l'art.

Il fallait se montrer digne d'une si haute sollicitude, et la Société nivernaise désigna son président, Mgr Crosnier, pour la description des monuments religieux et M. de Soultrait pour les constructions civiles et militaires, sur lesquelles il avait déjà écrit deux articles.

Nous avons vu dans la suite comment ces deux archéologues remplirent la mission qu'ils avaient acceptée. Mgr Crosnier, dont la mémoire est toujours vivante dans nos cœurs, achevait son beau livre de la *Monographie de la cathédrale de Saint-Cyr* et tant d'autres études archéologiques qui ornent notre *Bulletin* ; son compagnon de travail poursuivait sans relâche les ouvrages que je continue de faire passer sous vos yeux.

Dans la séance du 21 août 1851, il proposa un

mode de publication double du *Bulletin* : les procès-verbaux à part et les documents et autres travaux d'une certaine étendue également à part et même dans un format différent. Cette proposition, insignifiante en apparence, contenait la bonne organisation de nos publications, objet principal, je dirai même seule raison d'être de notre Société ; elle fut adoptée pour les deux premiers volumes, puis abandonnée pour la deuxième série. Ce n'est pas ici l'occasion d'insister ; je me borne uniquement à rappeler l'intérêt que notre regretté président témoignait aux décisions de la Société dès ses débuts.

Pour compléter et accorder entre eux les renseignements recueillis au hasard dans ses tournées, il avait puisé largement dans l'*Inventaire des titres de Nevers*, rédigé en 1636 par l'abbé de Marolles. Peu de personnes connaissaient les volumineux manuscrits appartenant à la Bibliothèque nationale, et George de Soultrait, séduit de suite par cette accumulation de noms, de faits et d'indications de tout genre, écrivait à Mgr Crosnier, dès le printemps de 1855 : « Plus je parcours ces volumes, plus je me persuade que leur publication serait du plus haut intérêt ; ce serait un beau monument historique que notre Société s'élèverait (1). »

Quelques mois auparavant, à la séance du 9 novembre 1854, notre vénéré confrère, M. le

(1) Séance du 19 avril 1855.

T. III, 3<sup>e</sup> série.

comte de Maumigny, dont nous admirons autant le talent que la verte vieillesse, appuyait chaleureusement ce projet de publication ; enthousiasmé par l'importance et le nombre des pièces analysées, qui revenaient en quelque sorte sous la main des travailleurs après la perte irréparable de nos archives, il voyait dans l'*Inventaire de Marolles* un trésor de recherches et une abondance de renseignements utiles à toutes les branches de notre histoire. On écouta les appréciations judicieuses de M. de Maumigny, sans toutefois donner suite à une entreprise trop onéreuse à ce moment pour les ressources de la Société. L'affaire devait être reprise plus tard et, pour son utilité personnelle comme dans un intérêt quelconque, George de Soultrait se mit bravement à prendre copie de toutes les pièces qui touchaient au Nivernais. Si la publication n'eût pas eu lieu, les notes seraient restées quand même à notre disposition dans cette collection locale qu'il nous destine, et ses travaux manuscrits lui survivaient, aussi précieux peut-être que les documents qui y sont joints. Combien d'entre nous prennent aussi des notes, des copies, des analyses incomplètes pour eux et ne méritant pas les honneurs de l'impression, mais qui, réunies à d'autres, acquièrent tout d'un coup une importance réelle. Le confrère dont nous déplorons la perte aujourd'hui nous avait donné l'exemple des recherches et des copies ; imitons-le, fouillons les papiers et les monuments, la plume ou le crayon à la main, et notre œuvre

collective s'imposera d'elle-même aux esprits éclairés.

Ses excursions archéologiques étaient presque terminées vers 1860, et les matériaux amassés en grand nombre lui permettaient de suivre régulièrement par année ses articles de statistique monumentale. Cette première partie, qu'on pourrait appeler partie active, la plus facile et la plus agréable, convenait surtout à son caractère scrutateur et enjoué. Il se sentait porté de préférence vers les particularités de l'histoire locale, origines et filiations de familles, armoiries de seigneurs, et cent autres sujets qui intéressent les pays et leurs habitants.

S'arrêtant dans une commune, il demandait et visitait tout par lui-même, prenant sur ses feuilles les inscriptions, les tombes, les cloches, les diverses parties curieuses d'un monument ; aussi, longtemps après lui, nos *ciceroni* de campagne ne manquaient pas de dire à tout visiteur que M. de Soultrait avait déjà vu et consigné l'objet en question. Ce seul point suffirait à rendre notre confrère un des hommes marquants de notre province, et il gagnait encore en considération par ses services administratifs comme conseiller général et par l'honorabilité de sa famille, si connue en Nivernais. Devant tant de titres aux égards de ses compatriotes, soutenu par une affabilité et un don de persuasion qui ne l'abandonnaient jamais, toutes les portes lui étaient ouvertes ; d'un abord très-facile, il se liait à pre-

mière vue, profitant de cette entrée en matière si commode et qui lui coûtait si peu pour s'assurer des communications de documents que d'autres n'auraient jamais pu obtenir. Chercheur et homme charmant, maniant la plaisanterie encore mieux que la science, mais revenant promptement à son goût favori de l'archéologie, il séduisait son hôte et laissait chez celui qui l'avait vu, même une seule fois, le souvenir de sa conversation vive et piquante.

Parmi les gens du monde qui, comme lui, ont la passion des études historiques, il y a de grandes différences, des types très-variés, selon le tempérament de chacun et les circonstances où il se trouve. Les uns lui sacrifient tout, les autres la traitent en compagne docile, qui cède souvent et à laquelle on commande. Dans notre siècle dur et pratique, où les choses ne vont pas toutes seules, des préoccupations d'affaires, des obligations de famille nous en détournent souvent. George de Soultrait ne connaissait pas ces difficultés; tous les siens respectaient ses goûts, l'admirant et lui laissant la liberté de les satisfaire; mais il ne négligeait pour cela aucun des côtés utiles de l'existence. Menant tout de front à la fois, les affaires, le monde, la science, il ne pouvait s'absorber dans une étude suivie ou une thèse générale réclamant une application constante et régulière. Il travaillait par saccades, par journées volées à d'autres occupations, comme la plupart d'entre nous auxquels les nécessités de la vie interdisent ces séances de

longues heures, si calmes, si douces, si précieuses à ceux qui aiment l'étude et n'ont pas de soucis étrangers à la tâche littéraire qu'ils se sont imposée.

Il eût semblé que ces listes de documents, ces nomenclatures interminables, comme en exige l'érudition moderne, ne dussent pas s'accorder avec la tournure d'esprit dont il faisait preuve à tout propos, et pourtant c'était chez lui une sorte de contraste entre sa personne et ses écrits. Autant il brillait en conversation par des répliques spirituelles et des narrations élégantes, autant dans ses livres il se montre réservé jusqu'à la sécheresse et effacé dans sa manière d'écrire et même de penser. Le genre d'ouvrages qu'il a choisi ne prêtait aucunement à l'expansion de ses idées, et ceux qui l'ont connu peuvent s'étonner qu'il n'ait pas au moins préféré les études curieuses de mœurs, les biographies de grands hommes et tant d'autres questions où les qualités brillantes de son esprit auraient pu se produire mieux que dans les copies d'inventaires et les descriptions d'armoiries ou de monuments. Cette remarque de ma part est un éloge bien plus qu'un reproche, ici dans notre société qui fait l'accueil le plus flatteur aux lettres et aux arts, mais qui s'efforce d'être avant tout le sanctuaire de l'histoire et de l'archéologie.

George de Soultrait, qui aurait pu écrire comme il parlait, avait cependant compris l'histoire de son pays selon la méthode rigoureuse de la critique historique, et, comme les livres de première

main faisaient presque défaut, il s'était mis courageusement à les entreprendre. Ses sujets, aussi arides que spéciaux, sont justement placés dans le champ le plus exposé à la critique. Le *Dictionnaire topographique de la Nièvre*, déjà si riche en forme de noms, recevrait encore des compléments importants ; le *Répertoire archéologique* offre bien des inexactitudes ; l'*Armorial* a confondu bien des familles ; mais quelle érudition, quelle mémoire, quelle persévérance il fallait pour accomplir de si longs travaux ! Qui de nous les eût terminés avec plus de succès et moins d'imperfections ? Les corrections, les additions viendront d'elles-mêmes s'ajouter à ces textes, et il aura eu l'honneur d'indiquer la voie en guidant ceux qui la suivront après lui.

Imprimé en 1862 à l'imprimerie nationale, le *Dictionnaire topographique* est un des premiers ouvrages de ce genre exécuté sur les plans du ministère de l'Instruction publique : préface exposant sommairement la situation administrative, naturelle et industrielle du département, puis le dictionnaire par ordre alphabétique des noms de lieu actuels suivis de toutes les formes anciennes du même lieu aux diverses époques de notre histoire. Il est inutile de s'appesantir sur l'intérêt d'un travail de ce genre pour les études historiques, personne n'a le droit de toucher un des points de nos localités sans les citer et y recourir.

Sur la circulaire du ministre de l'Instruction



publique, la Société nivernaise avait désigné M. de Soultrait pour l'exécution de ce dictionnaire. Le travail fut de longue durée, ingrat et aride plus que toute autre partie. Les registres-terriers, les pouillés du diocèse, les quelques cartulaires connus, un bon nombre d'archives publiques et particulières, enfin divers inventaires furent suivis et compulsés avec soin. Tous ces documents, étant encore à l'état de manuscrits, demandaient beaucoup plus de temps et de connaissances spéciales. Une commission, nommée dans le sein de votre Société, examina le travail et l'adressa au ministre avec une chaleureuse approbation, et, dans sa séance du 11 avril 1863, le Comité des travaux historiques accordait une médaille à l'auteur.

Vers cette époque, le comte Gaspard de Soultrait, receveur général du Rhône, mourait entouré des soins affectueux de ses enfants et laissant à son fils les traditions d'honneur et d'hospitalité qui l'avaient rendu si sympathique. Son hôtel de Lyon, à cette époque où il y avait encore des salons, était le rendez-vous des esprits délicats, des hommes distingués, qui s'y trouvaient à l'aise, parce qu'ils rencontraient, dans ces charmantes réunions, les agréments de la société alliés aux affections intimes de la famille. La maison n'était point changée, le fils remplaçait seulement le père ; les parents et amis y recevaient toujours le même accueil bienveillant et gracieux. George de Soultrait obtenait en même temps la place

de receveur-percepteur à Lyon, qui devait le fixer pour longtemps dans la seconde ville de France.

Il y a un arrêt dans ses publications, du moins en ce qui concerne le Nivernais. Eloigné de nos contrées, retenu par ses fonctions et ses obligations de famille, il vit encore dans le passé, mais d'une autre manière moins absorbante, et qui lui plaisait beaucoup aussi : la recherche des objets d'art, des livres et des chartes. Avec le temps, il réunit un nombre considérable de faïences nivernaises, parmi lesquelles se trouvent quelques pièces rarissimes qui ont pris aujourd'hui une grande valeur. On se procurait encore à cette époque de beaux objets à des prix abordables, et les ventes de quelque importance le voyaient toujours parmi les plus fidèles clients. C'est ainsi qu'il amassait au château de Toury des curiosités d'un grand intérêt, recherchées dans un but spécial d'études locales ou de productions artistiques relatives à notre pays.

Sa belle bibliothèque lui valut l'honneur d'être admis dans la célèbre Société des Bibliophiles, présidée par M. le baron Pichon, cet amateur érudit et obligeant entre tous, et sa collection nivernaise de livres et de pièces manuscrites reviendra prochainement à notre Société. C'est alors que nous comprendrons l'importance de ce don généreux, en appréciant par nous-mêmes l'intervention utile et intelligente de notre cher compatriote.

Parmi ses notes manuscrites, celles qu'il avait le plus à cœur de voir publiées étaient les copies de l'*Inventaire de Marolles*. Dans ses rares apparitions en Nivernais, il en parlait souvent, et la proposition fut de nouveau présentée à la fin de l'année 1866; on discuta la disposition de l'ouvrage, le mode d'impression, le format. La valeur intrinsèque du manuscrit fut examinée avec d'autant plus de liberté qu'il s'agissait d'un travail fait en 1636 et que l'éditeur ne venait qu'au second plan. Il se fit un courant d'opinions diverses; cette question engageait les ressources de la Société pour plusieurs années et méritait réflexion. J'avais compulsé l'*Inventaire de Marolles* pour des actes du treizième siècle, et mon appréciation pouvait être d'un certain poids; j'y trouvais des dates incertaines, des noms estropiés, des traductions défectueuses. Il eût fallu refaire tout un nouvel ordre de documents, et c'était un trop grand travail, impossible même en bien des parties. L'*Inventaire* fut publié avec toutes réserves, laissant à l'abbé de Marolles la responsabilité des inexactitudes et des erreurs; il est accompagné de quatre tables des fiefs, des localités, des noms d'hommes et des matières. Malgré les imperfections de l'*Inventaire*, cette publication, d'une étendue considérable (1), fournit des éléments de recherches qui peuvent être utilement ajoutés à d'autres sources plus sûres. « C'est à l'abbé de

(1) En 753 colonnes in-4°.

Marolles, dit M. de Chambure, et à lui seul que nous devons l'œuvre que j'appellerai le sauvetage des titres de la province. » Ce rapport au Conseil général (1), très-élogieux pour M. de Soultrait, concluait à la demande d'une subvention de 2,500 fr., qui fut accordée en cinq annuités, à partir de 1868. L'impression, retardée par les malheurs de la guerre de 1870, fut reprise avec les subventions annuelles, et le volume entièrement terminé, augmenté de deux belles cartes, l'une du diocèse et l'autre des trente-quatre châtellenies du Nivernais, porte la date de 1873.

L'importance de l'*Inventaire* n'arrêtait pas George de Soultrait ; ses articles de *Statistique monumentale* n'étaient pas achevés qu'il saisissait l'occasion de les refondre dans le *Répertoire archéologique*, publication officielle du ministère, destinée à grouper, sur un plan uniforme, les richesses artistiques de la France.

La Société nivernaise n'hésita pas à proposer à notre confrère d'accepter ce travail, comme il avait accepté le *Dictionnaire topographique*, et les lignes suivantes de sa préface nous montrent avec quelle scrupuleuse attention il l'avait établi : « En terminant ces quelques mots de statistique archéologique, nous nous permettons de dire que nous avons tout visité par nous-même, et dans le plus grand détail, toutes les communes du département. Nous tenions essentiellement à ne parler

(1) *Bulletin*, t. V, p. 196.

que de ce que nous aurions vu ; nous voulions tout voir, et nous espérons de n'avoir rien omis d'important.

» Le *Répertoire de la Nièvre* est un travail consciencieusement fait, quelle que puisse être d'ailleurs la valeur des appréciations archéologiques qu'il renferme. C'est, sans nul doute, au mérite d'une exactitude rigoureuse, bien plus qu'à tout autre, que notre ouvrage a dû la haute récompense dont le Comité des travaux historiques l'a honoré.

» Est-il besoin de dire que nos courses dans la Nièvre ont duré plusieurs années ; bien des monuments décrits par nous, depuis notre visite, ont été modifiés ou remplacés par des constructions modernes ? Notre *Répertoire* conservera le souvenir de ces monuments disparus, tout en faisant connaître ce que fut l'art de bâtir dans l'ancien duché de Nivernais. »

L'ouvrage, en manuscrit, avait été couronné dans un concours ouvert au ministère en 1868 ; il ne fut imprimé qu'en 1875 (1).

M. de Soultrait se réservait comme derniers travaux les sujets des études favorites de toute sa vie, les origines des familles et les armoiries particulières. Les articles qu'il publia dans la *Revue nobiliaire*, sous le titre d'*Epigraphie héraldique de la Nièvre*, et signés du pseudonyme de Jacques de Sornay, sont le résumé des nom-

(1) In-4° de iv-220 p., impr. nat.

breuses notes réunies sur ce sujet dans ses excursions. On le retrouve, comme partout, d'une abondance étonnante de renseignements sur les fiefs, les diverses familles qui les ont possédés, les monuments qui signalent leur séjour. Il a pris pour division de son travail les circonscriptions administratives actuelles, plus pratiques et plus faciles pour les recherches. L'ensemble de ce travail forme un volume (1) qui a paru en 1882.

L'autre ouvrage est l'*Armorial du Nicernais*, deuxième édition, superbe publication en deux volumes, avec nombreuses planches de blasons et de jetons armoriés (2). Le luxe et l'étendue de cette œuvre méritaient la plus grande attention de la Société nivernaise, qui devait en faire tous les frais. Plusieurs de nos confrères désiraient vivement une nouvelle édition ; de son côté, M. de Soultrait avait ajouté un nombre considérable de blasons qui lui permettaient d'espérer un ensemble presque complet. Une simple citation, empruntée à l'introduction, indiquera le plan de l'ouvrage :

« Etablissons nettement la différence qui existe entre un nobiliaire et un armorial : un nobiliaire recherche et apprécie la condition aristocratique des familles, leur ancienneté, leur illustration ; un armorial est au blason d'une province ce qu'un dictionnaire est à langue d'un pays, rassemblant

(1) Grand in-8° de 368 pages.

(2) Deux beaux volumes grand in-8° de xxxv-28 : et 312 pages, 1879.

toutes les armoiries sans distinction, afin de faciliter leur attribution, comme le dictionnaire réunit tous les mots littéraires, scientifiques, vulgaires, pour en élucider le sens et en déterminer l'emploi... La complaisance extrême de presque tous les généalogistes et héraldistes anciens et modernes a quelque peu déconsidéré les ouvrages héraldiques. *L'Armorial du Nivernais*, comme du reste quelques travaux analogues modernes, se distingue, nous croyons pouvoir l'affirmer, des livres auxquels nous avons fait allusion, en ce qu'il n'a point été écrit pour flatter les vanités aristocratiques, mais bien dans le but de servir à l'histoire et à l'archéologie. »

L'ouvrage se divise en quatre parties :

1° Description des armoiries des comtes et ducs de Nevers et de leurs femmes. Les jetons reproduits sont particulièrement intéressants.

2° Blasons des évêques de Nevers et de Bethléem et des communautés religieuses.

3° Blasons des villes et des corporations.

4° Blasons des familles nobles et bourgeoises, avec les noms des fiefs et châellenies et leurs diverses alliances, comprenant la fin du premier volume et le deuxième tout entier.

Les armoiries, gravées en 31 planches, sont au nombre de 694 ; plusieurs articles sur les notions générales des armoiries, des noms de famille et de fief, un dictionnaire héraldique et une biblio-

graphie des ouvrages relatifs au Nivernais apportent une source de preuves assez utiles pour l'histoire locale.

Je me borne à tracer les grandes lignes de ce travail. Beaucoup de provinces ont entrepris la publication des recueils de leurs armoiries, et le Nivernais, grâce à M. de Soultrait, ne sera pas resté en retard. C'était une grande hardiesse de sa part d'essayer ce point d'histoire très-intéressant, mais aussi très-scabreux, en ce qu'il touche à la situation des familles existantes ou représentées de nos jours. Aussi nos voisins du Berry ont-ils habilement évité cet écueil en publiant simplement le texte de l'*Armorial général* de d'Hozier, en 1696, pour la généralité de Bourges. M. des Gozis, qui s'est chargé de ce travail pour le *Bulletin des Antiquaires du Centre* (1), s'est conformé strictement au texte de ce document officiel, et il a fait un travail d'érudition historique contre lequel personne n'a le droit de s'élever.

C'est la principale mission de nos sociétés historiques de province de publier des chartes, des inventaires, des catalogues qui formeront, à côté des monuments et des objets d'art, d'abondantes sources de preuves pour la connaissance des siècles passés. M. de Soultrait nous avait encouragés dans cette voie l'année dernière, et, sur la proposition de plusieurs membres, la Société avait

(1) *Mémoires de la Société des antiquaires du Centre*, t. XII, 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> fascicules, 1883-84; in-8° de 415 pages, avec introduction, tables des noms et des pièces figurant dans les blasons.



décidé la publication des inventaires de pièces d'archives nivernaises dressés autrefois par dom Villevieille et dom Caffiaux, qui ont travaillé dans plusieurs châteaux du Nivernais ; l'exécution de ces travaux sera certainement l'œuvre la plus utile et la plus appréciée du public.

L'exposé des ouvrages de M. de Soultrait sur le Nivernais ne comprend qu'une partie de ses études historiques, et je n'ai ni le temps ni la faculté de vous parler de ses autres publications. Le Bourbonnais, qui le considérait aussi à bon droit comme un des siens, lui est redevable d'articles et de livres importants. Il a publié pour cette province, comme pour la nôtre, l'*Essai sur la Numismatique*, l'*Armorial du Bourbonnais* (1) et la *Statistique monumentale* pour l'arrondissement de Moulins. Il a fourni de nombreuses notes à l'*Histoire des comtes de Forez*, par La Mure, éditée par M. de Chantelauze, et récemment il écrivait une notice très-intéressante sur le château de la Bâtie et ses seigneurs. Je passe les diverses revues historiques auxquelles il donnait fréquemment des articles ; le catalogue de ses œuvres mérite d'être fait, pour honorer sa mémoire et pour guider les érudits dans leurs recherches.

Nommé trésorier-payeur général à Chaumont, puis à Besançon, il y terminait brillamment ses fonctions administratives en 1885. La retraite si

(1) Une nouvelle édition de cet *Armorial* est en voie de préparation et confiée aux soins de M. Roger de Quirielle.

redoutée des hommes occupés, qui n'ont plus la ressource du travail habituel, fut pour lui une sorte de délivrance, parce qu'il put dès-lors consacrer tous ses loisirs à l'étude. Il retrouvait ses goûts aussi vivaces que dans sa jeunesse, et, atteint de la maladie qui l'emporta, il me parlait encore, cette année, à Paris, de l'épigraphie du Bourbonnais qu'il préparait. Après son retour définitif en Nivernais, vos suffrages se portèrent sur M. de Soultrait lors du renouvellement du bureau, en mai 1886. En le nommant président, vous lui accordiez la juste récompense de la grande part qu'il avait prise à vos publications, et vous aviez l'espoir d'une longue et habile direction pour les séances et les travaux. Vous vous rappelez les projets qu'il avait formés pour notre Société, projets d'avenir et de progrès, qui assuraient notre durée en grandissant notre situation. Son œuvre est restée ébauchée ; l'aimable savant que nous avions plaisir à voir et à entendre, et que Dieu nous a enlevé trop tôt, n'a pu assister à la réalisation de ses désirs. Cette Société, qu'il avait fondée avec Mgr Crosnier, dont il était le collaborateur le plus assidu, devait lui adresser, presque en même temps que l'hommage de bienvenue, l'expression de son dernier adieu. Que la vie de ce charmant confrère, de cet ami sincère et obligeant, de ce compatriote si savant et si remarquable, nous inspire une fois de plus la pensée qui rappelle un bien précieux privilège des hommes de travail. Au milieu des joies de la

famille, des distractions du monde, des honneurs de la situation, sa plus grande satisfaction était de se livrer à l'étude. D'autres, moins favorisés que lui des circonstances, ont trouvé aussi dans l'étude une consolation à leurs chagrins. J'ai déjà vu disparaître beaucoup d'amis, hommes laborieux, tels que George de Soultrait; tous ont gardé comme meilleur et dernier soutien dans la vie cette occupation intellectuelle et ce même attrait pour les questions historiques.





# SUPPLÉMENT A LA NOTICE

SUR

## LE TRÉSOR DE LA CATHÉDRALE DE NEVERS.

---

Quelques erreurs se sont glissées dans le texte des deux inventaires des pages 225 à 230, par suite d'une lecture fautive des copies communiquées par M. Edmund Bishop.

Ces erreurs, que notre docte correspondant veut bien mettre sur le compte de sa « fâcheuse écriture qui fait lire les T comme les F », nous ont été signalées aussi, avec la plus exquise courtoisie, par l'éminent directeur de la Bibliothèque nationale.

On nous saura gré de reproduire ici, sans autre commentaire, la lettre de M. Léopold Delisle :

« Paris, 26 décembre 1888.

» MONSIEUR LE CURÉ,

» Peu de documents pouvaient m'intéresser plus vivement que ceux dont vous venez de nous donner le texte avec un très-instructif commentaire. Je vous remercie bien de m'avoir compris dans la distribution de ce précieux opuscule.

• Comme je l'ai lu attentivement, je me permets d'appeler votre attention sur quelques mots dont la lecture m'a semblé douteuse.

» Dans le premier inventaire, article 5, il doit y avoir « *Topice differentie* ».

» La note 2 de la page 18 est à supprimer. L'article 22 se rapporte à Avien, l'auteur bien connu d'un recueil de fables.

- » Art. 23. — Lisez : « *Tabula abbaci.* »
- » Art. 39. — « *Super peri hermenias.* »
- » Art. 41. — « *Contra Arrianos.* »

» *Second inventaire.*

» Art. 10. — « *Cum Foca.* » Nom d'un grammairien connu.

» Art. 11. — « *Prisciani de duodecim versibus.* »

( Il s'agit du *Traité de Priscien* sur les douze vers qui commencent les douze livres de l'*Enéide*. )

» Art. 17. — L'ancienne bibliothèque de Corbie renfermait un volume qu'un *Inventaire* du douzième siècle (?) désigne ainsi : « *Sedulius et Prosper, et Beda de metrica arte, et FRANCO ET SAXO, et ortographia Bede.* »

» Art. 23. — « *Cum comento (commentario) Boetii.* »

» Art. 27. — « *Topicarum.* »

» Pardonnez-moi, Monsieur le Curé, la liberté que je prends de vous soumettre mes doutes, et soyez assez bon pour recevoir, avec mes remercements et mes félicitations, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

» L. DELISLE. »

Ajoutons encore qu'à la dernière ligne de la note qui termine le deuxième inventaire et se rapporte aux *textes à couverture d'argent*, il faut lire que ce fragment paraît être non pas antérieur, mais *postérieur* à celui du troisième inventaire.



## L'EXÉCUTION

DES

### FRÈRES DU CHASTEL-CHASSY.

---

28 JUILLET 1526.

---

Dans le *Livre de raison de maître Nicolas Versoris, avocat au Parlement de Paris*, récemment édité (1), on lit le passage suivant, à l'année 1526 :

« Le samedi vingt-ungniesme jour de juillet, troys frères, gentilzhomes, natiz du pays de Nyvernois, nomez, par ordre de leur aage, François, Joachin et Charles du Castel, led. François aîné, seigneur de Chassy, commirent et perpét[rè]rent un merveilleux et admirable cas, accompagnez d'un paige et d'un laquez, ja aagez et tous homes, car les dessusdiz, à la succis[t]ation et requestes dud. François du Castel, led. jour de samedi, allèrent espier le Seigneur (2)....., beau-frère desd. du Castel, logé au Grand-Cornet, près Saint-Gervais, en ceste ville de Paris, et luy près dud. logis, lequel alloit au Palays, luy donnèrent plusieurs coups,

(1) Par M. Fagniez, tome XII, des *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Île de France* (1885), p. 187 et 188.

(2) Versoris a laissé le nom en blanc et M. Fagniez met en note : « Nous n'avons trouvé trace de cette affaire ni au Parlement ni au Châtelet, et nous avons dû laisser en blanc le nom de la victime, que Versoris n'a pas connu au moment même et qu'il a négligé de rechercher plus tard. »

desquelz sur-le-champ alla de vie à trespas. A ceste cause, le peuple, voyant ung mertre sy criminel et si inhomineux, firent telle poursuite, accompagnez du procureur du Roy et plusieurs sergens, que lesd. frères et satalites meurtriers furent prins près Sainte-Genevieve, en l'ostel de Guillaume Boucher, lesquelz jà avoient passé la rivière de Saisne, pençant gagner la porte Saint-Victor, où jà avoient envoyez leurs chevaux, et furent de si prez poursuiviz, comme Dieu voullut, qu'ilz ne se peurent saulver. A ceste cause, eulx menez prisoniers à Chastellet, fust leur procès fait en diligence et par icelluy furent convincuz et actinctz tant par leur confession que aultrement par tesmoings, que il y avoit bien troys ans que led. François du Castel, le frère aîné, avoit conceu hayne sur led. deffunct au contant de quelque question qu'il avoient eu ensamble et depuys pour ung procès que led. deffunct avoit gagné par arrest contre ses be[a]ux-frères du Castel. Le procès fait furent tous troys frères condempnez à avoir les testes tranchez à Grève, les testes portés et affichez au bout de troys lances à leur chasteau et lieu de leur nativité, et le paige pendu et estranglé, joignant l'eschafaud où ses maistres avoient eu la teste tranchée, et le laquez, lequel avoit baillé le premier coup aud. deffunct par traison et l'avoit guecté deux ou troys jours pour le tuer, condempné fust avoir le poing coupé où le deffunct avoit esté occis, de là mené en Gresve avec les aultres et bruslé tout vif. Lad. sentence fut confirmée par arrest et fust telle la justice faicte le samedy séquant du meurtre, au jour de la faiste S. Anne, le XXVI<sup>e</sup> jour dud. mois de juillet. Cecy fait bien à noter, car la pugnition fust grosse, aussy le cas fust odieux, car il fust fait de guect apencé. »

Il est regrettable que les recherches faites dans les archives du Châtelet de Paris et dans celles du Parlement aient été vaines, et que tout le dossier de cet intéressant procès ait disparu ou se trouve égaré. Cependant, grâce à la commu-



nication que M. le vicomte de Marcy a bien voulu nous faire de ses archives, dans lesquelles nous avons trouvé bien des documents intéressants, nous pourrions, sinon compléter les renseignements donnés par Versoris, du moins les rectifier sur quelques points, et soulever quelques-uns des voiles qui rendent si mystérieux ce sanglant drame nivernais.

Tout d'abord, les trois frères sont : François, Joachim et Charles du Chastel, écuyers, seigneurs de Chassy (et non pas du du Castel, comme les appelle Versoris) ; ils étaient fils de Miles du Chastel, écuyer, seigneur de Chassy et de Villiers-sur-Yonne en partie et de demoiselle Marguerite Visière. François du Chastel, l'aîné des trois frères, avait épousé, par contrat du 13 novembre 1524, Louise Potin, fille d'Emery ou Méry Potin, écuyer, seigneur de Maulléon, et de demoiselle Anne de Nancray (1), et il en avait un fils.

La victime des frères du Chastel, dont Versoris n'a pas connu le nom, était François Andras, écuyer, seigneur de Changy, leur beau-frère, fils de noble homme Jean Andras, seigneur de Changy, et de dame Gervaise du Gué, sa femme ; il avait épousé, par contrat du 4 mars 1520 (nouveau style), Louise du Chastel (2). Quatre enfants étaient nés de ce mariage : Annot, Jean et autre Jean, et un quatrième dont nous ignorons le nom.

L'arrêt du Parlement de Paris, rendu le 28 juillet 1526, qui est l'une des pièces que nous ont fournies les archives de M. le vicomte de Marcy, ne nous donne aucuns renseignements sur les mobiles du crime ; à ce sujet, il renvoie à la sentence du Châtelet : « Ainsi que plus à plain est déclaré aud. procès. » Mais, s'il ne nous éclaire guère à ce sujet, cet arrêt nous permet de rectifier le récit de Versoris. Ce n'est pas le 26 juillet que l'exécution a pu avoir lieu, puisque la

(1) Bibliothèque nationale, cabinet des titres, n° 1234. Dom CAFFIAUX, *Extraits d'archives, Bourgogne, Nivernais, Picardie*.

(2) Original sur parchemin, archives de M. le vicomte Andras de Marcy.

date de la sentence est du 28 ; mais le crime ayant eu lieu un samedi et l'exécution le samedi suivant, jour de la fête de sainte Anne, ces dates concordent bien avec le 28 juillet, date de l'arrêt, qui était un samedi, et la fête de sainte Anne, qui est le 26 juillet généralement, ne se célébrait que le 28 dans le diocèse de Paris, ce qui a causé l'erreur de notre chroniqueur, qui très-probablement n'écrivait pas son journal au jour le jour. Cette date fixée reporte la date de l'assassinat au 21 juillet, qui était le samedi précédent.

Les circonstances du crime sont racontées dans les plus grands détails par Versoris : « Les dessusdiz....., led. jour de samedy, allèrent espier le seigneur....., beau-frère desd. du Castel, logé au Grand-Cornet, près Saint-Gervais, en ceste ville de Paris, et luy près dud. logis, lequel alloit au Palays, luy donnèrent plusieurs coups, desquelz, sur-le-champ, alla de vie à trespas. » La sentence n'y ajoute que peu de renseignements ; elle nous fait connaître seulement que le meurtre eut lieu auprès de l'église Saint-Jean, en Grève, qui n'était séparée de celle de Saint-Gervais que par une rue. Pour aller de l'église de Saint-Gervais, auprès de laquelle il était logé, au Palais, François Andras devait nécessairement passer, en effet, devant l'église de Saint-Jean en Grève. Après l'assassinat, le corps de la victime fut apporté et enterré dans l'église de Saint-Gervais, d'après ce qui est rapporté dans l'arrêt ; cependant le nom de François Andras ne figure pas dans la liste très-longue et détaillée qui nous a été conservée des personnes de toute condition inhumées dans cette église (1). L'arrêt du Parlement n'ajoute rien à ce que nous connaissons par le Livre de raison sur la poursuite et l'arrestation des prisonniers, ni sur les mesures qu'ils avaient prises d'avance pour assurer leur fuite ; mais elle permet de rectifier quelques-unes des assertions de Versoris au sujet de la condamnation. D'après le chroniqueur, les

(1) *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, par l'abbé LEBEUF, éd. Hippolyte Cocheris, tome I<sup>er</sup>, p. 338-343.

trois frères auraient été condamnés à avoir la tête tranchée en Grève, puis leurs trois têtes portées et affichées au bout de trois lances à leur château et lieu de leur nativité ; le page à être pendu auprès de l'échafaud où ses maîtres auraient été exécutés, et le laquais, qui avait porté le premier coup, à avoir le poing coupé à l'endroit même où le meurtre avait été commis, et de là mené en Grève avec les autres et brûlé tout vif. La condamnation, d'après le texte officiel (1), diffère en quelques points : les coupables devaient être menés des prisons du Châtelet jusque devant l'église de Saint-Jean, en Grève dans trois tombereaux, et là, François du Chastel, nu-tête, à genoux, une torche de cire ardente du poids de deux livres à la main, faire amende honorable ; de là les condamnés devaient être menés en Grève, les trois frères du Chastel y être décapités sur un échafaud, leurs têtes mises sur trois poteaux, celle de François devant l'Hôtel-de-Ville de Paris, celles des deux autres hors des portes Saint-Antoine et Saint-Jacques ; le page Guillaume Closeau, pendu à une potence élevée auprès de l'échafaud où ses maîtres auraient été décapités, son corps et ceux des frères du Chastel portés au gibet de Paris, enfin François Yssot, le laquais, attaché à un poteau, étranglé, et son corps ensuite brûlé.

L'arrêt du Parlement déclare les biens des coupables confisqués, prélève sur ces biens une somme de huit mille livres parisis, plus trois cents livres parisis de rente en terres pour la veuve et les enfants de la victime. Il ordonne que sur les huit mille livres seront préalablement pris les deniers nécessaires pour fonder deux messes qui seront dites tous les samedis, jour où le crime a été commis, l'une en l'église de Changy, dont le défunt était seigneur, l'autre en l'église de Saint-Gervais, où il était inhumé. Sur la même somme seront fournis les livres, calices, chasubles et ornements d'église nécessaires pour ces messes, les chapelains

(1) Pièce justificative n° 1.

chargés de les dire devant être nommés et présentés par les enfants du défunt. En outre, il sera encore prélevé sur cette somme les frais nécessaires pour deux grands tableaux de cuivre qui seront mis et affichés, l'un en l'église paroissiale de Changy, l'autre contre et au dehors de l'église Saint-Jean, en Grève, au lieu le plus proche de l'endroit où le défunt a été tué, « es quelz seront insculpez et escriptz le cas et forme de l'homicide, et le dictum de ce présent arrêt. »

Cet intéressant document ne nous renseigne nullement sur les précédents du crime, et nous en serions réduits aux assertions de Versoris, si une seconde sentence du Parlement de Paris n'y ajoutait quelques données bien insuffisantes encore. D'après cet arrêt, qui est du 19 août 1527 (1), François du Chastel, en entreprenant ce meurtre, n'aurait fait que suivre les instigations de demoiselle Marie Bouteron, qui aurait conçu une haine mortelle contre François Andras. Elle aurait fait des dons considérables aux frères du Chastel pour les engager à agir, et notamment aurait donné à François, qui n'était ni de ses parents ni de ses alliés (*qui non erat de sua cognatione aut consanguinitate*), les terres et domaines de Serre et de Breuillotte, dont elle ne se serait réservé que l'usufruit sa vie durant. Et, en effet, dans le résumé du contrat de mariage de François du Chastel avec demoiselle Louise Potin, du 13 novembre 1524, nous voyons que Marie Bouteron, veuve de Jean de Boisrousseau, écuyer, donne à François du Chastel les terres de Serre et de Breuillotte, à la réserve de l'usufruit, et dans cet acte elle se dit tante du futur (2).

L'arrêt du Parlement du 19 août 1527 adjuge à demoiselle Louise du Chastel, veuve de feu François Andras, et à ses enfants mineurs, une somme de mille ou douze cents livres parisis, plus l'usufruit et les autres droits que demoiselle

(1) Pièces justificatives, n° II.

(2) Bibliothèque nationale, cabinet des titres, n° 1234. Dom CAFFIAUX, *Extraits d'archives, Bourgogne, Nivernais, Picardie*.

Marie Bouteron, reconnue coupable d'être l'instigatrice du meurtre de François Andras, s'était réservés lors de la donation par elle faite à François du Chastel, des terres et domaines de Serre et de Breuillotte. Cette attribution est faite par la cour à demoiselle Louise du Chastel, à charge de payer annuellement à Marie Bouteron, sa vie durant, la somme de trente-deux livres parisis de pension. Les biens des frères du Chastel étaient en effet grevés de rentes et d'hypothèques qui rendaient illusoire l'assignation faite sur eux par la première sentence de huit mille livres parisis et de trois cents livres de rente au profit de Louise du Chastel et de ses enfants.

Parmi les seigneuries que possédaient les frères du Chastel était celle de Cougnant (1) : un procès s'engagea entre Louise du Chastel, qui prétendait faire comprendre cette seigneurie dans les terres sur lesquelles devaient être assignées les trois cents livres de rente en terre, et Louise Potin, veuve de François du Chastel, qui réclamait la même terre pour ses droits de douaire. Pendant les débats, Guillaume de La Platière saisit féodalement cette terre, faute d'homme, et Méry Potin, père et curateur de Louise Potin, dut faire délivrer commission par le Parlement de Paris pour faire lever cette saisie féodale (2). Nous ne savons ce qu'il advint pour le moment de la terre de Cougnant que nous trouvons au dix-septième siècle dans la famille Andras ; est-ce à la suite du procès entre Louise du Chastel et Jeanne Potin qu'elle y entra ? est-ce seulement à la suite d'un mariage dont il nous reste à parler ? Ce qu'il y a de certain, c'est que la terre et seigneurie de Chassy fut rendue au fils de François du Chastel que l'on en voit en possession lors de son mariage.

Louise Potin se remaria en secondes noces à noble et puissant seigneur Robert d'Estampes, écuyer, seigneur de La Ferté-Imbault, second fils de Jean d'Estampes, seigneur

(1) Cognants, commune d'Ourouër (Nièvre).

(2) Pièces justificatives, n° III.

de La Ferté-Imbault et de Salbris, et de Blanche de Sains, sa première femme. Louise du Chasel, veuve de François Andras, épousa en secondes noces François de Villaines, écuyer, seigneur de la Motte et de Presle.

François du Chastel laissait, comme nous l'avons vu, un fils, aussi nommé François. Il épousa, par contrat du 8 mars 1546 (nouveau style) (1), Marie de Lange, fille de Bon de Lange, seigneur de Château-Regnault, et d'Isabeau de Château-Regnault, sa première femme, Bon de Lange étant alors remarié à Catherine du Chastel, tante du futur. Au contrat de mariage on voit assister Annot Andras, écuyer, seigneur de Changy, cousin germain du futur, l'aîné des fils de feu François Andras. Annot Andras avait lui-même épousé, par contrat du 12 août 1539, au lieu de la Motte, paroisse de Sagonne, demoiselle Catherine de Villaines, fille de François de Villaines, écuyer, seigneur de la Motte et de Presle, son beau-père, et de feu demoiselle Louise de Bault, sa première femme (2).

La présence d'Annot Andras au mariage de son cousin germain indique que la réconciliation entre les enfants de la victime et le fils du principal auteur de sa mort était dès-lors une chose faite; aussi ne nous étonnerons-nous pas outre mesure de voir François Andras, fils de noble homme Annot Andras, écuyer, seigneur de Changy et de Serre, demeurant à Changy, diocèse d'Auxerre, pays de Nivernois, et de défunte demoiselle Catherine de Villaines, épouser, par contrat du 3 décembre 1582, passé au château de Chassy-aux-Amognes (3), demoiselle Jacqueline du Chastel, fille de feu noble homme François du Chastel, écuyer, seigneur de Chassy, et de demoiselle Marie de Lange, alors veuve en secondes noces de feu noble homme Pierre Berthier, écuyer, seigneur de Vannay.

(1) Archives de M. le vicomte de Marcy, original en parchemin.

(2) *Ibid.*, original en parchemin.

(3) *Ibid.*, original en parchemin.

En faveur de ce mariage Annot Andras, père du futur, donna à son fils tout ce qui lui appartenait dans les paroisses de Sagonne et de Véro, en Bourbonnais, à lui advenu par la succession de feu demoiselle Louise du Chastel, sa mère.

En terminant, il nous semble utile de faire remarquer la manière expéditive dont justice fut faite ; le crime a lieu le 21 juillet, une première sentence intervient, à une date que nous ne pouvons préciser, au Châtelet de Paris, l'arrêt définitif du Parlement a lieu le 28 juillet, et le jour même recevait son exécution juste huit jours après l'assassinat.

H. DE FLAMARE.

---

## PIÈCES JUSTIFICATIVES.

### I.

*1526, 28 juillet. — Arrêt du Parlement de Paris condamnant François, Joachim et Charles du Chastel, écuyers, frères, à avoir la tête tranchée en place de Grève, le nommé Guillaume Closeau à être pendu, et le nommé Yssot dit le Laquais à être brûlé après avoir été étranglé sur la même place, et en outre à avoir leurs biens confisqués, après prélèvement d'une somme de 8,000 livres parisis et de 300 livres de rente en terre attribuées à Louise du Chastel, leur sœur, veuve de feu François Andras, écuyer, seigneur de Changy, assassiné en trahison à Paris par eux, et aux enfants dudit défunt et de ladite Louise du Chastel.*

#### EXTRAIT DES REGISTRES DE PARLEMENT.

Veu par la court le procès faict par le prévost de Paris ou son lieutenant criminel à l'encontre de François, Joachim et

Charles du Chastel, escuyers, frères, Guillaume Closeau et François Yssot dict Laquaie, prisonniers en la Consiergerie du Palais, à Paris, appellant de la sentence contre eulx donnée par led. prévost ou sond. lieutenant, par laquelle et pour raison de l'homicide par eulx proditoirement, de guet-apens et propos délibéré commis en la personne de fen François Andras, en son vivant escuyer, seigneur de Champ (*sic*), ainsi que plus à plain est déclaré aud. procès, il auroit esté ordonné que led. Charles du Chastel ne joyra du privilège de cléricature et auroient esté condenez lesd. prisonniers à estre traynés sur clayes depuis le Chastellet jusques devant le grant portail de l'église Saint-Jehan-en-Grève, en ceste ville de Paris, où led. meurtre a esté commis, et illec faire amende honorable à genoulz, nues testes, led. François du Chastel estant au milieu d'eulx, tenant une torche de cire ardent du poix de deux livres, et requérir mercy et pardon à Dieu, au Roy et à justice; et dud. lieu estre traînés sur lesd. clayes en lad. place de Grève, et en icelle, lesd. François, Joachin et Charles du Chastel estre décapitez sur ung eschauffault et au lieu plus convenable, leurs bras et jambes coupées, la teste et les membres dud. François du Chastel mis et attachez à une potence hors la porte Saint-Jaques, la teste et les membres dud. Joachin à une autre potence hors la porte Saint-Anthoine, et la teste et membres dud. Charles à une autre potence hors la porte Saint-Denis, és-lieux plus convennables, et lesd. Yssot dict Laquaie et Closeau estre guindez à potences en lad. place de Grève et au-dessoubz d'icelles estre faict du feu, et, après ce qu'ilz auroient senti led. feu par aucune espace de temps, estre gettez oud. feu et bruslez tous vifz, et les corps desd. François, Joachin et Charles du Chastel gettez et ars en iceluy feu: et auroient esté tous et chacuns leurs biens déclarez confisquez, sur laquelle confiscacion auroit esté adjudé aux veufve et enfans dud. défunct la somme de dix mil livres parisis pour une foys, et, oultre, à lad. veufve seule, la somme de cent livres parisis de rente qui sortiroit



nature de propre à elle, ausd. enfans dud. défunct et d'elle et aux hoirs d'iceulx enfans du costé paternel seulement; et d'avantage, ausd. enfans deux cens livres parisis de rente sortissans nature de propre pour eulx et leursd. hoirs du costé paternel; et semblablement la somme de mil livres parisis ou autre somme de deniers pour fonder en l'église et parroisse dud. Changy une chappelle ou nom de saint François, duquel led. défunct portoit le nom, du revenu de soixante livres parisis admorties, dont la présentation et droit de patronage appartiendroit ausd. enfans et leursd. hoirs du costé paternel, en laquelle chappelle le chappellain d'icelle seroit tenu dire une basse messe par chacun jour de l'an et ung obit par chacun an à tel jour que led. défunct fust occis à troys grandes messes, laudes et recommandaces pour l'ame d'iceluy défunct; et, pour faire édifier et construire ou cymetière de lad. paroisse dud. Changy une croix de pierre en laquelle seroit ung épitaphe ou quel seroient insculpez et protraictz les personnes desd. défunct et prisonniers, et au-dessoubz ung escripteau contenant la manière dud. meurtre et homicide, et aussy pour faire asseoir en l'église Saint-Gervays à Paris, sur la fosse où led. défunct a esté inhumé une tumbe de pierre en laquelle seroient semblablement insculpez et protraictz les personnes desd. défunct et prisonniers, et à costé de lad. fosse, au lieu plus convennable, ung épitaphe de pierre contenant la manière dud. meurtre et homicide; et oultre, pour assigner à l'œuvre et fabrique de lad. église Saint-Gervays rente suffisante et admortie pour faire dire et célébrer chacun an en lad. église, à tel jour que led. défunct a esté occis ung obit solennel et accoustumé, livrer la cire, lumineaire, aornemens et autres choses neccessaires, et ce pour perpétuelle mémoire dud. meurtre et homicide. Et oyz et interrogez par lad. court lesd. prisonniers sur leurd. cause d'appel par laquelle led. Guillaume Closeau s'est allégué clerc et comme tel a requis estre rendu à son ordinaire et tout considéré; dict a esté que la court a mis et met l'appellacion

et ce dont a esté appelé au néant sans amende, et néantmoins a ordonné que lesd. Charles du Chastel et Guillaume Closeau ne seront renduz comme clerks et ne joyront du privilége de cléricature, et pour toute réparation civile, amendes, dommages et intérestz, a condenné et condenne lesd. prisonniers et chacun d'eulx seul et pour le tout en huyt mil livres parisis envers les veufve et enfans dud. défunct François Andras et en troys cens livres parisis de rente et revenu en assiette de terre, desquelz troys cens livres appartiendront à lad. veufve cent livres parisis et aussy la moictié de lad. somme de huyt mil livres parisis, et les deux autres cens livres de rente, et l'autre moictié de lad. somme de huyt mil livres parisis ausd. enfans venans à la succession dud. défunct pour à iceulx sortir nature de propre du costé paternel; sur laquelle somme de huyt mil livres parisis seront préalablement pris les deniers neccessaires pour fonder à tousjours en rente et revenu perpétuel deuement admorty deux messes par chacune sepmaine au jour de samedy que led. défunct fut tué et occis, c'est assavoir : l'une en l'église de Changy, dont iceluy défunct estoit seigneur, et l'autre en l'église Saint-Gervays où led. défunct est inhumé, et aussy pour fournir esd. églises de livres, calices, chasubles, aornemens d'église et autres choses neccessaires à dire et célébrer lesd. messes, pour lesquelz dire et célébrer les enfans masles dud. défunct et, en défaut de masles, les femelles et les descendans d'eulx du costé paternel nommeront et présenteront les chappellains; et pareillement, sur lad. somme de huyt mil livres parisis seront pris les frays neccessaires pour deux grans tableaux de cuyvre qui seront mises et affixées : l'une en l'église parrochial dud. Changy, l'autre contre et au dehors de l'église Saint-Jehan, en Grève, plus proche et convenable du lieu où led. défunct a esté occis, esquelz seront insculpez et escriptz le cas et forme de l'homicide et le dictum de ce présent arrest. Et, pour l'intérest et réparation publicque dud. homicide, icelle court a condenné et condenne lesd. prisonniers estre menez depuis le Chas-

tellet de Paris jusques devant l'église Saint-Jehan, en Grève : c'est assavoir : lesd. François et Charles du Chastel en ung tumbereau, lesd. Joachin du Chastel et Guillaume Closeau en ung autre tumbereau, et led. Yssot dict le Laquaie aussy en ung autre tumbereau, et devant lad. église Saint-Jehan faire par led. François amende honorable nue teste, à genoulz, ayant une torche de cire ardent du poix de deux livres et requérir mercy et pardon à Dieu, au Roy, à justice et aux veufve et enfans dud. défunct; et dud. lieu, estre menez esd. tumbereaulx en la place de Grève, devant la maison de la ville de Paris, et illec lesd. François, Joachin et Charles du Chastel estre décapitez sur ung eschauffault, leurs testes mises sur troys poteaux qui seront mis et plantez : la teste dud. François devant l'hostel de la ville et les deux autres hors les portes de Saint-Anthoine et Saint-Jaques, et led. Closeau à estre pendu et estranglé à une potence mise et affixée en lad. place de Grève, son corps illec demourer l'espace de deux heures et après, les corps desd. François, Joachin et Charles du Chastel, ensemble dud. Closeau portez et penduz au gibet de Paris, et led. Yssot dict le Laquaie, à estre attaché et lyé à ung poteau en lad. place de Grève, et après avoir esté estranglé, son corps estre ars et brulé et converti en cendres en ung feu qui sera faict à l'entour dud. poteau. Et si a déclaré et déclare lad. court le résidu des biens desd. prisonniers confisqué à qui il appartiendra. Et, pour faire exécuter lesd. prisonniers selon la forme et teneur de ce présent arrest, icelle court a renvoyé et renvoye iceulx prisonniers en l'estat qu'ilz sont pardevant led. prévost ou sond. lieutenant. Faict en Parlement, le vingt-huytiesme jour de juillet, l'an mil cinq cens vingt-six.

Collation est faicte.

*(Copie contemporaine en parchemin. — Archives de M. le vicomte de Marcy, à Nevers.)*

II.

1527. — 19 août. — *Arrêt du Parlement de Paris qui adjuge à damoiselle Louise du Chastel, veuve de François Andras, vivant écuyer, seigneur de Changy, et à ses enfants mineurs (les biens sur lesquels la somme de huit mille livres parisis et les trois cents livres de rente en terre à eux attribuées par la sentence du 28 juillet 1526, étant grevés d'hypothèques et de rentes de telle sorte que cette partie de la sentence eût été illusoire), la somme de mille ou douze cents livres parisis, l'usufruit et les autres droits que demoiselle Marie Bouteron, instigatrice du meurtre de feu François Andras s'était réservés lors de la donation qu'elle avait faite, pour l'engager à commettre cet assassinat, à François du Chastel, qui n'était ni de ses parents ni de ses alliés, des terres et domaines de Serre et Breuillotte; ladite attribution faite à charge par ladite Louise du Chastel de payer annuellement à ladite Bouteron, sa vie durant, la somme de trente-deux livres parisis en quatre termes.*

Franciscus Dei gratia Francorum rex universis presentes litteras inspecturis, salutem. Notum facimus quod, cum ratione homicidii in personam defuncti Francisci Andras, dum viveret scutiferi et domini de Changy, per Franciscum, Joachinum et Carolum du Chastel fratres et alios eorum complices, ante hac ultimo supplicio affectos, domicelle Marie Bouteron mandato, ut fertur, commissi, eadem Bouteron in nostre palatine consiergerie carceribus, visis informacionibus super hoc nomine et ad prosecutionem domicelle Ludovice du Chastel, dicti defuncti vidue, suo nomine et tanquam tutricis suorum et ejusdem defuncti liberorum annis minorum factis, mancipata et exinde per certos nostre Parlamenti curie consiliarios ad id per eam commissos interrogata fuisset, oneraque sibi imposita negavisset, predicta

nostra curia testes in dictis informacionibus recolari et eidem Bouteron confrontari, et deinde visis per eam ipsorum testimonium recolaminibus et confrontacionibus, dictam Bouteron, ad latius eruendam, et proprio ore, premissi homicidii veritatem, questioni et torture, visitatione super ipsius persone dispositione primitus facta, subdi ordinaverat. Quamquidem ordinationem insequento supradicta Bouteron in dictam torturam duntaxat ob sue persone indispositionem per dicte nostre curie cyrurgum juratum assertam sublata et extensa fuerat. Quo in statu existente processu, supradicta Ludovica du Chastel predictis nominibus suam petitionem et conclusiones contra prenominatam Bouteron tradiderat et per eas dixerat et proposuerat quod eadem Bouteron immerito capitale odium contra supranominatum defunctum Franciscum Andras conceperat, et ut huic odio finis per ipsius defuncti mortem imponeretur, ipsa Bouteron prefatos Franciscum, Joachinum et Carolum du Chastel pluribus donis et muneribus donaverat et plura promiserat, et presertim inter cetera, prenominato Francisco du Chastel, seniori, qui non erat de sua cognatione aut consanguinitate, terras et dominia de Serre et Breulotte, retento earum terrarum usufructu, tantisper dum viveret retento(*sic*), dederat et concesserat medio cujusquidem donationis, que alias minime facta fuisset. Predicti du Chastel fratres et eorum complices scientes jam dictum defunctum in nostra urbe Parisiensi esse, ad eandem nostram urbem Parisiensem se data opera contulerant et ipsum defunctum proditorie ac pensatis insidiis trucidaverant. Cujus delicti ratione supradicta nostra curia dictos du Chastel fratres cum eorum duobus famulis capite truncatum iri, ipsorum bonis ad quos pertineret publicatis et confiscatis condemnauerat, et summam octo milium librarum parisiensium semel solvendam, necnon trecentes(*sic*) libras parisienses annui et perpetui redditus et proventus dicte Ludovice du Chastel vidue et ejus liberis pro suo interesse civili adjudicaverat: et, pro hujusmodi adjudicatione..... exequenda, dilectus et fidelis in dicta nostra curia consiliarius noster Magister Johannes Tronson commis-

s[arius ad i]d per eam commissus se ad patriam contulerat, ubi coram eo multi creditores dictam condemnationem i[n ordine] precedentes comparuerant et dicti arresti executioni se opposuerant suasque oppositionis causas p[resentaverant; i]deoque bona immobilia et hereditagia dictorum ad mortem [condemnatorum] ad continuationem redditu[um et hypothe]carum super eadem hereditagia ante hujuscemodi [condemnationem a]ssignatorum non sufficer[ent, et predicta adjudicatio apud prenominatam domicellam quatuor [parvos liberos] habentem illusoria reman[eret, nisi illa pro]pter ipsa debite certior facta quod predictum homicidium mandato dicte domicelle Marie Bouteron commissum [extiterat] super hoc informaciones fieri et plures testes ei confrontari fecerat. Quare, mediis predictis, supr[adicta domic]ella Ludovica du Chastel, nomine predicto, memoratam Boutheron ad emendam honorificam secundum dicte nos[tre curie di]scretionem faciendam, necnon ad unum sollemne servicium in parochia dicti defuncti celebrari faciendum, ac in octo [millium] librarum parisiensium summa et ad carcerem usque ad ejusdem summe integram solutionem tenendam condemnari; quodque usufructus et omnia alia jura per dictam Bouteron in dictis terris et dominiis de Serre et Breullete et earum appendicibus et pertinenciis pretensum ipsarum terrarum proprietate consolidarentur et sibi adjudicarentur expensasque, damna et interesse petebat et requirebat. Supradicta Boutheron omnia negante et a delicto sibi imposito absolvi, dictamque domicellam Ludovicam du Chastel nomine predicto in suis expensis et interesse condemnari petente et requirente. Tandem, visis per jam dictam nostram curiam premissis oneribus et informationibus, ad prosecutionem dicte domicelle Ludovice du Chastel, suo nomine et tanquam tutricis suorum et dicti defuncti liberorum annis minorum, contra dictam Boutheron factis, ejusdem Boutheron interrogatoriis et confessionibus, recolamine et testium confrontacionibus in eam factis, nostri procuratoris generalis et dicte du Castel conclusionibus, arresto contra dictam Bouteron nona die presentis

mensis augusti dato, per quod dictum extiterat quod predicta Boutheron in eam torturam et questionem quam ipsa pati posset, ut dicti delicti sibi impositi veritas erueretur, mitteretur, relatione et visitatione de ipsius Boutheron persona per tonsorem et cyrurgum juratum curie facta; eadem que Boutheron in camera questionis, in qua ipsa ob sue persone indispositionem extensa et sublevata duntaxat extitit, audita et interrogata; ac consideratis considerandis et que curiam nostram movere poterant et debebant. Prefata nostra curia, per suum arrestum, pro reparatione premissi casus et pro omnibus emendis, expensis, damnis et interesse, supranominatam domicellam Mariam Boutheron usufructu et summa mille aut duodecies centum librarum omnibus aliis juribus quibuscunque per eam super terris et dominiis predictis de Serre et Breullote earumque pertinentiis et dependenciis privavit; hujuscemodi usum fructum denariorum summam et omnia alia jura que predicta Boutheron in eisdem terris et dominiis de Serre et Breullote earumque pertinentiis et dependenciis pretendit aut pretendere posset supradicte domicelle Ludovice du Chastel, dicto nomine, solvendo per eam dicte Bouteron, tantisper dum vixerit, quolibet anno tringinta duarum librarum parisiensium summam quatuor terminis: videlicet diebus festis sancti Remigii, Navitatis et Resurrectionis Domini, ac Nativitatis Sancti Johannis Baptiste solvendam primo termino dicto die festo sancti Remigii incipiente, adjudicavit et adjudicat. In cuius rei testimonium nostrum his presentibus fecimus apponi sigillum. Datum Parisius in Parlamento nostro decima nona die Augusti, anno Domini millesimo quingentesimo vicesimo septimo et nostri regni tredecimo.

Sur le replis :

Per arrestum curie.

MATON.

*(Original en parchemin sur deux morceaux, scellé autrefois. — Archives de M. le vicomte de Marcy, à Nevers.)*

III.

1528 (n. st.) — 22 janvier. — Paris. — Commission du Parlement de Paris pour faire ajourner devant le baillif du Nivernois Guillaume de La Platière, chevalier, seigneur de Prie, à la requête de Méry Potin, écuyer, seigneur de Mauléon, en son nom et comme curateur de Louise Potin, sa fille, au sujet de la saisie du fief de Cougnant par ledit de La Platière; ledit fief de Cougnant ayant appartenu à François, Joachin et Charles du Chastel, exécutés pour avoir assassiné François Andras, écuyer, seigneur de Changy, et étant en litige entre Louise du Chastel, veuve dudit Andras, avec d'autres biens, comme faisant partie des terres sur lesquelles les 8,000 livres et les 300 livres de rente, adjudgées par sentence du Parlement à elle et à ses enfants mineurs, devaient être assises, et ladite Louise Potin à cause des droits qu'elle réclamait, demandant une provision sur lesdits biens. (Elle était veuve de François du Chastel; voir le contrat de mariage de son fils du 8 mars 1546, n. st.)

François, par la grâce de Dieu Roy de France, au premier huissier de nostre court de Parlement, ou nostre sergent sur ce requis, salut. Nostre amé Méry Potin, escuyer, seigneur de Maulléon, en son nom et comme curateur de Loïse Potin, damoiselle, sa fille, nous a exposé que par devant nostre amé et féal conseiller en nostre court de Parlement de Paris, maistre Jehan Tronson, commis à l'exécution de certain arrest de nostre court de Parlement donné en icelle le XXVIII<sup>e</sup> jour de juillet l'an mil cinq cent vingt-six, se seroit meu procès entre Loyse du Chastel, damoiselle, demanderesse en lad. exécution et requérant que, sur les terres et biens qui auroient appartenu à François, Joachin et Charles du Chastel, luy fussent délivrez troyz cent livres parisis de



rente en assiette, et le résidu de tous les biens fussent venduz pour venir au payement de huit mil livres parisis à elle adjugez par ledit arrest, d'une part, et ledit Potin ou nom et comme curateur de sad. fille, Guillaume de La Plautière (*sic*), chevalier, seigneur de Prie, et plusieurs autres exposans (*sic*) à lad. exécution; sur lequel procès et débat, après lesd. parties avoir plainement esté oyés et respectivement en leurs demandes, oppositions, répliques et duplicques, elles auroient esté appointées à informer et produire sur icelles par devers nostred. conseiller, pour, par luy, en faire son rapport en lad. court. Et, pendant led. procès, du consentement desd. parties, et mesmement dud. de La Plautière, furent commis led. exposant et maistre Florent de La Barre au gouvernement desd. biens contencieulx; aussy aud. exposant oud. nom de curateur de sad. fille, pour les droiz par elle prétenduz, fust adjugée certaine provision sur lesd. biens à plain mentionnez oud. procès, lequel est ancoires pendant et indécis et les parties produict en icelle par devant nostred. conseiller ou nostred. court à son support. Et néantmoins, led. de La Plautière, entreprenant sur nostred. court et contrevenant à ce que, si de son consentement avoit esté ordonné, a faict mettre sa main féodalle en la terre de Cougnant par faulte d'homme, comme il disoit, estant des terres comprinses ou débat et procès de lad. exécution, et pour laquelle icelluy de La Plautière s'estoit opposé. A laquelle mainmise led. exposant, voyant que c'estoit contrevenir à la commission à luy et aud. de Barre (*sic*) baillée du consentement dud. de La Plautière et autres parties oud. procès à la provision adjugée à sad. fille, se seroit opposé; nonobstant laquelle opposition et remonstrance quelconque à luy faicte par led. exposant, a prins et levé par force les fruitz de lad. terre, en commectant par luy rébellion à l'ordonnance de lad. court ou de nostred. conseiller maistre Jehan Tronsson. Et, pour procéder sur lad. opposition, a fait bailler jour aud. exposant par devant son baillly de Franay-les-Chanoines, par devant lequel ledit exposant,

pour luy et comme curateur de sad. fille, a remonstré que, pour lad. terre de Coignant et autres qui auroient appartenuz ausd. François, Joachin et Charles du Chastel, avoit esté encommancé procès entre lesd. parties par devant led. Tronson, lequel estoit ancoires pendant et indécis en nostred. court ou par devant led. Tronson, exécuteur, et pourtant la procédure qui eust esté faicte par devant led. bailly en lad. matière de mainmise et la sentence qui sur ce interviendrait, pourroit préjudicier oud. procès d'exécution pendant en nostred. court et à l'arrest d'icelle qui sur ce interviendra; parquoy a requis que lad. matière de mainmise estre renvoyée en nostre court ou par devant led. Tronson ou autre conseiller commis à lad. exécution; lequel renvoy led. de La Plautière a empesché. Et, combien que, ce considéré, icelluy bailly ne son lieutenant ne deust prendre cognoissance dud. renvoy, mais deust renvoyer le débat sur icelluy en nostred. court pour en décider, néanmoins, auroit sur led. débat appointé les parties en droit et à produire: ce que led. exposant auroit fait. Et, quant aud. de La Platière, il auroit pris plusieurs délaiz et subterfuges, au moyen que, cependant, comme dit est, il joissoit par violence des choses contencieuses. Finalement, led. bailly ou sond. lieutenant, en favorisant aud. de La Plautière, auroit interloqué qu'ilz informeront des faitz baillez en ung entendit par luy fourny, combien que les parties n'eussent esté appointées à bailler entendit, et que lesd. parties produiront plus amplement dedans quinzaine pour, au mardy enssuivant, faire droit sur led. renvoy par les pièces qui se trouveroient par devers led. bailly à lad. quinzaine; à quoy led. exposant auroit satisfait de sa part, et au jour enssuivant, auroit requis que suivant led. interlocutoire et veuz les délaiz, procédures donnez aud. de La Platière, droit fust fait sur led. renvoy par les pièces qui auroient esté fournies à lad. quinzaine; à quoy, combien que icelluy de La Plautière ne monstrast d'aucune dilligence, et que tant il eust eu autant de délaiz sur led. renvoy comme il eust peu avoir

en la matière principale et ordinaire, touteffoys, auroit requis ancoires ung délay tout au moins par absence, à quoy icelluy bailly ou sond. lieutenant, combien qu'il deust faire droit sur led. renvoy par les pièces trouvées par devers luy, suyvant lad. interlocutoire, ce néantmoins, veue icelle sa sentence, et les commations (*sic*) et injunctions contenuz en icelles, et les délaiz précédens baillez aud. de La Platière, auroit appointé qu'il auroit ancoires ung délay pour satisfaire à lad. sentence à certain jour enssuivant pour tous délaiz saus délay d'absence et sans plus de (1) ; duquel appointement jaçoit que fust tousjours à l'avantage et faveur dud. de La Platière et grief dud. exposant, ce néantmoins, icelluy de La Platière, soubz coulleur de ce que, comme dessus est dit, il joist et liève par force les fruitz de lad. terre, et voyant que par subterfuges quelzconques ne pouoit plus empescher led. renvoy estre fait en nostred. court, et craignant icelle, pour la rébellion et contravention par luy commise à nostred. court et exécuteur des arrestz d'icelle, s'en seroit porté pour en appellant, à intencion de esgarer par luy la principale matière, et empescher que d'icelle nostred. court n'ayt congnoissance, par le moyen dud. appel, lequel il n'entend relever que à jour loingtain et par devant le bailly de Nyvernoys, juge de ressort dud. bailly de Franay et autres terres subalternes ; en nous humblement requérant sur ce noz lettres de provision. Pourquoi Nous, ces choses considérées, voullans subvenir à noz subjectz selon l'exigence des cas, te mandons et comectons par ces présentes que led. Guillaume Platière, cheyalier et autres appellans, s'aucuns en y a, tu adjournes et actiones à certain et compectent jour par devant icelluy bailly de Nivernoys ou sond. lieutenant ou autre juge par devant lequel led. appel ressortist, en le certiffiant suffisamment aud. jour de ce que fait auras sur ce, auquel nous mandons et pour ce que led. appel ressortist dirrec-

(1) Un blanc dans la pièce.

tément par devant luy en ses assises, comectons par ces présentes que, lesd. parties présentes ou appellées par devant luy ou procureur pour elles, il face procéder et aller avant par devant, par briefz et compectens intervalles et délaiz, en assise et dehors, et sans attendre d'assistance, et à icelles oyes face bon et brief droit; et néantmoins mandons à nostred. conseiller Jehan Tronson que, se lesd. parties, présentes ou appellées par devant luy ou procureur pour elles, et lesquelles à ceste fin nous voullons par toy estre ajournées, il luy appert sommèrement et de plain, et sans figure de procès, desd. arrestz de nostred. court, de l'exécution d'iceulx par luy, comme commis par nostred. court, encomencé à faire que, avecques led. de La Platière, led. exposant ait esté commis au régime et gouvernement desd. terres et seigneuries, que nostred. conseiller, par sa sentence, ait faicte mainlevée ausd. vefves et autres quelzconques desd. fiefz, terres et seigneurie, et mesmes de la terre de Cougnant, avecques led. de La Platière, dont n'ait esté appelé ne réclamé, et que néantmoins depuis, icelluy de La Platière ait fait saisir icelle terre et seigneurie de Cougnant, fait commettre commissaires et fait les autres attemptatz dessusd., ou de tant que souffire doye, il, oud. cas, reçoive led. exposant à requérir que tout ce qui a esté fait ou préjudice desd. arrestz, exécutions d'iceulx, procès et instance pendant par devant nostred. conseiller maistre Jehan Tronson, soient révocquez, cassez et adnullez et mis du tout au néant, en recevant led. exposant à prendre, sur ce et les deppendances, telles conclusions pour ses dommaiges et intérestz, à cause desd. attemptatz et entreprises qu'il verra estre à faire; et oultre, appelle avecques toy ung notaire ou tabellion de court laye, informe toy dilligemment, secrètement et bien, de et sur lesd. attemptatz et entreprises, qui plus à plain seront baillez par déclaration, se mestier est; l'information, ensemble ce que fait en auras, envoye féablement et bien séellée par devers nostred. conseiller maistre Jehan Tronson pour, par, lui oy, nostred. court, sur son

rapport, en estre ordonné comme de raison. Car ainsi nous plaist il estre fait, nonobstant usage, stille et coustume de pays quant à actendue d'assise et lettres subreptices à ce contraires. Mandons et commandons à tous noz justiciers, officiers et subjectz que à toy, en ce faisant, soit obéy. Donnè à Paris, le XXII<sup>e</sup> jour de janvier, l'an de grâce mil cinq cent vingt-sept, et de nostre règne le quatorziesme.

Par le conseil :

REGNAULT.

*(Original sur parchemin. — Archives de M. le vicomte de Marcy, à Nevers.)*



## UN SCEAU

### DE JEHANNETTE DE POMAY.

Ce sceau a été trouvé sur le territoire de Lurcy-le-Bourg et remis à la famille des anciens seigneurs de cette paroisse, la famille de Charry, qui a eu l'obligeance de me le communiquer. C'est un élégant cachet en bronze, admirablement conservé, et dont tous les détails, la forme de l'écu comme le caractère des lettres, dénotent la fin du quatorzième siècle. L'écusson, parti *au 1 de... à trois bandes de... au 2 échiqueté de... et de..., chargé en cœur d'un chevron de...*, porte en légende : † *S' Jehanete d' Pomay*, c'est-à-dire : Scel de Jehanete de Pomay.

Il s'agit ici d'une dame de Pomay, dont le fief était situé entre Magny et Aglan, dans la châtellenie de Châteauneuf-sur-Allier. Hugues d'Angeron, chevalier, seigneur des Granges, en fit hommage en 1288, et la même année, ayant

vendu la maison-forte de Pomay à Agnès, veuve de Pierre Lamoignon, il requérait Robert, comte de Nevers, de recevoir ladite dame Agnès à foy et hommage pour cette maison-forte que lui et sa femme Alix avaient vendue. (Marolles, 195, 196, 522.)

Cependant Parmentier, dont les observations sont habituellement très-sûres, place la maison-forte de Pomay dans la paroisse de Saint-Péraville. Au chapitre des événements remarquables, il rapporte en effet qu'en « 1288, Agnès, veuve de Pierre Lamoignon de Ville, achète de Hugues Dangeron la maison-forte de Pomay, en la paroisse de Saint-Péraville. » L'interprétation de Parmentier n'est pas admissible; elle est démentie par le texte des hommages fournis pour ce fief pendant le cours du quatorzième siècle, ainsi que par diverses pièces conservées aux archives de la Nièvre, qui établissent péremptoirement la situation de la seigneurie de Pomay dans la paroisse de Magny. Voici l'analyse d'une des pièces les plus concluantes : « 1344, 3 mai, acte de présentation par noble homme Charles dit Lamoignon, chevalier, seigneur de Pomay, à vénérable et discrète personne messire Pierre Barrères, trésorier de l'église de Nevers, de messire Pons de Bannevaus, prestre et curé de Saint-Genest de Nevers, pour être par ledit trésorier présenté à l'évêque de Nevers, pour lui donner la chapelle de Notre-Dame de Pomay, assise en la paroisse de Magny, diocèse de Nevers, vacante par la mort de messire Gautier de Namur, chapelain de ladite chapelle ou chapellenie, laquelle présentation à faire au trésorier appartient audit Lamoignon, et la présentation à faire à l'évêque de Nevers, au nom dudit Lamoignon, appartient audit trésorier, comme patrons de ladite chapelle ou chapellenie. » (Arch. de la Nièvre, G.)

Toutefois, la note de Parmentier porte à croire que la veuve du premier Lamoignon résidait à Saint-Péraville, tandis que La Chesnaye-des-Bois, copiant Moréri, qui lui-même suivait Blanchard, affirme que cette famille tire son nom d'un fief de Lamoignon situé dans le faubourg de

Donzy, et cela parce que les Lamoignon de Basville possédaient une seigneurie de ce nom proche Donzy au moment où Blanchard écrivait son *Histoire des présidents à mortier*, et qu'il entraînait dans son plan de rattacher la famille parlementaire des Lamoignon à l'ancienne famille féodale de ce nom. La même préoccupation l'a conduit à transformer les Lamoignon, seigneurs de Pomay, en Lamoignon, seigneurs de Lamoignon, bien que tous les actes concernant ces seigneurs les nomment Pierre ou Charles dit L'Amoignon, qualification qui exclut certainement l'idée de la possession d'un fief Lamoignon.

Le surnom Lamoignon s'est fixé dans la branche de Vielmanny, dont il est devenu le nom de famille, tandis que la branche des seigneurs de Pomay me paraît y avoir renoncé de bonne heure pour adopter le nom de Pomay. En 1385, Odet de Séry et Jean de Pomay, damoiseaux, font hommage pour la maison de Montorge, paroisse de Magny. En 1407, Jehan de Pomay, écuyer, seigneur dudit lieu, fait une vente à Jean Clerc, fils de Hugues, clerc de Magny. (Mar., 196, 197.) Ce Jean de Pomay n'est autre que Jean Lamoignon, fils de Pierre et de Jeanne de Mornay. Sa mère, devenue veuve, s'était remariée avec Odet de Sénac (lisez de Séry), d'où l'hommage que Jean fait en commun avec son beau-père. Il a abandonné le surnom que portait son père Pierre et son grand-père Charlet dit L'Amoignon, chevalier, seigneur de Pomay; il s'appelle maintenant Jean de Pomay. Mais Michel, autre fils de Charlet, se qualifie Michel ou Michelet Lamoignon, écuyer, seigneur de Mannay (1330 et 1350), et transmet à ses descendants le surnom, qui devient le nom de famille des seigneurs de Vielmanny.

A la fin du quatorzième siècle, le nom de Pomay était ainsi devenu le nom de famille des Lamoignon, seigneurs de Pomay. Jehannette de Pomay serait donc une Lamoignon issue des seigneurs de Pomay. Les armes de son mari viennent à l'appui de cette conjecture. La seigneurie de Pomay n'avait pas été acquise en entier par Agnès, veuve de Pierre

L'Amoignon. Hugues Dangeron ne lui avait cédé que la maison-forte et ses dépendances. Une autre partie de la terre de Pomay était entre les mains de la famille de Semur, comme le démontrent tous les hommages rendus pour cette seigneurie par Jean de Semur, fils de Hiérardin de Semur; par Robert de Semur, écuyer, seigneur de Pomay; par Guyot de Semur, écuyer, seigneur de Pomay et de L'Etang, au cours des années 1323, 1327, 1353, 1371, 1383, 1398, 1405, 1437. Or, d'après l'*Armorial du Nivernais*, la maison de Semur portait : *D'argent, à trois bandes de gueules*; ce sont précisément les armes gravées au premier parti du sceau de Jehannette de Pomay, c'est-à-dire celles de son mari. Elle aurait ainsi épousé son voisin, seigneur en partie de Pomay. Par là on s'explique comment, au quinzième siècle, le fief se trouve entièrement dans la maison de Semur, d'où il passe aux Letort avant l'année 1464.

La légende de notre sceau désigne donc une Lamoignon de Pomay, femme ou mieux veuve de N. de Semur, seigneur de Pomay. Si, comme je le pense, cette interprétation est exacte, le sceau de Jehannette de Pomay présente le plus ancien et probablement l'unique blason authentique de la race féodale qui avait pour surnom Lamoignon. C'est un échiqueté : or, l'échiqueté devient facilement un losangé, quand les armoiries sont copiées ou décrites d'après un écu penché. On cite plusieurs exemples de mutations semblables, et, par la même raison, le losangé attribué partout aux Lamoignon peut dériver d'une forme primitive en échiqueté. Quant au chevron posé en cœur, ce n'est sans doute qu'une brisure propre à la lignée issue du deuxième mariage de Charlet dit L'Amoignon avec Agnès de Saisy, nom que je serais tenté d'identifier avec celui de Séry ou de Sénac, attribué au beau-père de Jean de Pomay. La véritable leçon *de Saisiaco*, de Saisy, aurait été traduite par *de Sairiaco*, de Séry, et par *de Sainaco*, de Sénac; d'autant que les noms cités dans les diverses généalogies de Lamoignon sont fréquemment estropiés, au point de les rendre méconnaissables. Rien que dans



la branche de Vielmannay on trouve Madelaine de Sargines pour Madelaine de Chargères, Jeanne de Mulor, fille de François de Mulor, écuyer, et de Claude de Corquiller, pour Jeanne de Mullot, fille de François de Mullot, écuyer, et de Claude de Corquilleray; Catherine de Leuvault pour Catherine de Lanvault, Jeanne de Meullot pour Jeanne de Mullot, Edmée Collessou pour Edmée Collion.

Quoi qu'il en soit, les Lamoignon, seigneurs de Pomay, s'éteignirent dès les premières années du quinzième siècle, et le nom de Lamoignon se perpétua par la descendance de Michel, deuxième fils de Charlet dit L'Amoignon, et de Jeanne d'Anlezy, dame du Champ-de-Sancy, en la châtellenie de Montenoison. Ce fief entra dans le lot de Michel, dont le fils Guillaume (1376) et le petit-fils Pierre (1412) étaient seigneurs d'Arthel, ainsi que d'autres localités voisines de Lurcy-le-Bourg; et si je ne craignais pas d'abuser des inductions, je tenterais d'utiliser cette circonstance pour expliquer la trouvaille faite sur le territoire de cette paroisse. Les derniers descendants de ces seigneurs ont été baptisés et inhumés à Varzy de 1647 à 1713. Enfin, Claude de Lamoignon, baptisé à Marcy le 11 septembre 1665, fils unique de Jean de Lamoignon et de Jeanne de Violaines, mourut sans postérité dans les premières années du dix-huitième siècle. Avec lui s'éteignit la maison féodale de Lamoignon.

Telle n'est pas l'opinion de M. de Soultrait; d'après lui, cette maison se serait encore perpétuée par les Lamoignon de Basville, qu'il considère, sur la foi de Blanchard, comme une branche détachée des Lamoignon de Vielmannay. Mais le système de Blanchard est trop contesté, ses filiations sont trop suspectes et trop peu sincères pour mériter le crédit que lui accorde l'*Armorial du Nivernais*; et je crois qu'il convient de s'arrêter à une opinion tout à fait contraire à celle qui a été proposée par cet ouvrage dans les passages suivants: « ... Les auteurs de notre illustre famille parlementaire étaient originaires du sud du Nivernais, où se trouvait

le fief de Pommay, le premier qu'ils aient bien authentiquement possédé. » Et plus loin : « Il semble bien plus naturel de rattacher les contrôleurs de la maison des comtes de Nevers, officiers importants du reste, à la lignée des anciens seigneurs de Pommay, comme l'ont fait les généalogistes accusés de complaisance par Lainé. » (*Armorial du Nivernais*, tome II, p. 42 et 43.)

L'auteur du *Dictionnaire véridique* n'a pas été seul à signaler ces complaisances. Il existe à la Bibliothèque nationale, parmi la collection des titres originaux, et sous le n° 3901, un volume dont je citerai, à la cote 232, les notes et généalogie par M. de La Cour : « La branche de Basville portait anciennement pour armes : *D'argent, à trois mouchetures d'hermines de sable, deux et une*; mais ils ont pris les armes de MM. de Lamoignon, seigneurs de Mannay. Blanchard, dans ses *Présidents à mortier du Parlement de Paris*, a donné la généalogie de cette famille, et il en a fait une branche qu'il fait sortir d'une ancienne famille noble du même nom, originaire de Nivernois, où elle a possédé les fiefs et seigneuries de Lamoignon, de Mannay, Pommay, etc. Mais cette prétendue jonction n'a pour toute authenticité que la seule envie que Blanchard a eue de flatter la vanité de ceux de cette famille et de cacher la petitesse de leur origine, ainsi que l'usurpation qu'ils avaient faite des armes des seigneurs de Mannay; c'est sur le même plan que l'on a donné la généalogie de la même famille, dans la dernière édition du *Dictionnaire* de Moréri.

» Jean Lamoignon, duquel Blanchard et Moréri font descendre les seigneurs de Basville, n'a eu aucune des qualifications de noblesse que ces deux auteurs lui prêtent. Il étoit originaire d'une famille bourgeoise de Nevers, où il épousa Jeanne Dourde, et non pas Jeanne Erard, fille de Guillaume Dourde, bourgeois de Nevers, et il ne vivoit plus l'an 1477, lors du mariage de son fils. Il eut :

» I. Jean II, qui suit.

» II. Huguette épousa, suivant Blanchard, Pierre de

La Salle, duquel elle étoit veuve le 27 mars 1483, qu'elle vendit aux tuteurs de François et de Jean Lamoignon, ses neveux, fils de Jean Lamoignon, une maison en la ville de Nevers.

» On trouve Jean Lamoignon qualifié contrôleur de la dépense de Jean, duc de Brabant.

» Jean Lamoignon, lieutenant du prévôt de la ville de Bourges en 1462, ne l'étoit plus en 1463, que Jean de Reuilly étoit pourvu du même office. (La Thaumassière, 54.) Il fut depuis secrétaire de Jean de Bourgogne, duc de Brabant.

» Il avoit épousé à Nevers, le 25 novembre 1477, Marie de L'Estant, qui décéda le 17 mai 1482. Elle étoit sœur d'honorable homme Jean de Lestang, demeurant à Nevers en 1464 et 1471, qui fut tuteur des enfans de sa sœur, et d'honorable homme Pierre de Lestang, bourgeois de Nevers, mort avant le 19 juin 1519, sans enfans de Catherine Poivreau, sa femme.

» Jean II eut pour enfans : I. François, qui suit.  
III. Marie. (V. plus bas.)

» II. Jean III, né le 6 novembre 1481, qualifié honorable homme et sage maître Jean Lamoignon, licencié ès-loix, demeurant à Nevers, dans un bail à bourdelage qu'il passa tant en son nom qu'en celui de François Lamoignon, son père, bourgeois de Nevers, le 1<sup>er</sup> juillet 1505, de quelques héritages à Nevers. Il étoit lieutenant du prévôt de Bourges en 1515 (La Thaumassière, p. 54), conseiller de Marguerite d'Orléans, duchesse de Berry, en ses grands jours de Berry à Bourges, et échevin de cette ville en 1521. Il portoit pour armes : *D'agent, à trois mouchetures d'hermines de sable.* (Id., p. 177.) Il mourut le 28 juin 1530, et fut inhumé en l'église Saint-Austrille de Bourges. Il avoit épousé Anne Alabat. (Alabat : *De gueule, à trois sonnettes d'or.*) Elle est qualifiée d'honneste femme Anne Alabat, veuve d'honorable homme et sage maître Jean Lamoignon, licencié ès-loix, demeurant à Bourges, dans une reconnaissance qui lui fut

passée, le 19 avril 1532, d'une tannerie à Nevers, en la rue de la Vieille-Chevrye. Elle ne vivoit plus le 6 avril 1537 que ses enfans étoient sous la tutelle de maître Gilbert Boudor, son beau-frère, mari de Marie Lamoignon. Ledit Boudor, avocat à Bourges, comme tuteur desdits enfans, passa baux à bourdelages d'héritages assis à Nevers, les 6 avril 1537 et 26 novembre 1549. Il partagea, le 19 mars 1538, avec prudent homme Pierre Lullier, comme curateur des enfans de feu François Lamoignon, les biens qui avoient été communs entre les défunts Jean et François Lamoignon frères, et qui étoient restés indivis entre leurs enfans. Comme tuteur desdits enfans de Jean Lamoignon, il reçut, le 16 novembre 1553, de Pierre Caulier, nouvelle reconnaissance de la rente de 8 sols 4 deniers sur la troisième partie d'une tannerie qui estoit alors en teinturerie, sise à Nevers, en la rue de la Vieille-Chevrierie.

» Ils avoient eu :

» I. Jean, vivant en 1532 et 1538. — II. Claude, marchand et bourgeois de Bourges, échevin de cette ville en 1563 et 1564. Il portoit les mêmes armes que son père. (La Thaumassière, p. 188.) En qualité d'un des notables marchands de Bourges, il assista, le 29 septembre 1566, à l'assemblée pour l'élection du prévôt de cette ville. — III. François, vivant en 1538. — IV. Georges étoit marié, le 28 septembre 1570, avec Françoise du Ban, fille d'Estienne du Ban, seigneur de Bonnay et de Saint-Germain-des-Bois en partie, et de Guillemette Vesse. — V. Espérance. — VI. Françoise, mineures en 1538.

» François, né le 17 mai 1480 (Moréri), le 30 juin (Blanchard), est qualifié bourgeois de Nevers dans un bail à bordelage fait par Jean, son frère, se faisant fort pour lui, le 1<sup>er</sup> juillet 1505. Secrétaire de Françoise d'Albret, en 1508. Il est dit honorable homme dans une reconnaissance qui lui fut donnée à lui et à son frère, le 19 juin 1519, comme héritiers de feu Pierre de L'Estang, leur oncle. Il épousa le 14 janvier 1509 Marie du Coing, qui mourut le 21 décembre 1520, et

étoit fille de Vincent du Coing, bourgeois et marchand de Nevers, et de Marguerite Bourgoing. Il ne vivoit plus le 19 mars 1538 (V<sup>x</sup> S<sup>t</sup>) que G. Boudor, son beau-frère, partagea avec Pierre Luillier, curateur de ses enfants. Il avoit eu :

» 1<sup>o</sup> Charles, qui suit ; — 2<sup>o</sup> Hélin, vivait en 1570 ; — 3<sup>o</sup> Françoise, née le 23 février 1510 (V<sup>x</sup> S<sup>t</sup>), épousa Pierre Luillier, qualifié prudent homme et marchand à Bourges dans le partage de 1538 ; — 4<sup>o</sup> Marie, épousa François du Broc.

» Charles Lamoignon, né le 1<sup>er</sup> juin 1514, reçu docteur à Ferrare le 30 juillet 1543. Avocat au Parlement de Paris le 16 décembre 1544. »

Charles avait épousé en 1547 Charlotte de Besançon, fille d'un conseiller au Parlement, et de Marie Potier. Cette alliance achemina les Lamoignon vers les hautes charges du Parlement de Paris. Dix ans après son mariage, Charles Lamoignon recevait les provisions de conseiller au Parlement, et procurait ainsi l'anoblissement de cette illustre famille.

A ce moment commencent les usurpations signalées par M. de La Cour. On lit au n<sup>o</sup> 240 du volume précité : « Positions imprimées d'une thèse soutenue le 10 août 1627 en Sorbonne, par Jean Le Nain de Cravant, dédiée à Chrétien de Lamoignon, président aux enquêtes, et à ses armes : *Ecartelé : aux 1 et 4 d'argent, à trois mouchetures d'hermines ; aux 2 et 3, losangé d'argent et de sable.* Supports : deux palmes. » Au n<sup>o</sup> 249 : « Thèse analogue soutenue le 25 juillet 1621, dédiée au même, conseiller au Parlement, mêmes armes. »

Les deuxième et troisième quartiers marquent bien la prétention de se rattacher à la famille homonyme ; mais cette prétention se manifeste d'une façon assez timide et même assez illogique. Ici le losangé des anciens Lamoignon n'occupe pas la situation habituelle aux armes familiales :

Chrétien de Lamoignon a blasonné comme si une famille portant trois mouchetures avait voulu rappeler une alliance avec une autre famille portant un losangé. En tout cas, la timidité et la bizarrerie ont été de courte durée : les Lamoignon de Basville, devenus riches, puissants, bien alliés, ne tardèrent pas à porter uniquement un losangé d'argent et de sable, chargé du franc canton d'hermines, qui rappelait l'alliance de Charlet dit L'Amoignon, seigneur de Pomay, avec Jeanne d'Anlezy. Telles sont les armes que leur attribuent Blanchard et les divers armoriaux du Parlement de Paris. C'était, du reste, une conséquence naturelle et forcée du système de cet auteur ; car la communauté d'origine entraînant l'identité des armoiries, il fallait faire disparaître les armes des bourgeois de Nevers et des marchands de Bourges, pour y substituer celles des anciens gentilshommes du nom de Lamoignon.

La vérité est que notre illustre famille parlementaire n'a rien de commun que le nom avec la famille issue des seigneurs de Pomay, et que sa jonction avec les Lamoignon de Vielmannay n'est ni prouvée, ni probable.

O. DE VILLENAUT.



## CORRESPONDANCE NIVERNAISE

DE J.-J. ROUSSEAU (1).

---

*L'Emile*, le *Contrat social*, la *Nouvelle Héloïse* venaient de paraître, lorsqu'une jeune dame du Nivernois, fascinée par le génie décevant de Jean-Jacques Rousseau, entreprit avec lui un échange de correspondance. La plupart des réponses du philosophe ont été conservées dans la famille, de vieille souche nivernaise, à laquelle nous en devons l'obligeante communication; elles reflètent si exactement les qualités, les défauts, la doctrine de Jean-Jacques que nous avons pensé intéresser notre Société en lui en soumettant quelques extraits.

La première lettre, adressée de Monquin, près Bourgoin, 28 octobre 1769, à M<sup>me</sup> la comtesse de X..., au château de..., en Nivernois, indique vaguement l'origine de ces relations : Rousseau y parle du « désir qu'il a de mériter et cultiver la correspondance qu'elle daigne lui *offrir* »; et plus tard : « Notre correspondance a commencé de manière à me la rendre à jamais intéressante : un acte de vertu dont je connois bien le prix ; un besoin de nourriture à votre âme qui me fait présumer de la vigueur pour la digérer..... Ce vide interne dont vous vous plaignez ne se fait sentir qu'aux cœurs faits pour être remplis. Les cœurs étroits ne sentent jamais le vide parce qu'ils sont toujours pleins de rien..... Si la nature vous a fait le rare et funeste présent d'un cœur trop sensible au besoin d'être heureux, ne cherchez rien au dehors qui lui puisse suffire : ce n'est que de sa propre subs-

(1) Nous avons respecté scrupuleusement la ponctuation et l'orthographe des manuscrits.

tance qu'il doit se nourrir. Madame, tout le bonheur que nous voulons tirer de ce qui nous est étranger est un bonheur faux. Les gens qui ne sont susceptibles d'aucun autre font bien de s'en contenter ; mais si vous êtes celle que je suppose, vous ne serez jamais heureuse que par vous-même. Ce sens moral si rare parmi les hommes, ce sentiment exquis du beau du vrai du juste, qui réfléchit toujours sur nous-mêmes, tient l'âme de quiconque en est doué dans un ravissement continuel qui est la plus délicieuse des jouissances. La rigueur du sort, la méchanceté des hommes, les maux imprévus, les calamités de toute espèce peuvent l'engourdir pour quelques moments mais jamais l'éteindre, et presque étouffé sous le faix des misères humaines, quelque fois une explosion subite peut lui rendre son premier éclat. On croit que ce n'est pas à une femme de votre âge qu'il faut dire ces choses-là, et moi je crois au contraire que c'est à votre âge qu'elles sont utiles, et que le cœur s'y peut ouvrir : plus tôt il ne les sauroit entendre ; plus tard son habitude est déjà prise ; il ne peut plus les goûter. »

. Comment ce ton sermonneur et déclamatoire pouvait-il, malgré la perfection du style, enthousiasmer une jeune femme de vingt-trois ans, douée de tous les avantages sociaux, recherchée du beau monde, tant en Nivernois qu'à Paris, à une époque où le plaisir était la préoccupation la plus sérieuse de la vie ? C'est que quelques grandes dames, la maréchale de Luxembourg, la comtesse de Boufflers, la marquise de La Marck, etc., ont mis la philosophie à la mode, et que Rousseau est à son apogée. Après les bergeries, les madrigaux et les jolis vers, ces palais blasés par les fadeurs cherchent des sensations nouvelles, fussent-elles âpres et dures ; et dans cette fête permanente de comédies et de soupers, quand on eut épuisé le répertoire des choses aimables, des attitudes charmantes, des compliments gracieux, un retour à la nature, au spectacle de l'homme primitif et sans culture, une critique amère de la civilisation, du luxe et des grandeurs ne furent pas pour déplaire ;



on ne craignit pas d'être quelque peu flagellé soi-même par le *Contrat social* et le *Discours sur l'inégalité des conditions*. Dans cette société, la plus spirituelle qui fut jamais, pareil prodige se renouvela au *Mariage de Figaro*, où ceux qui ne « s'étaient donné que la peine de naître » éclatèrent en bravos inconscients.

L'humeur altière de Rousseau n'a pas à descendre à la flatterie pour plaire à ce beau monde; il reste l'homme bourru et mal élevé que l'on sait. Il écrit brutalement à cette jeune femme : « Un rendez-vous au spectacle ne sauroit me convenir.....; » ou bien, une autre fois : « Je ne puis, Madame, vous aller voir cette semaine..... Je tâcherai que ce soit mardi, mais je ne m'y engage pas, encore moins pour le dîner..... Je déjeune toujours en me levant, mais cela ne m'empêchera pas si vous prenez du café ou du chocolat d'en prendre encore avec vous. Ne m'envoyez pas de voiture, j'aime mieux aller à pied. ... Bonjour, Madame, voilà votre laquais qui entre..... », et pas un mot de remerciement. Et ne croyez pas que ce ton dégagé soit l'indice d'une intimité suspecte; les relations restent sévères, et la morale la plus pure fait le fond de toute la correspondance. La comtesse s'était probablement plainte du vide de sa vie; il lui répond par cette page qu'on dirait tirée de l'*Emile* : « Je vous offre un mobile que votre état me suggère. Nourrissez votre enfant. J'entends les clameurs, les objections. Tout haut : les embarras, point de lait, un mari qu'on importune..... Tout bas : une femme qui se gêne, l'ennui de la vie domestique, les soins ignobles, l'abstinence des plaisirs..... Des plaisirs? je vous en promets et qui rempliront vraiment votre âme. Ce n'est point par des plaisirs entassés qu'on est heureux, mais par un état permanent qui n'est point composé d'actes distincts. Si le bonheur n'entre pour ainsi dire en dissolution dans notre âme, s'il ne fait que la toucher l'effleurer par quelques points, il n'est qu'apparent, il n'est rien pour elle. L'habitude la plus douce qui puisse exister est celle de la vie domestique qui nous tient plus près de

nous qu'aucune autre; rien ne s'identifie plus constamment avec nous que notre famille et nos enfants.....

» J'ai beau chercher où l'on peut trouver le vrai bonheur s'il en est sur la terre, ma raison ne me le montre que là. Les comtesses ne vont pas d'ordinaire l'y chercher, je le sais; elles ne se font pas nourrices et gouvernantes, mais il faut aussi qu'elles sachent se passer d'être heureuses; il faut que substituant leurs bruyans plaisirs au vrai bonheur, elles usent leur vie dans un travail de forçat pour échapper à l'ennui qui les étouffe aussitôt qu'elles respirent, et il faut que celles que la nature doua de ce divin sens moral qui charme quand on s'y livre et qui pèse quand on l'éluide, se résolvent à sentir incessamment gémir et soupirer leur cœur tandis que leurs sens s'amuseent..... Jeune femme voulez-vous travailler à vous rendre heureuse, commencez d'abord par nourrir vos enfans. Ne mettez point votre fille dans un couvent. Elevez-la vous-même. Votre mari est jeune, il est d'un bon naturel..... Vous passerez la vie la plus simple il est vrai, mais aussi la plus douce et la plus heureuse dont j'aye l'idée. Mais encore une fois si celle d'un ménage bourgeois vous dégoûte et si l'opinion vous subjugue, guérissez-vous de la soif du bonheur qui vous tourmente, car vous ne l'étancherez jamais. »

Voilà Jean-Jacques directeur de conscience! Vit-on jamais des pensées plus saines sous une plus magnifique enveloppe, mais aussi une contradiction plus flagrante entre l'esprit et le caractère? L'auteur de ces lignes porte comme stigmaté infamant l'accusation d'avoir mis tous ses enfans à l'hôpital. Je ne sais si, dans ses œuvres imprimées, il a fait quelque part l'aveu de sa faute; sinon, toute controverse sur ce point demeure désormais superflue après sa lettre authentique du 17 janvier 1770; il écrit à la comtesse à propos de ses enfans : « Madame, plaignez ceux qu'un sort de fer prive d'un pareil bonheur. Plaignez-les s'ils ne sont que malheureux, plaignez-les beaucoup plus s'ils sont coupables. Pour moi jamais on ne me verra falsifier les saintes loix de

la nature et du devoir pour atténuer mes fautes. J'aime mieux les expier que les excuser, et quand ma raison me dit que j'ai fait dans ma situation ce que j'ai du faire, je l'en crois moins que mon cœur qui gémit et qui la dément. Condamnez-moi donc, Madame, mais écoutez-moi. Vous trouverez un homme ami de la vérité jusque dans ses fautes et qui ne craint point d'en rappeler lui-même le souvenir lorsqu'il en peut résulter quelque bien. Néanmoins je rends grâce au ciel de n'avoir abreuvé que moi des amertumes de ma vie et d'en avoir garanti mes enfants. J'aime mieux qu'ils vivent dans un état obscur sans me connoître que de les voir dans mes malheurs basement nourris par la traîtresse générosité de mes ennemis, ardens à les instruire à haïr et peut-être à trahir leur père, et j'aime mieux cent fois être ce pere infortuné qui négligea son devoir par foiblesse et qui pleure sa faute, que d'être l'ami perfide qui trahit la confiance de son ami, et divulgue pour le diffamer le secret qu'il a versé dans son sein. »

On se sent un instant désarmé par de tels accents. Nous ne croyons pas qu'il y ait dans la *Nouvelle Héloïse* de passages plus pathétiques, plus émus. Un retour de la raison perce vite ces sophismes qui ne pouvaient avoir de prise que sur un cœur de femme. Rousseau a fui toute sa vie les occupations utiles, et son orgueil immense, d'accord avec sa paresse native, lui fit dédaigner de se créer une position dans cette société objet de ses rancunes. De quoi se plaint-il ? Cette société ne lui a-t-elle pas offert ses faveurs ? Valet dans son enfance, vagabond, M<sup>me</sup> de Warens lui donne une éducation qui lui permet d'être précepteur chez le grand-prévôt de Lyon, puis secrétaire d'un ambassadeur, commis d'un fermier général. Rien n'est à sa taille ; l'orgueil et l'envie le font chasser de partout ; il rebute successivement par son ingratitude tous ses protecteurs : M<sup>me</sup> d'Épinay, Hume, le prince de Conti, etc. Pour lui, pas de Mécène ! la seule pensée de la reconnaissance lui est un fardeau insupportable.

Au fond de son plaidoyer élégiaque, il n'y a que l'égoïsme.

On a souvent parlé de son orgueil, en voici un reflet : il écrit à la date du 16 mars 1770 : « Vous m'avez accordé de l'estime sur mes écrits, vous m'en accorderiez davantage sur ma vie si elle vous étoit connue, et davantage encor sur mon cœur s'il étoit ouvert à vos yeux. Il n'en fut jamais un meilleur un plus tendre un plus juste ; la méchanceté ni la haine n'en approchèrent jamais..... Tous mes malheurs ne me viennent que de mes vertus. » Et ailleurs : « Mes ennemis peuvent tout, hors de faire que la poitrine de J.-J. Rousseau vivant cesse de renfermer le cœur d'un homme de bien. »

Ses ennemis... ? Ce mot revient sans cesse sous sa plume ; il en voit partout ; il est hanté du spectre de la persécution : « Je ne puis suivre dans leurs manœuvres souterraines ces troupes de noires taupes qui se fatiguent à me jeter de la terre sur les pieds..... » Et une autre fois, pris d'un de ces accès de noire mélancolie qui lui montraient l'univers entier conjuré à sa perte et qui finirent par confiner à la folie, il s'écrie : « Je suis entre les mains des hommes, ces hommes ont leurs raisons pour craindre la vérité..... Je n'ai pu malgré tous mes efforts percer le mystère affreux des trames dont je suis enlacé, elles sont si ténébreuses on me les cache avec tant de soin que je n'en aperçois que la noirceur..... les frivoles clameurs de la calomnie sont bien différentes dans leurs effets des complots..... dont les développements successifs, dirigés par la ruse, opérés par la puissance, se font lentement sourdement et avec méthode. Ma situation est unique, mon cas est inouï depuis que le monde existe, selon toutes les règles de la prévoyance humaine je dois succomber, et toutes les mesures sont tellement prises qu'il n'y a qu'un miracle de la Providence qui puisse confondre les imposteurs..... Jeune femme écoutez-moi : quoi qu'il arrive, et quelque sort qu'on me prépare..... souvenez-vous des trois mots par lesquels ont fini mes adieux. Je suis innocent. »

Dans ce Rousseau morose, levant au ciel des bras armés de prosopopées fulgurantes, il y a par éclaircies quelques pensées gracieuses et naturelles. Il sait être aimable, moins pourtant que son siècle, dont il n'a ni la finesse, ni la gaieté, ni l'esprit : « Vous m'offrez, Madame, dans la douceur de m'entretenir quelquefois avec vous un dédomagement dont je sens déjà le prix, mais qui ne peut pourtant qu'à l'aide d'une imagination qui vous cherche, suppléer au charme de voir animer vos yeux et vos traits par ces sentiments vivifiants et honnêtes dont votre cœur me paroît pénétré..... » Ou bien, après lui avoir conseillé d'éviter « le tourbillon des plaisirs bruyans..... de ne pas s'en laisser subjugué », il ajoute ce madrigal : « Votre âge, Madame, vos sentiments, vos résolutions vous donnent tout le droit d'en goûter les plaisirs sans allarmes, et tout ce que je vois de plus à craindre dans ces sociétés où vous allez briller est que vous ne rendiez beaucoup plus difficile à suivre pour d'autres l'avis que je prends ici la liberté de vous donner. » Il essaye même, au début, le ton galant :

« Je crains bien, Madame, que l'intérêt peut-être un peu trop vif que vous m'inspirez ne m'ait fait vous prendre un peu trop légèrement au mot sur ce ton de pédagogue que vous m'invitez en quelque sorte de (*sic*) prendre avec vous. Si vous trouvez mon radotage impertinent ou mausade, ce sera ma vengeance de la petite malice avec laquelle vous êtes venue agacer un pauvre barbon, qui se dépêche d'être sermoneur pour prévenir la tentation d'être encor plus ridicule..... Dites-moi si je dois parler ou me taire, et soyez sûre, Madame, que dans l'un et dans l'autre cas, je vous obéirai, non pas avec le même plaisir peut-être, mais avec la même fidélité ». Pourquoi faut-il qu'une douche d'eau froide de sa correspondante, soit venue nous priver du régal — littéraire j'entends — de voir le vieux Jean-Jacques en coquetterie réglée ! Avec quelle bonne grâce ce pauvre carlin éclaboussé s'excuse un autre jour : « Je vous sais gré de me reprocher mon air gauche et embarrassé, mais si vous voulez

que je m'en défasse, il faut que ce soit votre ouvrage. Un naturel d'une insupportable timidité, surtout auprès des femmes, me rend toujours d'autant plus maussade que je voudrais me rendre plus agréable. De plus, je n'ai jamais su parler, surtout quand j'aurais voulu bien dire, et si vous avez la préférence de tous mes embarras, vous n'aurez pas trop à vous en plaindre. »

Malheureusement ce n'est que par échappées que le prédicateur doublé du rhéteur oublie son apostolat. La tâche qu'il s'est tracée : « *vitam impendere vero*, » pourrait se traduire : Renverser la société ; et ce charmeur y parvient, dans le domaine spéculatif d'abord, par la science du sophisme, le crescendo des effets et l'éclat des déductions. Il a ensorcelé son siècle, et l'esprit d'une petite comtesse a dû n'être qu'un jeu pour lui. Mais si la méditation, la concentration de la pensée ont donné à son style un nerf et une puissance qui subjuguent, la tension et l'effort y sont néanmoins apparents. Rousseau n'a pas la facilité ; et en examinant ses lettres à notre Nivernaise, on se rend compte une fois de plus que cet admirable arrangement des périodes, cette concision, cette propriété de l'expression, sont le résultat d'une étude préliminaire pour chaque épître un peu importante. Celles qui sont courtes et ne traitent pas de philosophie sont d'une écriture plus cursive, avec ratures, répétitions de la même expression, voire même quelques fautes d'orthographe et de grammaire ; les autres sont d'une écriture un peu plus droite, plus serrée, absolument régulière, sans ratures malgré la densité de la pensée et sa tension vers le trait final ; elles doivent n'être qu'une mise au net de brouillons laborieusement enfantés. C'est du reste ce qu'il confesse : « Mes idées s'arrangent dans ma tête avec la plus incroyable difficulté..... Une lettre sur les moindres sujets me coûte des heures de fatigue. »

Le caractère de cet homme étrange n'était guère fait pour des amitiés de la valeur de celle qui nous occupe. Sa vie et son œuvre ne sont qu'un tissu de contrastes et de contra-

dictions choquantes. La musique, dit-il, n'est bonne qu'à efféminer l'âme, et il donne le *Devin de village*; la littérature corrompt les mœurs, sauf peut-être *Julie*, et les *Confessions*. Il déclame contre le factice et le convenu; et ses conceptions de l'homme et de la société en sont la quintessence. Nous vante-t-il la nature? tout chez lui est étudié et voulu; la morale? la vertu? la bonté? la fraternité? ses enfants, ses vices, sa haine, sa misanthropie, ses invectives contre ceux mêmes qui cherchent à être ses amis, sont une réponse accablante. Le loyal Hume en vient à écrire : « Rousseau est un scélérat »; et la comtesse de Boufflers, à Gustave III : « Je ne reviens pas du culte que je lui ai rendu, car c'en étoit un. »

Il est probable que la désillusion survint aussi chez notre héroïne nivernaise; la correspondance cesse à partir du 13 août 1770. Il était temps! non pas qu'elle fût de celles dont Jean-Jacques dit avec outrecuidance dans ses *Confessions* : « Il y en avait peu, même dans les hauts rangs, dont je n'eusse fait la conquête si je l'eusse entreprise; » mais les doctrines de l'auteur de la lettre venimeuse à l'archevêque de Paris eussent fini par étouffer ses croyances, dessécher son âme et n'y laisser que le vide, en guise d'un bonheur irréalisable.

AD. DE VILLENAUT.



## PROGRAMME

DU CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES A LA SORBONNE

EN 1889.

---

### SECTION D'HISTOIRE ET DE PHILOGIE.

Mode d'élection et étendue des pouvoirs des députés aux Etats provinciaux.

Transformations successives et disparition du servage dans les différentes provinces.

Origine et organisation des anciennes corporations d'arts et métiers.

Histoire des anciennes foires et marchés.

Anciens livres de raison et de comptes. — Journaux de famille.

Vieilles liturgies des églises de France.

Etude des anciens calendriers.

Origine et réglemens des confréries et établissemens charitables antérieurs au dix-huitième siècle.

Textes inédits ou nouvellement signalés de chartes, de communes ou de coutumes.

Recherches sur les mines et les salines en France avant la Révolution.

De l'organisation et du rôle des milices et des gardes bourgeoises avant la Révolution.

De la piraterie avant le milieu du dix-septième siècle.

Etudier l'origine, la composition territoriale et les démembrements successifs des fiefs épiscopaux au moyen-âge.

Rechercher à quelle époque, selon les lieux, les idiomes vulgaires se sont substitués au latin dans la rédaction des



documents administratifs. Distinguer entre l'emploi de l'idiome local et celui du français.

Etudier les cadastres ou compoïds antérieurs au seizième siècle.

Jeux et divertissements publics ayant un caractère de périodicité régulière et se rattachant à des coutumes anciennes, religieuses ou profanes.

Etablissements ayant pour objet le traitement des maladies contagieuses, et mesures d'ordre public prises pour en prévenir la propagation.

Histoire de l'alimentation en France jusqu'à la fin du dix-septième siècle.

Etudier quels ont été les noms de baptême usités suivant les époques dans une localité ou dans une région; en donner, autant que possible, la forme exacte et rechercher quelle peut avoir été la cause de leur vogue plus ou moins longue.

Etude sur le culte des saints, la fréquentation des pèlerinages et l'observation de diverses pratiques religieuses au point de vue de la guérison de certaines maladies.

Indication et critique des travaux imprimés ou manuscrits qui ont été faits sur l'histoire des diocèses de la France antérieurement à la *Gallia christiana* des Bénédictins et qui ont pu servir à la rédaction de cet ouvrage.

Les anciens ateliers typographiques en France.

Renseignements historiques ou autres qu'on peut tirer des privilèges accordés aux auteurs et aux libraires.

#### SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

1° Signaler les inventaires des collections particulières d'objets antiques, statues, bas-reliefs, monnaies, formées en province du seizième au dix-huitième siècle.

Nos musées, tant ceux de Paris que ceux de la province, sont remplis d'objets dont la provenance est inconnue ou tout au moins incertaine; or, tout le monde sait de quelle

importance il peut être de connaître l'origine des objets que l'on veut étudier; tous les archéologues se rappellent les étranges bévues dans lesquelles des erreurs de provenance ont fait tomber certains savants. Les anciens inventaires sont d'une grande utilité pour dissiper ces erreurs : ils nous apprennent en quelles mains certains monuments ont passé avant d'être recueillis dans les collections où ils sont aujourd'hui; ils nous permettent parfois, en remontant de proche en proche, de retrouver l'origine exacte de ces monuments, ou, tout au moins, ils servent à détruire ces légendes qui, dans bien des musées, entourent les monuments et qui sont la source des attributions les plus fantaisistes. On ne saurait donc trop engager les membres des sociétés savantes à rechercher dans les archives de leur région, en particulier dans celles des notaires, les inventaires de ces nombreux cabinets d'amateurs formés depuis le seizième siècle, et dont on peut retrouver des épaves dans nos musées provinciaux. On ne demande pas, bien entendu, d'apporter au Congrès le texte même de ces inventaires, mais de signaler les documents de ce genre qui peuvent offrir quelque intérêt, en en dégageant les renseignements qui paraîtraient utiles à recueillir.

2° Indiquer, pour chaque région de la Gaule, les sarcophages ou fragments de sarcophages païens ou chrétiens non encore signalés. En étudier les sujets, rechercher les données historiques et les légendes qui s'y rattachent.

Il ne s'agit pas de faire un travail d'ensemble sur les sarcophages antiques conservés en Gaule, ce qui offrirait à coup sûr un grand intérêt. Mais ce serait une entreprise difficile et de longue haleine. Le comité invite simplement ses correspondants à rechercher les monuments encore inconnus qui pourraient plus tard prendre place dans un *corpus* analogue à celui que M. Le Blant a consacré aux sarcophages chrétiens. Il souhaite surtout qu'on recherche la provenance des monuments ou fragments de monuments de ce genre qui se sont conservés dans divers musées ou églises de province,

et qu'on étudie les légendes qui fort souvent se sont attachées à ces monuments et dont il est si difficile aux savants étrangers à la région de retracer les détails et de découvrir l'origine.

3° Signaler les nouvelles découvertes de bornes milliaires ou les constatations de chaussées antiques qui peuvent servir à déterminer le tracé des voies romaines en Gaule ou en Afrique.

4° Etudier dans une région déterminée de l'Afrique les édifices antiques, tels que arcs de triomphe, temples, théâtres, cirques, portes de ville, tombeaux monumentaux, aqueducs, ponts, basiliques, etc., et dresser le plan des ruines romaines les plus intéressantes.

Les savants qui, dans ces dernières années, se sont livrés à la recherche et à l'étude des antiquités du nord de l'Afrique, ont, pour la plupart, consacré la meilleure part de leurs efforts à l'épigraphie. Le comité pense que l'étude des monuments d'architecture, dont les ruines se dressent encore en si grand nombre en Algérie et en Tunisie, pourrait fournir des résultats non moins intéressants. Il appelle notamment l'attention des travailleurs sur les édifices chrétiens des premiers siècles dont les restes ont pu être signalés jusqu'ici par divers explorateurs, mais qui n'ont point fait l'objet d'une étude archéologique détaillée.

5° Signaler les actes notariés du quatorzième au seizième siècle contenant des renseignements sur la biographie des artistes, et particulièrement les marchés relatifs aux peintures, sculptures et autres œuvres d'art commandées soit par des particuliers, soit par des municipalités ou des communautés.

Il est peut-être superflu de faire remarquer que la meilleure façon de présenter les documents de ce genre au Congrès serait d'en faire un résumé, où l'on s'attacherait à mettre en relief les données nouvelles qu'ils fournissent à l'histoire de l'art, et à faire ressortir les points sur lesquels

ils confirment, complètent ou contredisent les renseignements que l'on possédait d'autre part.

6° Signaler les objets conservés dans les musées de province et qui sont d'origine étrangère à la région où ces musées se trouvent.

Par suite de dons ou de legs, bon nombre de musées de province se sont enrichis d'objets que l'on est souvent fort étonné d'y rencontrer. Dans nos villes maritimes en particulier, il n'est pas rare que des officiers de marine ou des voyageurs aient donné au musée de la localité des antiquités parfois fort curieuses qu'ils avaient recueillies en Italie, en Grèce, en Orient. Quelques villes ont acquis de la sorte de fort belles collections dont elles sont justement fières. Un beaucoup plus grand nombre ne possèdent qu'un petit nombre de ces antiquités étrangères à la région, et ces objets isolés au milieu des collections d'origine locale échappent bien souvent à l'attention des érudits qui auraient intérêt à les connaître. C'est donc surtout ces objets isolés qu'il est utile de signaler avec dessins à l'appui et en fournissant tous les renseignements possibles sur leur provenance et sur les circonstances qui les ont fait entrer dans les collections où on les conserve actuellement.

7° Etudier les caractères qui distinguent les diverses écoles d'architecture religieuse à l'époque romane, en s'attachant à mettre en relief les éléments constitutifs des monuments (plans, voûtes, etc.).

Cette question, pour la traiter dans son ensemble, suppose une connaissance générale des monuments de la France qui ne peut s'acquérir que par de longues études et de nombreux voyages. Aussi n'est-ce point ainsi que le comité la comprend. Ce qu'il désire, c'est provoquer des monographies embrassant une circonscription donnée, par exemple, un département, un diocèse, un arrondissement, et dans lesquelles on passerait en revue les principaux monuments compris dans cette circonscription, non pas en donnant une description détaillée de chacun d'eux, mais en cherchant à

dégager les éléments caractéristiques qui les distinguent et qui leur donnent entre eux un air de famille. Ainsi, on s'attacherait à reconnaître quel est le plan le plus fréquemment adopté dans la région; de quelle façon la nef est habituellement couverte (charpente apparente, voûte en berceau plein-cintré ou brisé, croisées d'ogives, coupoles); comment les bas-côtés sont construits, s'ils sont ou non surmontés de tribunes; s'il y a des fenêtres éclairant directement la nef, ou si le jour n'entre dans l'église que par les fenêtres des bas-côtés; quelles sont la forme et la position des clochers; quelle est la nature des matériaux employés; enfin, s'il y a un style d'ornementation particulier, si certains détails d'ornement sont employés d'une façon caractéristique et constante, etc.

8° Rechercher dans chaque département ou arrondissement les monuments de l'architecture militaire en France aux diverses époques du moyen-âge. Signaler les documents historiques qui peuvent servir à en déterminer la date.

La France est encore couverte de ruines féodales dont l'importance étonne les voyageurs en même temps que leur pittoresque les séduit. Or, bien souvent de ces ruines on ne sait presque rien. C'est aux savants qui habitent nos provinces à décrire ces vieux monuments, à restituer le plan de ces anciens châteaux, à découvrir les documents historiques qui permettent d'en connaître la date et d'en reconstituer l'histoire. Les monographies de ce genre, surtout si elles sont accompagnées des dessins si nécessaires pour leur intelligence, seront toujours accueillies avec faveur à la Sorbonne.

9° Signaler les constructions rurales élevées par les abbayes ou les particuliers, telles que granges, moulins, étables, colombiers. En donner autant que possible les coupes et plans.

Cet article du programme ne réclame aucune explication. Le comité croit seulement devoir insister sur la nécessité de joindre aux communications de cet ordre des dessins en plan et en élévation.

10° Indiquer les tissus anciens, les tapisseries et les broderies qui existent dans les trésors des églises, dans les anciens hôpitaux et dans les musées.

On peut répondre de deux façons à cette question : soit en faisant un catalogue raisonné de tous les tissus anciens existant dans une ville ou dans une région déterminée, soit en donnant la description critique de tapisseries ou de tissus inédits. Dans ce dernier cas, il importe tout particulièrement de donner des renseignements précis sur le dessin, la largeur et le style des bordures, s'il y en a, et de signaler avec soin les signatures, marques ou monogrammes existant dans la lisière ou galon. Enfin, on devra donner autant que possible des dessins ou des photographies des objets décrits et des calques des monogrammes ou signatures.

11° Signaler dans chaque région de la France les centres de fabrication de l'orfèvrerie pendant le moyen-âge. Indiquer les caractères et tout spécialement les marques et poinçons qui permettent de distinguer leurs produits.

Il existe encore dans un grand nombre d'églises, principalement dans nos petites églises du Centre et du Midi, des reliquaires, des croix et autres objets d'orfèvrerie qui n'ont pas encore été étudiés convenablement, qui bien souvent même n'ont jamais été signalés à l'attention des archéologues. C'est aux savants de province qu'il appartient de rechercher ces objets et d'en dresser des listes raisonnées. C'est à eux surtout qu'il appartient de retracer l'histoire de ces objets, de savoir où ils ont été fabriqués, et, en les rapprochant les uns des autres, de reconnaître les caractères propres aux différents centres de production artistique au moyen-âge.

12° Indiquer des pavages ou des carreaux à inscriptions inédits.

Voilà longtemps qu'aucune communication de ce genre n'a été faite à la Sorbonne. Il ne manque point cependant dans nos collections provinciales de spécimens inédits de ces curieux et élégants carrelages qui garnissaient jadis le sol de nos chapelles et l'intérieur de nos châteaux. En les signalant

à l'attention des archéologues, on devra s'efforcer toujours de rechercher les centres de fabrication d'où ces carrelages proviennent.

SECTION DES SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES.

- 1° De la propriété en pays musulman.
- 2° Rechercher s'il y aurait lieu de modifier la législation relative à la juridiction commerciale.
- 3° Rechercher quelle était, pour l'ancien régime dans les diverses régions de la France, la nature des fonctions des procureurs du roi auprès des autorités locales d'ordre municipal.
- 4° Examiner s'il ne conviendrait pas d'étendre la capacité civile de la femme mariée; étudier les emprunts qui pourraient être faits à cet égard aux législations étrangères.
- 5° De l'utilité d'éviter les courtes peines d'emprisonnement pour les mineurs de seize ans, et de la nécessité de les envoyer dans des maisons de correction.
- 6° Des inconvénients du casier judiciaire appliqué aux condamnés mineurs de vingt-un ans.
- 7° Etudier dans une province ou une circonscription plus restreinte la succession des différents modes d'amodiation des terres. A quelle époque et dans quelle mesure le bail à ferme ou le métayage a-t-il remplacé les anciennes tenures? — Recueillir tous renseignements sur les redevances, prix, services accessoires et durée des baux, aux différentes époques. Indiquer, selon la localité, la substitution, au dix-huitième siècle ou au dix-neuvième siècle, du fermage à rente fixe au métayage, ou inversement.
- 8° Faire l'histoire, dans une province ou une circonscription plus restreinte, des contrats intéressant l'ouvrier agricole au faire-valoir du propriétaire, tels que le glanage dans l'Artois, l'engagement des maîtres valets dans les pays toulousains.
- 9° Etudier l'influence exercée par la crise agricole au

triple point de vue de la division de la propriété, du mode d'exploitation des terres (faire-valoir direct, métayage, fermage) et de la culture.

10° Rechercher, par voie d'observations directes portant sur une ou plusieurs communes, la fécondité comparative des diverses catégories sociales, notamment celles du paysan propriétaire ou non propriétaire.

11° Recherches locales sur la statistique des accidents, des maladies et des décès dans les diverses professions.

12. De l'assistance publique. Ses avantages et ses inconvénients.

13° L'enseignement professionnel au point de vue du commerce et de l'industrie. Ses formes diverses. Leurs avantages et leurs inconvénients.

#### SECTION DES SCIENCES.

1° Etude du mistral.

2° Méthode d'observation des tremblements de terre.

3° Electricité atmosphérique.

4° Recherches sur la présence de la vapeur d'eau dans l'air par les observations astronomiques et spectroscopiques.

5° Comparaison des climats du midi et du sud-ouest de la France.

6° Des causes qui semblent présider à la diminution générale des eaux dans le nord de l'Afrique et à un changement de climat.

7° Etudes relatives à l'aérostation,

8° Etude du mode de distribution topographique des espèces qui habitent notre littoral.

9° Etude détaillée de la faune fluviatile de la France. Indiquer les espèces sédentaires ou voyageuses et, dans ce dernier cas, les dates de leur arrivée et de leur départ. Noter aussi l'époque de la ponte. Influence de la composition de l'eau.

10° Etudier, au point de vue de la pisciculture, la faune



des animaux invertébrés et les plantes qui se trouvent dans les eaux.

11° Etudes des migrations des oiseaux. Indiquer l'itinéraire, les dates d'arrivée et de départ des espèces de la faune française. Signaler les espèces sédentaires et celles dont la présence est accidentelle.

12° Etude du vol des oiseaux.

13° Etude des insectes qui attaquent les substances alimentaires, biscuit, etc.

14° Etude des phénomènes périodiques de la végétation; date du bourgeonnement, de la floraison et de la maturité. Coïncidence de ces époques avec celle de l'apparition des principales espèces d'insectes nuisibles à l'agriculture.

15° Etude de l'apparition des cétacés sur les côtes de France. Indiquer l'époque et la durée de leur séjour.

16° Epoque, marche et durée des grandes épidémies au moyen-âge et dans les temps modernes.

17° Comparaison des espèces de vertébrés de l'époque quaternaire avec les espèces similaires de l'époque actuelle.

18° Etude des gisements de phosphate de chaux au point de vue minéralogique, chimique, géologique et paléontologique.

19° Comparaison de la flore de nos départements méridionaux avec la flore algérienne.

20° Etude des arbres à quinquina, à caoutchouc et à gutta-percha, et de leurs succédanés. Quelles sont les conditions propres à leur culture? De leur introduction dans nos colonies.

21° L'âge du creusement des vallées dans les diverses régions de la France.

22° Faire la statistique détaillée des grottes, abris sous roches et terrains d'alluvion où ont été découverts des ossements humains et des restes d'industries remontant à l'époque quaternaire, soit pour la France entière, soit pour une ou plusieurs de ses principales régions; préciser la nature des objets et indiquer les principaux fossiles qui leur étaient associés.

23° Dresser la carte détaillée des monuments mégalithiques et des sépultures néolithiques pour une de nos principales régions, en l'accompagnant d'un texte explicatif.

24° Rechercher, dans le plus grand nombre possible de têtes osseuses néolithiques, celles qui reproduisent à des degrés divers les caractères des races de l'époque précédente ; signaler les faits de fusion et de juxtaposition de caractères qu'elles peuvent présenter.

25° Préciser, surtout par l'étude des têtes osseuses, le type ou les types nouveau-venus, dans une région déterminée, aux époques de la pierre polie, du cuivre, du bronze et du fer.

26° Déterminer les éléments ethniques dont le mélange a donné naissance à une de nos époques actuelles.

27° Etudier et décrire avec détail quelque'une de nos populations que l'on peut regarder comme ayant été le moins atteinte par les mélanges ethniques.

28° Rechercher et décrire les îlots de population spéciale et distincte qui existent sur divers points de notre territoire.

29° Rechercher l'influence que peut exercer sur la taille et les autres caractères physiques des populations la nature des terrains (*calcaire* et *terrains primitifs*).

30° Etude des animaux et des végétaux qui vivent dans les mines et dans les houillères.

#### SECTION DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE.

1° Anciennes démarcations des diocèses et des cités de la Gaule conservées jusqu'aux temps modernes.

2° Exposer les découvertes archéologiques qui ont servi à déterminer le site de villes de l'antiquité ou du moyen-âge, soit en Europe, soit en Asie, soit dans le nord de l'Afrique, soit en Amérique.

3° Signaler les documents géographiques curieux (textes et cartes manuscrits) qui peuvent exister dans les bibliothèques publiques et les archives des départements et des

communes. — Inventorier les cartes locales manuscrites et imprimées.

4° Biographie des anciens voyageurs et géographes français.

5° De l'habitat en France, c'est-à-dire du mode de répartition dans chaque contrée des habitations formant les bourgs, les villages et les hameaux. — Dispositions particulières des locaux d'habitation, des fermes, des granges, etc. Origine et raison d'être de ces dispositions. — Altitude maximum des centres habités.

6° Tracer sur une carte les limites des différents pays (Brie, Beauce, Morvand, Sologne, etc.), d'après les coutumes, le langage et l'opinion traditionnelle des habitants. — Indiquer les causes de ces divisions (nature du sol, ligne de partage des eaux, etc.).

7° Compléter la nomenclature des noms de lieux, en relevant les noms donnés par les habitants d'une contrée aux divers accidents du sol (montagnes, cols, vallées, etc.) et qui ne figurent pas sur nos cartes.

8° Chercher le sens et l'origine de certaines appellations communes à des accidents du sol et de même nature (cours d'eau, pics, sommets, cols, etc.).

9° Etudier les modifications anciennes et actuelles du littoral de la France.

10° Chercher les preuves du mouvement du sol, à l'intérieur du continent, depuis l'époque historique; traditions locales ou observations directes.

11° Signaler les changements survenus dans la topographie d'une contrée depuis une époque relativement récente ou ne remontant pas au-delà de la période historique, tels que : déplacement des cours d'eau, brusques ou lents; apports ou creusement dus aux cours d'eau; modifications des versants, recul des crêtes, abaissement des sommets sous l'influence des agents atmosphériques; changements dans le régime des sources, etc.

12° Forêts, marais, cultures et faunes disparus.

## PROGRAMME

POUR L'ÉTUDE DE L'HABITAT EN FRANCE, C'EST-A-DIRE LES DISPOSITIONS QUE PRÉSENTENT LES BOURGS, VILLAGES, HAMEAUX ET HABITATIONS ISOLÉES DANS LES DIVERSES RÉGIONS DE LA FRANCE, EN 1889.

---

1. Indication de la région ou du *pays* dont il va être question : cantons, communes, villages, hameaux.
2. Origine et date du peuplement.
3. Climat : vent régnant, pluie, neige, etc.
4. Nature du sol : calcaire, argileux, sableux, etc.
5. Relief du sol : plat, montagneux, marécageux, etc.
6. Genre de population :
  - a. Agricole, forestière, pastorale, ouvrière, etc. Effectif croissant ou décroissant ;
  - b. Sédentaire ou nomade, etc.
  - c. Races et religion.
7. Assiette des centres habités : installation au fond des vallées, sur les versants, sur les crêtes, sur les sommets.  
Altitudes extrêmes des lieux habités.  
Orientation préféré.
8. Etablissements exceptionnels, par exemple : cavernes naturelles ou artificielles servant d'habitation en totalité ou en partie (creuttes), vieux bateaux de pêche, etc.
9. Nature des eaux : sources, fontaines, citernes, puits particuliers, puits communs, lavoirs, abreuvoirs, mares.  
Dispositions particulières à signaler des moyens employés pour utiliser les puits (pompes, cordes, etc.) et mode de construction.

10. Noms donnés dans le pays aux diverses habitations : métairie, bastide, mas, chaumière, chalet, grange, cour, mesure, manoir, etc.

11. Répartition des habitations : groupées ou isolées, accolées ou séparées.

12. Indication du mode de séparation des habitations : par des cours, des jardins, des vergers, des prés, des champs, etc.

13. Plan ou disposition générale des villages, hameaux, etc. : maisons bâties sur une seule ou sur plusieurs lignes parallèles, sur des lignes circulaires et concentriques, en amphithéâtre, en carré, etc. — Tracé résultant d'anciennes dispositions défensives.

14. Emplacement particulier des locaux d'utilité publique : mairie, maison d'école, église, cimetière, four banal, pressoir banal, moulin, lavoir, fromagerie, auberge.

15. Places, promenades, jeux (jeux de paume, de boule, soule, etc. — Tirs à l'arc, à l'arbalète, aux armes à feu).

16. Nature des voies, routes ou rues, étroites ou larges, plantées ou non, pavées, etc. Noms qu'on leur donne, sentes, présentes, etc.

17. Superficie des centres habités. — Surface moyenne par habitant.

18. Composition des habitations particulières (ferme, métairie, mas, etc.).

*a.* Locaux d'habitation : séparés ou non des dépendances, à rez-de-chaussée ou à plusieurs étages, logement du maître, logement du fermier, des valets, etc.

Nomenclature des divers locaux : salle commune, chambres à coucher, etc. — Dimensions moyennes, hauteur d'étage, etc.

*b.* Dépendances et accessoires : caves, celliers, fruitiers, grange, écurie, étable, colombier, pressoir, four, hangars, latrines, ruchers, dimensions moyennes.

*c.* Cours diverses : emplacement des fumiers, puits, mare, aire à battre, niche du chien, etc.

19. Clôtures et enceintes diverses, de l'ensemble des cours, des jardins, des vergers, etc., à l'aide de murs, haies, palissades, levées de terre plantées d'arbres, fossés, etc.

Portes d'entrée, barrières, mode spécial de fermeture (barres glissantes, tourniquets, etc.).

20. Mode de construction :

a. Des murs extérieurs, en moellons, briques, pierre de taille, pisé, bois, etc., recouverts de plâtre, ciment, mortier, lattes, bardeaux, etc.

b. Des murs intérieurs, en planches, briques, etc., recouverts de papier, boiserie, tentures, etc.

c. Plafonds en plâtre, planches et poutres apparentes, etc.; provenance des matériaux.

21. Mode de construction de la toiture, forme de la charpente, inclinaison des pans.

Couverture en ardoises, tuiles, pierres plates, chaume, etc.

Dispositions spéciales des arêtières, clocheton, girouette, etc.

Forme des pignons, avant-toits, etc.

22. Dispositions diverses : maisons sur piliers, étages en surplomb, avant-corps, tourelles, balcons, porches, galeries, etc.

23. Portes et fenêtres, porte charretière, porte d'entrée principale de l'habitation, mode de fermeture.

Fenêtres avec persiennes, volets à guillotine, à tabatière, etc., simples ou doubles.

Fermeture éventuelle des portes à l'aide de petites barrières ou de toiles (contre les insectes), etc.

24. Moyens de communication entre les divers étages; par l'extérieur : rampes, escaliers, échelles, etc.; par l'intérieur : escalier ou échelle.

25. Sol et planchers :

a. Au rez-de-chaussée : terre battue, briques, dalles, madriers, pavés, etc.

**b. A l'étage : planchers, briques, etc.**

**26. Décoration des bâtiments :**

**a. A l'extérieur :** par la disposition des matériaux de construction (briques alternées avec les moellons, cailloux roulés disposés en arête de poisson, etc.), par les enduits et la peinture, par l'apparence des bois de la construction, par l'arrangement même des fleurs ou des récoltes disposées pour le séchage.

**b. A l'intérieur :** par les papiers de tenture, les enduits, la sculpture, etc. — Imagerie, icones. — Outils et instruments, quenouilles, fusils spécialement disposés. — Pierres de tonnerre et autres préservatifs.

**27. Inscriptions commémoratives, date de la construction inscrite sur l'édifice, enseignes diverses, signes funéraires.**

**28. Ameublement :** dispositions particulières des cheminées, des vaisselliers, des tables, des sièges, des lits, etc. — Mode d'éclairage. — Entretien, soins de propreté.

**29. Vues photographiques ou artistiques, croquis et plans joints au mémoire.**



## SEANCE DU 27 DÉCEMBRE 1888.

Présidence de M. l'abbé BOUTILLIER, vice-président.

**Etaient présents :** MM. Ernest de Tóytot, *secrétaire*; Canat, *conservateur du musée*; Duminy, *archiviste*; Langellé, l'abbé Soyer, de Lespinasse, Arthur de Rosemont, Adolphe de Rosemont, de Pierredon, de Gaulmyn, Adolphe de Villenaut, le docteur Subert, de Charant, de Villefosse.

**M. l'abbé Boutillier** donne lecture d'une lettre

par laquelle M. Maurice Canat, nommé inspecteur des domaines à Lille, donne sa démission de membre de la Société.

Lecture est donnée du programme du Congrès des sociétés savantes à la Sorbonne pour 1889.

M. l'abbé Boutillier lit ensuite une notice intitulée : *Recherches historiques sur les anciens potiers d'étain de Nevers*.

M. Arthur de Rosemont prend la parole et entretient la Société d'un gisement d'argiles, contenant des fossiles tertiaires, qu'il a trouvé auprès de Jaugenay.

Sur la proposition de M. de Lespinasse, la Société décide qu'il sera fait un tirage à part de deux cents exemplaires de sa notice sur M. de Soultrait.

M. de Lespinasse est chargé de se mettre en relation avec le Comité des sociétés savantes du ministère de l'instruction publique, en vue d'obtenir la reconnaissance d'utilité publique de la Société.



## SÉANCE DU 31 JANVIER 1889.

Présidence de M. l'abbé BOUTILLIER, vice-président.

Etaient présents : MM. l'abbé Boutillier, *vice-président* ; Canat, *conservateur du musée* ; Ernest de Toytot, *secrétaire* ; Duminy, *archiviste* ; le docteur Subert, Edouard Marandat,



Octave de Villenaut, l'abbé Soyer, de Villefosse, l'abbé Pot, l'abbé Fouché, le comte de Maumigny, Langellé, le vicomte de Gaulmyn, le vicomte de Soultrait, le vicomte de Maumigny, le chevalier de Pierredon, Henry Marandat, de Lespinasse.

A l'occasion du procès-verbal et de l'article lu par lui à la séance précédente, M. l'abbé Boutillier fait passer sous les yeux de la Société un plat d'étain et une petite poivrière également en étain, appartenant à M. le docteur Subert ; il communique en même temps à la Société une faïence en forme de dauphin, servant de saucière, appartenant à M. Langellé.

M. l'abbé Boutillier donne ensuite lecture d'une notice sur les objets d'étain, leurs marques, etc., parue dans la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, 1888.

Une courte discussion s'engage sur les divers usages et formes des poteries d'étain ; l'une des formes les plus répandues est celle des petites écuelles à oreilles que l'on trouve fréquemment dans beaucoup de maisons. M. l'abbé Boutillier fait observer que les poteries d'étain étaient soumises au contrôle et à la marque de l'Etat, bien que fréquemment on trouve des plats qui en soient dépourvus.

M. l'abbé Boutillier donne lecture de divers documents sur le couvent des Minimes de Nevers.



## SÉANCE DU 28 FÉVRIER 1889.

Présidence de M. l'abbé BOUTILLIER, vice-président.

Etaient présents : MM. Canat, *conservateur du musée* ; Langellé, le docteur Subert, Adolphe de Rosemont, Col, l'abbé Soyer, l'abbé Fouché, de Villefosse, le vicomte de Soultrait, Adolphe de Villenaut, Florimond Gautheron.

M. l'abbé Boutillier donne lecture de trois lettres du ministère de l'instruction publique au sujet de l'Exposition de 1889 : la première demandant que les volumes du *Bulletin* de la Société parus depuis 1877 soient adressés au ministère ; la seconde, demandant qu'on adresse au ministère les observations météorologiques qui auraient été faites antérieurement à 1870 ; la troisième, relative à l'habitat en France.

M. Adolphe de Villenaut donne lecture d'un travail très-intéressant sur la correspondance nivernaise de Jean-Jacques Rousseau, et fait passer sous les yeux de la Société un calque de la signature de cet auteur. Le travail de M. de Villenaut sera inséré au *Bulletin*.

Sur la présentation de M. l'abbé Boutillier et de M. l'abbé Fouché, M. l'abbé Deby, licencié ès-lettres, professeur de rhétorique au petit séminaire de Pignelin, est reçu membre de la Société.

M. l'abbé Boutillier donne lecture d'une lettre de M. de Toytot qui donne sa démission de secré-

taire de la Société, fonctions qu'il remplissait depuis plus de vingt-cinq ans.

M. le docteur Bonnejoy, médecin à Chars-en-Vexin (Seine-et-Oise), est admis comme membre de la Société sur la proposition de M. le docteur Subert.

M. Langellé communique à la Société plusieurs jetons fort intéressants, l'un entre autres de Charles de Gonzague, duc de Nivernois.



## SÉANCE DU 28 MARS 1889.

Présidence de M. l'abbé BOUTILLIER, vice-président.

Etaient présents : MM. Canat, *conservateur du musée*; Duminy, *archiviste*; le colonel de Charant, Baudot, l'abbé Soyer, l'abbé Fouché, l'abbé Deby, l'abbé Pot, Henri d'Assigny, de Berthier, Le Blanc - Bellevaux, Florimond Gautheron, le comte de Maumigny, le vicomte de Maumigny, Ernest de Toytot, Langellé, Adolphe de Villenaut, de Gaulmyn, Antoine Julien, de Villefosse, de Flamare.

M. l'abbé Boutillier communique à la compagnie une *Vie de saint Yves*, reproduction d'un manuscrit sur vélin du quatorzième siècle, appartenant à M. le docteur Bonnejoy; cette curieuse plaquette a été offerte à la Société.

M. le Président donne ensuite lecture d'une

circulaire du Ministre de l'instruction publique relative à la session annuelle du Congrès des sociétés des beaux-arts des départements. M. Baudot est désigné pour représenter la Société à ce Congrès.

M. l'abbé Boutillier annonce ensuite que M. Roubet, gravement malade, n'a pu venir, comme il se le proposait, à la réunion, où il avait l'intention d'exposer la découverte faite au Gravier de toute une série de moules gallo-romains très-intéressants.

M. Auguste Gautereau, avocat à la cour de Paris, présenté par M. Teste et M. l'abbé Boutillier, est admis comme membre titulaire de la Société.

M. Adolphe de Villenaut annonce à la compagnie que M<sup>lle</sup> Herpin a entrepris un ouvrage sur le dernier duc de Nivernais et qu'elle demande qu'il soit fait appel par la voie du *Bulletin* à ceux des membres de la Société qui auraient des documents ou des lettres pouvant être utilisés pour ce travail.

M. de Villenaut profite de cette occasion pour se plaindre des longs retards mis à l'impression du *Bulletin*, et en conséquence desquels le dernier numéro récemment paru ne contient que des travaux lus en 1887 et pas un de ceux de 1888, ce qui fait un retard d'un an.

M. Duminy appuie les observations de M. de Villenaut et fait observer que le *Bulletin* est resté quinze mois sans paraître.

M. l'abbé Boutilier donne communication d'un mémoire de M. Charles Moiset, inséré dans le demi-volume du premier semestre de 1888, du *Bulletin de la Société des sciences de l'Yonne*, sur les usages, croyances, superstitions, etc., ayant existé autrefois dans les anciens pays composant le département de l'Yonne, et en lit quelques extraits constatant des usages que l'on trouve également en Nivernais.

M. Adolphe de Villenaut fait, d'après les anciens registres paroissiaux du département, une communication verbale sur le grand hiver de 1709.

Des notes relevées sur ces registres, il résulte qu'il a fait certainement beaucoup plus froid que dans les hivers les plus rigoureux que l'on ait signalés depuis cette époque. Le froid a dû être de 28 à 30 degrés.

D'après certains auteurs, les trois quarts de la population auraient péri : c'est une exagération. Pour évaluer la moyenne des décès pendant cet hiver, il faudrait se rendre compte de la circonscription des paroisses à cette époque et connaître le chiffre de leur population. On peut dire néanmoins qu'en supposant que la population était alors d'un quart moins nombreuse qu'aujourd'hui, on arrive à une mortalité d'un septième ou d'un huitième pour cet hiver, chiffre auquel on arrive également par d'autres déductions. Il y eut un affolement général. Les blés, les provisions d'hiver furent gelés ; les populations se trouvèrent sans ressources.

A la fin de l'année, des troupes de vagabonds se répandirent dans les campagnes, tuant les animaux qu'ils rencontraient pour les manger.

Nombre d'individus, surtout des enfants, qui paraissent avoir été abandonnés, sont trouvés morts sur les chemins et dans les champs. M. l'abbé Baudiau a prétendu que 4,000 enfants seraient morts à l'hôpital de Saint-Didier de Nevers ; il ne cite pas la source de ce renseignement peu digne de foi. M. de Villenaut cite ensuite des chiffres prouvant le renchérissement excessif des denrées de première nécessité. Le blé monte de 17 à 18 sous jusqu'à six, sept, huit et même neuf livres ; le vin, d'un demi-sou monte jusqu'à 12 sous.

M. l'abbé Boutillier prie M. de Villenaut de vouloir bien rédiger par écrit une intéressante communication et de la donner pour être insérée au *Bulletin*.



## SÉANCE DU 25 AVRIL 1889.

Présidence de M. l'abbé BOUTILLIER, vice-président.

Etaient présents : MM. Canat, *conservateur du musée* ; de Lespinasse, Adolphe de Rosemont, Victor Robert Saint-Cyr, l'abbé Debj, Octave de Villenaut, Emmanuel Cheminade, Ernest de Toytot, Langellé, Adolphe de Villenaut, Baudot, Florimond Gautheron.

M. l'abbé Boutillier donne lecture d'une lettre du Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts relative au Congrès des sociétés savantes de l'année 1889. M. l'abbé Boutillier fait remarquer que les membres qui voudront bien représenter la Société devront prendre une part effective au Congrès. Lecture est ensuite faite d'une seconde lettre du Ministre de l'instruction publique relative à l'Exposition universelle de 1889, priant le président de la Société de faire savoir dans le plus bref délai s'il désire que notre Société reçoive une carte d'exposant, et, dans l'affirmative, adresser deux portraits-cartes de la personne qui serait déléguée.

M. Adolphe de Villenaut donne lecture d'un travail fort intéressant sur un duel fameux ayant eu lieu au duché de Nivernais à la fin du dix-septième siècle, près de Poiseux, entre huit gentilshommes, entre autres MM. de Chéry, du Lys, du Verne, de Berthier, de Charry, etc. Cet intéressant travail sera inséré au *Bulletin*.

M. l'abbé Deby lit ensuite un travail au sujet d'un décret de la Convention nationale du 6 juillet 1793, dont il a trouvé un exemplaire à la bibliothèque de Clermont.

M. l'abbé Boutillier communique à la Société cinq écus d'or de Charles VII dont les frottis lui ont été communiqués par M. le curé d'Amazy.

MM. de Domgermain, présenté par MM. Octave de Villenaut et Adolphe de Rosemont, et Charles du Verne, de Poiseux, présenté par MM. Adolphe

de Villenaut et Victor du Verne, sont admis membres titulaires de la Société.



## SÉANCE DU 23 MAI 1889.

Présidence de M. l'abbé BOUTILLIER, vice-président.

Etaient présents : MM. Duminy, *archiviste* ; Bricheteau, *trésorier* ; Langellé, l'abbé Rolland, le vicomte de Maumigny, René de Lespinasse, Ernest de Toytot, l'abbé Soyer, le docteur Robert Saint-Cyr fils, Col, Adolphe de Villenaut, Florimond Gautheron, Antoine Julien, Octave de Villenaut, de La Chesnaye, Henri d'Assigny, Charbonnier, le docteur Subert, de La Fargue, de Villefosse, Adolphe de Rosemont, Victor du Verne, de Flamare, *pro-secrétaire*.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. l'abbé Boutillier lit ensuite une courte notice biographique sur M. Roubet, ancien président de la Société, et donne lecture de plusieurs passages du discours prononcé par M. de Laugardière à ses funérailles ; il annonce qu'une notice détaillée sur la vie de notre regretté président sera écrite ultérieurement par un membre de la compagnie pour être insérée au *Bulletin*.

M. Bricheteau, trésorier, donne ensuite communication à la Société de la situation de la caisse au 31 décembre 1888.



Voici le résumé qui a été présenté à la Société et à la suite duquel les comptes de M. le Trésorier ont été approuvés par un vote de la compagnie :

SITUATION FINANCIÈRE AU 31 DÉCEMBRE 1888.

*Dépenses.*

|                                                                     |                 |
|---------------------------------------------------------------------|-----------------|
| Facture Mazeron, libraire. . . . .                                  | 25' »           |
| Déboursés payés à M. de Toytot. . . . .                             | 5 »             |
| Facture de M. Vallière, imprimeur, au 31 décembre 1887. . . . .     | 1,582 80        |
| Payé à M. Morin pour solde de ses déboursés en 1887. . . . .        | 34 55           |
| Payé au concierge pour solde de gages et déboursés en 1887. . . . . | 33 »            |
| Payé au concierge pour gages et déboursés en 1888 . . . . .         | 61 »            |
| Frais de recouvrement des cotisations, lettres et timbres. . . . .  | 105 05          |
| Dépenses diverses . . . . .                                         | 13 25           |
| Balance. . . . .                                                    | 1,687 97        |
| TOTAL. . . . .                                                      | <u>3,547 62</u> |

*Recettes.*

|                                               |                 |
|-----------------------------------------------|-----------------|
| Restant en caisse au 31 décembre 1887 . . .   | 2,012 62        |
| Livres vendus en 1887 par M. Morin. . . .     | 31 »            |
| Livres vendus en 1887 par M. Duminy. . .      | 4 »             |
| Montant des cotisations encaissées en 1888. . | 1,500 »         |
| TOTAL. . . . .                                | <u>3,547 62</u> |

Restant en caisse au 31 décembre 1888, 1,687 fr. 97 c.

Il est ensuite procédé, suivant les statuts de la

Société, à l'élection du bureau pour la prochaine période triennale; sont élus :

*Président* : M. René de Lespinasse, par 22 voix  
*Vice-président* : M. l'abbé Boutillier, par 19 —  
*Secrétaire* : M. Henri de Flamare, par. . 23 —  
*Pro - secrétaire* : M. Florimond Gau-  
theron, par. . . . . 20 —  
*Trésorier* : M. Bricheteau, par . . . . . 23 —  
*Bibliothécaire et archiviste* : M. Duminy,  
par. . . . . 21 —  
*Conservateur du musée* : M. Canat, par 22 —  
*Architecte* : M. Lutz père, par. . . . . 22 —

A la suite de la proclamation du scrutin, M. l'abbé Boutillier et M. le docteur Subert présentent comme membre titulaire M. Gilbert Vallière, imprimeur, qui est admis.



## SÉANCE DU 27 JUIN 1889.

Présidence de M. René DE LESPINASSE, président.

Etaient présents : MM. l'abbé Boutillier, *vice-président*; Duminy, *archiviste*; le comte de Maumigny, le vicomte de Maumigny, Hippolyte Blanc, le docteur Subert, Langellé, l'abbé Guillemenot, l'abbé Fouché, l'abbé Soyer, Octave de Villenaut, le colonel de Charant, Adolphe de Rosemont, l'abbé Pot, Ernest de Toytot, de Villefosse, Baudot, Col, de Flamare, *secrétaire*.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. de Lespinasse prononce alors le discours suivant :

MESSIEURS,

La Société nivernaise existe depuis trente-huit ans; ce sont presque des noces d'or. Plus heureuse que beaucoup d'autres Sociétés provinciales, elle s'est toujours maintenue sans interruption, poursuivant le cours régulier de ses séances de chaque mois, fournissant des publications intéressantes sur l'histoire et la littérature, recueillant dans son musée lapidaire de la porte du Croux des objets précieux qui risquaient d'être perdus.

Une durée déjà si respectable, même pour une compagnie, nous impose l'obligation de la prolonger encore et toujours. En me nommant président, vous m'avez fait un honneur dont je sens tout le prix, mais je ne me dissimule pas combien il me faudra d'indulgence de votre part pour m'acquitter dignement de ce mandat.

La Société a été présidée pendant près de trente ans par son fondateur, M<sup>sr</sup> Crosnier, vicaire général du diocèse et archéologue aussi distingué que directeur actif et zélé. C'est sous sa puissante impulsion que furent conçus et publiés des ouvrages vraiment remarquables: la *Monographie de la cathédrale de Saint-Cyr*, les *Congrégations religieuses*, la *Faïence et les Faïenciers*, par M. du Broc de Segange, le *Sacramentaire nivernais*, l'*Inventaire de Marolles* et beaucoup d'autres, sans compter les publications uniformes du *Bulletin*.

Presque tous nous avons connu et apprécié ce caractère vif et ouvert, cette ardeur chaude et constante pour les découvertes artistiques, cette simplicité douce et affable dans ses relations avec ses confrères. Aussitôt qu'il pouvait s'arracher aux affaires administratives, il s'absorbait dans

ses études favorites, il nous écoutait avec joie, toujours prêt à répondre à l'aide d'une mémoire merveilleuse qui le laissait rarement en défaut.

M<sup>r</sup> Crosnier a été l'âme de la Société nivernaise, et sa place est d'autant plus difficile à occuper qu'elle fait un vide qui n'est pas encore comblé depuis dix ans. Après lui, M. Roubet et M. de Soultrait figuraient, comme bien d'autres disparus aujourd'hui, parmi les fondateurs. C'était un titre naturel qu'ils joignaient à la supériorité de leur talent et qui devait les indiquer à vos choix. Vous pouviez encore espérer de longues années de paix et de travail, quand le grand âge de M. Roubet comme la maladie subite de M. de Soultrait vous a privés presque coup sur coup de leur précieuse collaboration.

Vous savez, Messieurs, combien les changements fréquents sont regrettables et aussi combien ils sont pénibles quand, ni prévus, ni préparés, ils doivent être attribués à la fragilité de notre existence.

Les compagnies d'antiquaires et d'hommes de lettres qui s'étendent à Paris et à toute la France se soutiennent d'elles-mêmes par leur grand nombre et par l'importance de leurs ressources.

En province, elles sont plutôt l'œuvre d'un homme et de quelques membres zélés, comme ceux que vous avez appelés à faire partie du bureau, comme vous, Messieurs, que je vois constamment assister à nos réunions, prendre part à nos délibérations, apporter le résultat de vos études et de vos recherches; en vous, je reconnais l'âme et la vie de la Société, parce que vous l'avez énergiquement défendue dans ses moments critiques et difficiles; sur vous, je compte pour m'aider à la maintenir dans son rang et à la rendre plus brillante.

Aujourd'hui, après les épreuves que nous avons traversées, il nous faut reprendre bravement les traditions d'autrefois et, en donnant un nouvel essor à nos travaux, en étendant

nos moyens d'action, garder la situation que nous avons conquise et qui s'impose.

Les circonstances m'ont tenu jusqu'ici à l'écart des destinées de la Société, et bien que je compte parmi les plus anciens adhérents après les fondateurs, je me trouve être le plus nouveau des membres de votre bureau. Plusieurs de mes amis et confrères m'ont donné pour véritable raison dans leur choix que j'étais ancien élève de l'École des Chartes; j'en suis très-fier pour l'école à laquelle je dois des souvenirs charmants, comme tous ceux de la jeunesse, et je suis heureux de retrouver à côté de moi, dans le bureau, mon excellent camarade M. de Flamare, archiviste du département.

Vous avez ainsi, Messieurs, justifié une fois de plus en nos humbles personnes le mérite et la persévérance des créateurs de l'École des Chartes.

La véritable science historique et l'archéologie sont nées dans notre siècle, et par l'influence de l'École des Chartes ce qui était autrefois le but et même le privilège de quelques savants travailleurs est devenu l'attrait de tous les hommes intelligents. Les célébrités personnelles se sont certainement effacées dans cette diffusion considérable des travaux et des recherches; les doctrines acquises ont souvent été contredites par les faits, les vues générales de l'histoire se sont trouvées modifiées; mais, en réalité, la connaissance des événements particuliers qui constituent la vie des nations n'a existé qu'à notre époque.

Quand Tite-Live écrivait l'*Histoire romaine*, il ne pensait qu'à célébrer dans un beau langage les actes des héros de sa patrie. Les chroniqueurs du moyen-âge, aussi modestes que l'autre était pompeux, consignaient simplement les événements qu'ils voyaient ou qu'ils entendaient raconter. Quant aux grands historiens du dix-septième siècle: Mézeray, Garnier, le Père Daniel, laborieux et remarquables écrivains, ils sacrifiaient forcément les sources historiques à leurs opinions intimes ou aux besoins de leur cause.

Dôm Mabillon, Montfaucon et les autres bénédictins ont enfin montré la voie en exhumant les documents eux-mêmes, diplômes, ordonnances, lettres-patentes, chartes et arrêts, constituant une immense bibliothèque d'in-folio, imprimés et manuscrits, qui enrichissent nos dépôts et fournissent encore des renseignements inconnus.

Les bénédictins eurent des imitateurs, Secousse, Daunou, Guérard, puis la pléiade d'érudits formés par l'École des Chartes. Cette année seulement elle célèbre son cinquante-naire, et depuis longtemps déjà elle a acquis droit de cité dans l'enseignement officiel, provoquant le dépouillement des archives publiques et particulières, montrant l'intérêt et l'utilité à en tirer pour la connaissance de l'histoire, entraînant les idées vers un courant tout nouveau d'études. En cela, comme en toutes choses, l'influence française s'est exercée rapidement à l'étranger, les capitales de l'Europe ont établi des écoles historiques sur les mêmes bases et avec le même programme.

A Paris, malgré le nombre croissant des bibliothèques, il a fallu agrandir les salles de travail. La Bibliothèque nationale, aux manuscrits comme aux imprimés, ne compte plus ses lecteurs par centaines, mais presque par milliers. Les Archives nationales, ce magnifique dépôt des richesses historiques de la France entière, refuge dans mon jeune temps de quelques chercheurs privilégiés, sont elles-mêmes envahies par la foule des travailleurs et des copistes.

En vingt ans ce mouvement s'est produit et il n'est pas près de se ralentir. Il faudrait en prendre un peu notre part, Messieurs, et nous inspirer avec nos ressources actuelles de l'exemple de quelques-uns de nos ancêtres. Notre province du Nivernais a eu la gloire de donner le jour à Guy-Coquille, jurisconsulte éminent, historien profond et sincère, qui dès le milieu du seizième siècle avait compris l'importance et l'intérêt de l'histoire locale.

Guy-Coquille aimait passionnément son pays; s'il était pénétré de respect pour le roi et ses seigneurs, les ducs de

Nevers, il donnait aussi une grande place à la situation des habitants des campagnes. Son *Histoire du Nivernais* rapporte les misères et les petits succès de nos localités, les luttes de la bourgeoisie, les faveurs que nos cités reçurent facilement des comtes et ducs de Nevers, seigneurs de tout temps très paternels et qui laissèrent jusqu'aux derniers jours de l'époque moderne le souvenir d'une autorité aussi bienfaisante que modérée.

Notre vieil auteur est bien dépassé par l'étude directe des sources; mais il avait la note exacte, la vraie méthode de l'histoire et, à plusieurs siècles de distance, malgré les événements qui ont transformé les conditions de la vie sociale et politique, nous devons nous retrouver comme lui animés de l'amour du pays et curieux de son passé. Il était seul et n'a eu de continuateurs que de loin en loin, Guillaume Rapine, Née de La Rochelle, Parmentier, Gillet, Louis de Saintemarie; nous, au contraire, nous sommes une compagnie ayant les mêmes goûts et les mêmes désirs, soutenus par une action commune et par les nombreux éléments de travail qui sont entre nos mains; consacrons-nous, dans la mesure de notre temps et de nos forces, à l'honneur des lettres et des arts, à la conservation des objets et des monuments, à la recherche des faits historiques de la province.

La Société nivernaise est déjà ancienne, et malgré ses moyens modestes et restreints elle a doté sa province de précieux travaux. Je vous citais en commençant les études de M<sup>r</sup> Crosnier sur l'archéologie, sur les abbayes et prieurés, sur la liturgie, une série de six beaux volumes publiés par vos soins; l'année dernière je vous rappelais les ouvrages de George de Soultrait sur la *Statistique monumentale*, la *Numismatique*, l'*Armorial*, l'*Inventaire des titres de Nevers*, encore une série de volumes élégants et utiles pour les recherches de chaque jour. Et pour sortir de l'histoire proprement dite, le magnifique volume de M. du Broc de Segange sur l'art si nivernais de la faïence. Toutes

ces publications sont dues à notre compagnie, et, je ne crains pas de le dire, en dehors d'elle aucune n'aurait sans doute jamais eu les honneurs de l'impression.

Quant au *Bulletin*, il en est à son treizième volume et forme, avec les ouvrages déjà cités et parus dans un autre format, une collection historique très-importante.

Tantôt ce sont des études sur les époques préhistoriques et l'âge de pierre, par le docteur Jacquinot; sur les vestiges romains de Saint-Honoré, Saint-Parize, Challuy, Entrains, Clamecy; des monographies de l'église Saint-Etienne, Saint-Gildard, des chapelles de Saint-Cyr, par l'abbé Boutillier; des communes et châteaux de Saincaize-Meauce, les Bordes, Villemenant, Asnois; des forges de La Chaussade, à Guérigny, par M. Corbier; des bourgs de Vandenesse et Montaron, par M. Victor Gueneau; de Sermoise, par M. Roubet; des chartes communales d'affranchissement de Nevers, Decize, Clamecy; de nombreux faits relatifs aux évêques et aux comtes de Nevers; puis ces points si intéressants d'épigraphie, cette science des inscriptions qui fournit tant de noms d'hommes et tant de faits. M. Roubet y a surtout apporté sa verve et son investigation rigoureuse.

Je cite ces noms au hasard, sans chercher à vous faire un état même approximatif de cet ensemble de travaux. Certains articles sont de véritables ouvrages; d'autres, plus courts, se bornent à consigner un événement, à signaler une découverte artistique; il faut feuilleter et étudier ces volumes pour se convaincre de la masse des documents qu'ils renferment et, avec la table générale, qui devient plus que jamais indispensable, il sera facile de se rendre compte des nombreuses questions traitées et de la somme de travail que représente notre *Bulletin*.

L'histoire et l'archéologie ne sont pas nos seules branches d'études; il y a des poésies anciennes et contemporaines, de MM. Moreau de Charny, l'abbé Hurault, Bogros, Achille Millien; des relations du voyage de Montaigne en Suisse, par M. de Rosemont, qui rappellent notre titre de Société



des lettres; des articles de géologie, par M. Bornet; de botanique, par M. Trochereau; de médecine, par M. le docteur Subert; de physique, par M. l'abbé Laborde; de comptabilité agricole, par M. Mirault, qui rappellent les sciences; des fragments sur les faïences, les peintures, les émaux, les tapisseries; des études sur les imprimeurs et les verriers, qui rappellent les arts.

Nous sommes, Messieurs, une Société littéraire aussi bien qu'historique, et toutes les œuvres de l'esprit seront écoutées dans nos séances et imprimées dans nos *Bulletins*.

Il ne faut pas qu'on se fasse une idée inexacte de notre but et de nos intentions. Si l'histoire et l'archéologie dominent parmi nous, c'est qu'elles sont plus absorbantes et plus représentées; mais nous n'en faisons pas moins un appel chaleureux à tous nos compatriotes qui voudront aborder les sujets généraux de sciences et de littérature.

Pour moi, Messieurs, il y a une raison de principe qui me forcera de vous encourager dans cette voie plus large et plus ouverte. Vos présidents, MM. Crosnier et de Soultrait, connaissaient à fond l'histoire de la province; les livres, les monuments, les hommes, les familles étaient toujours présents à leur esprit; si l'un de vous faisait une communication, ils étaient capables de la compléter et même de la réfuter entièrement et sur l'heure. Je ne pourrai pas de sitôt vous rendre le même service. Si j'ai publié plusieurs documents importants sur l'histoire du Nivernais, je ne me suis pas assimilé les faits et les noms du pays, comme mes prédécesseurs. La grande publication sur les *Métiers et Corporations de Paris*, qui en est à son troisième volume, a absorbé une grande partie de mon temps, et mes fréquentes absences de vos séances m'ont tenu éloigné des choses si variées et si complexes de notre histoire locale.

Ce sera donc à vous, Messieurs, à suppléer à mon insuffisance que je reconnais en toute franchise; vous aurez ma bonne volonté, mon dévouement, mon amour sincère pour les études qui nous plaisent et qui nous réunissent; je

m'efforcerai d'augmenter le nombre de nos adhérents et par conséquent nos ressources ; et, en retour, je vous demanderai à vous, Messieurs, qui êtes les plus assidus aux séances, un contingent de travaux égal et même supérieur à celui de vos devanciers. De la sorte nous obtiendrons un résultat satisfaisant entre tous : celui d'être des gens sérieux, de bien employer notre temps et de nous rendre utiles à notre pays en lui rappelant ses usages, ses mœurs, ses monuments et aussi sa vieille renommée. « Il est bien à propos, disait Guy-Coquille, que les successeurs prennent plaisir à se ramentevoir et avoir mémoire des actes de leurs prédécesseurs. » Que cette réflexion aussi vraie aujourd'hui que de son temps soit le guide de nos pensées et l'inspiration de nos travaux.

Après ce discours, qui est chaleureusement applaudi, M. Adolphe de Rosemont prend la parole en ces termes :

C'est à titre de fondateur et l'un des plus anciens de notre compagnie que je vous demande la permission de prendre la parole, au nom de la Société des lettres, sciences et arts de Nevers, pour souhaiter la bienvenue d'usage à notre nouveau président, ainsi qu'au bureau que nous avons constitué pour le seconder.

Puisse, sous leur impulsion d'érudits féconds, la Société produire un grand nombre de travaux qui lui assurent un rang élevé dans l'estime des savants et des travailleurs qui, de tous côtés, fouillent le passé de notre pays.

Et puissent les générations nouvelles, à la clarté pure et sereine de ces études, porter sur ceux qui furent nos pères et sur les époques où ils vécurent un jugement sans passion, qui leur permettra de retrouver dans ces temps écoulés le germe et la progression lente de toutes ces découvertes, dont la pleine éclosion, au point de vue matériel, éblouit et fascine trop souvent nos contemporains, de manière à ne

point leur laisser apercevoir au-delà les labeurs incessants et opiniâtres des générations successives qui nous ont précédés et dont nous profitons cependant.

C'est pourquoi nous redirons avec tous nos collègues la devise de notre compagnie : *Revertimini ad antiquitatem*.

Une Société qui compte près de quarante ans d'existence, à travers des temps aussi troublés que les nôtres, a subi des orages et bien des vicissitudes. Au milieu des fortunes diverses, sous l'habile direction des pilotes qui la dirigeaient, elle a toujours su gouverner de manière à échapper aux tempêtes qui la menaçaient.

En terminant, faisons des vœux pour que les discussions dans nos réunions se tiennent à la hauteur qu'exigent la nature de nos travaux et le respect de la science. Ayons les mœurs académiques et le sentiment de notre dignité. Ainsi, nous éviterons que dans cette enceinte les divergences d'opinions dégénèrent en querelles de personnes, ce qui est scientifiquement le plus pauvre des arguments. Et les antagonismes ne seront jamais que l'émulation vers le bien.

Souhaitons enfin que les administrateurs en qui nous avons mis notre confiance trouvent en eux l'esprit de sagesse et l'énergie qui signalent les hommes marqués d'avance pour le commandement.

Ces souhaits de bienvenue et ces sages conseils sont l'objet des applaudissements de la compagnie, qui en demande l'insertion au procès-verbal, ainsi que du discours de M. de Lespinasse.

La Société vote ensuite l'admission comme membres titulaires de MM. :

Paul Tiersonnier, présenté par MM. Henri d'Assigny et de Lespinasse ;

Le marquis de Pracomtal, conseiller général, à

Châtillon-en-Bazois, présenté par MM. le comte de Laubespain et le comte de Savigny ;

Desmoulins, avoué à Nevers, présenté par MM. l'abbé Boutillier et de Lespinasse ;

Le vicomte de Pomereu, conseiller général, à Fours, présenté par MM. le comte de Laubespain et de Lespinasse ;

Le baron de Bourgoing, conseiller général, au château de Mouron, commune de Mesves, présenté par MM. Charles et René de Savigny ;

Le comte Albéric d'Espeuilles, à Espeuilles, commune de Montapas, présenté par MM. le baron d'Espiard et de Bouteyre ;

Gabriel Tiersonnier, au Colombier, commune de Gimouille, présenté par MM. Ludovic Tiersonnier et Henri d'Assigny ;

Charles Paignon, conseiller général, à Saint-Pierre - du - Mont, présenté par MM. Henri Marandat et de Lespinasse ;

André Grincour, à Fontallier, commune de Saint - Pierre - le - Moûtier, présenté par MM. Edmond Duminy et Henri d'Assigny ;

Alfred Saglio, présenté par MM. Hippolyte Blanc et de La Fargue.

M. de Lespinasse fait ensuite appel aux membres de la Société pour recruter de nouveaux membres, et propose d'admettre les dames comme souscriptrices. Cette proposition est adoptée.

M. le Président annonce ensuite à la compagnie qu'il a écrit à M. le Préfet pour lui demander de porter dans son rapport, pour la session d'août,

une demande de subvention de 200 fr. au conseil général.

M. l'abbé Guillemenot veut bien se charger de rédiger une notice biographique sur M. Roubet pour être insérée au *Bulletin*.

M. de Lespinasse propose ensuite l'élection de deux membres qui formeront avec le bureau le comité de publication de la Société.

Après une discussion prolongée sur les attributions du comité de publication, MM. Octave de Villenaut et Ernest de Toytot sont élus.

M. l'abbé Boutillier présente quelques brochures dont M. le docteur Bonnejoy a fait hommage à la Société. Ce sont :

1° *Chanson nouvelle où est descrite la vertu et valeur des Lyonnais en la défense de Pontoise*, précédée d'une notice par M. le docteur Bonnejoy. — Paris, Léon Willem, 1873, in-8°.

2° *Les Monuments mégalithiques du Vexin. La pierre qui tourne*. — Magny-en-Vexin, Petit, 1879, in 8°.

3° *De la frontière entre les Bellovaques et les Vélocasses à Chars-en-Vexin (Seine-et-Oise) et dans les environs*, par le docteur Bonnejoy. (Extrait du *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, avril 1880, in-8°).

4° *Les Pierres à broyer les grains chez les Celtes et chez les Romains, objets trouvés à Chars-en-Vexin (Seine-et-Oise)*, par le docteur

**Bonnejoy.** Première brochure végétarienne publiée en France. Paris, Berthier, 1888, in-8°.

5° *Le Végétarisme rationnel scientifique et le docteur Bonnejoy.* — Bordeaux, Gounouilhou, 1889, in-8°.

M. l'abbé Boutillier donne ensuite lecture d'un passage d'une lettre de M. le docteur Bonnejoy, où il décrit quelques raretés nivernaises de sa bibliothèque.

C'est d'abord « un curieux manuscrit, première moitié du seizième siècle, de belle caligraphie, avec fioritures, sur papier, de vingt-huit pages grand in-folio, intitulé :

» *De la ville de Nevers et pays de Nivernoys.* C'est une espèce de résumé, surtout au point de vue ecclésiastique, avec manchettes, dans lesquelles il est fait allusion à la *Mer des hystoires*, recueil bien connu de la fin du quinzième siècle.

» Ce qui date mon manuscrit, c'est le paragraphe final, car il paraît bien complet. Ce paragraphe commence ainsi :

« Nevers d'ancienneté n'avoit aultre tiltre que de conté (*sic*); et en l'an mil cinq cent trente-huict, fut érigé en duché, etc. » Puis à la fin : « Sont vingt-neuf châtellenyes au domaine du duché. »

» Ce manuscrit se termine par une liste des évêques qui commence à *Tauricianus eps 494*, mais qui, incomplète, s'arrête à *Vuaricus, epis-*

*copus ecclesiæ Nivernensis, anno XXIV Guntranni regis.*

» Page 10, une manchette est curieuse, celle-ci : « Autrefois, plusieurs saumons en Loyre ; aujourd'huy, point, etc., etc. »

» Je le crois inédit et il vaudrait sans doute publication dans vos mémoires ou annales ; après, je l'échangerais volontiers. »

Le second document nivernais mentionné par M. le docteur Bonnejoy dans sa lettre est l'*Opinion de Jacques Léonard de La Planche, député du département de la Nièvre, sur la mort de Louis-le-Dernier, 1793.*

M. l'abbé Boutillier lit ensuite un passage d'une autre lettre de M. le docteur Bonnejoy demandant que la Société nivernaise fasse des démarches auprès de la municipalité pour que les contours des murs de l'ancien palais des comtes de Nevers soient marqués par une ligne de pavés d'une couleur différente du reste du pavage de la place Ducale.

M. de Lespinasse annonce ensuite à la Société que l'une des thèses de sortie de la promotion de cette année de l'Ecole des Chartes, celle de M. Auguste Picard, a eu pour sujet la biographie d'un personnage nivernais qui a joué un rôle très-important sous les règnes de Charles V et Charles VI : *Bureau de La Rivière, favori de Charles V et de Charles VII (...-1400).*

M. le Président espère que l'auteur de ce travail

important consentira à le publier dans notre *Bulletin*.

M. Baudot rend ensuite compte du congrès des sociétés des beaux-arts des départements, pour lequel il a été délégué par la Société. Beaucoup de travaux intéressants y ont été lus, mais aucun concernant le Nivernais.

M. de Flamare donne lecture d'un travail sur *Le règlement donné par Guillaume de Toucy, évêque d'Auxerre, sur les droits du chapelain de La Charité-sur-Loire vis-à-vis les religieux du prieuré du même lieu, en 1180*. Ce travail et le document qu'il accompagne seront insérés au *Bulletin* après que M. de Flamare aura examiné les autres documents concernant La Charité, conservés aux archives de l'Yonne.

M. Hippolyte Blanc fait ensuite hommage à la compagnie de son ouvrage intitulé : *Les Corporations de métiers, leur histoire, leur esprit, leur avenir*. — Paris, Letouzey et Ané, 1889, in-12, et d'une brochure intitulée : *La Misère pendant la Révolution*.





## UN DUEL A POISEUX

SOUS LOUIS XIV.

---

Malgré les édits, la fureur du duel sévissait encore au milieu du dix-septième siècle, et le drame que nous allons relater est un véritable combat à outrance, quatre contre quatre, entre des seigneurs de la première noblesse du Nivernais; deux furent tués et deux furent blessés. Ces huit champions ont encore, pour la plupart, des descendants dans notre pays.

Une jeune dame fut cause de cette lutte furieuse, mais l'origine de la querelle n'avait rien de romanesque : Madeleine des Prez, fille du seigneur de Chaillant et Poissons, avait épousé en 1645 Eustache du Lys, baron de Poiseux, et, restée veuve sept mois après, elle contracta une nouvelle alliance en 1647 avec un jeune gentilhomme du voisinage, Adrien de Chéry, seigneur de Montgazon et Grenant, capitaine de cheveu-légers du roi. Un douaire avait été stipulé dans le premier contrat de mariage de Madeleine, et lorsqu'il fallut désigner une terre pour son affectation, des contestations survinrent, la famille du Lys résista aux prétentions de son ancienne alliée, et après des procédures au bailliage de Saint-Pierre-le-Moûtier, un arrêt du Parlement de Paris affecta Poiseux au douaire de Madeleine des Prez.

Cette terre et baronnie de Poiseux était advenue à Eustache du Lys en 1643, à la mort de son grand-oncle l'évêque Eustache du Lys, qui avait occupé le siège épiscopal de Nevers durant trente-sept ans, après avoir été, dans sa jeunesse, homme d'armes du comte; il l'avait achetée en 1624, et avait stipulé dans son testament qu'en cas de décès d'Eustache sans enfants, elle passerait à son autre petit-neveu Louis du Lys, seigneur de Jailly. L'arrêt de la cour privait celui-ci de la jouissance de cette substitution; il l'attribua aux influences de caste des parents de Madeleine des Prez, dont la mère, Félice Gascoing, appartenait à une famille de robe et était alors remariée à Philibert de Vaux, président en l'élection de Nevers. Chacune des deux familles prit fait et cause; des épigrammes, on passa aux propos outrageants, puis à des défis dont la solution naturelle entre gens d'une fierté chatouilleuse fut la résolution d'un combat où l'on ferait revivre la mode déjà surannée des tenants ou champions.

Les édits les plus rigoureux de Richelieu n'avaient pu éteindre la passion du duel chez les gentilshommes portant les armes; les mœurs n'avaient pu être vaincues par les supplices, et il fallut tout l'ascendant moral de Louis XIV sur sa noblesse militaire pour arrêter cette frénésie.

Le duel pour questions d'honneur était un reste du plaide de l'épée, *placitum ensis* des temps barbares, dont on se servait, non-seulement pour aplanir les affaires judiciaires, mais même pour décider des points abstraits de jurisprudence ou de théologie. Depuis saint Louis, le duel devait être autorisé par le souverain, et le dernier de cette nature fut celui de Jarnac et La Châtaigneraie, en présence d'Henri II qui, dès-lors, le prohiba sévèrement. Les ordonnances ne firent qu'aviver la fureur du duel; se battre fut une gloire, et tuer un honneur. Selon le mot de Tavannes, « entre perdre l'honneur en ne le défendant pas, ou perdre la vie par les édits », le choix fut vite fait de la part de ceux qui pensaient avoir à défendre « leur privilège de vaillance ».

Le maréchal de Brissac eut l'idée originale de refroidir l'ardeur des breteurs qui décimait son armée, en permettant de se battre seulement sur un pont entre quatre piques, et à la première blessure, le vaincu était jeté ignominieusement à la rivière. L'histoire ne dit pas quel en fut l'effet, mais ailleurs on continua d'aller sur le pré par mode et besoin d'aventures; et si l'on se rencontrait plusieurs, les camarades formaient partie liée, servant, non de témoins, mais de tenants.

C'est à un combat de cette nature, quatre contre quatre, que nos champions nivernais s'arrêtèrent; les préliminaires en furent assez longs, car chaque parti dut chercher dans sa famille les meilleurs combattants, tous hommes de guerre; les armes choisies furent l'épée et le pistolet simultanément, et l'on arriva ainsi, le 15 juin 1651, à une rencontre redoutable, car l'usage voulait qu'on ne s'arrêtât qu'à « mort ou mercy ».

Les diverses pièces relatives à ce combat ne nomment avec précision que les deux principaux champions; leurs tenants ne sont désignés que par leurs noms de terre. Nous allons essayer de rétablir leur identité. Du côté de Louis du Lys, baron de Poiseux, seigneur de Jailly, prenaient place : les seigneurs de la Varenne, de Vasnay et de Villemendeur. A cette date, la seigneurie de la Varenne était possédée par les du Verne; ce doit être Gilles du Verne ou son frère Jean, cousins d'Antoine, seigneur de Jailly, marié à Françoise du Lys. Les seigneurs de Vasnay sont des de Berthier, sans doute Jean de Berthier, fils d'autre Jean et d'Anne de Mullot; ils étaient parents des du Lys par les de Grossouvre. Il n'existe pas en Nivernais de lieu appelé Villemendeur; cependant, pour rendre un service où il y va de la vie, il faut un attachement exceptionnel, tel que celui de famille, et après avoir révisé toutes les alliances du Lys, nous pensons que ce troisième tenant, désigné dans une pièce comme commandeur de Malte, était un de Saint-Phalle; en effet, Pierre du Lys, maréchal-des-logis du maréchal de Bour-

dillon, avait épousé Elie de Saint-Phalle, fille de Richard et de Jeanne Le Fort, dame de Villemendeur.

Du côté d'Adrien de Chéry, seigneur de Chaillant, se trouvaient : Louis, son frère, seigneur de Montgazon, lieutenant de cavalerie au régiment de Créquy ; le seigneur de Giverdy, qui doit être François de Charry, capitaine au régiment de Bourgogne, mari de Jeanne du Verne, et dont l'oncle, Paul de Charry, seigneur de Lurcy-le-Bourg, avait épousé une de Chéry ; enfin, le dernier tenant d'Adrien de Chéry est, par dérogation aux usages du duel entre gentils-hommes, le sieur Olivier, son valet de chambre, qui a servi dans les armées de Sa Majesté.

Le lieu de rendez-vous était le champ de Couchotte, près Poiseux : on mit « pourpoint bas », et le combat s'engagea à outrance et par quatre couples. Nous n'en connaissons pas les péripéties ; nous savons seulement que Louis de Chéry fut tué par M. du Verne, et Louis du Lys par Adrien de Chéry, et qu'il y eut deux blessés, dont un grièvement, M. de Berthier. Adrien donne l'explication suivante dans sa requête en grâce royale : il était parvenu à avoir l'avantage sur son adversaire Louis du Lys, auteur de l'« appel », et l'avait désarmé ; il allait lui laisser la vie sauve, lorsqu'il vit son frère étendu mort près de lui, et dans le premier moment de sa douleur, il lui fracassa la tête d'un coup de pistolet.

Ce combat produisit grand émoi, et ne fut peut-être pas étranger à la nouvelle ordonnance contre les duels rendue au mois de septembre suivant. Louis de Chéry était célibataire, mais Louis du Lys laissait une veuve, Angélique du Desfand, et deux petites filles ; en lui s'éteignait la famille du Lys, originaire de Touraine, et établie en Nivernais à la fin du quinzième siècle, par suite du mariage avec Jeanne de Rymbert, fille du seigneur de Sichamps ; elle avait donné un écuyer de Louis XI, un conseiller maître d'hôtel de la reine de Navarre, un capitaine d'homme d'armes des ordon-

nances, un gentilhomme de la chambre du roi, un bailli d'épée de Nivernais et un évêque de Nevers, et elle avait possédé les seigneuries de Sichamps, Choulot, Montifaut, le Peschin, Grenant, Poiseux, Jailly et Champmorot.

Dès le 30 juin, Louis XIV prononçait la confiscation des biens ayant appartenu aux sieurs de Chéry, de Giverdy, du Lys, de La Varenne, de Vasnay et autres leurs complices dans le duel du 15 précédent, et il en faisait donation au marquis de Saint-André Montbrun, son lieutenant-général de la province de Nivernais, en récompense de ses services, notamment aux armées d'Italie. Alexandre du Puy-Montbrun était un ancien chef protestant réconcilié avec le régime actuel, et qui, après avoir vaillamment combattu les Turcs pour la république de Venise, vint mourir à son château de La Nocle, en Nivernais.

Les influences rivales des deux familles allaient être mises en jeu; Charles de Chéry, seigneur de Neuvy et d'Oulon, arrivait précipitamment de l'armée de Catalogne, tandis que Eustache de Chéry, évêque de Nevers, conseiller du roi en ses conseils, et oncle d'Adrien, ne devait pas rester inactif. Néanmoins, la jeune veuve du Lys, qui était accouchée d'un fils posthume mort-né, obtenait enfin en 1652 un décret de prise de corps contre Adrien de Chéry, qui fut emprisonné à la Conciergerie du Parlement de Paris.

Le 27 juillet 1656, Louis XIV, moins rigoureux que son père, qui jura « de ne donner aucune grâce des duels », accorda au prisonnier des lettres de rémission; elles rappellent ses services en Italie sous le maréchal de La Meilleraye, et lors de leur entérinement, en 1658, elles motivèrent un arrêt de la cour condamnant néanmoins Adrien à 200 livres parisis pour les prisonniers de la Conciergerie, et 16 livres pour des messes pour le repos de l'âme de Louis du Lys.

Entre temps, Mgr de Chéry, riche prélat, avait obtenu d'Alexandre du Puy-Montbrun une cession de tous les biens

qui avaient fait l'objet de la confiscation; et à la mort de l'évêque, son neveu Adrien se trouva seigneur de Chaillant, Poissons, Grenant, Rigny, la Cave et Montgazon. L'événement de ce duel n'eut pas pour cette famille des conséquences aussi funestes que pour celle de du Lys; elle subsista avec honneur et opulence en Nivernais, et le nom de Chéry ne s'éteignit qu'au moment de la Révolution, en la personne de Guillaume Robert, ne laissant qu'une fille, la comtesse de La Rochefoucault, mère de la comtesse de Montrichard.

AD. DE VILLENAUT.



## NOTICE BIOGRAPHIQUE

371

# M. LOUIS ROUBET

ANCIEN PRÉSIDENT ET PRÉSIDENT HONORAIRE

DE LA SOCIÉTÉ NIVERNAISE DES LETTRES, SCIENCES ET ARTS,

Lue à la séance du 26 juillet 1889

PAR M. L'ABBÉ GUILLEMENOT.

---

« Un temps fust », observe un magistrat du seizième siècle, où les hommes de valeur escrivaient volontiers leur vie ou de ceulx qu'ils avoient aymés. C'étoit au moins quelques remarques de belles actions, et après eux, enseignements pour bien faire. Maintenant ce n'est plus la mode en France. Ceulx qui ont les armes n'usent guère de plumes qu'à leurs chapeaux, et ceulx de robe longue n'ont pas moyen de se recommander par faicts mémorables. Que saurait suivre de grand un homme seul, sans mains, sinon pour oster son bonnet ; sans langue, si ce n'est pour flatter et dont on ne peut que dire pour tout éloge funèbre : C'est dommage, c'estoit un bon serviteur ? Certes, mieux vaudrait avoir esté bon maistre de soy-même. »

N'en déplaise à l'ami de François I<sup>er</sup>, la mode subsiste, et la Société nivernaise des sciences, lettres et arts a conservé fidèlement l'usage de livrer à la publicité le nom de ses membres qui laissent après eux « souvenirs de belles actions et enseignements pour bien faire ». Le temps ne sert que trop la mort en effaçant de nos fragiles mémoires les choses passées et les personnes disparues ; elle prend à cœur d'arracher à ses dures étreintes tout ce qu'elle peut, de ceux qu'elle a admirés et aimés.

Louis-Gaspard Roubet naquit à Nevers, en 1810, d'une famille honorable, alliée aux maisons les plus justement estimées de la cité. Son père, Etienne-Paul Roubet, était maistre en mestier de menuiserie. Il commanda pendant de longues années la compagnie de pompiers, fut quinze années durant adjoint au maire de Nevers et faisait au moins partie de toute commission appelée à décider d'intérêts importants, lorsqu'il ne la présidait point. Sa mère, dame Gilberte Ballerat, était connue par sa bonté pleine de tact et de bienfaisance. A l'un, le futur président de nos sociétés savantes avait emprunté son indomptable ardeur au travail, cette vaillance d'âme que rien n'arrête ; de l'autre, il tenait cet esprit droit, ce cœur loyal, qui s'en vont d'eux-mêmes au vrai et au bien.

Le foyer n'était pas riche et comptait quatre enfants. Il eût été facile à son chef de faire valoir



ses droits à une bourse. Sans orgueil, M. Roubet n'était pas sans fierté. « J'ai trop souvent souffert de n'avoir pas une instruction à la hauteur de mon intelligence, » disait-il parfois ; « je me priverai, je travaillerai davantage, mais mes fils seront instruits. Ils ne le peuvent devoir qu'à moi. » Au père qui confessait ainsi généreusement son devoir, les fils répondirent en pratiquant admirablement le leur.

L'aîné, Louis Gaspard, après de brillantes études à Nevers et à Bourges, était déclaré admissible à l'Ecole polytechnique à l'âge de quatorze ans. Son mauvais état de santé ne lui permit pas de se représenter au concours. Il le contraignait même à quitter bientôt après un régiment d'artillerie, où il s'était engagé et à rentrer dans sa famille.

Il ne pouvait donner un soldat à la France, il voulut, avec cette prestesse et cette virilité de résolution qui seront un des traits saillants de son caractère, lui donner un marin dans la personne de son frère Jean-Alexis. Il se fit le surveillant de ses études, son répétiteur, avec tant de sollicitude et de succès ; qu'entré à l'école d'Angoulême, en 1828, Jean-Alexis passait, en 1829, sur le vaisseau *l'Orion* et en sortait aspirant de deuxième classe le 20 octobre 1831. « Je ne saurais trop faire son éloge ; il est propre à toute mission, » écrivait de lui son capitaine de vaisseau Leconte. — « M. Roubet, » disait de son côté le contre-amiral de Chabannes, n'est pas depuis longtemps

sous mes ordres, mais déjà j'ai reconnu en lui d'excellentes qualités : celles du marin, du capitaine, de l'homme. » Atteint par la limite d'âge, le capitaine de vaisseau Roubet fut admis à la retraite en recevant la croix de commandeur, après quarante-cinq ans de service, dont trente passés à la mer.

Plus d'une fois, avant de mourir, l'honnête et vaillant menuisier, en entendant vanter la science de l'un de ses fils, les honneurs conquis par l'autre, avait dit en souriant, avec un hochement de tête : « Hein ! des fils d'ouvrier ! » Il n'avait pas ajouté : « L'avenir est à la démocratie. » A cette époque, on élevait ses fils pour le foyer et pour le pays, sans s'élever à ces hautes et discordantes considérations. Uni dès l'enfance à son frère par les liens de l'affection la plus profonde et de la reconnaissance, Jean-Alexis aimait, pendant ses dernières années, à le seconder dans ses travaux et à suivre ses intéressantes recherches.

Exclu, par sa santé, de la carrière militaire, Louis-Gaspard se détermina à faire des études de droit ; et ses grades, conquis avec la furia et le succès accoutumés, il acheta une étude de notaire à Decize et fixa définitivement sa vie, en s'unissant à M<sup>lle</sup> Hermine Giraud. Par son élévation d'esprit, la générosité de son cœur, la distinction de ses manières, M<sup>lle</sup> Giraud était digne d'associer son existence à celle de M. Roubet. Aussi le mariage fut-il, pour eux, cette vraie participation en com-

mun des choses divines et humaines que souhaitait l'ancien droit. Aux heures de confiance, M. Roubet ne faisait pas difficulté de reconnaître qu'il avait toujours trouvé à son foyer la pensée qui éclaire, le mot qui combat l'incertitude, la tendresse attentive qui compense, fait persévérer, et il ajoutait avec le sage : *Non est immutatio animæ eruditæ* : « Rien n'est comparable à une femme bien instruite. » (Eccles., xxvi, 18.)

Ce qu'il fut comme notaire, les souvenirs dont son nom resta entouré, au pays de Decize, le disent assez ; aussi, lorsqu'il annonça l'intention de céder à son premier clerc, s'empressa-t-on de lui offrir l'honorariat.

Docile au conseil souvent répété, Louis Roubet avait voulu, en dehors de ses devoirs professionnels, trouver une action, se créer une idée. Attentif aux aspirations, à tous les mouvements de son époque, il les avait promptement rencontrés.

Heureux temps dont le souvenir devrait nous faire verser des larmes autrement légitimes que celles qu'arrachaient à Alexandre les victoires de Philippe ! L'école romantique redisait les poétiques légendes, enlevait les sombres monastères à leur silence, armaturait de toutes pièces les preux chevaliers, rendait à nos regards étonnés les vieux donjons avec leurs archières et leurs mâchicoulis.

Sans doute, un archevêque de Cantorbéry avait, dès le seizième siècle, constitué à Londres une société d'antiquaires ; un collège archéologique

existait à Paris depuis cent ans et plus. Mais quel homme de notre génération l'a pu oublier ? C'était le temps où Viollet-le-Duc se disposait à nous révéler nos vieilles cathédrales ; de Caumont apprenait à épeler une langue nouvelle et déjà aimée ; Prosper Mérimée courait à la conquête des monuments du Midi et publiait des bulletins qui aujourd'hui encore ont force de loi ; enfin, Touchard de La Fosse écrivait ses *Voyages historiques des bords de la Loire*.

Une revue, l'*Art en province*, paraissait alors, portant en vignette, pour illustrer l'entête de son programme, un volontaire de la science, sac au dos, croc en main, la tête couverte d'une casquette à la Louis XI ; les ardents disaient : A la Pasque-Dieu, prêt, en un mot, à l'escalade.

Ce volontaire, c'est l'homme qui donnera à sa première monographie ce cri pour épigraphe : « Laissez-moi ramasser quelques miettes de l'histoire, j'ai faim ; » qui pleurerait sur la disparition de certaine plaque de cuivre. « J'étais muni, » raconte lui-même M. Roubet, « de cette joyeuse confiance que saint Augustin prescrit à l'homme studieux : » *Sine tædio cum hilaritate*.

Les vieux papiers de l'étude passèrent vite ; et tout d'abord il se borna à écrire quelques généalogies, des filiations seigneuriales, avec les transmissions successives de leurs fiefs, à rappeler les souvenirs historiques du gracieux pays qu'il habitait.

Il résolut bientôt d'étendre le cercle de ses

recherches, tout en les concentrant au vieux Nivernais d'outre-Loire, qui comprend : Beffes, Patinges, Cours-les-Barres, Givry, Cuffy, La Guerche, le Guétin, le Veuillin, Apremont, Germigny et Grossouvre. Pour ce large esprit, l'archéologie est l'étude et la connaissance de l'antiquité. Elle embrasse tout ce qui a existé chez nos ancêtres et doit, selon l'expression du poète normand :

Remenembrer les ancessurs,  
Les diz, les fais et les murs.

Edifices, coutumes, traditions, chroniques deviennent l'objet de ses ardentés recherches. Il étudie la surface, bêche et creuse le sol, fouille les sarcophages, les galeries souterraines, les fonds d'étude, les statuts des corps de métiers, consulte l'hagiologie, les coutumes et les législations diverses, depuis le droit romain, la loi Gombette, jusqu'à nos codes modernes.

Grâce à ces recherches, il ne tarde pas à accumuler dans sa villa du Gravier les trésors de toutes sortes : médailles, poteries, bas-reliefs, armées, statues, tapisseries. Il parvient en particulier à réunir un tel approvisionnement de moules de l'époque romaine qu'on ne trouve rien de semblable dans aucune galerie, pas même au musée des antiquités nationales de Saint-Germain. C'est ce qui a valu à l'hospitalière maison, ornée au dehors par le ciseau du maître, comme au dedans du produit de ses fouilles, le surnom de petit

Clunry. Et vraiment il pourrait disputer sur certains points avec celui de la capitale. Il ne manque à ces riches collections qu'un catalogue détaillé, avec indication de provenance.

Après avoir étudié ainsi le sol à sa surface et dans ses entrailles, M. Roubet pouvait se rendre aux convocations des sociétés savantes dont il faisait partie, il était sûr d'y être écouté, applaudi. On le savait toujours nanti de travaux préparés ; et un rapporteur venait-il à faire défaut, on s'adressait à lui avec confiance. Elle n'était jamais trompée, toujours la séance comptait parmi les plus intéressantes et les mieux remplies.

L'histoire des hommes de science et de lettres est presque tout entière dans leurs ouvrages. Ils sont nombreux les écrits de M. Roubet, et il a abordé presque tous les genres, comme on peut s'en convaincre par le seul énoncé des titres : *Pierre de Frasnay*, — *Mines d'argent au pays de Nivernais*, — *Anciens orfèvres de Nevers*, — *Epigraphie historique du canton de La Guerche*, — *Une Question de céramographie*, — *Cercueils de pierre trouvés à Cuffy*, — *Le Châtel de Bois-Rozerein*, — *La Question de Gergovia*, — *Les Dragons à Germigny*, — *Notice historique sur Sermoise*, — *La Verrerie d'Apremont*, — *La Chapelle de Saint-Blaise de La Guerche*, — *Les Forges et Fourneaux au canton de La Guerche*, — *Une Visite au prier de Saincaize*, — *Le Trésor du Veüllin*, — *Des Rois inconnus*, — *Le Benoistier du Gravier*,

— *Droits féodaux sur la Loire dans le détroit de la châtellenie de Nevers*, — *Du Faict de la Gabelle*, — *Un Procès criminel en 1488*, — *La Coutume de Germigny-l'Exempt*, — *Les Cloches de Saint-Etienne du Gravier*, — *Maison-Dieu*, — *Un Acte de satisfaction*, — *Une Visite à Sagonne*, — *Un Mariage par paroles de présents*, — *Faussaires*, — *A bon chat bon rat*, proverbe en un acte, — *Un Poisson d'avril*, comédie mêlée de couplets, en un acte.

Nous sera-t-il permis d'en analyser quelques-uns ?

C'est pour compléter et pour rectifier l'histoire par des notices locales qu'il entreprend l'étude parue en 1865 sous ce titre : *Droits féodaux sur la Loire dans la châtellenie de Nevers*. Maints exercices de ces droits : pêche, transit, parcours, épaves manquaient à l'histoire locale ou avaient été dépouillés des formalités que comportait l'équité naturelle. L'auteur les met en relief et signale l'intervention royale à ce double but : d'affaiblir l'autorité des seigneurs et de développer, de faciliter les transactions qui font la richesse des peuples.

Rien d'aride dans ces évocations; l'aimable conteur les sème de traits dont le souvenir surnage sur l'océan des âges, comme les nuages se reflètent dans les eaux du cher fleuve. Depuis, en effet, ces Celtes et ces Gaulois qui se rendaient vers les

forêts de Druy pour assister à de mystérieux sacrifices, jusqu'à ces soixante-un prêtres que de sinistres barques emportaient vers Nantes au siècle dernier, que d'événements sombres et joyeux se sont accomplis entre ses rives !

Nul ne savait comme lui interroger un porche infléchi, une sculpture délaissée, une pierre tombale creusée sous les pieds des passants ; n'excellait à rendre à son époque un monument, à redresser une inscription iconographique, à retrouver l'étymologie véritable. Après avoir lu le *Benoistier du Gravier*, plus de doute. L'église est bien et dûment de la même époque romane que Saint-Etienne de Nevers, en dépit de quelques baies appartenant au quinzième siècle.

Le pédicule est de la même époque, et l'auteur prend plaisir à expliquer les délicates sculptures œuvrées sur ses huit faces. Il ne s'agit pas, comme quelques-uns l'ont pensé, d'un massacre des innocents, mais d'une simple rixe *inter ludos*. La table à rebords, les dés, l'enjeu marqué de croix, rien n'y manque. M. Roubet rapporte le singulier emploi qu'on fit un jour de ce benoistier. Un membre de la Société des Droits de l'homme avait imaginé de venir débiter tout auprès son boniment démagogique. Il n'avait pas terminé qu'il était convaincu par un meunier d'avoir le diable au corps et, séance tenante, il était plongé et lavé dans le benoistier par son auditoire empressé à faire honnête besogne.



A l'entrée de l'église, le vieux chapiteau qu'a fait jadis édifier le besoin du faict commun et où, à l'issue de la messe, la cloche tintée à la manière ordinaire, se réunissait la plus saine partie du général des habitants pour vaquer aux affaires communes. M. Roubet disserte de ce porche debout encore sur son soubassement de pierres blanches, graffitées par les hyvers et la main des enfants, avec ses piliers de bois, sa toiture en auvent, tel, en un mot, qu'il sortit de ses cendres après le passage destructeur de ceulx de la religion soy-disant réformée, avec l'émotion contenue qu'on apporte à traiter d'un ancêtre révééré.

Si Brillat - Savarin a omis de parler du sel, M. Roubet consacre une longue étude à ce gris que le Nivernais Vauban appelle la *manne du peuple*. Il traite de sa nécessité hygiénique, de son emploi chez tous les peuples, les Egyptiens exceptés; ils ne voyaient dans le sel qu'une écume rejetée par un monstre marin. Il rappelle l'usage religieux qu'en ont fait les cultes païens, les liturgies juives et chrétiennes, le symbolisme musulman.

Après un coup d'œil sur les superstitions auxquelles le sel donne occasion; il arrive au gros sel, entretient ses lecteurs du régime fiscal romain, des grènetiers, du sel du devoir, de la maltôte, des daces, des faux saulniers, enfin de tout ce qui est du faict de la gabelle.

Le respect pour le sel passa vite au vase qui le

contenait, et on peut se demander pourquoi l'*antiquum salinium* se rencontre si rarement dans nos musées. Hélas ! il faut s'en prendre à la matière précieuse des salières. A Rome, une des ambitions chères au cœur du pauvre était de posséder cet objet en argent.

Si le hasard est le Dieu des archéologues, M. Roubet savait admirablement correspondre, il faut en convenir, aux bonnes grâces de la Divinité et les mettre à profit, à l'aide de rapports ingénieux et de judicieuses réflexions.

Des pierres tombales, sur lesquelles les pieds ont passé et repassé, lui refusent-elles le secret de leurs inscriptions, il s'en ira le demander aux actes notulaires, aux registres de paroisses. C'est ainsi qu'il retrouve à l'entrée de l'église du Gravier la sépulture de messire Gilles de Royère, chapelain et titulaire de la vicairie de Saint-Blaise ; celle de Jean Nicot, de Martial Couppechoux, tous les deux rois de leur vivant. D'où venaient ces princes dont les traces se retrouvent ainsi sur les frontières des Bituriges et des Eduens ? Il semblait difficile, remarque M. Roubet, de les rattacher à cette nouvelle série de Pharaons que notre orientaliste Mariette Bey signalait, à cette époque, au monde savant.

Les registres de l'ancienne paroisse de Tendron qui, dans les mauvais jours, étaient venus se retrayer à l'abri du château protecteur de Fontenay, comme le faisaient jadis les habitants au

moment du danger derrière les murs du castel suzerain, ne tardèrent pas à le lui apprendre.

Ces royautés étaient de pieuses confréries fort anciennes, pourvues de statuts, de privilèges et de tous les offices d'une cour, y compris le fol du roy et les hallebardiers. Comme autrefois sous l'Empire, après la mort de Caracalla, la royauté, ainsi que toutes les autres dignités de la couronne, se mettaient chaque année à l'enchère. En 1686, le sceptre était échu à Martial Couppechoux pour la somme de 10 livres, c'est-à-dire avec hausse sur les prix précédents. N'y avait-il pas là un reflet de la monarchie du grand siècle (*rois inconnus*) ?

Que de découvertes d'objets précieux sur lesquels d'autres avaient passé indifférents ! C'était fortune, en vérité, de tomber en de pareilles mains, on était assuré de revoir le jour et de retrouver sa place. Un collectionneur émérite suivait de près les terrassiers chargés d'enlever les terres de l'ancien cimetière de Brion. A peine avait-il pu recueillir quelques pièces de menue monnaie ; M. Roubet arrive par hasard sur les lieux et son premier soin est de ramasser à travers les débris délaissés une petite lampe en terre, du moyen-âge, dont il explique l'usage aux ouvriers ébahis. Un jour, il achète à Paris une feuille de parchemin, débris d'un état de payement fait à la garnison de Cuffy en août 1590. Vingt ans après, il lit ce simple mot : *Tête d'oye* sur l'enduit d'une muraille intérieure de l'ancien château. Tête-d'Oye ! n'est-ce pas là un de ces surnoms

familiers aux mariniers de Loire, dont leur malice ou leur vengeance qualifiait un intendant trop sévère ? Nullement. Ce mot n'est pas un inconnu pour M. Roubet. Il court à son parchemin et constate que celui qui a ainsi gravé son nom, par une habitude encore en vigueur, n'est autre que Mathieu Tête-d'Oye, soldat de la garnison établie en 1590 à la garde du castel, sous les ordres de Jehan de Courvout. Une autre fois, il est attiré par l'aspect modeste, la senteur particulière d'un manuscrit abandonné. O fortune ! ce manuscrit de 1740 est dû à la plume de maître Portraict, écrivain et arithméticien à Clamecy. Ce ne sont à chaque page, avec le trait à haute main, ce parangon de l'ancien écrivain, que spirales, grilles, entrelacs, chaînettes, hélices sans fin. On y voit des anges adoreurs frisés comme des Assyriens. L'ornitographie y est largement représentée et aussi la quadrupégraphie.

Avec M. Roubet l'art ne va jamais sans érudition. Vous ignoriez peut-être que nos anciens Parlements avaient adopté comme écriture officielle la forme ronde et cursive. Il en était bien ainsi, et l'arrêt est du 16 avril 1673.

Comme Lelewel, il n'est pas éloigné de voir dans l'histoire de la céramique celle de l'humanité tout entière ; aussi lui consacre-t-il études et soins. Le 10 mars 1868, il lisait au Congrès archéologique de Bourges, *Sur les établissements céramiques du Berry*, un rapport qui fit l'admiration

des spécialistes. Les questions, les consultations lui vinrent de toutes parts. Pour y répondre, il s'empessa de compléter et de publier son mémoire, s'estimant « heureux d'apporter goutte d'eau à ceux qui ont soif ».

Il eût voulu que, suivant l'exemple donné par la municipalité parisienne, toutes les cités pourvues d'une antique origine se préoccupassent de recueillir les objets mis au jour par la fouille des sous-sols. Il était persuadé que la céramographie trouverait là des trésors et apportait en preuve ces poteries de formes et de couleurs si diverses, mouchetées et pointillées, avec zones alternativement striées ou picturales, d'une si grande finesse de pâte, que lui-même avait ramassées à Nevers, sur la place de la Halle, à côté des couches noirâtres d'un polyandre (*Une question de céramographie*).

On a parfois accusé l'archéologue de hardiesse, sinon de témérité. Notre infatigable chercheur n'était hardi qu'à bon escient, et l'événement ne tardait pas à justifier ses conjectures. C'est ainsi que le trésor du Veullin confirma cette assertion, émise depuis longtemps, que sous la dynastie carlovingienne, le Veullin, ou plutôt Navenon, situé au confluent de l'Allier et la Loire, était un lieu important de transit.

On sait que les deniers trouvés étaient au nombre de huit cents, sortaient de trente ateliers monétaires et auraient suffi, selon les calculs de M. Roubet, à un cavalier pour s'équiper d'un

bon cheval, d'une cuirasse à l'épreuve et brunie, enfin, d'un bouclier et d'une lance. Histoire en main, il établit que ce dépôt a été enfoui en 841 par un tenancier enrôlé comme aquitain dans l'armée que Pépin conduisait à Lothaire et resté parmi les quatre-vingt mille morts des plaines de Fontenay.

Le Palais-Royal a ri plus d'une fois des méprises des antiquaires. Avec notre scrupuleux et obstiné chercheur, rien n'est à craindre. Parmi les deniers du Veullin se trouvait une petite croix de métal. Quelle trouvaille ! une parure datant de Charlemagne ! M. Roubet souffle impitoyablement sur cette liesse ; il ne voit là qu'un de ces bijoux vulgaires appelés Jeannette, et les preuves émises ne permettent pas de l'arracher à cette promiscuité. En retour, il démontre que les pièces portant le nom de Venise ont bien été frappées dans la ville des doges, opposant aux présomptions de la numismatographie des arguments empruntés à l'histoire générale et aux habitudes des commerçants vénitiens (*Le Trésor du Veullin*).

« J'ai plaisir à lire une inscription, » disait Bernardin de Saint-Pierre. Il en parlait vraiment à son aise. Tranquillement assis sur son fauteuil académique, il n'avait qu'à puiser dans les inscriptions exotiques ou nationales qu'on lui présentait, ses déductions d'histoire ou de sentiment.

La difficulté n'est pas tant de lire une ins-

cription que de la trouver. Elles se font rares sur un sol où les ruines elles-mêmes disparaissent. M. Roubet aimait l'épigraphie. Elle lui affirmait l'histoire : une voix sortait pour lui de la pierre, se faisait entendre à travers les siècles, étendait son âme dans le champ de l'infini et lui donnait le sentiment de son immortalité, en lui montrant qu'une pensée survivait aux ruines, aux empires. Que lui importaient après cela les difficultés ?

Ses études épigraphiques concentrées dans son cher canton de La Guerche, formé en fait de territoires enlevés aux provinces du Nivernais, du Berry, du Bourbonnais, se divisent en trois parties principales : *Epigraphie campanaire*, *Epigraphie murale*, *Epigraphie tumulaire*. Deux chapitres supplémentaires sont consacrés aux millésimes, aux graffites, aux brachigrammes, aux signes d'appareilleurs ; enfin, aux titres et inscriptions externes.

I. Notre antiquaire trouve dans la voix d'une cloche qui *tocque bellement* une mystérieuse harmonie, et chacun de ses sons lui rappelle famille, patrie, religion. Aussi ne s'étonne-t-on pas de le voir s'en aller de clocher en clocher, relevant les inscriptions, les dates, les noms des parrains et marraines qui, le plus souvent, appartiennent aux grandes familles de la contrée. Si la possession, en effet, d'une cloche *bellement sonnante* était autrefois vanité pour les paroissiens ; si la solennité du baptême était attrayante à leurs

yeux ; les seigneurs de paroisse tenaient à honneur d'être parrains et ne marchandaient pas leur générosité.

Des cloches ou saints aux saintiers, venant le plus souvent de Lorraine et pourvus du droit de porter l'épée, la transition s'impose, et M. Roubet n'a garde de l'oublier. Rien ne lui échappe. Viollet-le-Duc n'a-t-il pas cité comme étant la plus ancienne de France la cloche de Moessac, 1273 ? Allons donc ! et la cloche de Fontenille, qui déjà tocquait en 1202, et celle de Sienne, fondue en 1154, et celle de Cuffy, qui datait de VCCCLVI ! Il n'y a pas à en douter ; car, il y a commencement de preuve par écrit, et les témoignages, au besoin, ne feraient pas défaut.

Chemin faisant, il agrmente son récit de citations où apparaissent tour à tour J.-B. Thiers avec son *Traité des superstitions* mis à l'index en 1679 ; Santeuil, si mal inspiré lorsqu'il souhaitait que les sonneurs eussent au cou la corde qu'ils avaient entre les mains ; Napoléon, qui s'émotionnait au son d'une cloche voisine de la Malmaison et faisait sauter le palais où s'abritait la plus grosse cloche du monde.

N'est-elle pas plaisante la déconvenue de MM. les Echevins de Nevers qui, voulant en 1439 avoir cloche pour leur reloge, s'adressent à de prétendus saintiers de Ternant ? Ceux-ci appellent à leur secours Jehan Gilles, canonnier à Mâcon ; mais icelui, ne pouvant venir et eulx n'estant pas



asheurés de leur ouvrage, force est au reloge de rester silencieux.

Celui qui n'a pas assisté avec M. Roubet aux derniers entretiens du marinier Belloche ou Belle-Cloche ne sait pas tout ce que peut apporter à l'âme la voix mystérieuse de la cloche à l'heure où tout est calme et qu'à l'entour miroitent les eaux de la rivière.

Ce Belloche est un des derniers débris de l'ancienne corporation des mariniers. Il habite, si on l'en croit, depuis plus de trois cents ans, le Bec-d'Allier de père en fils, et il appartient par sa mère à la dynastie des Nicot, en allant de Nicot Pied-de-Vigne à Nicot Coustille, par Nicot la Vague, Nicot Fulminette, etc... Un vieillard est une ruine hantée par des esprits conteurs, et notre marinier aimait à redire les aventures

Qu'il avait su rapporter des bateaux,

le bon vin coulant dans des brocs de faïence, les anciennes chansons où saint Nicolas, le plus grand saint du paradis après Dieu, n'était pas oublié; enfin, les surnoms et histoires des cloches appartenant aux huit paroisses et aux douze couvents de Nevers.

Quelle épave précieuse que ce procès-verbal libellé en 1773, à l'occasion de la reconstruction de l'église de Germigny ! Il déclare *l'eschelle estre indécente, malpropre dans le saint lieu*, et prescrit des degrés de pierre pour monter à son

sommet. N'est-ce pas là une révélation signalant la différence qu'il y a pour une église entre le luxe et la richesse? Des églises riches, en d'autres termes pourvues de sculptures, de peintures, de vitraux de valeur artistique, laisseront toujours à ceux qui les fréquentent une impression saine et salutaire. Des églises meublées, plutôt qu'ornées à la façon d'un théâtre ou d'un salon bourgeois, exposent à des réflexions qui ne rappellent en rien la chute, la réparation, la glorification, base et fondement de la doctrine chrétienne. C'est du luxe ; or, le luxe éloigne de ceux qui l'affichent et n'attirera jamais à l'Eglise.

II. L'épigraphie murale a peu fourni à M. Roubet ; mais ce peu, comme il l'examine, le compulse, le tourne et le retourne, persuadé que l'histoire est partout. Avec quel soin il remplace les lettres mutilées, les syllabes effacées par une feuillure, complète les mots et les phrases inachevés. Il arrive ainsi à rétablir des généalogies, à confirmer le fait qui provoque l'érection de la croix de Boisseau-de-Noix, à relever la confusion d'Apremont-Lorrain avec Apremont-Nivernais, à démontrer que certaine maison bien connue par son arc Tudor et sa hache de silex n'a pas servi de remise aux meutes des comtes de Nevers, mais d'habitation à une famille Deschiens, fort connue dans les environs.

Pour aucuns, rien de sec, d'aride comme une date ! Avec l'auteur de *Fabiola*, M. Roubet voit

dans le millésime isolé d'une pierre simplicité et grandiose, éloquence et naïveté ; bref, tous les parfums de la poésie. Inscrit au seuil d'une humble demeure , n'indique-t-il pas les vertus et les joies qu'entraîne avec elle la possession du feu et du lieu ? C'est un trésor que n'apprécient plus aujourd'hui nos familles instables. Gravé au front superbe d'un castel, il évoque faits et fortune de guerre ; placé sur pierre angulaire, il rappelle malechances et malheurtés.

1429 ! Devant ce millésime qui surmonte un boulet à demi incrusté dans une pierre du donjon d'Apremont, notre savant s'émeut. N'est-ce pas l'année qui vit se réveiller au désolé pays de France le sentiment de nationalité qu'on croyait éteint ? Toujours véridique cependant, il ne peut admettre que le boulet soit sorti des couleuvrines, bombardes qui, avec aultres habillements de guerre, suivaient Jehanne allant, non de Saint-Pierre-le-Moûtier, mais de Moulins à La Charité, alors au pouvoir de l'Anglischerie. La raison est que ce boulet est en fonte de fer et que cent ans après Jeanne d'Arc on se servait encore de boulets en pierre.

Cette croix, dite croix Poinceux, avec sa date de 1775, a aussi son émouvante histoire. Elle remplaça à l'époque indiquée celles qui avaient chuté en pourriture ou aultrement et que la main des seigneurs avait plantées pour indiquer qu'ils accordaient sur leurs terres liberté, franchises de tous droits, coutumes, exactions ; et inviter pau-

vres manants que foulait encore le servage à émigrer près d'eux. Était-ce en souvenir de cet affranchissement social que Grandet, le vacher, chargé de mener les aumailles pacager sur le communal, la défendit en 1793 d'abord par larmes et prières, ensuite avec poings et bâtons ? La croix Poinceux a traversé victorieusement les mauvais jours de la Révolution.

Si les chronogrammes sont obscurs, que dire de l'écriture par abréviation ou brachyographie ? Notre heureux chercheur arrive cependant à en saisir la clé, surtout lorsque les sigles s'appliquent à la généralité de l'histoire ; il ne s'avoue vaincu que devant des inscriptions monolettres destinées à évoquer des faits individuels ou vulgaires.

Les signes d'appareilleurs eux-mêmes lui servent à établir entre les monuments d'un même pays une concordance, un synchronisme de main-d'œuvre. Grâce à eux, il relève aisément la parenté des gracieux rinceaux du narthex et de la porte de l'église de Cuffy, avec ceux de Saint-Trophyme d'Arles, et y voit une preuve manifeste de la facilité avec laquelle l'art se répand et se copie dès le douzième siècle.

Parmi tous ces objets transmis aux descendants par les races évanouies, les graffites, par leur expression naïve, mystérieuse, d'un sentiment spontané, devaient faire écho dans un cœur débordant naturellement d'enthousiasme. M. Roubet recueille pieusement ces quatre syllabes qu'il découvre sur la paroi de l'escalier qui conduit à

la chapelle de Jacques-Cœur : « *En toy je fie.* » Sa droite et loyale nature, le respect qu'il professait pour les femmes qui l'entouraient : mère, sœurs, épouse, lui faisaient, au contraire, répudier l'inscription que le roi-chevalier graffita, dit-on, sur une vitre de Chambord :

Souvent femme varie,  
Bien fol qui s'y fie,

et il n'est pas éloigné d'approuver Louis XIV de l'avoir brisée.

III. A cette âme faite de respect, la religion des tombeaux s'imposait plus qu'à toute autre ; aussi nul n'a regretté aussi amèrement que lui les atteintes portées à ce culte par la curiosité, la cupidité, les révolutions populaires, les invasions soldatesques, l'indifférence publique ou privée, la nécessité. Quel mort toutefois serait admis à se plaindre, alors que les Pharaons eux-mêmes n'ont pu, malgré les efforts d'une prévoyance souveraine, mettre leur sépulture à l'abri et qu'on ignore le lieu où est inhumé Jules César ?

Les tumuli, murgers, barrows de l'époque celtique font défaut. De ci, de là seulement, quelques pierres appelées en langue romane *sauvages*, parce qu'elles n'étaient pas taillées, et de ces amoncellements de terre désignés sous le nom de *mottes*.

L'époque gallo-romaine lui a offert une cella, avec caveau rempli de terre et d'ossements

humains ; des statuettes à classer au nombre des images sépulcrales, des lames d'épée, des cercueils en pierre et des squelettes juxtaposés. Vainement leur a-t-il demandé, ainsi qu'aux sarcophages d'une époque plus rapprochée, trouvés à Germigny, à Baulne-les-Cuffy, etc., une inscription, un signe de contemporanéité. Il n'a recueilli que quelques débris de poterie franque et des urcéoles destinées à recevoir l'eau bénite ou à brûler l'encens.

En retour, les pierres tombales de nos églises lui ont fourni fréquemment des noms et l'occasion d'écrire d'intéressantes biographies, de rétablir des situations seigneuriales, de rappeler d'émouvantes légendes ou des fondations édifiantes. La plupart de ces fondations stipulent que, pour demeurer notoires à jamais, elles seront gravées sur pierre de taille, sur marbre ou sur cuivre, et placées à l'église, en lieu apparent. Que sont devenus tous ces pieux garants ?

Céramiste, paléographe, épigraphiste, M. Roubet est encore un critique, et un critique passionnément désireux de rendre à notre ciel nivernais toutes ses étoiles, fussent-elles de moindre grandeur. C'est à l'ancien château baronnial de Neuvy, dans un sac de toile, mêlées à un grand nombre d'assignats, attaqués déjà par la gent rongeuse, qu'il a rencontré quatre pièces inédites de Pierre de Frasnay.

La première, « le baron d'Espinchal », appar-

tient au genre des pièces à tiroir et atteste que son auteur avait été élevé à l'école des romanciers bucoliques mis en honneur par Honoré d'Urfé. En l'analysant, le critique témoigne d'une connaissance approfondie des règles du théâtre, de ses diverses écoles et de leurs luttes, d'un commerce assidu avec les muses grecques, romaines, françaises. La présence d'un syndic démontre que la pièce ne remonte pas au-delà de 1717, date de l'établissement des syndics de paroisse par ordonnance royale.

M. Roubet n'a que le livret de la deuxième tragédie, *Jeanne de Naples*, surprise sur le métier en simple déshabillé de gros linomple. Il ne lui en faut pas davantage pour rappeler ce qu'était, au temps où se passent les événements, cette cour de Naples si brillante, si voluptueuse, éprise du *Décaméron* et de son auteur; enfin, ce qu'était elle-même cette Jeanne, si belle et si fatale.

Le critique conclut des corrections interlinéaires, des ratures, des efforts et des négligences qu'il constate dans *Alcméon*, la troisième pièce, à une œuvre de jeunesse. Il fait, à cette occasion, un retour sur les premières années du dix-huitième siècle, se complait à nous montrer la jeunesse du temps, imprégnée des traditions des rhéteurs, férue de ses auteurs classiques, sachant mener à grandes guides de pompeux alexandrins, produisant œuvre de maîtrise, c'est-à-dire tragédie avec monologue, songe, serment juré par le Styx, sédition obligatoire, à l'âge où

nous écrivons à peine notre premier Paris. Aussi, que de tragédies mort-nées en ce bienheureux temps ! L'académicien Andrieux, dans une lettre adressée précisément à Nevers, évaluait à cinq cents le chiffre de la production annuelle.

Certes, Pierre de Fontenay n'a pas besoin de défense auprès de son critique, et cependant nous estimons sévère le jugement porté sur la quatrième pièce : *les Antiquaires*. Sans doute, l'auteur eût pu s'inspirer avec plus de succès de La Bruyère. Nous reconnaissons volontiers que, même après Walter Scott, Reboul et Labiche, une comédie, mettant à nu les plis et replis si variés du caractère en question, est à paraître. Certaines situations, cependant, de la pièce étudiée rappellent avec bonheur les meilleures scènes de Molière, et Rouillebœuf, Grattemur offrent un intérêt plus soutenu, prêtent mieux au franc rire que le Poitrinas pourtant si applaudi du Vaudeville.

Pour apprécier complètement l'œuvre doctrinale de M. Roubet, il faudrait posséder la description « *de cet approvisionnement de moules d'un potier guerchais de l'époque romaine* » qu'il se disposait à livrer à la presse lorsque la mort est venue le frapper ; un travail de longue haleine « *Sur les faicts de la justice en Berry et en Nivernais* », et d'autres travaux inachevés, « en plus grand nombre », écrivait une main pieuse, « que ceux qui ont paru ». Il est à espérer que cette main consentira à se dessaisir un instant de ces notes accumulées, au profit de la science et



des sociétés auxquelles appartenait l'éminent chercheur. Ce sera interpréter sa pensée et aller au-devant de son désir.

Comme les poètes et les peintres, M. Roubet a sa manière ; elle consiste à s'imprégner de l'esprit, des relations et des usages du temps dont il nous entretient. Avec Bacon, il aime le vieux langage ; et si, pour cause de clarté, il s'en éloigne ; son style, comme une cassette de vieux bois, continue à exhaler la bonne senteur du passé.

Veut-on se faire une idée exacte du populaire qui afflue, en 1704, aux abords d'une église, un jour de dimanche concordant avec la fête patronale et la fête manjouère de la paroisse ? Qu'on lise l'opuscule : *Un acte de satisfaction*.

La scène se passe à Patinges. La trame est des plus simples : le curé a malmené quelque peu la dame du lieu dans ses discours et veut ou consent à lui faire réparation. Autour de cette trame, l'auteur accumule comme à plaisir tout ce qui rappelle les idées, les mœurs, les travaux, les industries du temps.

Voici la chapelle seigneuriale décorée de somptueux tapis étalant avec profusion les raisins d'azur des Gascoing et le sautoir d'or des Guillon. L'autel est orné d'un « par-devant en tabis et fleurs », fait de la robe léguée par Marguerite de Ruel.

Cette nombreuse chevauchée, dont on entend retentir les pas sur les planches du pont jeté sur

l'Aubois, se compose des seigneurs des environs, empressés à chômer le patronage antique et dévotieux du bienheureux saint Martin, cher à leurs ancêtres « chevaliers comme lui, batailleurs comme lui ».

Le prieur de Notre-Dame de Sancoins, dom Panseron (hum !), n'a pas été le dernier à accourir du couvent de La Charité, sous prétexte de visiter son bénéfice de Patinges et la cure dont il est le collateur. Voici également le respectable Gabriel Denys, un personnage....., puisqu'il est préposé à la maîtrise de la pâtisserie en l'abbaye royale de Fontmorigny.

Cette foule qui va, vient, s'empresse : qui, à l'église ; qui, au prieuré ; qui, à la fontaine de Saint-Martin ; qui, aux lieux où se préparent danse et rafraîchissements ; vous la connaissez pour l'avoir rencontrée aux jours de fête patronale ou aux lieux de pèlerinage.

Le repos dominical est encore en honneur ; aussi bien, voilà des marchands étrangers arrivés par le grand chemin du Bourbonnais qui attendent, sur le seuil de l'hôtel des Mestrols, la fin de la journée pour continuer avec leur bestail leur voyage devers la grande ville.

Deux figures attirent particulièrement l'attention. La première est celle de maître Jacques Pinault, syndic, et le plus fort imposé au rôle et assiette des tailles. C'est un de ces madrés paysans qui attendent, avec impatience, l'heure de tailler en plein dans les biens des seigneurs qu'ils saluaient, il n'y a qu'un

instant, avec un si profond respect. Il est là, les mains plongées dans les vastes poches de son habit de « *fort en diable* », se complaisant à laisser apercevoir, à travers ses gesticulations, la superbe veste d'espagnolette qu'il mettait pour la première fois. Il voit dans tous les préparatifs quelque chose d'anormal et multiplie les questions cauteleuses pour pénétrer le secret.

Le second personnage, tout de noir habillé, maigre et pâle comme le rouleau de parchemin qu'il presse sous son bras, est Pierre Camusat, notaire royal. Il a été mandé tout exprès pour dresser le protocole authentique de la réparation, et est bien décidé à parler bise, crue des tailles, plus et moins-value de la coupe des bois, mais à demeurer mystérieux, comme un courrier d'ambassade, sur ce qui motive sa présence.

M. Roubet a sa manière, à lui, de nous faire connaître les industries de la région. — « Cousin Blaise, » disait un tireur de mines du champ de la Pierre-Pointe, « pourriez-vous m'enseigner la véritable raison qui a fait octroyer saint Martin pour patron aux mousniers ? » — « C'est, » répond l'autre, affineur à la forge de Torteron, « que d'aventure saint Martin fit deux parts de son manteau, et que les mousniers ont toujours accoutumance de faire deux parts de la mouture qui leur est confiée. »

Et ces colloques ne sont-ils pas plus vrais que nature ? — « Denyse » disait tout bas à sa voisine, Solange Girouflet, « M<sup>me</sup> de Berthun, ta mar-

raine, est bien belle, mais aussi elle est joliment fière ; elle vient de passer près de toi sans daigner te sourire. » — « C'est, » répondait Denyse Denis, « qu'elle ne m'aura pas vue ; elle est toujours si bonne, ma marraine ! »

— « N'est-ce pas, » disait plus loin Mauricette Mestrot à sa mère, « que l'accoutrement d'officier convient à M. Marcellus ? » — « Ma fille, continuez plutôt à dire votre chapelet. »

— « Maman, » reprenait la fillette, « n'est-ce pas que ça lui va bien à M. Marcellus, des grands yeux bleus et des cheveux noirs ? » — « Hélas ! » reprenait la mère, « c'est peut-être malement pour le pauvre jeune homme. »

La satisfaction eut lieu et témoigna d'une profonde humilité, en même temps que d'une exigence altière. Quelques années après, son auteur était élevé à la dignité d'archiprêtre. M<sup>me</sup> de Berthun avait-elle la main dans les nominations ecclésiastiques ? M. Roubet ne le pense pas, car il ajoute :

Cit-ôt, ci-tard, vertu a rémunérance.

« Il est permis à gentil esprit, » observe Guy-Coquille, « d'œuvrer plus délicatement les matières grossières et arides, les plus humbles détails. » Ainsi œuvre M. Roubet. Une date, deux disques, avec bordure à trois couleurs, lui suffisent pour rétablir la cérémonie de la consécration de l'église de Cuffy, comme elle eut lieu le 22 septembre 1061. Il excelle à saisir le côté saillant d'un fait, le ridicule d'un personnage et à les mettre en

relief. Tout lui devient occasion de bons mots, et c'est ainsi qu'en frappant de sa baguette magique des restes muets ou des cendres refroidies, il fait jaillir des étincelles comme fait l'acier sur le granit.

Etait-ce donc par dérision que Germigny voyait accoler à son nom la qualité d'*Exempt*? Les droits acquittés dans la châtellenie étaient plus lourds et perçus plus rigoureusement que dans le reste du duché. A ce propos, le malicieux écrivain rappelle le mot du décurion à la recrue : « Dans les camps tu as le droit de faire la corvée pour laquelle je te requiers, et César lui-même serait présent que tu pourrais dire : J'ai le droit de faire ma corvée. » (*La Coutume de Germigny-l'Exempt.*)

S'il transformait, en les dramatisant, les sujets les plus vulgaires; il savait aussi en tirer les déductions les plus graves et ne manquait pas de ce coup d'aile qui charme le lecteur et l'emporte dans des régions supérieures. En comparant, avec des graffites d'un âge préhistorique trouvées sur les rochers de la Norwège, les signes qu'un marinier illettré emploie pour indiquer, à la pointe d'un couteau, sur une ardoise, les comptes qu'il doit rendre au patron expéditeur des charbonnières et les accidents de la route; il arrive à constater : qu'à toutes les époques le génie primitif de l'homme a un caractère similaire, un même instinct d'intelligence; qu'il y a des lois générales auxquelles tout obéit; et des éléments communs qu'elles comportent, il conclut à l'unité du genre humain.

C'est à l'histoire ancienne et moderne, aux actes publics, aux registres de paroisse notamment, que notre antiquaire demandait le contrôle de ses découvertes et ses renseignements les plus sûrs. Ces registres de catholicité, surtout lorsqu'ils se présentaient à lui couverts de notes marginales, étaient l'objet de ses prédilections. Il les appelle « ses bons petits registres, ses registres aimés. » — Toujours modeste, il faisait valoir ses arguments avec courtoisie et sous la prudente réserve d'un « *si quid melius inveniat, accipiat* ». Après des investigations multipliées, un doute venait-il à subsister, il n'hésitait pas à le soumettre à ceux qu'il considérait comme princes de la science. La discussion causée par certaine estampille de poteries trouvées à Nevers dura longtemps. Le mot ABRIIXTA indiquait-il le nom du potier? Ne signalait-il pas la nature de la pâte? M. Alexandre Bertrand, l'érudit conservateur du musée de Saint-Germain, le savant académicien M. de Longpérier ne purent se prononcer et se bornèrent à rendre hommage aux judicieuses déductions de M. Roubet.

Abordait-il la question religieuse, et il en avait fréquemment l'occasion, c'était toujours avec un profond respect et jamais sans s'être exactement rendu compte, selon le conseil de Bossuet, des régularités théologiques.

Quelques-uns, en le lisant, pourront penser qu'il ne s'est pas toujours souvenu du conseil de de M<sup>me</sup> de Lafayette. « Une période retranchée

d'un ouvrage vaut un louis ; un mot, vingt sols. » Tous, après l'avoir lu, conclurent : Impossible d'étudier avec plus de soin, de sentir plus vivement, d'exprimer, avec plus d'émotion, ce que l'on a compris.

Si la vie du savant plaît et est utile à étudier, celle de l'homme l'est davantage encore, et Bossuet l'a remarqué à notre honneur : ce sera toujours là notre plus grand et plus constant attrait. Or, chez M. Roubet, l'homme se résume en ces deux traits principaux : Il fut, comme le désirait de Mesme, « bon maistre de lui par le caractère », et il sut se rendre maître des autres par sa rare bonté.

La fidélité à la science, comme toute fidélité au reste, demande une énergie morale fortement trempée, et si les travaux scientifiques rencontrent aujourd'hui si peu d'adeptes, il faut s'en prendre tout d'abord à l'amoindrissement des caractères. « Tel a été son goût, c'était passion chez lui : » est bientôt dit. A combien de déceptions cette passion n'est-elle pas exposée ? A combien de dégoûts ce goût n'ira-t-il pas se heurter ? L'archéologie, elle aussi, est comme la sibylle, elle ne livre ses secrets que feuille par feuille, et le plus souvent il s'y mêle de la confusion.

Avant d'arriver à ces conclusions, vraies conquêtes de la science, notre savant en fait lui-même l'aveu : il lui a fallu consulter, et souvent en vain, des documents sans nombre, rassembler bien des pages isolées, s'habituer aux plus arides détails.

Avant de se complaire, ainsi qu'il aime à le redire, aux caresses que lui envoient, de leurs yeux d'émail, certains chiens de faïence; aux mille objets qui faisaient et font encore de la maison du Gravier un si riche musée, que de fouilles sans résultat! que de fatigues contre lesquelles protestaient des forces épuisées!

Un autre signe du caractère, c'est le désintéressement. Le culte exagéré du succès, voilà la cause la plus habituelle de nos défaillances. On veut réussir avant tout; qu'importent le devoir et la vérité? — Mais la cause est noble, elle est digne des plus généreux efforts. — Sans doute; mais à quoi bon? Où sont la fortune, les honneurs à défaut de l'honneur? — Il n'y a rien à espérer. — Dès-lors, n'en parlons plus. Les plus vaillants, à cette réponse, se sentent atteints de paralysie, ils s'arrêtent ou désertent. Là est bien le danger suprême pour nos générations modernes.

M. Roubet comprit qu'il en est de la science comme de la charité; elle veut être poursuivie pour elle-même, avec abnégation, et il se dévoua à sa pratique sans arrière-pensée, sans aucune prétention d'intérêt personnel.

Il remplissait, depuis vingt ans, les fonctions de juge de paix de La Guerche, joignant à une expérience consommée des affaires la rectitude du sens juridique, une sagacité des plus remarquables dans les informations criminelles. Une voix deux fois autorisée, celle de M. de Laugardière, est venue sur sa tombe dire en quelle estime le tenaient ses



chefs hiérarchiques, rendre un hommage solennel au courage, on pourrait dire, sans exagérer, à l'héroïsme déployé par lui dans des circonstances critiques (1).

Il n'en fut pas moins remplacé en 1870. Les motifs ? Il serait difficile d'en trouver. Tout en ayant en politique des préférences marquées, M. Roubet pensait qu'il était du devoir de tous les hommes de bien de réunir, en certaines circonstances, leurs efforts pour tendre au même but ; qu'il ne faut pas exiger d'un gouvernement plus qu'il ne peut faire ; qu'il convient, au contraire, de le soutenir dans le peu de bien qu'il fait et de lui donner les moyens de faire mieux.

Sachant où et comment employer les loisirs qu'on lui créait, il quitta sans se plaindre son prétoire. Invité, quatre ans après, à reprendre son siège, il s'y décida par cette considération que là où est le service du pays, là est le devoir, la tâche à remplir ; et, sans blesser ni lois, ni droits, aux applaudissements de tous, il continua à prévenir des procès, à en concilier plus qu'il n'en jugeait.

(1) Voici un trait d'énergie entre plusieurs qu'il serait facile de citer : Une grève venait d'éclater parmi les bûcherons et de graves excès étaient à craindre. Accompagné de son seul greffier, M. Roubet s'en va au milieu des bois où il savait les grévistes réunis et ne tarde pas à se trouver en face d'une multitude affolée : il essaye de faire entendre le langage de la raison, et déjà, à la voix du magistrat si révérent de tous, l'apaisement semble se faire. Un des meneurs s'en aperçoit et s'empare d'un tambour. M. Roubet lui arrache le tambour, y met les pieds, continue son appel aux moyens de conciliation et est assez heureux pour les faire prévaloir.

Dans les luttes de la vie, on peut puiser des lumières dans son intelligence ; en réalité, c'est le cœur qui donne la force, et M. Roubet l'eut grand et généreux. Aucun de ses nombreux amis qui n'ait souvent pensé :

Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier.

Cette politesse d'ancien régime, mais sans raideur ; cette bienveillance souriante pour tout ce qui était jeune, chose rare parmi les arrivés ; cette mesure, cette courtoisie dans les discussions qui donnait aux adversaires l'envie d'être de son avis ; ces confidences naïves ou aîlées, ce babil d'oiseau, ces folies papillonnées qui éclatent dans des comédies destinées à de jeunes nièces (*Pages indiscrètes*, — *A bon chat bon rat*, — *Un Poisson d'avril*) ; enfin cet accueil hospitalier qui s'offrait à tous, connus et inconnus ; n'était-ce pas là ce lait de de l'humaine tendresse dont parle Shakespeare ? « Je n'ai que le traditionnel morceau de bœuf à vous présenter, » disait-il parfois à l'invité hésitant, mais avec beaucoup de persil. Le persil, c'était la conversation pleine d'humour, son inépuisable érudition, sa parole facile, pittoresque, imagée, et on s'en allait toujours en se promettant de revenir au persil.

Il estimait qu'il ne faut frapper qu'à mesure qu'on instruit, considérait les souffrances des classes inférieures comme une honte et un danger pour notre civilisation ; et, bien qu'on n'y puisse

pas tout, voulait qu'au moins on allât sincèrement au possible.

Sachant qu'il ne manque souvent à nombre d'œuvres remarquables, pour voir le jour; qu'une parole d'encouragement, d'amitié : il se montrait toujours prêt à quitter ses chères relations avec les choses du passé, à laisser son crayon ou son ciseau de sculpteur, qu'il maniait en véritable artiste, pour donner conseil à un paysan embarrassé, frayer le chemin à un bon vouloir, aplanir les difficultés à un débutant. Aussi recueillait-il partout sur ses pas ce parfum d'estime, de sympathie, cette fleur de respect qui s'en vont d'eux-mêmes à la bonté, au dévouement. « De tels hommes ne devraient pas mourir, » répétaient volontiers ces travailleurs auxquels il prodiguait, sans compter, son influence, son temps, son argent.

Hélas ! ceux-là meurent comme les autres ; et si c'est miséricorde de la part du père de famille de prolonger leur journée en notre faveur, ce n'est que justice de les appeler au repos, la tâche accomplie.

Malgré ses soixante-dix-neuf ans, M. Roubet se montrait jeune encore. Le travail, la science, la foi n'ont pas d'âge et lui faisaient une vieillesse exempte de caducité ; une de ces aimables vieillesse pour lesquelles le nombre des années n'est qu'un accroissement d'autorité.

La mort s'annonça ; mais, comme si elle eût hésité à frapper ce vieillard si vivant d'intelli-

gence, de volonté, de tendresse ; elle mit un mois et plus, à s'approcher pas à pas. Après quelques jours d'illusion, il fallut se rendre à l'évidence, et ce fut pour le cher malade l'occasion d'une sincère et profonde douleur. Ce qu'il regrettait, ce n'était ni la vie, ni ses aises ; mais d'abandonner la moisson commencée, de laisser tant de travaux inachevés ; c'était le chagrin sans bornes, sans consolation que son départ allait infliger à ceux qu'il aimait.

La religion, qu'il avait toujours eu en honneur, qu'il avait servie de ses découvertes, vengée dans ses écrits ; vint, avec ses vues surnaturelles et ses sacrements, adoucir ses amertumes, faire accepter le sacrifice. Et le 26 avril, à six heures du matin, M. Roubet s'éteignait comme on mérite de s'éteindre : quand on a la confiance d'avoir rendu à Dieu ce qui lui appartient, de n'avoir jamais abusé d'une faiblesse, triomphé d'une ignorance, de n'avoir jamais contribué à étendre les limites du mal, d'avoir élargi celles du bien.

Les obsèques furent célébrées, en premier lieu, dans l'église paroissiale du Gravier, au milieu d'un immense concours de population venue de partout. Vingt prêtres, toutes les notabilités du canton et des cantons voisins, spontanément accourus, y assistèrent. M. l'abbé Beau fils, l'éminent doyen de La Guerche, officiait. En quelques paroles émues, émouvantes, M. Desbruères, curé du Gravier, reudit les bienfaits, les vertus de celui

que tous pleuraient et le vide profond que son départ laissait dans le pays.

Le corps du défunt, conduit à Nevers, fut accueilli au pont de Loire par un nombreux cortège d'amis et de membres de la Société nivernaise; et, après un second service à l'église Saint-Etienne, déposé dans un tombeau de famille.

Pendant que les journaux du Cher, de la Nièvre, de l'Indre et de l'Allier s'empressaient de payer au savant, à l'homme de bien, un tribut d'hommage et de regrets; des lettres venues de toutes parts, signées des plus grands noms, exprimaient à M<sup>me</sup> veuve Roubet la part que tous prenaient à son deuil.

*Semita vitæ super eruditum. (Prov., xv, 24.)*

---

## SÉANCE DU 25 JUILLET 1889.

Présidence de M. René DE LESPINASSE, président.

Etaient présents : MM. Duminy, *archiviste* ; de Villefosse, le docteur Subert, le colonel de Charant, Emmanuel Cheminade, E. de Toytot, Adolphe de Villenaut, l'abbé Fouché, l'abbé Guillemenot, l'abbé Pot, le curé de Grenois, H. Blanc, Adolphe de Rosemont, Langellé, Florimond Gautheron, *pro-secrétaire*.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le docteur Subert donne communication d'une lettre de M. le docteur Bonnejoy dans laquelle il signale l'emplacement des tours de l'ancien château des comtes de Nevers ; cette lettre est accompagnée d'un plan manuscrit.

M. le docteur Subert donne ensuite lecture d'une notice biographique sur M. Cougny, docteur ès-lettres, ancien professeur au collège de Nevers, membre de la Société nivernaise, mort récemment. M. Cougny était un des membres fondateurs de la Société. Il fut le collaborateur du commandant Barat et de M. Morellet dans l'*Album du Nivernais*. Cette notice sera insérée au *Bulletin*.

M. le docteur Subert propose ensuite qu'il soit fait une notice biographique sur M. le docteur Robert Saint-Cyr, membre lui aussi de la Société. Cette proposition est adoptée.

M. le Président donne communication d'une brochure de M. Blanc, intitulée : *Les ouvriers ont-ils été victimes de la Révolution ?* gracieusement offerte à la Société par son auteur.

Ont été reçus membres titulaires de la Société : M. Dauphin, notaire à Nevers, présenté par MM. Cheminade et Adolphe de Villenaut ; le marquis de Razilly, au château de Beaumont, près Saint-Pierre-le-Moutier, présenté par MM. de Montrichard et de Lespinasse ; M. le comte de Damas d'Anlezy, à Anlezy, présenté par MM. de Montrichard et de Lespinasse ; M<sup>me</sup> la marquise de Saint-Phalle, présentée par MM. Frédéric et Henri d'Assigny.

M. de Lespinasse donne ensuite lecture du texte d'une inscription recueillie sur la plus grosse des trois cloches de l'église d'Urzy, la seule qui subsiste aujourd'hui.

M. l'abbé Guillemenot commence la lecture d'une notice biographique sur M. Louis-Gaspard Roubet, ancien président de la Société nivernaise. L'intéressant travail de M. l'abbé Guillemenot sera inséré au *Bulletin*.

M. le docteur Subert fait ensuite une communication sur l'hypnotisme et ses effets bizarres.



## M. LE PROFESSEUR COUGNY.

Permettez-moi de fixer pendant quelques instants l'attention de la Société nivernaise sur la disparition d'un de ses fondateurs.

M. Edme Cougny, né à Nevers, docteur ès-lettres, inspecteur honoraire de l'académie de Paris, chevalier de la Légion - d'Honneur, officier de l'Instruction publique, membre de l'Association pour l'encouragement des études grecques et de la Société de l'Histoire de France, est décédé le mercredi 3 juillet 1889, à Paris, à l'âge de soixante et onze ans.

Vous rendrez avec moi hommage à la mémoire du regretté défunt, membre titulaire de notre Société depuis sa fondation, bien qu'il fût à cette époque professeur de rhétorique au lycée de Bourges.

M. Cougny donna dès le début les preuves d'un talent littéraire qui ne pouvait qu'aller en grandissant, comme la suite de sa brillante carrière l'a prouvé plus tard.

Il publia dans nos premiers *Bulletins* : *les Bocages*, par le sieur de La Charnaye, gentilhomme nivernais. C'est la reproduction analytique d'une pastorale analogue à celles qui furent en vogue au commencement et dans toute la première moitié du dix-septième siècle.

M. Cougny a offert en outre à la bibliothèque de notre ville : *Guillaume du Vair*, étude d'histoire littéraire, avec des documents nouveaux tirés des manuscrits de la Bibliothèque impériale, par E. Cougny, professeur de rhétorique au lycée de Bourges, précédemment au lycée de Nevers. — (Bourges, V<sup>e</sup> Ménagé. — Broché, 1857, in-8°.)

Je dois mentionner aussi une notice de 16 pages in-8° : *Notice sur l'abbé Carrier, la Roussillonade*, par l'abbé Carrier; la notice est de M. Cougny.



Puis sa thèse de doctorat ès-lettres :

*Premiers exercices oratoires*, quatre modèles tirés d'un manuscrit de la Bibliothèque de Bourges et publiés pour la première fois avec une traduction française et des notes, par E. Cougny (de Nevers), docteur ès-lettres, professeur au lycée de Versailles. (Paris, 1863. Broché, in-8°.)

Enfin, la Bibliothèque nivernaise possède également le manuscrit de M. Cougny concernant la croisade prêchée à Nevers en 1620 et qui a été publié dans les *Almanachs de la Nièvre* de 1850 et 1851.

Vous voyez, Messieurs, que nous ne devons pas laisser passer inaperçue la mort de M. Cougny, membre de la Société nivernaise, et qu'il avait beaucoup de titres à notre souvenir, ainsi que tous ceux qui nous ont donné l'exemple du travail et du talent.

D' SUBERT.



#### M. LE DOCTEUR ROBERT SAINT-CYR.

La Société nivernaise des lettres, sciences et arts a perdu, le 20 juillet 1885, un de ses plus dignes membres, et le corps médical de Nevers a été séparé de son honorable doyen d'âge.

M. Robert Saint-Cyr est né le 8 août 1814, d'une famille où la médecine était exercée avec estime depuis de longues années.

Il était fils de Pierre-Ursule Robert, dit Robert le jeune, lequel, né à Nevers le 17 décembre 1774, était mort dans cette ville le 29 mai 1850, après y avoir exercé la médecine avec dévouement et probité pendant longtemps, et petit-fils de Jean-Baptiste Robert de Gesnais, docteur en médecine à Nevers, lequel était lui-même fils du médecin Charles Robert de Chevannes, de Moulins-Engilbert.

Fils, petit-fils et arrière-petit-fils de médecins, M. Robert Saint - Cyr était resté fidèle aux vieilles traditions professionnelles. Il avait su conserver la discrétion, la courtoisie et la distinction héréditaires dans sa famille, et il a exercé l'art médical au milieu de nous avec un tact parfait. Reçu docteur en médecine le 28 octobre 1840, il fut attaché de suite à l'hôpital au titre de chirurgien-adjoint. Il devint médecin en chef en 1850. A cette époque, il était médecin des enfants assistés de la Nièvre et membre du conseil d'hygiène. Nommé médecin des travaux du chemin de fer du Guétin et de La Guerche, il devint ensuite médecin de la compagnie Paris-Lyon-Méditerranée.

En 1870, il fit noblement son devoir à l'hôpital, au milieu de l'épidémie de variole qui désola également les ambulances qui lui avaient été confiées.

Il avait reçu la croix de la Légion-d'Honneur en récompense de ses services médicaux et en même temps comme adjoint de la ville de Nevers. Trente-sept années mises au service du lycée lui avaient valu la décoration académique. Il était président de l'Association des médecins de la Nièvre. Ces derniers ont exprimé sur sa tombe les regrets unanimes du corps médical nivernais et de la population de notre ville.

•

D<sup>r</sup> SUBERT.

---

# TABLE DES MATIÈRES.

---

|                                                                                                                                                                     | Pages. |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Procès-verbal de la séance du 28 janvier 1886. . . . .                                                                                                              | 1      |
| Séance du 25 février. . . . .                                                                                                                                       | 3      |
| Séance du 25 mars. . . . .                                                                                                                                          | 8      |
| Note sur trois objets en silex travaillés trouvés sur la commune de Coulanges-les-Nevers et une autre pièce provenant de la commune de Fléty, par M. Canat. . . . . | 9      |
| Séance du 29 avril . . . . .                                                                                                                                        | 12     |
| Séance du 27 mai. . . . .                                                                                                                                           | 16     |
| Séance du 24 juin . . . . .                                                                                                                                         | 18     |
| Séance du 29 juillet. . . . .                                                                                                                                       | 29     |
| Notice historique sur la collégiale de Saint-Martin de Clamecy, par M. l'abbé Charrier. . . . .                                                                     | 37     |
| Familles nivernaises, par M. Adolphe de Villenaut. . . . .                                                                                                          | 73     |
| Les exercices publics dans le collège de Nevers avant la Révolution, par M. l'abbé Boutillier. . . . .                                                              | 84     |
| Séance du 28 octobre. . . . .                                                                                                                                       | 109    |
| Séance du 25 novembre. . . . .                                                                                                                                      | 113    |
| Falence d'Apponay et de La Nocle, par M. l'abbé Boutillier. . . . .                                                                                                 | 114    |
| Séance du 30 décembre. . . . .                                                                                                                                      | 122    |
| Souvenir du pèlerinage de sainte Reine d'Alise, par M. l'abbé Boutillier. . . . .                                                                                   | 125    |
| Séance du 27 janvier. . . . .                                                                                                                                       | 130    |
| Saint Gildard, saint Gildas, par M. Louis Roubet. . . . .                                                                                                           | 134    |
| Séance du 24 février. . . . .                                                                                                                                       | 136    |
| Séance du 31 mars. . . . .                                                                                                                                          | 140    |
| Séance du 28 avril. . . . .                                                                                                                                         | 147    |
| Séance du 26 mai. . . . .                                                                                                                                           | 148    |

